BENOÎT RONDEAU

AFRIKAKORPS

L'ARMÉE DE ROMMEL



Tallandier

BENOÎT RONDEAU

AFRIKAKORPS

L’armée de Rommel

TALLANDIER

Conseiller éditorial : Claude Quétel



Éditions Tallandier – 2, rue Rotrou 75006 Paris

www.tallandier.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

EAN : 979-10-210-0165-7

À mes grands-parents qui m'ont donné le goût de l'histoire,
À mes parents qui m'ont permis d'y consacrer ma vie.

TABLE DES CARTES

AVANT-PROPOS

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'histoire de l'Afrikakorps n'a cessé de susciter l'intérêt du grand public et le mythe d'une guerre sans haine dans le désert égypto-libyen est fortement ancré dans les esprits. Preuve s'il en est de la primauté de l'Afrikakorps dans le souvenir de la guerre du désert, on ne compte plus les ouvrages éponymes traitant du sujet, un titre infiniment plus répandu que celui de 8th Army, son adversaire. Les Italiens sont quant à eux injustement les grands oubliés de cette campagne. Or, paradoxalement au regard de cet intérêt, il restait, jusqu'à ce jour, à écrire une véritable histoire de l'Afrikakorps, objective et exhaustive, en langue française. Cette réalité contraste avec la volumineuse bibliographie sur le sujet en langue anglaise, indispensable à celui qui s'intéresse à l'armée de Rommel. Les travaux d'auteurs allemands sont également assez nombreux et ont le mérite de nous plonger dans le quotidien du soldat, notamment grâce aux Mémoires ou recueils de journaux et lettres d'anciens de l'Afrikakorps. Sans oublier les carnets de Rommel, édités par Basil Liddell Hart, et publiés sous le titre *La Guerre sans haine*, qui contribua à nourrir la légende du même nom.

De nombreux aspects de la campagne en Afrique du Nord sont restés négligés, sous-estimés, voire mal interprétés, et nécessitent ainsi une réévaluation. Qu'est-ce que le mythe de l'*Afrikakorps* ? On a ainsi trop longtemps négligé le degré de nazification de l'*Afrikakorps* au profit de son aura. Derrière ce mythe se trouve également celui de Rommel. Est-ce que celui-ci est à la hauteur de sa réputation ? Dans le camp adverse, Montgomery a lui aussi construit son mythe à la faveur de la guerre dans le désert. Ce mythe est-il fondé ? Les aspects quotidiens ont également été oubliés. La guerre du désert, c'est avant tout vivre dans le désert. Quel est donc le quotidien d'un soldat sur ce front ?

Par ailleurs, si la légende de l'Afrikakorps a perduré et si l'importance accordée à Rommel et Montgomery apparaît surdimensionnée, la place donnée à la guerre du désert dans la Seconde Guerre mondiale semble en revanche sous-dimensionnée. Il convient de replacer cette campagne dans le cadre global de la guerre pour en apprécier l'importance avec justesse. Derrière cet affrontement minimisé par de nombreux historiens se profile la campagne de Tunisie, trop méconnue également bien que essentielle dans la victoire finale des Alliés en Europe (les forces de l'Axe y perdent 300 000 hommes).

C'est à toutes ces questions et mises au point historiographiques que l'auteur, qui est lui-même retourné sur le terrain à El-Alamein, se propose de répondre dans le présent ouvrage qui est le fruit d'une vingtaine d'années de passion et de lectures consacrées à l'Afrikakorps.

PROLOGUE

ROMMEL COMMANDANT DE L'AFRIKAKORPS

Berlin. 6 février 1941. Un général de 49 ans se présente à la chancellerie du Reich. Il vient d'écourter sa permission passée en famille à Wiener-Neustadt. À son cou, il porte la prestigieuse médaille « Pour le mérite », obtenue au cours de la Grande Guerre. L'homme arbore également la célèbre croix de fer de chevalier. Il n'est pas inconnu des services de Propagande du docteur Goebbels : il s'agit du général Erwin Rommel, le chef de la 7. Panzer-Division, la « division fantôme », appelée ainsi en raison de la rapidité de ses mouvements qui empêchaient l'ennemi – et même parfois le haut commandement allemand – de la localiser. Cette division s'est illustrée entre toutes pendant la campagne de 1940 qui s'est soldée par l'effondrement de la France. Rommel, général de talent et ambitieux, doit son ascension au Führer, qui le considère comme son général favori.

Les deux hommes se connaissent bien. Après avoir été un brillant officier pendant la Première Guerre mondiale, Rommel accueille avec enthousiasme l'accession au pouvoir de Hitler. Ce dernier le remarque, notamment en 1937, année de la publication de son livre *L'infanterie attaque.* Au mois de juillet de la même année, Rommel, qui vient d'être promu *Oberst*, reçoit le commandement temporaire du bataillon de la garde personnelle de Hitler lorsque l'armée allemande pénètre en Tchécoslovaquie et envahit les Sudètes.

En mars 1939, lors de l'entrée de Hitler à Prague, il retrouve ce poste de confiance qui lui permet de côtoyer le Führer. Rommel ne cache pas son

admiration pour le nouveau maître de l'Allemagne. Nommé *Generalmajor*, sa loyauté se renforce en septembre 1939 pendant la campagne de Pologne qu'il accomplit au quartier général de Hitler à la tête de son escorte. Peu après, en dépit des objections du haut commandement allemand, il est nommé, avec le soutien du Führer, à la tête d'une division de Panzer : ce sera la 7. Panzer-Division.

Pourquoi Rommel est-il convoqué à Berlin ce jour de février 1941 ? Le général von Brauchitsch, le chef de l'Oberkommando des Herres (OKH), le haut commandement de l'armée de terre allemande, lui annonce que le Führer le charge de prendre la direction d'une unité allemande envoyée en Libye en soutien de l'armée italienne. Rommel, nommé « commandant des troupes allemandes en Libye », reçoit les directives écrites du maréchal Keitel, le chef de l'Oberkommando der Wehrmacht (OKW), le haut commandement de la Wehrmacht. Le déploiement outre-Méditerranée du corps expéditionnaire qui lui est confié reçoit pour nom de code « Sonnenblume » (Tournesol).

Hitler le reçoit ensuite en personne. Il flatte l'ego de son interlocuteur par ses paroles. Rommel écrit ainsi dans ses carnets qu'« il [Hitler] me confia qu'on m'avait désigné à lui comme l'homme le plus capable de s'adapter rapidement aux conditions particulières du théâtre d'opérations africain[1] ». Hitler sait que le général maîtrise parfaitement l'art de la guerre de mouvement. Il est audacieux et fin tacticien. Considéré comme un arriviste, il n'est pas aimé de Brauchitsch ni de son chef d'état-major, le général Halder. Tout laisse à penser que ces généraux voient là l'occasion inespérée de se débarrasser d'un gêneur. L'OKW et l'OKH sont en effet tout à la préparation de l'opération Barbarossa, l'invasion de l'Union soviétique. Rommel l'ignore. Halder et Brauchitsch auront donc la satisfaction de ne pas le voir glaner de nouveaux lauriers dans cette campagne en URSS qui promet d'être décisive et glorieuse. Étant donné l'importance accordée à la guerre à l'Est par Hitler, on peut être surpris que son choix se soit finalement porté sur ce général talentueux qu'il apprécie entre tous. Peut-être faut-il y voir une façon de masquer les préparatifs de l'invasion de l'URSS tout en montrant que le Reich combat toujours l'Angleterre, qui plus est avec un de ses meilleurs généraux.

Le 11 février 1941, Rommel est à Rome. Il entre en contact avec le général Guzzoni, chef du Commando Supremo, le haut commandement de

l’armée italienne, avant de s’envoler pour l’Afrique, via Catane. Il est accompagné du général Schmundt, du quartier général de Hitler, et du général Roatta, le chef d’état-major de Guzzoni, qui doit s’assurer que les directives du Duce – qui concordent avec celles du Führer : ne pas défendre seulement Tripoli mais l’ensemble de la Tripolitaine, arrêter l’avance ennemie puis la détruire par une offensive avec des blindés[2] – seront bien appliquées. Arrivé à Tripoli le 12 février, Rommel se met en rapport avec son supérieur le général Gariboldi, nouveau commandant en chef en Libye depuis la démission du maréchal Graziani[3]. Loin d’avoir renoncé à leur colonie, les Italiens sont déterminés à se battre, mais les moyens font défaut. Le contingent de la Wehrmacht placé sous le commandement de Rommel a pour mission de préserver la Tripolitaine avant de passer à la contre-offensive conjointement avec l’armée italienne.

Ces troupes allemandes vont entrer dans la postérité sous le nom d’Afrikakorps (ou encore Deutsches Afrikakorps ou DAK). C’est Hitler lui-même qui a eu l’idée du nom de l’unité. Rommel rapportera à sa femme que le Führer lui a confié que ce choix s’était fait en référence à l’Alpenkorps au sein duquel Rommel avait servi pendant la Première Guerre mondiale[4].

PREMIÈRE PARTIE

LA WEHRMACHT ENVOIE L'AFRIKAKORPS EN LIBYE

1.

HITLER ET LA MÉDITERRANÉE

MUSSOLINI INTERVIENT EN ÉGYPTE

Hitler, on le sait, a le regard tourné vers l'est, vers l'Union soviétique. Son aversion pour ce qu'il appelle le judéo-bolchevisme est viscérale et, à ses yeux, la grande confrontation – la matrice de l'hégémonie de la nouvelle Allemagne – sera avant tout l'affrontement avec les Soviétiques. Il éprouve même une admiration certaine pour le glorieux et puissant empire britannique – dans ses délires raciaux, les Britanniques ne sont-ils pas eux aussi d'origine germanique ? – et c'est malgré lui qu'il se voit contraint de prolonger la lutte à l'ouest contre les indomptables Britanniques menés par Winston Churchill, leur Premier ministre providentiel.

Le partage des zones d'influence entre les deux partenaires de l'Axe réserve à l'Italie la Méditerranée, sa sphère d'influence historique aux yeux du Duce. Car Mussolini entend restaurer la grandeur passée de l'Italie : il lui faut bâtir un nouvel empire romain. En fait, il est difficile d'imaginer que les Allemands aient pu se lancer dans une aventure africaine s'il n'y avait eu une intervention italienne sur ce théâtre des opérations. Le 10 juin 1940, sentant la défaite française acquise, Mussolini s'empresse de déclarer la guerre à la France et au Royaume-Uni. Il lui faut 10 000 morts pour pouvoir s'asseoir à la table des négociations claironne-t-il ! La France vaincue, le rapport de force devient nettement plus favorable à l'Axe en Méditerranée : comme sur le continent européen, le Royaume-Uni est contraint de faire cavalier seul puisque ni la flotte française basée notamment à Toulon ni les troupes françaises d'Afrique du Nord et de Syrie ne peuvent désormais lui fournir une aide quelconque. Les Italiens ont dorénavant les coudées franches et peuvent mettre en œuvre les projets de

conquête du Duce. Si son espoir de s'emparer de la Corse et de la Tunisie se trouve contrecarré par une fin de non-recevoir de la part du Führer, qui mise sur une neutralité bienveillante de Vichy à l'égard de l'Axe, d'autres champs de bataille attendent les Italiens. L'Égypte, défendue par à peine 40 000 soldats britanniques, attaquée depuis les colonies italiennes de Libye (220 000 soldats italiens) et d'Afrique orientale (255 000 soldats italiens et des troupes coloniales), doit tomber comme un fruit mûr. En fait, le duc d'Aoste, vice-roi italien d'Éthiopie, se contente de quelques raids aux confins du Soudan et de l'Égypte, le front principal se situant sur le front égypto-libyen. Le Duce ordonne au maréchal Graziani d'envahir l'Égypte. Cette décision s'avère désastreuse et débouche sur la conquête de la Cyrénaïque par l'armée britannique : la Libye est sur le point d'être envahie en totalité.

L'ALLEMAGNE LEURRE SON FUTUR ADVERSAIRE EN MÉDITERRANÉE

Hitler, contraint d'intervenir en Libye, décide de débarquer un petit corps d'armée allemand pour sauver la Tripolitaine et éviter à l'Italie de perdre l'intégralité de sa colonie nord-africaine. Dès lors, l'importance de l'implication allemande en Afrique ne cesse de croître avec l'évolution du conflit, drainant toujours plus de matériel et d'hommes dans ce qui n'est encore *a priori* qu'un front secondaire pour Hitler, mais dont les enjeux stratégiques vont vite s'avérer décisifs sur le cours de la guerre. Mais comment en est-on arrivé à une intervention allemande dans ce qui est considéré comme la zone d'influence italienne ?

Hitler annonce son intention de procéder à l'invasion de l'Union soviétique au haut commandement de la Wehrmacht dès le 31 juillet 1940, alors que la bataille d'Angleterre bat son plein. Le Führer n'écarte pas l'idée d'intervenir en Afrique dans le cadre d'une opération de diversion[5]. Liés au Reich par le pacte de non-agression signé le 23 août 1939, les Soviétiques doivent rester dans l'ignorance des préparatifs allemands. Dès lors, les interventions de Hitler en Méditerranée prennent tout leur sens. En laissant planer la menace d'opération au sud, il ne fait que tromper les Soviétiques et écarter la menace britannique. L'échec de l'offensive de la Luftwaffe contre l'Angleterre au cours de l'été 1940 le contraint à reporter *sine die* l'opération Seelöwe, l'invasion du Royaume-Uni, opération qui, de

toute manière, n'a jamais été sérieusement envisagée mais dont la poursuite des préparatifs participe aux manœuvres d'intoxication de l'adversaire. De même, les rencontres de Hendaye le 23 octobre 1940 avec Franco, le dictateur espagnol, et de Montoire le 24 octobre avec Pétain, le chef de l'État français, laissent présumer une éventuelle opération vers le sud, notamment sur Gibraltar. Depuis juin 1940, les dirigeants allemands ont été assez habiles pour s'être assurés de la neutralité de l'Afrique du Nord française alors que la Wehrmacht n'a absolument pas les moyens de mettre à exécution ses menaces d'intervention outre-mer. Toutefois, ménager la France, dans la crainte de voir sa flotte et son empire colonial passer dans le camp ennemi, impose à Hitler de contrecarrer les ambitions de Franco et de Mussolini. Quelques jours plus tard, Hitler rencontre Mussolini. Des plans sont dressés dans l'éventualité d'un assaut sur Gibraltar – l'opération Felix –, mais les difficultés de l'opération sont de taille[6].

UNE OPPORTUNITÉ POUR L'ALLEMAGNE AU MOYEN-ORIENT ET EN AFRIQUE DU NORD ?

À l'instar de la Méditerranée, le Moyen-Orient constitue une zone stratégique essentielle à l'effort de guerre britannique. L'entrée en guerre de la Turquie aux côtés du Reich est la hantise de Winston Churchill[7]. Les champs pétrolifères d'Irak et du golfe Persique sont en effet primordiaux pour assurer le ravitaillement en carburant des forces britanniques sur ce théâtre des opérations. Bien plus, l'Égypte est indispensable à la maîtrise de la Méditerranée et au maintien de la présence britannique au Moyen-Orient. Toutefois, le canal de Suez, qui permet de relier l'empire des Indes à la métropole plus rapidement que la route du Cap, a déjà perdu en partie son caractère stratégique depuis l'entrée en guerre de l'Italie. Celle-ci rend impossible la traversée de la Méditerranée aux convois de navires marchands alliés, qui ne s'y hasardent plus qu'en cas d'extrême nécessité. En revanche, maintenir le canal en activité afin de déployer des unités de la Royal Navy entre la Méditerranée et l'océan Indien est essentiel pour les Britanniques. Par ailleurs, il importe d'en interdire l'utilisation aux forces de l'Axe. Ces dernières peuvent-elles compter sur des soutiens locaux ? Il semble bien que les populations arabes sont plus anglophobes que germanophiles. Les dirigeants des États du Moyen-Orient n'ont en général

guère confiance en la parole des Britanniques. Mais ils craignent de faire un faux pas.

Le cas de l'Égypte, le maillon fort de la présence britannique au Moyen-Orient, est significatif. Si le pays reste neutre, ses dirigeants se montrent tout à fait coopératifs avec les Anglais, y compris l'armée égyptienne qui constitue un auxiliaire bienvenu pour les forces britanniques en assumant des tâches de surveillance intérieure, notamment celle des axes de communication et des ponts. L'Égypte rompt ses relations diplomatiques et commerciales avec le Reich et proclame l'état de siège. Les ressortissants allemands en Égypte sont internés. Il va sans dire que les ambitions non dissimulées de l'Italie suscitent d'emblée beaucoup de réticences, voire des craintes[8].

La diffusion des idées proprement nazies, notamment l'antisémitisme virulent et la supériorité de la race aryenne, est en fait peu relayée au Moyen-Orient, hormis par Hadj Amin al-Husseini, le grand mufti de Jérusalem, et ses séides[9]. Il faut dire que le racisme des nazis ne fait que peu de cas des Arabes, placés au 16e rang en termes de « qualité ethnique ». Il reste que l'Allemagne, qui n'est pas une puissance coloniale, fascine et peut susciter certains espoirs car elle a vaincu la France et elle est l'ennemie de l'Angleterre. Cependant, les services de renseignements allemands pensent toute alliance avec les Arabes très improbable.

HITLER DÉCIDE DE S'IMPLIQUER EN MÉDITERRANÉE

Est-ce à dire que Hitler s'est jusqu'alors totalement désintéressé de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient ? Il entend d'abord conquérir l'« espace vital » à l'Est, sur les Soviétiques. Une fois l'ennemi principal à terre, il sera temps de se retourner en force contre l'empire britannique, à commencer par ses possessions méditerranéennes. Pour autant, cela implique qu'il agisse au sein de la zone d'influence de son allié transalpin.

Dès le 30 juin 1940, soit une semaine après la signature de l'armistice avec la France, le général Jodl, le chef d'état-major de l'OKW, adresse un mémorandum à Hitler dans lequel il est question des « modalités d'action contre la Grande-Bretagne au cas où les négociations n'aboutiraient pas (après la chute de la France, Hitler offre une paix de compromis au Royaume-Uni) ». Dans ce cas précis, Jodl n'écarte pas la possibilité d'intervenir aux côtés des Espagnols et des Italiens. Le mémoire précise

que « l'aide la plus efficace devra être une opération italienne d'attaque contre le canal de Suez, qui, conjuguée avec la prise de Gibraltar, dégagerait la Méditerranée[10] ». Le 1er août, conscient de l'incapacité de l'armée italienne à mener des opérations motorisées d'envergure, Brauchitsch, le chef de l'OKH, propose à Hitler l'étude d'une participation allemande aux opérations italiennes en Libye[11]. Brauchitsch n'écarte pas non plus la possibilité d'une attaque directe du canal de Suez[12]. Peu de temps après, un mémorandum de l'OKH à l'OKW revient sur le projet en évoquant toutes les études préalables nécessaires à une telle éventualité. Il faut en effet répondre à des questions aussi diverses que les conditions de transfert d'un corps d'armée de l'autre côté de la Méditerranée, les délais nécessaires à l'opération, les conditions de combat en Libye… Dans un rapport en date du 26 août, l'OKH estime qu'il n'est pas possible d'envisager l'envoi de troupes allemandes – en l'occurrence un corps de Panzer – outre-Méditerranée avant le mois de décembre[13]. Face aux difficultés logistiques, l'OKH étudie également la possibilité d'y envoyer une simple brigade. Il s'avère que les délais pour la mise sur pied et opérationnelle de cette brigade équivalent à ceux d'un corps de Panzer[14]. Toute projection outre-Méditerranée ne peut donc s'improviser et se heurte à des délais incompressibles.

Mais la donne a changé. Mussolini, aiguillonné en partie par Hitler qui lui propose une aide en Libye qu'il ne souhaite pas, pousse Graziani à l'action. Le maréchal s'exécute et, le 13 septembre 1940, l'Égypte est envahie. Quelques jours auparavant, les Italiens ne se sont pas prononcés clairement en faveur de la proposition de leur allié[15]. En revanche, ce même mois de septembre, ils demandent à l'Allemagne la livraison de matériel militaire, chose impossible en raison des besoins conséquents de la Wehrmacht. Hitler a pourtant ordonné que les préparatifs pour l'envoi d'un corps de Panzer soient néanmoins poursuivis. Ainsi, Rintelen, l'attaché militaire allemand à Rome, s'enquiert des infrastructures logistiques en Italie du Sud et en Libye. Il apparaît encore une fois que les troupes italiennes de Libye ne sont pas adaptées aux conditions de guerre dans le désert et que les divisions blindées et motorisées sont toujours en Italie[16].

Le 4 octobre, Hitler et Mussolini se rencontrent au col du Brenner, à la frontière entre l'Italie et le Reich. Le Duce exprime sa réserve quant à l'envoi de troupes allemandes en Afrique avant la phase finale de l'invasion, à savoir l'avance au-delà de Mersa Matrouh[17]. Il semble donc

encore confiant quant à l'issue de la campagne d'Égypte. Toutefois, le général von Thoma, envoyé en Libye par Hitler afin d'étudier la situation, souligne des difficultés d'ordre technique et logistique ainsi que le manque d'enthousiasme des Italiens à la perspective de recevoir l'aide de l'Allemagne en Afrique[18]. Son rapport est sans appel : il est nécessaire d'envoyer au minimum quatre divisions de Panzer en Libye si on veut obtenir le moindre résultat tangible. Un contingent plus limité serait trop faible pour être de la moindre utilité[19]. Par ailleurs, dans une telle perspective, il importe d'engager massivement la Luftwaffe en Méditerranée afin d'assurer des lignes de communication.

L'envoi de troupes allemandes semble être pourtant acquis et les modalités en sont finalisées le 14 octobre 1940. C'est alors qu'un événement inattendu bouleverse la situation. Vexé de l'attitude de Hitler qui ne l'informe que rarement de ses intentions, Mussolini décide de mettre à son tour le Führer devant le fait accompli en envahissant la Grèce depuis l'Albanie le 28 octobre 1940. Outre la distraction de forces importantes vers la Grèce alors que Graziani a besoin de toutes les ressources de l'armée italienne en Libye, c'est une folie de lancer une offensive à une date si tardive dans un environnement montagneux. Cette nouvelle fait l'effet d'un coup de tonnerre à Berlin. Furieux, Hitler annonce au haut commandement qu'il renonce à une participation terrestre aux opérations en cours en Égypte et en Méditerranée. Le Führer revient pourtant sur sa décision dans sa directive n° 18 du 12 novembre 1940 dans laquelle il insiste sur la nécessité de se préparer à toute éventualité[20].

Deux jours plus tard, l'amiral Raeder, le commandant en chef de la Kriegsmarine, adjure Hitler de neutraliser les Britanniques en Méditerranée avant de se lancer dans un conflit avec l'Union soviétique[21]. La Kriegsmarine est d'emblée consciente de l'importance stratégique de la région pour l'empire britannique. Pour Raeder, il importe de frapper d'abord en Méditerranée, de s'assurer de Suez et de Gibraltar, avant de songer à s'aventurer en Russie. La mainmise sur le Moyen-Orient, via notamment une offensive par la Turquie et la Syrie, serait de toute façon de nature à favoriser toute entreprise contre l'Union soviétique car le Caucase serait directement menacé. Par ailleurs, toute évolution politique contraire aux desseins de l'Axe dans les Balkans serait alors virtuellement impossible[22].

L'INTERVENTION ALLEMANDE EN AFRIQUE DU NORD

Les événements se précipitent en cet automne 1940. En dépit de l'infériorité numérique criante de ses forces et de ses ressources limitées, le général Wavell, commandant du Middle East Command, décide que la meilleure défense contre l'ennemi est l'attaque. Wavell, de caractère taciturne, fin lettré et poète, qui a déjà combattu au Moyen-Orient pendant la Première Guerre mondiale, est alors un des officiers les plus brillants de l'armée britannique. L'opération, baptisée Compass, est lancée le 9 décembre et s'abat sur les camps établis par les forces italiennes dans le voisinage de Sidi Barrani : en cinq jours, la Western Desert Force du général O'Connor, l'armée anglaise opérant depuis l'Égypte, libère l'intégralité du territoire égyptien occupé par les Italiens.

En ce début du mois de décembre, Hitler peaufine ses plans d'attaque sur Gibraltar et reste persuadé que l'aide la plus efficace que l'Allemagne pourra fournir à l'Italie sera l'envoi d'escadrilles de la Luftwaffe pour neutraliser la Royal Navy en Méditerranée ainsi que la mise en œuvre de l'opération Felix. Mais la situation critique dans laquelle se trouve l'armée italienne en Libye apparaît désormais évidente à l'OKW et à l'OKH. Le 19 décembre, faisant volte-face, le maréchal Cavallero, chef du haut commandement italien, le Commando Supremo*,* demande instamment à Rintelen l'envoi d'une division de Panzer à Tripoli, du matériel militaire pour équiper dix divisions italiennes ainsi que des matières premières. À Berlin, l'attaché militaire italien, le général Marras, abonde en ce sens en affirmant que, sans l'aide de l'Allemagne, la Libye est perdue. Mussolini, décidé à défendre Tripoli, réclame lui aussi à Hitler une division blindée pour assurer la protection de la capitale de la colonie libyenne[23]. Dans le même temps, fin novembre-début décembre 1940, l'armée italienne est également en déroute face aux Grecs.

Hitler décide donc, le 13 décembre, de l'opération Marita, l'invasion de la Grèce, pour soulager l'allié italien[24]. Il ne peut en aucun cas accepter la déstabilisation de son principal allié. Il lui faut aussi assurer la sécurité du flanc sud de son empire européen en empêchant les Britanniques de tirer parti d'une défaite italienne en intervenant dans les Balkans : on ne saurait laisser le précieux pétrole roumain à portée des Britanniques débarqués en Grèce pour y soutenir leurs alliés. Il faut surtout absolument garantir les arrières de la Wehrmacht au moment où celle-ci s'apprête à déclencher l'opération Barbarossa.

Un mois plus tard, le 11 janvier, Hitler décide d'envoyer en Tripolitaine un Sperrverband, c'est-à-dire un détachement d'arrêt. Ce détachement constitue les prémices de l'Afrikakorps. La veille, le 10 janvier, 150 avions de la Luftwaffe se sont déployés en Sicile[25]. Les 19 et 20 janvier, les dictateurs allemand et italien se rencontrent à Berchtesgaden. Hitler, qui confirme l'envoi du Sperrverband à Tripoli, indique également qu'il a toujours l'intention de s'emparer de Gibraltar et de mettre en place des bases aériennes au Maroc espagnol[26]. Entre-temps, la situation s'est encore aggravée pour les Italiens en Libye.

O'Connor exploite le succès de Compass et s'enfonce en territoire libyen. L'acte final se déroule à Beda Fomm le 5 février lorsque la colonne britannique d'avant-garde coupe la voie de retraite de la 10e armée italienne qui est ainsi prise au piège. O'Connor fait alors parvenir à Wavell cette note laconique en référence à une pratique de chasseurs en Angleterre : « Renard tué en rase campagne. » Les Britanniques ont réussi un exploit militaire bien rare : anéantir l'intégralité des forces ennemies. Depuis décembre 1940, les pertes (tués, blessés, prisonniers, disparus) italiennes s'élèvent à 130 000 hommes. Les Italiens accusent également la perte de 480 chars et de 845 canons. Les Britanniques, de leur côté, perdent 1 900 hommes.

2.

LA MISE EN PLACE DE L'AFRIKAKORPS

Le 11 février 1941, Wavell suggère qu'une petite force envoyée sans délai pourrait s'emparer de Tripoli sans coup férir[27]. Toutefois, à Londres, priorité est désormais donnée à la Grèce et la Turquie. Wavell doit avant tout sécuriser la Cyrénaïque nouvellement conquise, à commencer par Benghazi et son port, et rassembler des troupes dans le Delta afin de se préparer à envoyer un corps expéditionnaire dans les Balkans. Trois jours plus tard, alors que la campagne engagée en Afrique orientale italienne semble se dérouler de façon encourageante, Wavell publie à destination de la Western Desert Force un ordre du jour tirant le bilan de l'opération Compass : « L'armée du Nil, comme notre Premier ministre nous appelle, a avancé de plus de 400 miles [644 kilomètres] en deux mois, détruit une grande armée qui s'était rassemblée pour envahir l'Égypte, capturant environ 125 000 prisonniers et bien plus de 1 000 canons outre quantité d'armes et de matériel de toutes sortes. Ces résultats ne seront jamais oubliés[28]. » On pourrait en effet penser que Wavell a toutes les raisons de se réjouir ; pourtant, en Tripolitaine, une nouvelle menace surgit. Le jour même de la proposition de Wavell d'envoyer une force occuper Tripoli, les premiers soldats de l'Afrikakorps foulent le sol africain.

LA LUFTWAFFE INTERVIENT EN MÉDITERRANÉE

Le transfert, à partir de fin décembre 1940, du X. Fliegerkorps de Norvège en Sicile constitue la première aide militaire concrète de la Wehrmacht à l'Italie sur le théâtre des opérations méditerranéen. Le choix de cette formation s'explique entre autres par la spécialisation de certaines

de ses escadrilles dans l'attaque de cibles en mer. Selon la directive de Hitler du 11 janvier 1941, les escadrilles, placées sous le commandement du général Geisler, doivent pilonner Malte et assurer la sécurité des voies de communication maritimes entre l'Italie et la Libye[29] – 96 bombardiers du X. Fliegerkorps atterrissent en effet en Sicile le 8 janvier[30]. Dès le 11 janvier, les bombardiers en piqués Ju-87 Stukas frappent un grand coup en endommageant le porte-avions HMS *Illustrious* et en coulant le croiseur HMS *Southampton*. Deux vols de reconnaissance sont également menés jusqu'au canal de Suez. Quelques jours plus tard, un raid malheureux est lancé à plus de 1 000 kilomètres pour tenter de miner ce canal si vital aux Britanniques : seul un bombardier sur 8 retourne à sa base, les autres appareils tombent en panne sèche au-dessus des étendues désertiques nord-africaines[31]. Les 3 et 4 février, la Luftwaffe frappe en force le port de Tobrouk et détruit 6 700 tonnes de fret[32].

Le 11 février, Geisler rencontre Rommel en escale vers Tripoli à Catane, en Sicile. Celui-ci lui enjoint immédiatement de frapper les colonnes anglaises au sud de Benghazi ainsi que cette localité avec les bombardiers de la Luftwaffe pour empêcher les Britanniques d'utiliser à leur profit les infrastructures portuaires de la ville libyenne. Geisler se montre de prime abord réticent. Rommel explique dans ses carnets : « Les Italiens m'ont supplié de bien vouloir m'abstenir de tout bombardement de Benghazi, où de nombreux officiers et fonctionnaires possèdent des immeubles. Je refusai de me rendre à ces arguments et, dans la nuit, le colonel Schmundt obtint du quartier général du Führer l'autorisation nécessaire[33]. » Le déploiement d'escadrilles en Afrique du Nord est coordonné par le lieutenant-colonel Harlingshausen, qui a mené en personne le raid sur le canal de Suez, avant que le poste de *Fliegerführer Afrika* – chef des forces aériennes allemandes en Afrique – n'échoie au général Fröhlich, avec lequel Rommel ne s'entendra guère. Les effectifs aériens sont encore assez limités : pour l'heure, il s'agit essentiellement de deux groupes de bombardiers Stukas et des escadrilles de chasseurs bimoteurs Messerschmitt 110 – deux types d'appareils qui retrouvent une nouvelle jeunesse en Méditerranée après de sérieuses déconvenues dans le ciel anglais l'été précédent. La montée en puissance de la Luftwaffe en Méditerranée nécessite plusieurs mois : on dénombre 443 appareils fin mars (sans compter les appareils de transport)[34]. Comme pour les engins des forces terrestres, des filtres spéciaux sont nécessaires et la maintenance

s'avère des plus délicates. Si les avions franchissent la mer par voie aérienne, matériel et rampants de la Luftwaffe arrivent à Tripoli par bateau.

LE CHOIX DES UNITÉS CONSTITUANT L'AFRIKAKORPS

Le 16 septembre 1941, la 3. Panzer-Division est choisie pour fournir les éléments d'une brigade Panzer renforcée. Hitler se décidera finalement pour l'envoi d'un Sperrverband Libyen (force d'arrêt de Libye), formé de la seule 5. Leichte-Division (division légère constituée essentiellement à partir de la 3. Panzer-Division). Il est entendu que les forces allemandes opérant en Libye atteindront la taille d'un corps d'armée[35]. Celui-ci sera constitué de deux divisions : la 5. Leichte-Division et la 15. Panzer-Division, destinée à l'origine aux opérations dans les Balkans. Ce corps somme toute modeste va passer à la postérité sous le nom d'Afrikakorps, la désignation étant officialisée le 19 février 1941[36]. Des unités italiennes sont mises à la disposition de Rommel, qui intègre donc la division blindée Ariete le 11 mars[37], puis la division d'infanterie Brescia le 19[38].

Il est intéressant de noter que les services de renseignements britanniques ont bien repéré l'arrivée d'une formation allemande en Afrique. Mais leurs rapports parlent d'une division « coloniale », une terminologie pour le moins surprenante car inexistante au sein de la Wehrmacht. Les premières estimations mentionnent en fait que la constitution d'une division allemande semble moins probable que l'engagement de formations séparées, chacune de la taille d'une brigade, similaires aux unités envoyées en Palestine en 1917-1918 pendant la Grande Guerre[39].

À ce moment-là, en février 1941, la première composante de l'Afrikakorps, la 5. Leichte-Division, arrive en Libye. L'unité est fortement dotée en armes lourdes et comprend essentiellement deux bataillons de mitrailleurs (Machinengewehr-Bataillonen ou MG Bn) regroupés au sein d'un régiment d'infanterie spécial (*Oberst* von Schwerin), un régiment de chars (*Oberst* Olbrich) – le fer de lance de la division –, une unité de reconnaissance (*Oberst* von Wechmar) et deux unités antichars, des unités de FLAK (unités antiaériennes) mais un seul bataillon d'artillerie ainsi que les troupes de soutien habituelles[40]. La division est donc logiquement bien dotée en Panzer et en armes antichars en raison de la mission avant tout défensive du Sperrverband – pour l'OKH, reprendre l'offensive suppose

l'arrivée préalable de la 15. Panzer-Division. Mais elle est moins puissante qu'une division de Panzer en matière d'artillerie et d'infanterie. En conséquence, Rommel arrivera devant Tobrouk avec une formation peu adaptée à un assaut contre une place fortifiée. Notons en revanche que le nombre de véhicules alloués, s'il est insuffisant, reste nettement au-dessus de la norme au sein de la Wehrmacht. La motorisation est primordiale dans le désert : le nombre de camions représente le double de la dotation habituelle d'une division de Panzer.

Le général von Funck est désigné pour la commander. Le 15 janvier 1941, il se rend en Libye mais ses impressions sont si négatives – il préconise notamment de limiter la défense de la Tripolitaine à un anneau défensif autour de Tripoli – qu'il est finalement écarté au profit du général Streich, le 7 février[41]. Streich a participé à la conquête de la France au sein de la 5. Panzer-Division. Ce détail n'a rien d'anodin et tout porte à penser que le choix de le placer à la tête de la 5. Leichte-Division pourrait s'avérer malheureux. En effet, en mai-juin 1940, à plusieurs reprises, de vives altercations ont opposé les chefs des deux divisions de Panzer du XV. Korps (mot) du général Hoth, les 5. et 7. Panzer-Divisionen, cette dernière étant sous le commandement de Rommel. Streich, qui commandait un régiment de Panzer au sein de la 5. Panzer-Division, a eu notamment un différend avec Rommel à propos du matériel de franchissement de la 5. Panzer-Division que celui-ci aurait réquisitionné de manière autoritaire[42]. Si Streich lui-même débarque en Afrique le 25 février, l'arrivée des unités est assez échelonnée.

Le 11 février 1941, la veille de l'atterrissage de l'avion de Rommel, des éléments logistiques allemands arrivent à Tripoli. Les premières troupes combattantes de l'Afrikakorps à fouler le sol africain sont l'Aufklärungs-Abteilung 3 (reconnaissance) et le Panzerjäger-Abteilung 39 (antichars) qui débarquent le 14 février avec 6 000 tonnes de matériel[43]. Les 8 et 10 mars, les navires emportant le Panzer-Regiment 5 accostent. Lors de sa traversée de la Méditerranée, les sous-marins britanniques tentent bien de s'attaquer au convoi, mais ils sont repoussés. Il reste que la menace a été suffisante pour contraindre le convoi à faire relâche vingt-quatre heures à Palerme, en Sicile[44]. Il a fallu plus d'un mois pour mettre à pied d'œuvre une unique division légère et l'on comprend mieux pourquoi toute traversée improvisée et massive de la Wehrmacht pour s'emparer des possessions françaises en

Afrique du Nord aurait été impossible à quelque date que ce soit en 1940. La nécessité de bénéficier à la fois du soutien des forces aériennes et de celui des forces navales italiennes restreint le nombre de convois et celui des voies maritimes. Il importe également de tenir compte de la capacité des infrastructures portuaires de Tripoli. Selon les estimations allemandes, il est ainsi impossible d'y décharger plus de quatre navires[45].

Malgré tout, la traversée des convois peut s'effectuer sans interférence majeure de la RAF et de la Royal Navy hormis la perte de la majeure partie du matériel médical. Seul est à déplorer l'incendie du cargo *Leverkusen* à Naples : la 5. Leichte a perdu 13 Panzer III et IV, comptant parmi les plus précieux des tanks mis à disposition de Rommel[46]. Au total, celui-ci dispose de 165 Panzer ainsi que de 150 pièces antichars (Pak) et antiaériennes (FLAK). Aux effectifs de la division légère s'ajoutent du personnel de la logistique et des services, de la Luftwaffe ainsi que des unités plus spécifiques comme un groupe de géologues, censés découvrir des ressources en eau, et des équipes d'observation astronomique, capables de s'orienter dans le désert à partir des étoiles mais dont l'utilité sera des plus limitées puisque les combats se dérouleront essentiellement sur la bande côtière. La 5. Leichte est une division réduite, elle ne doit pas dépasser 8 000 hommes selon les ordres de Hitler[47]. Les effectifs, qui incluent d'autres éléments, seront finalement plus élevés. Fin mars 1941, 15 convois ont atteint Tripoli avec, à leur bord, 25 000 hommes, 8 500 véhicules et 26 000 tonnes de matériel[48].

En ce mois de février 1941, les tenues Feldgrau portées sur le continent ne sont pas superflues pour les soldats de la Wehrmacht en route pour la Libye à bord de navires allemands. Le vent frais qui souffle sur la Méditerranée fouette les visages de ces jeunes combattants. Ils forment l'avant-garde de l'Afrikakorps. « Espérons que la mer sera d'huile », dit l'*Oberleutnant* Müller. Escortés par des destroyers, les lents navires de transport embarquent hommes et matériel pour une traversée de deux jours. Pour tuer le temps, les hommes se promènent sur le pont, discutent, jouent ou, à l'instar de Müller et de son camarade Lübke, se reposent, parfois à l'ombre d'un véhicule dûment arrimé. Après la mer Tyrrhénienne et les îles Éoliennes, le convoi emprunte le détroit de Messine, passe au large de Syracuse puis double le cap Passaro avant de cingler vers l'Afrique. C'est sans encombre qu'il parvient à destination : Tripoli, capitale de la Libye,

colonie italienne depuis 1911[49]. C'est un monde nouveau qui attend ces hommes au teint encore pâle. Mais la réalité de l'Afrique du Nord ne va pas tarder à s'imposer. Les conditions de la guerre qu'ils vont mener ici, dans les sables de Libye et d'Égypte, seront uniques en leur genre. C'est pourquoi va très vite se forger au sein de l'Afrikakorps un esprit de corps qui l'animera jusqu'au bout. Le désert suscite également l'enthousiasme de ces hommes qui découvrent un monde étrange, exotique et fascinant. La guerre leur semble presque une aventure en des contrées lointaines. Pour beaucoup, l'arrivée dans le désert est un choc.

Pour l'heure, les soldats de l'Afrikakorps découvrent une grande ville arabe, Tripoli. Il faut s'habituer aux mœurs, respecter les us et coutumes et surtout ne pas importuner les jeunes filles arabes ni les femmes des colons italiens. D'ailleurs, on raconte que les nouveaux uniformes tropicaux n'ont pas été aperçus à Naples, car les autorités italiennes étaient inquiètes que des milliers de jeunes soldats allemands traînent dans les rues de la ville en short… Ils ne sont pourtant pas venus pour le tourisme. Certes, ceux qui restent en ville entendent s'installer le plus confortablement possible, siroter un verre de citron pressé aux heures chaudes et sortir le soir quand cela s'avère possible.

Les soldats de l'Afrikakorps doivent d'abord apprivoiser le désert avant d'y combattre. L'OKW estime le temps d'adaptation à huit semaines. C'est également l'avis des Britanniques, notamment sur la foi des renseignements fournis par Ultra, l'atout essentiel dont disposent les Alliés dans la guerre des renseignements qu'ils mènent contre leurs adversaires. Il s'agit du service anglais de décryptage de la machine à codes allemande Enigma, jugée à tort indécodable par les Allemands. Mais les services du chiffre britannique installés à Bletchley Park sont en mesure, grâce aux informations fournies notamment par les Polonais, de lire une grande partie des messages du haut commandement allemand. Wavell pense donc qu'il a le temps de réagir : les informations données par Ultra lui affirment en effet que la mission de Rommel est avant tout défensive, à tout le moins pour plusieurs mois. Le malheur de Wavell est que son adversaire ne l'entend pas ainsi. La célérité de Rommel va être illustrée par la rapidité de l'engagement de ses unités.

CHOIX ET PRÉPARATION DES HOMMES

Que dire des recrues qui constituent l'Afrikakorps ? On pourrait penser qu'il s'agit de combattants triés sur le volet, spécialement entraînés pour le combat dans le désert. Il n'en est rien. Les premiers soldats de l'Afrikakorps sont envoyés en Afrique dans une certaine urgence. Aucun test médical spécifique n'a été réalisé. La seule précaution adoptée est l'inoculation de vaccins contre le choléra et le typhus. Certes, un examen médical est ensuite nécessaire avant d'être déclaré apte au service en Afrique. Mais les tests n'ont rien de poussé. Dans le cas de l'Aufklärungs-Abteilung 33, l'unité de reconnaissance de la 15. Panzer-Division, le prétendu test à l'aptitude au climat tropical se borne à vérifier si l'organisme sera capable de supporter huit comprimés de quinine contre le paludisme. Très vite, les médecins se contentent d'un examen médical tout à fait classique[50]. Pour le reste, les hommes qui servent en Afrique sont les mêmes que ceux qui ont envahi l'Europe de l'Ouest et les Balkans et qui se battront en Russie. En fait de tropicalisation, c'est le plein hiver qui règne en Allemagne et en Italie. En ce début d'année 1941, ces soldats de l'arme blindée allemande sont pour la plupart correctement entraînés et ont acquis de l'expérience sur le terrain en Pologne et lors de la campagne à l'Ouest. Ils sont encore jeunes et la Wehrmacht, qui vient de tirer les premiers enseignements de ses victoires, si elle n'est pas toujours dotée du matériel le plus performant, est alors au sommet de sa puissance et de son efficacité. Le moral des troupes est élevé, avec une pleine confiance en leurs qualités tactiques et maîtrisant la guerre mobile, qui nécessite une coopération étroite entre les différentes armes. Les soldats allemands sont commandés par des cadres compétents qui connaissent parfaitement leur métier, particulièrement les sous-officiers et les officiers subalternes. Pour autant, l'expérience va bientôt montrer que tous ces éléments n'en font pas des soldats déjà aptes à la guerre du désert dont les caractéristiques sont singulièrement différentes de celles des champs de bataille urbanisés et boisés d'Europe[51].

Après l'envoi des premières unités, certains se portent volontaires pour le service en Afrique, ce qui reste exceptionnel puisque la majeure partie des soldats expédiés sur ce front le sont sans avoir fait appel au volontariat. Début 1941, Hans Schilling, qui rejoint l'Infanterie-Regiment 71, entend un jour son chef de compagnie lire une note appelant des volontaires à rejoindre l'Afrikakorps. Environ 25 hommes, dont lui-même, font un pas en avant. L'Afrique ? Pourquoi pas ! C'est mieux que la monotonie de la

caserne ! Schilling et ses compagnons sont à Saarbrücken. Ils y perçoivent leur nouvel uniforme, parfaitement ajusté. On verra que les premiers contingents ne recevront leur tenue tropicale qu'une fois arrivés à destination, à Tripoli. Aucune information n'est donnée aux recrues quant au climat, à l'hygiène ou aux problèmes médicaux propres à la vie en milieu désertique. Les soldats rejoignent ensuite les casernes de Grafenwöhr, en Bavière. Les troupes destinées à la Libye y sont rassemblées. Puis c'est le départ via l'Italie ou la Grèce. Alors que les premiers soldats de Rommel ont traversé la Méditerranée à bord de navires, Schilling fait le voyage en avion depuis Athènes jusqu'à Tripoli[52]. Le trajet est bien long. Après la caserne en Allemagne, il faut en effet embarquer dans un train à destination de l'Italie ou, plus tard, de la Grèce. Puis attendre parfois plusieurs jours avant de reprendre le chemin de l'Afrique, délai mis à profit pour faire un peu de tourisme, à une époque où les voyages sont encore réservés à une élite restreinte. Enfin, l'heure du départ pour l'Afrique survient : on monte alors à bord d'un avion de transport Ju-52 ou sur un navire, allemand le plus souvent.

Otto Henning fournit un autre exemple intéressant. Se portant lui aussi volontaire à l'été 1941, il fait ses classes dans la caserne Schlieffen à Stahnsdorf, près de Berlin. Il y subit l'entraînement classique du *Landser* (c'est ainsi que l'on appelle le soldat allemand), y compris des exercices surprenants tels que marcher en chantant avec un masque à gaz sur le visage. En décembre 1941, la compagnie d'Henning, le Panzer-Auflkärungs-Kompanie 580, soit 105 véhicules flambant neufs, est expédiée en Italie par voie ferroviaire. Pendant le trajet, les nouvelles recrues pour le DAK rêvent de voyage en bateau, de palmiers, de sable, d'oasis… Arrivés à Bagnoli, au sud de Naples, les neiges du Vésuve sont un rappel de la saison hivernale. Les véhicules et les chauffeurs effectuent le passage en Libye par mer mais le reste du personnel, sanglé dans des gilets de sauvetage, doit voyager à bord d'avions de transport qui prennent enfin l'air le 1er mars 1942 à Trapani, en Sicile[53].

De façon anecdotique, le service en Afrique permet de bénéficier d'une prime spéciale, percevable au retour en Allemagne. Elle n'est pas négligeable : alors que la prime de service actif est de 1 *Reichsmark* par jour quel que soit le rang du soldat dans la Wehrmacht, la prime « africaine » se monte à 2 *Reichsmarks* quotidiens pour un homme du rang, 3 pour un sous-officier et 4 pour un officier[54].

L'ACCLIMATATION DES NOUVEAUX VENUS

Découvrir le désert est impératif avant de combattre les Anglais. Les cadres de l'Afrikakorps s'y emploient avec énergie. C'est dans cette optique que, le 15 mars 1941, Rommel envoie l'*Oberst* von Schwerin effectuer une reconnaissance vers le Fezzan, loin vers le sud, en direction de Mourzouk, via Geddahia. L'équipée mène les soldats de l'Afrikakorps encore 300 kilomètres au sud de Mourzouk, dans le secteur d'El-Gatrun[55]. Cette opération a aussi pour objectif de soutenir l'allié italien confronté aux incursions des *raiders* britanniques du Long Range Desert Group (LRDG), d'abord basé à la citadelle du Caire, ainsi que des Français libres qui opèrent depuis le Tchad.

En juin 1940, Ralph Bagnold, qui a exploré le désert occidental égyptien dans les années 1920 et 1930, a proposé au général Wavell la création des Long Range Patrols afin de surveiller les mouvements de l'ennemi au-delà de la Grande Mer de sable dans le désert occidental. Wavell a entériné le projet et Bagnold a pris la direction de l'unité, rebaptisée Long Range Desert Group.

Le 11 janvier 1941, une colonne néo-zélandaise commandée par le *Major* Clayton, accompagnée de deux officiers français, le colonel d'Ornano et le capitaine Massu, attaquent le fort et l'aérodrome de Mourzouk avant de s'évanouir dans les profondeurs du désert. Le 1er mars 1941, Leclerc s'empare de l'oasis de Koufra dans le Fezzan, qui deviendra la nouvelle base opérationnelle du LRDG[56]. Inquiet de l'évolution de la situation dans cette zone, Rommel demande des vols de reconnaissance au-dessus de Koufra pour connaître les intentions de l'ennemi[57].

Les impressions des nouveaux venus dans le désert sont résumées par Hans-Joachim Schraepler, aide de camp du général Rommel en France en 1940 puis en Libye en 1941. Le 21 février 1941, il envoie une missive de Tripoli à sa femme : « Avant d'atterrir à Tripoli, notre pilote a fait une boucle au-dessus du paysage, la ville et le désert. Palmiers, cases, maisons carrées avec des toits plats. C'est tout ce que je peux te dire pour le moment. C'est l'Afrique telle que tu as pu la voir sur des photographies[58]. » Il n'est pas non plus de fortins italiens qui n'évoquent l'image d'Épinal des garnisons du désert comme celle du film *Beau Geste* avec Gary Cooper. On marche dans le désert, on essaye d'apprendre à s'y déplacer. Dans le sable et la chaleur, les marches peuvent vite s'avérer épuisantes. Les conducteurs

de véhicules y découvrent également à leurs dépens les pièges de la conduite. Bientôt s'y ajouteront nombre d'ennuis mécaniques insoupçonnés par les planificateurs de Berlin. On est stupéfait par la fraîcheur des nuits. Les hommes sont pour cette raison équipés de capotes de drap et de ceintures de flanelle. « Tu as peur qu'on se les gèle, en plein Sahara ? », aurait lancé l'*Unteroffizier* Kelbing à un fourrier du « kilomètre 5 »[59]. On apprend aussi à s'accommoder de ce sable qui s'insinue partout, même dans la nourriture.

UN UNIFORME ET UN ÉQUIPEMENT ADAPTÉS ?

Après le passage chez le fourrier dans les cantonnements affectés à l'armée allemande, ceux dits du « kilomètre 5 », les soldats sont revêtus de leur nouvelle tenue s'ils ne l'ont pas perçue à bord des navires les emmenant en Afrique. Les troupes qui suivront le premier contingent expédié en Afrique seront habillées en tenues tropicales en Allemagne. La mise au point des équipements et des effets tropicaux pour la Wehrmacht est confiée à l'Institut tropical de Hambourg[60]. Si la coupe de la vareuse est seyante, l'uniforme n'est guère fonctionnel. Basé sur la tenue de la Schutzetruppe – les troupes de l'armée impériale allemande de la colonie du Tanganyika en 1914-1918 –, cet uniforme va s'avérer en partie inadapté aux conditions de la guerre du désert. Le manque d'expérience de la Wehrmacht en la matière est criant puisque les premiers uniformes de l'armée de terre sont en coton teinté d'un vert olive qui ne se prête guère à la dissimulation. Mais cette teinture a la qualité de ses défauts : mal fixée, elle pâlit sous le soleil et sous l'effet des lavages successifs. Les pantalons, type culottes de cheval, et les hautes bottes lacées, bien trop longues à enfiler, ne remportent guère de succès. La cravate est également un accessoire qui suscite des interrogations. Peu de suffrages aussi pour l'élégant casque colonial en liège recouvert de toile. Il est relégué aux unités en service en arrière du front ou porté pour les cérémonies loin du front. Quelques mois après le début de la guerre du désert, certains combattants, qui se considèrent déjà comme des vétérans, affectent de ne pas porter ce casque qui reste la marque des nouveaux arrivants en Afrique[61]. Dès le début de leur engagement sur le sol africain, les soldats de l'Afrikakorps aiment porter leur élégante casquette à longue visière, inspirée de celle des chasseurs alpins. Cette coiffure va devenir emblématique de ce corps d'armée, un

signe de reconnaissance à coup sûr dans le désert. Les nouveaux venus découvrent également qu'ils ont perçu un nouvel équipement en toile de coton filé, à l'instar des Britanniques et des Américains, en lieu et place des ceinturons et autres porte-pelle et porte-baïonnette en cuir, d'entretien difficile dans le désert.

L'armée allemande met aussi à profit les stocks de chemises pris à l'armée française en 1940, ainsi que les tenues tropicales britanniques qui seront bientôt saisies en grandes quantités. L'Afrikakorps apprécie également la chemise saharienne italienne. Bien souvent, les Allemands n'hésitent pas à porter des effets italiens ou britanniques, les shorts de ces derniers, plus longs, protégeant mieux du soleil et des aspérités du terrain. Grâce à leurs colonies, les Italiens et surtout les Britanniques ont en effet une meilleure expérience de la vie en milieu désertique. Dans tous les camps, ainsi qu'en attestent les photographies, la tenue vestimentaire dans le désert laisse place à de nombreuses entorses au règlement. Les officiers sont sensibles aux effets de la dureté du climat sur leurs hommes. Foulards, lunettes de protection contre la poussière et le soleil et filets antimoustiques complètent l'équipement indispensable à la vie des soldats en milieu désertique.

Avant de partir combattre les Anglais en Libye, il faut également repeindre les pièces d'équipement initialement destinées aux opérations en Europe. À des fins de camouflage et pour briser tout éclat, casques d'acier, étuis de masque à gaz, caisses à munitions, etc., sont ainsi passés à la couleur jaune sable, parfois agrémentée de sable pour donner un aspect granité plus mat. Il faut également badigeonner de beige les véhicules. Ceux-ci ont gardé leur livrée européenne, le gris Panzer. Les tankistes de l'Afrikakorps n'ont pas encore de peinture à leur disposition, si ce n'est des pots italiens et, plus tard, britanniques. On pare alors au plus pressé en faisant preuve d'ingéniosité : en attendant mieux, de nombreux véhicules sont enduits de boue. Certains peuvent toutefois peindre leurs véhicules avant la montée au front : c'est le cas le 14 avril 1941 des engins de l'échelon logistique de la 15. Panzer-Division, dès le lendemain de leur débarquement à Tripoli[62]. Lorsque les soldats de Rommel s'ébranlent pour la première fois vers l'est, les colonnes arborent des drapeaux à croix gammée pour éviter toute méprise de la Luftwaffe. L'avance s'effectue sur l'unique route bitumée de Libye, la Via Balbia, qui longe la côte de son long ruban d'asphalte dont le noir contraste avec le sable qui l'entoure.

LA MONTÉE AU FRONT

Rommel ne perd pas de temps et expédie au plus vite ses troupes sur le front. Les Italiens, loin d'avoir tous bouclés leurs malles, n'ont en aucune manière l'intention de lâcher la Libye. Ils sont établis sur la ligne défensive de Bouerat avec quelques unités positionnées à Syrte. De fait, un *no man's land* de 300 kilomètres les séparent des avant-gardes britanniques qui se sont avancées jusqu'à El-Agheila. Rommel, avec l'accord de ses supérieurs, décide de porter ses troupes au-delà : à Syrte, puis à Nofilia. On a tendance à penser que Rommel a toute initiative, mais, comme tout officier, il est soumis à une hiérarchie à laquelle il doit obéir et rendre compte. Opérant en Libye, il est placé sous l'autorité du commandant en chef italien en Libye, le général Gariboldi, et, par conséquent, sous celle du Commando Supremo*,* le haut commandement de l'armée italienne, tout en restant par ailleurs rattaché à l'OKW.

Arrivé le 14 février à Tripoli, l'Aufklärungs-Abteilung 3 part sans tarder en direction de Syrte avec le Panzerjäger-Abteilung 3. « Votre nom de code est "Tiger", annonce Rommel à Wechmar, prouvez-moi que vous en êtes digne. » Le major italien Marcheses Santamaria donne quelques indications sur le désert aux nouveaux venus. Arrivé à Syrte, Wechmar envoie une patrouille sous la direction de l'*Oberleutnant* von Fallois jusqu'à Nofilia, à 150 kilomètres plus à l'est. Ayant constaté qu'aucune troupe ennemie ne s'y trouve, le lieutenant retourne à Syrte et, le lendemain, les Germano-Italiens s'établissent à proximité du fort italien de Nofilia. Soudain, un avion apparaît dans le ciel. Mais l'alerte est de courte durée car il s'agit d'un Stuka de la Luftwaffe. La patrouille suivante parvient jusqu'à *Arco dei Fileni*, un arc de triomphe qui marque la limite entre les provinces de Tripolitaine et de Cyrénaïque, baptisé *Marble Arch* par les Britanniques en référence au monument londonien. Quelques jours plus tard, la première escarmouche a lieu aux abords d'El-Agheila[63]. Les Allemands sont épaulés par les Italiens de la 5e armée du général Gariboldi dont les soldats sont largement majoritaires au sein des forces de l'Axe en Afrique. Le 18 février, deux divisions italiennes, la Pavia et la Bologna, sont à Syrte avec les éléments avancés allemands. La division blindée Ariete, elle, se trouve à mi-chemin entre Tripoli et Syrte et deux divisions, la Brescia et la Savona, sont en position entre Tripoli et Misourata[64]. Toutes

ces unités italiennes manquent cependant d'artillerie, car elles en ont été dépossédé en faveur de la défunte 10e armée anéantie par O'Connor.

En Allemagne, c'est à l'occasion du rapport journalier des forces armées du 26 février 1941 que la population apprend que des forces de la Wehrmacht sont engagées dans des opérations en Afrique du Nord. Le 1er mars, après avoir été passé en revue par les généraux Streich et Gariboldi, le Maschinengewehr-Bataillon 8 quitte à son tour Tripoli. Le bataillon de l'*Oberstleutnant* Ponath se met en position dans les dunes et les wadis – lits de rivières asséchés – à quelques kilomètres à l'est d'*Arco dei Fileni*. Les soldats de l'Afrikakorps découvrent d'emblée quelques désagréments de la vie dans le désert : le vent de sable (le *ghibli*), les mouches, scorpions et vipères, pourtant plutôt rares en hiver. Le 4 mars, quelques éléments germano-italiens se rapprochent à 25 kilomètres d'El-Agheila.

À peine équipés, sur ordre exprès de Rommel, les hommes du régiment de Panzer participent à une parade à travers la ville de Tripoli. Chars, half-tracks, camions et autres Volkswagen Kübelwagen – l'équivalent allemand de la Jeep – défilent sous les yeux plus ou moins admiratifs de la population, qui réserve ses plus beaux applaudissements au passage des compatriotes italiens. Le 12 mars, Rommel, usant déjà de la ruse du renard, a astucieusement prévu de faire défiler plusieurs fois les bataillons de chars afin de donner l'illusion du nombre. Les espions ou les informateurs britanniques auront tôt fait d'annoncer l'arrivée d'un fort contingent allemand, pense-t-il. La parade achevée, il envoie ses hommes sur Misourata, puis Syrte, où ils forment une réserve mobile. Heinz Werner Schmidt, alors à son état-major, découvre le subterfuge en observant un Panzer ayant une avarie à une chenille qui passe deux fois devant ses yeux. Autre stratagème passé à la postérité en ces premiers pas de l'Afrikakorps en Afrique : Rommel fait fabriquer de faux chars en plaçant des carcasses en bois et en toile sur des Kübelwagen pour faire croire à une force blindée bien plus grande qu'elle ne l'est en réalité. On a ensuite exagéré la fréquence de cette supercherie qui a marqué les esprits en la présentant comme l'exemple typique des ruses utilisées par l'Afrikakorps. Ce stratagème des Volkswagen maquillés en chars n'a en fait été utilisé qu'en cette unique occasion.

Temporiser n’est pas dans la manière d’être du bouillant général. Si, le 7 mars, il informe Streich de son intention de se porter un peu plus en avant, à El-Agheila et à Marada[65], toutes deux supposées tenues par les Britanniques, il faut d’abord obtenir de Gariboldi et du Führer l’autorisation de passer à l’action.

3.

La guerre du désert

Que signifie « combattre dans le désert » ? Le théâtre des opérations et le terrain ont des incidences majeures sur la stratégie, la tactique et la logistique. De même, les rigueurs du climat imposent des contraintes éprouvantes avec lesquelles les troupes engagées doivent compter.

DÉSERT ET TACTIQUES

On a souvent prétendu que le désert était le paradis du tacticien. Certes, les espaces libres permettent en théorie aux unités mobiles d'évoluer comme des escadres en mer. Et si les espaces ouverts du désert favorisent la manœuvre d'un attaquant mécanisé, ils favorisent également la défense, car l'ennemi est visible de très loin et il est possible de stopper son avance à distance si on dispose de l'armement adéquat. On a avancé en outre l'avantage que représenterait l'absence de grandes agglomérations. Mais ce jugement est hâtif. Au contraire, le désert multiplie les obstacles et tout mouvement s'y heurte à de nombreuses difficultés.

Il faut garder à l'esprit que, invariablement, la guerre du désert suppose un flanc ouvert sur le désert. Une réalité donc bien différente avec ce qui a cours en Europe. Il n'existe – mis à part le cas exceptionnel d'El-Alamein en Égypte – aucune position qui ne puisse être contournée par un crochet réalisé par le sud. Si le front africain offre des positions statiques (Tobrouk, Bardia) et un front plus ou moins linéaire (ligne de Gazala, El-Alamein, ligne « Mareth ») à l'instar des autres fronts, les solutions de continuité sont nombreuses et il est aisé pour les unités mobiles d'en tirer profit. On ne devra donc pas être surpris en constatant, à plus d'une reprise, qu'il n'existe

bien souvent aucun front en tant que tel et qu'un ennemi peut survenir dans n'importe quelle direction. D'où une certaine confusion en observant les mouvements concomitants des colonnes mobiles des deux camps dans de multiples directions. C'est ainsi que des convois de ravitaillement se glissent au travers du dispositif adverse pour rallier une unité ou encore qu'un état-major se retrouve brutalement en première ligne quand survient une unité ennemie.

Le désert proprement dit multiplie les difficultés. Le vent de sable, s'il permet parfois de dissimuler les mouvements, n'est évidemment pas de nature à favoriser la coordination des assauts et le repérage des objectifs. Le sable mou et l'absence de routes dignes de ce nom, exceptée la Via Balbia longeant la côte, entravent toute initiative tactique, freinent la mobilité, usent les mécaniques et accroissent considérablement la consommation de carburant. Ce qui ne manque pas d'entraîner un taux d'indisponibilité des véhicules élevé, un recours à la « cannibalisation » des engins détruits et à l'utilisation, systématique par les Allemands, des véhicules de prise. Car seules des unités motorisées peuvent combattre efficacement dans le désert. Les vastes espaces imposent en effet d'être mobile, condamnant tout belligérant insuffisamment motorisé. L'eau est également un enjeu. Contrairement aux opérations en Europe, il est impossible d'assurer quelque ravitaillement que ce soit en recourant aux ressources du terrain. Tout doit être acheminé par les services de la logistique. La chaleur accablante, particulièrement en période estivale mais aussi dès le milieu de journée, rend les opérations très pénibles et complique le repérage des cibles qu'elle brouille dans les lunettes de visée. Discerner avec acuité les contours d'un véhicule, qui peut prendre l'aspect d'un poteau, est très difficile et il devient alors très délicat de parvenir à distinguer l'ami de l'ennemi.

Le problème est similaire à la tombée de la nuit ou aux premières heures du jour, lorsque la perception exacte des objets éloignés est ardue. Il est extrêmement difficile de se dissimuler dans le désert. On utilise des marteaux piqueurs pour aménager des positions sur ce terrain, le plus souvent rocailleux. À défaut, les fantassins recourent aux sangars, des positions constituées d'un parapet de pierres, moins discrètes et moins protectrices. Malgré tout, en plus d'une occasion, des éléments antichars astucieusement embossés au ras du sol restent invisibles jusqu'à ce qu'ils ouvrent le feu. La difficulté à se dissimuler implique de prendre en compte

la portée des armes lors de toute manœuvre tactique, pour qu'elle ne soit réduite par aucun obstacle et que les distances d'engagement soient maximales. En outre, en raison des nuages de poussière dégagés par les engins en mouvement, il est nécessaire que les formations soient amplement dispersées. L'effet de surprise est interdit. Enfin, sauf à rester terré, dissimulé par les broussailles, les filets de camouflage, dans les wadis et grâce à l'effacement des traces de pneus et de chenilles, les combattants se sentent impuissants face aux périls que représente l'aviation ennemie, bien que repérer une cible immobile soit particulièrement difficile pour les aviateurs[66].

LA LOGISTIQUE : ÉLÉMENT CLÉ DE LA GUERRE DU DÉSERT[67]

Entre l'été 1940 et l'été 1942, l'affrontement dans le désert égyptien et libyen offre l'aspect d'un aller et retour permanent sur le champ de bataille. Les noms des principaux combats sont désormais entrés dans les annales de l'histoire militaire : Tobrouk, Bir Hakeim, El-Alamein… Ces opérations dans le désert sont déconcertantes, car une bataille remportée a tôt fait de se transformer en pitoyable retraite. Une des nombreuses explications réside dans le fait que l'armée victorieuse voit immanquablement s'accroître ses lignes de ravitaillement. En poursuivant de près les troupes ennemies défaites, les hommes et le matériel sont poussés à la limite de leur endurance. Ainsi, à moins de bénéficier de la capture de dépôts ennemis intacts, les problèmes logistiques conduisent inévitablement à un arrêt de l'avance. À l'inverse, l'armée défaite se rapprochant de ses bases peut incorporer des renforts dans ses rangs et bénéficier de l'appoint de ses dépôts absorbés tout au long du chemin de la retraite. Cette armée devient alors chaque jour plus puissante tandis que l'adversaire qui la poursuit s'affaiblit. Et après une période de repos et de récupération, le processus reprend dans le sens inverse.

Les contraintes logistiques des deux camps semblent donc s'équilibrer. L'Axe bénéficie d'une ligne de ravitaillement plus courte à travers la Méditerranée tandis que les Alliés doivent contourner l'Afrique par Le Cap. Le ravitaillement des premiers part d'Allemagne, rejoint l'Italie, avant d'être transféré sur l'autre rive de la Méditerranée à Tripoli. Mais sur terre, le ravitaillement de l'Axe doit parcourir 1 500 kilomètres depuis Tripoli jusqu'à Tobrouk, distance qui sera portée à plus de 2 200 en juillet 1942

quand l'Afrikakorps s'enfoncera en Égypte jusqu'à El-Alamein. Lorsque Rommel lance sa première offensive en mars 1941, six jours sont nécessaires aux colonnes de ravitaillement de l'Afrikakorps, dirigées par le colonel Klinkowström, pour faire le trajet Tripoli-*Arco dei Fileni* (où sont stockés les approvisionnements) et retour[68]. Il est alors ensuite pris en charge par les unités de la logistique de chaque division qui transfèrent le nécessaire d'*Arco dei Fileni* au front. Il faut compter deux semaines pour un aller et retour de Tripoli à El-Alamein. Une grande partie du carburant, peut-être à hauteur de 50 %, est utilisée dans le transport du ravitaillement jusqu'au front ! Enfin, le nombre de camions disponibles dans les unités de logistique est insuffisant. Rommel demande l'envoi de 8 000 camions pour assurer la logistique de son armée – requête rejetée par l'OKW, qui objecte que les quatre Panzerarmee combattant sur le front de l'Est ne disposent que de 14 000 camions à elles quatre.

De surcroît, l'aviation et les sous-marins alliés sèment le chaos au sein des convois de l'Axe et provoquent une réduction drastique de l'efficacité opérationnelle des troupes de Rommel. Toutefois, le matériel et les stocks capturés par les forces germano-italiennes ont conforté la position de l'armée de Rommel en lui permettant de suppléer à un ravitaillement erratique et de reconstituer son parc de matériel alors même que les pertes dues au combat et à l'usure mécanique sont conséquentes. En juillet 1942, les forces de Rommel comptent jusqu'à 6 000 camions britanniques. Les unités d'artillerie de l'Axe ne sont pas en reste puisque 44 pièces d'artillerie britanniques de 25 livres – une arme efficace et particulièrement répandue – remplacent les canons germano-italiens perdus. Sans les immenses quantités de matériel et de carburant capturées notamment à Tobrouk, l'entrée en Égypte et la poursuite jusqu'à El-Alamein auraient été impossibles pour une armée germano-italienne usée jusqu'à la corde.

Les difficultés de l'armée de Rommel commencent en Europe où le réseau ferré italien s'avère insuffisant pour répondre à la demande. Il ne peut prendre en charge que 24 trains par jour entre Rome et Naples, puis seulement 12 de Naples à Reggio di Calabria. Au-delà, le ferry des chemins de fer ne fait traverser que 400 voitures à Messine, dont uniquement 100 pour les Allemands[69]. En raison de la faiblesse des infrastructures en matière de transport en Libye et en Égypte, la prise en charge du matériel débarqué est confiée à des unités de transport uniquement dotées de camions. Il n'y a aucune ligne de chemin de fer continue en Libye, à la différence de

l'Égypte qui possède notamment une voie ferrée d'Alexandrie à Mersa Matrouh, qui sera ensuite prolongée vers l'ouest par les Britanniques. Une étude menée par les Germano-Italiens a de toute façon montré que les coûts et le fret exigés pour construire une voie ferrée de Tripoli à Benghazi, voire jusqu'à Derna, excèdent les capacités de la marine qui peine déjà à ravitailler les forces présentes en Afrique[70]. L'impossibilité de disposer de trains en nombre suffisant provoque une usure prématurée des camions de transport mis à rude épreuve ainsi qu'une consommation excessive par le service logistique lui-même du précieux carburant débarqué à Tripoli. Par ailleurs, les conducteurs doivent emporter tous les *impedimenta* nécessaires à la survie dans le désert. Quand il s'avère nécessaire de suivre des pistes sableuses, les véhicules ne peuvent être chargés qu'à 60 % pour faciliter la conduite et éviter l'ensablement.

L'itinéraire des convois logistique de l'Afrikakorps suit l'unique route asphaltée qui quitte Tripoli vers l'est : la Via Balbia, sur laquelle s'accumule parfois du sable qu'il est nécessaire de déblayer après les tempêtes. La Via Balbia est un enjeu de taille. Ainsi, en 1941, lorsque les Britanniques tiennent Tobrouk, coupant la route côtière, le génie italien doit réaliser l'exploit de construire une route de déviation dans le désert – la route dite « de l'Axe » – afin de faciliter le ravitaillement des forces de Rommel en position à l'est de Tobrouk, sur la frontière égypto-libyenne. De même, au début de l'année 1942, la défense résolue des garnisons isolées de l'Axe de Bardia et de la passe d'Halfaya, sur la frontière égypto-libyenne, gêne considérablement l'armée britannique qui affronte Rommel à des centaines de kilomètres plus à l'ouest. Il faut alors transporter le ravitaillement en effectuant un détour par le désert.

Ces convois constituent des proies faciles pour les commandos du LRDG et du SAS, l'unité de commandos créée par le capitaine Stirling au cours de l'été 1941. Baptisée L-Detachment puis Special Air Service, la tâche principale du SAS est de détruire les appareils ennemis sur leurs terrains d'aviation. Le LRDG devient le « taxi » des commandos vers leurs objectifs et se trouve de plus en plus impliqué dans ces raids. À l'été 1942, Stirling décide d'équiper son unité de Jeeps dotées d'une puissance de feu impressionnante. Le SAS et le LRDG revendiquent la destruction de plus de 250 appareils ennemis, un chiffre à prendre avec précaution mais qui témoigne de l'efficacité de ces petites unités. Les convois de la logistique des forces de l'Axe sont aussi menacés par les formations de la RAF, bien

que, avant El-Alamein à l'été 1942, les Alliés ne jouissent pas de l'écrasante supériorité aérienne dont ils disposeront ensuite jusqu'à la fin du conflit : les camions de la logistique n'hésitent pas à rouler tout phares allumés[71]. Le transport aérien, guère utilisé, est mis en place trop tardivement pour avoir un impact significatif sur la bataille. Si le ravitaillement ne manque pas en Italie ni même en Afrique, il est impossible de l'acheminer rapidement au front, de sorte que la situation demeure précaire en ce qui concerne le matériel, les munitions et le carburant. Dès le début de l'intervention de l'Afrikakorps en Libye, en février 1941, le ravitaillement est insuffisant. À partir de la mi-juillet 1942, la situation logistique de la Panzerarmee ne fait qu'empirer de jour en jour.

En gardant le contrôle de la Méditerranée centrale, les Britanniques peuvent infliger de sérieux dommages aux lignes de ravitaillement des forces de l'Axe engagées en Afrique du Nord. La position stratégique de Malte est donc de la plus haute importance. L'incapacité des Germano-Italiens à s'en rendre maîtres sera la cause principale de leur échec final en Afrique, car l'île sert de porte-avions incoulable qui menace tous les convois de ravitaillement à destination de Tripoli. Les Britanniques y mènent leurs opérations sous-marines et aériennes. Défendre Malte ou tenter de la réduire nécessite des efforts conséquents de part et d'autre, ce qui affecte l'ensemble des opérations sur le théâtre méditerranéen. Maintenir la puissance offensive de Malte représente un atout considérable pour les Britanniques, car cela signifie un affaiblissement du ravitaillement reçu par les forces de l'Axe, donc moins de blindés, d'essence et de munitions pour Rommel. Inversement, un affaiblissement de Malte accroît la puissance des troupes de l'Axe en Afrique, ce qui peut se traduire sur le terrain par un recul des Britanniques.

LA VIE QUOTIDIENNE DU COMBATTANT

Les conditions dans lesquelles sont menés les combats ont certes des points communs sous toutes les latitudes, mais chaque théâtre d'opérations présente des spécificités. Loin d'être anodines, ces considérations sont essentielles pour comprendre la façon dont les opérations sont menées dans un environnement dont la rigueur est extrême. Les troupes envoyées sur le front africain y endurent la chaleur, les pénuries d'eau, l'inconfort, la monotonie de la nourriture et les tempêtes de sable. Tous ces éléments

constituent les préoccupations quotidiennes du combattant, bien plus que les considérations tactiques et stratégiques qui captent l'attention de leurs supérieurs.

Le sable, d'abord, complique le sort du combattant. La poussière et le sable s'insinuent partout : les vêtements, les cheveux, les oreilles, les yeux, la boisson, la nourriture – et cela même en l'absence de vent. Les conditions de conduite dans le sable s'avèrent particulièrement éprouvantes et se soldent par de longues heures de maintenance[72]. La durée de vie des moteurs n'excède pas 5 000 kilomètres, une véritable misère quand on sait qu'ils sont capables d'atteindre 60 000 à 70 000 kilomètres en Europe. Quand l'intendance de l'Afrikakorps sera mieux équipée grâce à l'adoption de filtres spéciaux, une Kübelwagen pourra faire entre 12 000 et 15 000 kilomètres en Afrique avant de devoir changer de moteur[73]. Il faut régulièrement vérifier la pression des pneus et libérer de l'air pour que la chaleur ne les fasse pas éclater. La température du moteur, l'huile et l'eau doivent être également surveillées en permanence. Dans les blindés, non climatisés à l'époque, la chaleur est étouffante. La poussière aveugle les conducteurs, les obligeant à garder de grandes distances entre les véhicules. Le risque d'enlisement est bien réel et la consommation de carburant en terrain sablonneux est démesurément accrue. Les pannes mécaniques sont monnaie courante, car le matériel est durement sollicité. Pour désensabler le véhicule, il faut bien souvent le vider de son chargement, pousser l'engin et le recharger. La méthode est rendue plus aisée avec les plaques de désensablement mais reste tout de même exténuante.

Les tempêtes de sable sont très éprouvantes pour les hommes. Plus nombreuses en mai et juin, elles peuvent survenir à tout moment de l'année. Le sable pénètre alors partout et provoque un surcroît de douleur pour les blessés en s'insinuant jusque dans les plaies[74]. Les effets d'une tempête de sable (le *khamsin* en Égypte, le *ghibli* en Libye) sont impressionnants. La chaleur devient étouffante et les nerfs des hommes sont mis à rude épreuve. L'air semble privé d'oxygène et les mouches deviennent folles. Le sable écorche les mains et le visage et on peut alors à peine tenir debout. Le 26 avril 1941, pris dans un *ghibli,* Hellmuth Frey met une heure pour avancer de 500 mètres avec son véhicule. La température est alors montée à 44 °C[75]. Peu à peu, selon un processus qui peut durer quelques heures ou se prolonger pendant plusieurs jours, tout redevient calme. Un tel phénomène naturel provoque souvent une accalmie dans les combats, même s'il peut

être mis à profit par une formation pour évoluer sans être observée par l'ennemi.

Alors que les tempêtes de sable représentent un désagrément occasionnel, certes éprouvant, les mouches[76] constituent une gêne permanente et très pénible au quotidien. Volant sans bourdonnement, elles suivent les combattants dans tous leurs déplacements. Les hommes éprouvent les plus grandes peines à s'en débarrasser, même pour manger, se souvient Wolf Heckmann[77] : à peine a-t-on écarté les mouches qu'elles reviennent de plus belle. Elles vont partout : les yeux, la bouche, les oreilles… et il n'y a aucune parade efficace. Les Britanniques envient leurs adversaires de l'Afrikakorps, qui possèdent des filets de protection qu'ils se mettent sur le visage. Le commandement britannique va même jusqu'à demander à chaque homme de supprimer cinquante de ces insectes nuisibles par jour, quota vite dépassé. Ce fléau exige une hygiène extrêmement stricte, bien difficile dans le désert, qui plus est en période de combat. Seule la nuit apporte un répit salvateur pour les nerfs des soldats.

La vie dans le désert a donc un impact négatif sur la santé[78] des hommes dans les deux camps. On ne construit pas facilement des latrines dans le désert : avec quel bois ? Quelle eau ? Il n'est pas non plus toujours aisé de sortir sans risque de son trou avec une pelle pour faire ses besoins. La diète et l'hygiène ne sont en effet pas sans conséquences : en 1942, sur 1 000 soldats britanniques servant au Moyen-Orient, on compte en moyenne 40 pertes au combat pour 500 pertes pour cause d'accident ou de maladie. La situation est encore pire dans le camp adverse. Au début de la campagne, 70 % du matériel médical de la 5. Leichte-Division a disparu en mer[79]. Un rapport médical allemand de 1942 indique que sur 69 000 malades, 28 500 sont dans un état tel qu'ils ont été rapatriés en Europe. Il arrive que le nombre de rapatriés dépasse le volume des renforts expédiés en Afrique. Quand la tempête de sable souffle, il est impossible de poser des pansements ou d'effectuer le moindre soin[80]. En dehors des affections cutanées (les « plaies du désert »), les maladies les plus courantes sont la malaria et les troubles intestinaux, qui vont de la simple colique à la dysenterie amibienne ou bacillaire répandue par les mouches. On rencontre aussi certains cas de fièvres provoquées par une petite mouche, la « mouche du désert ». Les plaies du désert posent un problème particulier. En raison du manque de vitamines dans le régime alimentaire des combattants, une

petite blessure, même une simple écorchure, peut s'aggraver et certaines mettent du temps à guérir. En conséquence, un ordre émanant de la 164. Leichte-Division interdit le port du short sur la ligne du front – sauf avec adjonction d'une protection quelconque sur la jambe telle que bottes ou chaussettes longues – et, en arrière du front, seulement entre 8 heures et 19 heures. Les risques d'écorchures sont en effet bien trop importants[81].

La santé des hommes est également tributaire du climat et en particulier de la chaleur[82]. Aux tropiques, le soleil se lève très tôt et la journée reste sensiblement de la même durée tout au long de l'année. L'aube est un instant de première importance pour tous les combattants. À ce moment-là, les formes se précisent et, à proximité de l'ennemi, il est impératif de cesser tout mouvement. La température est élevée dès les premières heures du matin. En été, l'air devient suffocant à la mi-journée et il est pénible de rester en position sous le soleil de plomb qui accable les hommes. Une torpeur s'abat sur la troupe. Ces heures chaudes particulièrement défavorables pour la reconnaissance et l'observation des positions de l'ennemi sont celles des mirages. Les objets éloignés donnent l'impression de flotter et de se mouvoir dans l'air. En été, le thermomètre peut facilement atteindre les 50 °C dans le désert, mais, à proximité de la côte, il dépasse rarement les 38 °C à l'ombre, ce qui reste cependant bien élevé pour combattre, sans compter que l'ombre est quasi inexistante. Certains peuvent profiter de l'ombre d'un véhicule, voire d'un parasol ou d'une toile de tente. Pis, à l'intérieur d'un tank, l'air est rendu plus étouffant encore par la chaleur générée par le moteur et par la fumée s'échappant de la culasse du canon quand la pièce ouvre le feu. Le métal est si bien chauffé par le soleil qu'on ne peut le toucher sans risque de se brûler. De fameuses images montrent ainsi des combattants allemands cuisant des œufs sur le blindage de leurs véhicules.

C'est un paradoxe du désert que de faire l'expérience de ses nuits fraîches après avoir supporté une chaleur extrême dans la journée. Lorsque le soleil se glisse derrière l'horizon, la terre surchauffée ne contient aucune humidité susceptible de retenir la chaleur et se refroidit rapidement. La nuit, les soldats demeurent dans leur trou, qui fait office d'abri dans la journée, et n'ont que le sol pour lit. Une situation quelque peu inconfortable, particulièrement en terrain rocailleux. À cet égard, les hommes des unités aériennes sont logés à meilleure enseigne : ils bénéficient du confort relatif de bases éloignées de la ligne de front, quoique la constante menace des

raids des SAS et du LRDG doive troubler le sommeil de bien des aviateurs des forces de l'Axe. Des petites tentes peuvent être mises en place pour un peu plus de confort. Parfois, on dort sous les véhicules ou à côté, sous une bâche retenue par des piquets d'un côté et fixée à l'engin de l'autre. Des officiers ont pu bénéficier de lits de camp ou loger dans des caravanes comme Montgomery, placé à la tête de la 8th Army – l'armée britannique du désert – en août 1942. Coucher par terre en plein air n'est pas du goût de ce dernier, mais Auchinleck, son prédécesseur, et d'autres généraux acceptent de partager le sort de leurs hommes. Le silence des immensités désertiques et la beauté envoûtante des cieux apportent un peu de quiétude aux combattants après le spectacle du crépuscule dans le désert, qui paraît bien bref[83]. Les combats sont plus rares la nuit, sauf aux périodes de pleine lune ou lorsque des coups de main (des raids) sont lancés contre les lignes ennemies pour recueillir des renseignements et maintenir la pression sur l'adversaire.

La pluie est rare mais peut s'abattre avec violence. Malheur alors à celui qui se laisse surprendre par les eaux d'un wadi que les trombes d'eau transforment pour un temps en un torrent impétueux ! Cet apport soudain d'eau en quantité est toutefois l'occasion d'envisager une lessive bienvenue.

L'eau[84], précisément, et sa conservation sont d'une importance cruciale dans une région possédant des ressources limitées. Il est ainsi arrivé à des combattants d'effectuer une longue marche uniquement pour récupérer des bouteilles ou des gourdes oubliées. Dans le camp britannique, après contrôle médical, la distribution d'eau est confiée aux Royal Engineers. Chez les Allemands, les colonnes de l'Afrikakorps sont accompagnées d'unités de ravitaillement en eau, équipées de pompes permettant de remplir facilement les récipients. En cas d'urgence, il est toujours possible de récupérer l'eau des radiateurs des véhicules endommagés. Cette méthode a sauvé la vie à bien des égarés dans le désert. Hormis quelques puits et les usines de dessalement dans certaines zones côtières, l'eau doit être laborieusement transportée jusqu'au front par des camions-citernes équipés d'appareils de stérilisation et de javellisation. Les bidons à eau des troupes britanniques, peu réussis, sont fragiles et plutôt perméables. En revanche, avec la mise au point de leur jerrycan*,* les Allemands disposent d'un récipient efficace que les soldats alliés s'empressent de réemployer dès que possible et que l'armée américaine va copier. Les précieux jerrycans

contenant de l'eau sont identifiés par une large croix blanche afin de les distinguer clairement de ceux destinés au transport de carburant. Au sein de la 8th Army, chaque homme reçoit une ration quotidienne d'eau de 2 à 4 litres, la moitié environ étant destinée à la préparation commune de la cuisine, le reste étant distribué sous forme de ration en gourde. Les rations allemandes sont en théorie de 4 à 5 litres, le plus souvent 3 litres dans la pratique. Comme dans le camp adverse, il s'agit en fait de la quantité d'eau perçue au niveau des cuisines, le simple soldat n'obtenant directement qu'environ 75 cl. Sur les positions proches des réserves d'eau pure, la ration peut monter à 6 ou 7 litres. Un quart de la ration d'eau doit suffire pour la toilette si on respecte bien les règles d'économie.

Nombre de soldats ont peur de s'égarer et de trouver la mort dans les espaces infinis du pays de la soif. L'absence de points de repère est des plus déroutants pour le nouveau venu. Les mirages et les tourbillons de sable ajoutent encore à la confusion. Il importe donc d'apprendre à se maîtriser et à garder son sang-froid, car une marge d'erreur minime suffit pour s'égarer. Une nuit sans lune, le général britannique Wimberley, commandant la 51th Highland Division, se perd ainsi entre sa caravane et la tente de son mess et il lui faut pas moins de deux heures pour parcourir les 400 mètres qui séparent les deux endroits. Durant la guerre du désert, seule une petite partie des combattants va connaître le véritable désert, au sein des grandes mers de sable et des regs de l'intérieur du Sahara. Cette expérience est avant tout celle des Britanniques du LRDG, du SAS et de la Sudan Defence Force ainsi que des garnisons italiennes du Fezzan, dans le Sud de la Libye et dans d'autres oasis sous leur contrôle. Ces dernières vivent une existence de garnison dans des fortins tirés de l'imaginaire de l'épopée de la Légion étrangère, mais les raids des Britanniques auront tôt fait de perturber la vie calme et monotone aux confins de l'empire italien. Certes, pour s'acclimater, des unités allemandes iront s'entraîner sur les pistes de diverses oasis, mais, à part quelques unités, des commandos allemands Brandenburg et des géologues à la recherche d'eau potable, le vrai désert n'est guère arpenté par l'Afrikakorps. Bien plus qu'ailleurs sur le front, dans les profondeurs isolées du désert, on exige des combattants aux multiples talents : il faut savoir conduire dans les dunes, réparer n'importe quel ennui mécanique, entretenir le matériel, savoir détecter et interpréter la

moindre trace, avoir de solides notions de navigation et être de nature sociable.

4.

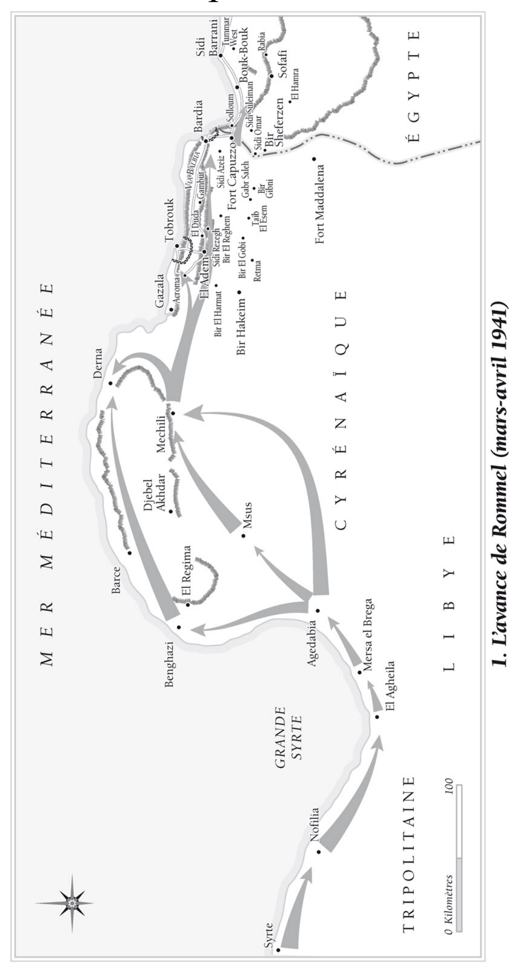
LA PREMIÈRE OFFENSIVE DE L'AFRIKAKORPS

Les troupes composant l'Afrikakorps ne sont ni spécialement formées au combat dans le désert ni même acclimatées. Les succès qu'elles remportent n'en sont que plus surprenants. La première escarmouche a lieu le 24 février 1941 entre unités de reconnaissance. Soudainement au contact, les adversaires font feu de toutes les armes de bord dans un vacarme assourdissant. Le duel est de courte durée. Les Allemands, dirigés par l'*Oberleutnant* Everth et l'*Oberleutnant* Behr, détruisent une automitrailleuse, un camion ainsi que trois engins de reconnaissance, dont un est récupéré[85]. Les premiers prisonniers, des Britanniques et des Australiens, sont ramenés vers l'arrière.

LE DISPOSITIF BRITANNIQUE POUR LA DÉFENSE DE LA CYRÉNAÏQUE

Les Britanniques en position sur les dunes près d'El-Agheila, d'Agebadia et de Mersa el-Brega se croient, à tort, en sécurité : l'Italien n'est pas prêt de revenir, quant à l'Allemand, il est attendu de pied ferme, mais pas dans l'immédiat. Les moyens dont dispose Wavell sur la frontière sont cependant limités. Alors que les unités victorieuses de Graziani ont été envoyées en Grèce ou sont en cours de reconstitution en Égypte, la défense de la frontière entre la Cyrénaïque et la Tripolitaine n'est assurée que par des troupes relativement inexpérimentées placées sous le commandement du général Neame. Elles sont constituées de la 2nd Armoured Division du général Gambier-Parry, d'ailleurs incomplète puisqu'une de ses brigades blindées est engagée en soutien des Grecs, ainsi que de la 9th Australian

Division du général Morshead. Si l'expérimentée 7th Armoured Division est retirée du front pour être remise en condition à Alexandrie (elle ne compte plus que 50 chars contre 150 deux mois plus tôt), la 2nd Armoured Division qui prend la relève n'est pas encore assez acclimatée et souffre de l'obsolescence du matériel blindé dont elle est dotée – nombre de chars de prise italiens sont à bout de souffle, dépourvus de radio et de puissance de feu. Ce n'est que le 20 mars que la 2nd Armoured Division se positionne sur le front dans le secteur de Mersa el-Brega, située à peu de distance d'El-Agheila, à l'entrée de la Cyrénaïque. Les Australiens manquent de mobilité en raison d'une pénurie de moyens de transport, à tel point qu'ils menaçent d'entraver la liberté d'action des Britanniques[86]. À part quelques unités, ils sont finalement mis en position plus au nord, à environ 200 kilomètres de la 2nd Armoured Division, qui constitue la première ligne britannique. Nouvelle venue elle aussi dans le désert, la 3rd Indian Motor Brigade est placée en retrait des Australiens, à proximité de Tobrouk.



1. L'avance de Rommel (mars-avril 1941)

Il est impératif de fortifier les positions en attendant que la situation en Grèce se stabilise, ce qui permettrait aux Britanniques de reprendre l'offensive vers Tripoli. Pourtant, les coups de pelle et de pioche des soldats du 13th British Corps vont être prématurément interrompus par l'action prompte et brutale de l'Afrikakorps. La montée en puissance des forces de l'Axe en Afrique du Nord et leurs préparatifs ne passent pas inaperçus dans le camp britannique, mais, au regard des pertes subies en Cyrénaïque, on suppose que les renforts dépêchés par les Italiens concernent avant tout du matériel de remplacement et non des hommes ou de nouvelles unités. Un rapport australien du 19 mars signale des patrouilles ennemies de blindés, dont certains peints en gris – des Panzer – à quelques kilomètres d'El-Agheila. Il reste que l'identification des formations allemandes est sujette à caution. L'arrivée de la 5. Leichte est certes connue des Britanniques, mais ceux-ci connaissent encore mal leur nouvel adversaire : même si ce sont bien des véhicules à 8 roues – caractéristiques des unités de reconnaissance de la Wehrmacht – qui ont été détectés, on pense que les observateurs aériens ont été induits en erreur et qu'il s'agit de véhicules italiens. Dès lors, les attaques aériennes se multiplient : le 11 mars, ce sont 34 appareils qui frappent les Australiens[87]. Les sorties aériennes de la Luftwaffe s'effectuent d'ailleurs en toute impunité. Le 23 mars, à la veille de la première offensive de Rommel, un vol de reconnaissance britannique au-dessus de la Méditerranée rapporte la présence dans la rade de Tripoli de nombreux navires, sans compter un autre convoi de navires de guerre en approche au nord-ouest[88]. Rien qui ne soit de nature à dramatiser la situation. Pour les Britanniques, les dépôts de l'Axe dans la zone avancée en Tripolitaine ne sont pas en mesure de soutenir plus qu'une attaque de petite envergure, en tout cas probablement pas une opération prolongée. Les rapports indiquent que l'ennemi ne peut qu'envoyer des reconnaissances sur El-Agheila pour en tester les défenses, dans l'éventualité de s'en emparer et d'en faire sa future base avancée. On estime d'ailleurs que cette opération, qui serait vraisemblablement menée par les Allemands, pourrait avoir pour objet de raffermir le moral jugé défaillant des Italiens. Une exploitation en profondeur d'une attaque des forces de l'Axe semble peu probable en raison d'une organisation encore sommaire de la zone arrière. De plus, il apparaît évident aux Britanniques que les Germano-Italiens manquent encore d'une estimation claire du dispositif allié en Libye – préalable indispensable à toute offensive. Pourtant, un rapport reçu par la 9th Australian Division

souligne que, en tenant compte de la reprise probable d'opérations militaires en Europe et du fait que, dans deux mois, il fera trop chaud en Tripolitaine, il n'est pas impensable que les Allemands décident d'attaquer plus tôt, sans avoir achevé de méticuleuses préparations. Une telle prise de risque n'est en effet pas contraire à leur manière de faire[89]. Sur ce point, rien n'est plus conforme au style de commandement de Rommel.

ROMMEL ATTAQUE : PREMIERS COMBATS POUR L'AFRIKAKORPS

Le 18 mars, Rommel s'est envolé pour Berlin. Il annonce au Führer son intention de passer à l'offensive, conformément à la directive de Hitler du 21 mars, laquelle indique que la mission de l'Afrikakorps est d'assurer la défense de la Tripolitaine mais aussi d'effectuer les préparatifs en vue de la reconquête de la Cyrénaïque. L'OKH n'envisage cependant en aucune manière le déclenchement des opérations avant l'arrivée au complet de la 15. Panzer-Division[90]. Par ailleurs, il n'est pas dans les intentions du haut commandement allemand d'expédier de nouvelles forces en Afrique[91]. Craignant une réaction hostile des Français, Hitler rejette la demande de Rommel d'utiliser les ports de Tunisie[92]. Ce dernier est pourtant certain que les conditions pour une offensive sont réunies. Il a néanmoins la satisfaction de recevoir des mains du Führer, toujours élogieux à son endroit, les feuilles de chêne à sa croix de chevalier. Rommel ignore tout de l'invasion imminente de l'Union soviétique. Or l'ampleur de cette opération, sans compter l'offensive qui se prépare dans les Balkans, explique que l'OKH exige de limiter les attaques[93].

Sur le front, le poste italien de l'oasis de Jarabub, dans les profondeurs du désert, tombe entre les mains des Australiens le 21 mars : le lieutenant-colonel Castagna capitule à la tête d'environ 800 soldats. Les Australiens sont également actifs sur la frontière avec la Tripolitaine et y engagent des patrouilles. On ne craint pas alors un débordement d'El-Agheila par le sud qui supposerait, pense-t-on, un entraînement qui fait encore forcément défaut aux Allemands.

Or, le 24 mars, le général Streich s'empare d'El-Agheila quasiment sans combat. Ce jour-là, les motocyclistes du bataillon de reconnaissance de Wechmar s'aperçoivent rapidement que le dispositif ennemi est très faible. Wechmar, dont les hommes bénéficient du soutien de quatre blindés et du

groupe de combat italien Santa Maria[94], ordonne alors de passer immédiatement à l'attaque. Rommel surgit quelques instants après la prise de la localité. Du haut de la tour d'observation d'El-Agheila, il annonce : « Notre prochain objectif est là-bas… Mersa el-Brega. » La tempête de sable qui s'abat sur le désert plusieurs jours durant contrarie cependant ses projets.

Churchill ne dissimule pas son inquiétude à l'annonce de l'entrée en lice de l'Afrikakorps. Il ne peut qu'exhorter Wavell à combattre, car il est dans l'habitude des Allemands d'exploiter toute opportunité quand ils ne sont confrontés à aucune opposition. Il ajoute : « Je présume que vous êtes juste en train d'attendre que la tortue sorte sa tête suffisamment loin avant de la trancher[95]. »

Au sud d'El-Agheila se situe l'oasis de Marada. La nécessité d'assurer les lignes de communication vers cette oasis est d'ailleurs une des raisons qui poussent à la prise d'El-Agheila[96]. L'*Oberleutnant* Schmidt est chargé de s'emparer de la place avant que les Anglais n'y fortifient leurs positions. Rescapé des combats d'Afrique orientale italienne, où il avait été dépêché en tant que prétendu spécialiste de l'Afrique, il est désormais rattaché à l'état-major de l'Afrikakorps. Sa mission va en fait au-delà puisqu'une fois Marada atteinte, il doit envoyer des reconnaissances vers l'oasis de Jalo afin d'évaluer la possibilité de la prendre d'assaut. Les Allemands s'élancent donc vers le sud, au cœur du désert. Ici, les conditions sont tout autres que sur la bande côtière où auront lieu la plupart des combats. Avant son départ, le *Major* Ehlert, Ia, c'est-à-dire chef du bureau « Opérations », lui tend une carte d'état-major : « Prenez-en grand soin, dit-il au jeune officier, nous n'en avons que trois exemplaires ! » Les bonnes cartes sont en effet aussi rares que précieuses, d'autant que celles mises à disposition par les Italiens pèchent singulièrement par leur absence de précision, quand elles ne sont pas tout bonnement erronées. Or, le désert ne procure que bien peu de points de repère et l'absence d'ombres rend l'appréciation des distances et du relief malaisée. Pour s'y repérer, on érige, en différents endroits, un cairn ou on dépose un bidon, un repère connu qui est numéroté et reporté sur les cartes. Schmidt quitte donc l'état-major de la 5. Leichte muni de cette précieuse carte, non sans avoir auparavant dégusté un verre de bière, douceur inconnue au QG de Rommel d'après lui.

C'est de nuit que se met en route la colonne qu'il commande : une trentaine de véhicules, dont quatre blindés, deux camions armés d'une pièce

de 20 mm et une demi-douzaine de Kübelwagen. Les petites Volkswagen souffrent cependant, elles ne sont pas encore équipées de pneus dits « ballons » qui offrent une surface au sol beaucoup plus grande, ce qui facilite le déplacement en terrain meuble. Schmidt parvient finalement sans encombre jusqu'à l'oasis de Marada, désertée par l'ennemi. C'est avec plus de difficulté que le lieutenant trouve ensuite la piste de Jalo, notamment en raison des champs de dunes de la mer de sable de Kalansho, qui semblent alors infranchissables à ses véhicules. Mais la mission tourne court quand Schmidt est rappelé auprès de Rommel[97]. Les événements se sont en effet précipités depuis la prise d'El-Agheila.

L'AFRIKAKORPS EXPLOITE LES PREMIERS SUCCÈS

Après le succès obtenu à El-Agheila, l'Afrikakorps continue sur sa lancée. Le front allié n'est pas solidement tenu. En effet, outre la nécessité d'appuyer les Grecs, Wavell sait qu'il dispose d'effectifs insuffisants pour assurer la défense de la Cyrénaïque : le dernier plan prévoit donc que celle-ci soit évacuée en deçà de Benghazi en cas de percée ennemie[98]. Ce qui se produit à la fin mars 1941. Pour profiter pleinement de l'opportunité, Rommel doit cependant aller à l'encontre des instructions reçues du général Gariboldi et de l'OKH, à savoir ne pas s'attaquer à Mersa el-Brega avant la fin mai[99]. Cette dernière position, si elle était renforcée, risquerait de devenir quasiment inexpugnable, d'autant que toute manœuvre de contournement par le sud se heurterait à une barrière dunaire impraticable aux véhicules. De fait, Neame dispose d'un répit de quelques jours, mis à profit pour renforcer la position, mais trop court pour que les Britanniques pallient aux faiblesses des défenses et, de toute façon, les effectifs manquent. Rommel doit donc attaquer rapidement, car tout délai implique le renforcement d'une position ennemie déjà solide naturellement[100]. Qui plus est, s'emparer de la place lui apparaît essentiel car les disponibilités en ravitaillement en eau sont plus aisées à Mersa el-Brega qu'à El-Agheila[101].

C'est la première étape de l'offensive de Rommel. Le 31 mars, il s'attaque aux positions britanniques de Mersa el-Brega. C'est le début du printemps, mais le thermomètre dépasse allègrement les 35 °C ce jour-là, pour le plus grand inconfort des combattants. Les troupes de reconnaissance de l'Afrikakorps, commandées par un certain Stahnsdorf[102], ouvrent le bal sous les murs de la mosquée blanche de Mersa el-Brega. Il ne s'agit plus

d'escarmouches : les Allemands et les Britanniques – ainsi qu'une compagnie du bataillon d'infanterie de marine des Français libres – s'affrontent réellement pour la première fois dans le désert. Les obus pleuvent sur les positions britanniques. Les soldats de l'Afrikakorps mettent en batterie leurs mitrailleuses MG 34. La précision de leurs rafales et leur staccato caractéristique deviendront coutumiers au camp adverse. Les Panzer de l'*Oberstleutnant* Olbrich, chef du Panzer-Regiment 5, entrent dans la danse. Les chenilles soulèvent un nuage de poussière en brassant le sable libyen, aveuglant fantassins et conducteurs qui suivent de trop près les premiers engins engagés. À proximité, progressant sous le couvert des bombardements effectués par les Stukas et des tirs tendus des puissantes pièces de FLAK de 88 mm, les pionniers et les fantassins se frayent un chemin à travers les champs de mines. Les Britanniques sont débordés et décident de se replier devant la tentative d'encerclement opérée sur le front des dunes côtières par le 8e bataillon de mitrailleurs de Ponath. Ce ne sont pas moins de 80 véhicules qui sont capturés. Une soixantaine de soldats britanniques ont été tués.

Premier combat sérieux – car il aura fallu toute une journée de lutte en dépit d'un rapport de force favorable aux Allemands – et premier succès pour l'Afrikakorps. Rommel, qui ne semble pas peu fier d'avoir conquis Mersa el-Brega avec deux mois d'avance, ne manque pas d'annoncer la nouvelle à sa femme : « Depuis le 31 mars, nous attaquons avec des succès remarquables. Nos supérieurs à Tripoli et à Rome, et peut-être même à Berlin, seront frappés de consternation. J'ai pris le risque d'avancer, en dépit des ordres et des instructions qui m'ont été préalablement donnés, parce qu'il y avait une belle occasion à saisir. Il n'y a pas de doute qu'ils vont finir par approuver mon initiative en disant qu'ils auraient fait à ma place exactement la même chose. Nous avons déjà atteint notre premier objectif, que nous n'étions pourtant pas censés atteindre avant la fin de mai[103]. » On a vu cependant que la faiblesse du système défensif britannique à la frontière de la Tripolitaine doit tempérer quelque peu « l'exploit » de l'Afrikakorps.

Suite à la prise de Mersa el-Brega, Rommel, qui a bien sûr passé la journée sur le front, décide de profiter du désarroi de l'ennemi et de lancer ses troupes en avant. La deuxième étape de son offensive sera donc une reconquête de la Cyrénaïque menée avec la célérité qui lui est coutumière

depuis la campagne de France. Il faut dire que, dès le 1er avril, les troupes britanniques ont reçu le message au nom de code « Laxative » (*sic*), c'est-à-dire l'ordre d'évacuer la Cyrénaïque. Les ordres donnés à la 2nd Armoured Division sont clairs : il faut saisir toute opportunité pour frapper de flanc et, en cas de poursuite de l'avance par l'ennemi, la division doit en canaliser la progression vers la plaine située entre la mer et l'escarpement d'El-Regima, bloquer toute avance en direction de Barce et Derna et assurer le flanc gauche de la 9th Australian Division[104]. Ce dernier aspect de la mission est un échec – première péripétie d'une impossible coopération entre les unités d'infanterie et les unités blindées au sein de l'armée britannique au cours de la guerre du désert – et provoque un repli précipité vers l'est. Les communications d'ailleurs défaillantes entre les deux divisions alliées ajoutent à la confusion.

Rommel n'est pas le seul à pousser ses hommes vers l'avant. En fait, il ne fait qu'avaliser une décision déjà prise par son subordonné, le général Streich, qui lance la poursuite avant même de lui en référer[105]. Rommel engage sa division allemande et la division blindée italienne Ariete ainsi que la division d'infanterie Brescia. Si Streich a entamé la poursuite, il est trop circonspect et temporise alors que Rommel ordonne sans cesse de talonner l'ennemi et n'accorde aucun repos à ses troupes. Combats et tentatives de débordement se succèdent. Pour les unités britanniques au front, se désengager et se replier n'est pas chose aisée. En quelques jours, la 2nd Armoured Division, qui manœuvre trop lentement, est anéantie. Il faut rappeler que la médiocrité et l'usure de son matériel l'handicapent sérieusement. Beaucoup d'engins sont ainsi abandonnés suite à des ennuis mécaniques. Dans le camp allemand, les engins à double essieu s'avèrent peu adaptés au désert : dans les zones pierreuses, des pierres en quantité se bloquent ainsi entre les pneus. Les motocyclettes, bien que restant en dotation pendant toute la guerre en Afrique, sont également très peu satisfaisantes[106].

Gariboldi, le successeur de Graziani et supérieur de Rommel, lui ordonne de s'arrêter[107]. Celui-ci, décidé à conforter le succès obtenu, n'en a cure. Il demande à ses supérieurs allemands l'autorisation d'exploiter ses premiers succès. Hitler, toujours prompt à soutenir un officier qui se bat, lui accorde toute liberté d'action[108]. Le général italien doit donc s'incliner. Les combats sont très disputés, mais les tentatives de contre-attaques britanniques sont toutes vouées à l'échec. L'énergie déployée par le général

allemand et sa progression dans la foulée de son succès de Mersa el-Brega déstabilisent l'adversaire. Sa décision d'opérer la poursuite dans plusieurs directions provoque l'effondrement rapide du dispositif britannique. Ce 1er avril, les déconvenues de la Western Desert Force face à Rommel ne sont pas la seule cause de souci des britanniques au Moyen-Orient : en Irak, Rachid Ali, connu pour ses sentiments antibritanniques, s'empare du pouvoir à la faveur d'un coup d'État. Churchill s'inquiète immédiatement des conséquences sur la sécurité de l'approvisionnement en pétrole et sur la stabilité de la région. Wavell, dont les troupes combattent déjà en Afrique orientale et en Grèce, doit donc envoyer des hommes en Irak alors que l'offensive de Rommel retient toute son attention et s'avère être le péril le plus grave pour les Britanniques au Moyen-Orient.

Le 2 avril, Rommel poursuit son avance avec peu d'opposition sérieuse, si ce n'est quelques accrochages. « Le Panzer-Regiment 5, qui formait notre centre de gravité au sud de la route littorale, avait rencontré des blindés anglais et engagé le combat. Bientôt sept chars britanniques furent mis en feu, alors que nous n'en perdions que trois. L'adversaire s'était admirablement camouflé, sous des tentes bédouines à l'abri desquelles il avait attendu le dernier moment pour se révéler[109]. » Le 2 avril, après la prise d'Agedabia qui coûte des pertes sensibles aux Britanniques, le général allemand poursuit sa progression suivant trois axes : le long de la route côtière par Benghazi puis Derna, le long de la piste menant à Msus via Antelat tandis qu'en plein désert, une troisième colonne, le Kampfgruppe (littéralement « groupe de combat », c'est-à-dire un groupement interarmes) Schwerin, suivi de l'essentiel des forces italiennes, s'enfonce plus au sud en direction de Mechili via Bir Tengeder[110]. Alors que Wechmar suivi de la division Brescia sous les ordres du général allemand Kirchheim progressent sur la Via Balbia en direction de Benghazi, les Panzer d'Olbrich suivent la route médiane, en fait une piste caravanière, le Trigh el-Abd, laissant un espace d'une trentaine de mètres entre chaque véhicule, notamment pour éviter l'aveuglement dû à la poussière dégagée mais aussi afin d'offrir des cibles dispersées en cas d'attaque aérienne de la Royal Air Force. La route jusqu'à Mechili en plein désert est désastreuse pour la mécanique des engins de la Wehrmacht. Rommel, qui a lui-même dirigé la colonne Schwerin sur quelques kilomètres, s'est pourtant montré satisfait et n'a pas tenu compte des avertissements du général italien Zamboni concernant les difficultés auxquelles va se heurter le Kampfgruppe[111]. Les pannes se

multiplient et nombre d'engins sont laissés sur la route. L'essence, dont la consommation devient exorbitante sur un tel terrain, finit par manquer et des unités entières sont paralysées.

Rommel ne cesse de pousser ses unités à aller de l'avant. Il parcourt le désert dans tous les sens, allant d'une unité à l'autre. Survolant le champ de bataille à bord de son avion d'observation « Storch », il manque à plusieurs reprises d'être abattu ou capturé. Il ne cesse également de pester contre le manque de carburant puisque l'essence prévue pour 500 kilomètres par le Panzer-Regiment 5 est consommée au bout de 170 kilomètres[112]. Les retards s'accumulent parce que les officiers immobilisent les unités, selon lui inutilement, afin d'assurer le ravitaillement alors que la vitesse prime sur toute autre considération[113]. Il refuse d'accorder à Streich le moindre délai pour réapprovisionner ses troupes[114], et n'hésite pas à prendre les choses en main : il ordonne de décharger les véhicules de la colonne centrale, qui progresse le long du Trigh el-Abd, et de les renvoyer vers l'arrière jusqu'à *Arco dei Fileni* où se trouve le dépôt de l'Afrikakorps. La 5. Leichte doit être en mesure de reprendre son avance sous vingt-quatre heures. Cela suppose que la colonne centrale prenne du retard sur les autres, mais l'ennemi semble être dans un tel désarroi que Rommel n'hésite pas à prendre le risque. Il faut poursuivre l'avance coûte que coûte. Mais la traversée du Trigh el-Abd est particulièrement préjudiciable à la mécanique des Panzer et les pertes dues à des ennuis mécaniques se multiplient. Un rapport de la compagnie de maintenance du Panzer-Regiment 5 est édifiant : 83 chars sur 150 ont dû passer par ses ateliers entre le 31 mars et le 10 avril[115]. Les colonnes sont fragmentées et ordre est donné d'abandonner provisoirement les engins en panne pour poursuivre l'avance.

Les tankistes britanniques ne sont pas logés à meilleure enseigne, la 2nd Armoured Division étant contrainte à un détour pour rejoindre les Australiens dans le djebel Akhdar, manœuvre délicate, d'autant plus que la garnison française (la compagnie motorisée des fusiliers-marins de la France libre) du dépôt de Msus commet l'irréparable erreur de procéder à la destruction des réserves de carburant alors que la 3rd Armoured Brigade espère y refaire le plein ! Un officier britannique réussit miraculeusement à trouver du précieux carburant et à le charger sur des camions, mais le convoi est anéanti par la Luftwaffe[116]. Pis, une erreur d'appréciation fait croire aux Britanniques que Msus puis Mechili sont déjà entre les mains des Germano-Italiens alors qu'il n'en est rien : la 2nd Armoured-Division ne

s’en rend compte qu’une fois sur place alors qu’elle s’est préparée à un assaut en règle. Un de ses régiments use inutilement la mécanique de ses blindés à bout de souffle et leur carburant en faisant volte-face en direction de l’Afrikakorps avant de refaire demi-tour[117].

En soirée du 3 avril, l’*Oberleutnant* Behr et une compagnie de motocyclistes reçoivent l’ordre de s’emparer de Benghazi[118]. Tous les rapports concordent pour indiquer que l’ennemi évacue la place. En effet, dans la journée, la 9th Australian Division apprend que la 2nd Armoured Division ne couvrira pas la route côtière vers Benghazi. Tout mouvement des forces alliées en direction de Benghazi est désormais proscrit puisque la place doit être évacuée quand les démolitions auront été menées à bien[119]. Le 4 avril, aux premières lueurs de l’aube, Benghazi est reprise par le bataillon de reconnaissance de Wechmar, plus chanceux que les unités qui ont coupé à travers le désert[120]. Les automitrailleuses des unités de reconnaissance traversent la localité en empruntant des rues vides d’ennemis, à la plus grande satisfaction des colons italiens. Rommel se rend lui-même à Benghazi dans la matinée. Pas question d’accorder le moindre répit à ses hommes et encore moins à l’ennemi : direction Benina ! À ce moment-là, l’Afrikakorps a déjà fait 800 prisonniers depuis le 31 mars[121].

DERNA ET LE DJEBEL AKHDAR À NOUVEAU ENTRE LES MAINS DE L’AXE

Les Britanniques se replient toujours plus vers l’est, envisageant finalement l’évacuation de Derna en raison des risques d’enveloppement par le sud à la suite de la progression des unités allemandes et italiennes qui ont pris Msus – cette fois-ci pour de bon – le 6 avril et se dirigent vers Mechili, atteint le même jour. Mais cette décision tarde à être prise, car le haut commandement britannique est persuadé que Rommel va progresser avant tout en suivant la Via Balbia, le long de la côte, alors que la menace principale vient des profondeurs du désert, depuis Msus et Mechili.

L’Afrikakorps découvre un environnement moins déroutant. Le djebel Akhdar, au nord de la Cyrénaïque, est en effet un massif montagneux et le désert parsemé parfois d’herbe à chameaux laisse la place à une végétation beaucoup plus dense : de nombreux arbres, voire des tapis de fleurs. Morshead ne peut y mettre en ligne toute sa 9th Australian Division puisque la 24th Brigade est en route pour se positionner à Tobrouk tandis que de

nombreuses unités, dont l'artillerie, sont encore en Palestine (un bataillon d'infanterie est même en Australie)[122]. On rapporte qu'un Arabe aurait fait des signaux aux Allemands pour leur faciliter le passage de l'escarpement[123], ce qui paraît douteux car les Libyens du djebel Akhdar fourniront sans difficulté toute l'aide possible aux soldats alliés pendant la guerre du désert. Dès le 3 avril, le général Neame, qui commande les forces britanniques en Cyrénaïque, et le général O'Connor, dépêché sur le front par Wavell comme conseiller auprès de ce dernier, estiment que, même si la 2nd Armoured Division a été sévèrement battue, balayée par l'avance fulgurante de l'Afrikakorps, il importe que les Australiens continuent à tenir les passes de Tocra et El-Regima. Tirant avantage des défilés et des éminences, des unités australiennes et britanniques se positionnent en arrière-garde et mènent des combats retardateurs efficaces, à l'instar de celui d'El-Regima, qui permettent à la majeure partie des forces du Commonwealth de s'extirper de la nasse. Des éboulements provoqués par des dynamitages et la destruction des ouvrages d'art ralentissent également la progression allemande. De même, les véhicules détruits par l'ennemi ou immobilisés par des ennuis mécaniques contribuent à bloquer les colonnes allemandes. Toutefois, la défense préconisée par Wavell et Neame semble fluctuer puisque les deux généraux changent d'opinion plusieurs fois en l'espace de quelques jours en envisageant tour à tour une défense sur la ligne Mechili-Derna puis en avant de celle-ci au niveau de Barce.

Le 4 avril, vers 15 heures, la 20th Brigade observe 13 tanks, 4 automitrailleuses et 3 000 fantassins en face de ses lignes. À 15 h 40, les Allemands lancent leurs premières attaques sur les positions établies sur l'escarpement. Les combats sont âpres et disputés. Les deux brigades australiennes sont encore intactes, mais les hommes sont passablement épuisés. Le 6 avril, en début d'après-midi, le général Morshead fait savoir à toutes ses unités qu'elles doivent être capables de se mettre en mouvement vers l'est d'ici une heure[124]. Il est temps d'évacuer le djebel Akhdar.

Les Allemands tentent pourtant d'isoler les défenseurs alliés de la zone Benghazi-Derna et de les annihiler dans une nasse. Pour la refermer, Rommel lance une partie du Maschinengewehr-Bataillon 8 vers Derna[125]. Après une course de plusieurs centaines de kilomètres dans le désert, le bataillon de mitrailleurs de Ponath parvient à contourner l'ennemi et à se placer en embuscade entre Derna et Mechili, coupant l'axe de retraite des Britanniques et leur occasionnant des pertes sensibles. La 9th Australian

Division est en danger. Dissimulés astucieusement, les soldats allemands du lieutenant Prahl entendent les moteurs des premiers véhicules anglais des colonnes en retraite qui ne soupçonnent pas un instant que l'ennemi les attend, tapi dans un wadi. Les Allemands surgissent de leur cachette et surprennent la colonne britannique totalement prise au dépourvu. Ils peuvent désormais compter le butin : de l'eau et de l'essence, si précieuses, des vivres, 40 camions et 240 prisonniers. Une prise de bien plus grande valeur est réussie ce même jour. Ce 6 avril, en effet, Neame est capturé par des soldats allemands avec ses conseillers envoyés par Wavell : John Combe, qui avait réussi l'exploit d'atteindre Beda Fomm avant les Italiens deux mois auparavant, et, surtout, le général O'Connor lui-même, le vainqueur de l'armée italienne. Les Australiens parviennent à se replier avec brio tandis qu'on procède à de multiples destructions pour retarder l'ennemi. La confusion est à son comble : des unités allemandes et alliées sont entremêlées, provoquant une série d'escarmouches en cette nuit du 6 au 7 avril. La retraite ne s'effectue pas sans pertes sérieuses : le 2/13 Australian Battalion du lieutenant-colonel Marlan accuse ainsi la perte de 181 hommes au cours de son trajet de repli vers Gazala[126].

DÉSASTRE BRITANNIQUE À EL-MECHILI

Pendant ce temps, plus au sud, la situation est tout aussi dramatique pour les Britanniques. La 3rd Indian Motor Brigade et des éléments de la 2nd Armoured Division se trouvent encerclées à Mechili, mais, refusant d'effectuer leur reddition, ils retardent Rommel pendant deux jours cruciaux, le temps que le gros de la 5. Leichte-Division puisse être rassemblé pour les anéantir. Le Panzer-Regiment 5 n'atteint Mechili que le 8 avril[127]. Rommel ne cache pas son amertume et juge avec justesse que le temps perdu devant Mechili lui a été hautement préjudiciable : « J'étais à la fois furieux et soucieux, car le sort de la bataille de la Cyrénaïque dépendait de l'arrivée prochaine de cette unité. […] Le "Storch" atterrit près de la voiture de commandement de l'*Oberst* Olbrich. Je lui exprimai mon mécontentement pour le détour superflu que son unité avait effectué comme si elle ignorait les lignes de communication et je lui intimai l'ordre de rallier au plus vite El-Mechili[128]. » Reste tout de même que le général Gambier-Parry, commandant de la 2nd Armoured Division, le brigadier Vaughan, chef de la 3rd Indian Motor Brigade, ainsi que 1 500 hommes ont été

capturés. Au soir du 8 avril, la division blindée britannique ne compte plus que trois chars[129]. Rommel s'approprie une part du butin qui nourrira sa légende : il met la main sur des lunettes antigaz britanniques dont un exemplaire fameux ornera désormais sa casquette de général[130]. Les véhicules de commandement Dorchester (que les Allemands appellent « Mammouth ») des généraux britanniques capturés sont spacieux et commodes. Ils vont également entrer dans la postérité : baptisés « Max » et « Moritz » d'après des personnages de bandes dessinées, ils connaissent une seconde jeunesse au sein de l'Afrikakorps, le premier devenant le véhicule de commandement personnel de Rommel[131].

Le carrefour stratégique de Mechili résiste donc au premier choc asséné par l'Afrikakorps. Ce délai est mis à profit par la 9th Australian Division pour se replier jusqu'à Tobrouk en suivant la route côtière via Derna et Tmimi. En l'espace de quelques jours, Rommel et l'Afrikakorps ont toutefois reconquis la majeure partie de la Cyrénaïque. Le 8 avril, Derna est prise. Il était temps : les mitrailleurs de Ponath sont presque à court de munitions. La ville côtière correspond à l'image de l'Afrique telle qu'en rêvent les jeunes soldats allemands : des fleurs, des maisons d'un blanc immaculé, la mer d'un bleu intense et des palmiers, cet arbre emblématique du désert qui est devenu, frappée d'une swastika, l'insigne de l'Afrikakorps arboré par tous les engins de l'unité dès le 1er avril 1941[132]. Les dépôts britanniques permettent de célébrer le succès : corned-beef, cigarettes et surtout whisky et gin sont généreusement distribués aux hommes. Ponath et ses hommes sont parvenus à capturer près de 1 000 Britanniques, dont 4 généraux. En outre, les Allemands font main basse sur 240 camions et un atelier de campagne, sans compter la destruction de 150 camions et de plusieurs blindés, dont un tank[133].

Les premières victoires remportées par l'Afrikakorps et sa rapide progression à travers la Libye, au moment même où la Wehrmacht va bientôt triompher à nouveau en Grèce, semblent alors de nature à confirmer l'invincibilité de l'armée allemande. La propagande nazie et Goebbels s'en emparent et ne manquent pas de mettre en valeur cette unité engagée sous les tropiques et forge par la même occasion le début du mythe de Rommel, qui devient l'icône de la propagande. Les soldats de l'Afrikakorps ne sont pas peu fiers d'être les seuls soldats de la Heer – l'armée de terre allemande – à combattre l'ennemi en ce printemps 1941. L'époque est aux chansons

patriotiques, guerrières, voire empreintes de l'idéologie nazie. L'Afrikakorps a donc sa chanson, qui revient comme une rengaine dans les actualités filmées de l'époque : *Panzer rollen Afrika vor*… Après un rappel de la victoire sur la France, le second couplet est le suivant : « Sous le soleil brûlant d'Afrique,/ Les moteurs de nos Panzer chantent leur chanson./ Blindés allemands dans le feu du soleil,/ Prêts au combat contre l'Angleterre. » Puis vient le refrain : « Les chenilles cliquettent, le moteur gronde ! En Afrique, les chars avancent ! » L'hymne de la Schutzetruppe de l'*Oberst* Lettow-Vorbeck en Afrique Orientale en 1914-1918 est aussi remis au goût du jour au profit de l'Afrikakorps, ainsi que son cri de guerre – *« Heia Safari »* – en référence aux Askaris, les supplétifs d'Afrique noire qui servaient alors l'Allemagne impériale de Guillaume II.

Goebbels célèbre un peu prématurément le succès de l'Axe en Afrique en ce printemps 1941 : la victoire n'est pas entièrement acquise face à un adversaire qui ne manque pas de ressources. À peine Derna prise, Rommel lance ses colonnes vers Tobrouk dont il pense pouvoir s'emparer dans la foulée. C'est sans compter avec la défense pugnace et inspirée des Australiens du général Leslie Morshead. Le 6 avril, en effet, alors que Mechili est encerclée, que l'Afrikakorps s'empare d'O'Connor et que la Wehrmacht se lance à l'assaut de la Grèce et de la Yougoslavie, Wavell a pris la décision lourde de conséquences de ne pas abandonner Tobrouk à l'ennemi.

DEUXIÈME PARTIE

TOBROUK : LA PORTE DE L’ÉGYPTE POUR L’AFRIKAKORPS

5.

TOBROUK : FORTERESSE IMPRENABLE

Tandis que le gros de l'Afrikakorps se dirige vers Tobrouk, Rommel dirige ses troupes de reconnaissance, sous le commandement de Wechmar, vers Acroma puis El-Adem avant de prendre finalement position à Bardia et sur la frontière égypto-libyenne. Neuf jours avant la date à laquelle il doit envoyer à l'OKH son rapport avec le plan de la reconquête de la Cyrénaïque, Rommel l'a presque reprise dans son intégralité aux Britanniques, à l'exception d'un petit secteur autour du port de Tobrouk. À Londres, c'est la consternation. Des renforts destinés à la Grèce doivent être détournés vers la Libye, où la situation est jugée plus cruciale. Pourtant, Hitler vient précisément de déclencher l'invasion de la Grèce et les Britanniques sont déjà menacés d'un nouveau désastre. Rommel pense que la prise de Tobrouk ne sera qu'une formalité pour ses troupes. Il va se heurter à la défense acharnée de la garnison australienne.

TOBROUK RÉSISTE AUX PREMIERS ASSAUTS

Le 10 avril, Rommel donne ses ordres pour lancer l'assaut sur Tobrouk. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il pèche par excès de confiance. L'attaque est envisagée sans reconnaissance préalable sérieuse, sans véritable soutien d'artillerie, avec des effectifs relativement faibles car beaucoup sont encore en arrière avec leurs blindés et leurs véhicules immobilisés sur les nombreuses pistes. Rommel, sur la foi des renseignements qui lui ont été fournis, se leurre également sur la signification des mouvements de navires observés dans le port de Tobrouk : il est persuadé que l'ennemi évacue. La 5. Leichte-Division contourne alors

le périmètre défensif afin de frapper au sud-est. Les divisions italiennes, en premier lieu la Brescia, doivent attaquer par l'ouest. Le périmètre de Tobrouk est investi par les troupes de Rommel le 11 avril, non sans avoir été la cible de l'artillerie britannique. Il est persuadé que la partie est déjà gagnée. Alors que la 5. Leichte-Division est très dispersée, que ses hommes ont besoin de repos et que le matériel nécessite d'être révisé, Rommel veut attaquer sans délai. Il confie ce premier assaut à Prittwitz, le commandant de la 15. Panzer-Division tout juste arrivé d'Europe avant même sa division. Le détachement qu'il commande est composé d'unités de la 5. Leichte, un véritable camouflet pour Streich. Les Allemands sont confrontés à un orage d'acier alors qu'ils peinent à se frayer un passage à travers le fossé antichar. Devant le manque d'allant du groupe de combat, Rommel tance vertement le général von Prittwitz, lequel, vexé, se dirige vers Tobrouk où il est tué peu après par un obus anglais. Schwerin se rue au QG de Rommel : « Je l'informai que le général qu'il venait tout juste d'envoyer au front était déjà mort. C'était la première fois que je le voyais effondré. Il devint blême, tourna les talons et partit de nouveau en voiture sans dire un mot[134]. »

L'attaque est menée le 12 avril par le 8. Maschinengewehr-Btl de Ponath, qui n'a donc pas eu de répit après la prise de Derna, appuyé par seulement 24 chars du Panzer-Regiment 5[135] – qui en comptait 165 à son arrivée en Afrique. Ponath, qui a perdu 108 hommes au cours de la semaine précédente, ne dispose plus que de 500 hommes[136]. La faiblesse des effectifs montre à quel point Rommel se berce d'illusions. Les hommes descendent des véhicules, rassemblent les armes et les munitions et montent à l'attaque à la suite de leur chef. L'assaut manque sérieusement de puissance et il est repoussé sans difficulté par les Australiens, dont les salves d'artillerie clouent les fantassins allemands au sol. Ils ne peuvent suivre les Panzer, dont l'avance marque également le pas. Une nouvelle fois, le fossé antichar empêche les Panzer d'avancer. L'effet de surprise est de toute façon perdu. Dès qu'une tête se lève, un crépitement de mitrailleuse ou le tir d'un fusil retentit. Les tentatives s'enchaînent sans plus de succès. Ponath compte déjà 41 tués, auxquels il faut ajouter les blessés. Plusieurs officiers ont été touchés[137]. Le général Streich informe alors Rommel qu'il refuse de mener une nouvelle attaque tant que celle-ci ne peut être préparée avec soin.

À l'aube, les tirs de l'artillerie alliée reprennent de plus belle. Ponath estime que tout mouvement de jour est suicidaire. Rommel n'est pas de cet avis et il l'enjoint de renouveler l'assaut le 13 avril. La percée doit être tentée à 18 h 30 sous le couvert des tirs des FLAK de 88 mm ainsi que de l'artillerie italienne. Les fantassins doivent établir une tête de pont dans le périmètre défensif au-delà du fossé antichar et du réseau de barbelés, puis les Panzer de l'*Oberst* Olbrich exploiteront la brèche à l'aube. Une diversion sera lancée à l'ouest par des éléments de la Brescia[138]. Mais les messagers envoyés par Ponath sont tous tués ou blessés, de sorte que deux compagnies, qui tiennent les positions les plus avancées, ne reçoivent pas les ordres alors qu'elles sont censées envelopper les lignes adverses sur les ailes[139]. Les tankistes ne semblent guère confiants dans le succès de l'opération s'il faut en croire l'*Oberleutnant* Kuhn : « Alors que nous nous préparons, je rencontre des visages sérieux et taciturnes, reflétant des doutes quant au succès de l'opération[140]. »

Les préparatifs ne passent pas inaperçus dans les rangs australiens où on se prépare à repousser l'assaut. Les pièces de 20 mm de la FLAK sont mises en batterie au plus près du front mais elles sont réduites au silence l'une après l'autre. Les fantassins et les pionniers allemands partent à l'assaut, soutenus avec efficacité par les tirs directs des 88 mm, mais sans l'artillerie de campagne, qui tarde à intervenir. « Faites sans la préparation », ordonne Ponath à l'*Hauptmann* Bartsch. Les tirs crépitent de toute part. C'est dans un vacarme assourdissant et sous une grêle de projectiles que les sapeurs doivent ouvrir une brèche à travers le dispositif ennemi. Les mitrailleurs allemands réussissent à former une brèche après avoir parfois livré de nuit de terribles corps-à-corps. Le terrain conquis mesure 400 mètres de large sur 100 de profondeur. On y met en batterie les Pak dont le claquement sec des tirs est reconnaissable entre tous tandis que quelques patrouilles se risquent plus en avant. Elles rapportent qu'aucun ennemi ne se trouve en face, mais c'est une erreur. Les combats se poursuivent, car les Australiens tentent de reprendre le terrain perdu. Sur le flanc gauche, ils entonnent *Tipperary* puis un « Hurrah ! » avant de se ruer sur les Allemands[141], qui tiennent, en dépit de la perte de 40 hommes cette nuit-là.

À 5 heures du matin, Olbrich peut envoyer à travers la brèche son régiment, soit 38 Panzer – ce qui est bien peu – suivis uniquement par trois chasseurs de chars. Il faut impérativement profiter de l'obscurité pour

pénétrer le dispositif adverse en profondeur. Panzer et fantassins progressent ainsi de 4 kilomètres avant le lever du jour. À l'aube, un déluge de feu s'abat sur les assaillants. Les mitrailleurs de Ponath plongent au sol dans l'espoir de trouver un couvert tandis que les Panzer d'Olbrich continuent à avancer. Éclats d'obus et fragments de roche volent dans les airs, la poussière et la fumée opacifient l'atmosphère. Fantassins et blindés sont donc séparés. Des Panzer seuls : on est bien loin des principes de la *Blitzkrieg*. La tactique employée par les Australiens est simple et efficace : « Notre infanterie ignora les tanks et contre-attaqua immédiatement le MG Bn de soutien[142]. » Quand l'aube pointe, les blindés d'Olbrich sont pris à partie de tous les côtés par des canons antichars ainsi que les pièces d'artillerie. La situation est en effet devenue intenable pour les Panzer comme le rapporte Olbrich : « Le régiment recevait des tirs directs depuis le fort Solaro, la zone à l'est du point 99 et la zone autour du fort Airenti. À droite, à gauche et de l'arrière, l'ennemi s'avançait avec des antichars vers notre point de pénétration. Le régiment devait se défendre de tous les côtés. Au même moment, six chasseurs ennemis effectuent une attaque en rase-mottes. Des bombardiers ennemis larguent des bombes lourdes. Dans cette situation inconfortable, environ 14 chars ennemis attaquent notre arrière droit[143]. » La formation se délite et le nombre d'engins incendiés ne cesse d'augmenter : il n'est plus possible d'envisager d'attaque coordonnée.

> Les équipages appellent les médecins qui descendent pour aider dans ce chaudron de sorcières. […] Il doit y avoir au moins 12 canons. Au-dessus de nous, des chasseurs italiens entrent dans la bataille. Deux s'écrasent au milieu de nous. […] Quelques antichars sont réduits au silence, quelques chars ennemis brûlent. À cet instant, nous sommes touchés et la radio est réduite en miettes. Nos communications sont coupées. Bien plus, nos munitions sont en train de s'épuiser. […] « Retraite ! » […] Pauvres mitrailleurs du MG Bn 8. Nous prenons un blessé et deux autres à bord et les autres Panzer font de même. […] Avec ses dernières forces, notre char suit les autres que nous perdons de temps à autre dans un nuage de poussière. Mais nous devons poursuivre vers le sud. […] Nos propres antichars et le 88 mm antiaérien sont presque abandonnés, mais leurs servants sont étendus, silencieux, sur leurs côtés. L'artillerie italienne qui devait assurer notre flanc gauche est également abandonnée. Des soldats anglais sortent de leurs positions, certains ouvrant le feu sur nous avec des mitraillettes, d'autres levant les bras. Pistolets en main, nous les obligeons à entrer dans le char. […] Le Panzer s'est presque ensablé dans les deux fossés, bloquant la route, mais il parvient à s'en sortir avec difficulté. Avec ses dernières réserves d'énergie, l'équipage se met hors de portée et retourne au camp[144].

Les Panzer n'ont d'autre issue que de se replier, abandonnant les fantassins à leur sort, à la grande colère de Rommel.

Tandis que les Panzer évacuent le saillant, les Australiens anéantissent les soldats du MG Bn 8 et leurs Pak encore en position dans la tête de pont gagnée pendant la nuit. Ils parviennent donc à colmater la brèche, le reste bataillon de Ponath, qui a accompagné les Panzer vers l'avant, se retrouve alors encerclé. Les tirs de mortiers et de mitrailleuses sèment le chaos dans les rangs allemands. Les Britanniques tentent de faire intervenir leurs automitrailleuses, mais la destruction d'un engin par un tir de fusil antichar bien ajusté du soldat Fichter stoppe leur élan. La situation des hommes de Ponath reste désespérée. Les combats cessent vers 8 h 30. Le bilan est très lourd pour les Allemands : Ponath est mort en tentant de se replier sous le couvert des tirs des soldats de l'*Hauptmann* Bartsch et seulement 116 de ses hommes sur 500 ont pu rejoindre les lignes ; 230 hommes ont été capturés, la plupart blessés. Les Australiens enterrent 110 cadavres ennemis. Ce bataillon, qui a commencé la campagne avec 1 400 hommes, est réduit à 300 combattants à peine. Le Panzer-Regiment 5 de la 5. Leichte-Division a également beaucoup souffert puisque 17 Panzer et 40 hommes sont perdus contre 7 canons et 2 chars alliés[145]. Rommel a perdu la moitié de son infanterie. Les assaillants qui ont survécu à cette journée la baptisent « l'enfer de Tobrouk[146] ». Les Australiens ne déplorent que 90 pertes. Ils ont en fait repoussé l'ennemi en suivant exactement les plans prévus en cas de percée blindée ennemie : les postes de défense ont poursuivi le combat, attaqué les flancs et l'arrière de l'adversaire en coordination avec les réserves. L'ennemi, isolé à l'avant, a été obligé de se replier sur ses lignes de départ faute de munitions et d'essence[147]. Streich et Olbrich, à qui Rommel ne pardonne pas leur manque d'initiative au cours de l'avancée au début du mois d'avril, sont relevés de leur commandement. Rommel n'hésite pas un instant à rejeter la responsabilité de son échec sur ses subordonnés. Pourtant, force est de constater que, faute d'avoir effectué une reconnaissance, et du fait de la faiblesse des effectifs engagés, tout espoir de l'emporter était vain. Bien plus, l'incapacité des pionniers et des Italiens de la Brescia à élargir la brèche n'a fait que contribuer à un échec presque couru d'avance. En revanche, si Rommel avait attendu deux jours, ses blindés révisés, son infanterie reposée et le renfort de l'Ariete auraient permis de développer une offensive beaucoup plus puissante[148]. L'*Oberleutnant* Kuhn observe : « Nous apprîmes à être conscients de la puissance de la forteresse après les deux premières attaques, nous espérions qu'il en allait de même pour Rommel[149]. » Ce dernier, en dépit de son

amertume, semble minimiser l'échec. Le lendemain, 15 avril, il écrit à sa femme qu'il n'y a rien d'une quelconque importance à mentionner à propos de l'Afrique. On imagine ce que le défunt Ponath et ses hommes auraient pensé de cette affirmation[150].

Le 16 avril, Rommel tente une attaque de faible ampleur au sud-ouest du périmètre de défense de Tobrouk, près de Ras el-Medauuar, avec la division Trento. Les quelques chars italiens refluent vite en désordre devant l'intensité du feu de l'artillerie australienne. Un bataillon d'infanterie italienne – 800 hommes – se rend, à la grande stupeur de Rommel qui observe la scène à la jumelle. Le lendemain, une deuxième tentative italienne, avec la Trento et la division blindée Ariete, qui n'a alors pas plus de 18 chars sur le front de Tobrouk[151], se solde par un nouvel échec. Les Italiens percent bien les lignes adverses mais ils sont facilement repoussés : trois engins sont capturés et un autre est incendié[152]. Rommel est contraint d'attendre les renforts pour renouveler ses assauts.

À nouveau, il fuit ses responsabilités et affirme que si l'instruction des unités lui avait incombé avant la conquête de la Cyrénaïque, les choses auraient été différentes[153]. Il est permis d'en douter. Après tout, n'était-ce pas son idée de lancer une poignée d'hommes et de chars dans cet assaut mal préparé et précipité ? Quant aux renforts, pour l'heure, il n'obtient rien de plus que ce qui lui a déjà été promis : lorsque le *Major* Engel, l'adjudant de Hitler, informe Halder que le Führer envisage d'envoyer un autre régiment motorisé à Rommel, le chef d'état-major de l'OKH s'insurge et obtient gain de cause[154].

LE CAMP RETRANCHÉ DE TOBROUK

À quoi se sont heurtés les soldats de Rommel ? Le général Morshead, « Ming l'impitoyable » pour ses hommes, est fermement décidé à défendre Tobrouk coûte que coûte. Rommel attaque trop tard, mais il s'en est fallu de peu. La mise en position des différentes brigades à disposition de Morshead est quasiment effective aux premières lueurs du jour le 11 avril[155]. Les Australiens, déconcertés par une défaite aussi rapide que soudaine, arrivent cependant dans le périmètre défensif sans avoir subi trop de pertes. Pour assurer la défense de Tobrouk, Morshead dispose d'environ 37 500 hommes, dont 24 000 combattants[156], australiens pour la plupart. Le soutien est assuré par 72 canons, sans compter la Bush Artillery, c'est-à-dire

les canons italiens de prise, 75 pièces de DCA, des antichars et 26 blindés moyens. Les renforts arrivent, dont 14 chars Matilda, des tanks au blindage épais mais lents et mal armés, expédiés par voie maritime[157].

La mission dévolue à la 9th Australian Division est de retenir l'ennemi le temps d'assembler des renforts pour la défense de l'Égypte. Derrière les positions australiennes, la mer ne doit pas être considérée comme un moyen éventuel d'évacuation mais comme l'unique ligne de communication et de ravitaillement. Dès le 9 avril, Morshead procède à l'inspection des positions. Le sable comble le fossé antichar et le réseau de barbelés italiens est mal entretenu. Il est décidé à faire porter les efforts tout d'abord sur la remise en état des défenses italiennes, qui ont le grand mérite d'exister (elles inspireront les Allemands, qui donneront le nom de Tobrouk à leurs plus petits modèles de bunker). Cette ligne comporte 170 ouvrages bétonnés sur un arc de cercle de 48 kilomètres de long.

Pendant deux jours, alors que souffle le *khamsin*, les hommes se préparent à recevoir l'assaut allemand. Les sacs de sable sont rationnés et réservés en priorité à l'édification de défenses. Les unités de première ligne n'utilisent pas toujours les sacs de sable et les barbelés à bon escient. Une unité du génie allemande a par exemple découvert pas moins de 3 000 sacs et 100 rouleaux de fil de fer barbelé abandonnés par une unité alliée en dehors du périmètre de Tobrouk. Certaines unités relevées emportent parfois leurs stocks avec elles. Or, bien souvent, le matériel ancien et usé pourrait être reconditionné et réutilisé[158].

Les défenses de la forteresse de Tobrouk s'étagent sur plusieurs lignes : la *Red Line,* la *Blue Line* et la *Green Line,* les deux premières étant pourvues de champs de mines et de barbelés. Des zones de défense supplémentaires sont édifiées, notamment au fort Pilastrino, de même qu'une zone de barbelés dotés d'obstacles : champs de mines ininterrompus, enclos de barbelés et battus par le feu des mitrailleuses et des antichars, installés dans les points fortifiés. L'ensemble est habilement camouflé et met à profit la topographie du terrain. On accorde beaucoup de soin à la dissimulation du dispositif défensif et des filets de camouflage sont acheminés sur les positions avancées, qui doivent également être entourées de barbelés. Des mines antipersonnel et des bombes piégées sont placées de façon à causer le plus de pertes possible à l'infanterie ennemie. Des mines antichars sont distribuées dès qu'elles sont disponibles en nombre suffisant. Des murs de sacs de sable sont édifiés au sein même des positions – y

compris les fossés antichars à condition que cela ne facilite pas leur franchissement par des blindés – pour atténuer l'effet destructeur des bombes et des obus. Les parapets sont également renforcés par des sacs de sable. Loin d'accorder aux fossés antichars un rôle purement passif, les Australiens y établissent des retranchements qui permettent une surveillance avancée, notamment la nuit.

La maîtrise du *no man's land* est la préoccupation constante des Australiens. Cela se traduit par une intense activité nocturne avec des patrouilles n'hésitant pas à mener des coups de main audacieux. Dans cette perspective, des avant-postes sont construits entre les principaux points de défense, destinés avant tout à l'écoute, à lutter contre les infiltrations et à surveiller champs de mines et barbelés alliés, qui, ainsi que le principal fossé antichar, pourront être pris par des tirs en enfilade. Il est prévu de les occuper plus particulièrement la nuit. Des consignes sont données pour organiser des positions alternatives sans lesquelles l'ennemi pourrait localiser les avant-postes et les réduire au silence.

On vérifie régulièrement la disponibilité du matériel de chaque poste, de sorte qu'une unité de relève puisse les ravitailler. Sont relevés le nombre de mines, de cocktails Molotov, de sacs de sable, de filets de camouflage, de périscopes, de pelles et de pioches, de lanternes, d'allumettes et de bougies, de fusées Very et de drapeaux de signalisation ainsi que les quantités d'eau et de nourriture disponibles, de même que l'état du stock de matériel médical[159].

NOUVELLE ATTAQUE CONTRE TOBROUK : LES COMBATS POUR LE RAS EL-MEDAUUAR

Une attaque plus conséquente est déclenchée le 18 avril, mais elle conduit à un nouvel échec, beaucoup plus coûteux. Rommel est contraint d'investir la place forte et d'attendre les renforts, en l'occurrence la 15. Panzer-Division d'Esebeck, pour lancer un assaut en règle. De son côté, Morshead n'accepte pas de se voir cantonné dans un rôle passif et il lance un raid dans la nuit du 22 avril dans le secteur de Ras el-Medauuar, une des rares élévations significatives du secteur. Ce raid mené par une compagnie commandée par le capitaine Forbes, dont les hommes sont juchés notamment sur des chenillettes Bren Carrier et appuyés par des Matilda, est un succès éclatant (la colline conquise portera dès lors le nom de « Carrier

Hill »)[160]. Les Australiens font 350 prisonniers. Le général australien est satisfait de l'état d'esprit de ses hommes : « Le raid exécuté par le 23rd Bn fut, à mon avis, épique, digne de la plus pure tradition de l'AIF [Australian Imperial Force, la force armée engagée pendant la Première Guerre mondiale puis pendant la Seconde][161]. »

Le nombre de prisonniers, notamment italiens, justifie pleinement la politique de défense agressive préconisée par Morshead. De fait, les Australiens dominent le *no man's land* et considèrent que la situation est particulièrement favorable à la multiplication des coups de main nocturnes, et ce, dès le 12 avril, en raison de la dispersion et de l'étirement des lignes ennemies. À coup sûr, ces raids mineront le moral des Germano-Italiens, d'autant que, les sens constamment en éveil, les unités en ligne s'épuiseront rapidement. En dépit des succès répétés, la vigilance reste de mise côté allemand. Et, pour parer à toute éventualité, des contre-mesures sont étudiées pour empêcher la possible utilisation de forces aéroportées ennemies sur Tobrouk.

Rommel n'a de cesse de demander des renforts à ses supérieurs. Ses exigences tombent mal à propos, car le haut commandement allemand est accaparé par la préparation de l'opération Barbarossa tandis que la campagne de Grèce et de Crète requiert des moyens bien plus conséquents que ceux qui lui sont alloués. Les hommes aussi se leurrent sur l'importance accordée à leur front africain par l'OKW. Dans son journal, Joachim Schorm écrit le 18 avril 1941 : « La Yougoslavie a capitulé. Qui va venir ici en premier : les forces allemandes désormais libérées pour d'autres tâches, ou les Britanniques d'Abyssinie ? […] Je pense encore aux Italiens : les lieutenants-colonels Marelli et major Gatelli sont vraiment de très bons compagnons[162]. » Contrairement à une idée répandue, les rapports entre les Allemands et leurs camarades transalpins ne sont pas forcément dénués d'estime et de cordialité.

Le dispositif de Rommel est bien trop distendu et manque de puissance. La pénurie est généralisée en raison d'immenses difficultés logistiques. Il faut pourtant constituer des stocks en vue d'un nouvel assaut. Bien que le matériel fasse défaut au sein de la 5. Leichte-Division, la situation s'améliore quelque peu en raison de l'intense activité des ateliers de campagne et de la récupération des nombreux véhicules abandonnés le long du Trigh el-Abd au cours de la ruée vers Msus et Mechili au début du mois.

Depuis avril, la 15. Panzer-Division a commencé son déploiement en Afrique du Nord.

Le 27 avril, le général Paulus, envoyé par le général Halder, chef d'état-major de l'OKH, arrive au QG de Rommel pour s'enquérir de la situation et surveiller cet officier qui n'obéit pas aux ordres. Paulus est un officier brillant de l'état-major et l'un des concepteurs du plan Barbarossa. Après une pause qui lui a permis de renforcer son dispositif, mais sans avoir la patience d'attendre l'arrivée de la majeure partie des chars de la 15. Panzer-Division, Rommel, enfin en possession des plans du périmètre défensif de Tobrouk remis par les Italiens, lance un nouvel assaut sur la ville : « Le 30 avril, l'assaut contre le Ras el-Medauuar débuta, vers 18 h 30, par une attaque de Stukas. Au milieu des hurlements de sirènes, les bombes plurent sur les positions adverses et, bientôt, la colline disparut sous un écran de fumée et de poussière. Puis, notre artillerie ouvrit le feu, avec des résultats satisfaisants[163]. »

Sur les conseils de Streich, l'attaque est lancée sur le terrain plat au sud-ouest de la ville. Un groupe de combat de la 5. Leichte-Division (81 Panzer, 1 700 fantassins et des pionniers) commandé par le général Kirchheim, et un second, formé autour des premiers éléments de la 15. Panzer-Division (dont 10 Panzer, deux bataillons d'infanterie et des pionniers), commandé par le général von Esebeck, sont engagés. Les Italiens appuient les Allemands avec des éléments des divisions Ariete et Brescia.

À la tombée de la nuit, des sapeurs et des fantassins s'infiltrent à travers les lignes et les postes australiens sont enlevés les uns après les autres, parfois au lance-flammes. Une brèche est établie entre les postes australiens[164], mais la division Brescia échoue devant la ténacité des défenseurs. « Les blessés eux-mêmes continuaient à combattre, l'arme à la main, jusqu'à leur dernier souffle[165]. » À l'aube, Ras el-Medauuar est pris. À 8 heures, Rommel lance ses Panzer : une colonne vers fort Pilastrino et les positions d'artillerie britannique, un autre groupe sur les arrières des points de défense situés à droite de la brèche. Si le premier groupe réussit à percer, Tobrouk tombera le soir même. La progression se heurte cependant à des points d'appui camouflés. Le temps consacré au nettoyage des multiples poches de résistance empêche d'exploiter la pénétration du dispositif australien, ce que déplore Rommel, qui estime que cette tâche aurait dû être confiée à des unités de seconde vague[166].

Dès le début, les Panzer connaissent de sérieux déboires : la compagnie de Schorm compte 12 blindés endommagés par des mines, ces « œufs du diable ». Il est bien sûr hors de question de les abandonner. Aussi, Schorm se charge personnellement de prendre en remorque un Panzer hors de combat tandis que son propre engin est engagé par des antichars australiens. Mais l'opération réussit : « 250 000 Marks sont sauvés[167]. » La réaction des Australiens est vigoureuse comme il fallait s'y attendre. Fantassins, artilleurs et tankistes, tous redoublent d'efforts pour empêcher les hommes de Rommel de fondre sur Tobrouk. Les pertes de l'Afrikakorps ne cessent d'augmenter. Les combats sont également coûteux pour les Australiens, qui conservent leurs positions. La bataille atteint son paroxysme, chacun des adversaires mettant toute sa volonté à emporter la décision. Les fantassins australiens tentent en vain de réduire le saillant. Ils sont repoussés. Comme en avril, Morshead emploie non sans hésiter ses quelques réserves blindées. Une contre-attaque immédiate est menée, mais les Allemands conservent une partie des positions conquises – 6 tanks anglais sur les 14 engagés sont détruits. Après avoir contre-attaqué, les chars anglais sont ensuite employés pour soutenir les différents points d'appui qui résistent encore aux Panzer qui tentent d'élargir la brèche[168]. Dans la nuit, la 26th Australian Brigade contre-attaque également, en vain[169]. Pour la première fois en Afrique, des chars lance-flammes italiens et allemands sont engagés dans le combat[170].

Le 2 mai, alors qu'une tempête de sable gêne les opérations, Paulus demande à Rommel de renoncer à poursuivre l'attaque, mais les combats continuent encore plusieurs jours. L'artillerie britannique redouble d'efforts et frappe en force le secteur de Medauuar : 900 obus sont tirés ce jour-là[171]. Le 3 mai, les Australiens parviennent à pénétrer un point de défense où se sont retranchés 150 Italiens. Les Panzer interviennent et repoussent les assaillants, qui laissent 26 cadavres sur le terrain. La fureur des combats dans le secteur du Ras el-Medauuar est telle que certains officiers vétérans de la Grande Guerre affirment que « oui, c'était comme cela en 16-18 » et Schorm de conclure que les campagnes de Pologne et de France n'étaient qu'une promenade en comparaison[172].

Près de 50 Panzer sont détruits ou hors de combat. Néanmoins, seuls 12 sont définitivement perdus au Panzer-Regiment 5. Pour Paulus, il faut arrêter les frais : l'Afrikakorps a remporté un demi-succès mais ne peut encore envisager de s'emparer de Tobrouk. Rommel estime qu'il a perdu 1 200 hommes au cours de cette dernière attaque[173]. En fait, 1 400 soldats de

l'Axe tombent autour du système défensif de Tobrouk entre le 30 avril et le 4 mai[174]. De retour en Allemagne, Paulus rédige une directive précisant clairement que toute nouvelle tentative contre Tobrouk devra auparavant avoir reçu l'approbation de l'OKH[175]. Les Allemands conserveront cependant cette tête de pont exposée jusqu'en novembre 1941. Tobrouk pose de sérieuses difficultés à Rommel : la conquête de l'Égypte est impensable tant que la forteresse n'est pas neutralisée. Il ne dispose pas des ressources suffisantes pour envahir l'Égypte et contenir en même temps la garnison australienne assiégée. La résistance de Tobrouk aura de lourdes conséquences sur le cours de la guerre du désert[176].

UN LONG SIÈGE COMMENCE

Rommel est donc stoppé une nouvelle fois par l'armée australienne. Celle-ci déplore 1 900 pertes du 4 avril au 25 mai 1941. Si à peine 50 hommes sont perdus le 14 avril, jour de la première attaque germano-italienne d'envergure, les combats du 29 avril au 4 mai coûtent 800 hommes à Morshead. La place de Tobrouk ne pouvant être emportée, il faut donc en faire le siège.

Ravitailler Tobrouk n'est pas une sinécure pour la Royal Navy. Le cordon ombilical logistique qui relie le petit port libyen à Alexandrie est vital pour le maintien opérationnel et la survie de la garnison australienne encerclée. Cela exige donc une activité soutenue de la part de la marine britannique, déjà fortement sollicitée pour ravitailler Malte et la Grèce. Les forces de l'Axe sont conscientes que le talon d'Achille de Tobrouk est son ravitaillement par mer. Aussi, durant tout le mois d'avril, l'activité aérienne est intense au-dessus du port, la Luftwaffe tentant d'isoler la garnison en coupant ses voies d'approvisionnement. Un rapport australien estime que 760 appareils de la Luftwaffe ont survolé Tobrouk entre le 9 et le 30 avril 1941. Le 18, les raids se succèdent de 3 heures du matin jusqu'au lever du jour. La chasse de l'Axe, capable d'effectuer des attaques au sol – des *strafing* –, opère avant tout en escorte des bombardiers. L'opposition alliée dans les airs est des plus réduites alors que la chasse allemande manque encore de puissance – le premier chasseur Messerschmitt 109 n'est aperçu au-dessus de Tobrouk que le 22 avril[177].

En mai, bien que la Luftwaffe et la Regia Aeronautica italienne soient sollicitées ailleurs en Méditerranée, leur intervention s'intensifie : 52 raids

de bombardements en avril, 82 en mai. Le port est particulièrement visé. Le 4 mai, le navire-hôpital *Karapara*, bien que clairement identifiable avec ses nombreuses croix rouges, est touché par une bombe et un certain nombre d'ambulances sont également la cible des pilotes de l'Axe[178]. Le 6 mai, le mouilleur de mines HMS *Stoke* est frappé à trois reprises et sombre en quelques minutes avec 55 hommes[179].

La Desert Air Force tente vaille que vaille de rendre coup pour coup aux Germano-Italiens. Elle essaie avant tout de s'attaquer aux lignes de communication ennemies qui peuvent s'avérer très vulnérables. Début mai, des raids d'une dizaine de bombardiers lourds se succèdent cinq nuits durant dans la zone de Benghazi, visant notamment le port ainsi que l'aérodrome de Benina où se concentrent les avions de transport allemands. Tripoli et Rhodes sont également visés. Des attaques diurnes sont menées, cette fois par des bombardiers moyens et des chasseurs, qui prennent pour cibles les véhicules empruntant l'axe Benghazi-Derna, et des opérations de *strafing* sont effectuées sur les aérodromes. Les navires assurant le ravitaillement de Rommel ne sont pas épargnés : trois pétroliers en route pour Benghazi sont envoyés par le fond[180].

Le problème essentiel auquel Rommel est confronté, et qui explique en grande partie son échec devant Tobrouk, est celui de la logistique. En effet, la presque totalité des opérations de déchargement à destination de l'Afrikakorps et des unités italiennes se déroule à Tripoli, soit à près de 1 000 kilomètres de Tobrouk. Tripoli est de surcroît embouteillée par l'arrivée de la 15. Panzer-Division. Là encore, Rommel en impute la responsabilité aux autres, à commencer par les Italiens qui selon lui s'obstinent à débarquer le matériel et le ravitaillement à Tripoli[181]. Mais on imagine mal les ports de Benghazi et de Derna suffire à ses besoins. Les Allemands commencent donc à manquer de vivres et de munitions. Les carences du régime alimentaire sont à l'origine de nombreuses maladies. Les soldats de l'Afrikakorps qui encerclent le périmètre australien endurent un véritable calvaire : ne pouvant sortir la journée de leurs trous, qui affectent la forme d'une tombe dans laquelle ils sont accablés par une chaleur intense, ils doivent subir les raids nocturnes incessants des Australiens. Ces derniers ne manquent pas de déclencher le tir nourri de leur artillerie en guise de bienvenue à tout nouvel arrivant. Cependant, dans certains secteurs, un cessez-le-feu tacite est observé pendant deux heures à la nuit tombée, mais aussi le matin, ce qui permet aux hommes de sortir des

tranchées et de se ravitailler[182]. Impossible de se lever pour effectuer ses besoins dans la journée : on urine dans un récipient. Ailleurs, on part aux feuillées avec une pelle. Ils envient leurs camarades de la FLAK qui bénéficient du confort de toilettes portables. Le secteur du Ras el-Medauuar reste un enfer pour les combattants de l'Afrikakorps, retranchés tant bien que mal dans le sol rocailleux.

En dépit des moyens exigés par les évacuations de la Grèce puis de la Crète, la garnison de Tobrouk est régulièrement ravitaillée par la Royal Navy, qui est cependant soumise à de nombreux raids aériens dans le port et sur mer, auxquels s'ajoutent les attaques des vedettes lance-torpilles et des U-Boote. La Royal Navy évacue aussi le personnel non combattant de la forteresse, soit au cours de l'été environ 23 000 hommes – 15 000 Australiens, 500 Indiens et 7 500 Britanniques. Radio-Berlin, notamment par la voix de William Joyce, le traître surnommé Lord Haw Haw, se gausse des hommes de cette garnison qu'il appelle « Ali Baba Morshead et ses Vingt Mille Voleurs[183] » ou encore les « rats de Tobrouk », une expression qui fera florès.

6.

ÉTÉ 1941 : L'AFRIKAKORPS DEVIENT UN CORPS D'ÉLITE

Le matin du 9 avril, pendant que Rommel fonce sur Tobrouk, l'Aufklärungs-Abteilung 3 reçoit l'ordre de contourner le périmètre de Tobrouk et de se porter à la frontière égyptienne pour s'emparer de Bardia. « Un bataillon de reconnaissance qui ne fait pas du 60 km/h ne vaut rien », annonce Rommel à Wechmar. Le mouvement du bataillon ne passe pas inaperçu des défenseurs de Tobrouk, dont l'artillerie tente d'entraver l'avance. L'*Oberleutnant* Everth, appuyé par quelques Pak, parvient finalement à Bardia, localité qui surplombe la Méditerranée du haut de l'escarpement côtier au pied duquel se situe un petit port. Laissant une compagnie pour tenir la ville, Wechmar dispose le reste de son bataillon sur les hauteurs avoisinantes[184].

Le 11 avril, il reçoit le renfort d'une des premières unités de la 15. Panzer-Division débarquée à Tripoli : le bataillon de motocyclistes de l'*Oberstleutnant* Knabe. Rommel confie à ce dernier un Kampfgruppe qui aligne également des pièces antichars et antiaériennes. Knabe doit atteindre la frontière égypto-libyenne à Capuzzo. La mission est claire : empêcher les forces britanniques en Égypte d'interférer avec les opérations de Rommel vers Tobrouk. Le dispositif de Wavell sur la frontière est cependant des plus limités. Seules quelques colonnes mobiles sont aux avant-postes. L'Égypte est protégée par la « Mobile Force » du Brigadier Gott, conglomérat d'unités diverses rescapées de la déroute de Libye. Elles sont renforcées par la 22nd Guards Brigade et des unités d'artillerie et d'antichars qui quittent la zone du Caire pour rallier le front[185]. Les forces encore disponibles pour assurer la défense de Mersa Matrouh et du Delta sont réduites au minimum.

Une occasion semble manquée en ce printemps 1941, alors que la Regia Marina italienne est encore au sommet de ses capacités avec du mazout dans ses cuves. Si la Wehrmacht avait consenti à un effort plus conséquent en Libye tandis que l’armée britannique était confrontée à des opérations en Grèce, en Irak et en Éthiopie, l’Égypte aurait alors été beaucoup plus à portée de main qu’elle ne le sera au cours de l’été 1942.

L’ensemble des unités de l’Axe sur la zone frontière, y compris des éléments de la Trento, est regroupé au sein du Kamfgruppe von Herff, qui doit défendre le port et la forteresse de Bardia ainsi que les forts de Solloum et de Capuzzo dont les défenses sont renforcées. Rommel, qui lui rend visite, insiste auprès de Herff pour qu’il mène une défense offensive : effectuer des reconnaissances en force au sud et au sud-est, rechercher l’ennemi et le défaire. Le 24 avril, Herff s’exécute, mais la violence des tirs ennemis l’oblige à rebrousser chemin. Trois jours plus tard, en dépit de tirs nourris, les Allemands parviennent cette fois à s’emparer de l’importante passe d’Halfaya. Montés sur des Kübelwagen, ils ont été confondus avec une unité de Panzer, sans qu’il faille y voir une quelconque ruse de guerre – l’identification de l’ennemi est en effet difficile dans la chaleur et la poussière du désert. Les Britanniques ont renoncé à défendre Halfaya et se sont repliés jusqu’à Buq Buq. Après ce succès facile, Rommel rappelle une partie du Kampfgruppe Knabe sur le front de Tobrouk où il s’apprête à nouveau à attaquer en force dans le secteur du Ras el-Medauuar. Herff se voit néanmoins enjoindre de ne pas perdre de son agressivité et, le 11 mai, une colonne allemande parcourt plus de 50 kilomètres en Égypte[186].

L’OPÉRATION BREVITY

Wavell ne peut rester insensible à cette menace sur la frontière alors que Tobrouk est assiégée. Le 15 mai, le convoi *Tiger* arrive à Alexandrie en provenance de Grande-Bretagne après avoir emprunté la dangereuse route de la Méditerranée en raison de l’urgence de la situation ; 238 blindés sortent des cales des navires. Churchill espère ainsi une rapide remise en condition de la 7th Armoured Division et pousse Wavell à reprendre l’offensive pour déloger l’ennemi de la frontière égyptienne et rompre l’encerclement de Tobrouk. Mais aucun des blindés nouvellement débarqués ne peut être engagé sitôt son arrivée en Égypte, car ils doivent tous être reconditionnés pour la guerre du désert, une réalité qui échappe à

Churchill. Le moment semble opportun pour mener une opération visant à sécuriser la frontière : en effet, les troupes de l'Axe qui y tiennent position sont manifestement dispersées et n'alignent encore que de faibles effectifs. La 15. Panzer-Division, déployée essentiellement autour de Tobrouk, est maintenant à pied d'œuvre en Afrique.

Une force armée désirant pénétrer en territoire libyen depuis l'Égypte doit impérativement surmonter un obstacle de taille : franchir l'escarpement côtier, dont les falaises culminent à près de 200 mètres, par une des deux seules passes, à savoir Solloum et le col d'Halfaya. Attaquer en contournant par le désert implique des contraintes logistiques insurmontables à long terme. Il importe donc aux Britanniques de reprendre ces deux positions, afin de pouvoir pousser jusqu'à Tobrouk. Tout comme Rommel se leurre sur ses possibilités d'emporter la place de Tobrouk, les Britanniques, qui n'engagent que de faibles effectifs, sous-estiment leur adversaire.

Le 15 mai 1941, ils lancent l'opération Brevity sous le commandement de Strafer Gott (un jeu de mots entre son nom – « Dieu » en allemand – et une célèbre phrase allemande datant de la Première Guerre mondiale : *« Gott strafe England »,* « Que Dieu punisse l'Angleterre »). Avec la 22nd Guards Brigade et les 51 chars de la 7th Armoured Brigade, ils reprennent position sur la passe d'Halfaya, à Solloum et au fort Capuzzo. À Capuzzo même, le bataillon italien qui défend les positions résiste avec acharnement et les Britanniques ne s'emparent que d'une partie de la ville. Une première contre-attaque de Panzer, à peine 24 engins de la 5. Leichte-Division, est repoussée au sud de Capuzzo, qui est malgré tout reprise par les Allemands ; le 1st Durham Light Infantry y déplore 90 pertes. En revanche, les 12 Panzer de Herff s'avèrent incapables de surmonter l'obstacle de Sidi Azeiz où ils échouent par trois fois.

Rommel fait alors intervenir la 15. Panzer-Division, en particulier son Panzer-Regiment 8 commandé par l'*Oberst* Cramer, jusque-là cantonné dans le secteur de Tobrouk. La jonction avec le Kampfgruppe Herff est effective au matin du 16 mai. Rommel prévient Herff que « la situation générale autour de Tobrouk dépend de l'attaque[187] ». Les unités de Panzer sont cependant sérieusement handicapées par le manque de carburant et la multiplication d'ennuis mécaniques sur des engins en rodage dont on force les moteurs[188] – en plein désert de surcroît –, et les opérations restent limitées. Comme lors de sa chevauchée à travers la Cyrénaïque du 31 mars au 8 avril, Rommel n'a pas la patience de laisser à ses unités le temps

d'effectuer la maintenance nécessaire. La contre-attaque peut être rapide : à Capuzzo le 15 mai, l'Afrikakorps dispose de 18 Panzer dans l'heure qui suit l'évacuation de la place. Le lendemain, 40 Panzer occupent à nouveau Capuzzo au petit matin. Les Britanniques, peu habitués aux mouvements nocturnes, supposent que ces Allemands ont forcément passé la nuit dissimulés à proximité du fort[189]. Quand les combats cessent, Rommel a donc repris Capuzzo et Solloum, mais les Britanniques tiennent encore la passe d'Halfaya où se retranche un bataillon d'infanterie renforcé de la 22nd Guards Brigade appuyé par 9 chars. Le 1st Durham Light Infantry compte environ 160 pertes. Les Britanniques ont perdu 18 Matilda ; 6 appareils de la Desert Air Force ont été abattus mais aucun avion de l'Axe ne semble avoir été perdu. Les Italiens laissent un certain nombre de prisonniers et les Allemands déplorent la perte de 3 Panzer et de 260 soldats[190]. Le bilan est donc modeste. Mais ces opérations ont mis en lumière la vulnérabilité du Matilda face au 88 mm ainsi que les difficultés à coopérer des unités blindées et d'infanterie chez les Britanniques. Malheureusement, la leçon ne sera pas retenue lors de la prochaine passe d'armes qui aura lieu un mois plus tard.

Le 19 mai, quelques Panzer envoyés vers le village de Qalala, dans le secteur du point 206, pour y détruire des tours d'observation sont violemment pris à partie par des Matilda et des antichars : dès les premiers tirs, les chefs de chars disparaissent sous leurs écoutilles puis ordonnent le repli. Le lendemain, les tankistes allemands laissent échapper un cri de joie quand ils entendent un bulletin d'information britannique affirmant qu'il n'y a aucun soldat allemand en Égypte : ils sont la preuve vivante du contraire[191]. Le 26 mai, après plusieurs jours d'escarmouches, Rommel déclenche l'opération Skorpian, une attaque sur Halfaya développée suivant trois axes sous le commandement de l'*Oberst* von Herff. Cramer commande un Kampfgruppe regroupant des éléments des deux régiments de Panzer de l'Afrikakorps soutenus par des pièces de Pak et de FLAK. Il attaque les Britanniques depuis le sud. Au sud et au sud-ouest de Cramer, le Kampfgruppe Wechmar rassemble les deux bataillons de reconnaissance de l'Afrikakorps. Le Kamfgruppe Knabe aligne des motocyclistes et de l'artillerie. Enfin, plus au nord, attaquant depuis l'ouest, en direction du wadi Agrag, Rommel engage le I/ Schützen-Regiment 104 de l'*Hauptmann* Bach, pasteur dans le civil et âgé de 49 ans.

Bach progresse le long du plateau en haut de l'escarpement et dans la plaine. Ses hommes éprouvent de sérieuses difficultés. Cramer, ralenti par une zone sableuse, n'a pu le soutenir la veille et a donc été contraint d'attendre le lendemain matin. Après avoir formé un hérisson défensif, les Panzer ont ainsi pu bénéficier d'opérations de maintenance bienvenues[192]. Au matin du 27 mai, Bach fait une seconde tentative contre la passe d'Halfaya. Promis à devenir une des figures légendaires de la guerre du désert, il parvient à neutraliser certaines positions britanniques particulièrement gênantes grâce à des tirs de canon bien ajustés. Il se lève alors et mène ses hommes à l'assaut. Un *« hourra »* retentit. Les balles sifflent et les obus éclatent çà et là. Simultanément, Cramer attaque au revers des Britanniques avec ses Panzer et les motocyclistes de Knabe. À 6 h 15, l'Afrikakorps contrôle à nouveau la passe d'Halfaya. Les défenseurs du 3rd Coldstream Guards du lieutenant-colonel Moubray parviennent à s'esquiver, laissant 170 hommes sur le terrain, 12 canons et 5 Matilda[193]. Cette victoire allemande a finalement mobilisé des effectifs assez nombreux, dont trois des quatre bataillons blindés de l'Afrikakorps : cela fait beaucoup pour repousser une modeste garnison. Comme pour en justifier l'emploi, Rommel laisse entendre que les Britanniques avaient établi des défenses puissantes sur la frontière pour conserver leurs gains de Brevity, à savoir Halfaya[194], mais nous avons vu qu'il n'en était rien. Quelques chars Matilda, encore considéré comme un blindé efficace, sont ornés de croix allemandes et reprennent du service au sein des régiments de Panzer.

L'OPÉRATION BATTLEAXE : NOUVEAU TRIOMPHE POUR L'AFRIKAKORPS

Wavell reçoit de nouvelles instructions alors qu'il doit déjà faire face à l'invasion de la Crète et au début du soulèvement mené par Rachid Ali en Irak, alors que la campagne d'Afrique orientale bat son plein et que les tensions montent avec la Syrie française encore sous l'obédience de Vichy. Le général anglais s'oppose à la dispersion de ses maigres ressources, mais la campagne de Syrie lui est imposée. L'opération Exporter y est lancée le 8 juin, amputant encore les moyens de l'armée britannique au Moyen-Orient qui s'apprête à attaquer Rommel. C'est dans ces conditions difficiles que Wavell met au point l'opération Battleaxe. Il s'agit en quelque sorte

d'une reprise de Brevity, avec des moyens nettement plus conséquents, car on peut enfin compter sur les chars du convoi *Tiger*.

La 4th Indian Division du général Messervy et la 4th Armoured Brigade équipée de chars Matilda doivent s'emparer de la passe d'Halfaya, de Solloum, de Bardia et de Capuzzo dans une attaque frontale tandis que le flanc gauche sera assuré par la 7th Armoured Division de Creagh (dotée de nouveaux chars Crusader, des engins rapides mais mal armés et au blindage peu épais) qui opérera en direction de la crête de Hafid. L'ensemble des forces terrestres est placé sous la direction du général Beresford-Peirse. Les trois généraux britanniques impliqués dans l'opération, ainsi que la 4th Indian Division, reviennent d'Afrique orientale, où ils ont vaincu les Italiens. On fait grand cas de l'expérience des troupes, en particulier des Guards et des Indiens[195]. La couverture aérienne sera assurée par la Desert Air Force, bien qu'une partie des escadrilles manque encore d'expérience dans la guerre dans le désert et alors que certaines unités doivent être affectées à la protection des convois assurant le ravitaillement de Tobrouk puisque les Allemands contrôlent désormais la Crète où peut se déployer la Luftwaffe.

La partie ne sera pas facile pour les Britanniques. Rommel met en place un réseau défensif, c'est-à-dire un système de *Stützpunkte* (points de défense), dont Halfaya, destinés à briser toute tentative de contre-attaque britannique depuis l'Égypte. Chaque point d'appui doit être capable d'assurer une défense tous azimuts et dispose de réserves en vivres et en eau lui permettant de combattre isolément pendant deux jours. De surcroît, on établit trois zones de point d'arrêt (dont Capuzzo), moins généreusement dotés en artillerie. En arrière, outre la position fortifiée de Bardia, se trouvent, prêts à intervenir, les 85 Panzer de la 15. Panzer.

Le 13th Corps, sous la direction de Beresford-Peirse, passe à l'attaque le 15 juin. Les Indiens et les Matilda sont décimés par le feu d'enfer qui s'abat sur eux depuis la position fortifiée d'Halfaya défendue par des unités allemandes, dont de terribles 88 mm, ainsi que par les Italiens du commandant Pardi, placés sous le commandement du pasteur Bach. Déployés comme à l'exercice face à un ennemi qui a l'avantage de la position, les assaillants ne manquent pas d'allant mais les éclats d'obus fusent en tous sens et les tubes de 88 mm ne cessent de cracher la mort, leurs mitrailleuses balayant les pentes et le moindre repli de terrain. Les assaillants sont partis confiants : après tout, la passe d'Halfaya est tombée

sans difficulté majeure au cours de l’opération Brevity, ses défenseurs avaient été surpris dans leur sommeil. Un mois plus tard, la donne a changé. Les blindés britanniques se transforment rapidement en carcasses fumantes où périssent de valeureux tankistes dans d’affreuses souffrances. La passe d’Halfaya est devenue *« Hellfire Pass »,* la passe du feu de l’enfer. Bach s’offre même le luxe de lancer quelques contre-attaques et envoie des patrouilles pour localiser l’infanterie indienne avant de la soumettre aux tirs de l’artillerie et des mortiers. En trois jours de combats, les défenseurs d’Halfaya ont détruit 20 Matilda et capturé une centaine d’adversaires. Bach ne compte que 40 pertes dans les rangs de ses fantassins (il faut y ajouter celles parmi les servants d’artillerie et probablement des Italiens)[196]. Rommel reconnaît lui-même le fait d’armes : « Le commandant Bach et son unité, qui défendaient le col, se battaient comme des lions[197]. »

À Capuzzo, Musaïd et à Solloum (le haut), les Britanniques remportent d’éphémères succès. Très vite, ils sont confrontés à la contre-attaque de la 5. Leichte-Division, rappelée de Tobrouk, et de la 15. Panzer-Division, qui engagent chacune une centaine de Panzer. L’*Oberstleutnant* Knabe et son état-major sont restés cachés jusqu’à la tombée de la nuit dans une conduite en ciment sous la route. Les Anglais renoncent à poursuivre leur succès, à la suite à l’intervention des Panzer de l’*Hauptmann* Kümmel, ce qui lui vaut le surnom de « lion de Capuzzo ». La 15. Panzer-Division a connu des difficultés le premier jour et le bilan est loin d’être satisfaisant pour Rommel, d’autant que la garnison d’Halfaya est isolée et que de nombreux canons ont été perdus, mais l’infanterie adverse n’est pas parvenue à suivre les tanks qui ont pris le fort Capuzzo et qui doivent donc le tenir sans l’appui des fantassins au lieu de refaire le plein de munitions et d’essence.

Sur le flanc gauche, les chars de la 7th Armoured Division échouent devant les défenses de la crête de Hafid, dont les pièces de Pak et de FLAK de l’*Oberleutnant* Paulewicz sont si bien dissimulées que les emplacements des armes lourdes sont invisibles aux yeux de l’ennemi. Il faut frapper au moment opportun, ouvrir le feu lorsque l’infanterie attaquera et que les chars seront tout près. Les défenses du point 208 cèdent un temps sur le flanc gauche, mais la situation est vite rétablie par les 88 mm[198]. L’exploit, occulté par la défense de Bach à Halfaya, est réel. Les Britanniques sont en fait tombés dans une véritable embuscade – 19 blindés britanniques auraient été détruits[199].

Le 17 juin, Beresford-Peirse n'a plus que 39 chars en état de fonctionner et, avec la 5. Leichte-Division à Sidi Suleiman, la 22nd Guards Brigade et une partie des blindés sont menacés d'encerclement. Les tankistes de la 5. Leichte sont pourtant confrontés eux aussi à des difficultés, notamment à la chaleur. L'*Hauptfeldwebel* Wendt se souvient que « les contours des véhicules ennemis deviennent à un tel point si peu visibles du fait de la chaleur vacillante que vous ne pouvez plus dire quel type de véhicule vous avez en face de vous[200] ». La confusion des combats dans le désert est telle que tous peuvent être amenés à faire une erreur d'appréciation : ainsi, un Matilda dans lequel s'est réfugié l'équipage d'un autre tank détruit est éperonné par un Panzer. Les Anglais sont capturés et un sergent ne manque pas de saluer l'acte chevaleresque du *Leutnant* Frede qui a eu le tact de ne pas utiliser son canon. La vérité est que le char de Frede est un char de commandement, donc doté d'un canon factice[201]. En passe d'être isolé, le 13th Corps est contraint à la retraite. Creagh et Messervy, deux anciens des Indes dialoguant entre eux en hindoustani sur les ondes par mesure de sécurité, en prennent l'initiative, sans attendre l'aval de Beresford-Peirse[202]. La chute du point 206, le seul à ne pas disposer de pièces de 88 mm, est l'unique succès réel de Batttleaxe, obtenu non sans mal, puisque cinq blindés britanniques sont perdus[203].

Les Britanniques ont perdu 970 hommes, 36 avions et 101 chars. Les pertes allemandes se montent à 680 hommes, 10 avions et 12 chars détruits (et plusieurs dizaines endommagés). Cette bataille est la grande victoire du FLAK de 88 mm, dont les capacités antichars sont connues depuis la guerre d'Espagne. Les artilleurs de 88 revendiquent la destruction de 79 chars ennemis[204]. On touche aussi aux limites d'une application sur le terrain des renseignements fournis par Ultra. Les informations qui parviennent sur le bureau de Wavell sont bien souvent périmées et ne remplacent en aucune manière le renseignement récupéré sur le front. Ainsi, la veille de Battleaxe, la compagnie d'écoute radio de l'Afrikakorps intercepte l'envoi du message *« Peter »* à toutes les unités britanniques pour le lendemain. Ce même code *« Peter »* ayant été envoyé à la veille de Brevity un mois auparavant, Rommel sait que Wavell va attaquer[205].

Le 22 juin, Wavell apprend qu'il va échanger son poste avec celui du commandant en chef de l'armée des Indes, le général Auchinleck. Churchill, très habilement, évite ainsi d'être accusé de faire porter ses propres erreurs sur les épaules de Wavell. Auchinleck, *« The Auk »*, pur

produit de l’armée des Indes au sein de laquelle il a servi tout au long de sa carrière, a multiplié les postes de haute responsabilité : commandant en chef allié en Norvège à Narvik, commandant en chef dans le Sud de l’Angleterre où les Britanniques s’attendaient à un débarquement allemand pendant l’été 1940 puis, de retour en Inde, il y occupe le poste militaire suprême en qualité de commandant en chef de l’armée des Indes. En octobre, Beresford-Peirse, également très critiqué, cède son commandement au général Godwin-Austen tandis que le général Gott remplace le général O’Moore Creagh à la tête de la 7th Armoured Division.

De son côté, à la lumière des opérations Brevity et Battleaxe, Rommel a très bien compris l’importance de la passe d’Halfaya, de Sidi Azeiz et du fort Capuzzo et il entend les fortifier afin d’en faire des pièges antichars pour les blindés britanniques. La position d’Halfaya se voit dotée notamment de quatre pièces françaises de 155 mm, des prises de guerre provenant du butin de juin 1940 ou obtenues en bonne et due forme des Français de Vichy en Tunisie[206]. Alors que l’investissement de Tobrouk retient toute son attention, Rommel doit assurer ses arrières sur la frontière égyptienne. À cet effet, il renforce son réseau défensif de *Stützpunkte.* Battleaxe ayant démontré le bien-fondé du dispositif et l’importance des fortifications frontalières, celles-ci sont développées. Le dispositif s’articule autour de grands ensembles défensifs (Sidi Omar, Halfaya, Solloum, Bardia), soit un réseau de points fortifiés reliés entre eux et pouvant se soutenir mutuellement. Outre des avant-postes, des tranchées, des réseaux de barbelés et des champs de mines, ainsi que des tourelles de Matilda mis hors de combat lors de Battleaxe, Rommel décide de disposer les armes lourdes de chaque point d’appui selon un schéma triangulaire : une position de tir d’une pièce d’artillerie est ainsi protégée par deux postes de mitrailleuses retranchées en retrait de celle-ci. Chaque position accueille entre 20 et 80 soldats.

LA POURSUITE DU SIÈGE DE TOBROUK[207]

Pendant que ces événements embrasent la frontière égypto-libyenne, l’échec de Rommel à Tobrouk dans le secteur du Ras el-Medauuar début mai 1941 ne signifie pas – loin s’en faut – que le front sur le périmètre de Tobrouk demeure inactif. Les raids aériens se succèdent : plus de 400 en juillet et en août selon les estimations australiennes. Les tours d’observation

d'artillerie, parfois de simples poteaux ou encore des plates-formes aménagées sur une structure métallique, poussent tout autour du périmètre dans les deux camps[208]. Morshead préconise en effet de multiplier les raids nocturnes sur les positions tenues par les soldats de l'Afrikakorps et leurs camarades italiens. Toutefois, les répliques de l'artillerie et surtout l'efficacité des servants de mitrailleuses germano-italiennes causent des pertes toutes les nuits. Les mortiers sont particulièrement redoutables dans le secteur dit *« Forbes Mound »*, où les hommes de Rommel n'hésitent pas à tirer à la moindre provocation. Des unités australiennes sont contraintes de changer de retranchements, preuve de l'importance cruciale de toujours préparer des positions alternatives pour chaque poste de défense. Positionné à l'est de Tobrouk, un canon de 155 mm français de l'Afrikakorps, surnommé le « Bardia Bill », soumet le port de Tobrouk à des tirs particulièrement gênants lors du chargement et du déchargement des navires à l'ancre. Le 1er juillet, on y déplore 20 blessés. Un raid peut également prendre de l'ampleur et impliquer des blindés : le 3 juin, des tanks engagent 8 blindés adverses mais sont repoussés par l'artillerie.

La nuit est également mise à profit pour renforcer les défenses, assurer les liaisons avec les avant-postes ou mener toutes sortes de missions. L'Afrikakorps est cependant aux aguets. Dans la nuit du 22 juin, les Australiens perdent 10 hommes qui se rendaient à un poste de surveillance. La nuit suivante, alors qu'ils mettent en place des barbelés, 3 hommes sont tués et 8 autres blessés par des tirs de mortier bien ajustés. Le 1er juillet, après quatre heures de travail, des soldats et des sapeurs réussissent à enlever 500 mines, qui seront immédiatement réutilisées. Les champs de mines sont couverts par des mitrailleuses et surveillés par des sentinelles, aussi ce genre d'opérations peut s'avérer très dangereux. Le 2 juillet, c'est la carcasse d'un char germano-italien qui est détruite à proximité d'El-Adem, car on suppose que l'ennemi s'en sert comme poste d'observation.

La garnison assiégée effectue aussi des raids d'infanterie de nuit. Les Australiens s'avèrent bien plus efficaces que leurs ennemis à ce jeu-là : le 20 juillet, ils envoient une patrouille dans le secteur de Bur el-Carmusa. L'affaire s'engage certes plutôt mal, car ils se trouvent empêtrés dans des barbelés. Mais, à l'issue de l'engagement, s'ils comptent 6 blessés et 1 disparu, ils revendiquent la mise hors de combat de 50 à 60 ennemis. Les

Italiens répliquent aussitôt avec 150 à 200 hommes, repoussés par les 24 soldats indiens d'un avant-poste du 18th Cavalry Regiment : les défenseurs chargent baïonnette au canon et mettent en fuite l'ennemi, qui semble bien peu belliqueux en fin de compte. On rapporte que, lors d'un raid, les Australiens ont égorgé tous les servants endormis d'une pièce d'artillerie italienne, épargnant l'un d'eux à dessein. Les Australiens estiment que leurs adversaires italiens sont en général trop bruyants quand ils mènent ce genre de raids dont le succès est pourtant lié à la plus grande discrétion lors de l'approche de l'objectif. Ou bien ils espèrent attirer l'attention pour être engagés à longue portée et justifier un repli vers l'arrière pour se mettre à l'abri. Des prisonniers germano-italiens confient à leurs gardiens que leurs patrouilles vont rarement jusqu'en territoire contrôlé par les Australiens. Le *no man's land*, au-delà des avant-postes de sécurité de l'Axe, appartient donc aux hommes de Morshead. Si leurs raids sont bien souvent couronnés de succès, il reste que la coordination entre différentes patrouilles peut s'avérer problématique. En face, les Italiens et l'Afrikakorps cherchent des contre-mesures.

Un soldat de l'Afrikakorps ramené dans les lignes australiennes rapporte à ses geôliers que les troupes allemandes ne dorment pas de la nuit. Elles prennent le petit déjeuner dès le lever du jour et les hommes dorment à tour de rôle au cours de la journée, dans la chaleur accablante. Les troupes de Rommel installent des projecteurs ou emploient des chiens pour détecter ces *raiders* nocturnes. L'intensité des tirs de nuit est à la hauteur de la nuisance de ces attaques australiennes : il importe de museler les « rats de Tobrouk » Le 21 juillet, ce sont 1 000 obus d'artillerie et 600 tirs de mortier qui s'abattent sur les premières lignes du périmètre. Pour tromper l'ennemi, les Italiens de la Brescia disposent des chars factices au sein de leurs positions. Mais Rommel s'insurge en constatant que ces soldats ne savent faire usage de leurres : il faut les bouger sans cesse et non les laisser en permanence au même endroit[209]. Avec l'expérience, les Allemands établissent la composition type d'une patrouille : 16 hommes avec un groupe en avant-garde doté d'une mitrailleuse, deux flancs-gardes avec des hommes armés de mitraillettes et un groupe de soutien. Un mortier, des mines et au moins un fusil antichar sont emportés pour parer à toute éventualité[210]. Les Germano-Italiens devenus plus vigilants, les patrouilles sont de plus en plus dangereuses et moins populaires dans les rangs australiens.

Les patrouilles de Morshead s'éloignent parfois considérablement du périmètre défensif sans rencontrer d'ennemis, à l'instar d'un groupe de *Ben Carriers* le 14 juin. Le 30 juin, au contraire, les Australiens repèrent des patrouilles ennemies et attaquent une position italienne à la baïonnette : 12 défenseurs sont tués et un treizième est capturé. Le 16 juillet, une patrouille de 17 Australiens mène un raid à la mitraillette Thompson, à la grenade et à la baïonnette au sud de Bir Bu Assatein, qui cause entre 25 et 30 pertes à l'adversaire. Le succès n'est pas toujours au rendez-vous : la mécanique peut se gripper (quatre mitraillettes s'enrayent en effet au cours d'un raid à cause de la poussière et du sable), ou les défenseurs peuvent être particulièrement coriaces. Le 3 août, les Australiens attaquent trois postes adverses. Le premier est arraché à des défenseurs allemands déterminés qui y abandonnent 8 prisonniers ; les 19 assaillants, eux, comptent 8 hommes grièvement blessés. Le deuxième poste résiste en dépit de plusieurs assauts soutenus, et celui sur le dernier échoue en raison de la multiplication des pièges et des mines antipersonnel. Le 4 août, des soldats de l'Afrikakorps contre-attaquent contre le premier poste défendu par 22 soldats et parviennent sur l'objectif avant que les renforts australiens ne soient en mesure d'intervenir. Au final, les pertes australiennes dépassent la centaine d'hommes. Les Allemands peuvent donc se montrer de redoutables adversaires au cours de cette guerre de coups de main.

Dans la nuit du 15 au 16 juillet, le capitaine Weston use d'un stratagème : il s'approche d'une sentinelle ennemie puis prend la poudre d'escampette en se repliant vers les positions australiennes. Il espère ainsi attirer et capturer la sentinelle. Mais celle-ci ne l'a pas suivi, Weston a couru trop vite. À l'inverse, le 8 août, une patrouille de 10 sapeurs australiens essuie des coups de feu, mais les artilleurs anglais n'ont pas répliqué car ils attendaient en fait que les positions ennemies se dévoilent pour les prendre pour cible.

Bien plus que sur tout autre théâtre d'opérations, ces patrouilles menées en profondeur du dispositif de Rommel autour de Tobrouk sont cruciales, selon le lieutenant-colonel Williams, officier commandant un régiment d'artillerie à Tobrouk. Un artilleur, qui ne bénéficie d'aucun repérage aérien, ne peut en effet se limiter aux zones d'observation. Dans certains secteurs, les soldats de Rommel tiennent les meilleurs postes d'observation et les Britanniques ne peuvent surveiller le territoire ennemi au-delà de 1 800 mètres. Grâce à ce travail constant de recueil d'information sur le

terrain, l'artillerie peut être employée de façon optimale. Rommel est moins entreprenant de ce point de vue. Ses hommes, pas assez nombreux pour tenir le dispositif, ont besoin de récupérer et de se préparer aux combats futurs. Un Henschel d'observation conduit ainsi des tirs d'artillerie presque tous les jours à partir de la mi-mai, les cibles privilégiées des artilleurs de l'Axe étant bien souvent les canons de la garnison[211]. Par ailleurs, il entend prendre la forteresse de Tobrouk à l'automne au cours d'un assaut minutieusement préparé.

Rommel dispose d'effectifs insuffisants pour prendre Tobrouk au cours du printemps et de l'été 1941, lors desquels il doit parer les tentatives maladroites de la Western Desert Force sur la frontière. Pourtant, la situation de la 9th Australian Division dans la forteresse est délicate. L'immense effort logistique qu'implique la poursuite du siège cause des difficultés à Morshead. La mer est l'unique voie de ravitaillement. Or, en juin, aucune nourriture fraîche ne parvient aux assiégés et les munitions commencent à manquer. La consommation normale de munitions s'élève à 40 tonnes journalières, elle tombe à 5 tonnes en juin contre 17 d'avril à octobre en moyenne. Fin mai, les réserves ont diminué de façon fort alarmante. Le rationnement est aggravé par la préparation de l'opération Battleaxe puisque la priorité du ravitaillement va à la Western Desert Force et non à la garnison de Tobrouk. C'est ainsi que, le 6 juin, les pièces de 25 livres sont restreintes à 10 coups quotidiens. Il faut dire que Wavell et le haut commandement au Caire ont l'espoir de lever le siège[212].

Fin juillet, les pertes australiennes sont de 2 500 hommes et Morshead réclame l'envoi de 6 000 remplaçants. Mais les ressources humaines de son pays ne sont pas inépuisables. Des centaines d'hommes – entre 500 et 600 – souffrent d'épuisement suite à une trop longue exposition en première ligne. Par ailleurs, en dépit de la réputation de combattants hors pair dont jouissent les Australiens, force est de constater que le meilleur côtoie parfois le pire : aucun des hommes arrivés en renfort dans un bataillon le 18 juillet ne sait utiliser un fusil-mitrailleur, un fusil antichar ou une grenade[213]. Les Britanniques sont confrontés à une autre difficulté : le gouvernement australien, par la voix des Premiers ministres Menzies puis Fadden et enfin Curtin, exige la relève de ses troupes. L'Australie entend également réunir la 7th Australian Division, victorieuse en Syrie en juillet 1941, et la 9th Australian Division afin de constituer un corps

d'armée purement australien, point sur lequel les Britanniques s'étaient engagés au début du conflit – les circonstances avaient cependant conduit à engager les unités australiennes de façon dispersée. Enfin, d'autres considérations nationales ne sont pas à écarter : les troupes du Dominion australien sont sérieusement mises à contribution – Libye, Grèce, Crète, Syrie – et la propagande allemande s'empare du sujet. Churchill n'en éprouve que du ressentiment. Une participation accrue des Britanniques dans le siège semble opportune. Pourtant, la défense héroïque de Tobrouk par les Australiens constitue incontestablement une lueur d'espoir et de fierté dans une conjoncture marquée par de nombreux échecs[214].

Au cours de l'automne, les unités australiennes sont donc peu à peu relevées par la 70th British Division et la Polish Carpathian Brigade du général Kopanski, une unité polonaise qui ne demande qu'à en découdre. Du printemps à l'automne, 47 000 hommes sont évacués tandis que 34 000 autres sont amenés en renfort – 34 navires sont coulés et 33 endommagés lors de ces transports. Mais les forces de l'Axe ne sont pas en mesure d'empêcher ces mouvements de troupes. Entre le 17 septembre et le 25 octobre, la relève sera finalement opérée au cours des missions Supercharge, Treacle et Cultivate[215]. Ravitaillement et matériel font donc défaut dans la forteresse puisque la relève des Australiens suppose que les transports soient dévolus en priorité au personnel mais aussi aux blindés. Les pertes de la garnison d'avril à décembre 1941 se montent à 3 800 hommes, dont 3 200 Australiens[216].

L'ÉTÉ SUR LE FRONT AFRICAIN

Tobrouk résiste donc. La saison estivale est une épreuve physique et morale pour les hommes de Rommel. L'Afrikakorps dispose d'un journal dès le début de la campagne de Libye, un bureau permanent équipé de machines à écrire est mis en place à Tripoli puis à Benghazi. Baptisé *Die Oase (L'Oasis)*, cet hebdomadaire traite du front africain, mais donne également des nouvelles des autres fronts et du monde entier, tout en n'omettant bien sûr aucunement d'informer les soldats sur la situation en Allemagne. Les journaux sont distribués à la troupe par la poste militaire. Un bihebdomadaire circule aussi au sein de l'armée de Rommel : le *Adler von Hellas (L'Aigle de Grèce)*. Destiné aux unités de la Luftwaffe en service sur le théâtre d'opérations méditerranéen, ce magazine de 20 pages

propose des grilles de mots croisés, des jeux et des histoires drôles. Imprimé à Vienne, il est distribué aux unités via Athènes[217]. Par ailleurs, les soldats allemands en Afrique lisent occasionnellement les journaux que leur envoie leur famille par courrier, peu de livres circulent parmi eux.

Côté britannique, on sait que 30 % des soldats lisent des thrillers et des aventures du Far West, 30 % des essais, biographies et des romans, 15 % des livres de guerre, 10 % des nouvelles, 10 % de l'humour, 5 % de la poésie ou des pièces de théâtre[218]. On essaie de s'occuper au mieux. Certains soldats allemands recréent un jeu d'échecs en utilisant des munitions de plusieurs calibres pour simuler les différentes pièces[219]. À proximité de la mer, on se détend à la plage. Des orchestres militaires réussissent parfois à rejoindre les troupes combattantes et leur offrent un concert, tandis que quelques officiers entreprenants réussissent à procurer des instruments de musique à leurs hommes. D'autres encore, tel Otto Henning, bénéficient même de séances de cinéma en plein désert. Le projecteur est placé sur un camion et un écran est étendu. Rien de tel pour être repéré par l'ennemi à des lieux à la ronde : en période d'activité de la RAF, on ne projette donc qu'une partie du film[220].

La troupe dispose des postes de radio militaires pour la réception des émissions émises d'Europe. Celles qui émanent de la station radio allemande de Belgrade sont particulièrement faciles à recevoir. Cette station va vite établir un lien particulier avec l'Afrikakorps puisqu'elle diffuse régulièrement la chanson qui devient le symbole de cette unité et presque son hymne : *Lili Marleen.* Schraepler écrit ainsi à son épouse : « Presque tous les soirs, j'entends *Lili Marleen* sur Radio Athènes. Tout le monde l'écoute. Au début, je n'avais pas compris que cette chanson exprime nos pensées et sentiments à l'égard de ceux qui nous sont chers en Allemagne. Maintenant, je sais que nos pensées se rejoignent dès que cet air retenti[221]. » En moins d'un an, cette chanson d'amour, interprétée par Lale Andersen d'après le texte de Norbert Schultze, devient un des « tubes » de la Seconde Guerre mondiale. De 1941 à 1944, une douzaine de stations radio allemandes la jouent une trentaine de fois par jour. Marlene Dietrich et d'autres la chanteront pour les soldats alliés. Les Britanniques en sont tout aussi adeptes, bien qu'initialement les autorités britanniques n'aient guère apprécié que leurs soldats écoutent une chanson allemande, qui plus est concernant une femme qui semble être de petite vertu. Ils écoutent également une station de Palestine et, bien sûr, la BBC[222].

Pour Rommel, qui écrit presque quotidiennement à son épouse, sa « très chère Lu », les préoccupations sont autres que la célèbre mélodie entonnée par ses hommes. Alors qu'il se prépare à attaquer Tobrouk, il veut s'assurer qu'aucune menace ne pèse sur ses arrières en direction de la frontière égyptienne. Aussi entreprend-il un raid en Égypte. À l'aube du 14 septembre 1942, il lance l'opération Sommernachtstraum (Songe d'une nuit d'été), ayant pour but de capturer un dépôt de ravitaillement britannique. Les unités de reconnaissance allemandes qui patrouillent sur la frontière rencontrent des difficultés croissantes et la Desert Air Force est plus que présente dans le ciel. Il est donc impératif d'en connaître plus sur les intentions des Britanniques. Trois colonnes franchissent la frontière égyptienne ; Rommel, perché sur son « Mammouth », accompagne la colonne la plus septentrionale. Le Kampfgruppe Schütte suit la ligne de l'escarpement qui domine la plaine côtière, le Kampfgruppe Stefan suit le même mouvement en parallèle plus au sud, tandis que le Aufklärung-Abt 3 manœuvre le long du *« Wire »* (la ligne de barbelés édifiée par les Italiens matérialisant la frontière entre la Libye et l'Égypte) avec pour instruction de soulever le plus de poussière possible. À midi, les pinces se referment à l'endroit supposé du dépôt, où ils ne trouvent que des conserves et des bouteilles vides. La seule consolation est la capture d'importants documents dans un camion sud-africain. Rommel n'est pas satisfait et ordonne de lancer les colonnes plus en avant. À court de carburant et soumises au pilonnage de la RAF et de l'artillerie au sud de Sofafi, les unités allemandes font demi-tour et repassent la frontière. L'analyse des documents capturés convainc Rommel que les forces britanniques en Égypte ne vont rien entreprendre et qu'il peut donc s'attacher à réduire Tobrouk. Il se trompe lourdement.

L'Afrikakorps – temporairement rebaptisé Panzerkorps Afrika du 15 au 21 août[223] – se renforce et se réorganise. Les victoires du printemps – Brevity et Battleaxe – ont regonflé le moral de la troupe, sa réorganisation et son entraînement sont en passe d'en faire un corps d'élite, rompu à la guerre du désert. Rommel, qu'on surnomme le « Renard du désert » depuis Battleaxe[224], est désormais le chef du Panzergruppe Afrika, activé le 15 août. L'Afrikakorps est confié au général Ludwig Crüwell, un des meilleurs spécialistes des blindés. Celui-ci se montrera très qualifié pour le poste, ne le cédant en aucune manière à Rommel dans ses talents de tacticien. Le nouveau chef d'état-major de l'Afrikakorps est l'ambitieux *Oberst*

Bayerlein, dont on a bien souvent surévalué la compétence réelle au cours du conflit. Avec la formation du Panzergruppe Afrika, Rommel a donc à sa disposition un nouvel état-major. Son chef d'état-major est le très compétent général Gause, envoyé en Afrique par l'OKH, qui a tenté – en vain – de mettre en place un nouveau commandement allemand en Libye pour chapeauter Rommel. Loin d'intriguer pour le compte de Brauchitsch et de Halder qui l'ont dépêché pour surveiller et contrôler le Renard du désert[225], Gause va s'avérer l'homme de la situation et un subordonné loyal[226]. Corollaire direct de cette réorganisation, Rommel est promu au grade de *General der Panzertruppen*. Parmi les nouveaux venus en Libye, on distingue également l'*Oberstleutnant* Westphal, l'élégant et tout aussi compétent nouveau chef des opérations. Tous ces officiers de talent et le matériel qui parvient en Afrique sont de nature à relativiser quelque peu l'aspect secondaire souvent conféré à ce théâtre d'opérations. Le changement affecte également les Italiens : Gariboldi, avec lequel Rommel a fini par s'entendre, cède la place au général Bastico, qui entre en fonction le 12 juillet, bien décidé à rappeler qui détient l'autorité en Libye[227].

La 15. Panzer-Division de Neumann-Silkow est désormais au complet en Afrique et la 5. Leichte-Division, qui a pris un régiment de fantassins à la 15. Panzer-Division, est rebaptisée 21. Panzer-Division sous le commandement du général von Ravenstein. Ces deux unités forment l'Afrikakorps. La 15. Panzer-Division perçoit 11 nouveaux Panzer débarqués à Tripoli le 12 août et de nombreux engins sont remis en condition au sein des deux divisions de Panzer[228]. Une division allemande en partie motorisée, la division z.b.V.Afrika de Sümmermann, est formée à partir de différentes unités présentes en Afrique, dont 7 bataillons d'infanterie. Il arrive que cette division z.b.V.Afrika ou qu'une unité italienne, en l'occurrence la Savona, soit rattachée à l'Afrikakorps. C'est au cours de ce même été qu'est instituée la bande de bras « Afrikakorps », cousue sur le bas de la manche des tenues des soldats allemands, qui justifient de deux mois de service en Afrique. Loin d'être réservée aux seules divisions blindées de l'Afrikakorps, cette mesure est étendue à tout le personnel allemand en Afrique du Nord, ce qui contribue à forger une identité, à renforcer un esprit de corps qui existe déjà chez tous les *Afrikakämpfer* (les soldats qui combattent en Afrique) – mais pas chez les Italiens – alors que l'Afrikakorps est en passe de devenir une unité d'élite[229].

Le 20e corps motorisé du général Gambara regroupe la division blindée Ariete et ses 146 chars ainsi que la division motorisée Trieste. Le 21e corps du général Navarini est pour sa part formé des divisions d'infanterie Bologna, Trento, Pavia, Brescia et Savona. L'ensemble de ces troupes, hormis le corps de Gambara, est placé sous le commandement de Rommel dans le cadre du Panzergruppe Afrika. Dans l'immédiat, le principal objectif de celui-ci reste Tobrouk. Appuyé par Paulus qui a inspecté le front africain au printemps, il réclame et obtient l'envoi de pièces d'artillerie lourdes. Celles-ci arrivent en nombre dans le cadre de l'ArKo 104 (Artillerie-Kommando) commandé par le général Böttcher. Mais les ressources limitées dont dispose Rommel l'obligent à repousser sans cesse l'offensive. Sur la frontière égyptienne, dont les fortifications sont nettement renforcées suite à Battleaxe, il a disposé la Savona et plusieurs Kampfgruppen allemands, soutenus par 23 pièces de 88 mm. L'investissement de Tobrouk est assuré par les autres unités d'infanterie italiennes ainsi que par la division z.b.V.Afrika. Entre Tobrouk et la frontière égyptienne, Crüwell garde en réserve l'Afrikakorps et ses 244 chars et sa centaine d'antichars. Le 20e corps motorisé est en position à l'ouest et au sud de Tobrouk.

La période estivale est mise à profit. Les soldats de l'Afrikakorps et leur matériel ont grand besoin de cette pause bienvenue. La réalité de la guerre du désert est éprouvante, loin des images relayées par la propagande. On souffre des conditions climatiques extrêmes et il n'est pas question de chameaux et de palmiers. Lorsque l'*Oberleutnant* Kuhn se fait soigner à Derna, le médecin ne peut s'empêcher de relever que, face au bleu de la mer et à la verdure des arbres, on aurait dit « un petit garçon découvrant un sapin de Noël[230] ». Outre la réorganisation sur le plan divisionnaire, on met à profit l'accalmie pour parfaire les tactiques et tirer les enseignements des combats menés jusqu'alors. On apprend l'importance de la discipline de feu et de ne pas se révéler trop tôt, surtout pour l'infanterie. On apprend également à s'orienter dans le désert, notamment avec les compas solaires et magnétiques qui s'avèrent indispensables. La formation et l'intégration des nouvelles recrues n'en sont que plus aisées. Contrairement aux premiers soldats de l'Afrikakorps arrivés en hiver, ces dernières ont pu bénéficier d'un début d'acclimatation sous le soleil estival d'Italie. Les nouveaux venus adoptent très vite les pratiques des vétérans et certains réflexes

salvateurs – comme regarder dans les chaussures le matin pour s'assurer qu'aucun scorpion ou serpent n'y a trouvé refuge pendant la nuit – persisteront de retour au pays bien des années après la guerre[231].

On renforce également les positions défensives. Les parapets de pierre (les sangars) rendent les positions bien trop aisément repérables. On met à profit la végétation, quand il y en a, on disperse les positions, on apprend à se mettre à couvert. Les officiers de l'Afrikakorps préconisent aussi de constituer des positions factices qui attireront les regards de l'ennemi et détourneront son attention des véritables positions au ras du sol sous les filets de camouflage. Désormais de « vieux Africains », les hommes de Rommel ont intégré les principes de base de la guerre dans le désert. Par exemple, il est évident que la réverbération du soleil sur un pare-brise signifie invariablement le risque d'être pris pour cible par l'ennemi. On apprend à camoufler les véhicules avec davantage de dextérité. Les pierres ou les couvertures sont utilisées pour protéger de l'ardeur du soleil estival les pneus d'un véhicule.

La tactique d'engagement des Panzer est particulièrement étudiée[232]. La formation de marche d'une division de Panzer dans le désert repose sur l'étroite coopération entre les différentes armes. Le commandement doit constamment être en liaison avec toutes ses formations afin d'assurer leur emploi optimal. Les flancs et l'avant-garde sont constitués par les unités de reconnaissance, dotées de blindés légers, d'automitrailleuses et de motocyclettes. En second échelon, les Panzer et les Pak, qui constituent la force de frappe principale, sont prêts à intervenir, avec le soutien de l'artillerie et, en retrait de l'infanterie motorisée et des autres composantes de la division. L'arrière-garde est constituée de fantassins motorisés et d'unités de FLAK. D'autres pièces de FLAK sont disposées sur les ailes. Les unités ainsi organisées se déploient sur un large front et sont aptes à réagir à toute menace de quelque direction qu'elle provienne. Une Panzer-Division peut alors occuper un vaste rectangle d'environ 3 kilomètres sur 5. Les Panzer attaquent selon la procédure de la *Flaschenmarsch.* Au contact de l'ennemi, ce sont les canons antichars qui se portent contre lui. Les Panzer doivent esquiver, effectuant souvent une feinte en se repliant afin d'attirer les tanks britanniques vers le piège antichar. Pour les Allemands, contrairement aux Britanniques, ce sont les antichars qui doivent prioritairement détruire les blindés ennemis. Il semble aux Anglais que cette avance en masse des Panzer peut s'arrêter dans l'attente d'une réaction

ennemie. C'est alors que l'artillerie et les antichars allemands interviennent. Ils s'emploient à maintenir les tanks anglais à distance respectable – 1 500 à 2 500 mètres –, le canon qui équipe les tanks étant inefficace à cette distance contre le blindage des Panzer. Ces derniers manœuvrent ensuite sur le flanc de l'ennemi pour parachever sa défaite et toute contre-attaque britannique se heurte de plein fouet à l'artillerie ennemie qui la stoppe immanquablement. Pourtant, l'ennemi peut y remédier s'il se positionne en embuscade, à défilement de tourelle, et attend d'être à bonne distance pour ouvrir le feu. Ou bien, dans la plus pure tradition de la cavalerie, il peut foncer à toute allure sur son adversaire à partir de trois directions, en une charge suicidaire.

La notoriété de l'Afrikakorps atteint son zénith en Allemagne, Rommel est devenu une icône de la propagande nazie. Le général se prête d'ailleurs avec complaisance à ce jeu. S'il compte de nombreux ennemis au sein des plus hautes sphères de la Wehrmacht, s'il est considéré avec suspicion voire défiance par nombre de ses subordonnés immédiats, la plupart de ses soldats l'admirent, y compris les Italiens placés sous son commandement. Il sait en effet se montrer affable avec ses hommes. Il n'hésite pas à partager leur sort et à se placer lui-même en danger, évoluant sans cesse en première ligne. Mais, en dépit de son aura, Rommel éprouve quelque jalousie à la lecture des exploits de ses pairs en Union soviétique. On peut supposer que l'OKH l'a laissé dans l'ignorance de Barbarossa jusqu'à son déclenchement pour éviter que ce favori n'intrigue pour y prendre part[233]. Il entend bien tenir lui aussi un rôle de premier plan dans cette guerre. Il se veut le conquérant de l'Égypte. Pour cela, il doit d'abord réduire la place forte de Tobrouk. À la mi-novembre, les préparatifs pour l'assaut final sont presque achevés. L'OKH en est informé dans le courant du mois d'octobre pour avaliser ses décisions[234]. L'optimisme est alors de mise à Berlin quant à la conclusion de la guerre menée à l'Est. En juillet 1941, Paulus rédige un mémorandum sur un projet d'offensive à l'automne 1941 via la Syrie et la Palestine qui coïnciderait avec une invasion de l'Égypte par Rommel. Début 1942, deux Panzerkorps attaqueraient ensuite depuis le Nil en direction du Tigre[235]. Un autre mémorandum, de Brauchitsch cette fois, étudie les opérations en Méditerranée après la chute de l'URSS qu'on juge imminente : attaques contre Gibraltar, Malte et l'Égypte puis offensive à la fois vers la Syrie et le golfe Persique[236]. Rommel s'apprête donc à attaquer Tobrouk. Pourtant, il est pris de vitesse par Auchinleck.

7.

L'opération Crusader : l'Afrikakorps contraint au repli

La 8th Army se renforce

Lorsque Claude Auchinleck accède au poste de commandant en chef au Moyen-Orient, la guerre est entrée dans une autre dimension depuis l'invasion allemande de l'Union soviétique. Pour Churchill, la Wehrmacht va désormais être accaparée par les besoins gigantesques de ce front immense et il appartient à Auchinleck de saisir l'opportunité qui s'offre aux Britanniques. Celui-ci, au grand dam de Churchill, refuse. Il estime indispensable de conclure l'affaire de Syrie et de disposer d'une force suffisamment puissante et entraînée. Il entend parachever l'entraînement de ses troupes afin d'éviter à tout prix de subir une déconvenue semblable à celle de l'opération Battleaxe[237].

Le 26 septembre 1941, l'armée britannique présente en Égypte prend le nom de 8th Army, un titre parfaitement justifié au regard de l'importance des effectifs. Pour commander cette armée, Auchinleck nomme, le 10 août[238], le général Sir Alan Cunningham, auréolé de ses triomphes en Afrique orientale et frère du chef de la Mediterranean Fleet basée à Alexandrie. Le choix de Cunningham est controversé : le désert ne ressemble en rien aux montagnes d'Afrique orientale et, de plus, ce fantassin ignore tout de l'art de diriger des formations blindées. Or, la clé du succès dans le désert repose sur les tanks et la force de frappe de la 8th Army est précisément constituée de trois brigades blindées.

Dès son arrivée au Caire, Auchinleck prépare les plans de sa future offensive. Les rapports transmis par Ultra donnent des éléments intéressants

sur l'ordre de bataille allemand. Ils sont mis à profit pour mettre le plan au point[239]. Des informations supplémentaires sont fournies par les *raiders* du LRDG qui établissent une surveillance de la route côtière à peu de distance d'El-Agheila[240]. *« The Auk »* bénéficie de l'arrivée de matériel américain, en l'occurrence des chars légers M3 surnommés Honey (« chérie » en anglais) ou Stuart (du nom d'un célèbre chef de cavalerie sudiste pendant la guerre de Sécession), rapide mais faiblement blindé et mal armé. Un nouveau char d'infanterie, le Valentine, lent et mal armé, commence à arriver pour remplacer le Matilda. À la veille de l'offensive, la 8th Army compte dans ses rangs 100 000 hommes, 5 000 véhicules et 735 chars[241], dont 131 à Tobrouk[242] (Rommel dispose de 386 Panzer et chars italiens). À ce total, il convient d'ajouter les 260 blindés placés en réserve, prêts à combler les pertes. En outre, 240 autres chars vont arriver à Alexandrie pour former le noyau de la 1st Armoured Division. Auchinleck dispose en outre de 34 000 camions, 600 pièces d'artillerie, 200 canons antichars, 240 canons de DCA et 900 mortiers[243]. L'équipement est donc disponible en abondance, la logistique est assurée et les troupes nombreuses et motivées. Pour permettre la constitution de stocks suffisants, diverses unités du génie, dont les 10th et 13th New-Zealand Railway Construction Company, entreprennent de prolonger la voie ferrée partant d'Alexandrie en direction de Mersa Matrouh jusqu'à Misheifa[244]. Les Allemands lancent contre celle-ci un raid de commandos débarqués à bord du sous-marin U-331. Ces hommes du Lehr-Regiment-Brandenburg z.b.V. 800 ont pour mission de couper la voie ferrée à hauteur d'El-Daba. Le raid est un échec[245].

Il est un temps envisagé de contourner le flanc sud de Rommel par le désert. Mais cela impliquerait la dispersion des unités de la 8th Army et surtout rendrait vulnérables ses lignes de communication démesurément étendues sur des centaines de kilomètres alors même que l'Afrikakorps serait en mesure de mener la bataille en puisant dans ses stocks accumulés depuis des semaines[246]. De cette idée ne sera gardée que la décision d'envoyer une Oasis Force (29th Indian Brigade et les automitrailleuses du 6th South-African Armoured Car Regiment) sous le commandement du Brigadier Reid ayant pour mission d'attaquer depuis l'oasis de Jarabub en direction de l'oasis de Jalo[247].

On envisage en revanche d'attaquer directement vers Tobrouk, ce qui représente une telle menace que Rommel sera contraint d'engager ses Panzer qu'Auchinleck entend bien anéantir[248]. Le 13th Corps du général

Godwin-Austen avec 135 chars (4th Indian Division du général Tuker, 2nd New-Zealand Division du général Freyberg et 1st Army Tank Brigade de Watkins) neutralisera alors les défenses germano-italiennes sur la frontière d'Halfaya à Bardia et assurera la couverture des bases avancées de la logistique de la 8th Army[249]. La capture de cette zone frontalière est essentielle pour l'approvisionnement de la 8th Army via la Via Balbia, faute de quoi l'armée devra être ravitaillée par la route du désert, longue et dispendieuse en carburant, et néfaste pour la mécanique des camions.

Le 30th Corps du général Norrie avec 477 chars (7th Armoured Division du général Gott et 1st South-African Division du général Brink) a pour mission d'anéantir l'Afrikakorps. Il est prévu que la confrontation ait lieu à Gabr Saleh, après quoi le 30th Corps se dirigera vers Tobrouk ou vers Bardia selon l'évolution de la situation. Encore faut-il que Rommel morde à l'hameçon, car ce lieu-dit n'est d'aucune utilité aux Allemands. Or le plan postule que Rommel réagira. Norrie, qui préférerait avoir Sidi Rezegh comme objectif, doit veiller à ne pas disperser ses trois brigades blindées (4th, 7th et 22nd Armoured Brigades), bien que la 4th Armoured doive tenir un rôle de flanc-garde. De surcroît, plus de 100 chars d'infanterie Matilda et Valentine sont alloués au 13th Corps au lieu de les concentrer avec ceux de la 7th Armoured Division du 30th Corps. Pour compliquer encore les chances de succès des Britanniques, les communications radio vont s'avérer difficiles. En effet, Cunningham, resté à l'arrière, se trouve à des dizaines de kilomètres de l'action[250].

À Tobrouk, à réception de l'ordre, la TOBFORCE – 70th British Division et la 32nd Army Tank du *Brigadier* Willison – doit effectuer une sortie en direction de la 8th Army dans le but de s'emparer du secteur d'El-Duda. La garnison doit aussi prendre plusieurs points défensifs ennemis, notamment *« Butch », « Tiger »* et *« Jack »*[251].

En prélude de l'offensive imminente d'Auchinleck, 59 hommes du N° 11 Commando menés par le lieutenant-colonel Keyes débarquent sur les arrières de l'ennemi pour attaquer le quartier général allemand de Beda Littoria et la villa de Rommel pour éliminer ce dernier. Seule une petite partie du commando parvient au QG qui est attaqué dans la nuit du 17 novembre. Les combats sont brefs et Keyes est tué. Rommel est absent, n'ayant en fait que très peu séjourné à Beda Littoria. Il dépêchera son chapelain pour l'inhumation avec tous les honneurs de la guerre du jeune

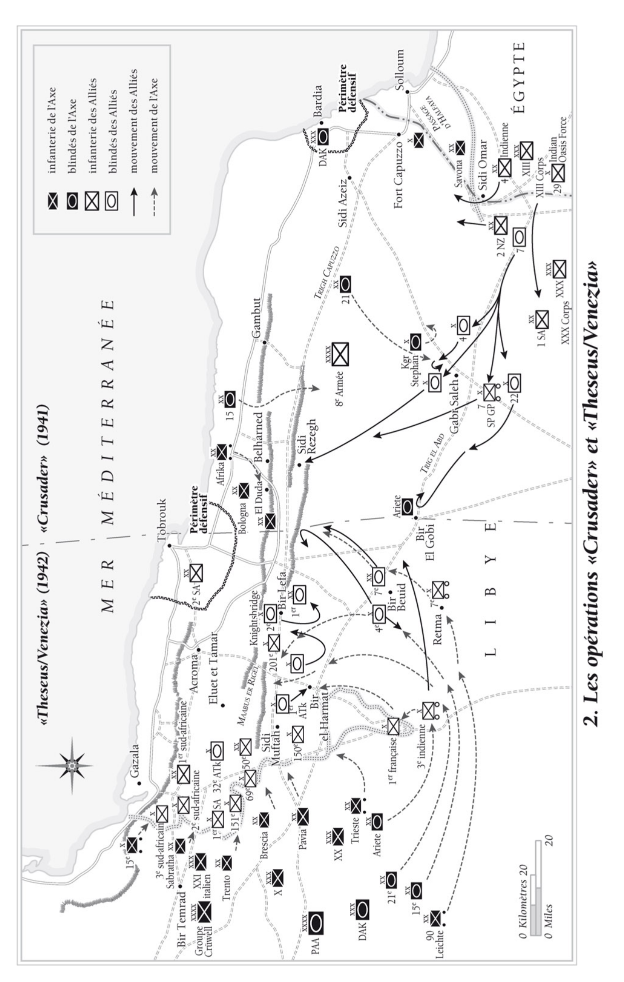
officier britannique et de quatre Allemands. Keyes recevra la Victoria Cross à titre posthume.

Pour maximiser leurs chances, les Britanniques entreprennent des opérations de bombardement et d'attaques au sol pour réduire le potentiel aérien adverse. L'*Air Vice-Marshall* Coningham, le patron de la Desert Air Force, prélève le maximum d'appareils présents au Moyen-Orient pour soutenir l'offensive de la 8th Army : 550 avions opérationnels sont disponibles (plus 66 à Malte) contre 340 avions des forces de l'Axe en état de vol en Afrique (auxquels il faut ajouter 750 avions de la Tripolitaine à la Grèce, ainsi que les forces aériennes métropolitaines italiennes)[252].

C'est également en prélude à l'opération Crusader qu'est engagé pour la première fois le L Detachment, Special Air Service. Le capitaine Stirling, bouillant officier du N° 8 Commando, a persuadé le général Auchinleck de le laisser créer un régiment spécialisé dans l'attaque des aérodromes ennemis en parachutant des saboteurs sur les arrières de Rommel. L'opération est un fiasco[253]. Mais, opérant ensuite en tandem avec les patrouilles du LRDG, qui feront office de taxis pour les hommes de Stirling tout en menant leurs opérations de renseignements, le SAS constituera l'une des unités de commandos les plus célèbres et les plus efficaces du conflit.

AUCHINLECK SURPREND ROMMEL

Rommel est accaparé par les préparatifs de l'assaut contre Tobrouk. Il sait que le temps joue contre lui et il entend hâter les événements. Le 1er novembre, il s'envole pour Rome pour expliquer les détails de son plan au Commando Supremo. Le haut commandement italien est convaincu par ce plan et l'accepte. La division z.b.V.Afrika, rattachée au 21e corps italien, relève la Bologna de part et d'autre de la Via Balbia le 15 novembre. Elle devra réaliser une percée par laquelle s'engouffrera la 15. Panzer-Division[254]. Rommel est donc à Rome avec son épouse et ne retourne en Afrique que le 18 novembre, jour du déclenchement de Crusader, manquant de peu d'être absent le jour de l'offensive de son adversaire. En Afrique, une tempête se déchaîne les 16 et 17 novembre. Dans ces conditions, aucune reconnaissance aérienne n'est possible.



2. Les opérations «Crusader» et «Theseus/Venezia»

Mais l'opération Crusader, qui doit permettre de délivrer Tobrouk et d'asséner un coup mortel à la Panzerarmee Afrika, débute comme prévu le 18 novembre, après la marche d'approche. Le ciel est maussade et l'orage terrible qui s'abat sur le désert empêche toute intervention de la Desert Air Force, mais dissimule la marche d'approche de la 8th Army à travers le désert. Les unités de reconnaissance du Kampfgruppe Wechmar, avançant vers la frontière, observent des patrouilles ennemies ainsi que la présence de tanks. Wechmar se voit donc adjoindre des pièces antichars pour parer à toute éventualité. Quand Ravenstein rapporte ces observations, Crüwell est tout de suite convaincu qu'une offensive ennemie est en cours. Les Britanniques observent le silence radio[255], ce n'est pas bon signe. Pourtant, Rommel ne croit pas à une offensive britannique.

Les 4th et 7th Armoured Brigades progressent sur la piste de Trigh el-Abd et repoussent Wechmar. Dans l'ensemble, l'avance du 30th Corps est satisfaisante, les pertes étant très légères face à une opposition presque nulle. En revanche, certaines unités fraîchement arrivées dans le désert,

comme la 1st South-African Division et la 22nd Armoured Brigade sont gênées par les difficultés de la navigation et de la conduite dans le désert[256]. Rommel, persuadé que ces mouvements sont sans importance, refuse de se laisser divertir, son attaque sur Tobrouk étant imminente. Crüwell, le chef de l'Afrikakorps, le somme de le laisser intervenir pour contrer ce qui lui semble au contraire constituer une offensive de grand style. L'atmosphère au QG du Panzergruppe Afrika semble plus sereine qu'au QG de l'Afrikakorps. Le 19 novembre, le *Major* Schraepler, l'aide de camp de Rommel, prend le temps d'écrire à sa femme : « L'Anglais s'est livré à cette attaque pour détourner notre attention de Tobrouk. Rommel, revenu depuis hier après-midi, a eu une belle surprise[257]. » Quelques jours plus tard, le 23 novembre, il reviendra à nouveau sur la surprise suscitée par l'attaque britannique, non sans remettre en cause le jugement de son supérieur : « On ne se doutait de rien ! […] On ne peut expliquer cette avancée fantôme que par le fait que Rommel, uniquement concentré sur l'assaut de Tobrouk, n'a pas voulu recueillir d'autres informations[258]. » Dans son journal de guerre, l'état-major du Panzergruppe témoigne de son admiration pour l'habileté avec laquelle la 8th Army a su discrètement se déployer et s'estime chanceux qu'elle n'en ait pas tiré davantage profit[259].

Le 19 novembre, Norrie lance la 22nd Armoured Brigade sur Bir el-Gobi, tenue par l'Ariete[260]. Bir el-Gobi s'avère en fait particulièrement bien défendue et les Anglais subissent le feu meurtrier de l'artillerie et des antichars italiens difficilement repérables dans leurs positions défensives. Les blindés britanniques sont également victimes de mines tandis qu'un duel s'engage avec les blindés de l'Ariete. Les Anglais sous-estiment la ténacité et de l'efficacité au combat des Italiens et perdent entre 50 et 80 blindés pour la perte de 30 à 50 chars, 12 canons et 200 Bersaglieri du côté italien[261]. À l'inverse des Britanniques, Rommel, même s'il a eu à leur endroit des jugements sévères devant Tobrouk en avril 1941, ne méprise pas les troupes italiennes. Il lui arrive même d'estimer qu'elles en font plus qu'il ne leur en demande[262]. Le succès italien est donc complet : les défenses de Bir el-Gobi demeurent intactes tandis qu'une brigade blindée anglaise est réduite de moitié avant même d'avoir combattu l'Afrikakorps. Les Sud-Africains prennent à leur charge le secteur de Bir el-Gobi le lendemain, mais Pienaar, qui commande la 1st South-African Brigade, refuse d'attaquer, arguant qu'il est douteux qu'il remporte un succès là où une brigade blindée a échoué.

Pendant que la 22nd Armoured Brigade se fait durement étriller à Bir el-Gobi, la 7th Armoured Brigade s'élance vers Sidi Rezegh, une cuvette au pied d'un escarpement occupée en partie par un aérodrome. Les blindés britanniques y surprennent une unité de l'armée de l'air italienne et capturent 19 appareils. Sans soutien d'infanterie, la brigade blindée se trouve vite stoppée par les positions du Kamfgruppe Mickl[263]. Harry Lupton, tankiste au 2nd Royal Tank Regiment, se souvient que, après la pluie de la nuit, des fleurs surgirent de partout. « C'était une vision incroyable[264]. » Le Support Group de la 7th Armoured Division, à savoir de l'infanterie et 72 canons, commandés par « *Jock* » Campbell, se positionne à son tour à Sidi Rezegh avec l'unité de reconnaissance de la division sud-africaine. De son côté, la garnison de Tobrouk tente une sortie et s'approche de Sidi Rezegh par le nord. Cunningham entend faire converger Scobie depuis Tobrouk et Campbell depuis Sidi Rezegh vers El-Duda. Cette manœuvre supposait que l'Afrikakorps soit au préalable défait à la faveur d'une bataille de chars. Or celle-ci, pierre angulaire de tout le plan de l'offensive Crusader, n'a pas eu lieu puisque Rommel n'a pas réagi comme escompté par Cunningham…

Les Germano-Italiens ne restent pas passifs et renforcent leurs positions surplombant l'aérodrome, notamment l'éminence de Belhammed, qui tient la cuvette sous son feu. Cunningham est alors plutôt euphorique, estimant que la prise de Sidi Rezegh est un immense succès et que l'Afrikakorps a subi d'importantes pertes, sur la base d'un rapport erroné de la 4th Armoured Brigade. Rommel comprend enfin l'urgence de la situation et il annule définitivement l'ordre d'attaque sur Tobrouk. Il est conforté dans sa décision par le fait que la BBC dévoile un peu prématurément sur ses ondes l'importance de l'offensive lancée par Auchinleck[265].

La 4th Armoured Brigade de Gatehouse subit également un sévère revers les 19 et 20 novembre, dans un face-à-face mortel avec le Kampfgruppe Stephan de la 21. Panzerdivision de Ravenstein. Ce groupe de combat reçoit l'ordre d'anéantir les unités britanniques qui menacent l'Aufklärungs-Abt. 3 ; Crüwell a en effet réussi à faire fléchir Rommel, qui consent à cette manœuvre. L'Afrikakorps démontre tout son talent dans le combat de Gabr Saleh, les Panzer simulant comme à leur habitude un repli pour attirer les chars anglais sur les positions des antichars allemands qui opèrent des coupes claires dans les unités blindées britanniques dont les

chars ont un blindage insuffisant. L'impossibilité de tirer des obus explosifs, pourtant indispensables pour réduire les positions d'artillerie et d'infanterie, est un handicap sérieux pour les brigades blindées anglaises. La 4th Armoured Brigade subit une sérieuse défaite. Les soldats de la 15. Panzer-Division, comme le *Feldwebel* Gliese, sont ravis de pouvoir enfin combattre : « Autour de notre Panzer, l'humeur est excellente. Finalement, après un long été et l'automne dans le désert, le combat est à nouveau en vue. » D'autres, comme le *Leutnant* Liestmann, sont persuadés qu'ils ne survivront pas à la bataille[266]. La 21. Panzerdivision est engagée à Gabr Lachem tandis que la 15. Panzerdivision de Neumann-Silkow entre enfin en lice. Mais elle est inutilement dépêchée par Crüwell à Sidi Azeiz, où il n'y a en fait que quelques automitrailleuses britanniques[267].

Pendant ce temps, le 13th Corps est parvenu à encercler les garnisons germano-italiennes de la frontière. Ces positions frontalières sont toutefois dotées de redoutables pièces de 88 mm qui déclenchent un feu d'enfer et provoquent une nouvelle hécatombe dans les rangs des Matilda – 46 blindés sont perdus lors de la prise de Sidi Omar Nuovo et dans la tentative opérée sur Libyan Omar. Alors qu'il tente de prévenir ses camarades d'une attaque de la Desert Air Force, Mathias Beck, un de ces soldats de l'Afrikakorps en garnison à la frontière, reçoit une balle qui lui traverse la bouche de part en part sans casser la moindre dent[268]. Solloum, Bardia et Halfaya tiennent.

Les deux premiers jours de bataille ont été coûteux pour les Britanniques, mais rien n'est encore joué. Le soir du 20 novembre, la 4th Armoured Brigade et la 22nd Armoured Brigade, venue à la rescousse de la première depuis Bir el-Gobi, se sont repliées au sud du Trigh el-Abd, avec environ 200 chars. Les pertes allemandes sont négligeables, d'autant plus que l'Afrikakorps, restée maîtresse du terrain, peut récupérer tous les engins endommagés. La journée n'est pas finie pour les tankistes : il leur faut surtout refaire le plein de carburant, se réapprovisionner en munitions et effectuer diverses réparations : « Nous commencions à avoir des dommages à la transmission et au moteur. Dans quelques Panzer, la radio à très haute fréquence ne voulait plus marcher », se souvient Horst Sonnenkalb[269].

Les duels entre formations blindées sont terribles. Si de nombreux tankistes périssent carbonisés dans leur engin en flammes, d'autres sont mitraillés en tentant de l'évacuer. Les cris inhumains des hommes

transformés en torches vivantes glacent le sang des témoins de ces tragédies. C'est ainsi que le conducteur Ulrich Kiel perd la vie, prisonnier de son Panzer dont le canon bloque le panneau de sortie de son poste de conducteur. Theodor-Ludwig Greif, qui n'est pas insensible aux cris de désespoir de son camarade, lui lance son pistolet à travers la trappe… En vain. Franz Münch, le radio de Greif, qui monte dans un nouveau Panzer, préfère donc laisser son écoutille ouverte : bien mal lui en prend car un obus anglais frappe l'engin et un éclat passe par l'ouverture pour se loger dans le crâne de l'infortuné[270]. L'*Oberleutnant* Wuth, de la 15. Panzer-Division, manque de peu de se faire tuer par des tirs d'artillerie et de mitrailleuses alors qu'il s'apprête à regagner l'habitacle de son Panzer[271]. D'autres parviennent à sauter de leur char en flammes et à éteindre le feu qui consume leurs vêtements en se roulant dans le sable.

SIDI REZEGH

Le 21 novembre, Rommel ordonne à l'Afrikakorps d'obliquer vers le nord-ouest et d'attaquer Sidi Rezegh. Crüwell surgit donc depuis le sud et surprend les Britanniques, qui ne s'attendent évidemment pas à être assaillis depuis cette direction. Une bataille dure et confuse s'engage jusqu'à la tombée de la nuit. La 7th Armoured Brigade est quasiment anéantie dans cette mêlée furieuse puisqu'elle est réduite à 20 blindés en état de marche (sur 141 le 18 novembre)[272]. Au nord, la 70th Division perçant depuis Tobrouk est confrontée à des troupes de l'Axe orientées vers le nord et l'ouest tandis que d'autres soldats germano-italiens sont déployés face au sud pour affronter le 7th Support Group qui tient Sidi Rezegh (exceptées les hauteurs à l'est et à l'ouest qui demeurent aux mains de la division z.b.V.Afrika) et qui attaque vers le nord. Mais ce même 7th Support Group ainsi que la 7th Armoured Brigade sont également déployés face au sud pour s'opposer au gros de l'Afrikakorps qui fonce vers le nord. Ce dernier est lui-même talonné par les 4th et 22nd Armoured Brigades. À ce moment, il reste encore aux Anglais un peu plus de 200 chars en état de combattre[273].

Le 21 novembre, la TOBFORCE engage le combat et attaque le périmètre germano-italien dans l'intention de percer vers El-Duda. *« Butch », « Tiger »* et *« Jack »* sont pris par les bataillons d'assaut à la grenade et baïonnette au canon. Conformément à leurs traditions, les Écossais partent à l'assaut aux accents des cornemuses. Le soutien des chars Matilda s'avère

décisif. Néanmoins, aucune percée n'est réalisée car la division z.b.V.Afrika résiste. Les pertes sont sérieuses : il n'y a plus que 40 tanks et automitrailleuses en état de combattre (sur 160). Le 2nd Black Watch est décimé : il a quitté le périmètre avec 632 hommes et se trouve réduit à 165 combattants en l'espace d'une seule journée[274]. Cependant, 1 000 soldats ennemis, dont beaucoup d'Allemands, ont été capturés ainsi que 40 canons[275]. Rommel est préoccupé par cette nouvelle menace et il doit s'employer à la conjurer alors que, au sud, il doit également affronter le 30th Corps de Norrie, qui représente un danger encore plus sérieux. Les combats face à la garnison de Tobrouk n'en continuent pas moins avec intensité, d'autant que l'Afrikakorps se trouve aux prises avec des Polonais[276].

Le lendemain, 22 novembre, les trois brigades blindées de la 7th Armoured Division sont pour la première fois réunies, ayant reçu l'ordre de se concentrer à Sidi Rezegh avec une partie de l'infanterie sud-africaine. Rommel se charge en personne de la direction des opérations et décide d'une attaque en tenaille de la cuvette de Sidi Rezegh en engageant la 21. Panzer-Division dans une attaque de flanc sur l'aérodrome. La brutale irruption des Panzer prend les Britanniques au dépourvu. Une centaine de chars sont détruits en un seul après-midi. Il ne reste plus que 150 blindés à la 7th Armoured Division quand les Panzer quittent le terrain d'aviation pour se mettre à couvert et faire le plein de carburant et de munitions. C'est alors que la 15. Panzerdivision surgit de la nuit, balayant la 4th Armoured Brigade et son QG, de telle sorte qu'il ne reste plus que 40 chars opérationnels au matin. Au moment où les Panzer surprennent la 4th Armoured Brigade cette nuit-là, un camion rempli de munitions est incendié, illuminant le secteur comme en plein jour. Le *Major* Fenski ordonne aux Panzer d'allumer leurs phares tandis que le *Leutnant* Beck tire plusieurs fusées éclairantes. Nombre d'équipages de blindés anglais lèvent les bras et les chefs de Panzer, mitraillettes au poing, rassemblent les 170 captifs. Les Anglais ont perdu 35 tanks. « C'était une des plus grandes aventures que j'ai vécue en Afrique », se souvient Horst Sonnenkalb[277]. Les Britanniques n'avaient pas pris les précautions d'usage. En général, comme le rappelle le tankiste Ernest Cheeseman du 5th Royal Tank Regiment, à la nuit tombante, les chars, à l'image des convois de pionniers du Far West, forment un « laager », tourelles tournées vers l'extérieur, tout autour du campement, les véhicules plus légers positionnés à l'intérieur[278]. Dans le

camp allemand, s'il reste près de 150 Panzer opérationnels, certains connaissent des ennuis mécaniques comme le Panzer du *Feldwebel* Kynast dont la transmission lâche : impossible de suivre le rythme de progression à cette cadence accélérée[279].

Au matin du 23 novembre, qui sera le *« Totensonntag »* (le « Dimanche des morts » pour les Allemands), la situation de la 7th Armoured Division semble désespérée. Rommel lance les 15 et 21. Panzer-Divisionen et l'Ariete à l'assaut de Sidi Rezegh. Les Panzer, suivis de l'infanterie motorisée, chargent les positions britanniques. Les tirs fusent de toute part. Nombre de soldats alliés semblent stupéfaits : « Certains ont encore leur tasse à thé et leur petit déjeuner dans leurs mains[280]. » Cette charge inconsidérée est très coûteuse pour les Allemands, qui perdent 70 des 150 Panzer lancés dans l'attaque. Elle l'est tout autant pour l'infanterie puisque les régiments motorisés déployés en formation de combat attaquent avec les hommes encore à bord des véhicules. Le véhicule de Heinz Werner Schmidt n'échappe pas au feu meurtrier. Tapis dans le sable, il s'en tire avec une peu glorieuse blessure au postérieur. « J'avais eu tort de lever la tête. On m'avait sûrement repéré. Les balles commencèrent à siffler de partout. J'étais personnellement visé. À chaque rafale, je me plaquais plus étroitement au sol[281]. »

L'Afrikakorps compte encore 150 chars[282]. L'attaque a toutefois semé le chaos dans les lignes anglaises. Une brigade d'infanterie sud-africaine est détruite et la 7th Armoured Division est réduite à 60 chars. Les Britanniques ont perdu plus de 130 blindés de toutes sortes et laissé à l'ennemi 2 400 prisonniers[283]. Ces derniers – qui seront remis aux Italiens comme tous les soldats alliés capturés en Afrique – ne se laissent pourtant pas abattre aussi facilement : « Des colonnes de prisonniers se formèrent. Escortées par quelques véhicules et détachements de chez nous, elles partirent à pied en direction du nord. Pendant six miles, je roulai près de l'une d'entre elles. Débordant d'excitation, un sergent-major se mit à chanter à tue-tête pour narguer ces soldats vaincus : “Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried.” Des prisonniers qui marchaient en tête d'une colonne lui lancèrent au passage un regard fulgurant. Ceux qui suivaient, dédaignant la provocation, sourirent à pleines dents. Plusieurs se mirent même à entonner le refrain. Et en quelques secondes, toute la colonne le reprit avec entrain[284]. » Rommel jubile : le 30th Corps est en pleine retraite et Sidi

Rezegh est à nouveau entre ses mains. La menace sur Tobrouk est écartée et les Britanniques, le moral vacillant, ont subi de lourdes pertes.

La confusion est le propre de la guerre de mouvement. C'est particulièrement le cas pour la bataille de Sidi Rezegh : on assiste à une série de combats séparés, plus ou moins coordonnés. Les unités engagent l'ennemi à la fois de face et de flanc, se replient, combattent à nouveau[285]… Alors que la confusion règne sur le champ de bataille, Crüwell, monté à bord de « Moritz », son « Mammouth » de commandement pris aux Anglais en avril 1941, se retrouve entouré subitement par des engins blindés légers anglais – dont les munitions sont épuisées – et, ouvrant sa trappe, se retrouve nez à nez avec un tommy tout aussi décontenancé. Une pièce de FLAK de 20 mm ouvre alors le feu opportunément, ramenant les tankistes anglais promptement dans leur véhicule tandis que le « Mammouth » accélère pour se tirer de ce mauvais pas. Crüwell vient d'échapper de justesse à la capture[286].

Le 23 novembre a été une journée décisive. Les tensions ont été vives entre Rommel et Crüwell depuis le début de la bataille[287]. Mais le chef de l'Afrikakorps a jusqu'ici fait preuve de plus de clairvoyance que le Renard du désert. Schraepler, apparemment plus confiant dans les talents de Crüwell qu'en ceux de Rommel, écrit : « Nous vivons des moments critiques. La question de l'être ou du néant du DAK se pose. Le commandement extrêmement habile de Crüwell et l'excellent travail de Bayerlein pourraient nous garantir le succès final[288]. »

L'AFRIKAKORPS SUR LA FRONTIÈRE

Le 24 novembre, Rommel pense pouvoir remporter définitivement la décision en pénétrant en Égypte et semer ainsi le chaos dans les lignes de ravitaillement britanniques. Les éléments blindés du Panzergruppe Afrika (74 Panzer et une centaine de blindés italiens[289]) sont donc lancés vers l'est du 24 au 27 novembre. Cette manœuvre s'avère inutile, car il est impossible de trouver les dépôts de la 8th Army. Leur perte aurait été très grave pour le 30th Corps et leur capture aurait procuré à l'Afrikakorps du matériel et du ravitaillement pour des mois. Quelques succès sont toutefois remportés : 19 tanks sont détruits dans un engagement avec la 15. Panzer-Division – un combat à 300 mètres de distance à peine. Les Panzer surprennent ensuite un atelier caché dans une dépression et incendient 18 chars[290].

Contre toute attente, les positions défensives du 13th Corps sur la frontière s'avèrent particulièrement efficaces. C'est ainsi que la 21. Panzer-Division perd la moitié de ses chars sous les coups des Indiens à Sidi Omar. En outre, il est impossible de remettre en état les 70 Panzer endommagés à Sidi Rezegh. Rommel a mésestimé la solidité du dispositif défensif britannique sur la frontière. Le seul succès obtenu est celui que remporte la 15. Panzer à Sidi Azeiz.

Au contraire, le 30th Corps, épargné par les combats, en position au sud de Sidi Rezegh, a pu remettre en état un nombre conséquent de blindés et recevoir des chars de remplacement : la 4th Armoured Brigade possède maintenant 77 chars, la 22nd Armoured Brigade, 45. Les unités de réparation des ateliers de campagne récupèrent 70 autres tanks – en panne ou légèrement endommagés – sur le terrain[291]. Le QG du 30th Corps est cependant anéanti par l'Afrikakorps qui fait route vers la frontière. Cette nouvelle suscite l'effroi à Londres. Craignant que les Allemands ne mettent la main sur des documents confidentiels qui pourraient compromettre la confidentialité d'Ultra, Churchill ordonne de brûler tous les documents ayant trait à ce service de décryptage qui seraient encore présents sur le front[292].

Pendant ce temps, Rommel s'est égaré avec son état-major dans les lignes anglaises à bord de son seul véhicule de commandement britannique. Il échappe de justesse à la capture alors que l'engin est tombé en panne. Par un hasard improbable, c'est le « Mammouth » de Crüwell, isolé lui aussi, qui vient à sa rescousse. À la nuit tombante, les deux généraux et leurs officiers n'ont pas réussi à franchir le *« Wire »* et doivent attendre le petit matin. Par chance, les patrouilles alliées ne font guère attention à ce camion de commandement… Pendant ce temps, Cunningham comprend le désastre qui s'est abattu sur son armée et ordonne l'abandon de l'opération Crusader. Auchinleck se rend immédiatement sur le front et, conscient de la précarité de la situation dans laquelle se trouvent aussi les troupes de Rommel et des pertes subies par le Panzergruppe Afrika, annule l'ordre. Au contraire, il commande au 13th Corps de se porter vers Tobrouk et de lever le siège. C'est chose faite le 26 novembre quand la 2nd New-Zealand Division appuyée par 86 chars[293] s'empare à nouveau de Sidi Rezegh et opère sa jonction avec la garnison de Tobrouk, rompant ainsi huit mois d'isolement.

L'Afrikakorps, qui combat alors sur la frontière, fait demi-tour le 28 novembre et prend la direction de Sidi Rezegh afin d'y encercler et d'anéantir les Néo-Zélandais. Rommel demeurant introuvable et face à l'aggravation de la situation devant Tobrouk, Siegfried Westphal, resté au QG du Panzergruppe Afrika pendant le raid sur la frontière, a en fait déjà pris sur lui de rappeler la 21. Panzer-Division[294]. Rommel entend isoler à nouveau Tobrouk des Néo-Zélandais, mais Crüwell refuse cet ordre et souhaite au contraire repousser les Néo-Zélandais à l'intérieur du périmètre de Tobrouk. La 15. Panzer-Division obéira finalement à Rommel. Le 1er décembre, Freyberg réussit à percer vers le sud mais 1 600 de ses hommes sont capturés et 38 tanks perdus alors que 800 prisonniers allemands sont libérés. La nouvelle évacuation de Sidi Rezegh provoque du même coup un nouvel encerclement de Tobrouk.

Mais Rommel ne dispose plus d'aucune réserve, ses chances d'emporter la décision semblent donc plutôt minces. Le ravitaillement de la 21. Panzer-Division, étirée sur une vingtaine de kilomètres, est menacé[295]. Pis, son commandant, le général von Ravenstein, est capturé par des Néo-Zélandais le 29 novembre – il a l'honneur controversé d'être le premier général allemand à être fait prisonnier au cours de la Seconde Guerre mondiale. Peu de temps après, le 7 décembre, le chef de la 15. Panzer-Division, le général Neumann-Silkow, est tué. Le général Sümmermann, le chef de la 90. Leichte-Afrika-Division (nouveau nom de la division z.b.V.Afrika depuis le 26 novembre 1941), meurt à son tour le 10 décembre.

Crusader ne devait durer qu'une semaine, or l'affrontement se prolonge depuis trois semaines, engendrant une consommation de carburant énorme. Pourtant, la 8th Army se trouve en meilleure posture que son adversaire. Auchinleck, qui a nommé le général Ritchie, alors sous-chef de son état-major au Caire, à la tête de la 8th Army pour remplacer Cunningham visiblement à bout et décidément trop défaitiste aux yeux du commandant en chef[296], engage de son côté des troupes fraîches ou peu éprouvées : la 4th Indian Divison, la 22nd Guards Brigade, qui vient d'Égypte, et la 1st Armoured Division, encore peu acclimatée, mais qui s'approche de la frontière avec ses 150 chars, un renfort appréciable. Côté allemand, les difficultés logistiques de Rommel sont telles qu'il doit finalement se résoudre à abandonner la Cyrénaïque à un adversaire pourtant battu à chaque combat de chars. Les 1 500 camions reçus des Français depuis la Tunisie n'améliorent en rien la situation : on dénombre 58 modèles

différents appartenant à 17 marques qui s'avèrent inutilisables dans le désert et doivent être donc utilisés uniquement à proximité des ports[297].

L'AFRIKAKORPS EN RETRAITE

Début décembre, Rommel échoue aussi bien à dégager les garnisons de Bardia et d'Halfaya qu'à chasser les troupes de Tobrouk des collines d'El-Duda. Les positions tenues à l'est du périmètre de Tobrouk doivent être évacuées, car Rommel doit faire face à la menace qui pèse sur son flanc dans le secteur de Bir el-Gobi[298]. L'OKH lui promet l'envoi de 9 000 hommes[299], essentiellement d'unités antichars qui arriveront trop tard.

Plus au sud, la colonne britannique qui avance dans le désert depuis l'oasis de Jalo fait peser une menace sérieuse sur les lignes de communication de Rommel. Aussi décide-t-il de dépêcher la 90. Leichte-Afrika-Division et de l'artillerie italienne à Agedabia[300]. Il comprend qu'un repli est désormais inévitable et renonce à l'investissement de Tobrouk pour se replier vers Gazala puis vers la Tripolitaine. Rome ne veut cependant pas abandonner Benghazi et estime que le repli vers la Tripolitaine ne doit s'effectuer qu'en dernier ressort. Le 9 décembre, le général Bastico entérine les décisions de Rommel et place sous son commandement toutes les unités déployées en Cyrénaïque. Mais Rommel envisage de se replier davantage, en l'occurrence sur la ligne El-Agheila-Marada. Bastico, qui espère peut-être que l'entrée en guerre du Japon deux jours plus tôt, puisse avoir des répercussions sur le dispositif britannique en Libye souhaite encore tenir Benghazi. Cavallero en personne, le chef du Commando Supremo, se rend en Libye pour rencontrer Rommel et insiste sur le fait que la Cyrénaïque ne doit être évacuée que progressivement pour sauver l'équipement et les stocks[301].

Le repli des unités germano-italiennes placées à l'est de Tobrouk, essentiellement les divisions Trento et Brescia, est achevé le 10 décembre. Il se fait sans interférence majeure, car Ritchie se montre trop lent à réagir. C'est donc la fin d'un siège qui aura duré dix mois depuis l'investissement du 11 avril 1941. De son côté, Ritchie entend s'attaquer à la position d'El-Adem. Mais la Desert Air Force commence à éprouver des difficultés car la bataille s'éternise, les bombes manquent à l'avant et les bases sont souvent encore trop éloignées à l'est du champ de bataille. Cependant, le repli esquissé par Rommel va contribuer à améliorer la situation avec la remise

en service des aérodromes de Tobrouk, El-Adem, Sidi Rezegh et Bu Amud, lesquels représentent des cibles de choix pour la Desert Air Force – 64 carcasses d'appareils détruits ou abandonnés seront ainsi découvertes par les Britanniques sur le seul aérodrome de Benina[302].

La 8th Army ne parvient jamais à inquiéter l'ennemi au cours de sa retraite. Le 15 décembre, c'est au contraire la 15. Panzer qui inflige la perte de 1 000 combattants à la 5th Indian Brigade de Russell. Mais l'unité allemande souffre également et perd entre 9 et 12 Panzer sur les quelque 23 qui lui restent[303]. Ces pertes sont sérieuses, car la situation ne va pas *a priori* s'améliorer de sitôt : deux jours plus tôt, les cargos *Carlo del Greco* et *Fabia Filzi* ont sombré avec 45 Panzer de renfort[304]. La timidité des forces blindées britanniques, échaudées par la multiplication des désastres depuis le début de Crusader, favorise le repli de l'Afrikakorps. Gott n'ose pas entamer un mouvement d'enveloppement de peur que les 90 Stuart de la 4th Armoured Brigade ne tombent en panne sèche. Les approvisionnements débarqués à Tobrouk sont insuffisants pour assurer le maintien en ligne de forces importantes et la rotation des camions usés entre le front et le terminus de la voie ferrée à Misheifa ne résout rien tout en ne faisant qu'accroître la consommation de carburant[305]. De son côté, Auchinleck n'autorise Ritchie à mener la poursuite en Cyrénaïque qu'avec le seul 13th Corps tandis que le 30th Corps opère sur la frontière. Il craint toujours une évolution défavorable de la situation sur sa frontière nord (Iran-Irak-Syrie) en cas de victoire allemande en Union soviétique et il désire donc tenir un corps en réserve.

Lorsque Rommel décide d'évacuer Benghazi le 17 décembre, Cavallero et Bastico s'insurgent, mais le Renard du désert campe sur ses positions. Les forces mobiles – essentiellement l'Afrikakorps – feront écran face à l'est pendant que les unités d'infanterie italiennes se replieront au sud via Benghazi. La ville est prise par les Britanniques le 24 décembre. Un soldat allemand, non sans humour, leur a laissé un message dans un hôtel de la ville : « Attendez quelques mois et nous serons de retour ! En vous souhaitant un joyeux Noël[306]. » Sur la ligne de front, la 1st Armoured Division commence à relever la 7th Armoured Division, rudement éprouvée par près d'un mois de bataille. Ni l'Oasis Force, ni la 22nd Armoured Brigade et la colonne *« Bencol »* ne parviennent à menacer sérieusement les positions de Rommel à Agedabia. En revanche, les *raiders* du LRDG et du

SAS lancent une attaque sur les aérodromes de l’Axe et parviennent à détruire entre 20 et 40 appareils[307].

Rommel veut encore gagner du temps pour assurer le repli de l’infanterie sur El-Agheila. Aussi accepte-t-il la requête de contre-attaque proposée par Crüwell qui a remarqué une brèche entre la 22nd Guards Brigade et la 22nd Armoured Brigade. Cette dernière (120 chars) est sévèrement battue devant Agedabia le 28 décembre, accusant la perte de 37 chars contre 7 Panzer. Le 30 décembre, 23 tanks sont à nouveau incendiés pour 7 Panzer touchés. Pendant ces combats, le conducteur d’une cuisine de campagne de l’Afrikakorps se retrouve prisonnier des Anglais à trois reprises[308] : dans le désert, la notion de front reste souvent relative et une unité qui manque de vigilance peut se laisser surprendre par un ennemi en maraude. Hellmuth Frey, responsable de la logistique de la 15. Panzer, n’échappe pour sa part aux automitrailleuses alliées qu’à la faveur d’une course-poursuite[309]. Le 6 janvier, l’Afrikakorps évacue Agedabia. L’ensemble des forces de l’Axe en Afrique se retrouve à Mersa el-Brega, son point de départ de mars 1941. Le calme revient ensuite sur le front, mais le répit sera de courte durée.

L’opération Crusader a opposé 120 000 hommes dans chaque camp. En un mois de combat, la 8th Army a perdu 17 700 hommes, dont 2 900 tués ; le Panzergruppe Afrika 38 300 hommes, dont 2 300 morts, après les capitulations de Bardia et d’Halfaya au début de janvier 1942 (où environ 9 000 hommes sont faits prisonniers[310]). Les forces de l’Axe ont donc subi des pertes sensibles. Les pertes allemandes pendant l’opération Crusader représentent les deux tiers des pertes de l’Afrikakorps depuis son arrivée sur le sol africain en début d’année : 8 300 sur 12 600[311]. En outre, nombre d’hommes malades doivent être évacués vers l’Europe. Si le nombre de morts peut *a priori* sembler relativement faible, la guerre ne se montre jamais moins cruelle que dans un hôpital. On imagine sans peine la souffrance endurée par ces hommes, cahotés sur les pistes du désert avant de trouver l’abri salutaire d’un hôpital de campagne. La chaleur étouffante et les mouches ne font qu’accroître la misère des combattants blessés. Otto Henning verra des blessés embarqués de façon fort peu confortable dans un petit Fieseler « Storch », appareil qui sert également d’avion de liaison ou d’observation[312].

Les pertes en matériel sont d'un premier abord nettement en faveur de l'Axe puisque l'armée de Rommel déplore la perte de 340 chars contre 800 pour les Britanniques. Fin décembre, l'Afrikakorps a en outre perdu 130 canons et antichars automoteurs, 45 automitrailleuses, 380 voitures, 480 camions, 200 tracteurs et 120 motos. En janvier 1942, le DAK aura perdu la moitié de ses camions[313]. Mais les Britanniques restent maîtres du terrain et pourront donc récupérer et remettre en état un certain nombre de blindés. L'opération Crusader, indécise jusqu'au bout, s'achève donc par un incontestable succès pour le général Auchinleck, dont la maîtrise de soi et la clairvoyance ont permis d'éviter qu'un nouveau désastre ne s'abatte sur l'armée britannique.

LES GARNISONS ISOLÉES

Le Commando Supremo et l'OKH ordonnent à Rommel de tenir Bardia[314] et les positions sur la frontière[315]. À Bardia, le général Schmitt arrive à soutenir le siège en dépit du manque de troupes combattantes. Il réclame en vain à Rommel des renforts en pièces antichars et même des parachutistes. Isolé depuis le mois de novembre, il parvient à repousser un assaut des Sud-Africains fin décembre, mais, le 2 janvier, la situation est devenue critique et les assiégés sont à court de vivres. Dès lors, Schmitt n'a d'autre alternative que de se rendre. Il fera scandale en Italie, lorsqu'on y apprendra qu'il a déclaré aux Britanniques qu'il aurait pu tenir plus longtemps si ses alliés italiens avaient fait montre de davantage de valeur au combat. Grâce à la prise de Bardia, les Sud-Africains libèrent 1 100 soldats alliés[316]. Au total, la garnison de Bardia a perdu 300 tués, 600 blessés et 4 600 hommes sont capturés. Pour obtenir ce succès, les Alliés ont dû consentir 430 pertes[317].

Les 70 soldats de l'Oasen Bataillon 300 s'accrochent à Solloum. Le 12 janvier toutefois, à court de vivres et leurs munitions épuisées, les hommes de l'*Hauptmann* Enneccerus sont contraints à la reddition. Aux alentours du col d'Halfaya, le charismatique *Major* Bach mène une résistance acharnée aux côtés des Italiens commandés par son supérieur, le général de Giorgis, en position légèrement plus à l'ouest de la passe. Plusieurs antichars assurent une puissance de feu considérable aux 5 500 hommes tenant la zone[318]. Quelques parachutages de la Luftwaffe viennent bien soulager la situation de la garnison sévèrement rationnée

(d'autant que des Italiens ont rallié Halfaya) qui tient sous le leadership inspiré du redoutable *Major* Bach, « Papa » Bach pour ses hommes, mais les escarmouches se multiplient tandis que le cordon des assiégeants se resserre toujours davantage. Finalement, la prise du dernier point d'eau disponible sera la cause immédiate de leur reddition le 17 janvier. Alors que les soldats germano-italiens se rendent, les artilleurs FFL, non prévenus, ouvrent le feu par mégarde[319] et non intentionnellement. Ces tirs cessent rapidement. L'incroyable résistance de ces garnisons isolées sur la frontière égypto-libyenne a sérieusement entravé la logistique de la 8th Army de Ritchie dans sa poursuite de Rommel vers l'ouest, mais les pertes en hommes et en matériel des forces de l'Axe sont sensibles.

VOLTE-FACE ET REPRISE DE LA CYRÉNAÏQUE

Malgré tout, de bonnes nouvelles parviennent à Rommel. Pour la première fois depuis longtemps, des renforts débarquent en Afrique. Le 19 décembre, avant l'évacuation de Benghazi, l'*Ankara* accoste avec 22 Panzer. Ce même jour puis le 5 janvier débarquent à Tripoli en tout 74 Panzer, 16 automitrailleuses, de nombreuses pièces antichars et des véhicules ainsi que des milliers de tonnes de ravitaillement[320]. Rommel compte désormais 140 Panzer et le 20e corps italien de Zingales a 90 chars opérationnels[321]. La situation logistique de Rommel s'est en effet améliorée au cours du mois de décembre 1941. La Luftwaffe est à nouveau très active. Selon l'ordre n° 38 de Hitler du 2 décembre 1941, le maréchal Kesselring, chef de la Luftflotte 2, placé sous les ordres de Mussolini mais subordonné au *Reichsmarschall* Goering pour tout ce qui a trait à la Luftwaffe, doit assurer les liaisons maritimes avec la Libye, neutraliser Malte, coopérer avec les troupes de l'Axe en Afrique du Nord et paralyser le trafic ennemi en Méditerranée en coopération avec les flottes allemande et italienne. Kesselring, dit « Albert le Souriant », est à la tête d'une des principales formations de la Luftwaffe au cours des campagnes de Pologne, de l'Ouest puis d'Union soviétique. C'est un officier au caractère optimiste, mais dont la personnalité va heurter de front celle de Rommel.

Les U-Boote de l'amiral Dönitz interviennent également en Méditerranée et les Italiens utilisent même leurs navires de guerre pour transporter du carburant et des munitions et répondre ainsi à la grave crise de ravitaillement que traverse le Panzergruppe Afrika[322]. La situation sur le

plan naval est d'autant plus favorable que les pertes essuyées par la Royal Navy en décembre 1941 sont très lourdes[323]. Le porte-avions HMS *Ark Royal* est torpillé ; la flotte de surface de Malte est anéantie. Les destroyers anglais sont décimés au cours de la bataille de Syrte. Enfin, d'audacieux nageurs de combats italiens de l'unité DECIMA MAS sont entrés dans la rade d'Alexandrie à bord de torpilles et ont posé des charges explosives sur les cuirassés HMS *Valiant* et *Queen Elizabeth*. Les deux navires sont sérieusement endommagés. Le départ d'unités navales vers l'Inde et Singapour ne fait qu'ajouter aux difficultés.

La mauvaise exploitation du succès remporté devant Tobrouk et le départ d'unités vers l'Extrême-Orient pour contrer la menace japonaise vont priver Auchinleck d'une victoire totale, comme pour Wavell un an auparavant. Churchill décide que toutes les forces disponibles doivent être expédiées en Extrême-Orient. La 70th British Division (l'ancienne garnison de Tobrouk) et la 7th Armoured Brigade embarquent pour la Birmanie. La 18th British Division, initialement destinée à l'Égypte, prend également le chemin de l'Asie à destination de Singapour, où, à peine arrivée elle sera capturée[324]. Les projets d'un débarquement en Tunisie française – opération Gymnast –, en cours d'élaboration, deviennent caduques et sont abandonnés pour l'heure faute d'effectifs disponibles[325]. De toute façon, Auchinleck, certes méfiant, ne croit pas à une contre-attaque imminente de Rommel. Le service de renseignements estime que la concentration de troupes en Italie, du 21 au 28 janvier 1942, est une mesure défensive allemande pour parer à d'éventuels troubles qui pourraient survenir en cas d'invasion alliée de la Tripolitaine, voire pour contrer une attaque britannique contre la Sicile[326]. Auchinleck ordonne à Ritchie de poursuivre les préparatifs d'Acrobat, le plan de conquête de la Tripolitaine.

Le 31 décembre à minuit, un spectacle pyrotechnique embrase le désert pour fêter le Nouvel An : à l'insu des officiers supérieurs, les combattants de l'Afrikakorps ont concocté un feu d'artifice avec moult fusées éclairantes de toutes les couleurs, grenades et balles traçantes[327]. Certains officiers surgissent de leurs tentes, persuadés d'avoir à affronter une attaque en règle.

À peu de chose près, la situation est redevenue identique à celle du début de l'année 1941 : après la victoire de Beda Fomm sur la 10e armée italienne, la 7th Armoured Division avait été remplacée en première ligne

par l'inexpérimentée et mal équipée 2nd Armoured Division tandis que des forces britanniques avaient été détournées vers la Grèce. Un an plus tard, en janvier 1942, c'est la 1st Armoured Division qui remplace la 7th Armoured Division. S'il n'y a plus d'opérations en Grèce, un autre front s'ouvre face au Japon. La 1st Armoured Division est particulièrement mal lotie puisqu'il lui manque une brigade blindée et qu'elle n'a guère eu l'occasion de s'entraîner en tant que division. Comme en 1941, Rommel va savoir exploiter cette opportunité. Il est encouragé en ce sens par Westphal, qui fait alors temporairement office de chef d'état-major, et par Friedrich von Mellenthin, son chef des renseignements[328]. L'Afrikakorps jouirait d'une supériorité numérique temporaire sur la ligne de front, au moins en blindés puisqu'il y aurait 192 Panzer et chars italiens contre 188 aux Anglais[329]. Quelques renforts en fantassins arrivent à Rommel : les 700 parachutistes du Kampfgruppe Burckhardt et les soldats du Sonderverband 288, une unité mise sur pied initialement pour opérer au Moyen-Orient[330].

D'après le journal de Goebbels en date du 20 janvier 1941, il semblerait que Hitler entende reprendre Benghazi puis céder le commandement des opérations en Afrique à Crüwell et utiliser son « meilleur général » ailleurs, en Russie probablement[331]. Il n'en sera rien. Le 21 janvier 1942, sans prévenir l'OKW ni les Italiens en qui il n'a aucune confiance, Rommel repart à l'attaque avec environ 200 chars et affronte la 1st Armoured Division, forte de 150 chars, à Agedabia. Bien que le sable leur cause quelques difficultés, les Allemands, à la faveur d'une tempête de sable, démontrent à nouveau leur supériorité. En novembre 1941, les services de renseignements d'Auchinleck ont appris que les Panzer III et IV sont maintenant équipés de plaques de blindage additionnelles et de canons plus performants. La largeur accrue de leurs chenilles améliore leurs performances tout terrain[332]. Mais, étonnamment, cette information essentielle n'est pas transmise au front. Les unités de tanks britanniques découvrent donc ces nouveaux Panzer sur le front[333].

L'avancée de Rommel apparaît aussi irrésistible que lors de sa première offensive de mars-avril 1941. Rommel rappelle à l'*Oberstleutnant* Marcks : « Ne perdez pas de vue que votre objectif est Agedabia. » Le Kampfgruppe Marcks s'ébranle à nouveau vers l'est. Marcks s'empare d'Agedabia vingt-quatre heures après avoir percé le front à Mersa el-Brega. Les mitrailleurs du MG-Bataillon 8 le suivent et doivent s'emparer de Saunnu. Les Allemands se heurtent à une centaine de blindés britanniques, guère enclins

à résister et qui ne cessent de manœuvrer sous le couvert d'un rideau de fumée ; lequel ne les préserve aucunement des frappes des 88 mm : 32 engins sont incendiés. De leur côté, les mitrailleurs empêchent toute tentative de débordement britannique. Sous l'œil attentif de Rommel présent sur les lieux, la coopération interarmes démontre une fois de plus toute son efficacité. Les soldats de l'Afrikakorps poursuivent leur progression sur un terrain ondulant avant de parvenir au sommet d'une crête. De là, ils découvrent la dépression de Saunnu occupée par une cinquantaine de tanks. Soudain, dix blindés anglais se dirigent vers la crête. Mais les mitrailleurs allemands appuyés par des pièces antichars les attendent de pied ferme. Ils ont vite fait de repousser cette attaque risquée. Une deuxième tentative britannique parvient néanmoins à ses fins : trois canons allemands sont même broyés sous les chenilles des tanks anglais tandis que les tracteurs sont criblés de balles par les mitrailleuses de bord. Pendant ce temps, les Panzer ont fait mouvement pour attaquer la cuvette depuis l'ouest. Le puits de Saunnu est pris par les Allemands. Le matin du 24 janvier, ne soupçonnant rien, un convoi britannique venu faire le plein d'eau pénètre dans la dépression sans précaution et tombe dans une souricière[334].

Le 24 janvier, le Kamfgruppe Marcks reçoit l'ordre de s'emparer de Msus. Les Britanniques parviennent *in extremis* à y détruire les stocks d'essence. Mais ils abandonnent 127 canons et 600 véhicules aux Allemands, qui découvrent en outre 50 blindés dans un atelier qui n'a pu être évacué à temps[335]. Le 25 janvier, le butin de l'Afrikakorps est consituté de 96 chars et 38 canons antichars[336]. Selon la 8th Army, les pertes britanniques du 21 janvier au 6 février se monteraient à 1 390 hommes, 72 chars détruits ou abandonnés ainsi que 40 pièces d'artillerie (hors antichars)[337]. La victoire de Rommel est obtenue à moindre frais : 1 tué et 13 blessés au Kampfgruppe Marcks du 27 au 29 janvier, et 5 morts et 10 blessés au sein de l'Afrikakorps[338]. Les combats de chars ont encore une fois tourné à l'avantage des Allemands. Leur supériorité en la matière est incontestée depuis les affrontements de Battleaxe en juin 1941. Auchinleck ne peut qu'amèrement transmettre à Churchill que le personnel du Royal Armoured Corps a perdu confiance en son équipement[339].

Le Commando Supremo, furieux de ne pas avoir été informé de la contre-attaque, et inquiet pour le ravitaillement, veut limiter l'offensive[340]. Au contraire, et preuve de son approbation, Hitler promeut Rommel au

grade de *Generaloberst* le 24 janvier[341]. Rommel poursuit donc l'attaque et trompe Ritchie en lançant une feinte vers Mechili avec le DAK alors que son véritable objectif est Benghazi. La 4th Indian Division, qui y est positionnée, est partiellement encerclée et perd 1 000 hommes. Toutefois, 4 000 hommes parviennent habilement à s'extirper de la nasse[342]. L'Afrikakorps fait main basse sur un stock d'équipement impressionnant, entreposé à Benghazi en vue de l'opération Acrobat.

Comme en avril 1941, l'Afrikakorps parvient jusqu'au paysage déroutant des montagnes vertes du djebel Akhdar. La poursuite s'achève début février sur la ligne de défense de Gazala. Mussolini se montre satisfait de Rommel, Hitler également. Le Führer accorde au Renard du désert l'insigne honneur d'être le premier officier de la Heer à recevoir les glaives à sa croix de chevalier de la croix de fer[343]. Début février, les deux armées, à cours de ravitaillement, ne peuvent poursuivre les opérations. Les forces de Rommel se limitent à 15 000 Allemands et 22 000 Italiens[344]. Pour l'heure, il n'est nullement question de poursuivre l'avance.

8.

L'AFRIKAKORPS AU SOMMET DE SA GLOIRE : GAZALA ET TOBROUK

MALTE

L'Afrikakorps a été finalement vaincu au cours de l'opération Crusader faute d'une logistique bien assurée à travers la Méditerranée. Malte est la clé du succès ou de l'échec en Afrique du Nord. Si les premiers contingents de l'Afrikakorps parviennent à franchir la mer sans difficulté (entre 1 % et 2 % de pertes parmi les convois de janvier et février 1941), la donne change rapidement. En mars 1941, les pertes en mer se montent à 8 %[345]. À la mi-avril 1941, pendant la bataille de Tobrouk, un convoi allemand de la 15. Panzer-Division en partance d'Italie est attaqué et anéanti par les escadrilles basées à Malte. Sur les 3 000 soldats allemands se trouvant à bord des navires, seuls 1 750 survivent. Tout le ravitaillement en Panzer, véhicules, canons et munitions a sombré au fond de la Méditerranée[346]. Le 22 juillet 1941, le *Preußen* est coulé avec 200 Allemands, 6 000 tonnes de munitions, 1 000 tonnes de carburant, 1 000 tonnes de rations, 320 véhicules de tous types et 3 000 sacs de courrier[347]. Si, sur le terrain, les unités de maintenance allemandes réalisent des prouesses en récupérant et en remettant en service les Panzer endommagés ou les tanks britanniques abandonnés, de telles pertes en hommes sont plus difficiles à surmonter[348]. Le second semestre 1941 est catastrophique pour le ravitaillement des forces de l'Axe en Afrique : la proportion des pertes atteint 19 % en juillet et jusqu'à 70 % en novembre.

Alors que l'île semble insuffisamment défendue en 1940-1941[349], c'est seulement au cours du premier semestre de l'année 1942 que se joue le sort

de Malte. Outre le ravitaillement par sous-marins et mouilleurs de mines, 61 navires alliés cinglent vers Malte mais seuls 32 y parviendront. L'escorte fournie par la Royal Navy perd cette année-là 13 navires, dont un porte-avions et deux croiseurs, sans compter les navires endommagés[350]. Conscients du danger que représente l'île pour l'approvisionnement de leur armée en Afrique du Nord, les hauts commandements allemand et italien décident en mars 1942 de s'emparer de l'île. Le plan, baptisé C3 par les Italiens, est laborieusement mis au point. Des officiers japonais sont également mis à contribution en raison de leur grande expérience des opérations amphibies acquise dans le Pacifique[351]. L'amiral Raeder parvient à faire fléchir Hitler, qui accepte de donner priorité à la chute de Malte avant celle de Tobrouk. Raeder voit plus loin. Il lui propose un plan pour s'emparer du Moyen-Orient en 1942 par un mouvement en tenailles dont l'effort principal serait fourni en Égypte et sur le canal de Suez[352]. Mais le Führer préfère privilégier une reprise de l'offensive sur le front de l'Est à l'été 1942.

Les Italiens poursuivent leurs études sur l'assaut aéroporté et amphibie, qui doit impliquer également des parachutistes allemands. Entre-temps, Kesselring a déjà lancé l'offensive aérienne sur Malte, qui est finalement neutralisée en avril. Ce même mois, pas moins de 160 000 obus de DCA ont été tirés par les défenses de Malte[353]. Si l'Axe parvient à effectuer 9 500 sorties aériennes sur l'île, et à larguer 6 700 tonnes de bombes en avril 1942, les escadrilles de la RAF de l'île n'en réalisent que 400[354]. Mais il est impossible pour l'Axe d'en tirer parti puisque les plans d'invasion ne sont pas achevés. La prise de l'île par un coup de main, ce que préconise Kesselring, n'aura pas lieu. Les Italiens, Cavallero en tête, entendent lancer sur Malte une offensive massive quand ils en auront la possibilité.

Au printemps 1942, devant l'importance des demandes italiennes en vue de l'opération (du mazout, 150 barges, 200 avions de transport Junkers 52…[355]), Hitler renonce finalement à donner son accord à l'invasion de l'île en dépit de la pression italienne. Le Führer est bien sûr conscient de l'importance que représente l'affaiblissement, voire la destruction, des positions des Britanniques au Moyen-Orient. Mais il ne pense pas les Italiens capables de mener à bien l'opération Herkules, nom de code de l'assaut sur Malte. Il lui semble préférable que celle-ci soit déclenchée avant l'offensive de Rommel de mai 1942 ou bien juste après la chute de Tobrouk. C'est cette dernière solution qui est en définitive retenue. Bien

qu’il n’entende pas donner suite aux promesses faites aux Italiens, Hitler ordonne de poursuivre les discussions et les préparatifs pour donner le change[356]. Ainsi, le 21 mai, lors d’une conférence avec le général Student, le « patron » de l’arme aéroportée allemande, il recommande à ses subordonnés de continuer à travailler sur Herkules[357].

PANZERARMEE AFRIKA VERSUS 8TH ARMY

Les opérations aériennes au-dessus de Malte ont permis de ravitailler et de remettre l’Afrikakorps sur pied. Le Panzergruppe Afrika, rebaptisé Panzerarmee Afrika le 30 janvier 1942, reçoit 284 Panzer au cours de l’hiver et du printemps 1942 et 44 blindés perçus en plus par la 21. Panzer-Division[358]. En janvier 1942, Rommel demande 8 000 camions à l’OKH pour assurer sa logistique – exigence exorbitante. Le haut commandement lui rétorque que les 4 Panzerarmeen qui combattent en Russie n’en alignent que 14 000 pour dix fois plus d’unités motorisées. Le 26 mai, la Panzerarmee Afrika compte 332 Panzer (plus 77 en réserve), 228 chars italiens, 48 pièces de 88 mm, 117 canons antichars soviétiques tout aussi redoutables, 16 automoteurs italiens et 100 000 hommes[359]. Ses moyens ont donc été considérablement renforcés. De nouveaux officiers sont arrivés en Afrique. Le *General-Leutnant* Walter Nehring, un des pionniers de la Panzerwaffe avec Heinz Guderian (dont il fut le chef d’état-major pendant la campagne de France en 1940), quitte le front russe et se voit confier le commandement de l’Afrikakorps. Comme Crüwell, il s’agit d’un officier particulièrement compétent. Les généraux von Bismarck et von Vaerst arrivent eux aussi pour commander respectivement les 21. et 15. Panzer-Divisionen. La 90. Leichte-Infanterie-Division (son nouveau nom depuis février 1942) est confiée au général Kleemann. Parmi les nouveaux venus dans le désert, citons également l’improbable *Oberst* Baade. Excentrique à souhait, le chef du 115. Schützen-Regiment est un officier de la Wehrmacht pour le moins atypique : il porte le kilt et un béret noir orné du tartan d’un clan écossais. Qui plus est, il délaisse le pistolet de l’officier allemand au profit de l’épée d’un *Highlander*. En Italie, l’homme ira jusqu’à utiliser les ondes pour souhaiter un joyeux Noël à ses adversaires[360]. Rommel bénéficie enfin de l’avantage décisif d’une supériorité aérienne certaine, avec 700 avions pour appuyer son offensive, sans compter les 1 000 avions de la Luftflotte 2 de Kesselring basés en dehors de l’Afrique.

Les Italiens peuvent se montrer conciliants. Barbaseti, qui remplace Gambara comme chef d'état-major de Bastico, appuie Rommel dans l'idée de lancer une offensive sur Tobrouk avant que le rapport de force ne devienne trop défavorable. Il lui promet de lui fournir le soutien logistique nécessaire[361]. Dans ce domaine, Rommel peut également compter sur le colonel Gaipa, officier d'intendance italien envoyé en Afrique avec des pouvoirs spéciaux. Mais celui-ci n'est guère apprécié de ses supérieurs car il traite directement avec les Allemands, s'efforçant de leur procurer tout ce dont ils ont besoin. Il est finalement mis aux arrêts pendant une semaine avant d'être muté. En effet, contrevenant aux ordres, il a fourni à Rommel des camions flambant neufs à la place d'engins nécessitant encore des réparations[362].

En mai 1942, les forces britanniques au Moyen-Orient, soit de la Libye à l'Iran, comptent 635 000 hommes. La 8th Army se renforce pendant les semaines qui suivent la surprenante volte-face de Rommel après la conclusion de l'opération Crusader. Les effectifs se montent à 126 000 au mois de mai. Ritchie dispose de 850 chars en première ligne, avec 150 autres blindés en réserve. Bien qu'un peu tardivement, 112 nouveaux et excellents canons antichars de 6 livres sont versés à la 8th Army, mais le recul de cette arme surprend les servants[363]. La Desert Air Force aligne 350 appareils, sur les 740 avions disponibles au sein des escadrilles de la RAF au Moyen-Orient. Les adversaires les plus redoutés de Rommel, Australiens et Néo-Zélandais, en garnison en Syrie après avoir subi de sérieuses pertes en 1941, sont absents du dispositif qui fait face à la Panzerarmee.

Des dépôts importants sont constitués à Tobrouk, Belhammed et Jarabub. Les stocks sont aux 4/5 des prévisions, sauf en ce qui concerne le carburant, qui accuse un déficit de l'ordre du tiers à Belhammed en raison de la perte de pétroliers envoyés à Tobrouk : en mars, par exemple, plus d'1,5 million de litres est perdu quand le *Cerion* et le *Crista* sont endommagés[364]. Paradoxalement, dans la bataille à venir, la présence de ces immenses stocks handicapera sérieusement le général Ritchie, qui aura en permanence le souci d'assurer leur sécurité.

Alors que l'OKW essaye de tenir la bride à Rommel depuis son arrivée en Afrique, Churchill ne cesse au contraire de presser Auchinleck de passer à l'offensive. La nécessité de ravitailler Malte par des convois en

provenance d'Alexandrie le pousse à réitérer ses demandes : il est impératif de reconquérir les aérodromes de Cyrénaïque pour assurer l'escorte des convois de ravitaillement en partance pour l'île assiégée. Churchill estime également qu'on ne peut raisonnablement laisser les Soviétiques se battre seuls. Par ailleurs, si des renforts sont exigés en Syrie ou en Iran suite à un succès allemand dans le Sud de la Russie, comment désengager la 8th Army de Libye si la menace que représente Rommel n'a pas été conjurée[365] ?

Le commandant en chef au Moyen-Orient répond qu'une attaque prématurée de la 8th Army comporte de sérieux risques[366] : « Nous pensons que lancer une offensive sans les forces blindées adéquates pourrait très bien causer la destruction quasi complète de ces troupes, au regard de notre expérience de la dernière campagne en Cyrénaïque[367]. » Les déboires subis par les tanks britanniques pendant l'opération Crusader ont en effet laissé d'amers souvenirs. Auchinleck entend réorganiser les unités en leur donnant un meilleur équilibre entre unités blindées, infanterie et artillerie, mais cela implique la dispersion de cette dernière au détriment d'une concentration de ses moyens[368]. Face à un Churchill bouillant de rage, Auchinleck, qui refuse de se rendre à Londres, reçoit le soutien de deux envoyés du Premier Ministre arrivés au Caire : Sir Stafford Cripps, le Lord des Sceaux, et le général Nye, vice-chef d'état-major impérial[369]. Les hommes doivent s'acclimater et le matériel doit être révisé. Contrairement au DAK, dont le matériel peut être utilisé dès son arrivée en Afrique, les tanks perçus par la 8th Army ont souvent besoin de passer plusieurs semaines dans les ateliers[370]. Ces derniers ne sont par ailleurs pas assez nombreux[371].

Auchinleck émet quelques réserves à propos du général Ritchie, dont les subordonnés critiquent la manière de commander, mais il estime qu'un nouveau changement à la tête de l'armée en moins de trois mois serait déplorable pour le moral des troupes. Malgré tout, il apprécie Ritchie et lui fait confiance[372]. Le 13th Corps de Gott est retranché sur une ligne fortifiée protégée par des champs de mines particulièrement denses. La défense de chaque point fortifié, appelé *« box »,* est confiée à une brigade d'infanterie, renforcée par une artillerie conséquente. Mais cette défense, purement statique, souffre d'une limite de taille : un flanc sud ouvert sur le désert, qui peut donc être facilement contourné. Plus en arrière, la 2nd South-African Division assure la défense de Tobrouk et la 5th Indian Division, brigades dispersées, est également placée en réserve. La deuxième ligne est constituée par le 30th Corps de Norrie dont les deux divisions blindées (1st

et 7th Armoured Divisions) sont dispersées. Si Auchinleck en perçoit la menace, Ritchie estime cependant que son armée est prête à repousser l'assaut. Auchinleck souhaiterait que les unités blindées restent concentrées de part et d'autre du Trigh Capuzzo, car il pense que Rommel attaquera au centre alors que Ritchie et Norrie sont d'avis que le Renard du désert frappera au sud. La dispersion des unités britanniques est en outre accentuée par la création de *« Jocks Columns »* (d'après *« Jock »* Campbell, leur promoteur), ces colonnes mobiles qui patrouillent dans le *no man's land*.

DES DÉBUTS PROMETTEURS

Rommel lancera donc son offensive, l'opération Theseus – indubitablement, après Merkur pour la Crète et Herkules pour Malte, les Allemands privilégient la mythologie grecque pour nommer leurs opérations en Méditerranée –, qui doit aboutir à la prise de Tobrouk. Dans les faits, c'est une variante de Theseus, Venezia – un nom plus romantique et mieux à même de plaire aux Italiens –, qui sera appliquée. Le plan de Rommel est simple : pendant que Crüwell, de retour d'Allemagne, effectuera une diversion au nord, appuyée par un débarquement sur les arrières de la ligne de Gazala, l'Afrikakorps du général Nehring et les divisions motorisées italiennes entreprendront une vaste manœuvre d'enveloppement en débordant Bir Hakeim (le plan Theseus prévoyait d'écraser Bir Hakeim avec l'Afrikakorps au lieu de dépasser le *« box »* par le sud). La victoire doit être acquise en quelques jours à peine. Le plan est audacieux si on songe à la puissance de la 8th Army et aux réserves dont elle dispose en Égypte.

Le 26 mai, alors que les divisions de Rommel et leurs 10 000 véhicules rejoignent leurs positions d'attaque, la tempête de sable qui se lève cache leurs mouvements aux yeux des Britanniques. Certains, comme Helmut Frey, chargé du ravitaillement de la 15. Panzer-Division, sont surpris : ils pensaient que l'offensive contre Malte précéderait celle de l'Afrikakorps[373]. Sous le clair de lune, Rommel lance l'opération Venezia le 27 mai, prenant Auchinleck par surprise. Pourtant, Otto Henning, alors soldat dans une unité de reconnaissance, affirme que la Luftwaffe guide l'avance de la Panzerarmee avec des fusées éclairantes, apparemment larguées au-dessus

de Bir Hakeim[374]. Les colonnes cherchent avant tout à s'orienter au moyen des étoiles : en direction du sud, puis du sud-est avant de rouler vers le nord. L'avance nocturne de si longues colonnes s'effectue à un rythme mesuré, de l'ordre de 8 à 10 kilomètres par heure[375].

Dès le premier jour, les combats sont acharnés. La 3rd Indian Motor Brigade est anéantie et la 7th Motor Brigade est bousculée. La 15. Panzerdivision frappe avec force la 4th Armoured Brigade, dont deux régiments sur trois sont annihilés. Nehring craint un moment de voir les deux divisions de Panzer du DAK se dissocier, aussi ordonne-t-il à la 21. Panzer-Division d'attendre la 15. Panzer-Division, retardée par ses combats contre la 4th Armoured Brigade. Apprenant la nouvelle, Rommel donne un contrordre[376]. Les Allemands ont toutefois la désagréable surprise d'affronter un nouvel et redoutable adversaire, le char américain M3 Grant, dont la pièce de 75 mm de caisse bien plus efficace que celle qui arme les blindés britanniques, est tout de même capable d'atteindre et de détruire les Panzer à distance. La surprise est amère dans les rangs de l'Afrikakorps, qui, le même jour, découvre également l'effet mortel des tirs du nouveau canon antichar britannique de 6 livres. Rommel est mis en difficulté : « De nombreux éléments de nos colonnes rompirent en désordre et s'enfuirent vers le sud-est pour échapper au tir de l'artillerie anglaise. Mais l'Afrikakorps, sur la défensive à l'est, avançait mètre par mètre vers le nord[377]. »

Ritchie commet alors une erreur récurrente depuis Crusader : il envoie ses brigades combattre une par une ou, lorsque les trois sont engagées en même temps, elles le font sans soutien mutuel. La 22nd Armoured Brigade est ainsi prise en tenaille par les deux divisions de l'Afrikakorps. Nehring réagit promptement en engageant les batteries du FLAK-Regiment 135 de l'*Oberst* Wolz ; 16 pièces de 88 mm sont ainsi mises en batterie sur un front de 3 kilomètres. Sous une grêle d'obus, les servants allemands poursuivent leur tâche et répliquent mortellement aux tirs des Anglais. L'offensive des Grant britanniques est stoppée. Une nouvelle fois, le 88 mm a fait un miracle. Dans son Stuart, le tankiste David Brown a la dangereuse tâche de repérer les positions des 88 mm en attirant le feu sur son engin. La vélocité de l'obus et sa puissance sont telles qu'un char est capable de vaciller sous l'impact. Rapidement, les soldats apprennent à reconnaître le calibre de chaque obus à son seul bruit. Une fois sa mission accomplie, son char encadré par les tirs de plus en plus précis des FLAK ennemis, Brown fait

demi-tour[378]. Tandis que la division Ariete échoue à prendre Bir Hakeim, l'avance allemande est stoppée en fin de journée au niveau du *« box »* de Knightsbridge (du nom de la caserne du Household Cavalry à Londres)[379]. À leur habitude, les antichars allemands ont infligé de lourdes pertes aux blindés britanniques, mais l'Afrikakorps a perdu le tiers de ses chars en cette première journée.

De son côté, la 90. Leichte-Division a également bien progressé vers El-Adem. Afin de « feindre une concentration massive de blindés dans son secteur, elle était dotée de plusieurs remue poussière, c'est-à-dire des camions porteurs de moteurs d'avion et d'hélices qui soulevaient d'immenses nuages de sable et imitaient les effets de l'approche de puissantes formations blindées[380] ». Au cours de la première journée de la bataille, elle réalise un exploit de taille en submergeant le quartier général de la 7th Armoured Division, jetant la confusion au sein de cette unité et empêchant toute possibilité de coordonner la réplique des brigades blindées anglaises. Fait prisonnier, le général Messervy, le chef de la 7th Armoured Division, arrache ses insignes d'officier et se fait passer pour l'ordonnance d'un de ses subordonnés. Échappant à la vigilance de ses gardiens, qui le trouvent un peu vieux pour avoir été mobilisé, il parvient à s'évader. Toutefois, la 90. Leichte-Division n'est pas en bonne posture. Si les automitrailleuses ont atteint El-Adem, le ravitaillement et les liaisons avec l'Afrikakorps sont coupés[381]. La division est presque encerclée. Si son avance semble d'abord prometteuse, elle se retrouve en situation périlleuse, isolée et à court de ravitaillement. Se repliant vers l'ouest, elle rejoint l'Afrikakorps le 28 mai.

Au nord, Crüwell lance en vain ses unités allemandes et la division Sabratha à l'assaut de la ligne de Gazala le 29 mai. Lui-même est fait prisonnier quand son avion de liaison Fieseler « Storch » est contraint d'atterrir dans les lignes alliées. La perte de ce talentueux général est durement ressentie au sein de l'Afrikakorps. « Crüwell est une grosse perte. Il avait toutes les qualités requises, étant dans de nombreux domaines meilleur que Rommel[382]. »

ROMMEL ENCERCLÉ DANS LE « CHAUDRON »

Rien ne semble se dérouler selon le plan prévu. En deux jours, la 15. Panzer-Division a perdu 96 chars : il n'y a que 58 engins opérationnels

au soir du 28 mai[383]. La 21. Panzer-Division n'en compte plus que 84 en état, soit 50 % de ses effectifs au 26 mai[384]. Il faut pourtant poursuivre les combats. Rommel en personne prend la tête d'un convoi de ravitaillement depuis Bir el-Harmat et parvient à rejoindre l'Afrikakorps alors en manque d'approvisionnement[385]. Le 29 mai, l'Afrikakorps, la 90. Leichte-Division et l'Ariete repoussent les 2nd et 22nd Armoured Brigades après une bataille de blindés particulièrement âpre. Les Grant opèrent des coupes claires dans les unités de Panzer tandis que les antichars allemands déciment les régiments blindés britanniques.

Rommel se trouve dans une position très délicate. En dépit de la dispersion des unités blindées anglaises, l'Afrikakorps n'a pu atteindre la côte. Par ailleurs, Bir Hakeim résiste toujours et le ravitaillement ne peut rejoindre ses forces mobiles sans difficulté. L'Afrikakorps, cerné de toute part par les forces de la 8th Army et dos aux champs de mines anglais – ces derniers couverts par les tirs du *« box »* de la 150th Brigade à Gott el-Oualeb –, est en passe d'être réduit à néant faute d'approvisionnement. Des *« Jocks Columns »,* des raids d'automitrailleuses et des attaques de l'aviation à basse altitude sèment le chaos dans la logistique de l'Afrikakorps. Victoire à la Pyrrhus pour la Desert Air Force qui accuse la perte de 50 avions sur les 250 qu'elle aligne du 27 mai au 1er juin[386]. Des unités motorisées de Rommel, seule la division motorisée Trieste se trouve par erreur à l'ouest des champs de mines et échappe à l'encerclement. C'est pour Ritchie une occasion inespérée d'attaquer rapidement et en force un adversaire à sa merci – occasion manquée.

Rommel décide donc de former un barrage antichar vers l'est tandis que l'infanterie et le génie s'emploient à dégager des passages à travers les champs de mines vers l'ouest. La Panzerarmee Afrika est enfermée dans une zone rapidement surnommée le « Chaudron ». Ritchie a la possibilité d'anéantir l'intégralité de l'élite de la Panzerarmee Afrika. Les Britanniques perdent un temps précieux à monter une attaque qui est finalement lancée dans la nuit du 4 au 5 juin. Celle-ci est particulièrement mal coordonnée, le commandement de l'ensemble des forces impliquées n'étant pas centralisé. L'opération Aberdeen s'avère être un nouveau fiasco pour la 8th Army : le 5 juin, les Anglais perdent 110 des 226 chars des deux brigades engagées[387]. Une contre-attaque de Rommel balaye la 10th Indian Brigade le 6 juin, capturant 3 100 hommes et 130 canons. Quatre régiments d'artillerie ont été anéantis. Les pertes en blindés britanniques se montent à 220 en deux

jours[388]. Les Italiens combattent avec efficacité sur le flanc est du « Chaudron » et infligent des pertes sérieuses aux Britanniques, notamment grâce à des pièces de FLAK de 88 (cédées par les Allemands). Le 10 juin, l'Ariete détruit 28 chars de la 4th Armoured Brigade pour la perte de 24 des siens, tous récupérables car les Italiens restent maîtres du terrain. Ritchie, qui reste pourtant optimiste, estime que l'ennemi se trouvait « dans une situation peu facile ». En fait, Rommel est parvenu à se sortir de ce mauvais pas.

Entre-temps, il a en effet réussi à aménager des lignes de ravitaillement sûres à travers les champs de mines britanniques en anéantissant le *« box »* de la 150th Brigade à Gott el-Oualeb, non sans avoir dû livrer une bataille très disputée. Le premier assaut du Panzer-Regiment 5 se solde par la perte de 12 Panzer. Lorsque le génie parvient à ouvrir des brèches dans le dispositif ennemi, la position est enlevée après d'âpres corps-à-corps et avec le soutien des Stukas et des Pak. Le *Major* Beil, chef de bataillon dans l'artillerie, donne de sa personne en s'exposant en première ligne afin de localiser les positions anglaises qui sont ensuite copieusement bombardées[389]. Trois mille Britanniques et 120 canons sont capturés. Les lignes d'approvisionnement sont désormais assurées et l'Afrikakorps n'est plus enfermé dans le « Chaudron ». Les médecins et les infirmiers épuisés qui prennent soin de leurs patients étendus sur le sable, sur des brancards, dans les véhicules et sous les tentes du service médical peuvent enfin évacuer les blessés vers l'arrière. Rommel et Bayerlein, chef d'état-major depuis le 1er juin en remplacement de Gause blessé, tournent alors la Trieste et la 90. Leichte-Division vers Bir Hakeim.

BIR HAKEIM[390]

La position de Bir Hakeim constitue l'extrémité sud du flanc gauche de la ligne de Gazala. La 1re brigade des Français libres du général Kœnig tient le camp retranché. Cette brigade est une composante de la 1re division légère française libre créée en septembre 1941 et placée sous le commandement du général Legentilhomme. Cette formation regroupe diverses unités ralliées au général de Gaulle. Les effectifs présents à Bir Hakeim le 25 mai au soir se montent à 3 200 hommes, une centaine de

canons et des dizaines de mortiers. La garnison dispose de vivres pour douze jours et de réserves d'eau pour dix jours.

Les premiers combats ont lieu le 27 mai. Une colonne de blindés de l'Ariete est défaite. Les canons antichars français dispersent les camions du 8e Bersaglieri. Le bruit est infernal. Les obus pleuvent de toute part, soulevant des nuages de poussière qui obscurcissent le champ de bataille. Trente-cinq blindés sont détruits, certains s'étant approchés à 40 mètres des points d'appui, la vague d'assaut n'ayant pas un instant modifié son cap en dépit des pertes subies. Les escarmouches se succèdent autour du périmètre pendant quelques jours.

Le 2 juin, Bir Hakeim est presque totalement investi, mais des convois britanniques parviennent encore à acheminer vivres et munitions. Pour faire tomber la place, Rommel organise un Kampfgruppe constitué d'unités de la 90. Leichte, de quelques blindés de l'Afrikakorps et de la division Trieste. Les sapeurs sous le commandement de l'*Oberst* Hecker ainsi que la *Kampstaffel* Kiehl, l'escorte de Rommel, sont également de la partie. Kœnig reçoit un ultimatum des Italiens, puis de Rommel qui le somme de se rendre afin d'éviter d'inutiles pertes humaines. Il refuse. Le 3 juin, les frappes de l'artillerie préparent l'assaut par le sud-est de la position fortifiée française. Toutefois, comme toujours quand les positions des défenseurs sont solidement établies et dispersées en une multitude de postes de combat, le bombardement d'artillerie ne provoque que des dégâts minimes. Les pionniers de l'*Oberst* Hecker ne parviennent à réaliser qu'un étroit couloir dans les champs de mines alors que les pertes sont sévères et que les blessés s'accumulent au poste de secours. Les soldats d'élite du Sonderverband 288 et les ex-légionnaires de l'Afrika-Regiment 361 qui affrontent leurs anciens camarades de la Légion étrangère ne suffisent pas à emporter la décision. Le 5 juin, une nouvelle demande de reddition est repoussée – 12 000 hommes encerclent alors la position française.

Le 8 juin, 60 bombardiers attaquent la partie nord du périmètre de concert avec l'artillerie qui pilonne les positions françaises. En une heure, 120 tonnes de bombes ont été larguées par la Luftwaffe. Rommel renouvelle l'attaque dans le même secteur à 18 heures, mais la tentative se solde à nouveau par un échec. Le 9 juin, le régiment de l'*Oberst* Baade réussit à pénétrer assez profondément dans le dispositif français. La situation devient alors critique en raison de l'épuisement des réserves de munitions. C'est donc avec soulagement que Kœnig apprend de ses

supérieurs de la 7th Armoured Division que la position de Bir Hakeim n'est plus considérée comme essentielle et peut désormais être évacuée.

Le 10 juin, les Germano-Italiens attaquent à nouveau. À 19 heures, un bombardement embrase Bir Hakeim, incendiant un certain nombre de précieux véhicules imprudemment sortis de leurs abris en prévision de l'évacuation de la brigade. C'est cette même nuit, à partir de 23 h 30, que débute l'évacuation de la garnison, manœuvre délicate s'il en est. L'obscurité est vite ponctuée de coups de départ (le moment où le projectile quitte le canon de l'arme en émettant un son de départ) et de traçantes (c'est-à-dire de munitions émettant une lumière permettant de suivre la trajectoire des tirs). Les Allemands, surpris, illuminent le ciel d'une multitude de fusées éclairantes. Pour la première fois, les mitrailleuses allemandes MG 42, à la cadence de tir infernale de 1 200 coups par minute, entrent en action sur le front. À 3 heures, les *Bren Carriers* et les fantassins éliminent les nids de résistance ennemis dans des corps-à-corps sanglants mais les tirs germano-italiens atteignent de nombreux véhicules, qui obstruent le passage aménagé à travers le champ de mines. Un embouteillage mortel menace la brigade. Pourtant, des petits détachements arrivent à s'extirper du chaos, les hommes s'entassant sur les véhicules, dont certains roulent même les pneus crevés. La brigade de Kœnig parvient néanmoins à s'extirper de la nasse. La bataille de Bir Hakeim est terminée.

La résistance héroïque des FFL, qui n'affrontent pas le gros de l'Afrikakorps alors engagé contre les Britanniques, n'a en rien changé le cours de la bataille qui tourne en faveur de la Panzerarmee Afrika. Les combats n'ont pas lieu qu'à Bir Hakeim. Or, depuis la fin de la guerre, certains ont affirmé avec insistance que la résistance prolongée de Bir Hakeim a permis le rétablissement britannique sur El-Alamein. Tous les faits, du déroulement de la bataille de Gazala (le 11 juin, la 8th Army est encore loin d'évacuer la ligne de Gazala et, si les Français tiennent quinze jours, Rommel n'est pas pour autant retardé de deux semaines) à l'affrontement de Mersa Matrouh et à la mise en place de la ligne de défense d'Alamein militent contre cette thèse, sans oublier l'état de faiblesse dans lequel se trouve la Panzerarmee à son entrée en Égypte. Outre-Manche, où l'on s'intéresse bien plus à la guerre du désert que dans l'Hexagone, il n'y a guère eu qu'un Churchill, soucieux de multiplier les hommages à visées politiques, pour faire sienne une opinion aussi

dithyrambique. Cette interprétation excessive perdure sans qu'elle ajoute à la gloire légitime due aux faits d'armes accomplis et au sacrifice consenti par les FFL. Les Français de Kœnig ont en effet indubitablement mené un magnifique combat dont le retentissement mondial aura suffi à la pérennité de l'exploit. En 1942, le monde entier apprend que les Français sont de retour au combat et qu'ils se battent de manière redoutablement efficace.

Kœnig et ses hommes ont rempli leur mission avec brio, opposant une résistance remarquable à leurs adversaires. Au cours du siège, les forces de l'Axe tirent 40 000 obus de gros calibres, les Français répliquant par 42 000 coups de 75 mm. On a rapporté que la pugnacité des défenseurs de Bir Hakeim aurait été renforcée par la présence parmi eux d'anciens légionnaires allemands opposés à Hitler – un argument peu probant[391]. Helmut Frey voit dans la résistance acharnée de Bir Hakeim le résultat de la propagande qui affirme que les FFL ne bénéficieront pas de la protection de la convention de Genève et que les officiers seront fusillés par ordre de Laval[392]. Les soldats français ont simplement accompli leur devoir avec beaucoup de bravoure. Ils ont réussi à tenir leurs positions pendant onze jours face à un ennemi numériquement supérieur auquel ils ont infligé des pertes importantes : pas moins de 52 chars, 5 canons automoteurs, 11 automitrailleuses, 7 avions et 3 300 hommes (dont 277 prisonniers) et de nombreux véhicules détruits. Les pertes françaises ne sont toutefois pas négligeables : 1 200 hommes (dont au moins 600 prisonniers) ainsi que 53 canons et 250 véhicules, une centaine d'autres étant en outre sérieusement endommagés. Rommel ne cache pas son admiration devant « l'admirable exploit des défenseurs » et reconnaît les qualités de Kœnig. Mais il tient sa victoire et ses lignes de communication sont désormais assurées.

L'AFRIKAKORPS REMPORTE LA BATAILLE DE CHARS

Avec la chute de Bir Hakeim, le second acte de la bataille de Gazala peut commencer. Auchinleck et Ritchie entendent résister sur la ligne allant de Gazala à El-Adem. Le 11 juin, son flanc sud sécurisé, Rommel lance la 90. Leichte-Division vers El-Duda et les dépôts de Belhammed, la 15. Panzer-Division et la Trieste se dirigeant vers El-Adem. La 21. Panzer-Division et l'Ariete gardent leurs positions sur le flanc nord du « Chaudron », pour empêcher tout mouvement de la part des unités

britanniques qui leur font face. Les effectifs en blindés de la 8th Army ont fondu comme neige au soleil : Ritchie ne dispose plus le 10 juin que de 220 tanks opérationnels et des engins en ateliers. Norrie n'a donc plus guère de supériorité numérique sur Rommel, qui possède encore 180 chars moyens italo-allemands. Les pertes de l'artillerie sont également très lourdes puisqu'elles atteignent l'équivalent de sept régiments, soit plus de 150 canons[393]. Ce fait est crucial, car cela signifie que la 8th Army va manquer de puissance de feu pour stopper l'Afrikakorps. L'artillerie britannique s'est pourtant dépensée sans compter : près de 20 000 obus de 25 livres ont été tirés chaque jour par les 1st et 7th Armoured Divisions[394].

Le 12 juin, les Britanniques ont disposé le gros de leurs unités blindées entre Acroma et El-Adem. La bataille de chars de *« Knightsbridge »* commence. Ce jour est particulièrement funeste pour l'arme blindée anglaise qui se fait étriller par les deux divisions de Panzer et perd 138 chars[395]. Comme d'accoutumée, les Allemands ont poussé leurs Pak vers l'avant, provoquant une hécatombe dans les rangs britanniques. Les unités de la 8th Army, démoralisées, sont désormais en état d'infériorité en matière d'artillerie et de blindés. Le 13 juin, on ne compte plus que 70 chars en état au sein de la 8th Army, mais, depuis le début de la bataille le 27 mai, 555 tanks au moins ont été récupérés et près de la moitié sont réparés : des renforts rejoignent donc les brigades blindées[396].

C'est au sud d'El-Adem que la 90. Leichte attaque. Les combats menés par la division de Kleemann sont particulièrement durs et elle n'avance que trop lentement au goût de Rommel. En effet, le 13 juin, la 90. Leichte ne parvient pas à opérer sa jonction avec la Trieste. Le 15, El-Adem tombe enfin ainsi que les points d'appui de Batrouna et El-Hatian. Dans ce dernier, les Indiens de la 29th Indian Brigade ne s'avouent pas vaincus et, à l'instar des Français à Bir Hakeim, parviennent à rompre l'encerclement non sans laisser 500 prisonniers et un butin conséquent à la 90. Leichte. Or Auchinleck entendait renforcer El-Adem pour assurer le flanc sud de Tobrouk.

Le 14 juin, avec les engins parvenus en renfort, il ne reste plus que 250 chars à Ritchie, sur le millier dont il disposait le 27 mai. De surcroît, de nombreuses unités d'infanterie ont été anéanties. Le désastre est total. Ritchie décide alors d'évacuer la ligne de Gazala et de se réfugier en Égypte. La 1st South-African Division parvient à se replier jusqu'en Égypte en suivant la Via Balbia. En revanche, le repli du gros de la 50th Infantry

Division (ID), l'opération Freeborn, est bien plus rocambolesque : la percée s'effectue en effet vers le sud au chant de *Rule Britannia* et l'unité rejoint l'Égypte après avoir traversé le désert en passant au sud de Bir Hakeim[397].

Mais Auchinleck ne veut en aucune manière subir un deuxième siège de Tobrouk et insiste pour qu'un front soit maintenu entre Tobrouk et la frontière égyptienne. Churchill, de mauvaise foi, écrira que, à Londres « nous n'avions aucune indication donnant à penser que les chefs eussent déjà projeté ou envisagé l'évacuation de Tobrouk[398] ». Auchinleck, craignant toujours l'ouverture d'un front en Iran ou en Syrie, a pourtant clairement exprimé ce point de vue dès le mois de janvier 1942. L'amiral Cunningham, sensible aux pertes subies par la Royal Navy pendant le siège de 1941, est du même avis[399].

Le 15 juin, Rommel informe le Commando Supremo que l'ennemi est probablement en train de replier le gros de ses forces en Égypte. Cavallero ordonne alors à Bastico d'exploiter le succès[400] : les forces de l'Axe ne peuvent en effet soutenir à nouveau un long siège de Tobrouk et toute tentative de stabilisation du front doit absolument être contrée. Il faut faire vite car les escadrilles aériennes doivent se redéployer contre Malte d'ici la fin juin. Rommel demande 8 000 hommes en renfort à Hitler, lequel refuse tout mouvement de troupes allemandes à travers la Méditerranée tant que la question de Malte n'est pas réglée. Même si Rommel ne parvient pas à couper la retraite du 13th Corps vers l'Égypte, il réussit cependant à investir totalement Tobrouk. Le 17 juin, la Luftwaffe soutient massivement l'avance vers Gambut – l'opération Himmelbett[401]. Le 17 juin, la 4th Armoured Brigade perd une trentaine de chars sur les 90 qui lui restent et se replie sur la frontière égyptienne où elle retrouve d'autres unités britanniques du 13th Corps organisées en *« Jocks Columns ».* En arrière, à Mersa Matrouh, le 30th Corps réorganise une force de frappe. Des renforts sont dépêchés depuis les autres zones du Moyen-Orient. Pour l'heure, on juge peu probable toute avance ennemie en profondeur en Égypte.

TOBROUK : LE TRIOMPHE DE L'AFRIKAKORPS

Le 19 juin, Rommel a rassemblé ses forces au sud-est de Tobrouk. La 90. Leichte-Division est dépêchée vers la frontière égypto-libyenne, mis à part quelques éléments. Le général Klopper, chef de la 2nd South-African Division, reçoit le commandement de la place forte. Il dispose de plus de

30 000 hommes, 55 chars, 70 canons antichars et de nombreuses pièces de DCA et d'artillerie[402]. Néanmoins, les défenses de Tobrouk ont été négligées au profit de celles de la ligne de Gazala et, à certains endroits, le désert a regagné ses droits sur le fossé antichar.

Sapeurs allemands et italiens préparent le passage à travers les champs de mines et le fossé antichar qui ceinturent Tobrouk. L'attaque bénéficiera de l'appui de l'artillerie mais surtout d'un imposant soutien aérien de plus de 150 bombardiers[403]. Les Italiens attaqueront à gauche, avec les divisions Ariete et Trieste et 70 chars. Les 15. et 21. Panzer-Divisionen frapperont sur l'aile droite de l'attaque. Le 20 juin, à 5 h 20, les Stukas bombardent l'ennemi tandis que la totalité de l'artillerie germano-italienne appuie l'attaque des fantassins et des troupes du génie – qui débute à 6 h 30 – qui réussissent à pratiquer des brèches au sud-est du périmètre. Si les Italiens ont quelque retard, l'assaut est plus prometteur du côté allemand. Les Panzer sont signalés par un drapeau à croix gammée sur leur plage arrière et des fumées orange sont tirées afin que la Luftwaffe ne commette pas de tragiques méprises[404]. À 8 heures, un passage est ouvert pour les Panzer qui peuvent foncer à travers la brèche[405]. Les réserves britanniques ne parviennent pas à endiguer la percée de la 21. Panzer-Division, dont les chars sont les premiers à rouler dans le périmètre de Tobrouk depuis plus d'un an. Rien ne semble pouvoir arrêter le Panzer-Regiment 5 de l'*Oberst* Müller, dit Panzer-Müller, un officier manchot et compétent, toujours à la tête du combat[406]. À 10 heures, le front anglais est enfoncé sur plus de 5 kilomètres de large. Klopper, qui a détruit un peu trop prématurément ses moyens de communication, semble dépassé par les événements. Ni lui ni Ritchie ne s'attendaient à devoir soutenir un assaut si rapidement.

Au fort Solaro, les Anglais retardent pourtant l'issue fatale en utilisant pour la première fois des pièces antiaériennes lourdes dans un rôle antichar, à l'instar des 88 mm allemands. La 21. Panzer-Division fonce alors vers Tobrouk, écrasant les poches de résistance pour déboucher sur le port tandis que retentissent les explosions des dépôts que la garnison s'emploie à détruire. Il est alors 19 heures et la victoire est acquise pour Rommel. Parvenant dans la ville, l'*Hauptmann* Hißmann et son unité antiaérienne surprennent un atelier pour tanks anglais : à moins de 300 mètres de distance, un blindé anglais ouvre le feu sur le véhicule d'Hißmann. Les Allemands prennent finalement le dessus[407]. À la nuit tombante, alors que les combats se poursuivent dans Tobrouk même, ils tiennent fermement le port

tant convoité. Quelques navires ont tenté de prendre le large avant leur arrivée : six sont coulés dans le port ainsi qu'un aviso[408].

Le moment du triomphe est brillamment orchestré par Rommel. Il convoque un correspondant de guerre et annonce : « Aujourd'hui, mes troupes ont couronné leurs efforts par la capture de Tobrouk. Le soldat peut mourir mais la victoire de la nation est assurée[409]. » Dans Tobrouk, aux côtés de Bayerlein, Rommel savoure sa victoire, peut-être d'abord par le partage d'une conserve de pêches britannique : part modeste du butin considérable qui tombe entre les mains de l'Afrikakorps. Une telle scène a été immortalisée par des photos prises au cours de la bataille.

Le lendemain, à 9 h 30, le général Klopper se rend. Toute résistance cesse à 16 heures. La Panzerarmee Afrika capture 33 000 hommes et de vastes quantités de vivres, de matériel, de véhicules, de munitions et surtout de carburant. L'assaut final sur Tobrouk s'est avéré très bien coordonné, rapidement exécuté, et a su bénéficier cette fois de l'avantage de la surprise. Rommel est au faîte de sa gloire. Hitler, à qui le sort des armes est encore favorable, fait alors de cet officier, qu'il apprécie entre tous, un de ses maréchaux.

Pour la 8th Army, le bilan est lourd. Elle ne perd pas moins de 66 000 hommes et un millier de chars de mai à juin 1942. Churchill est à Washington quand il apprend l'humiliante nouvelle de la bouche du président Roosevelt. Le 25 juin, Auchinleck, de son côté, retire son commandement à Ritchie et prend lui-même les rênes de la 8th Army.

Fort de sa victoire dans le désert et de la capture d'un important butin, Rommel demande l'autorisation d'exploiter le succès en pénétrant en Égypte. Les conditions semblent en effet particulièrement favorables au Renard du désert au regard des pertes subies par son adversaire. Cette poursuite de l'offensive nécessite l'appui de la Luftwaffe au détriment de l'attaque contre Malte. Il reçoit le soutien de Hitler, qui affirme à Mussolini que « la déesse de la victoire ne sourit qu'une fois aux commandants ». L'opération Herkules est finalement reportée *sine die*. Mais les oppositions sont pourtant nombreuses. Outre les réticences de l'état-major italien (plus que de Mussolini lui-même), l'insistance de Rommel se heurte à l'opposition de Kesselring, commandant en chef sur le théâtre méditerranéen, de Rintelen, l'attaché militaire allemand en Italie, et de l'état-major allemand de la Kriegsmarine. Des Spitfire parviennent sur l'île dès le mois de mai 1942. Renforcée et ravitaillée par le convoi *Harpoon* en

juin 1942 puis surtout par le convoi *Pedestal* en août, Malte redevient extrêmement dangereuse pour l'armée de Rommel qui s'enfonce en Égypte[410].

TROISIÈME PARTIE

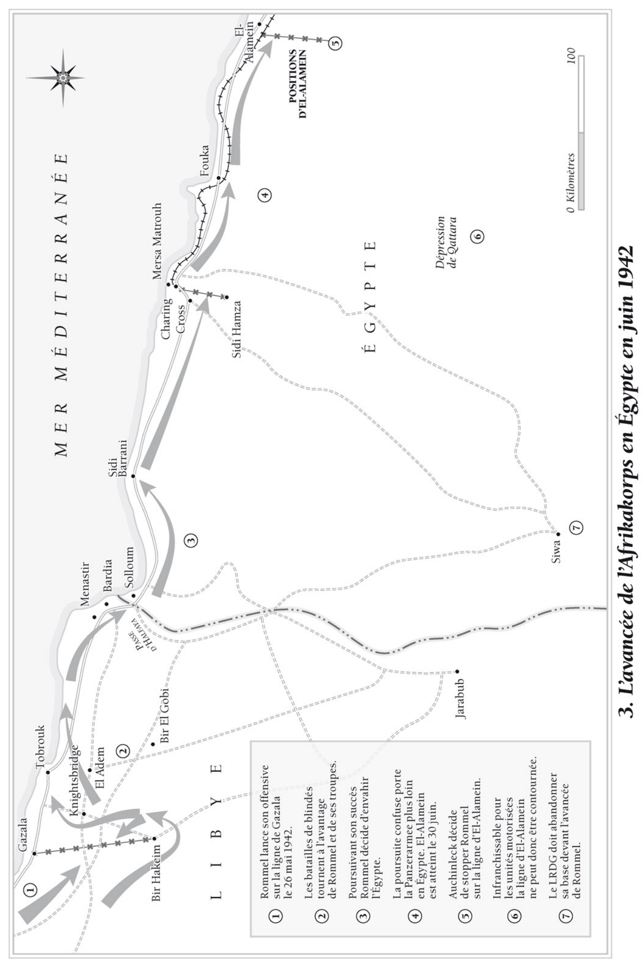
EL-ALAMEIN :
L'APOGÉE DE LA GUERRE DU DÉSERT

9.

L'AFRIKAKORPS AUX PORTES D'ALEXANDRIE

LA RETRAITE BRITANNIQUE JUSQU'À EL-ALAMEIN

Rommel, fraîchement promu *Generalfeldmarschall*, décrit avec optimiste la situation des forces de l'Axe en Afrique après la victoire de Tobrouk : « Grâce à un butin considérable, […] nous pouvions nous refaire, une fois de plus, en vue d'une nouvelle offensive […]. Je voulais à tout prix empêcher les Britanniques de se rétablir sur un nouveau front, grâce à des formations nouvelles venues du Proche-Orient […]. Au cas où nous réussirions à détruire les restes en mauvais état qui avaient échappé à la bataille […] il ne resterait rien aux Britanniques pour nous fermer l'Égypte ou arrêter notre avance sur Alexandrie et le canal de Suez[411]. »



3. L'avancée de l'Afrikakorps en Égypte en juin 1942

Avec l'aval de ses supérieurs, Rommel franchit donc la frontière égypto-libyenne le 24 juin 1942. L'exaltation est grande au sein des formations de l'Afrikakorps. L'avancée victorieuse talonne les unités britanniques opérant une retraite des plus précipitées. Les colonnes s'ébranlent une nouvelle fois vers l'est. Le delta du Nil est en ligne de mire, perspective de repos et de réjouissances diverses. Secoués à bord de leurs engins à la peinture écaillée et surchargés de sacs contenant les *empidementa* du combattant du désert – ustensiles de cuisine, nécessaire pour l'entretien mécanique et les réparations, essence, eau, vivres, filets de camouflage, plaques de désensablement, etc. –, les soldats de Rommel parviennent à puiser l'énergie nécessaire car ils sentent que la victoire est proche : encore un dernier effort et tout sera fini… Les hommes sont arrivés à la limite de leur endurance, exténués par des semaines de combats ininterrompus dans le désert. De fait, les coupes claires opérées dans les rangs des unités combattantes ne sont pas tant le fait des pertes occasionnées par le combat que des maladies ou de l'épuisement. Les

succès des derniers jours ont cependant été si spectaculaires que Rommel est persuadé qu'une nouvelle attaque sera couronnée de succès.

L'avancée germano-italienne et la retraite britannique s'effectuent sur des axes parallèles qui parfois s'imbriquent, provoquant de nombreuses confusions accentuées par le grand nombre d'engins motorisés de prise au sein du parc automobile de l'Afrikakorps. Le 24 juin, des soldats allemands tombent sur un groupe de blessés anglais. Compatissants, ils ont tôt fait d'aider de leur mieux ces malheureux non sans un geste de remerciement d'un Britannique qui tend un paquet de cigarettes.

Une semaine après sa retentissante victoire à Tobrouk, Rommel remporte un succès étonnant à Mersa Matrouh. Une bataille particulièrement confuse y est engagée. La forteresse est défendue par les 10th et 13th Corps, sous les ordres respectifs des généraux Holmes et Gott. Auchinleck ne veut pas y mener la bataille décisive, car il craint que son armée n'y soit détruite. Pourtant, il ne peut se résigner à l'abandonner, ne serait-ce que pour des raisons politiques – les désastres de Gazala et de Tobrouk sont trop récents –, et décide d'y mener le combat et de voir comment évolue la situation.

Le plan de Rommel est de détruire la 1st Armoured Division, forte de 159 chars et positionnée au sud des défenses britanniques, tout en isolant les unités d'infanterie retranchées dans le périmètre de Mersa Matrouh. Rommel s'immisce dans le dispositif ennemi, la 90. Leichte en tête. La mauvaise coordination entre les deux corps britanniques va s'avérer désastreuse alors que leur adversaire est en danger. Les rapports erronés de Gott poussent Auchinleck à ordonner un repli des deux corps sur Fouka, mais Gott entreprend le mouvement sans avertir Holmes, qui reste donc seul dans la forteresse. En outre, persuadé que la division néo-zélandaise est détruite, Gott néglige d'informer Freyberg, son subordonné, de l'ordre de repli. Les Néo-Zélandais parviennent toutefois à s'échapper de la nasse le 28 juin après un corps-à-corps d'une rare violence : en pleine nuit, ils forcent le passage au travers des lignes de la 21. Panzer. L'assaut mené baïonnette au canon est irrésistible et le corps-à-corps tourne à l'avantage des Néo-Zélandais, qui rompent l'encerclement. La 50th ID cherche aussi à percer. Dans son secteur, le Kampfgruppe Holzer du Sonderverband 288 est contraint de se fortifier en hérisson et chaque homme, y compris des services, doit faire le coup de feu. Les camions britanniques incendiés

illuminent le champ de bataille et certains combattants allemands n'hésitent pas à bondir vers l'avant, grenades en main. Partout tonnent les canons et le crépitement des mitrailleuses se mêle aux hurlements des blessés et des mourants.

Dans la soirée, la 90. Leichte et les Italiens attaquent la forteresse de Mersa Matrouh, qui résiste avec énergie jusqu'au lendemain matin avant de livrer 6 000 nouveaux prisonniers, bien que le 10th Corps ait percé vers l'est, sauvant 60 % de ses effectifs. Ce nouveau succès permet à Rommel de lancer l'Afrikakorps en profondeur en Égypte. Les hommes de la 90. Leichte n'ont guère le temps de profiter des douceurs que les Anglais leur ont laissées à Mersa Matrouh : cigarettes, bière, victuailles… Alexandrie, Le Caire et le canal de Suez semblent alors à portée de main : un tournant crucial de la Seconde Guerre mondiale. Rommel se confie ce jour-là à sa femme à laquelle il écrit cette lettre empreinte d'optimisme : « Très chère Lu, maintenant que la bataille de Mersa Matrouh a été remportée, nos avant-gardes sont à 200 kilomètres d'Alexandrie. Il y aura encore quelques autres batailles à mener avant que nous atteignions notre but, mais je crois que le plus difficile est derrière nous[412]. »

Aveuglés par les nuages de poussière, dispersés en raison des ennuis mécaniques qui laissent bien des véhicules sur le côté, les Allemands se lancent sur les pistes du désert sous une chaleur torride. Le but de la manœuvre des deux divisions blindées de l'Afrikakorps est de capturer le maximum de colonnes et d'unités isolées britanniques qui tentent de rejoindre leurs lignes en une course effrénée. Il n'est ainsi pas rare que des forces britanniques surgissent sur les arrières des unités de l'Axe. Dans d'autres cas, ce sont les Allemands qui surprennent des Britanniques attardés. Les deux divisions de Panzer lancées vers El-Quseir, pour leur part, ne rencontrent personne et gaspillent un précieux carburant en empruntant des pistes peu praticables, usant par là même davantage le matériel tandis que le surcroît de fatigue accable les hommes. Les Britanniques ne cherchent en aucune manière à prolonger l'engagement. Tout ce qu'ils veulent c'est fuir vers l'est, vers les positions de recueil, dont les occupants sont bien heureux de voir arriver ces retardataires qui vont renforcer leur dispositif.

En revanche, des milliers de tonnes de ravitaillement sont perdues entre Tobrouk et El-Daba. À Tobrouk, les Alliés perdent plus de 15 000

kilomètres de câbles électriques ; 1 500 tonnes de ravitaillement sont abandonnées à Solloum, pour la plus grande satisfaction des vainqueurs. Les conserves de fruits anglaises sont un ravissement pour le palais des soldats de Rommel, qui, au passage, renouvellent leur garde-robe en effectuant une razzia dans les stocks de chemises tropicales seyantes de leurs adversaires. Tout ne tombe pourtant pas entre les mains de l'Afrikakorps. À Misheifa, ce sont 3 000 tonnes de ravitaillement qui sont détruites, de même qu'un train de 2 000 tonnes de munitions à bord de 190 wagons à El-Daba[413]. D'après les estimations, 780 000 obus et près de 13 millions de cartouches sont détruits, perdus ou capturés au cours de la bataille de Gazala et de la retraite qui s'ensuit[414]. Arrivée sur la ligne d'El-Alamein, la 8th Army est donc dans une situation logistique des plus précaires puisque ses réserves en munitions s'avèrent insuffisantes pour mener une bataille. À l'inverse, les captures opérées par les forces germano-italiennes dans leur avance vers l'Égypte n'ont fait que conforter la situation de la Panzerarmee en matière de ravitaillement et de matériel, alors même que les pertes dues au combat et à l'usure mécanique sont conséquentes. En juillet 1942, les forces de Rommel comptent jusqu'à 6 000 camions britanniques. Dans ces conditions, il est bien malaisé de reconnaître à coup sûr une colonne amie ou ennemie. Les Allemands ont tôt fait de peindre des croix ou d'arborer des drapeaux à croix gammée pour éviter toute méprise. Les unités d'artillerie de l'Axe ne sont pas en reste puisque 44 pièces d'artillerie de 25 livres britanniques remplacent les canons germano-italiens perdus à Gazala. Les jerrycans sont donc remplis à ras bord en vue de l'ultime avance vers Le Caire et Suez et le moral des combattants est au zénith.

Le 29 juin, les nouvelles en provenance de la 90. Leichte-Division sont des plus satisfaisantes, car l'unité a atteint El-Daba avant de poursuivre au milieu de dépôts en flammes des troupes sud-africaines encore plus à l'est jusqu'au lieu-dit Sidi Abd-el-Rahman, dont la mosquée blanche offre un repère remarquable. Le lendemain, des escarmouches rompent à nouveau la quiétude du désert. Des unités des deux camps constatent avec consternation qu'elles ont bivouaqué non loin l'une de l'autre. La 90. Leichte-Division poursuit prudemment son avance le long de la route côtière, s'attendant à tout instant à être confrontée à une solide ligne de résistance. La progression de l'unité sur l'unique route bitumée est sérieusement mise à mal par une escadrille de bombardiers qui détruisent

plusieurs véhicules sans qu'il y ait espoir de se dissimuler. À midi, les Allemands sont à Tell el-Eisa où ils se trouvent soumis à des tirs d'artillerie de plus en plus nourris. La 90. Leichte-Division vient d'atteindre la position défensive d'El-Alamein, gare ferroviaire édifiée dans les années 1920, dont le nom signifierait les deux cairns ou les deux drapeaux. Ce sont des Bédouins qui ont baptisé ainsi le lieu au moment de la construction de la gare, parce que les hommes du génie qui l'ont bâtie avaient planté deux drapeaux pour en marquer l'emplacement. Le Kamfgruppe Briel est un des premiers à atteindre la position d'El-Alamein. Ils ne sont plus qu'à une centaine de kilomètres d'Alexandrie, et tous espèrent atteindre la fameuse métropole égyptienne dès le lendemain.

À quelques kilomètres de là, solitaire, tête nue, regardant passer le cortège des colonnes britanniques en retraite, se tient l'artisan de la défense établie à El-Alamein : le général Claude Auchinleck. Sur ses épaules repose le sort de l'Égypte. Et il est bien déterminé à stopper la progression apparemment irrésistible de l'Afrikakorps. La bataille décisive pour l'Égypte sera donc livrée sur les positions d'El-Alamein. Pourquoi Auchinleck a-t-il choisi cet endroit *a priori* insignifiant ? Lorsque, en juin 1941, il succède au général Wavell en tant que commandant en chef au Moyen-Orient, il ordonne la construction de positions défensives à El-Alamein. Il s'écoule en fait une année avant que ces positions ne soient utilisées au combat. La configuration particulière du terrain confère au lieu son caractère exceptionnel. Il s'agit de la seule ligne de défense dans le désert occidental égyptien qui soit limitée au sud par la dépression de Qattara, ses dunes et ses marais salés réputés infranchissables. Les 60 kilomètres du front sont donc délimités au nord par la mer et au sud par la dépression. Impossible à contourner, la position d'El-Alamein est donc naturellement forte, à condition de disposer de suffisamment de troupes pour tenir solidement la ligne de front.

La première semaine de juillet 1942 est l'une des plus cruciales de la guerre. Auchinleck en est pleinement conscient, ce que révèle son ordre du jour à la 8th Army en date du 30 juin 1942, à la veille du premier jour de la bataille : « Nous menons la bataille d'Égypte, une bataille au cours de laquelle l'ennemi doit être détruit[415]. » Une défaite de la 8th Army, et plus encore sa destruction, aurait de dramatiques conséquences sur le cours de la guerre. À Washington, le général Marshall pense que la victoire de Rommel

à El-Alamein n'est qu'une question de jours. La Grande-Bretagne est partout sur la défensive alors que l'Axe mène l'assaut sur tous les fronts. Les pertes dans l'Atlantique dues à la guerre sous-marine sont très élevées pour les Alliés en juillet et si cette hémorragie se poursuit, l'intervention des Américains en Europe pourrait être irrémédiablement compromise.

LE DELTA DU NIL DANS LA DÉFENSE DE L'ÉGYPTE

Si Rommel gagne à El-Alamein, la bataille se portera sur le delta du Nil. Ce dernier semble *a priori* favoriser le défenseur : la multiplication des canaux en sus des bras du Nil représente autant d'obstacles à franchir pour un assaillant tout en offrant apparemment des lignes de défense efficaces[416]. Encore faut-il que ces voies d'eau soient orientées dans un sens favorable. Les défenseurs doivent aussi se ménager des zones de repli et d'approvisionnement, d'où l'importance des ponts, peu nombreux, et la gêne que causent les zones marécageuses. La végétation caractérise également le Delta si on le compare au désert qui recouvre l'Égypte, il s'agit essentiellement de cultures. Dans un pays où les surfaces arables sont minimes, on n'y trouvera nulle forêt, même de palmiers. La crue du Nil, alors qu'un barrage a été édifié par les Britanniques dans les années 1930, ne peut sérieusement constituer un obstacle, une montée des eaux serait tout aussi préjudiciable aux Britanniques qu'aux forces de l'Axe. Normalement, elle survient en été, donc au même moment qu'une éventuelle percée de Rommel, qui attaque El-Alamein le 1er juillet. Le 3 juillet 1942, alors que la bataille fait rage, Churchill demande au Middle East Command comment les Panzer pourront manœuvrer si on procède à des inondations dans le Delta. Corbett, le chef d'état-major au Moyen-Orient, répond que le mouvement des forces blindées serait fortement limité par les coupures humides, précisant que cela affecterait aussi bien l'ennemi que la 8th Army. Et d'indiquer que, si une inondation du secteur d'Alexandrie n'est pas encore envisageable, car il faut y préserver un aérodrome, des négociations sont en court avec le gouvernement égyptien en vue d'une inondation dans la zone du Caire[417]. Quoi qu'il en soit, les travaux de défense sont entamés : l'inondation de certaines terres est effective près d'Alexandrie, des civils sont évacués, on creuse des positions, des arbres sont coupés et des bâtiments détruits pour dégager les champs de tir, des ponts de bateaux sont jetés sur le Nil et la Royal Navy improvise une flottille fluviale…

Alors que se prépare l'affrontement à El-Alamein, le général Auchinleck charge le général Holmes de mettre en défense le Delta, qui semble aisément contournable par un assaillant venant de l'ouest. La ville même d'Alexandrie ne paraît d'ailleurs pas si facile à défendre, avec le lac qui s'étend au sud, et on peut atteindre Le Caire, à la pointe du Delta, depuis El-Alamein. Il suffirait aux forces de l'Axe de suivre une piste puis d'emprunter la route dite du désert qui relie la capitale égyptienne à Alexandrie et qui ne présente aucun obstacle. La capitale égyptienne serait alors très exposée, d'autant que nombre des meilleures unités alliées seraient détruites. Cette évidence a retenu l'attention des Britanniques, qui ne peuvent donc concentrer toutes leurs réserves dans la seule zone septentrionale du Delta. Des positions sont établies entre le wadi Natrun et le Delta. La défense même du Caire, alors infiniment moins étendu que la mégalopole actuelle, doit s'appuyer en priorité sur la défense des ponts. Des défenses sont également établies à Mena, à proximité des pyramides[418]. Mais les Allemands peuvent trouver d'autres points de passage en amont ou en aval, profiter de connivences avec les autochtones et franchir le fleuve avec des embarcations. Rommel envisage d'ailleurs d'utiliser des parachutistes. La brigade de Fallschirmjäger (parachutistes) Ramcke est prévue à cet effet, pour autant que la Luftwaffe trouve les moyens de transport et d'escorte nécessaires et dispose de la logistique indispensable. Durement sollicitée par les impératifs de la guerre à l'Est, l'armée de l'air allemande est déjà mobilisée par l'approvisionnement de la Panzerarmee qui s'avance en profondeur en Égypte. Une fois Le Caire atteint et conquis, la partie serait en grande partie jouée, car aucun obstacle ne se dresserait alors jusqu'à Suez et Ismaïlia puis Port-Saïd. Les forces britanniques encore en position sur le Delta et à Alexandrie seraient encerclées.

Certes, on peut difficilement imaginer qu'une bataille puisse se solder par la destruction de la 8th Army dans son intégralité à El-Alamein. Mais, en cas de défaite, plusieurs brigades indiennes et néo-zélandaises au sud du front seraient perdues ou affaiblies, les forces blindées réduites à la portion congrue. Plus encore, une grande partie de la 1st South-African Division pourrait être détruite – une catastrophe politique et humaine pour l'Afrique du Sud après la reddition de la 2nd South-African Division à Tobrouk. Il resterait tout de même le 10th Corps dans le Delta, avec les solides Australiens, mais Le Caire demeurerait vulnérable.

La conquête de l'Égypte, à tout le moins de la Basse voire la Moyenne-Égypte, est envisageable. En revanche, compte tenu de l'état de la Panzerarmee au 1er juillet 1942, la conquête du Moyen-Orient reste pure chimère, sauf effondrement total britannique et accroissement considérable de l'effort de guerre de l'Axe sur ce théâtre des opérations. En tout état de cause, une victoire allemande à El-Alamein en juillet 1942 ne signifierait pas la fin de la guerre en Égypte si Auchinleck parvenait à sauver son armée. Ses ordres opérationnels 86, 87 et 88 prévoient qu'en cas de percée ennemie, la 8th Army, à réception du code *« Brixworth »*, se replie sur le wadi Natrun tout en harcelant les colonnes ennemies en route vers Alexandrie et Le Caire[419].

LES CONSÉQUENCES D'UNE VICTOIRE DE L'AXE

Une telle avance de l'armée de Rommel engendrerait une désorganisation colossale de la logistique britannique. Le Nord de l'Égypte, particulièrement Le Caire et le Delta, représente une immense base logistique, œuvrant notamment au profit de la 8th Army. Cette base logistique – camps, ateliers, dépôts, zones de production, sites d'entraînement, aérodromes – a été mise sur pied dès l'été 1940 sous l'égide du général Wilson, alors commandant en chef en Égypte. Elle est absolument indispensable pour mener des opérations au Moyen-Orient. Sa perte serait donc considérable. L'évacuation ne pourrait en effet qu'être partielle, causant pertes de matériel, d'ateliers et de stocks en quantités effarantes. Or celles essuyées au cours de la récente retraite depuis Tobrouk sont déjà considérables et l'on voit mal comment la plupart des chars endommagés pourraient être évacués des ateliers de l'intendance (RAOC). L'immense base logistique alliée en Méditerranée et au Moyen-Orient serait anéantie.

Plus de 100 000 Britanniques sont stationnés au Caire[420]. Les ateliers, dépôts et camps sont nombreux : si les baraquements sont en dur dans les casernes d'Abbassia, les hommes vivent sous la tente – une épreuve sous le torride soleil estival égyptien – dans les camps d'Helimiya et d'Almaza. Les Indiens ont leurs quartiers à Mena, les Sud-Africains à Helwan, les Néo-Zélandais à Maadi et les Britanniques essentiellement à Héliopolis[421], où se situe également l'aérodrome le plus important de la Desert Air Force. Mais si les troupes de soutien peuvent à l'occasion faire « le coup de feu »,

ce ne peut être qu'un pis-aller dans l'attente du soutien rapide de renforts. On ne peut s'improviser combattant de première ligne. Comment espérer faire du personnel de l'administration et des services des combattants efficaces face à un adversaire aguerri, sans oublier la difficulté de leur assurer transport et ravitaillement ? Churchill rappelle ainsi à Auchinleck le 24 juin 1942 qu'il dispose de pas moins de 700 000 hommes au Moyen-Orient[422]. Ses exhortations – « chaque mâle disponible doit être prêt à combattre et à mourir » – sont des réminiscences de levées en masse d'un autre âge. Auchinleck, toujours patient, répond : « Vos instructions concernant la main-d'œuvre combattante seront suivies et, en fait, sont déjà observées. Les unités de terrassement sur les positions d'El-Alamein sont renforcées par des dépôts du Delta[423]. » Mais on est loin d'une mobilisation de tous les hommes disponibles.

Le plan Colonial qu'envisage Auchinleck en cas de défaite à El-Alamein n'est pas non plus sans poser d'immenses difficultés logistiques[424]. Il s'agit d'effectuer une retraite en direction de la Haute-Égypte en suivant le Nil. Si un tel repli est entrepris, compte tenu de la perte d'une grande quantité du matériel basé dans le Delta, comment dès lors envisager des contre-offensives, même limitées ? Cela concerne également tous les *raiders* du désert comme le SAS et le LRDG, qui, au mieux, seraient basés à Koufra avec le risque d'être coupés de leurs sources de ravitaillement. Les routes dignes de ce nom font défaut. Les ponts ne sont pas nombreux et les capacités de fret de la ligne ferroviaire qui longe le cours du fleuve sont insuffisantes pour une armée. Par ailleurs, serait-il possible d'assurer un ravitaillement suffisant via Port-Soudan et Wadi Halfa ?

On peut s'en faire une idée en observant l'utilisation qui est alors faite de la route d'approvisionnement par le Soudan. Au moment où se déroulent les combats à El-Alamein, la Méditerranée est bloquée et le franchissement du canal de Suez tout comme l'utilisation du port d'Alexandrie ne sont pas sans danger en raison de la menace que représente l'aviation de l'Axe. Dans les faits, la Luftwaffe ne s'y montrera active que du 3 au 7 juillet puis du 25 au 30 juillet, préférant consacrer ses efforts à l'appui au sol des forces de Rommel[425]. Une grande quantité de ravitaillement et de matériel de guerre arrive à Port-Soudan, pourtant loin d'avoir les infrastructures nécessaires. Ce n'est en fait qu'une première étape, car tout ce matériel doit ensuite être transféré jusqu'au Nil, distant de plusieurs centaines de kilomètres. Là, il poursuit son trajet en train jusqu'au terminus septentrional de la voie

ferrée : Wadi Halfa. Il est ensuite transféré sur des barges qui remontent le Nil jusqu'à Assouan où elles sont prises en charge par l'Egyptian State Railways. Il faut alors redescendre la vallée du Nil jusqu'à la Méditerranée puis suivre la côte jusqu'au front. Outre le temps que cela nécessite, il convient de souligner qu'une partie du ravitaillement peut être perdue en route. Face à l'urgence de la situation et afin de permettre l'accroissement du trafic et assurer le transport des troupes par voie ferrée, les gares soudanaises ont dû être agrandies et les trains allongés pour augmenter la capacité de l'unique ligne qui longe le Nil. Puisqu'il n'y a pas de stock de matériel ferroviaire, les lignes secondaires sont démantelées pour assurer le bon fonctionnement de la ligne de ravitaillement. Celle-ci assure l'arrivée au front de la nourriture indispensable aux combattants – 5 000 bovins et 25 000 moutons sont acheminés chaque mois en provenance du Soudan[426]. L'effort logistique est conséquent et les résultats sont loin d'être négligeables. Mais ces infrastructures seraient-elles suffisantes pour assurer le ravitaillement et l'équipement d'une armée à partir du moment où Suez, où débarque une bonne partie du matériel lourd, Port-Saïd et Alexandrie ne seraient plus disponibles ? Acheminer du bétail pour la 8th Army est une chose, être en mesure d'assurer la totalité de la logistique d'une armée en est une autre.

Si une partie de l'armée remonte le Nil, que devient alors le front du côté du canal et du Sinaï ? D'abord, l'arrivée des forces de l'Axe sur le canal de Suez signifie la fin des opérations de la Royal Navy depuis ses mouillages de Beyrouth et, surtout, d'Haïfa, qui seraient coupés de toute liaison maritime. À partir de là, l'artère vitale que constitue le canal entre la Méditerranée et l'océan Indien serait interdite aux Britanniques, même si ces derniers, par une activité aérienne soutenue ou en y sabordant des navires, pourraient également en interdire l'usage à leurs ennemis. L'opportunité d'une liaison dans l'océan Indien entre les Germano-Italiens et les Japonais, de toute façon plus préoccupés alors par le Sud-Ouest du Pacifique, reste ainsi d'autant plus hypothétique.

Se pose alors aussi avec acuité la question pour les Britanniques de se retrancher sur le canal. Certes, ce dernier offre un front plus court et plus aisé à tenir que le Nil. Mais de quelles ressources et surtout de quelles troupes disposeraient-ils encore ? Les pertes qui auraient été essuyées dans le Delta et les forces repliées en Haute-Égypte ne laisseraient que bien peu

de troupes aptes à tenir ce front. La 9th Army en Palestine a déjà envoyé ses meilleures unités à la 8th Army et la 10th Army doit assurer la sécurité de l'Iran. L'Inde pourrait-elle alors se permettre d'envoyer de nouvelles unités au Moyen-Orient alors que le Burcorps vient de terminer sa retraite épique à travers la Birmanie ? C'est peu probable. L'autre question que soulève la viabilité d'une défense établie sur le canal de Suez est sa logistique. Quelle en serait la base arrière et quelles seraient les voies d'approvisionnement ? Même depuis la campagne de Murray puis d'Allenby en 1917-1918, les routes font défaut dans le Sinaï et vers l'Irak via la Transjordanie. Il ne faut pas sous-estimer les difficultés à ravitailler une armée déployée dans le Sinaï depuis Bassora, seul port viable de la région, même si Auchinleck entend développer les capacités du port d'Aqaba, sur la mer Rouge[427]. Bassora est particulièrement éloigné – la campagne de 1916-1918 en Mésopotamie en a été grandement handicapée sur le plan logistique[428]. Dans le camp adverse, au contraire, la donne pourrait changer.

Si les forces de l'Axe parviennent à l'emporter à El-Alamein, le problème logistique, cauchemar de Rommel en cet été 1942 (il y a près de 2 500 kilomètres entre Tripoli et El-Alamein), sera levé. Cela suppose toutefois de prendre Le Caire, ce qui n'a rien de garanti. Mais une victoire à El-Alamein et un nouveau repli britannique permettraient à Rommel de récupérer un stock considérable de matériel et d'équipement pour poursuivre leur avance, tandis que les troupes et les ateliers encore en Libye ou situés entre la frontière et El-Alamein rallieraient tant bien que mal une Panzerarmee engagée encore plus avant en Égypte. Bien que les Britanniques se soient préparés à pratiquer une politique de terre brûlée[429], il demeure évident que la prise d'Alexandrie réglerait une fois pour toutes la question du ravitaillement pour Rommel. Qui plus est, Malte serait dès lors en grand danger faute de vivres suffisants, car elle ne serait désormais ravitaillée que depuis Gibraltar – une route plus hasardeuse puisque l'Axe dispose de bases aériennes et navales en Sicile, en Sardaigne et en Italie. L'arrivée de convois de l'Axe directement à Alexandrie, amenant notamment des troupes d'occupation italiennes, changerait la donne. L'installation de bases aériennes de l'Axe dans le Delta serait également de nature à assurer de futurs succès à Rommel. Cette manne providentielle serait d'autant plus facile à acheminer que le *Fall Blau,* l'offensive d'été en Union soviétique, ne doit avoir lieu qu'au cours du mois de juillet 1942. À

ce moment-là, l'Axe pourrait encore envisager d'envoyer des troupes en Afrique. Auchinleck est bien conscient de l'avantage logistique que Rommel tirerait de l'occupation de l'Égypte, ainsi qu'il le confie à Sir Alan Brooke, le chef d'état-major impérial, le 28 juin 1942[430]. Bien plus, cette situation priverait la 8th Army de ses meilleurs ports. Or Auchinleck veut absolument tenir les ports de la mer Rouge jusqu'à ce que renforts et matériel aient eu le temps de débarquer pour reconstituer une force blindée capable de reprendre l'offensive.

Les répercussions politiques de l'occupation de l'Égypte par les forces de l'Axe seraient retentissantes. Churchill, avant même d'affronter une motion de censure début juillet 1942, serait politiquement affaibli. Les États-Unis pourraient également douter des capacités de leur allié et envisager de s'impliquer prioritairement dans le Pacifique, une option qui a déjà de nombreux soutiens depuis que Churchill a refusé d'ouvrir un second front en Europe dès 1942. Puissance coloniale dominante au Moyen-Orient, le Royaume-Uni verrait sa situation ébranlée dans une région où les populations arabes lui sont hostiles. Il faudrait alors accorder des moyens importants pour maintenir la sécurité intérieure dans les zones encore occupées. La chute de l'Égypte pourrait influencer un autre État important de la région, la Turquie, ancienne grande puissance au Moyen-Orient et ancienne alliée du Reich pendant la Grande Guerre. Cela serait d'autant plus préjudiciable pour la cause alliée que, au même moment, le front soviétique vacille au sud, avant la ruée de la Wehrmacht vers le Caucase. Si la Turquie renonçait à sa neutralité et se rangeait finalement dans le camp de l'Axe, sans doute plus disposé que les Alliés à lui faire des offres territoriales intéressantes, cela compliquerait la position des Soviétiques dans le Caucase et celle des Britanniques en Iran et ailleurs. On peut aussi penser qu'une victoire de Rommel pourrait laisser croire que le conflit bascule définitivement en faveur de l'Axe, ce qui pourrait influer également sur le Portugal et pousser l'Espagne à s'impliquer davantage aux côtés du IIIe Reich. Pures conjectures mais qui invitent à réfléchir aux répercussions d'une défaite britannique. Enfin, comment ne pas penser aux Juifs établis au Moyen-Orient, plus particulièrement en Palestine ? L'irruption des Panzer au Levant ne serait pas sans signifier la persécution, la déportation et finalement l'extermination. La guerre sans haine dont on crédite l'armée de Rommel n'aurait plus cours.

Du point de vue stratégique, plusieurs questions sont à examiner. Dans le cas où les positions britanniques ne seraient pas tenables, Rommel pourrait même menacer l'Iran, ne serait-ce qu'avec la Luftwaffe. Or, l'afflux du matériel allié via l'Iran est essentiel à l'effort de guerre de l'Union soviétique, particulièrement à ce moment critique où sa survie est en jeu.

En outre, l'Iran ainsi que l'Irak sont des sources importantes d'approvisionnement en pétrole pour les forces du Commonwealth. Si les États-Unis fournissent la plus grande part des ressources en or noir des Alliés, la perte ou l'incapacité d'exploiter les champs pétrolifères du Moyen-Orient serait préjudiciable et catastrophique si l'ennemi, qui lui manque de carburant, s'en saisissait – pour autant qu'il puisse raffiner et acheminer jusqu'en Méditerranée le précieux liquide, car les zones de raffinage sont assez faciles à détruire[431]. Paradoxalement, il semble que les Allemands n'aient jamais sérieusement envisagé de faire main basse sur le pétrole du Moyen-Orient[432].

De leur côté, les Japonais viennent de s'emparer des zones pétrolifères d'Indonésie en ce début d'année 1942. Leurs relations avec leurs partenaires de l'Axe en seraient facilitées, sans aller jusqu'à imaginer une stratégie commune qui n'a jamais existé. Il reste que la position de l'Inde deviendrait d'autant plus délicate qu'elle verrait ses lignes de communication avec le Royaume-Uni et l'Australie gravement menacées dans l'océan Indien si les forces de l'Axe parvenaient à utiliser à leur profit le canal de Suez pour y faire transiter des U-Boote. En cas de victoire au Moyen-Orient, la Luftwaffe et la Regia Areonautica seraient également capables d'y menacer en permanence les voies maritimes alliées.

C'est précisément pour assurer les liaisons avec l'Inde et le Moyen-Orient que les Britanniques lancent l'opération Ironclad (mai 1942) aboutissant à la prise de contrôle de Madagascar, alors territoire sous l'administration de Vichy, de manière à garantir la sécurité de la longue route passant par le cap de Bonne-Espérance.

Se pose aussi la question du déclenchement ou non de Torch, le débarquement allié en Afrique du Nord, en cas de désastre britannique en Égypte. Les amiraux Leahy et King sont plutôt favorables à une intervention en force dans le Pacifique. Le général Marshall est quant à lui

partisan d'un débarquement en France le plus tôt possible. Il a fallu tout le poids politique et toute la persuasion du président Roosevelt pour que soit acté le principe d'une opération conjointe des puissances anglo-saxonnes en Méditerranée. Il est à noter que les Américains ont un temps envisagé l'envoi d'une division blindée dans le désert pour assister la 8th Army. Churchill évoque cette généreuse proposition dans un message adressé à Auchinleck le 22 juin 1942, puis une nouvelle fois le 24 juin, ajoutant que les Américains fourniront également des *« Antitanks Rockets »,* probablement des bazookas, arme qui fera son baptême du feu en Tunisie[433]. Cette idée n'a pas été retenue, mais, en revanche, des escadrilles de l'USAAF vont rejoindre le Moyen-Orient. Et, à la suite du désastre de Tobrouk, Roosevelt n'hésite pas fournir 300 nouveaux chars M4 Sherman aux Britanniques, ce qui implique qu'une Armored Division soit immédiatement dépouillée de ses nouveaux tanks expédiés en Égypte. L'irruption de Rommel devant El-Alamein amène les Américains à accorder un intérêt stratégique accru à la situation au Moyen-Orient[434]. De ce point de vue, une intrusion de Rommel en Égypte dès 1941, avant l'entrée en guerre des États-Unis, aurait été beaucoup plus menaçante pour le Royaume-Uni, qui n'aurait dû compter alors que sur ses seules ressources.

Alors que débute la 1re bataille d'El-Alamein en juillet 1942, Marshall est persuadé que la 8th Army sera vaincue et que rien ne pourra arrêter Rommel. Si les Américains n'ont pas hésité à fournir une aide substantielle aux Britanniques aux heures sombres de la chute de Tobrouk, il y a fort à parier qu'un revers cinglant les conduira maintenant à réagir avec vigueur. Paradoxalement, si Rommel l'emporte à El-Alamein, l'opération Torch semble plus viable et plus importante que jamais. En effet, une poursuite de l'avancée des forces de l'Axe et la conquête de l'Égypte supposeraient un effort de guerre accru sur ce théâtre des opérations. Ce sont autant de moyens qui feraient plus tard défaut pour s'opposer aux Alliés en Tunisie. La campagne de Tunisie ne mettrait alors en lice que deux armées ennemies sur un seul front avec impossibilité pour l'un et l'autre camp de bénéficier du soutien immédiat des armées engagées à près de 3 000 kilomètres de là, en Égypte. Peut-on imaginer Hitler et Mussolini renoncer à l'Égypte et l'évacuer en cas de menace en Afrique du Nord française ? Le plus grave pour les Alliés, si les événements avaient pris cette tournure, eût été moins la victoire de l'Axe en Afrique, encore que celle-ci fût loin d'être acquise avec la chute de Malte et la défaite de la 8th Army, que la prolongation de la

guerre dont les conséquences sont difficiles à évaluer mais de toute façon défavorables aux puissances anglo-saxonnes. Tout retard pris par les Alliés pour l'ouverture d'un front sur le continent européen joue en faveur de l'Allemagne, qui peut y renforcer ses positions tout en consacrant davantage de ressources à la lutte contre l'Union soviétique.

UNE INCONNUE : L'ATTITUDE DES ÉGYPTIENS

L'évacuation de la base d'Alexandrie par la Royal Navy sur ordre de l'amiral Harwood à la fin du mois de juin participe grandement au climat de panique qui se répand en Égypte. Devant la menace de bombardements dévastateurs de la Luftwaffe, les unités navales britanniques sont redéployées à Haïfa, Beyrouth et Port-Saïd, sous le couvert de l'aviation. L'évacuation touche également les navires marchands et les navires auxiliaires qui sont transférés en mer Rouge via le canal de Suez. Les équipes des chantiers navals réalisent même l'exploit de parvenir à évacuer le cuirassé endommagé HMS *Queen Elizabeth* à Port-Soudan. Si ces mesures témoignent d'une prudence fondée sur le plan militaire, leur mise en œuvre précipitée et une organisation chaotique sont en revanche de nature à susciter un sentiment de panique à Alexandrie.

On peut difficilement imaginer l'Égyptien moyen s'insurger contre les Britanniques, bien qu'il se défie de l'occupant. On attribue ainsi l'envolée des prix à la présence des soldats britanniques[435]. Fin juin-début juillet 1942, la ville d'Alexandrie bruisse de rumeurs annonçant l'arrivée imminente de l'Afrikakorps, rumeurs couplées avec celles d'une possible politique de la terre brûlée par les troupes britanniques en retraite vers le Sinaï[436]. Au Caire, dès le 27 juin, un officier anglais venant du front trouve la ville presque désertée. Un boutiquier grec le prend alors par le bras et, terrifié, lui demande s'il est exact que Rommel soit sur le point d'entrer dans la cité[437]. Cette crainte n'est certes pas encore fondée, mais ces rumeurs sont habilement relayées par des agents au service des forces de l'Axe. On prépare l'accueil des nouveaux vainqueurs en confectionnant des drapeaux allemands et italiens et on détruit les uniformes, compromettants, laissés par les Britanniques. Cependant, si une partie de la haute société cairote et alexandrine intrigue et est prête à se rallier aux nouveaux vainqueurs au moment opportun, d'autres ne sont pas dupes des visées de l'Italie sur leur pays. Mussolini se voit d'ailleurs affubler du surnom de « Moussa Nili » –

littéralement le « Moïse du Nil » – sans qu'on sache bien s'il faille y chercher la moindre signification ou simplement un jeu de mots[438].

Une intense propagande de l'Axe au moyen de millions de tracts et d'émissions radio invite à l'union des Arabes et du monde musulman avec les forces de l'Axe contre l'ennemi Britannique et les Juifs[439], alors même que l'antisémitisme est peu répandu en Égypte[440] – l'immense majorité des Égyptiens s'intéresse avant tout à son quotidien[441]. Certains ne voient pour ainsi dire jamais de soldats britanniques et la guerre leur semble lointaine, tout juste connue par la radio. Se pose aussi la question d'ouvrir ou non les boutiques et les échoppes, considérant le risque de saccage et de pillage par les foules en panique mais aussi la possibilité de vendre au prix fort des marchandises très prisées en ces circonstances. L'hésitation de ces marchands et artisans contribue au sentiment général d'insécurité. On raconte que Rommel a déjà réservé les meilleures chambres du Shepheard's[442]. On se presse vers la Bourse, on dit que le gouvernement égyptien siège en session extraordinaire, que les étudiants se préparent à passer à l'action et que le marché du coton est clos. Certains Égyptiens favorisent l'évacuation des Anglais en s'efforçant de leur obtenir une place dans un train, en portant leurs bagages ou en les fixant tant bien que mal sur des véhicules surchargés. Les femmes et les enfants britanniques sont ainsi évacués vers la Haute-Égypte, le Soudan ou la Palestine.

À l'inverse, d'autres ne sont pas mécontents des revers essuyés par les Britanniques et c'est avec une certaine satisfaction qu'ils voient fuir ceux qui les traitent souvent avec arrogance et qui ont maintenu leur pays dans la pauvreté : 80 % des fellahs, les paysans de la vallée du Nil, sont analphabètes et sont sujets aux maladies. Ils attendent l'arrivée des libérateurs allemands et italiens. C'est ce que suggèrent le journal de l'OKW et celui de la Panzerarmee Afrika : « Au Caire, l'état de siège et la loi martiale sont déclarés. Les troupes britanniques occupent la capitale. Les unités égyptiennes sont consignées dans leurs casernes. Le gouvernement égyptien, et le gouverneur anglais ont quitté Le Caire. Le roi Farouk et le gouvernement égyptien doivent être prêts à quitter l'Égypte et à fuir à l'étranger. Le roi Farouk a expliqué que, en ces heures tragiques, sa place en tant qu'Égyptien est de rester auprès de son peuple. L'arrivée des forces de l'Axe est attendue avec impatience par la population égyptienne[443]. » Au Royal Automobile Club, dans le centre-ville du Caire, on porte un toast pour célébrer chaque succès remporté par l'Afrikakorps.

On ne peut négliger la gêne que des saboteurs et des nationalistes auraient pu occasionner aux Britanniques, bien que peu probable. Les militaires comme Nasser et Sadate ne sont pas les derniers à espérer une victoire des forces de l'Axe. Une déclaration commune de Mussolini et de Hitler se veut rassurante : « Les forces armées de l'Axe n'entrent pas en Égypte comme s'il s'agissait d'un pays ennemi, mais dans le but d'expulser les Anglais du territoire égyptien et afin de poursuivre les opérations militaires contre l'Angleterre et de libérer le Proche-Orient de la domination britannique. La politique de l'Axe est guidée par ce principe : l'Égypte aux Égyptiens[444]. » En fait, l'Italie se prépare à occuper le pays… Au proconsul Sir Miles Lampson qui lui demande s'il va fuir, le roi Farouk répond qu'il n'est pas « un roi fantoche ». Sa position est d'ailleurs peu assurée et Lampson semble convaincu que le jeune monarque commence à comprendre ce que signifierait pour lui une victoire de Rommel[445].

Sadate et un groupe de nationalistes préparent une note pour demander à Rommel la garantie de l'indépendance de l'Égypte en échange du soutien de l'armée égyptienne et du mouvement de résistance qu'ils espèrent lever. Il prétend avoir ainsi acheté 10 000 bouteilles au souk Mouski pour en faire des cocktails Molotov[446]. Toutefois, le texte rédigé par ces officiers ainsi que des photographies aériennes des positions britanniques restent sans réponse puisque le pilote égyptien est abattu au-dessus d'El-Alamein par les Allemands qui n'ont vu qu'un avion anglais Gladiator[447]. Quelques membres de l'Egyptian Royal Army Corps au Caire sont arrêtés en raison de leurs propos défaitistes et sous le prétexte d'activités subversives. Pour pallier toute difficulté, 250 soldats britanniques remplacent les soldats égyptiens à des postes sensibles.

Pour certains, c'est l'occasion de piller les campements abandonnés par l'armée anglaise. Le camp de la Royal Navy de Sidi Bish, près d'Alexandrie, est la proie des pillards avant même que les couleurs ne soient amenées. Les services officiels égyptiens participent aussi du sentiment de panique qui prévaut puisque l'armée et la gendarmerie s'évanouissent dans la nature. L'ordre doit donc être maintenu par des troupes anglaises, pour la plupart issues des services administratifs, armées pour l'occasion mais ne sachant guère quelle attitude adopter en cas de difficultés. Dans les rues du Caire rôdent aussi des groupes de soldats anglais, vaincus à Gazala ou à Mersa Matrouh, peu enclins à retourner au front et qui cherchent de toutes les manières imaginables à se soustraire à la

surveillance de la Military Police. Le général Corbett, chef d'état-major pour le Moyen-Orient, ordonne à tous les officiers présents au Caire de porter un revolver et institue un couvre-feu sans donner la moindre justification[448].

En ce début de juillet 1942, un effondrement allié n'est pas impossible. Les doutes d'Auchinleck sont évidents puisqu'il met au point des plans de repli en cas de défaite et maintient le 10th Corps de Holmes dans le Delta. La récente défaite de Gazala, alors que le rapport de force était en faveur de la 8th Army, la chute de Tobrouk en moins de deux jours de combat et la rapidité de l'avance de Rommel en Égypte sont à prendre en considération.

10.

LA PREMIÈRE BATAILLE D'EL-ALAMEIN, 1er-27 JUILLET 1942

LE DISPOSITIF BRITANNIQUE[449]

Pour mener à la bataille cette 8th Army, la présence d'un homme de qualité s'impose : le général Auchinleck. Il a la réputation d'être un officier courageux et intelligent. D'un tempérament spartiate, il ne s'encombre guère de commodités inutiles au combat et, pendant la bataille, vit comme ses soldats, partageant les mêmes rations et couchant à la belle étoile, au pied de sa caravane de commandement. Auchinleck choisit Eric Dorman-Smith, *« Chink »,* en qualité de chef d'état-major sans toutefois démettre Whiteley, qui tient officiellement ce poste. Le problème majeur est que si Dorman-Smith met au point des plans conformément aux directives de son chef, il ne s'assure pas que les exécutants et les autres membres du QG en ont saisi l'esprit. Auchinleck a le même travers et laisse à l'écart ses autres officiers lors de la prise des grandes décisions[450].

Pour parer à toute action offensive ennemie, il est nécessaire à la 8th Army de tenir fermement les reliefs favorables à la défense et qui lui procurent de bons postes d'observation. Lors de la construction des premières défenses en 1941 par le général Cornwall, trois zones fortifiées ont été édifiées. La plus importante est construite en un demi-cercle de plus de 20 kilomètres autour de la gare d'El-Alamein. Les deux autres positions défensives, des *« boxes »,* sont édifiées à Bab el-Qattara et Naqb Abu Dweiss. En juin 1942, le général Norrie, chef du 30th Corps, s'inquiète toutefois de la trop grande distance entre les *« boxes »* d'Alamein et de Bab el Qattara. Il décide donc d'en placer une autre à Deir el-Shein.

Au 1er juillet, le dispositif de la 8th Army à El-Alamein est le suivant : le 30th Corps de Norrie tient le flanc droit, au nord, avec les *« boxes »* d'El-Alamein et de Deir el-Shein (fortifiée par la 18th Indian Brigade arrivant tout juste d'Irak) et un second échelon formé de deux brigades de la 1st South-African Division et de la 50th ID (unité très éprouvée qui a perdu 8 900 hommes à Mersa Matrouh et à Gazala)[451]. Le général Gott prend en charge la défense du secteur sud avec le 13th Corps (2nd New-Zealand Division, 5th Indian Division, 7th Motor Brigade). En réserve, il dispose de la 1st Armoured Division, qui rassemble la majeure partie des chars encore disponibles, environ 150, mais le moral de l'unité est quelque peu ébranlé suite aux combats désastreux de Gazala et de Mersa Matrouh. Le 10th Corps (10th Indian Division, 9th Australian Division et unités françaises, polonaises et grecques) assure la défense du Delta avec 25 000 fantassins et une centaine de chars. Chaque homme disponible est en ligne : ainsi, une unité de circonstance regroupe 600 hommes, dont 120 Tchécoslovaques et 30 marins. On envisage également d'utiliser des batteries côtières dans un rôle antichar. Le 2 juillet 1942, un journaliste de l'Agence Reuter au Caire rapporte : « J'ai rencontré dans le Delta des milliers de véhicules en route pour une nouvelle ligne de défense. Des trains, remplis de soldats et de matériel militaire, traversent sans discontinuer les ponts sur le delta du Nil. Sur les berges, des chars attendent auprès de chameaux de pouvoir passer. Ici les troupes doivent édifier les nouvelles défenses. Les troupes du génie construisent jour et nuit des tranchées et des fortifications de campagne[452]. » Alors que les soldats de Rommel sont épuisés par quatre semaines de combat intensif, Auchinleck peut compter sur des unités de valeur – 2nd New-Zealand et 9th Australian Divisions – qui montent en ligne encore fraîches.

Contrairement à Auchinleck, le général Norrie, le chef du 30th Corps, est d'avis que la décision doit absolument être remportée à El-Alamein. Il insuffle donc à ses subordonnés l'idée qu'il s'agit de mener la bataille de la dernière chance. Le général Pienaar, commandant de la 1st South-African Division, opte pour une défense sur le Nil ou sur le canal de Suez. Il entend pourtant bien obéir aux ordres de Norrie, son supérieur, ne serait-ce que pour venger l'humiliation de la capture de la 2nd South-African Division à Tobrouk. Le général Gott, placé à la tête du 13th Corps, est encore plus pessimiste puisqu'il estime que la guerre au Moyen-Orient est perdue. Toutes ces divergences au sein des plus hautes instances de la 8th Army

augurent mal de la bataille imminente. À considérer l'état des forces en présence, on peut se demander pourquoi il y eut tant de panique dans le camp britannique à ce moment-là. Les services de renseignements d'Auchinleck ont surestimé les forces de Rommel, particulièrement le nombre d'Allemands en première ligne : 30 000 contre moins de 4 000 en réalité[453].

Symbole de cette crise de l'Empire britannique au Moyen-Orient, on détruit à la hâte de nombreux documents confidentiels au quartier général allié du Caire. Les rues sont jonchées des restes calcinés de documents[454]. Cet événement marque les esprits au point que ce jour est baptisé le « mercredi des Cendres ». Auchinleck n'a désormais plus le temps de se soucier des événements qui se déroulent sur les arrières de la 8th Army. Il se consacre maintenant pleinement à l'organisation de la position d'El-Alamein et se prépare à affronter Rommel.

LES FORCES EN PRÉSENCE

La situation de l'armée de Rommel n'est guère brillante à son entrée en Égypte. Les pertes ont été nombreuses et les unités ne sont parfois plus que l'ombre d'elles-mêmes. La dotation en chars des unités de Panzer est à cet égard particulièrement éloquente puisque, le 30 juin, l'Afrikakorps ne dispose plus que de 55 chars en état de combattre. Au 20e corps italien, à peine 15 chars sont disponibles[455]. Bien plus, les hommes qui manient ces machines sont arrivés à la limite de leur endurance.

Si la situation concernant les chars n'est guère brillante, les Germano-Italiens disposent de plus de 500 pièces d'artillerie, antichar ou de DCA, dont 40 canons de 88 mm, essentiels dans la lutte antichar, et 44 pièces d'artillerie britanniques (mais toutes ne sont pas en ligne)[456]. Rien de dramatique tant que le ravitaillement ne fait pas défaut, une question épineuse pour ce qui est des canons capturés aux Britanniques. Le véritable problème concerne les unités d'infanterie, pourtant indispensables pour mener l'attaque et surtout tenir le terrain gagné. Les deux divisions blindées de l'Afrikakorps comptent à peine 500 fantassins tandis que la 90. Leichte-Division n'en aligne qu'un peu plus d'un millier. Toutefois, il y a d'autres effectifs dans ces divisions. Par exemple, la 21. Panzer-Division compte 4 800 hommes. Les trois corps italiens ne regroupent pour leur part que 5 500 fantassins, ce qui est bien peu. Les succès des derniers jours ont été si

spectaculaires que Rommel est persuadé qu'une nouvelle attaque sera couronnée de succès. Le moral est bon et le carburant ne manque pas encore, grâce aux stocks providentiellement capturés à Tobrouk. Le 30 juin, les services de renseignements allemands ont décodé un message du colonel américain Fellers, en poste à l'ambassade des États-Unis au Caire, qui conforte Rommel dans son appréciation de la situation. L'Américain considère que, faute de renforts substantiels pour la 8th Army, Rommel peut arriver au Caire en quelques jours[457].

L'optimisme du chef de la Panzerarmee Afrika est-il justifié ? Selon les estimations, 1 200 tanks alliés ont été perdus à Gazala en dix-sept jours de combats intenses. Mais les ateliers de campagne ont travaillé d'arrache-pied et réalisé des exploits. Jusqu'au 19 juin, 580 chars sont récupérés, 280 réparés, 80 restent en atelier et 220 sont évacués[458], et cela bien que la logistique du parc blindé soit fortement perturbée par la retraite précipitée, par l'évacuation du matériel et des stocks de l'Égypte vers la Palestine et le Soudan, et par le déplacement des ateliers vers de nouveaux sites au fur et à mesure de l'avance de Rommel. Le 1er juillet, on compte 140 chars dans les unités à El-Alamein, plus 40 en transit. Mais, ce même jour, plus de 900 chars se trouvent dans les ateliers. Toutefois, la supériorité numérique en blindés dont jouit Auchinleck est marginale. Les chars américains Grant, les meilleurs dans l'arsenal de la 8th Army, sont alors baptisés « ELH » pour *« Egypt Last Hope »*, le dernier espoir de l'Égypte.

Du déclenchement de l'opération Crusader par le général Auchinleck en novembre 1941 à la conclusion de la bataille d'Alam Halfa au mois de septembre 1942, la 8th Army enregistre 102 000 pertes – dont 49 000 Britanniques –, 66 000 hommes ayant été perdus au cours de la bataille de Gazala. Durant la même période, 182 200 hommes sont envoyés en renfort pour la seule armée de terre[459]. Par conséquent, Auchinleck dispose d'une armée constituée des rescapés des désastres de Gazala, Tobrouk et Mersa Matrouh renforcés par de nouvelles unités provenant d'autres secteurs du théâtre d'opérations du Moyen-Orient. L'armée britannique qui va combattre à El-Alamein en ce mois de juillet 1942 est donc très hétérogène.

Si Auchinleck réitère les erreurs de Gazala, son armée sera détruite à El-Alamein. Il doit en urgence prendre des mesures pour pallier les faiblesses avérées de ses unités[460]. La coordination entre les batteries des bataillons et des régiments d'artillerie devient une priorité. Cela suppose un

entraînement poussé et de bonnes liaisons radio. Cette réorganisation n'est rendue possible que par deux éléments qui faisaient jusqu'alors défaut : la supériorité aérienne de la Desert Air Force et la disponibilité du canon de 6 livres en quantité de plus en plus importante. Les chars, enfin, sont regroupés au sein de deux brigades blindées. L'accent est mis sur la nécessaire coopération interarmes. Auchinleck a entrepris de réorganiser son armée pour vaincre Rommel, mais en a-t-il le temps ?

La maîtrise aérienne des Britanniques dans le ciel d'El-Alamein va constituer un autre atout considérable pour la 8th Army[461]. Le 25 juin est inaugurée la tactique de bombardement *« round the clock »,* c'est-à-dire que les escadrilles alliées ne laissent aucun répit à l'adversaire en se succédant sans discontinuer au-dessus des lignes ennemies. Dans la nuit du 25 au 26, des bombardiers jettent le désarroi et la destruction parmi les colonnes des forces germano-italiennes. De même, l'aviation britannique malmène les lignes de ravitaillement ennemies en s'attaquant aux ports, aux pétroliers et aux navires ainsi qu'aux convois routiers. Au total, la Desert Air Force effectue 15 400 sorties du 1er au 26 juillet contre 5 700 pendant la bataille de Gazala, en mai-juin 1942.

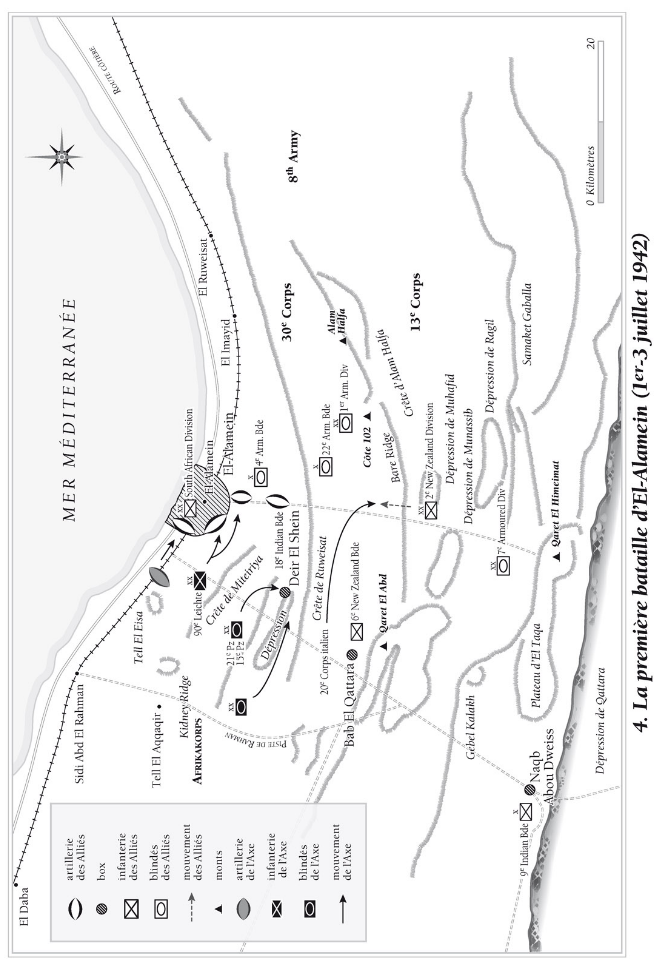
Il reste une donnée à considérer pour évaluer le rapport de force. Qu'en est-il d'une intervention allemande au Moyen-Orient à partir du Caucase ? Rommel peut-il bénéficier du soutien du Heeres-Gruppe A de Kleist qui attaque dans le Sud de la Russie en juillet 1942 ? Le Renard du désert n'a rien à espérer de ce côté-là. Que les soldats de l'Afrikakorps effectuent la jonction avec leurs camarades venant de Russie est pure spéculation. L'offensive vers le Caucase implique déjà trop peu d'unités, mal ravitaillées, vers des objectifs très éloignés les uns des autres : il y a un millier de kilomètres entre la Caspienne, vers Grozny et Bakou que visent les Panzer, et la mer Noire, où la Wehrmacht attaque en direction de Novorossiisk. Entre les deux objectifs, les Gebirgsjäger, les chasseurs alpins allemands, se perdent dans l'immensité du Caucase, la progression ne concerne bientôt plus que des colonnes de quelques milliers, puis quelques centaines d'hommes, une poignée à peine parvenant sur le versant sud de la chaîne, au-delà de toute route carrossable. De toute façon, même si les Panzer franchissent l'obstacle et s'emparent de Bakou, l'invasion de l'Iran est une campagne à elle seule alors que la guerre contre l'Union soviétique accapare déjà toutes les ressources disponibles.

En revanche, le Middle East Command ne peut négliger l'éventualité d'un succès allemand dans le Sud de la Russie permettant à l'ennemi de frapper ensuite via la Turquie vers l'Iran ou le Proche-Orient. La 9th Army du général Wilson (puis du général Holmes) assure la sécurité de la Syrie et de la Palestine avec les unités qui lui restent (les 9th Australian et 2nd New-Zealand Divisions lui ont été retirées pour parer à la menace de Rommel sur l'Égypte). La 10th Army du général Quinan est pour sa part déployée en Iran et en Irak. Bien avant le déclenchement du *Fall Blau*, l'offensive allemande de l'été 1942 en Russie, cette question ne cesse d'empoisonner l'esprit du général Auchinleck, qui doit évaluer la situation sur ce front nord alors que les batailles de Gazala puis d'El-Alamein font rage et requièrent son attention. Toutefois, les Soviétiques ne se montrent guère enclins à coopérer, refusant aux Britanniques la moindre reconnaissance dans leur zone d'occupation en Iran, préalable indispensable à l'établissement de plans cohérents. Le 12 juillet 1942, la menace allemande au nord se pose toujours avec acuité si l'on en croit la teneur d'un message adressé par Churchill à Auchinleck. Le Premier ministre lui fait observer que les menaces conjointes des Japonais en Extrême-Orient et de Rommel en Égypte ont dépouillé le front de la Syrie à l'Iran de ses forces vives et que la seule façon d'y remédier est d'écarter définitivement la menace que Rommel fait peser[462]. Si cela est chose faite avant le mois de septembre 1942, il sera alors possible de renvoyer les 9th Australian et 2nd New-Zealand Divisions à la 9th Army et d'expédier la 51th Highland à Quinan en Iran.

1er JUILLET 1942 : LA BATAILLE D'EL-ALAMEIN COMMENCE[463]

Rommel est fermement décidé à poursuivre sur sa lancée et à ne laisser aucun répit à un adversaire battu. Il a reçu des instructions précises. Après s'être assuré de la destruction des forces ennemies, il doit foncer sur le canal de Suez et en prendre le contrôle tout en le rendant impraticable aux Alliés. Il doit ensuite s'emparer du Caire, qu'il semble pourtant plus logique de conquérir au préalable, et en dernier lieu prendre Alexandrie et ainsi briser définitivement tout espoir des Britanniques de faire intervenir des renforts en Égypte. Mais la hâte qu'exige Rommel ne permet pas une reconnaissance efficace du terrain. Les positions ennemies ne sont donc pas

connues avec précision, et ce, d'autant plus que la Luftwaffe n'a pas eu le loisir d'effectuer des missions d'observation pourtant indispensables. L'atmosphère est tellement détendue et l'assurance est telle que même les officiers supérieurs expérimentés de Rommel ne doutent pas que des unités épuisées puissent parcourir de nuit, en terrain ennemi, plus d'une cinquantaine de kilomètres[464]. La victoire semble être tellement assurée que Mussolini, prévoyant d'entrer triomphalement au Caire monté sur un cheval blanc, atterrit à Derna en Libye avec 12 appareils transportant son entourage, dont son cuisinier. Le voyage est cependant le dernier pour son infortuné barbier qui meurt dans le crash de son avion lors de l'atterrissage[465].



4. La première bataille d'El-Alamein (1er-3 juillet 1942)

Le 1er juillet est décisif. La confusion est à son comble la nuit précédente lors de la mise en place des unités de Panzer[466]. Les 15. et 21. Panzer-Divisionen sont notamment retardées par un escarpement difficile à franchir après Tell el-Aqaqir. Le général Nehring, commandant de l'Afrikakorps, est donc contraint d'annoncer à Rommel que l'attaque

devra être reportée d'au moins trois heures. On rapporte qu'un soldat de Rommel dit alors qu'il ne manquait plus qu'un bombardement aérien pour que leur misère soit complète. Précisément, dès 6 h 15, 18 bombardiers s'en prennent aux colonnes de l'Afrikakorps. La Luftwaffe, complètement désorganisée par la rapidité de la progression des forces de l'Axe en Égypte, ne peut être engagée en force.

De son côté, la 90. Leichte-Division a également commencé ses mouvements de nuit à 3 heures du matin. Elle doit enfoncer le front ennemi, déborder le *« box »* d'El-Alamein et encercler la position ennemie en atteignant la mer. Des blindés alliés sont repérés juste après l'aube et s'évanouissent dans le désert peu après. Il s'agit en fait de la 4th Armoured Brigade qui s'attire le feu de l'artillerie sud-africaine. Cette malheureuse méprise entre alliés signifie que les Sud-Africains sont bien éveillés et prêts à combattre. Quand surgit la 90. Leichte-Division, c'est un feu nourri qui l'accueille, à tel point que l'avance est stoppée. Les soldats, fourbus par leur avance, doivent se jeter au sol, souvent trop dur pour être creusé à la pelle, et mettent leur salut dans leur casque d'acier et en se recroquevillant sur eux-mêmes. Il faut également sauter promptement des véhicules qui ont tôt fait d'être pris pour cibles.

Au sud, en revanche, il semble de prime abord que les divisions de Panzer réalisent une chevauchée plutôt aisée. En effet, la position de Deir el-Abyad est vide alors que Rommel pensait avoir à y affronter une brigade. L'ennemi est en fait positionné à près de 5 kilomètres de là, dans le *« box »* de Deir el-Shein, à l'extrémité de la crête de Ruweisat. Lorsque la 21. Panzer-Division oblique vers le nord pour dépasser cette position, elle se heurte à d'autres positions défensives établies sur le versant nord de la crête. Le général Nehring décide de réduire la position indienne à Deir el-Shein avant de reprendre l'avance. Avant de lancer l'assaut, l'Afrikakorps refait le plein de carburant et des reconnaissances sont envoyées pour évaluer convenablement la situation. La halte s'avère plus longue qu'escomptée et l'avance ne reprend qu'à midi, après que les formations allemandes sont une fois de plus sujettes aux attaques des bombardiers britanniques et soumises à des tirs d'artillerie.

La situation ne fait qu'empirer lorsque se déclare soudainement un *khamsin*. Cette tempête est providentielle pour la 90. Leichte-Division, qui en profite pour reprendre son avance vers l'ouest. Vers 13 heures, la division continue donc à se frayer un chemin au nord de la crête de

Miteiriya à la grande satisfaction de Rommel venu en personne assister à l'avance de ses hommes. Il est alors emporté par une vague d'optimisme : il annonce aussitôt au 21e corps italien que la percée est presque acquise et que la 90. Leichte-Division ne tardera pas à atteindre la côte et à anéantir le *« box »* d'El-Alamein. Il informe également le 20e corps italien qu'il doit se tenir prêt à exploiter la percée dans les deux heures afin de permettre une ruée en avant de la division blindée Littorio qui doit atteindre Amiriya, distante d'à peine 20 kilomètres d'Alexandrie. Le Renard du désert ignore que la Littorio ne dispose que de 20 kilomètres de carburant alors qu'Alexandrie est encore distante de plus de 100 kilomètres[467].

Dans le secteur de Deir el-Shein, l'attaque de l'Afrikakorps débute par un pilonnage d'artillerie vers 9 heures du matin. Peu après 11 heures, Rommel envoie deux prisonniers britanniques demander la reddition de la brigade, offre immédiatement refusée. Sous le couvert de la tempête de sable, les fantassins allemands s'infiltrent au sein des lignes ennemies. Les tirs de mitrailleuses et les obus de mortier et d'artillerie s'abattent sur les assaillants, qui perdent en outre plusieurs véhicules, victimes des mines. Balles et éclats d'obus ricochent dans toutes les directions, projetant une multitude de fragments de roche. Les *Landser* atteignent pourtant les barbelés qu'ils détruisent à l'aide de torpilles bangalore peu avant 13 heures. Les Panzer entrent alors en scène et leur avance est inexorable. La brigade indienne est balayée par l'attaque, elle perd près de 1 000 hommes. Reste que la 21. Panzer-Division a perdu un tiers de ses blindés, de même que de l'essence, des munitions et, surtout, un temps précieux. Le sacrifice de cette héroïque unité indienne a en fait sauvé le centre et le sud du dispositif d'Auchinleck. Au sud-est du *« box »,* la 15. Panzer-Division n'est pas parvenue à percer et se heurte à 18 tanks de la 22nd Armoured Brigade qui perd quatre de ses engins et détruit huit blindés adverses avant de rompre le combat.

En cet après-midi du 1er juillet 1942, les hommes de la 90. Leichte-Division tentent de reprendre leur avance vers l'ouest et de gagner du terrain sur leurs adversaires. Les infortunés combattants de cette unité d'élite sont soumis à de terribles tirs d'artillerie. Les quatre Kamfgruppen de la division parviennent cependant à s'avancer de 8 kilomètres jusqu'à Alam el-Onsol où ils sont soumis à un déluge d'acier et de feu en

provenance de positions d'artillerie britanniques disposées en arc de cercle, d'Alam el-Onsol à El-Alamein. Pour la première fois, la panique gagne les vétérans allemands de la guerre du désert. La réaction énergique des chefs des Kampfgruppen permet toutefois de rallier les fuyards tandis que la majeure partie des hommes est restée à son poste. Les soldats s'enterrent dans le sable ou tentent désespérément de creuser le sol rocailleux pour s'abriter. La tombée du jour accorde finalement quelque répit aux soldats allemands exténués et abasourdis.

À ce moment, l'Afrikakorps est encore à une vingtaine de kilomètres de ses objectifs. Rommel peut s'estimer heureux d'être encore en vie après avoir subi les terribles tirs d'artillerie qui ont bloqué la 90. Leichte-Division, lui-même restant allongé pendant deux heures avec Bayerlein, son chef d'état-major. En dépit des déconvenues de la journée, il reste confiant. Son rapport à Berlin pourtant optimiste est dénaturé par le haut commandement de la Wehrmacht qui annonce prématurément : « En Égypte, les divisions allemandes et italiennes soutenues par des formations de bombardiers en piqué ont percé les positions d'El-Alamein après une lutte acharnée. Elles sont maintenant lancées à la poursuite des forces britanniques défaites qui retraitent en direction du delta du Nil[468]. »

La nouvelle du départ d'Alexandrie de la flotte britannique ne fait que renforcer l'optimisme du Renard du désert. Toutefois, il lui faut réviser son plan car l'ordre de bataille ennemi n'est pas du tout celui que ses services de renseignements lui avaient certifié. Le plus inquiétant est la faible quantité de Panzer disponibles : 37 chars en tout et pour tout en état de marche pour envahir l'Égypte ! Les hommes, harcelés par les attaques aériennes incessantes, sont épuisés. Beaucoup s'écroulent de fatigue à la nuit tombée. En négligeant de mener des reconnaissances préalables à l'attaque, Rommel s'est privé de la possibilité de remporter la victoire.

2-3 JUILLET 1942 : LA PORTE D'ALEXANDRIE RESTE CLOSE[469]

À 4 heures du matin, les fantassins allemands doivent se rassembler tandis que les artilleurs se mettent en place. Plus de 600 véhicules se remettent en marche vers l'ouest pour tenter de rejoindre enfin la côte et isoler le bastion d'El-Alamein. Pourtant, au bout d'un quart d'heure, après n'avoir franchi que quelques centaines de mètres, les combattants allemands sont à nouveau soumis à un feu d'enfer. Face à cette défense

acharnée et énergique, Rommel réagit promptement : les deux divisions de Panzer de l'Afrikakorps sont envoyées à la rescousse de la 90. Leichte-Division. Les unités italiennes sont donc laissées seules pour opérer contre le 13th Corps au sud. La tâche dévolue précédemment aux deux divisions de Panzer échoit donc à la division blindée Ariete et à la division motorisée Trieste. Plus au sud, les divisions d'infanterie Brescia et Pavia doivent prendre position à El-Mreir, juste au nord de Bab el-Qattara, pour surveiller la division néo-zélandaise.

La mise en œuvre du nouveau plan s'avère des plus difficiles. En effet, les divisions de Nehring ont été soumises à des bombardements aériens incessants pendant la nuit et, si les dommages infligés aux unités combattantes sont minimes, les unités logistiques ont été sérieusement touchées. Comme la veille, cela implique de nouveaux délais dans la mise en œuvre de l'attaque. Ce n'est qu'à 15 heures que les 15. et 21. Panzer-Divisionen avancent de part et d'autre de la crête de Ruweisat. Au bout d'une heure, la 15. Panzer est soumise à d'intenses tirs d'artillerie tandis que des formations aériennes ne cessent de harceler des soldats déjà à bout de force. La 21. Panzer qui opère au nord de la crête rapporte avec consternation que les unités blindées anglaises qui lui sont opposées restent à distance respectable au lieu de charger les lignes allemandes comme à l'accoutumée. En outre, les Anglais sont soutenus par des tirs d'artillerie bien coordonnés provenant du sud, depuis Alam Nayil. L'avance est bloquée. La 90. Leichte n'est pas logée à meilleure enseigne et subit également de terribles bombardements. Dans ses Mémoires, Rommel estime que, dans ces conditions, la bataille ne pouvait être poursuivie au-delà d'une journée[470]. Seule une percée décisive le lendemain peut encore justifier la poursuite de l'attaque.

Pourtant, sa Panzerarmee est encore plus affaiblie avec seulement 26 Panzer en état. L'opération allemande piétine à nouveau dès le lendemain. Les 22nd et 4th Armoured Brigades se sont en effet déployées le long de la crête de Ruweisat dans la nuit. Regroupant 110 chars, c'est un adversaire trop coriace pour les deux divisions de l'Afrikakorps, qui restent sourdes aux appels à l'aide qu'elles se lancent mutuellement, ce qui a pour conséquence d'échauffer des esprits soumis à une dure pression et éreintés par des semaines de combats. Si 39 chars anglais sont tout de même détruits ce 3 juillet, la 90. Leichte n'avance pas. Seules quelques unités parviennent à s'emparer temporairement de positions abandonnées par les Sud-Africains

avant d'être repoussées sur leurs lignes où la plupart des soldats de cette division restent toute la journée. Les récriminations de Rommel n'y font rien : la défense est habile et solide et ses troupes bien trop amoindries et épuisées pour remporter la décision.

Pendant que les Allemands sont bloqués au nord, un désastre s'abat sur la division blindée italienne Ariete du général Balotta. Elle a accompli une belle avance d'une douzaine de kilomètres avant d'être stoppée par les tirs d'artillerie en provenance d'Alam Nayil, les mêmes canons qui ont causé tant de soucis à l'Afrikakorps la veille. Les artilleurs italiens détellent alors leurs pièces à la fois pour s'abriter et pour opérer un tir de contrebatterie. À ce moment précis, une brusque attaque surprise néo-zélandaise les frappe de flanc. Les mortiers et les armes antichars sèment le chaos dans les rangs italiens et la débâcle est parachevée par une charge menée baïonnette au canon par un bataillon d'infanterie néo-zélandais. L'artillerie italienne est balayée en dépit du courage de ses soldats ; 28 canons et 400 hommes sont capturés, de nombreux véhicules sont pris ou détruits. Balotta ordonne promptement la retraite, mais sa division subit une nouvelle fois une attaque de flanc, menée cette fois-ci par les chars de la 4th Armoured Brigade. Le rapport du général italien à Rommel indique que sa division se trouve réduite à 5 chars et 2 canons ! La meilleure formation italienne a donc été virtuellement anéantie.

Le soir, Rommel ordonne à ses hommes de s'enterrer sur les positions conquises et de s'apprêter à repousser les contre-attaques britanniques. Il sait que la première phase de l'opération Aïda, l'invasion de l'Égypte, vient de prendre fin. La reprise de la marche sur le Nil dépend maintenant de l'arrivée de renforts et du ravitaillement en Afrique.

Auchinleck est particulièrement satisfait du bilan de la journée et son message du jour adressé à l'armée en est le reflet : « Bien joué à tous. Un très bon jour. » Son optimisme est tel qu'il envisage un repli de l'ennemi dès le lendemain et prévoit une opération de poursuite et de destruction de la Panzerarmee Afrika baptisée Exalted. Ce qui paraît quelque peu prématuré. Loin de se considérer vaincu, Rommel n'a en effet aucune intention de se replier. Étant donné la situation dans laquelle se trouve la 8th Army, une armée fatiguée, et les qualités manœuvrières de l'Afrikakorps, on peut d'ailleurs s'interroger sur l'opportunité d'une telle poursuite qui aurait de surcroît causé de sérieuses difficultés logistiques aux Britanniques[471].

4-5 JUILLET 1942 : AUCHINLECK VEUT PRENDRE L'INITIATIVE[472]

Le 4 juillet, Auchinleck ordonne au 13th Corps de frapper en direction du nord-est via El-Mreir et de couper ainsi les lignes de communication de l'ennemi. Mais l'incroyable inertie de ses chefs de corps et de divisions l'empêche de lancer le coup décisif. Norrie demande d'ailleurs deux jours plus tard à être relevé de son commandement. Auchinleck accepte et nomme le général Ramsden.

Rommel met à profit ce répit de plusieurs jours pour réorganiser ses troupes et améliorer ses défenses. Grâce aux milliers de mines prises à Tobrouk et à Mersa Matrouh, les positions sont sensiblement renforcées. Les ateliers de la Panzerarmee réussissent à réparer plusieurs chars, portant le total disponible au sein de l'Afrikakorps à 47 le 7 juillet. Les ateliers allemands travaillent à remettre en état un nombre impressionnant de blindés récupérés sur le terrain, de Tobrouk à El-Alamein : pas moins de 200 Panzer, 150 chars italiens et un nombre inconnu de blindés anglais. La situation de Rommel est donc de moins en moins précaire, d'autant qu'il reçoit par voie aérienne le renfort de 2 000 soldats de la 164. Leichte-Division venus de Crète. L'Afrikakorps compte donc 50 chars et 600 fantassins, la 90. Leichte 1 500 hommes. Il n'y a pas plus de 3 000 Allemands en première ligne. Les Italiens sont peut-être 15 000. Le 20e corps ne compte que 54 chars et 40 canons antichars.

Auchinleck reçoit lui aussi des renforts. Le plus appréciable est l'entrée en lice de la 9th Australian Division de Leslie Morshead, qui s'est si brillamment illustrée au cours du siège de Tobrouk en 1941. Ce sont certes de formidables combattants, mais certains, en Australie, les accusent d'abandonner le pays alors menacé par les Japonais : ainsi, comme dans le célèbre roman d'A.E.W. Mason, des plumes blanches – symbole de couardise – sont envoyées depuis l'Australie[473]. L'unité, venant de Syrie, n'est pas le seul renfort que reçoit la 8th Army puisque les chars disponibles sont également de plus en plus nombreux, environ 200 le 7 juillet. Ce même jour, la 7th Armoured Division, convertie en Light Armoured Division, renoue quelque peu avec le succès. Elle réussit à enfoncer les lignes germano-italiennes et à les contourner pour ensuite attaquer l'aérodrome de Fouka avant de se retirer, repoussée par l'artillerie allemande qui tire ses derniers obus. De leur côté, le SAS et le LRDG poursuivent leurs raids sur

les lignes de communication de l’Axe jusqu’à la frontière libyenne et au-delà.

10-16 JUILLET, COMBATS POUR TELL EL-EISA[474]

Rommel reprend l’offensive le 9 juillet, déterminé à détruire la 2nd New-Zealand Division, apparemment très affaiblie et déployée sur une position exposée, et entreprend une attaque en règle de positions inoccupées. En fin de journée, la 90. Leichte-Division occupe El-Mreir et la Littorio se trouve à Bab el-Qattara, prise par la 21. Panzer. Les Allemands s’étonnent que les Britanniques aient concédé une telle position dominante et aussi bien fortifiée que Qaret el-Abd. Rommel espère faire de ces positions nouvellement conquises un tremplin pour faire tomber la ligne d’El-Alamein. Mais Auchinleck l’a en fait attiré dans un piège. Si, au cours de la nuit du 8 au 9 juillet, il a évacué secrètement la division néo-zélandaise, c’est dans l’intention d’entraîner l’Afrikakorps au sud et de détourner l’attention de Rommel de la zone côtière. Il a mis au point un nouveau plan pour emporter la décision. Un puissant assaut sera mené par le seul 30th Corps à partir du *« box »* d’El-Alamein et frappera le point faible de Rommel, à savoir les divisions d’infanterie italiennes, unités sous-équipées, fatiguées et démotivées.

À 3 h 30, Rommel est réveillé par la violence de la préparation d’artillerie qui s’abat sur l’infortunée division Sabratha. Les lignes italiennes s’effondrent et sont percées sous le choc combiné du barrage d’artillerie et de l’assaut de la 26th Australian Brigade épaulée par 32 chars Valentine. Les Australiens s’emparent de la crête de Tell el-Eisa en infligeant 1 500 pertes aux Italiens en l’espace de quelques heures. Plus rien ne se dresse entre les Australiens et le QG de la Panzerarmee Afrika sur la route de Fouka. Le personnel de l’état-major est contraint de monter en ligne pour faire le coup de feu et seule l’intervention des 2 000 soldats de la 164. Leichte-Division sauve le QG de la destruction. Surpris d’être confrontés à cet adversaire inattendu et finalement dépourvus du soutien des 32 chars enlisés dans les marais salés côtiers, les Australiens ne peuvent poursuivre leur avantage. Auchinleck a donc surpris Rommel et, bien que disposant de 200 chars, il aurait pu remporter un succès décisif, mais le soutien en blindé qu’il a accordé à Morshead est trop limité : il n’y a tout simplement aucune force prévue pour exploiter un éventuel succès[475].

Rommel est inquiet, car les Australiens peuvent menacer ses lignes de ravitaillement tributaires de cette zone côtière. Il dépêche des blindés depuis le sud du front, notamment son escorte, le *Kampfstaffel* Kiehl, pour isoler les Australiens et les annihiler. La première tentative échoue face à une défense résolue appuyée efficacement par la Desert Air Force. L'intervention des Stukas ne suffit pas à bouter les Australiens hors de leurs positions. Au cours de la journée, plusieurs assauts sont repoussés après des débuts prometteurs.

Ce 10 juillet 1942, le plus gros succès des Australiens est l'anéantissement de l'unité de renseignements 621[476]. Commandée par l'*Hauptmann* Seeböhm, cette unité se trouve près de la mer à proximité du Point 33 ; elle est balayée par l'avance australienne suite à l'effondrement inattendu et précipité des troupes italiennes de la division Sabratha. Bien que reconstituée, l'unité 621 ne sera plus aussi efficace qu'auparavant.

Les documents capturés révèlent aux Britanniques la qualité du travail de renseignement de l'unité 621 et sa manière de procéder. Ils découvrent que leurs adversaires connaissent leurs indicatifs d'appel, les codes de référence cartographiques et les codes radio. Les Allemands peuvent ainsi établir l'ordre de bataille de l'armée d'Auchinleck et identifier les différentes unités. Il apparaît encore qu'ils ont déchiffré le code diplomatique américain. Ainsi l'attaché militaire américain au Caire, le colonel Fellers, a rapporté la situation dans le désert à ses supérieurs de Washington sans se douter que les Allemands avaient percé ses codes. En outre, les Britanniques apprennent qu'un réseau de renseignements allemand a été établi en Égypte dans le cadre de l'opération Kondor. Dans cette guerre du renseignement, les Italiens, en la personne du capitaine Guiglia, ont également apporté leur précieuse contribution[477].

Le lendemain, 11 juillet, les forces de l'Axe plient devant l'assaut des Australiens qui réalisent la conquête de l'extrémité orientale de la crête de Tell el-Eisa. La capture d'un bataillon entier de la Sabratha conforte Rommel dans son opinion que l'armée italienne n'est pas en état de combattre. Tous les soldats allemands sont donc lancés dans le combat. « La place de chaque homme de la Panzerarmee est au front », claironne-t-il. Et il enjoint les chefs de corps italiens à ne pas hésiter à faire usage de la peine de mort, si nécessaire. Vers 18 heures, le 12 juillet, les fantassins de la 21. Panzer-Division passent à l'attaque. Les mitrailleuses australiennes tirent

80 000 coups ce soir-là, certains hommes allant jusqu'à uriner sur les canons des armes pour les refroidir. De même, les artilleurs du 2/8 Field Regiment tirent 9 000 obus, si bien que l'extrémité des pièces en devient rouge. Le 1st South-African expédie pour sa part 8 000 obus sur l'ennemi. Face à un tel déluge de feu et d'acier, le courage des fantassins allemands est indubitable et force l'admiration de leurs adversaires.

Du 13 au 16 juillet, Rommel oriente son attaque plus à l'est, décidé à s'emparer du *« box »* d'El-Alamein en isolant par la même occasion les Australiens retranchés sur Tell el-Eisa. Finalement, les Australiens prennent définitivement Tell el-Eisa une semaine plus tard, alors que s'achève la première bataille d'El-Alamein. Le constat est finalement amer pour Rommel car l'initiative tactique lui échappe : désormais il subit.

14-17 JUILLET, LA PREMIÈRE BATAILLE DE RUWEISAT[478]

Après les succès remportés par les Australiens, alors que les combats se poursuivent pour Tell el-Eisa, la seconde phase du plan d'Auchinleck est lancée dans la nuit du 14 au 15 juillet : l'opération Bacon. L'attaque britannique vise la crête de Ruweisat puis la position stratégique de Deir el-Shein où se concentrent des forces imposantes : la 15. Panzer, de multiples batteries d'artillerie et des dépôts de ravitaillement. Auchinleck prévoit que le 13th Corps de Gott s'assurera de la crête de Ruweisat avec les Néo-Zélandais pour ensuite exploiter vers le nord avec la 1st Armoured Division. Celle-ci fera ainsi jonction avec les Australiens du 30th Corps.

Malheureusement, bien que vétéran, ayant participé à la guerre du désert depuis le début, le général Gott ne fait plus montre du moindre enthousiasme. Il perçoit mal les intentions d'Auchinleck et considère au contraire que son 13th Corps doit épauler le 30th Corps. Or, dans l'esprit du général en chef, c'est sur le 13th Corps de Gott que repose le succès de l'attaque. La difficulté majeure de la mise en œuvre de ce plan résulte du fait que les deux unités d'infanterie devant mener l'assaut n'appartiennent pas au même corps d'armée : la 2nd New-Zealand appartient au 13th tandis que la 5th Indian dépend du 30th. Par ailleurs, les brigades blindées ont reçu pour consigne de rester sur leur ligne de départ jusqu'à ce qu'on sollicite leur intervention. Auront-elles le temps de rejoindre l'infanterie avant la contre-attaque ennemie ?

La bataille est déclenchée à 23 heures. La journée a été chaude et les soldats ont dû se terrer dans leurs étroites tranchées en luttant contre les mouches. Au moment de l'assaut, il fait froid et très sombre puisque la lune est absente du ciel. Le feu de l'artillerie s'abat sur les positions italiennes de la crête de Ruweisat. L'assaut néo-zélandais mené à la grenade et à la baïonnette est irrésistible et surprend Italiens et Allemands, de sorte que les objectifs sont tous atteints. La situation est grave pour Rommel, d'autant que plusieurs pièces de 88 mm ont été prises. Plus de 1 000 soldats italiens ont déjà été capturés. Reste que les deux brigades néo-zélandaises qui ont participé à l'assaut nocturne se retrouvent mélangées à l'ouest de la crête de Ruweisat sans aucun moyen de communiquer avec l'état-major.

De nombreuses poches de résistance subsistent sur la crête qui est loin d'être sécurisée. L'artillerie est en effet restée sur ses lignes de départ et n'ose ni ouvrir le feu ni changer de position, ignorant tout de l'évolution de la bataille. Les canons ne peuvent se redéployer sans que les observateurs aient repéré de nouvelles cibles. Des canons antichars portés sur camions sont pourtant partis avec les fantassins, sans toutefois avoir réussi à atteindre la crête. Mais le sol est si rocheux – une donnée essentielle connue depuis les terrassements du mois de juin – qu'il est impossible de dissimuler les pièces qui ouvriront le feu à bord des véhicules, offrant ainsi des cibles faciles et peu protégées. Par conséquent, les moyens lourds font défaut aux Néo-Zélandais pour emporter la décision.

Les chars de la 22nd Armoured Brigade auraient pourtant dû les soutenir, mais ils n'ont pas bougé de leurs positions d'Alam Nayil. La 15. Panzer-Division, comptant dans ses rangs moins de 25 chars, y compris les Panzer II obsolètes, et moins de 300 fantassins, constitue une proie largement à portée de la 1st Armoured Division. Le général Kippenberger, qui commande la 5th New-Zealand Brigade, va, en désespoir de cause, trouver les tankistes et explique sa situation au général Lumsden. Celui-ci l'écoute distraitement, tue un scorpion à coups de pelle répétés, avant de donner ses ordres : ses chars vont immédiatement porter secours. L'intervention des blindés anglais sera malheureusement trop tardive. De son côté, Rommel contre-attaque en force les fantassins isolés sur la crête de Ruweisat. L'Afrikakorps remporte un succès complet.

En revanche, le lendemain, aucun gain n'est obtenu aux dépens de la 5th Indian Division. Comme ils en ont l'habitude, les Allemands attaquent

avec le soleil dans le dos. Mais 16 canons britanniques habilement disposés attendent leurs proies, y compris des canons portés sur des camions que les artilleurs n'ont pas eu le temps de camoufler et auxquels les Allemands ne prêtent pas attention, croyant à des épaves abandonnées. Les tankistes allemands ne se préoccupent que des tanks Grant qui restent à distance. Soudain, les tirs croisés des canons antichars frappent de trois côtés à la fois. Les Allemands sont pris à leur propre jeu de l'appât et du rideau antichar. Le bilan des pertes de l'Afrikakorps sur le front de la 5th Indian Brigade est, selon les Indiens, de 24 chars, 6 automitrailleuses, un canon automoteur et 24 canons[479]. C'est le seul point positif pour la 8th Army sur Ruweisat.

La journée est en effet très décevante pour Auchinleck. L'offensive décisive a fait long feu. Le journal de guerre de la 15. Panzer indique que les Allemands s'étonnent de ce que les unités blindées alliées n'aient pas exploité la percée obtenue par l'infanterie. Inglis, qui commande alors la division néo-zélandaise, est du même avis : il écrit à Freyberg qu'une merveilleuse opportunité a été perdue à l'aube. Les pertes sont en outre très lourdes. Si 1 600 Italiens sont capturés et les divisions Brescia et Pavia sérieusement désorganisées, la perte de plus de 1 500 fantassins néo-zélandais est un coût exorbitant pour atteindre un tel résultat, d'autant que ces remarquables troupes du Commonwealth sont difficilement remplaçables.

VERS UN STATU QUO SUR LA LIGNE D'EL-ALAMEIN[480] ?

Rommel est désormais convaincu qu'il ne dispose pas des forces suffisantes pour tenter une nouvelle attaque en direction du Nil et s'estime chanceux que son armée parvienne à se maintenir sur ses lignes. Au sein de la 8th Army, on ignore la gravité réelle de la situation de l'armée ennemie. Certains observateurs pensent même que c'est l'armée britannique qui est sur le point de s'écrouler. Le nombre des désertions augmente dans de telles proportions qu'Auchinleck requiert de Londres le rétablissement de la peine de mort pour désertion. Churchill refuse : le remède n'est pas le peloton d'exécution, il faut plutôt trouver des généraux compétents.

Bien que la victoire défensive qui vient d'être remportée ait mis du baume au cœur des hommes de la 8th Army, les motifs de mécontentement ne manquent pas. Fantassins et tankistes s'accusent mutuellement d'être

responsables des derniers revers subis ; les troupes de l'Empire ne veulent plus servir de chair à canon aux Anglais. Morshead refuse ainsi de participer à la prochaine offensive d'Auchinleck avec ses Australiens. Il faut tout le talent d'Auchinleck, qui invite Morshead pour une tasse de thé au QG du 30th Corps, pour que l'Australien consente finalement à engager une unique brigade soutenue par des Sud-Africains et une brigade anglaise remontée du sud du front. Si on ajoute que la plupart des subordonnés d'Auchinleck n'ont plus foi en la victoire, on comprend la délicate situation de celui-ci alors que Churchill le presse d'obtenir enfin des résultats tangibles.

De surcroît, les troupes à El-Alamein n'ignorent plus que, prudemment, Auchinleck élabore des plans visant à sauver son armée au cas où une nouvelle retraite s'avérerait nécessaire. Et ces mesures sont indispensables. Les services de renseignements d'Auchinleck surestiment en effet grandement les effectifs des forces de Rommel. Si la 8th Army, la seule à affronter les Allemands sur le champ de bataille, est détruite, le Moyen-Orient et peut-être la guerre seront perdus.

Auchinleck ne renonce pas pour autant à tenter de détruire l'armée de Rommel sur le terrain et tient à garder l'initiative. Son nouveau plan, baptisé Splendour, est préparé en détail. Toutefois, au 12 juillet, le 30th Corps estime que la consommation quotidienne d'obus de 25 livres atteint les 41 000 coups. Si cette cadence est maintenue, les stocks d'obus de 25 livres disponibles au Moyen-Orient seront vides dans dix ou onze jours. Il est donc décidé de limiter la dépense journalière à 15 000 coups, ce qui est insuffisant. Certes, 420 000 obus sont en voie d'acheminement depuis la Palestine et plus de 500 000 embarqués dans des navires à destination de Suez, mais ils n'atteindront pas l'Égypte avant la fin du mois[481]. Le manque de munitions est encore plus criant pour les mitrailleuses montées sur les chars et pour les mitraillettes. Cet aspect des batailles de juillet ne doit pas être oublié : Auchinleck n'a ni assez d'hommes – même si les effectifs atteignent 65 000 le 18 juillet[482] – ni assez de munitions pour prolonger sa tentative de percée.

22 JUILLET, SECONDE BATAILLE DE RUWEISAT[483]

Pour obtenir la percée décisive, Gott reçoit l'appoint de la 23rd Armoured Brigade, forte de 156 Valentine. L'unité, fraîchement

arrivée d'Angleterre, n'est pas encore acclimatée. L'état des véhicules laisse à désirer, notamment en raison de l'effet corrosif des embruns sur les batteries et les moteurs. La 8th Army dispose de 320 chars, soit trois fois plus que son adversaire, qui compte à peine plus de 100 chars, dont plus de la moitié sont italiens.

En fin de soirée, le 21 juillet, l'ensemble du front s'embrase. L'opération Splendour est aussi la première à inclure délibérément les bombardiers moyens de la RAF dans son plan tactique. Les fantassins des deux divisions d'infanterie du 13th Corps partent à l'assaut par une nuit sans lune, la gorge serrée. Les deux unités doivent atteindre leurs objectifs et ouvrir des couloirs dans les champs de mines pour les brigades blindées avant le lever du jour. Malheureusement pour les Néo-Zélandais, les Panzer de l'Afrikakorps n'attendent pas l'aube pour réagir et intervenir dans la bataille. Les hommes de la 6th New-Zealand Brigade, qui ont perdu la plupart de leurs canons antichars détruits dans les champs de mines, n'ont pour espoir que l'arrivée rapide des blindés anglais. Paradoxalement, seul le bataillon néo-zélandais empêtré dans les champs de mines évite la catastrophe. Les deux autres unités de la 6th New-Zealand Brigade sont écrasées avant l'aube.

Les blindés anglais envoyés à la rescousse ne s'ébranlent qu'à l'aube et ne parviennent pas à atteindre El-Mreir. La 22nd Armoured Brigade préfère rebrousser chemin après avoir perdu quelques engins sous les coups des 88 mm. Des tirs sont cependant encore perceptibles dans la dépression d'El-Mreir, ce qui laisse supposer que des troupes s'accrochent au terrain. Gott charge la 2nd Armoured Brigade de les secourir dès qu'un couloir sera aménagé dans les champs de mines. La colonne blindée ne s'ébranle qu'à 17 heures, mais un ouragan de feu s'abat sur la brigade blindée qui accuse la perte de 21 engins sans contrepartie dans le camp adverse. Au nord, les Indiens, pourtant parvenus à Deir el-Shein, sont repoussés sur leurs lignes de départ.

À l'extrême nord du front, les Australiens partent également à l'attaque avec la fougue qui les caractérise. Les Italiens, épaulés par les Allemands, s'avèrent plus coriaces que les jours précédents et le gain de terrain n'est pas très conséquent. Un deuxième assaut tourne au fiasco total pour un régiment de la 23rd Armoured Brigade qui se retrouve isolé en avant de l'infanterie. Ayant perdu une vingtaine d'engins en traversant un champ de mines, l'unité enregistre des pertes supplémentaires en attendant vainement

l’infanterie avant de décrocher et finalement de rejoindre le *« box »* d’El-Alamein.

Les deux autres régiments de cette 23rd Armoured Brigade connaissent un sort plus terrible encore au sud de la crête de Ruweisat. Les Britanniques partent au combat avec un amateurisme effarant. Les jeunes équipages inexpérimentés des 104 chars sont déployés comme à la parade. Un nuage de poussière se forme à l’horizon, alertant les Allemands de l’imminence de l’assaut. Si le courage ne fait pas défaut, le manque de bon sens tactique va conduire à la catastrophe. La scène ne manque pas de panache et semble digne des plus belles pages de l’histoire de la cavalerie. Mais, très vite, les blindés arrivent à portée des pièces antichars allemandes dont les servants ont eu le temps de se remettre de leur étonnement. De nombreux engins, une vingtaine, sont victimes des mines, tandis que les autres poursuivent cette charge insensée pour être finalement réduits à l’état de carcasses fumantes sous les coups des pièces antichars allemandes. Le carnage est sans précédent et lorsque les rares survivants captent un ordre de repli, seuls quelques Valentine regagnent les lignes britanniques – 93 chars anglais ont été détruits, un certain nombre étant récupérés par la suite. Les Allemands n’accusent la perte que de 3 Panzer irrémédiablement détruits. Comme la Brigade légère lors de la charge de la Balaklava au cours de la guerre de Crimée au siècle précédent, la 23rd Armoured Brigade a été anéantie, mais ce sacrifice n’a pas apporté la victoire. Ce jour-là, Gunther Halm gît ensanglanté auprès de sa pièce antichar détruite. Mais ce jeune pointeur allemand de 19 ans, à l’abri derrière le bouclier de son canon, a participé à la mise hors de combat de 15 blindés anglais, exploit qui lui vaudra d’être décoré de la croix de chevalier de la croix de fer des mains de Rommel lui-même.

Lorsque les combats cessent sur le front d’El-Alamein, la 8th Army a perdu entre 140 et 146 chars en ce funeste 22 juillet. Les Néo-Zélandais ont en outre laissé 1 400 prisonniers aux mains des Allemands. Les pertes parmi les fantassins allemands sont également sévères, au point que le message du jour que Rommel envoie au haut commandement à Rome, le Commando Supremo*,* indique : « Nos pertes ont été très lourdes, particulièrement dans les unités d’infanterie et la position est très critique. On peut se demander si le front dans son ensemble sera capable de tenir plus longtemps en face d’une telle pression[484]. » Pourtant plus puissante, la

8th Army a encore échoué. Kippenberger note qu'« une unique petite division de Panzer de quelque 20 ou 30 chars et une division italienne de cinquième ordre ont aisément repoussé les trois attaques successivement et infligé des pertes sévères[485] ».

27 JUILLET : AUCHINLECK S'OBSTINE[486]

Auchinleck, en dépit du bon sens, ne s'avoue pas vaincu et projette d'enfoncer le front italien dans le secteur du *« box »* d'El-Alamein. L'opération, lancée le 27 juillet, est baptisée Manhood. Morshead estime devoir en référer à son gouvernement en raison des pertes que l'attaque peut occasionner, ce qui n'est pas sans susciter la colère d'un Auchinleck calme d'accoutumée mais subissant le stress de plusieurs semaines de bataille. Un compromis est trouvé : faire remonter la 69th Brigade britannique depuis le sud pour appuyer Morshead, en différant le lancement de l'offensive. Les troupes de Rommel ont donc tout le loisir de renforcer leurs positions, d'autant que le nombre de Panzer disponibles le 27 juillet se monte désormais à 78[487]. Toutefois, depuis le début du mois de juillet, Rommel n'a reçu aucun des renforts demandés – 36 FLAK de 88 mm, 100 antichars et de l'artillerie lourde ainsi qu'un millier de camions[488].

Six objectifs doivent être attaqués depuis six directions. L'assaut fait long feu. Les champs de mines s'avèrent plus denses que prévu. La contre-attaque germano-italienne balaye impitoyablement les assaillants. Plus de 1 000 Australiens et Britanniques sont perdus. À l'annonce de cet échec, Auchinleck décide de suspendre l'offensive. La première bataille d'El-Alamein est terminée. L'échec de Manhood est pourtant riche d'enseignements. Le *Brigadier* Kish, le chef du génie de la 8th Army, qui présente un rapport sur les opérations de déminage au cours de l'opération Manhood préconise que l'aménagement de couloirs déminés soit désormais dévolu aux unités du génie de la division blindée qui doit franchir les champs de mines. Cette conception formera le canevas des futures opérations de déminage, évitant ainsi la confusion et les malentendus.

BILAN DE LA PREMIÈRE BATAILLE D'EL-ALAMEIN[489]

Le 28 juillet, le front redevient calme à El-Alamein. Auchinleck a stoppé net l'élan de Rommel en direction du Nil. Il peut s'accorder un peu de distraction après les briefings quotidiens, par exemple se baigner dans la

Méditerranée ou encore, après le dîner, organiser des combats entre ses scorpions et les tarentules de Kish[490]. Rommel est moins serein. Si les stocks de matériel et d'équipement ont permis à l'Afrikakorps de poursuivre la 8th Army jusqu'en Égypte, le butin pris aux Britanniques n'est pas en mesure de fournir des pièces détachées pour les Panzer ou des obus pour les 88… Conscient de l'impossibilité de reprendre l'offensive, Rommel souhaite replier son armée sur une position plus facile à tenir. Mais le chef de l'armée italienne, le général Bastico, lui enjoint de tenir à El-Alamein. Politiquement, tout repli est impensable. En outre, Bastico lui assure que des renforts vont rejoindre l'Afrique du Nord.

La reprise en main de l'armée par Auchinleck a tout de même abouti à un succès inespéré, bien que coûteux. Quatre brigades ont été intégralement détruites. Les pertes en chars seraient d'environ 200 blindés. La 8th Army enregistre la perte de 13 000 hommes. Mais si elle en alignait 20 000 le 1er juillet puis 50 000 le 11 juillet, elle en compte 124 000 le 25 juillet[491]. Le flot des renforts n'a donc pas cessé pendant la bataille. Pourtant, à la fin juillet, Auchinleck manque de troupes aguerries pour poursuivre ses attaques. La division néo-zélandaise accuse 4 000 pertes à elle seule. Les pertes de l'Axe sont difficiles à estimer : 7 000 prisonniers, dont 1 000 Allemands, 5 000 soldats tués et blessés et autant de malades. Les Italiens ont certes beaucoup souffert, mais ils n'ont pas été éliminés pour autant et ils demeurent indispensables pour tenir le front. Dans les airs, en dépit de la domination de la Desert Air Force, les pertes s'équilibrent puisque les Germano-Italiens perdent 181 avions contre 173 appareils alliés abattus entre le 26 juin et le 27 juillet 1942[492].

Si Auchinleck et Dorman-Smith mettent en avant les pertes infligées à l'ennemi, force est de constater que la 8th Army ne possède en fait ni les ressources ni la structure opérationnelle permettant la destruction de son adversaire. Auchinleck câble son dernier rapport à Churchill dans lequel il affirme que l'armée doit passer temporairement à la défensive et refaire ses forces. La reprise d'une action offensive n'est pas envisageable avant le mois de septembre. Or c'est une perspective qui déplaît grandement au Premier ministre britannique.

L'opération Herkules aurait-elle changé la donne ? La logistique défaillante de la Panzerarmee Afrika aura somme toute compté pour

beaucoup dans l'échec final de Rommel. D'où la question corollaire : la prise de Malte aurait-elle assuré un succès en Égypte ? Il est certain qu'une chaîne logistique mieux assurée et un ravitaillement plus régulier impliquent une plus grande latitude tactique et, surtout, des effectifs plus conséquents, une donnée qui n'a rien de secondaire. Si Rommel avait consenti à se positionner sur la frontière égyptienne après la chute de Tobrouk et si Mussolini et Hitler n'avaient pas renoncés à l'invasion de Malte ou à son blocus, la situation générale n'aurait pas tourné en faveur des Britanniques.

Le repli de la plus grande partie des forces britanniques jusqu'à El-Alamein ne se justifierait plus. Dans cette hypothèse, les troupes de l'Axe auraient pu enfin goûter un repos bien mérité tandis que la maintenance et le travail en ateliers auraient recomplété les effectifs concomitamment à l'arrivée de renforts. Mais peut-on imaginer un instant que le bouillant Churchill ne presse pas le haut commandement au Moyen-Orient à frapper au plus vite l'armée de Rommel, ne serait-ce que pour l'impérieuse nécessité de secourir Malte en reprenant le contrôle des aérodromes de Cyrénaïque ? À la lumière du désastre de Gazala, il est douteux qu'une telle offensive aurait pu réussir. Au contraire, pour peu que Malte ait rapidement succombé à l'opération Herkules, qui était loin d'être un succès garanti compte tenu des défenses et de la configuration de l'île-forteresse, Rommel aurait pu frapper avant la fin de l'été. Renforcé, avec une logistique solide, il pouvait raisonnablement espérer vaincre une nouvelle fois son adversaire et le repousser jusqu'à El-Alamein, où il se serait présenté dans de bien meilleures conditions qu'en juillet 1942 où il y parvient à bout de souffle. Cela suppose tout de même un timing serré et sans accroc : Malte vaincue et occupée rapidement et une offensive de Rommel en Égypte avant l'arrivée massive des renforts en provenance du Royaume-Uni (8th Armoured Division, 44th et 51st ID) et des États-Unis (les nouveaux chars Sherman). Cela suppose aussi que la 8th Army, renforcée par des troupes de premier plan telles que les 2nd New-Zealand et 9th Australian Divisions, retombe dans ses errements tactiques.

11.

La bataille d'Alam halfa, 31 août-6 septembre 1942

Changement de commandement dans le désert[493]

Le refus d'Auchinleck d'envisager une offensive immédiate, décision pourtant empreinte de sagesse, amène Churchill à agir radicalement. Arrivé lui-même en Égypte début août, le Premier ministre est persuadé de la nécessité d'un changement de commandement au Moyen-Orient ainsi qu'à la tête de la 8th Army. Le 8 août, Auchinleck apprend qu'il est relevé de son commandement par une lettre de Churchill remise par le colonel Jacob qui a la terrible impression d'assassiner un ami[494]. Alexander, le nouveau commandant en chef au Moyen-Orient, arrive le même jour. La rencontre entre les deux hommes est aussi polie et cordiale que les circonstances le permettent[495]. En juin 1940, à Dunkerque, Harold Alexander a supervisé le réembarquement des dernières forces britanniques, avant d'être nommé successivement commandant en chef dans le Sud de l'Angleterre, puis en Birmanie. Il arrive au Caire précédé d'une flatteuse réputation. L'atmosphère est nettement moins cordiale le 12 août lors de l'arrivée du général Montgomery, le nouveau commandant de la 8th Army. Les deux hommes se connaissent déjà et ne s'apprécient guère. Montgomery a en effet été le subordonné – difficile – d'Auchinleck en Angleterre au cours de l'été 1940. En 1942, ce chef de corps connu pour ses excentricités et son manque de diplomatie n'en est pas moins désigné pour commander la 1st Army dans le cadre de l'opération Torch. La mort inopinée du général Gott, désigné pour diriger l'armée à El-Alamein mais dont l'appareil est abattu par la Luftwaffe, le propulse à la tête de la 8th Army.

Peu après son arrivée à El-Alamein, Montgomery envoie un message au quartier général du Caire ordonnant la destruction de tous les plans relatifs à une éventuelle retraite et il l'informe en outre qu'il prend sans attendre le commandement de la 8th Army. Il faut, à la décharge de Monty, souligner qu'en période de guerre le facteur temps est essentiel et que les changements de commandements sont des moments délicats dont l'ennemi ne doit pas tirer profit. En peu de temps, il va imposer ses conceptions et sa personnalité à ses officiers et à ses troupes. Et surtout, il va leur redonner confiance. Il crée son personnage et invente un style particulier, notamment dans sa tenue. Il commence ainsi par porter un chapeau offert par un Australien sur lequel il fixe les insignes des unités auxquelles il rend visite. Il se décide ensuite pour sa célèbre coiffure noire : un béret de tankiste orné de l'emblème du Royal Tank Regiment et de l'insigne de son grade. Sa clarté, sa conviction et sa très grande confiance en lui et dans le succès de son armée sont les atouts maîtres de sa personnalité.

Sa préoccupation première est la préparation de la bataille à venir, probablement à la fin août, au moment de la pleine lune. Il ne veut pas des plans d'Auchinleck pour une bataille de mouvement menée en effectuant des replis qui pourraient s'avérer dangereux[496]. Les Allemands sont en effet meilleurs à ce jeu. Il faut admettre que la mise en pratique des idées d'Auchinleck demande un entraînement et un professionnalisme que n'a toujours pas acquis la 8th Army, Montgomery l'a bien compris. De façon significative, il déplace son QG sur la côte, non loin de celui de la RAF, à Burg el-Arab, marquant ainsi sa volonté d'assurer une étroite coopération avec l'armée de l'air et aussi, à la grande satisfaction de son état-major, son dédain pour la vie au grand air qu'affectionnait Auchinleck.

Le travail de Montgomery est grandement facilité par son supérieur, Alexander[497]. Ce dernier apprécie une certaine simplicité et choisit d'installer un quartier général sous des tentes et dans des baraquements à proximité des pyramides de Gizeh, loin du confort et des distractions du Caire. Il opte également pour un petit quartier général mobile, baptisé le camp Caledon, du nom de sa propriété en Irlande[498]. Il décide de laisser Montgomery diriger la préparation de la bataille et lui apporte tout le soutien possible dans les domaines politique, administratif et psychologique. Alexander, au contraire de Wavell et d'Auchinleck, bénéficie de la bonne fortune de n'avoir pas à se soucier de plusieurs fronts et peut se concentrer uniquement sur l'Égypte puisque les autres fronts du

Moyen-Orient – Perse, Irak, Syrie, Palestine – ne sont plus du ressort du commandant en chef au Moyen-Orient. Les directives qu'il reçoit de la part du Premier ministre sont simples et claires :

1. Votre première et principale mission est de capturer ou de détruire à la première occasion l'armée germano-italienne commandée par le maréchal Rommel avec tous ses dépôts et ses cantonnements en Égypte et en Libye.

2. Vous déchargerez ou vous serez déchargé des autres missions qui incombent à votre commandement, sans préjudice de l'objectif mentionné dans le paragraphe 1, qui doit être considéré comme primordial dans les intérêts de Sa Majesté[499].

LA PANZERARMEE AFRIKA EN AOÛT 1942[500]

Dans le camp adverse, la situation logistique est des plus préoccupantes. La pénurie de matériel et le manque d'effectifs se font également sentir. Au début du mois d'août, les quatre divisions allemandes et les éléments non endivisionnés allemands de la Panzerarmee totalisent 34 000 hommes, 133 Panzer, 37 automitrailleuses, 280 pièces de campagne et antichars et 6 000 camions[501]. Rommel réclame toujours une autre division motorisée ainsi que la motorisation intégrale de la 164. Leichte-Division[502] et souhaite un renouvellement des effectifs : les hommes ayant servi plus d'un an en Afrique doivent être rapatriés en Europe et remplacés.

Le moral de l'armée de Rommel ne présente cependant encore aucun signe de défaillance. Elle a même quelques raisons de se réjouir. Les victoires du printemps et la poussée jusqu'à El-Alamein sont des sources de satisfaction. Par ailleurs, les derniers combats de juillet ont largement tourné en sa faveur, bien qu'elle ait perdu l'initiative et qu'il ne s'agisse plus que de succès défensifs. La victoire de Tobrouk et la poursuite de l'ennemi en Égypte ont en outre été récompensées par des promotions et des décorations. Sur le front égyptien, néanmoins, l'été apporte des désillusions, car la promesse d'un repos bien mérité au Caire et à Alexandrie s'est évanouie. La réalité de la vie dans le désert n'en est que plus pénible. L'état sanitaire de la Panzerarmee s'en ressent : près de 10 000 soldats sont portés malades au mois d'août.

Rommel lui-même est souffrant. D'après son médecin, le professeur Horster, il doit absolument recevoir un traitement médical en Allemagne pour se rétablir complètement. Pour le remplacer en Afrique, Rommel suggère Guderian, autre tacticien de la guerre de mouvement, promoteur de la *Blitzkrieg*. Mais cette demande est rejetée, le général Guderian étant tombé en disgrâce auprès du Führer depuis la bataille de Moscou en décembre 1941. Le 24 août, Hitler et l'OKW suggèrent que Kesselring, le supérieur de Rommel en Méditerranée, devienne commandant suprême en Afrique avec Nehring pour subordonné à la tête de la Panzerarmee Afrika[503]. Or Rommel déteste Kesselring. Il reste donc. Sa présence est un atout précieux pour le camp de l'Axe, car il est admiré par la troupe et son charisme galvanise ses hommes. La chaîne de commandement de l'Axe en Afrique du Nord connaît néanmoins quelques modifications. L'autorité de Bastico est désormais confinée à la Libye sous le titre de *« Superlibia »*. La Panzerarmee passe alors sous le commandement direct du Commando Supremo, à Rome. Mis à part les questions opérationnelles, Rommel doit, pour tout ce qui concerne les troupes italiennes, compter avec le général Barbasetti di Prun, chef de la Delagazione del Commando Supremo in Africa Settentrionale (DELEASE)[504].

Des renforts substantiels arrivent cependant : 800 camions[505], un nouveau contingent de blindés, la 164. Leichte-Division, venue de Crète, la 1re brigade parachutiste du général Ramcke, destinée à l'origine à l'invasion de Malte, ainsi que plusieurs unités italiennes, dont une division d'élite, la division parachutiste Folgore. Depuis les déboires italiens du mois de juillet, Rommel juge que les unités d'infanterie italiennes sont de piètre qualité, particulièrement à l'offensive. S'ils sont les bienvenus, ces renforts sont acheminés en Afrique par voie des airs, donc sans leurs véhicules. En outre, une partie importante du fret aérien, déjà insuffisant pour pallier aux carences de la marine, est utilisée pour transporter des dizaines de canons antichars destinés à remplacer les pièces obsolètes de la 164. Leichte. L'arrivée de ces renforts implique un accroissement conséquent des besoins logistiques : nourriture, munitions, sans que tous les véhicules nécessaires à leur transport ne soient perçus.

La consommation en munitions, vivres et carburant a été très élevée au cours de la 1re bataille d'El-Alamein. À titre d'exemple, la 21. Panzer-Division a consommé à elle seule pas moins de 10 000 obus antichars,

12 000 obus d'artillerie, 260 000 litres de carburant et 80 000 litres d'eau[506]. Les besoins sont donc énormes et les stocks doivent être reconstitués. Durant les trois premières semaines d'août, avant le déclenchement de l'ultime attaque, les troupes allemandes consomment à elles seules l'équivalent de deux fois le total du ravitaillement reçu en Afrique par voie maritime ou par les airs au cours de la même période. Deux fois moins nombreuses que les troupes italiennes, les forces allemandes ont perçu trois fois moins de ravitaillement. Pourtant, le matériel et le ravitaillement à destination de la Panzerarmee ne font pas défaut, mais ils s'entassent sur des quais en Europe, faute de pouvoir y être embarqués. On estime que 2 000 camions et 100 canons allemands attendent dans les ports italiens et que 120 Panzer et 1 000 camions supplémentaires sont prêts à être expédiés d'Allemagne. Mais la marine marchande italienne atteint ses limites après deux années de guerre. La marine de guerre italienne peine également à fournir des escorteurs aux convois, car les réserves de mazout sont insuffisantes. Les Italiens vont même jusqu'à vider les soutes à mazout de croiseurs pour alimenter en carburant les navires d'un convoi. De surcroît, avec le succès du convoi de ravitaillement *« Pedestal »* au mois d'août, les forces britanniques basées à Malte ne sont plus dans la situation précaire dans laquelle elles se trouvaient au printemps et peuvent à nouveau s'attaquer aux convois à destination de Tripoli.

Rommel est obligé de frapper vite face à une 8th Army qui ne cesse de se renforcer. Pour ce faire, il a besoin d'essence et de munitions. Les Italiens répondent à sa requête en envoyant sept pétroliers et cargos. Malheureusement, quatre navires sont coulés. Au cours du mois d'août, 1 660 tonnes de munitions, 2 700 tonnes de carburant, 43 canons et 367 véhicules sombrent dans les eaux de la Méditerranée. Ces destructions répétées ne sont pas le fruit du hasard. Les Britanniques connaissent parfaitement les détails des départs depuis chaque port grâce à Ultra. Pour ne pas trahir ce secret si bien gardé, ils mettent un point d'honneur à ce que chaque torpillage soit précédé par un repérage aérien afin de tromper l'ennemi. L'armée de Rommel ne dispose toujours que de 8 000 tonnes de carburant sur les 30 000 réclamées. La situation des stocks de munitions n'est pas plus satisfaisante : l'armée n'a pas de quoi satisfaire la moitié de ses besoins. Rommel peut compter sur six jours de ravitaillement, un délai suffisant pour permettre l'arrivée des derniers pétroliers promis par ses

supérieurs. Le parc de véhicules affectés à la logistique arrive lui aussi à bout de souffle faute de pièces détachées pour entretenir des camions aux quatre cinquièmes d'origine britannique.

En dépit des difficultés de ravitaillement, la Panzerarmee Afrika a gagné en puissance depuis l'arrêt des combats à la fin du mois de juillet. L'Afrikakorps aligne ainsi 203 Panzer III et IV, sans compter une trentaine de Panzer I et II, qui ne peuvent plus tenir le rôle de véritables chars de combat depuis bien longtemps. Le travail des unités de maintenance s'avère essentiel pour remédier aux pertes dues aux ennuis mécaniques et aux problèmes de ravitaillement. Les deux divisions blindées italiennes disposent pour leur part de 281 blindés, peu efficaces et en majeure partie à bout de souffle. La Luftwaffe consent à fournir un effort conséquent à partir de ses bases d'Afrique du Nord et de Crète puisque 950 avions sont disponibles pour appuyer l'offensive. Toutefois, moins de 600 appareils sont opérationnels. L'aviation italienne est pour sa part essentiellement engagée contre Malte. La Panzerarmee Afrika compte alors 48 000 Allemands et 44 000 Italiens (le reste des troupes italiennes tenant garnison en Libye).

Le maréchal allemand attaquera dans le secteur sud de la ligne britannique, où les défenses sont moins étoffées. La marche d'approche s'effectuera de nuit à la faveur de la pleine lune, à la fin du mois d'août. Rommel escompte que ses troupes disposeront de sept heures pour parcourir 45 kilomètres en terrain inconnu et miné. La rapidité et l'effet de surprise sont les conditions *sine qua non* de la réussite de l'offensive. Les unités mobiles de la Panzerarmee obliqueront alors vers le nord après avoir dépassé la crête d'Alam Halfa, encerclant ainsi la 8th Army. Cette dernière isolée de ses lignes de communication, il ne restera plus qu'à l'anéantir avant de foncer sur Le Caire et Alexandrie. Rommel n'est pourtant guère confiant, car il ne peut lancer cette attaque décisive dans de bonnes conditions. À cet égard, il est significatif qu'il ait demandé à Berlin à être remplacé pour soigner ses maux d'estomac en Europe.

L'attaque sera menée par l'Afrikakorps du général Nehring, la 90. Leichte-Division du général Kleemann et le 20e corps italien du général de Stefanis. Au nord de la zone d'attaque, le front est tenu par le 10e corps italien du général Ferrari-Orsi. Le front est ensuite pris en charge jusqu'au rivage méditerranéen par le 21e corps italien du général Navarini. Rommel

doit donc tenter sa dernière chance d'envahir l'Égypte dans des conditions difficiles. Mais s'il parvient à remporter la victoire, ses effectifs et l'état de son armée lui permettent d'envisager plus sereinement la conquête de l'Égypte qu'au début du mois de juillet 1942.

LA SITUATION DE LA 8TH ARMY EN AOÛT 1942

Sur le front, au contact de l'ennemi, les soldats de Sa Majesté ressentent une certaine amertume au regard des pertes et des souffrances du mois écoulé. Le moral a atteint son point le plus bas fin juin 1942 et, après une légère amélioration vers la mi-juillet, est à nouveau retombé début août[507]. Signe de la crise du moral traversée par la 8th Army, 85 % des pertes subies du 27 mai au 4 août 1942, soit 63 000 hommes sur 74 000, correspondent à des disparus, souvent des prisonniers, dont beaucoup ont jeté les armes sans avoir été blessés[508]. Cela est comparable au nombre d'Italiens disparus au cours de Crusader mais supérieur à celui de ces mêmes adversaires italiens à El-Alamein en octobre-novembre 1942 (63 %). Si ce pourcentage descend pourtant à 50 % au sein des unités des Dominions, réputées plus coriaces, elles ne sont en rien épargnées. Autre signe de défaitisme, les cas de fatigue due aux combats et le nombre de malades sont en hausse. Les Britanniques ne sont pas toujours inspirés pour remonter le moral de leurs hommes quand celui-ci se montre défaillant. Pour preuve ce programme écouté par la 8th Army sur les ondes de la BBC : on y découvre notamment l'aventure d'une jeune femme qui se trouve un nouveau fiancé en Angleterre pendant que son amoureux est au front au Moyen-Orient[509]. On a fait mieux pour remonter le moral… Beaucoup d'hommes ont peu d'espoir de connaître des jours meilleurs. L'arrêt de l'avance de la Panzerarmee Afrika n'a pas vraiment dopé le moral de la 8th Army. Le pessimisme est général et les hommes font preuve de sceptiscisme à l'égard de l'autorité, bien qu'Auchinleck soit apprécié et qu'aucune récrimination ne le vise personnellement[510]. Un vétéran rapporte que l'humour des soldats est particulièrement sarcastique. Une des histoires qui les amusent est celle qui prétend que Hitler a contacté secrètement Churchill pour lui proposer de relever Rommel de son commandement en échange du maintien à leur poste de tous les généraux britanniques. Seule la capacité individuelle du soldat ne semble pas remise en cause. L'arrivée de Montgomery, nouveau venu dans le désert et encore inconnu, ne suscite au départ aucun enthousiasme.

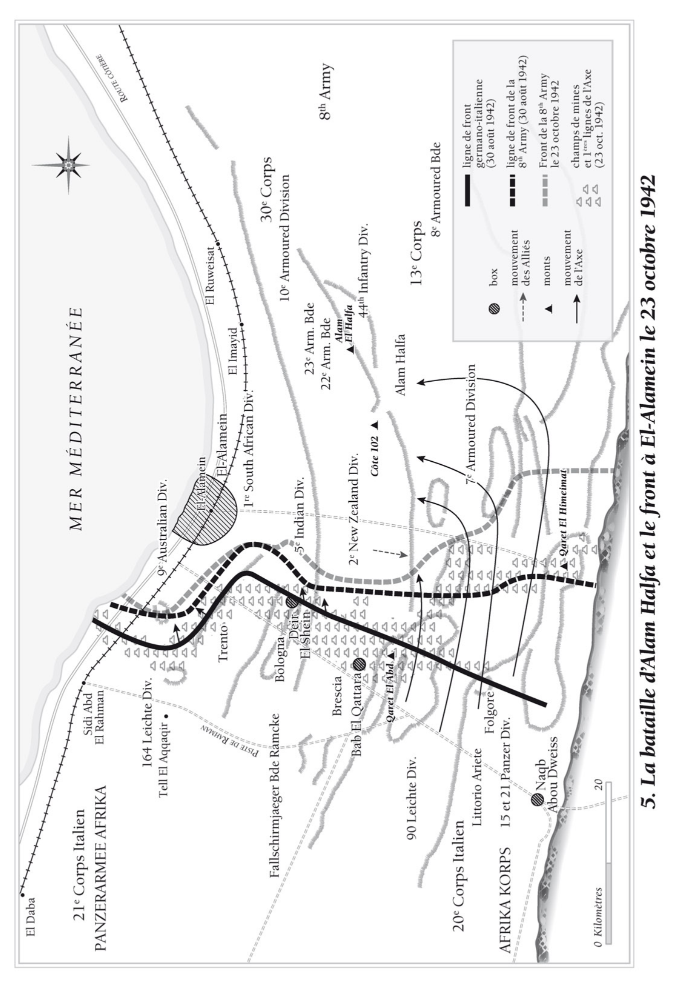
De même, la présence de Churchill parmi eux, car peu d'hommes ont en fait l'opportunité de le voir. Il passe l'essentiel de son temps avec des officiers, à tel point que le général Alexander note le peu d'intérêt que les soldats semblent témoigner au passage du Premier ministre.

En dépit de ces réticences et de ces doutes, la 8th Army est plus puissante que jamais en cette fin août 1942. La proximité de ses bases arrière lui confère un avantage appréciable. Le mois d'août voit arriver un flot continu de renforts destinés au Moyen-Orient : l'armée britannique réceptionne ainsi 390 chars, 450 canons, 6 600 véhicules et pas moins de 72 000 tonnes de matériel[511]. Cela étant, tout ce matériel n'est pas immédiatement opérationnel, de sorte que Montgomery ne bénéficie pas d'une supériorité numérique conséquente.

La partie méridionale du front, où va se porter l'effort de Rommel selon les analyses des états-majors britanniques, est tenue par le 13th Corps, l'élément le plus puissant de la 8th Army. Les positions britanniques ont été renforcées par la pose de vastes champs de mines. La crête d'Alam Halfa, directement menacée par l'offensive ennemie, est particulièrement bien défendue afin de bloquer Rommel dans sa manœuvre vers la mer. Deux brigades d'infanterie de la 44th Division et 170 chars de la 22nd Armoured Brigade y sont enterrés. En arrière, la 8th Armoured Brigade est tenue en réserve, prête à intervenir. L'extrémité sud du front est confiée à la 7th Armoured Division. Montgomery lui assigne la mission de contenir autant que possible toute action offensive de la part de l'ennemi tout en effectuant un repli en direction de Samaket Gaballa. Il estime essentiel de préserver cette division afin de pouvoir harceler les flancs des unités de Rommel dès qu'elles se seront enfoncées dans le dispositif anglais.

Alors que la 1st Armoured Division est retirée du front pour être recomplétée et goûter un peu de repos, ce sont près de 500 chars qui sont disponibles sur le front pour contrer Rommel. Monty a toutefois à l'esprit l'offensive qu'il projette de lancer en octobre, aussi ménage-t-il ses forces blindées. Le général Horrocks, le nouveau chef du 13th Corps, a donc interdiction d'exposer inutilement ses précieux blindés.

31 AOÛT : ROMMEL PERD L'EFFET DE SURPRISE[512]



5. La bataille d'Alam Halfa et le front à El-Alamein le 23 octobre 1942

Pendant les quatre nuits précédant l'offensive, les unités d'attaque prennent secrètement leurs positions de départ. L'attaque est lancée dès les premières heures du 31 août. Les unités tentent de se frayer un chemin à travers les champs de mines, mais les sapeurs éprouvent les pires difficultés à établir des corridors en raison de la profondeur de ces champs, beaucoup plus élaborés qu'escomptés – 150 000 mines et pièges ralentissent l'avance des forces de Rommel. Les troupes de couverture de la 7th Armoured Division infligent en outre des pertes sensibles aux démineurs allemands, notamment par des raids menés avec des chenillettes Bren Carriers.

Ajoutant à la confusion, la Desert Air Force soumet sans relâche les colonnes s'engouffrant dans les brèches à d'intenses bombardements. D'habitude, les bombardements sur des unités dispersées dans le désert ne sont guère couronnés de succès, mais les bombardiers frappent ici des colonnes coincées dans d'étroits corridors et constituant des cibles clairement désignées par les bombes éclairantes. Les Panzer ne sont pas épargnés[513].

Dans ces conditions, l'avance se trouve extrêmement ralentie, de sorte que les délais ne peuvent être tenus. La ruée sur 50 kilomètres aboutissant sur les arrières de la 8th Army à l'est de la crête d'Alam Halfa, pourtant essentielle dans l'esprit de Rommel, n'est pas obtenue. À l'heure où les forces germano-italiennes auraient dû être au niveau de cette crête avant de foncer au nord, en direction de la côte, les unités sont encore bloquées dans le premier champ de mines. La situation est tout aussi décevante pour le 20e corps italien, stoppé dans les champs de mines. Seule la division Trieste parvient à se sortir de ce mauvais pas. Sur le flanc gauche, la 90. Leichte-Division n'est pas logée à meilleure enseigne et se trouve vite empêtrée dans les champs de mines.

La 7th Armoured Division du général Renton, après avoir mené un modèle d'opération de retardement avec replis successifs, se retire à Samaket Gaballa. Une heure avant le lever du soleil, l'Afrikakorps ouvre enfin une brèche et commence à se diriger vers un second champ de mines, nouvel obstacle insoupçonné. Au même moment, plus au nord, la 90. Leichte traverse la dépression de Munassib avec une trentaine de chars.

Les retards ne sont pas les seuls déboires que doit affronter Rommel. Plusieurs grands subordonnés sont perdus dès le début de l'opération : le général Nehring, chef de l'Afrikakorps, est blessé au cours d'un raid aérien, le général Kleemann, qui dirige la 90. Leichte, est lui aussi victime de l'aviation britannique et le général von Bismarck, le commandant de la 21. Panzer-Division, est tué par un obus de mortier. La chaîne de commandement est donc gravement perturbée à un moment pourtant crucial. Devant des débuts aussi désastreux, Rommel pense un instant annuler l'opération et rebrousser chemin. Il en est dissuadé par le colonel Bayerlein, qui a pris la place de Nehring à la tête de l'Afrikakorps. L'assaut reprend en début d'après-midi. Rommel infléchit pourtant son mouvement : en raison des retards accumulés, l'Afrikakorps s'attaquera à l'extrémité ouest de la crête d'Alam Halfa au lieu de s'emparer de son extrémité orientale comme initialement prévu. La côte sera atteinte par une pénétration entre les crêtes de Ruweisat et d'Alam Halfa.

Ce faisant, l'axe d'attaque de Rommel donne sans le savoir en plein sur le point fort du dispositif de Monty. La bataille va donc se dérouler conformément aux souhaits de ce dernier. Les assauts des Panzer se brisent sur un barrage antichar et des blindés dissimulés appuyés par une artillerie puissante. Une tempête de sable offre quelque couverture au moment où on

fait le plein des réservoirs. Soumis à des attaques aériennes continuelles, à de puissants tirs d'artillerie et à un feu antichar mortel, l'Afrikakorps ne parvient pas à emporter la décision. Toutes les tentatives sont repoussées, occasionnant, une fois n'est pas coutume, plus de pertes dans les rangs des Panzer qu'au sein des régiments blindés bsritanniques : 17 Grant sont perdus pour une vingtaine de pertes dans les rangs des Panzer. Il faut souligner que les 120 équipages de Panzer se sont focalisés sur les blindés adverses, n'imaginant pas être la proie d'un imposant rideau antichar. Le stratagème déjà mis en œuvre avec succès le 16 juillet au nord de Ruweisat fonctionne donc à nouveau. Ayant clairement analysé les intentions de Rommel, Montgomery engage trois brigades blindées. Plus de 400 chars britanniques se regroupent pour le contrer à l'ouest d'Alam Halfa.

1er SEPTEMBRE : L'AFRIKAKORPS IMMOBILISÉ DANS LE DÉSERT[514]

Aucune accalmie nocturne ne soulage les combattants allemands du stress et de la fatigue d'une journée de combats, car la Desert Air Force et l'USAAF prennent le relais de la 8th Army et soumettent les concentrations ennemies à des raids incessants. Le ravitaillement n'est pas arrivé en quantité suffisante, de sorte que Rommel n'est en mesure de renouveler l'assaut sur Alam Halfa qu'avec l'unique 15. Panzer-Division. En tentant de contourner le flanc gauche de la 22nd Armoured Brigade, elle se heurte à la 8th Armoured Brigade. L'attaque frontale de Rommel n'a que peu de chance de réussir. Les Valentine de la 23rd brigade blindée britannique souffrent tout de même quelque peu et sont sévèrement malmenés par les antichars allemands.

Au cours de la journée, les raids aériens redoublent d'intensité et le PC de l'Afrikakorps est touché. Vers midi, Rommel échappe de peu à une bombe. Il est la cible des avions ennemis à six reprises en ce 1er septembre. Bien plus, la situation de l'Afrikakorps est devenue extrêmement périlleuse puisqu'il ne reste plus qu'une seule journée de carburant. Les Panzer restent immobiles, incapables d'avancer ou de reculer. Les Britanniques tiennent donc une occasion d'anéantir les forces vives de la Panzerarmee. Monty se contente pourtant de renforcer son dispositif sur Alam Halfa en y déployant une brigade sud-africaine. Au nord, un raid australien dans le secteur de Tell el-Eisa permet la capture de 140 combattants de la 164. Leichte-Division,

renforçant le sentiment d'insécurité dans lequel se trouvent les troupes de Rommel. Le secteur nord est aussi le cadre de raids menés par les Italiens et les parachutistes allemands, ces derniers étant les plus efficaces.

2-5 SEPTEMBRE : ROMMEL SE REPLIE[515]

Le 2 septembre, Rommel décide d'ordonner la retraite. Il s'en explique auprès de l'OKW et du Commando Supremo et invoque la suprématie aérienne alliée (un rapport de la FLAK indiquera que 15 600 bombes ont été larguées en l'espace de cinq jours sur un rectangle ne dépassant pas 15 kilomètres sur 10[516]), le manque de carburant et les difficultés rencontrées dès le début de l'opération. Mais la pénurie de carburant – imputable au bombardement des colonnes de ravitaillement et pas seulement au torpillage des tankers – est telle que tout repli à grande échelle est impossible. L'Afrikakorps est donc cloué sur place. Des mesures extrêmes doivent être prises : les réservoirs des véhicules situés à l'ouest des champs de mines sont siphonnés pour permettre le repli des unités encore au contact de l'ennemi.

Les soldats de l'Afrikakorps sont loin d'être tirés d'affaire. Ralph Ringler note dans son journal de bord, le 2 septembre, que ses hommes établissent hâtivement des positions de défense dans le désert. Son supérieur, l'*Oberstleutnant* Frommel, lance une alerte à une attaque blindée alors que des bruits caractéristiques d'abord lointains se font entendre de plus en plus clairement. Cette annonce entraîne un mouvement de panique chez les jeunes fantassins inexpérimentés. Ringler se décide à calmer ses hommes en passant de trou d'homme en trou d'homme en prodiguant paroles rassurantes et conseils avisés. Les blindés semblent bien nombreux mais toute retraite paraît impossible : nul n'atteindrait vivant la crête de dunes se situant en arrière de la position. Blottis les uns contre les autres, les défenseurs tiennent avec l'énergie du désespoir. L'artillerie allemande intervient cependant à point nommé. Reprenant son souffle au cours d'une pause, Ringler observe l'ennemi faisant retraite[517]. Au sud, la 7th Armoured Division mène des escarmouches contre les unités de reconnaissance allemandes et harcèle les flancs des forces de Rommel. Cette division enregistre un succès important le 2 septembre lorsqu'elle surprend une colonne de 300 camions, incendiant 57 véhicules.

Montgomery cherche à couper les voies de retraite de son adversaire et engage vers Deir el-Munassib une brigade néo-zélandaise et une brigade de la 50th ID appuyées par des tanks. L'assaut lancé le 3 septembre n'entame en rien les positions des troupes de l'Axe, qui ne sont nullement surprises. Les Britanniques perdent près de 1 000 hommes et 11 chars dans cette malheureuse tentative. Monty annonce à Alexander qu'il renonce à toute poursuite pour colmater les brèches tout en harcelant l'ennemi qui bat en retraite au-delà des champs de mines.

Peu à peu, l'armée germano-italienne occupe ses nouvelles positions, situées à 10 kilomètres à peine à l'est de leur ligne de départ. Le gain le plus appréciable est la prise du mont Himeimat, qui assure une vue panoramique sur l'extrême sud du front d'El-Alamein. Le 5 au soir, la bataille est terminée : elle n'a duré que six jours. Les soldats de Rommel baptiseront d'ailleurs cette opération « la course des six jours », du nom de la course de vélo en salle à Berlin[518]. Rommel est surpris par la prudence de son adversaire qui aurait pu aisément anéantir son Afrikakorps immobilisé dans le désert. L'*Hauptmann* Hans-Otto Behrendt, qui a servi auprès de Rommel dans le désert, rapporte que le maréchal lui a confié à la fin du mois de septembre 1942 que « si j'avais été aussi fort que Montgomery l'est actuellement, nous ne serions plus ici maintenant[519] ». Pour Montgomery, l'entraînement de la 8th Army est encore trop médiocre pour mener une guerre de mouvement.

Cette ultime offensive de Rommel a coûté à son armée 49 chars, 55 canons, 395 véhicules, 41 avions et 2 800 tués, blessés et disparus. Les pertes de la 8th Army se montent à 1 750 hommes, 67 chars, 15 pièces antichars et 68 avions[520]. La Luftwaffe a en fait failli à sa mission : plutôt que de soutenir les troupes au sol et d'escorter les bombardiers, les pilotes de chasse ont été obnubilés par l'idée d'établir des scores sur la chasse adverse[521]. Le succès britannique est une victoire défensive qui porte la marque d'un changement de stratégie et de tactique de la 8th Army depuis la prise de commandement de Monty. Ainsi, les pertes en chars sont proportionnellement moins lourdes pour les Britanniques qu'habituellement. Rommel ne doit pas être exempté de tout blâme pour cet échec : si l'absence d'un ravitaillement correct en essence a ruiné ses plans, il demeure responsable de s'être lancé dans cette ultime tentative sans avoir la certitude absolue que son armée disposait du carburant nécessaire. Malte

a joué ici pleinement son rôle. De toute manière, la raison première de l'échec de l'offensive réside d'abord dans le retard subi au cours de la première nuit et dans l'absence de tout effet de surprise. Le 11 octobre 1942, Kesselring tente un dernier effort – 2 800 sorties d'appareils de l'Axe – pour neutraliser l'île, mais ses pertes en avions sont telles qu'il doit renoncer. Et en décembre, pour la première fois depuis 1941, un convoi arrive à Malte sans avoir subi d'attaques aériennes[522].

Cette bataille est d'abord appelée « bataille d'El-Alamein » par Montgomery avant d'être rebaptisée « bataille d'Alam Halfa » en référence au secteur crucial où s'est joué le sort du combat. Elle n'a été que peu couverte par la presse à ce moment-là. L'armée britannique y fait elle-même peu référence. L'intention est délibérée : la Panzerarmee doit être anéantie sur place. Si Rommel se replie jusqu'à la frontière libyenne, raccourcissant du même coup ses lignes d'approvisionnement, il mettra Monty dans l'embarras. Ce dernier a en fait été chanceux d'avoir à affronter un Afrikakorps à court de carburant. De même que Rommel n'a pas eu à affronter un homme tel que Gott à la tête de la 8th Army. Gott, au regard des plans qu'il a dressés avant sa mort pour repousser Rommel à Alam Halfa, ne se serait pas contenté de mener un combat statique et il n'y aurait certainement pas eu d'autre bataille à El-Alamein après la confrontation d'Alam Halfa. Montgomery a répété sans relâche aux officiers et aux soldats de la 8th Army qu'ils sortiraient vainqueurs de la prochaine confrontation avec Rommel et ses prévisions se sont avéré exactes. La confiance de l'armée envers son chef et en ses propres capacités a pris de l'essor.

12.

La deuxième bataille d'El-Alamein, 23 octobre-4 novembre 1942

La Panzerarmee Afrika à la veille de l'offensive britannique

En octobre 1942, la Panzerarmee Afrika compte 104 000 combattants, soit 50 000 Allemands et 54 000 Italiens[523]. À ce total il convient d'ajouter 15 000 soldats allemands de la Luftwaffe et de la Kriegsmarine ainsi qu'environ 90 000 Italiens répartis en Libye et sur les lignes de communication. Les effectifs des unités blindées se sont accrus depuis le revers d'Alam Halfa puisque les forces de l'Axe alignent 520 chars (242 à l'Afrikakorps). À ce total s'ajoutent les canons automoteurs et les chasseurs de chars. Les unités de la Panzerarmee comptent 86 canons de 88 mm, tant pour assurer un rôle antichar qu'antiaérien. Au total, les Germano-Italiens possèdent 571 pièces d'artillerie, des centaines de canons antichars (entre 520 et 1 063[524]) et des canons antiaériens.

Le général Nehring, blessé à Alam Halfa, est remplacé par un nouvel arrivant en provenance de Russie : le général von Thoma, qui y a acquis une flatteuse réputation en tant qu'officier de l'arme blindée. Le général von Randow est placé à la tête de la 21. Panzer-Division en remplacement du défunt Bismarck. Enfin, à la 90. Leichte-Division, le général von Sponeck succède au général Kleemann, blessé lui aussi à Alam Halfa. Tous ces changements n'ont aucun effet sur le moral de la Panzerarmee. C'est le départ de leur chef charismatique, le maréchal Rommel, qui trouble le plus les combattants germano-italiens. Le 22 septembre, en effet, il remet le commandement de la Panzerarmee Afrika au général Stumme, qui arrive de

Russie, avant de partir en cure en Autriche. Stumme, caricature vivante de l'officier allemand avec son monocle, vient d'être condamné à cinq ans d'emprisonnement après que les Soviétiques ont capturé d'importants documents. Sa mutation en Afrique lui offre une ultime chance de se racheter. Le 25 septembre, après une escale à Rome, Rommel reçoit son bâton de *Feldmarschall* des mains du Führer. Il est convié à une conférence de presse où il prononce maladroitement la phrase suivante : « C'est ainsi que j'ai la main sur la poignée de la porte d'Alexandrie. » Selon Stephen Bungay, suite à une étude des archives cinématographiques, Rommel ne saisit aucune clenche de porte de la main comme l'affirment plusieurs historiens[525].

Avant de quitter l'Afrique, Rommel a mis toute son énergie à renforcer ses positions à El-Alamein et à établir un plan pour contrer la future offensive britannique. Conscient des insuffisances inhérentes aux unités d'infanterie italiennes, il décide d'imbriquer les troupes italiennes et allemandes pour renforcer sa ligne de défense. Les défenses sont établies avec art, en mettant souvent à profit les épaves qui jonchent le champ de bataille. La troupe aménage ses cantonnements avec un confort tout relatif : les tentes sont disposées sur un abri creusé dans le sol, protégé par des pierres, voire de vieux pneus, et des sacs de sable. Le tout est camouflé avec la rare végétation existante et du sable. Les Panzer font parfois office de bunker lorsque l'équipage installe son bivouac sous l'engin.

La ligne des avant-postes est allégée, mais elle gagne en profondeur. En outre, les points forts tenus par des compagnies sont renforcés par des points de résistance défendus par des sections ou des groupes de combat qui se protègent mutuellement. Les positions sont à cet effet disposées en échiquier. Ces avant-postes de combat sont établis jusqu'à une profondeur d'un kilomètre. La raison première de cette ligne continue d'avant-postes est de simuler des effectifs bien plus conséquents qu'ils ne le sont en réalité tout en assurant au mieux la protection des divisions en ligne.

Après cette première zone de défense, il faut parcourir un espace variant d'un à deux kilomètres avant de trouver la ligne principale de résistance. Les secteurs défendus par les bataillons occupent une ligne de 1,5 kilomètre de large sur 5 kilomètres de profondeur. Seule une compagnie par bataillon est déployée sur les avant-postes de la principale ligne de défense. Dans tous les cas, les troupes tenant les avant-postes sont limitées et de

nombreuses mines sont posées entre les points fortifiés. Ces nombreux petits ouvrages défensifs, hérissés de canons antichars, mortiers et mitrailleuses, incluent aussi des observateurs d'artillerie.

C'est le colonel Hecker, responsable du génie au sein de la Panzerarmee, qui est chargé de superviser la mise en place de plus de 445 000 mines sur la ligne défensive d'El-Alamein. Les pionniers comptent donc parmi les soldats les plus importants au sein de l'armée de Rommel. Leur tâche reste aussi essentielle que dangereuse. Du 5 juillet au 20 octobre, les unités du génie de la Panzerarmee Afrika posent 250 000 mines antichars et 14 000 mines antipersonnel ; 180 000 mines britanniques provenant de dépôts capturés sont intégrées aux champs de mines allemands. À ce stade de la guerre, aucune armée n'a encore disposé un nombre aussi impressionnant de mines sur sa ligne de défense. Les champs de mines sont encore renforcés par l'enfouissement de bombes aériennes très puissantes. Pour accroître les difficultés du travail de déminage, de nombreux engins sont piégés ou reliés entre eux.

Les champs de mines, ces « jardins du diable », sont certes denses, mais également disposés de manière très réfléchie. Les mines sont réparties en deux ceintures frontales distantes de plusieurs kilomètres ménageant des passages transversaux. Ces solutions de continuité ont pour objectif de contraindre les blindés et les véhicules britanniques à s'exposer au feu des antichars. Les unités qui s'aventureront dans ces brèches seront soumises aux tirs de flanquement provenant des positions établies dans les zones protégées par les mines. Des barbelés et des mines sont ainsi placés apparemment au hasard dans le seul but d'attirer les Britanniques dans le champ de tir d'un canon ou d'une mitrailleuse. Il sera ensuite aisé à l'Afrikakorps de balayer les assaillants en lançant de puissantes contre-attaques contre un ennemi immobilisé. Leurs mouvements étant entravés, les unités britanniques ne pourront ni décrocher ni échapper à la destruction. Le dispositif allemand vise également à orienter le feu de l'artillerie britannique sur les avant-postes dont la dispersion dissipera les effets. La ligne principale de résistance, située loin en retrait, sera préservée. En somme, un exemple remarquable de défense en profondeur[526].

Dans l'ignorance des intentions réelles de l'adversaire quand au secteur qui sera attaqué et tenant compte de ses modestes réserves en carburant, Rommel s'est résigné à répartir ses divisions blindées en deux groupes. Au nord, dans le secteur de Tell el-Aqaqir, sont regroupées la 15. Panzer-

Division et la Littorio. Au sud sont positionnées la 21. Panzer-Division et l'Ariete. Toutefois, Rommel considère que le manque d'allant et la lenteur d'exécution des Britanniques lui laisseront le temps de regrouper ses unités blindées pour mener sa contre-attaque. Enfin, les deux divisions motorisées, 90. Leichte et Trieste, sont placées en réserve près de la route côtière.

Les derniers combats ont montré l'ascendant pris par la Desert Air Force et les autres forces aériennes alliées présentes au Moyen-Orient. Les hommes de Rommel doivent donc apprendre à parfaire leur camouflage. De nombreux témoignages – notamment des *raiders* du Long Range Desert Group – rapportent que des véhicules à l'arrêt, camouflés, parviennent à échapper à la vigilance des patrouilles aériennes ennemies. L'absence de couvert ne signifie pas en effet l'impossibilité de se dissimuler. Les filets de camouflage et l'utilisation de la rare végétation du désert sont ici impératifs, encore faut-il les utiliser de manière efficace. Les surfaces planes régulières du toit et des côtés des véhicules réfléchissent beaucoup de lumière, et ce, quelle que soit la peinture utilisée. Les aviateurs peuvent repérer les ombres le long d'un véhicule, sous son châssis, projetées dans la cabine ou encore sur la plage arrière d'un camion non bâché. Les différentes parties brillantes – en métal, en verre… – sont également très visibles. D'où ces images connues montrant les pare-brise repeints en couleur sable à l'exception d'une petite lucarne, voire des camions auxquels on les a tout simplement ôtés. Le choix de l'emplacement du véhicule a aussi son importance. On peut se dissimuler au creux d'un wadi, un lit de rivière asséché. Il faut encore tenir compte de la couleur du sol, et si différentes couleurs sont clairement distinctes, se garer exactement à la limite de deux zones. S'il y a un arbre ou un arbuste moins haut que le véhicule, on doit se positionner du côté ensoleillé et laisser l'ombre du véhicule tomber sur l'arbre. Au contraire, si l'arbre est plus haut, on en profitera pour se placer à l'ombre de celui-ci. Une des difficultés majeures reste la nécessité d'effacer les traces de pneus, ce qui n'est pas toujours envisageable. Si nombre de photographies de la guerre du désert présentent des véhicules allemands dotés d'un drapeau à croix gammée disposé à des fins d'identification, une telle pratique n'est plus de mise à partir de l'été 1942. Les clichés montrant des colonnes de camions pare-chocs contre pare-chocs sont celles d'unités ne craignant aucune attaque aérienne ou bien une concentration de véhicules qu'a nécessitée, par exemple, une fuite précipitée.

LA 8TH ARMY EN OCTOBRE 1942

En octobre 1942, la 8th Army est prête à l'offensive. Le 10th Corps du général Lumsden rassemble les 1st et 10th Armoured Divisions commandées par les généraux Briggs et Gatehouse. Au poste de Lumsden, Monty aurait préféré un officier qu'il connaît. Mais il a dû s'incliner devant l'insistance d'Alexander à nommer un général de la 8th Army ayant l'expérience de la guerre du désert. Au nord, à partir du *« box »* d'El-Alamein, le 30th Corps du général Leese tient la ligne avec le 23th Armoured Brigade Group, la 9th Australian Division de Morshead, la 51th Highland Division de Wimberley, la 2nd New-Zealand Division de Freyberg, la 1st South-African Division de Pienaar et la 4th Indian Division de Tuker. Horrocks, venu d'Angleterre, remplace Ramsden à la tête du 13th Corps, toujours positionné au sud du front. Celui-ci aligne la 7th Armoured Division de Harding, remplaçant Renton, la brigade des FFL de Kœnig, la brigade grecque du général Katsotas, ainsi que les 50th et 44th ID, commandées respectivement par les généraux Nichols et Hugues.

Contrairement à ses prédécesseurs, Montgomery bénéficie d'une supériorité écrasante sur la Panzerarmee. Les forces britanniques se montent à 220 000 hommes, soit le double de leurs adversaires. Au début de la bataille, la 8th Army aligne 1 450 canons antichars. Cela signifie que tous les régiments antichars de la Royal Artillery sont équipés de l'excellente pièce de 6 livres, capable d'asséner un coup mortel à tout Panzer à une distance honorable. Les Britanniques disposent de 880 pièces d'artillerie, dont la puissance a donc plus que doublé au cours des semaines qui précèdent l'offensive de Montgomery. À ces chiffres il convient d'ajouter les canons antiaériens, soit plusieurs dizaines de pièces par division[527].

En ce qui concerne les blindés, Monty bénéficie également d'une nette supériorité numérique pour son offensive. Le 23 octobre 1942, la 8th Army ne compte pas moins de 1 025 tanks opérationnels, sans compter 6 nouveaux Churchill Mk III et 21 Matilda « Scorpion », chars de déminage, précurseurs des Sherman Flails qui interviendront en Normandie en 1944. Les Britanniques ont encore 200 autres tanks en transit tandis que 1 500 sont à l'entraînement, en réparation ou sont en cours de modification dans les ateliers en Égypte. En comptant les réserves, la supériorité de Monty est de cinq contre un. Bien plus, il bénéficie enfin de la supériorité qualitative depuis que les M4 Sherman américains ont rejoint les unités blindées de la

8th Army. Pas moins de 252 de ces engins équipent l'armée. Le blindage des Sherman et leur armement principal, un canon de 75 mm à stabilisation gyroscopique, leur assurent un avantage décisif sur l'ennemi pour les combats à longue distance, caractéristiques de la guerre du désert. Rommel n'a que 30 Panzer IV à canon long, qui peuvent soutenir la comparaison avec les Sherman. Ces chars de facture américaine ont l'immense avantage de tirer indifféremment des obus explosifs ou perforants et peuvent donc s'attaquer aussi bien aux blindés adverses qu'aux canons et aux fortifications de l'infanterie. Une polyvalence que les blindés de conception britannique ne possèdent pas, car leurs canons ne tirent que des obus perforants.

Le rôle dévolu aux unités aériennes lors d'une l'offensive est primordial. La coopération entre les armées de terre et de l'air a déjà prouvé son efficacité à Alam Halfa. La Desert Air Force de Coningham et l'USAAF dépendent du Headquarters Middle East sous les ordres du maréchal Sir Arthur Tedder. Sur plus de 700 appareils, 530 sont opérationnels, ce qui assure une nette supériorité aérienne aux Alliés puisque les forces de l'Axe ne peuvent leur opposer que 350 avions en état de vol sur 770 disponibles.

La situation est cependant plus équilibrée qu'il n'y paraît[528]. Monty doit tenir compte des capacités réelles de ses unités, même après un entraînement intensif. Il sait en outre que le dispositif de Rommel sera efficace et que la 8th Army ne réalisera au mieux qu'une surprise tactique marginale. La 8th Army bénéficie d'un net avantage, de l'ordre de deux contre un dans tous les domaines : infanterie, forces blindées et artillerie. Mais cette supériorité numérique est moins nette que ne le suggèrent les tables d'effectifs des deux armées. En fait, il importe d'analyser la situation réelle sur le front du 30th Corps, c'est-à-dire à l'endroit même où la percée décisive doit être réalisée. Les quatre divisions d'assaut de Leese vont être confrontées à deux divisions ennemies retranchées. La 164. Leichte-Division et la Trento disposent à elles deux de 13 600 hommes, principalement allemands, et d'un arsenal conséquent : 250 antichars, 90 pièces d'artillerie et 16 FLAK de 88 mm. En outre, les deux unités ont le soutien potentiel de 243 canons. Derrière elles sont déployés trois groupes de combat mixtes issus de deux divisions blindées, la 15. Panzer-Division et la Littorio. On est donc en dessous d'une supériorité de deux contre un et même très loin du *ratio* de trois contre un généralement admis comme un

minimum pour toute attaque frontale. Le 30th Corps dispose malgré tout d'un nombre supérieur de pièces d'artillerie de campagne : 456[529].

Leese est confronté à un second sérieux problème. Si une division d'infanterie compte bien 17 000 hommes, les effectifs combattants ne sont constitués que de 9 bataillons d'infanterie de 400 à 500 hommes chacun. Plus encore, la 8th Army est composée en grande partie d'unités impériales et alliées aux réserves humaines limitées. Les Français, les Grecs, les Australiens, les Indiens, les Néo-Zélandais et les Sud-Africains ne peuvent s'amalgamer au sein d'une même unité pour renforcer des unités affaiblies. Au début de la bataille, un certain nombre de bataillons ont des effectifs réduits, faute de pouvoir les renforcer. Ainsi, même après avoir incorporé du personnel administratif, des blessés, des malades, voire des hommes condamnés par la cour martiale, la plupart des bataillons australiens commencent l'offensive en sous-effectif[530].

En ce qui concerne les blindés et les réserves impressionnantes dont dispose Monty, il convient de souligner que les blindés anglais, moins efficaces que les engins américains, en forment les gros bataillons. Et cette supériorité ne sera effective qu'une fois la percée acquise et les divisions blindées déployées en terrain dégagé. Par ailleurs, le très grand nombre de canons antichars et de mines est susceptible de contrebalancer l'effet de la supériorité numérique britannique. Enfin, combattre avec un rapport de force défavorable n'a pas empêché Rommel de remporter plusieurs victoires.

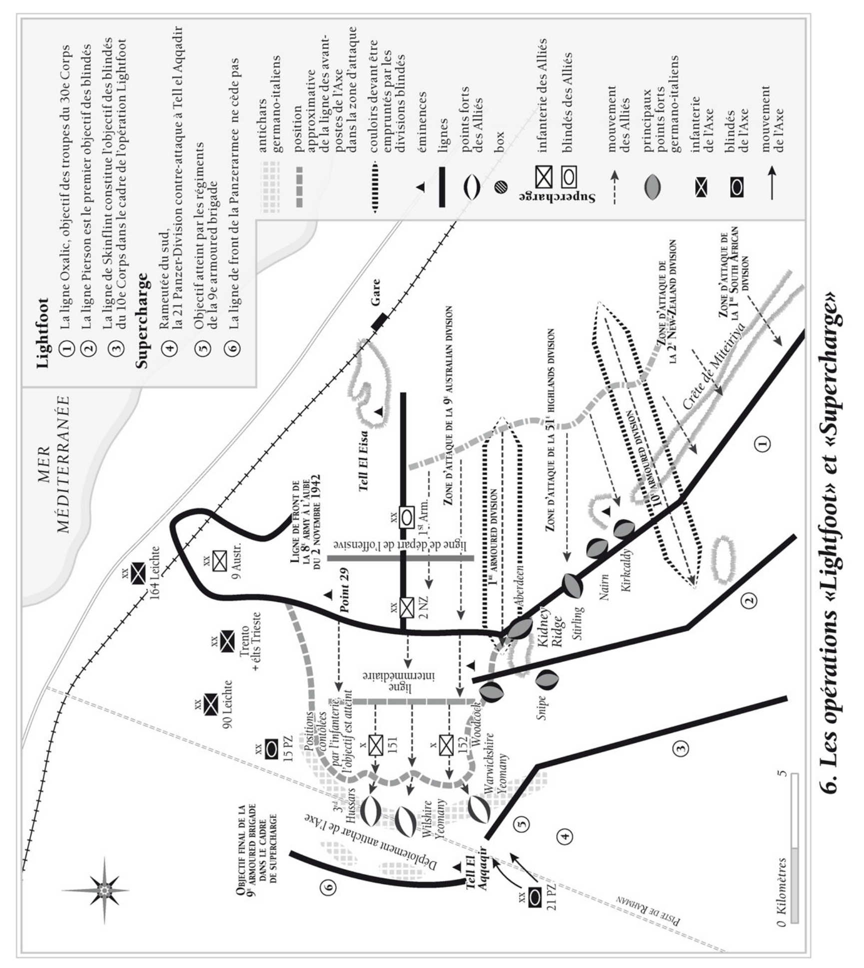
Rommel a donc plus d'un atout. Mais Montgomery peut compter sur une aviation omniprésente et un approvisionnement en munitions et carburant suffisant alors que le ravitaillement reste le talon d'Achille de la Panzerarmee Afrika. En outre, si la supériorité numérique n'est pas aussi évidente à tout point de vue, elle n'en reste pas moins réelle. Tout dépend maintenant des hommes qui vont se battre dans les deux camps. Un nouveau matériel, de nouvelles armes – comme les Sherman – et de nouveaux chefs sont en ligne à El-Alamein. Une question reste en suspens : comment se comporteront-ils pendant la bataille ?

LE PLAN DE MONTY[531]

Churchill presse Monty de lancer son attaque dès la fin du mois de septembre. Mais Montgomery obtient ce dont Auchinleck n'avait pu

bénéficier : du temps et des effectifs considérables. Et il entend utiliser le délai obtenu avant tout pour entraîner ses hommes[532]. Il décide de concentrer deux puissantes divisions blindées au sein d'un même corps, son « corps de chasse ». En fait de nouveauté, il reprend l'idée qui a prévalu à la formation du 30th Corps pour Crusader et envisage le 10th Corps comme l'équivalent britannique de l'Afrikakorps, mais avec deux fois plus de chars : 449, dont 216 Sherman. Monty opère également une refonte de l'organisation de la 2nd New-Zealand Division, qui comptera désormais deux brigades d'infanterie et une brigade blindée ainsi que les unités de soutien habituelles. On retrouve exactement la notion de division mobile de type unique qu'Auchinleck préconisait, bien que Montgomery n'ait jamais admis, ou même réalisé, ce qu'il devait à ses prédécesseurs. Désormais, les divisions seront engagées de façon indivise, du moins en théorie.

Au début du mois d'octobre, Montgomery présente à ses principaux subordonnés les grandes lignes du plan de son offensive, baptisée Lightfoot. Son plan est limpide : l'effort principal sera lancé au nord par les 30th et 10th Corps pendant que des diversions seront menées au sud par le 13th Corps. L'objectif du 30th Corps est de préparer le passage du 10th en s'emparant de la crête de Miteiriya. Les blindés du 10th Corps emprunteront alors les couloirs déminés pour se déployer et repousser en force sur un terrain choisi l'inévitable contre-attaque de l'Afrikakorps. Envoyer l'infanterie en première vague est un pari risqué, car, en cas de retard des unités blindées, elle risque d'être anéantie comme les tragédies de juillet l'ont démontré. C'est pourquoi la 9th Armoured Brigade et le 23rd Armoured Brigade Group participeront également à l'assaut dès les premières heures de la bataille. Il demeure que faire traverser un corps (le 30th) par un second (le 10th) en pleine bataille implique une rigueur infaillible dans l'organisation de la circulation des unités.



6. Les opérations «Lightfoot» et «Supercharge»

L'opération Lightfoot est avant tout une bataille d'usure, donc très coûteuse. De plus, il est impossible de s'attaquer uniquement aux unités italiennes comme l'avait fait Auchinleck en son temps, puisque troupes italiennes et allemandes se battront côte à côte. Mais le plan a pour but d'affaiblir progressivement l'Afrikakorps, notamment lorsque ce dernier passera à la contre-attaque. Ce qui est étonnant dans cette préparation de l'offensive par Montgomery, c'est l'absence d'un véritable plan explicite pour l'exploitation et la poursuite.

Le plan établi, il importe de préparer les troupes à l'offensive. Monty assigne à ses subordonnés un programme d'entraînement intensif. Les exercices visent à maîtriser le combat de nuit[533], la progression dans les champs de mines et l'aménagement de couloirs, enfin la consolidation rapide des positions acquises pour repousser les inévitables contre-attaques. L'infanterie et les unités motorisées s'entraînent sur de véritables champs de mines à suivre un feu roulant d'artillerie à tirs réels[534]. Le succès de l'offensive suppose que soit résolue la question essentielle du déminage. Il

est primordial d’ouvrir un certain nombre de couloirs à travers les champs de mines dès la première nuit, et ce, en dépit des combats, des dangers encourus par les équipes de démineurs et du risque de confusion et de retard. Le brigadier Kish, chef du génie de la 8th Army, confie au major Moore, des Royal Engineers, la tâche d’y apporter des solutions.

Les dépôts de la zone avancée de l’armée contiennent au total des stocks pour cinq jours de carburant, de munitions et de vivres pour les 13th et 30th Corps et sept jours pour le 10th Corps. Les munitions d’artillerie sont disponibles en quantité impressionnante : 290 000 obus dans les seuls stocks avancés. Au total, la 8th Army peut compter sur un million d’obus. Avec une telle débauche de moyens, on comprend aisément la latitude dont dispose Monty comparée à celle dont jouissaient ses prédécesseurs.

Montgomery s’avère subtil dans les manœuvres d’intoxication. L’opération Bertram vise à induire Rommel en erreur en lui faisant croire que l’effort principal de l’offensive sera lancé dans le sud. La manœuvre « Martello » va permettre de masquer les zones de rassemblement des 2nd New-Zealand et 51th Divisions ainsi que du 10th Corps. C’est ainsi que des chars et des camions factices sont concentrés au nord du front pendant que des unités, bien réelles celles-ci, se mettent en place au sud. La 10th Armoured Division remonte alors discrètement vers le nord en laissant derrière elle des campements déserts. L’opération permet également de dissimuler 360 canons, les pièces et leurs tracteurs étant camouflés en camions ordinaires. Les faux engins disposés au nord sont alors remplacés par de véritables tanks. Au contraire, un faux pipeline et de faux dépôts sont établis au sud du front. Des unités d’artillerie prennent ostensiblement position près de la dépression de Munassib. Pas moins de 8 400 faux véhicules ont été utilisés dans le cadre de Bertram[535].

Opérations préliminaires à l’offensive

En dépit des difficultés d’acheminement du ravitaillement, les officiers supérieurs de la Panzerarmee restent confiants dans leur capacité à repousser l’ennemi – confiance accrue par plusieurs succès en septembre.

Des plans détaillés pour des raids de grande envergure contre Tobrouk et Benghazi sont mis au point au QG allié du Caire. Ces opérations incluent la participation des commandos du SAS et du LRDG dont on attend qu’ils atteignent Tobrouk par le désert[536]. Ils n’interviendront pas seuls puisque des

commandos seront débarqués par des destroyers et des vedettes lance-torpilles. Si l'opération, baptisée Agreement, est minutieusement conçue, sa mise en application le 13 septembre aboutit à un véritable fiasco. Les Allemands coulent le croiseur antiaérien HMS *Coventry* et le destroyer HMS *Zulu*. Les pertes humaines s'élèvent à 280 marins, 300 Royal Marines et 160 soldats. Le raid sur Benghazi, l'opération Bigamy, avorte face à un ennemi désormais en alerte et prêt à repousser l'assaillant. La défense des ports et de la côte par les forces de l'Axe est donc solide. Il ne paraît donc pas judicieux d'inclure des débarquements dans la grande offensive d'octobre.

Alors que les deux camps se renforcent après la bataille d'Alam Halfa, les combats se poursuivent. Les Italiens portent plus particulièrement le poids de la défense et font preuve d'une indéniable combativité. La Folgore repousse une attaque de la 6th New-Zealand Brigade, infligeant de lourdes pertes en blindés. Le dernier échec britannique est sans conteste le plus significatif[537]. Après la bataille d'Alam Halfa, les Germano-Italiens sont restés en possession de la dépression de Munassib, un élément topographique d'importance majeure. Le 29 septembre, l'opération Braganza est lancée. Si le nord et l'est de la dépression sont pris sans difficulté majeure, le bataillon anglais qui attaque au sud est stoppé par les tirs des mitrailleuses et des mortiers, une compagnie isolée étant même entièrement anéantie ; 330 soldats sont perdus pour un gain insignifiant. Les Italiens ont vaincu l'ennemi sans même avoir besoin de la 21. Panzer-Division dont ils ont poliment repoussé les propositions de soutien.

23-24 OCTOBRE 1942 : L'OPÉRATION LIGHTFOOT EST LANCÉE[538]

Au soir du 23 octobre, les unités d'assaut de la 8th Army sont en place. L'offensive débute à 21 h 40 par une formidable préparation d'artillerie[539]. Le timing parfait du minutieux plan de tir prévoit que tous les obus atteignent leurs cibles au même moment. Le déluge d'acier et de feu qui s'abat sur les lignes de la Panzerarmee Afrika constitue en fait le plus puissant barrage d'artillerie de l'armée britannique depuis la Première Guerre mondiale. L'artillerie effectue d'abord un tir de contrebatterie : les positions connues de canons germano-italiens sont massivement pilonnées. Chaque batterie de quatre pièces d'artillerie de l'Axe reçoit une centaine

d’obus. Elles n’ont aucun répit puisque la Desert Air Force et l’USAAF prennent le relais de la Royal Artillery. Puis, après une pause de quelques minutes pour effectuer les réglages, l’artillerie britannique frappe les premières lignes adverses. Dans un troisième temps, un barrage roulant précède l’attaque de l’infanterie tandis qu’une partie des pièces d’artillerie britanniques reprend leurs tirs de contrebatterie. Chaque canon de l’Axe qui réplique est impitoyablement attaqué par les bombardiers.

La confusion au sein de la Panzerarmee est d’autant plus grande que les communications radiotéléphoniques sont perturbées par des bombardiers Wellington spécialement équipés. Les soldats de l’Axe se terrent au plus profond de leurs trous d’homme. Certains sont ensevelis, d’autres pulvérisés par un coup au but. Le souffle balaye les positions, renverse les pièces d’artillerie et le sable projeté dans toutes les directions obstrue les canons tandis que les fragments de roche lacèrent les chairs des soldats. Pour les combattants de l’Afrikakorps, la bataille commence donc par un déluge de feu inouï. Ralph Ringler, du Panzergrenadier-Regiment 104, en décrit les effets. Ce soir-là, il est au poste de commandement du bataillon pour célébrer l’anniversaire de son supérieur. La discussion devient vite informelle : on chante, on boit, on parle de la famille restée au pays… « Si je pouvais les revoir encore une fois à la maison », lui déclare l’*Unteroffizier* Monier après lui avoir tendu les photographies de sa famille. Soudain, l’enfer se déchaîne. Les explosions se succèdent sans fin dans une atmosphère devenue inhumaine. L’horizon du désert semble brûler de toute part. Le choc parcourt le corps de Ringler, traverse ses entrailles comme si on lui assénait un coup de bélier. Les explosions sont si rapprochées qu’il devient impossible de les distinguer. Alors qu’il entend les obus siffler au-dessus de sa tête, il tressaille de tout son corps. Il n’a d’autre solution que de rester blotti dans son trou. Au matin, la fumée suffocante de la poudre et des nuages de poussière emplissent le champ de bataille. Bien vite, des rumeurs parviennent aux soldats de l’Afrikakorps : l’ennemi aurait attaqué en force et les premières contre-attaques seraient en cours[540].

Sur le front de la 9th Australian Division, la 26th Brigade atteint ses objectifs mais l’unité du flanc gauche, la 20th Brigade, est stoppée par une résistance tenace à un kilomètre de la ligne qui aurait dû être atteinte en cette première nuit. À la gauche des Australiens, deux brigades écossaises avancent au combat encouragées par les accents des cornemuses. Les soldats sont lourdement chargés et une croix de saint André a été placée sur

les sacs à dos pour faciliter l'identification dans l'obscurité. Si leur avance ne rencontre de prime abord que peu de difficultés, la défense se raidit et devient vite acharnée, de sorte que la ligne de résistance principale germano-italienne n'est pas entamée. Une seule compagnie a atteint ses objectifs et les pertes sont lourdes. Une compagnie entière est ainsi anéantie dans les champs de mines par les tirs provenant des nids de mitrailleuses. Les retards pris dans le déminage laissent peu d'espoir quant à l'ouverture d'un corridor pour la 1st Armoured Division dans les délais espérés.

L'attaque des Néo-Zélandais est en revanche couronnée de succès puisque les objectifs sont à peu près atteints, en dépit de pertes sévères. Les positions de la crête de Miteiriya sont consolidées pendant que les sapeurs ouvrent la voie à la 9th Armoured Brigade de Currie, qui se déploie sur le versant ouest de la crête avant de se replier à l'abri de cette dernière devant la vivacité de la réaction ennemie. Peu avant, les régiments blindés ont éprouvé des difficultés dans les champs de mines, car les Matilda « Scorpion » sautent sur les mines qu'ils sont censés détruire. Les chars tentent alors de les contourner mais ils sont aussitôt victimes des mines à leur tour.

Les Sud-Africains de Pienaar sont parvenus à l'est de la crête avec le soutien de quelques blindés, et éprouvent les pires difficultés à faire traverser les champs de mines aux armes antichars et aux véhicules, de sorte que l'armement lourd fait défaut, rendant la situation de la division des plus précaires. La résistance adverse est telle que les Sud-Africains doivent s'enterrer sur la crête de Miteiriya plutôt que de se retrancher plus à l'ouest. Pis, au centre du secteur d'attaque sud-africain, les assaillants pénètrent dans un champ de mines non reconnu et sont ensuite bloqués par une solide redoute établie par la 164. Leichte-Division.

Globalement, les premières heures de l'attaque de Leese sont un succès : quatre divisions d'infanterie ont pénétré en profondeur dans le dispositif ennemi et sont parvenues à s'emparer de l'importante crête de Miteiriya. L'offensive prend au contraire un tour inquiétant pour le 10th Corps, dont les démineurs de chaque division blindée doivent aménager des couloirs dans les champs de mines avant l'aube. Au nord, un seul corridor pour la 1st Armoured Division est aménagé, car les équipes ont été retardées par de nombreuses poches de résistance ennemies. Dans le secteur de la 10th Armoured Division, un seul couloir est réellement

utilisable à son extrémité ouest, face à l’ennemi. Car les blindés qui parviennent à rejoindre l’infanterie sont la cible de tirs antichars ennemis si intenses que les engins rescapés sont contraints de s’abriter derrière la crête de Miteiryia. Le seul régiment des Sherwood Rangers perd un tiers de ses effectifs, soit 16 chars, sous les coups des antichars italiens. Les pertes sont d’autant plus lourdes que les chars de fabrication américaine utilisent du carburant d’avion et prennent feu comme des torches dès qu’ils sont touchés. En fait, peu de blindés sont parvenus à franchir les champs de mines cette nuit-là en raison de la congestion des corridors et de l’incroyable embouteillage qui survient à l’extrémité est de ceux-ci. Au lever du jour, aucune des deux divisions blindées n’est à même d’exploiter la percée du 30th Corps ni d’affronter comme prévu la contre-attaque de l’Afrikakorps.

Les attaques menées au sud par le 13th Corps sont confrontées aux mêmes difficultés. Les champs de mines gênent considérablement la 7th Armoured Division et la 44th Home Counties Division. Les pénétrations ne concernent que le premier des deux grands champs de mines de l’Axe. Toutefois, ces opérations, tout comme l’attaque des FFL en direction du mont Himeimat et de Nabq Rala, suffisent à semer le trouble au sein de l’état-major de la Panzerarmee.

Le pilonnage incessant de l’artillerie et de l’aviation alliées a provoqué une confusion extrême dans le système de communication. Les câbles téléphoniques ont été sectionnés par les tirs de l’artillerie britannique. Faute de pouvoir efficacement utiliser leurs fréquences radio, les Allemands en sont réduits à envoyer des estafettes aux états-majors. Dans ces conditions, il faut un certain temps au QG de la Panzerarmee pour évaluer clairement l’offensive ennemie. Le général Stumme peine à en distinguer la portée, l’ampleur et l’axe de son effort majeur, car une multitude d’assauts simultanés sont lancés de la Méditerranée à la dépression de Qattara. Il décide donc de se rendre sur le terrain, où il est victime d’une crise cardiaque, désespérément accroché à la portière de son véhicule de commandement qui tente de se mettre à l’abri des tirs d’artillerie de la 8th Army. On n’apprend sa disparition qu’à midi le lendemain : le commandement de l’armée est alors temporairement assuré par Thoma, le chef de l’Afrikakorps.

Au regard de la situation sur le front des 30th et 10th Corps, l'offensive de Montgomery commence donc apparemment sous de mauvais auspices. Pourtant, lorsque les premiers rapports parviennent au QG de la 8th Army au petit matin, Monty se montre plutôt satisfait des résultats obtenus. En fait, en fixant la crête de Miteiriya comme objectif à l'infanterie, il est tombé dans le piège ennemi. Après les combats de juillet, les Germano-Italiens ont bien saisi l'importance stratégique de cette crête et ils ont en conséquence adopté des mesures défensives pour empêcher toute exploitation au-delà. Parallèlement à l'allègement des avant-postes, il a été décidé d'établir la ligne de défense principale de la Panzerarmee à contre-pente suivant un dispositif en profondeur. La 8th Army a donc réussi à atteindre la crête, mais toute tentative menée au-delà est sévèrement repoussée par un déluge de feu.

24 OCTOBRE : MONTY DANS L'IMPASSE[541]

Au lever du jour, le 24 octobre, l'espoir semble permis à la 8th Army. Pourtant, les nuages de poussière soulevés par les explosions s'ajoutent à ceux provoqués par les véhicules. La fumée des engins incendiés, les mines, le feu adverse et les embouteillages achèvent de jeter la confusion sur le champ de bataille. Les pertes sont nombreuses pour des gains territoriaux limités tandis qu'aucune percée n'est encore effectuée.

Au sud, la 21. Panzer envoie des éléments soutenir les premières lignes. Au nord, dans le secteur de la crête de Miteiriya, les chars allemands de la 15. Panzer sont déjà au contact de l'ennemi. Les Sherman repoussent les Panzer à plus de 2 000 mètres de distance, à la grande stupeur des Allemands. La tactique antichar allemande maintes fois éprouvée est donc devenue inefficace et les Anglais sont désormais assurés de remporter les duels à longue distance. L'intervention de la Desert Air Force est un renfort apprécié dans la mesure où les pièces de 88 mm tentent d'engager les appareils anglais au détriment des cibles terrestres. Mais, à l'instant précis où les tubes se dressent vers le ciel, les positions encore inconnues des 88 mm apparaissent aux équipages des Sherman qui peuvent les détruire à loisir.

À Berlin, l'OKW apprend également la nouvelle de l'offensive avec quelques inquiétudes. Vers 15 heures, Rommel, encore convalescent, est contacté. Keitel, le chef de l'OKW, lui demande si son état de santé lui

permet de regagner El-Alamein. Puis Hitler appelle en personne. Rommel écrira : « Il m'annonça que le général Stumme, toujours manquant, était ou prisonnier ou mort, et me demanda si je pouvais retourner immédiatement en Afrique. […] Peu après minuit, le Führer m'appela de nouveau. La situation à El-Alamein était telle qu'il me priait de rejoindre l'Afrique tout de suite et de reprendre mon commandement. Dès le lendemain, je m'envolai ; je savais pertinemment que nous n'avions plus de lauriers à récolter sur le théâtre d'opérations d'Afrique du Nord, les renseignements fournis par mes officiers m'ayant appris que le minimum d'approvisionnement que j'avais réclamé était loin d'avoir été livré[542]. »

Bien qu'inquiétants pour les Allemands, les progrès réalisés par la 8th Army ce 24 octobre s'avèrent des plus décevants. Peu d'unités blindées sont parvenues à traverser les champs de mines en dépit des exhortations de Monty et de Leese à Lumsden et aux chefs des deux divisions blindées. Les hommes sont épuisés par une nuit et une longue journée de bataille, en permanence soumis aux tirs de l'artillerie et de l'infanterie ennemies. Freyberg s'emporte contre Gatehouse et sa 10th Armoured Division dont la lenteur ne permet pas d'exploiter les efforts accomplis par les Néo-Zélandais. Mais Gatehouse ne veut pas risquer ses blindés au-delà de la crête. Il est aussi conscient de la difficulté de faire traverser les champs de mines à ses camions de ravitaillement de munitions et de carburant. Or c'est essentiel s'il veut préserver son unité de la destruction. À la demande pressante de Monty, il engage à 16 heures sa 8th Armoured Brigade dans une prudente reconnaissance en force à l'ouest de la crête de Miteiriya. Cette attaque, qui manque singulièrement d'allant, est vite stoppée par un nouveau champ de mines protégé par d'efficaces positions d'artillerie.

25 OCTOBRE : LA BATAILLE D'ATTRITION SE POURSUIT[543]

Un violent tir de contrebatterie puis un barrage d'artillerie constituent le prélude à l'opération nocturne lancée par la 10th Armoured Division. Pourtant, dès le début, elle est empêtrée dans le champ de mines disposé le long de la crête de Miteiriya. Les tentatives de déminage sont soumises aux tirs efficaces de l'artillerie germano-italienne. Dans le même temps, les blindés en attente attirent l'attention de la Luftwaffe, qui effectue un raid désorganisant les unités et les contraignant à se disperser pour éviter les bombes. Une colonne est atteinte par un bombardier allemand, provoquant un brasier qui illumine tout le secteur. Cette intervention menée depuis la

Crète démontre à quel point l'offensive de Montgomery n'aurait eu aucune chance de réussir sans une totale supériorité aérienne.

Lorsque l'assaut reprend, le barrage d'artillerie britannique tombe bien trop en avant des unités blindées pour que celles-ci puissent espérer progresser sous sa protection. Dans ces conditions, le *Brigadier* Custance, le chef de la 24th Armoured Brigade, juge mal avisé de poursuivre l'avance au risque d'exposer ses blindés en terrain découvert au lever du jour. Gatehouse acquiesce, au grand dam de Freyberg dont les Néo-Zélandais ont absolument besoin du soutien des divisions blindées. Freyberg informe Leese de la situation, lequel s'empresse de réveiller Monty, pour le moins ennuyé par la tournure que prennent les événements. Ce dernier décide donc d'un briefing avec ses deux chefs de corps, Lumsden et Leese, à son QG tactique à 3 h 30 du matin. Il leur annonce que la 10th Armoured Division percera comme prévu cette nuit même et avise Lumsden de ne pas hésiter à relever les officiers de leurs fonctions si les ordres ne sont pas suivis.

Mais, au lever du jour, le commandant de la 8th Army constate amèrement que rien de concret n'a en fait été réalisé. Dans l'autre camp, Thoma ne comprend absolument pas pourquoi Montgomery n'a pas poussé immédiatement le succès remporté au cours de la première nuit, ni le manque d'agressivité des unités blindées britanniques. Devant l'importance des moyens mis à disposition de Leese et de Lumsden, il est clair que le secteur de la crête de Miteiriya est celui de l'attaque principale ennemie. La lenteur de ses adversaires lui a permis de redéployer dans cette zone de nouveaux canons ainsi qu'une partie de ses forces blindées, et d'y faire poser de nouvelles mines.

En dépit de la supériorité numérique britannique à la veille de la bataille, l'armée germano-italienne est encore en mesure de faire échec à l'offensive de la 8th Army. L'opération Lightfoot ne se déroule absolument pas comme l'avait prévu Montgomery, qui ne dispose déjà plus de réserves : le 10th Corps est désormais engagé, sans que le front ennemi ait été rompu. Contrairement aux divisions blindées du 10th Corps, le 30th Corps a certes atteint ses objectifs, mais au prix de 4 600 pertes dans les rangs de l'infanterie, contre 3 700 hommes pour l'Axe[544]. En deux jours de bataille à peine, Monty a perdu 316 chars et n'en possède plus qu'environ 750 – une supériorité numérique confortable –, mais les pertes en chars Sherman et Grant sont inquiétantes.

L’analyse du colonel de Guingand, qui présente un rapport détaillé à Monty, est rassurante : de nombreuses pertes correspondent en fait à des dommages causés par des mines, en conséquence les délais de réparation seront brefs. De Guingand estime en outre que 40 à 50 chars par jour seront renvoyés aux unités blindées par les ateliers de campagne et depuis les bases au cours de la semaine à venir. La 8th Army peut donc maintenir sa pression. Mais l’inquiétude gagne le QG de la 8th Army et même Londres. La bataille ne sera pas gagnée facilement, et les Britanniques l’ont compris dès les premières heures.

25-27 OCTOBRE : MONTY MODIFIE SON PLAN POUR REPRENDRE L’INITIATIVE[545]

Le 25 octobre, en milieu de journée, Monty décide de surprendre son adversaire en frappant en force depuis son aile droite. La 1st Armoured Division doit briser les lignes adverses à partir d’un bouclier défensif établi par les Australiens. L’avance est certes limitée par le rideau antichar défensif adverse, mais la division parvient néanmoins à repousser une contre-attaque blindée, au prix de la perte de 34 de ses chars. Dans le sud, si les gains du 13th Corps ne sont guère significatifs, il parvient à fixer la 21. Panzer-Division et la division blindée Ariete alors que le sort de la bataille se joue maintenant au nord. Cela ne dure qu’un temps, car la division Folgore et les parachutistes allemands de la brigade Ramcke font savoir qu’ils sont en mesure de contenir la poussée ennemie sans l’aide des blindés.

En secteur australien, au nord, la 26th Brigade doit infléchir sa progression vers le nord pour prendre d’assaut le point 29, une éminence d’à peine 20 mètres de hauteur, la seule de son secteur. Elle offre des vues sur 4 à 5 kilomètres dans toutes les directions. La contrôler permettra de poursuivre l’avance en direction de la côte et d’encercler la majeure partie de la 164.Leichte-Division. Monty saisit vite l’opportunité d’une telle attaque : cette menace ne peut qu’obliger l’ennemi à contre-attaquer, exposant ainsi ses Panzer à la destruction.

Quinze mille obus s’abattent sur les positions allemandes. L’attaque s’effectue à bord de chenillettes Bren Carriers et les soldats australiens se ruent sur des défenseurs pris par surprise une minute à peine après la fin du pilonnage d’artillerie dont le bruit fracassant et la poussière les ont

contraints à se terrer dans leurs abris de fortune. Le point 29 est donc pris par les Australiens dans la nuit du 25 au 26 octobre, après quoi Morshead s'apprête à lancer un nouvel assaut vers le nord pour la nuit du 28.

Au soir du 25 octobre, Rommel est de retour à El-Alamein. Consterné par le déroulement des événements depuis son départ, il ne dissimule pas son inquiétude devant l'état des réserves de carburant et de munitions, particulièrement préoccupant au moment où son armée a besoin de toute sa mobilité. La Panzerarmee Afrika compte encore 358 chars (dont 137 Panzer). La 15. Panzer-Division est réduite à 31 chars. Au 26 octobre, 3 700 soldats sont hors de combat[546]. Rommel ordonne que ses unités blindées soient désengagées et immédiatement placées en réserve mobile. Il ordonne également que les assauts des unités blindées alliées soient repoussés par les unités antichars et non par les Panzer. Mais le maréchal allemand engage pourtant de plus en plus ses blindés pour reprendre à la 8th Army les faibles gains qu'elle a acquis. Ce faisant, les forces de l'Axe ne cessent de s'affaiblir dans des contre-attaques coûteuses et inefficaces. Rommel aurait été plus avisé de se placer sur la défensive plutôt que de persévérer dans des contre-attaques inutiles.

Le 26 octobre, la 1st Armoured Division attaque les deux points défensifs ennemis de « *Kidney Ridge* », *« Snipe »* et *« Woodcock ».* Le tireur d'un Sherman du 9th Lancers parvient à détruire un Panzer IV à une distance de 4 000 mètres, un exploit considéré comme le tir le plus réussi du régiment de toute la guerre[547]. La 21. Panzer-Division est rappelée du secteur sud du front pour contrer la menace dans le nord. Les attaques des Panzer visant à reprendre « *Kidney Ridge »* à la 1st Armoured Division mettent gravement en péril la division britannique. Mais les pertes en blindés allemands et italiens sont sensibles, notamment autour du point d'appui *« Snipe »* où la 2nd Rifle Brigade et le 239th Antitank Battalion repoussent bravement toutes les tentatives ennemies et lui causent des pertes sévères, soit une cinquantaine de chars détruits ou endommagés. Seul un canon anglais échappe à la destruction, 59 hommes sont perdus[548]. En récompense de cet exploit, le lieutenant-colonel Turner, le chef de la 2nd Rifle Brigade, reçoit la Victoria Cross. L'aviation cause également de sérieux dommages aux forces de l'Axe. Ainsi, à l'aube, une escadrille de Hurricanes de reconnaissance repère une concentration de 1 000 véhicules dans le secteur de Tell el-Aqaqir[549]. L'intégralité des bombardiers légers est concentrée

contre cette cible qui s'avère être le point de rassemblement de la 21. Panzer-Division et de la 90. Leichte-Division. Rommel apprend par ailleurs le torpillage du tanker italien *Proserpina*, sur lequel il comptait beaucoup pour rétablir la liberté de mouvement de ses unités. À cette perte s'ajoute vite celle du *Tergesta*, coulé à quelques encablures de Tobrouk[550].

28 OCTOBRE-1er NOVEMBRE : LA POURSUITE DES OPÉRATIONS PAR LES AUSTRALIENS[551]

Le 28 octobre, les Australiens repartent à l'assaut au nord et tentent de parvenir jusqu'à la route côtière. L'attaque s'effectue en direction de la position défensive ennemie baptisée *« Thompson's Post »*. Cette redoute germano-italienne est astucieusement établie sur une position dominante, avec des nids de mitrailleuses se couvrant mutuellement, des tranchées, des réseaux de barbelés et des mines. Les combats qui s'ensuivent sont particulièrement acharnés et un bataillon de fantassins allemands est virtuellement anéanti au cours de cet affrontement. Le même jour, Churchill, inquiet de la tournure des événements, insiste pour que la victoire soit remportée avant le déclenchement de l'opération Torch. Le Premier ministre considère qu'un match nul serait l'équivalent d'une défaite. Le chef d'état-major impérial, Sir Alan Brooke, nourrit lui aussi des inquiétudes sur l'issue de la bataille, mais il garde ses sentiments pour lui et soutient le général Montgomery.

Dans la nuit du 30 octobre, les Australiens procèdent à une nouvelle attaque au-delà de la ligne de chemin de fer, à proximité de la route côtière. Appuyés par 360 pièces d'artillerie et des blindés, ils tentent d'atteindre leurs objectifs dans la nuit. Les troupes du génie qui les accompagnent aménagent immédiatement un passage pour les véhicules à travers le talus de la voie ferrée, un travail de forçats qui nécessite trois heures de dur labeur à la pelle et à l'explosif.

Les deux bataillons australiens, déjà réduits à 450 hommes avant l'assaut, ne rassemblent plus qu'une centaine d'hommes arrivés à proximité du *« blockhaus »* (un petit édifice qui servait aux employés du chemin de fer) et du *« saucer »* (soucoupe, surnom dû à la platitude du terrain). Les Allemands tiennent la crête côtière et les observent depuis le minaret de la mosquée de Sidi Abd-el-Rahman, distante de 8 kilomètres. Les fantassins australiens sont littéralement balayés par le feu allemand : mitrailleuses,

mortiers et mines causent des ravages. L'assaut de *« Thompson's Post »* est donc particulièrement meurtrier. Les hommes du génie, qui auraient dû atteindre la zone dunaire proche de la côte, sont également stoppés à mi-chemin. Ces positions précaires vont être défendues avec acharnement par les Australiens au cours des deux jours suivants.

Pas moins de 25 contre-attaques sont menées par la 90. Leichte-Division et la 21. Panzer-Division. Retranchés dans leurs positions exposées de toutes parts, les Australiens bénéficient toutefois du soutien des blindés, des antichars et des pièces de campagne des Rhodésiens – 25 chars sont tout de même laissés sur le terrain. Au nord, la majeure partie des positions tenues par les pionniers du génie est reprise par les Allemands. Dans le secteur du *« saucer »*, en revanche, Rommel a moins de succès : les Australiens se replient au sud de la voie ferrée et échappent à l'anéantissement. Une tempête de sable se lève, recouvrant les cadavres et soumettant les vivants à rude épreuve, tout en leur apportant malgré tout un certain répit. Les Australiens ont créé un saillant dangereux qui rend la position des unités allemandes à l'est inconfortable, car elles y sont menacées d'encerclement. Leur évacuation est malaisée puisque les Australiens ont coupé la route côtière.

Devant l'ampleur des pertes, Morshead décide de faire relever la 26th Brigade. Les nouveaux arrivants sont accueillis par le terrifiant spectacle de cadavres démembrés et de restes calcinés de pièces antichars, de tanks et de véhicules de toutes sortes. La relève s'effectue opportunement dans la nuit du 1er novembre, car ce jour-là les Allemands lancent une attaque résolue contre les lignes australiennes. L'infanterie allemande s'approche de très près et une grêle de balles et d'obus de mortiers et d'artillerie s'abat toute la matinée sur les Australiens. Le combat ne cesse pas avant le lendemain, 2 novembre, à 2 h 30 du matin.

Dans le saillant nord du front, la ténacité et la combativité des Australiens ont été de grands atouts pour Monty. Le Renard du désert est persuadé – à tort – que Montgomery va chercher la percée finale dans ce secteur. Il désengage donc la 21. Panzer-Division pour se constituer une réserve mobile et la positionne à Tell el-Aqaqir. Seulement Montgomery change une nouvelle fois de plan. Ce 1er novembre, le *Tripolino*,

transportant carburant et munitions, est coulé au large de Derna : il n'y aura donc pas d'essence pour les Panzer de Rommel.

2-3 NOVEMBRE : LA PERCÉE EST ACQUISE AVEC L'OPÉRATION SUPERCHARGE[552]

Dégarnissant son centre pour conjurer la menace australienne, Rommel expose ses lignes à une nouvelle attaque de Monty : ce sera l'opération Supercharge. Montgomery, qui est parvenu à tromper Rommel sur ses intentions, projette de frapper plus au sud. Il convoque ses principaux subordonnés pour leur expliquer en détail la manœuvre à effectuer. L'art de commander de Montgomery et les qualités de De Guingand au poste de chef d'état-major sont brillamment illustrés par cette conférence. Lors de la première bataille d'El-Alamein, aucun officier, à part Auchinleck et Dorman-Smith, n'était en mesure de saisir la totalité des buts et objectifs des opérations.

Le plan de l'opération Supercharge, à propos duquel McCreery, le chef d'état-major d'Alexander, donne son avis éclairé[553], offre quelques similitudes avec celui de Lightfoot. Sous la couverture des formations aériennes et avec le soutien d'une nouvelle préparation d'artillerie, les unités d'infanterie partiront les premières à l'attaque pour ouvrir le chemin aux blindés. L'objectif est distant de 4 kilomètres. À la différence de l'assaut du 23 octobre, les champs de mines sont peu profonds, moins denses et discontinus. L'attaque initiale de l'infanterie sera le fait de la 2nd New-Zealand Division, renforcée par l'appoint de la 151st Brigade de la 50th ID et de la 152nd Brigade de la 51th ID, toutes deux appuyées par un bataillon blindé, soit 76 chars au total. Les unités d'infanterie seront précédées du feu roulant de l'artillerie et suivies de près par la 9th Armoured Brigade qui devra exploiter immédiatement toute brèche dans le dispositif ennemi. La percée de cette brigade blindée, commandée par le *Brigadier* Currie, devra se poursuivre 2 kilomètres au-delà de l'objectif assigné à l'infanterie, jusqu'à la piste de Rahman. Il s'agit d'une véritable mission de sacrifice que Monty est prêt à assumer. Pour ne pas être démoralisés, les équipages de chars de l'unité ignorent cet aspect de leur mission. L'initiative et l'élan de l'attaque ne doivent en aucun cas être freinés, de sorte que la 1st Armoured Division interviendra aussitôt après, prête à repousser l'Afrikakorps. Ayant atteint la piste de Rahman, la 8th

Army pourra envelopper les unités allemandes et les acculer à la mer avant de les détruire.

Le 1er novembre en fin de journée, la Royal Navy se livre à un simulacre de débarquement pour abuser l'ennemi. La Desert Air Force et l'USAAF commencent à bombarder systématiquement, et ce, sept heures durant, les positions germano-italiennes, coupant toutes les communications téléphoniques du QG de l'Afrikakorps. L'opération Supercharge est lancée à 1 h 05 dans la nuit du 2 novembre : 150 000 obus s'abattent en un déluge ininterrompu de feu et d'acier. La 2nd New-Zealand Division parvient à conquérir ses objectifs après avoir enfoncé les lignes ennemies sur 4 kilomètres de profondeur sans avoir subi de pertes excessives. Les Allemands de la 90. Leichte-Division et les Italiens de la Trieste ont pourtant lutté avec détermination, souvent jusqu'à la mort. Profitant sans tarder de la percée effectuée, deux régiments d'automitrailleuses s'engouffrent dans la brèche. La ruée des véhicules du 1st Royal Dragoons s'avère particulièrement efficace, l'unité causant de sérieux dégâts aux échelons arrière de la Panzerarmee Afrika.

Comme prévu, suivant de près l'infanterie, la 9th Armoured Brigade engage à son tour le combat à 6 h 15. En raison de nombreux problèmes mécaniques, seuls 94 chars sur 133 sont alignés. Précédés d'un barrage d'artillerie, les chars de Currie se ruent courageusement sur les défenses antichars germano-italiennes en position sur la piste de Rahman. Bien que Rommel se soit préparé à une offensive sur la côte, il n'a pas pour autant négligé ses défenses plus au sud, en particulier dans le secteur de Tell el-Aqaqir. De nombreuses pièces antichars sont enterrées le long de la piste de Rahman, parmi lesquelles au moins 24 pièces de 88 mm établies dans des positions défensives plus en retrait. Le ciel commence à s'éclaircir à l'est, de sorte que les silhouettes des chars se détachent sur l'horizon. Les antichars germano-italiens retiennent leur tir jusqu'au dernier moment, puis le combat se transforme en une multitude de duels. Le feu nourri des canons antichars parvient presque à stopper la brigade blindée, mais celle-ci parvient à atteindre son objectif, au prix exorbitant de 70 chars détruits ! Sur 400 hommes d'équipage, plus de 200 sont perdus. Les pertes de l'infanterie d'accompagnement sont également sensibles, car le nombre de camions détruits est terrifiant. Mais la voie est ouverte aux autres unités blindées.

À ce moment précis, la 1st Armoured Division entre en lice. Sa 2nd Armoured Brigade se heurte aux Panzer et aux antichars de l'Afrikakorps au nord de Tell el-Aqaqir. Rommel a décidé de contre-attaquer et ses Panzer manœuvrent sous le couvert des 88 mm. Ce n'est pas du tout ce qu'escomptait Monty. C'est un autre secteur de Tell el-Aqaqir qui est alors attaqué, cette fois-ci par la 8th Armoured Brigade. Les blindés britanniques sont une nouvelle fois stoppés dans leur élan mais ils parviennent à infliger des pertes substantielles à Rommel. Ce dernier lance tout ce qu'il possède dans la bataille mais ses unités sont soumises à des bombardements aériens. La bataille autour de Tell el-Aqaqir et sur la piste de Rahman, appelée « piste du Télégraphe » par les Allemands, atteint une intensité inégalée.

Sur les autres parties du front, les lignes germano-italiennes, durement pressées depuis dix jours de combat, commencent à craquer. En fin de journée, Rommel dresse un bilan : seuls 35 Panzer sont en état de combattre. Du côté britannique, les pertes sont très lourdes, dépassant les 150 chars. Mais plus de 300 sont encore opérationnels au sein des quatre brigades blindées britanniques. Montgomery peut donc attaquer à presque dix contre un, sans compter 300 autres blindés en réserve pouvant intervenir à plus ou moins brève échéance. Rommel dispose d'une seule division blindée encore intacte, l'Ariete, qui n'est pas encore sur place avec sa centaine de chars. La ligne germano-italienne n'a cependant pas cédé et aucune percée décisive n'a été réalisée puisque les positions sur la piste de Rahman tiennent toujours. De ce point de vue, l'opération Supercharge est un échec.

L'arrivée de la nuit n'apporte aucun répit aux combattants. Le 3 novembre, les chars anglais lancent de nouveaux assauts sans toutefois parvenir à briser l'énergique résistance des soldats de l'Afrikakorps. Les combats sur les positions de la piste du Télégraphe sont particulièrement intenses. Des groupes de Panzergrenadiere, appuyés par une poignée de canons antichars, affrontent les régiments blindés adverses. Il faut attendre que les chars ennemis soient très proches avant d'ouvrir le feu : une épreuve pour les nerfs. Si les blindés parviennent jusque sur les lignes de défense, les antichars sont broyés sous les chenilles des assaillants et certains défenseurs sont enterrés vifs dans leurs trous d'homme. Sur le flanc droit, la 2nd Rifle Brigade dépasse la piste de Rahman pour être décimée par la défense italienne de la Trieste : les Bren Carriers sont la proie des antichars

et l'infanterie est balayée par les rafales des mitrailleuses des blindés italiens. Au centre, la 7th Rifle Brigade subit un sort tout aussi dramatique.

La pression continuelle exercée par la 8th Army est cependant sur le point de porter ses fruits, car les troupes de Rommel ont atteint le point de rupture. Le Renard du désert n'a plus les moyens de contre-attaquer mais peut profiter de l'épuisement britannique pour se retirer avant l'anéantissement de ses troupes : les unités d'infanterie italiennes se replient derrière l'écran protecteur de l'Afrikakorps et du 20e corps, de même pour les unités du saillant nord, près de la route côtière. Le repli se déroule à l'insu des Britanniques au sud et au centre du front. Les troupes du 10e corps, au sud, doivent se réaligner sur celles en ligne plus au nord mais l'absence de moyens motorisés rend l'opération délicate. Rommel écrit : « Dans une telle situation, nous devions nous attendre à la destruction progressive de l'armée et c'est dans ce sens que, ce même jour, j'avais alerté le quartier général du Führer[554]. » Il pense que la partie est perdue en Afrique et mise sur un rapatriement en Europe de ses divisions expérimentées. En fin de journée, les Allemands parviennent une nouvelle fois à repousser *in extremis* une attaque britannique lancée contre la piste de Rahman. La réponse de Hitler à Rommel tombe comme un couperet :

> Au maréchal Rommel,
>
> C'est avec une pleine confiance dans votre talent de chef et dans la vaillance des troupes germano-italiennes que vous commandez que le peuple allemand et moi suivons le déroulement de l'héroïque bataille défensive en Égypte. Dans la situation où vous vous trouvez, votre seule pensée doit être de tenir, de ne pas reculer d'un mètre et de jeter dans la bataille toutes vos armes et tous vos combattants. D'importants renforts d'aviation sont envoyés au commandant en chef Sud. De même le Duce et le Commando Supremo ne négligeront aucun effort pour vous procurer les moyens de continuer la lutte. Malgré sa supériorité, l'ennemi doit se trouver lui aussi à la limite de ses forces. Ce ne serait pas la première fois, dans l'Histoire, qu'une volonté plus forte triompherait d'un ennemi supérieur en nombre. Vous ne pouvez montrer d'autre voie à vos troupes que celle qui mène à la victoire ou à la mort.
>
> Adolf Hitler[555].

La mort dans l'âme, Rommel suit les ordres de son Führer et prend les dispositions pour arrêter la retraite. Les troupes allemandes sont, de l'aveu même de Rommel, prêtes à lutter jusqu'au bout, conformément aux ordres reçus. Celui qui pensait jusque-là présider aux destinées de ses hommes ressent cet ordre comme la preuve d'un désaveu. Depuis Moscou en

décembre 1941, le Führer répugne à céder le moindre pouce de terrain et à autoriser un repli. En étudiant de près les messages échangés entre la Panzerarmee et l'OKW, il semble toutefois que ce message ait été envoyé avec l'intention de redonner confiance à Rommel. L'officier en charge des transmissions à l'OKW n'aurait pas transmis l'intégralité du rapport de Rommel, estimant qu'il s'agissait d'un rapport de situation tout à fait routinier. Hitler n'en aurait eu connaissance que le lendemain matin, donc après l'envoi de son message l'exhortant à demeurer sur place[556].

4-6 NOVEMBRE : UNE VICTOIRE INACHEVÉE[557]

Le 4 novembre marque la fin de la bataille d'El-Alamein. Rommel enrage de ne pas profiter de l'inaction des Britanniques pour extirper ses troupes du piège qui les menace. Thoma proteste contre cette décision. Rommel se ravise donc et envoie en Allemagne le lieutenant Berndt, son aide de camp personnel et membre du parti nazi depuis longtemps, pour persuader Hitler de changer d'avis. Dans la nuit du 3 au 4 novembre, alors qu'il poursuit le retrait graduel de ses troupes, la 5th Indian Brigade opère une avancée victorieuse jusqu'à la piste de Rahman sans rencontrer d'opposition sérieuse. Plus tard dans la nuit, les Écossais attaquent le point 44 sur Tell el-Aqaqir et parviennent à s'en emparer après une heure de combat. Vingt chars et de nombreux soldats sont cependant perdus dans l'affrontement. L'armée de Rommel est alors en pleine retraite. Les 15. et 21. Panzer-Divisionen sont retirées du front à leur tour aux premières heures de la journée et entament leur repli vers Fouka.

Et la situation s'aggrave encore. Le général von Thoma est capturé au combat tandis que la dernière réserve blindée, la division Ariete, est écrasée par la 7th Armoured Division non sans avoir mené un héroïque combat de sacrifice afin de retarder l'ennemi. C'est en fait tout le 20e corps italien qui est anéanti puisque les divisions Littorio et Trieste ont également cessé d'exister en tant qu'unités constituées. Une brèche de 20 kilomètres est ouverte au sein du dispositif germano-italien, isolant les unités tenant la partie sud de la ligne de front. L'ordre de retraite général est donné à 15 h 30. La brigade Ramcke, la Folgore, la Brescia et la Pavia ne peuvent disposer de véhicules, car elles sont isolées par les troupes britanniques qui se sont engouffrées par la brèche. Il est également impossible de leur dépêcher des camions en raison du trop grand risque que représentent les

nombreuses automitrailleuses britanniques en maraude. Les unités italiennes, dépourvues de véhicules, sont abandonnées dans le désert sans eau ni vivres et n'ont d'autre alternative que de se rendre. Lorsqu'il apparaît que l'ennemi a disparu, c'est un sentiment de soulagement qui s'empare des unités de la 8th Army plutôt que la volonté d'anéantir l'adversaire. Des officiers ordonnent alors à leurs hommes de préparer le bivouac pour la nuit.

LA DEUXIÈME BATAILLE D'EL-ALAMEIN : UNE BATAILLE DÉCISIVE[558] ?

Les premières estimations effectuées par les Britanniques des pertes germano-italiennes à El-Alamein sont les suivantes : 2 100 tués, 4 800 blessés et 23 600 prisonniers. Les pertes purement allemandes s'élèvent à 14 000 hommes en octobre et 11 000 en novembre, auxquels s'ajoutent près de 16 000 malades[559]. Selon les sources, entre 330 et 450 chars et plus de 1 000 canons sont abandonnés sur le champ de bataille ; 75 chars supplémentaires sont abandonnés au cours de la retraite faute de carburant. Le 11 novembre, on compte 30 000 prisonniers et de 20 000 à 25 000 tués et blessés. La Panzerarmee Afrika a donc perdu 55 000 hommes, soit la moitié de ses effectifs. Quatre-vingt-quatre avions germano-italiens ont été perdus. Le 5 novembre, l'Afrikakorps ne compte plus que 38 Panzer en état de combattre. Il n'est plus que l'ombre de lui-même.

La 8th Army a payé sa victoire au prix fort : 2 350 tués, 8 950 blessés et 2 260 disparus, morts pour la plupart. Au moins 332 chars et 111 canons ont été détruits. Entre 500 et 600 chars auraient finalement été touchés, les pertes définitives ne dépassant pas les 150 chars ; 97 avions ont été abattus, dont 20 américains.

La victoire de Montgomery à El-Alamein est nette. Monty ne va pas être démuni de ses meilleures troupes à l'issue d'un succès prometteur comme l'ont été avant lui Wavell et Auchinleck après Beda Fomm et Crusader. Victoire opportune, car, le 8 novembre 1942, dans le cadre de l'opération Torch, une armée anglo-américaine met le pied en Afrique du Nord française. Il devient évident que la situation de la Panzerarmee Afrika, qui s'est aventurée en Égypte jusqu'aux portes d'Alexandrie, est alors plus que précaire. Le repli aurait été inévitable sans même que la 8th Army ne

déclenche son offensive. En ce sens, il n’est pas certain que la victoire de Montgomery ait été décisive et l’armée adverse n’a pas été détruite.

Le Royaume-Uni tient enfin sa victoire et un nouveau héros : Monty. Churchill souhaite faire sonner les cloches du royaume pour commémorer la grande victoire acquise aux confins du désert, et prononce ces mots célèbres : « Ce n’est pas la fin. Ce n’est même pas le commencement de la fin. Mais c’est peut-être la fin du commencement. » Pour Montgomery et Churchill, l’important n’est pas tant la manière dont la 8th Army a remporté la victoire, mais bien plus que l’armée britannique a vaincu une armée allemande aguerrie, commandée par un chef talentueux.

LA LÉGENDE DE MONTGOMERY[560]

La légende qui entoure le chef de la 8th Army victorieuse se forge dès la fin de la bataille. Sa carrière demeure à tout jamais liée à El-Alamein. Héros du Royaume-Uni, il est le symbole de la victoire sur l’Allemagne, et ce, jusqu’à la défaite totale de l’ennemi en 1945. Lors d’une conférence de presse, le général au béret noir de tankiste, très satisfait de lui-même, affirme sans ambages que tout s’est déroulé exactement comme il l’avait prévu, y compris les quelques accrocs à son plan initial. En ce matin du 4 novembre, il est indubitable que Monty pense sa victoire complète, bien qu’elle ne soit pas celle, totale et absolue, qui était à sa portée. L’habileté qu’on lui reconnaît doit être nuancée, car la victoire qu’il remporte l’est avant tout dans le cadre d’une bataille d’usure. L’attrition inévitable des effectifs adverses face à une telle supériorité numérique, l’abondance du ravitaillement, l’arrivée en quantité du matériel américain et la supériorité aérienne ont été la clé du succès, plus que le génie offensif du stratège anglais.

La marche triomphale qui s’ensuit conforte l’aura du général victorieux. Monty connaît alors une gloire sans doute unique dans l’histoire militaire. Partout en Angleterre, la population lit, entend à la radio et voit les nouvelles qu’elle a si désespérément attendues pendant trois années. La victoire est immortalisée par le film *Desert Victory.* Les cinéastes, les photographes et les journalistes ont donc tous accompli leur mission de propagande à merveille. Dans son ouvrage *Montgomery et ses hommes* (publié en décembre 1944), Richard McMillan, en véritable panégyriste, le proclame « Cromwell du désert ». L’auteur avoue même avoir envisagé

d'intituler son ouvrage *Miracle à El-Alamein.* Monty y est décrit comme un chef charismatique et sûr de lui, indubitablement à la source de la grande victoire. Avec le recul, on reste confondu par certaines phrases : « Vous pouvez juger par vous-même lequel est le plus grand : Rommel ou Montgomery ; et votre opinion ne fait aucun doute lorsque vous lisez l'histoire des erreurs du *Generalfeldmarschall* et la méthode rusée employée par Monty pour rouler et battre l'ennemi[561]. » Monty est crédité d'avoir mis fin à la fortune de l'Afrikakorps en Égypte, sans mention d'Auchinleck. Rommel fait même l'objet d'un chapitre spécial, dans lequel ses succès sont imputés à la chance et non à un quelconque génie tactique. Passant sous silence les manquements de Monty, le chapitre se conclut ainsi : « Quelle que soit la suite de sa carrière, il [Rommel] est sûr de figurer dans l'Histoire comme le général qui battit en retraite plus vite et plus loin que n'importe quel autre[562]. »

Symbole de la victoire, Montgomery devient aussi la « mascotte » de son armée et de toute une nation. Il ne discute en aucune manière cette gloire, s'en enorgueillit même. Plus que jamais il est sûr de lui, certain de son infaillibilité, désormais hostile à toute forme de contradiction. Le général Alexander, son supérieur, et le général Auchinleck, le double vainqueur de Rommel lors de l'opération Crusader au cours de l'hiver 1941-1942 et lors de la cruciale bataille d'El-Alamein de juillet 1942, restent d'illustres inconnus. L'Histoire saura cependant leur rendre justice. Il est d'ailleurs navrant de constater que certains, à l'instar de Montgomery lui-même, en sont venus à considérer que la 8th Army n'a vraiment existé qu'à partir d'El-Alamein, vouant à l'oubli les deux années de guerre du désert menées par la Western Desert Force puis la première 8th Army, celle d'Auchinleck. À la suite de la deuxième bataille d'El-Alamein, un « 8 » est apposé sur le ruban de la médaille commémorative de la campagne d'Afrique du Nord[563] ; aucun drapeau de régiment ne porte la mention de la première bataille d'El-Alamein. Dans le n° 37 de *Crusader. Eighth Army Weekly*, le journal distribué aux hommes de la 8th Army, un vétéran des premières batailles en Afrique rappelle que l'opération Crusader a été une victoire, qui plus est remportée sans l'excellent matériel perçu par la suite, chars Sherman et Grant et canons antichars de 6 livres[564].

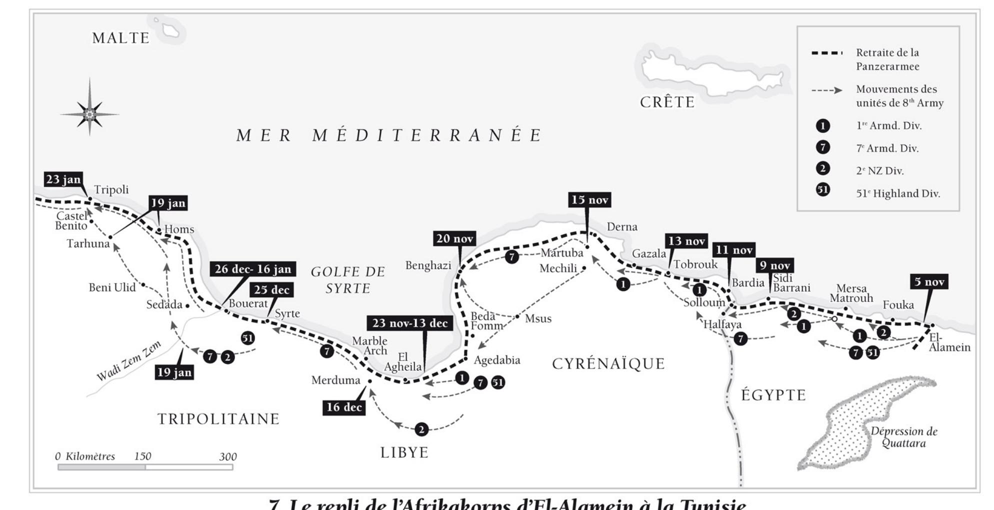
Il y aurait eu de la grandeur à ce que Montgomery, sans qu'il y perde de mérite, reconnaisse ce qu'il devait à ces hommes. Certes, la réorganisation, l'entraînement et la préparation de l'armée pour l'offensive portent sa

marque. Son style de commandement, ses talents de planificateur et de général lui ont permis de mener la bataille d'une manière qui correspondait à cette armée. Indéniablement, Montgomery a su faire preuve de réalisme.

Épilogue de la guerre du désert, la bataille d'El-Alamein constitue le premier acte dans la fulgurante carrière du général Montgomery, commandant des forces terrestres le 6 juin 1944, maréchal le 1er septembre 1944, chevalier de l'ordre de la Jarretière et vicomte d'El-Alamein.

QUATRIÈME PARTIE

LA TUNISIE : L’AFRIKAKORPS FACE À SON DESTIN



7. Le repli de l'Afrikakorps d'El-Alamein à la Tunisie

13.

D'EL-ALAMEIN À LA TUNISIE : L'INCROYABLE RETRAITE DE ROMMEL

LA POURSUITE

La 8th Army entame le 5 novembre la poursuite de l'adversaire vaincu. Celle-ci reste toutefois bien prudente au goût des principaux subordonnés de Monty. Ce dernier estime au contraire que la 8th Army fait montre de rapidité, puisque, partie d'El-Alamein le 5 novembre, elle se trouve à Solloum le 11 et à Msus le 17. Pourtant, pour encercler les restes de la Panzerarmee, il serait judicieux d'opérer une avance en profondeur dans le désert, et ce, parallèlement à la côte, avant d'obliquer vers la Méditerranée[565]. Le *Daily Mail* claironne le 5 novembre que « Rommel retraite en désordre » et que commence une « poursuite sans merci[566] ». La réalité est un peu différente. Durant cette retraite vers l'ouest, les colonnes de la Panzerarmee sont impitoyablement mitraillées par la Desert Air Force malgré tout singulièrement moins efficace qu'au cours des dernières semaines, la fatigue s'ajoutant peut-être au fait que les cibles ne sont désormais plus aussi statiques. Contrairement à Rommel qui avait foncé vers l'Égypte après sa victoire de Tobrouk en négligeant le soutien de la Luftwaffe, Monty met un point d'honneur à s'assurer que la Desert Air Force progresse en avant de concert avec son armée[567]. Après douze jours de bataille, les officiers de la 8th Army sont également à bout de force[568].

Les colonnes en retraite de l'Axe s'étalent sur plus de 100 kilomètres entre El-Alamein et Fouka[569]. Le manque de véhicules motorisés contraint Rommel à abandonner certaines unités à elles-mêmes. Quant aux autres formations, déjà menacées par la pénurie d'essence, il leur arrive de

s’écarter des pistes au cours de cette première nuit de débâcle, ce qui provoque enlisements et retards préjudiciables[570]. La consommation excessive d’un carburant déjà rare aggrave les difficultés de ravitaillement. Néanmoins, à la grande stupeur de Rommel et de Bayerlein, le chef de l’Afrikakorps, l’ennemi n’exploite pas ces difficultés pour lui porter le coup de grâce.

Les mouvements en crochets successifs ordonnés par Monty s’avèrent trop timidement menés et bien trop courts pour enfermer Rommel dans la nasse. Conscient des limites opérationnelles de la 8th Army et de ses piètres qualités manœuvrières, Montgomery ne peut pas non plus engager toutes ses unités, car la majeure partie de la 8th Army se trouve encore du mauvais côté des champs de mines à El-Alamein et il faut neutraliser les Italiens au sud du front[571]. Face à un ennemi aux abois, Monty se montre par trop prudent. L’armée de l’Axe est à sa portée et il pourrait parfaitement la détruire s’il s’en donnait les moyens. Bien que les rapports fassent état de milliers de prisonniers, on peut se demander si Montgomery mesure l’étendue de sa victoire. La bataille d’El-Alamein a indéniablement affaibli l’armée de Rommel, et ce, dans des proportions jusqu’ici inégalées. La capacité qu’a l’Afrikakorps de se rétablir est de toute façon définitivement compromise quelques jours plus tard, le 8 novembre, quand s’opère le débarquement allié en Afrique du Nord française. Les renforts à destination de l’armée de Rommel sont détournés, car il est impératif de s’opposer à la nouvelle menace survenue à l’ouest.

Pourtant, Montgomery dispose de nombreuses unités d’automitrailleuses, très mobiles et bien équipées, qui sans nul doute pourraient être employées plus judicieusement. De même, dès le 2 novembre, le général Harding, le chef de la 7th Armoured Division, a présenté un plan pour couper la retraite de l’ennemi après la prise de Mersa Matrouh en fonçant vers Tobrouk via la piste de Siwa. Monty rejete ce plan qui aurait mis Rommel en grand péril.

Le 5 novembre, les 1st et 7th Armoured Divisions, qui attaquent en longeant la côte, n’atteignent Daba qu’à midi, bien après l’ennemi. Un unique canon de 88 cause quelques soucis aux Britanniques, qui ne parviennent à capturer que 150 hommes[572]. Pour sa part, la 10th Armoured Division, qui progresse par le désert en essayant de déborder Rommel, parvient à Galal, soit 25 kilomètres à l’ouest de Daba. Les Anglais, arrivés les premiers, tendent une embuscade à une colonne ennemie qui fuit devant

la 7th Armoured Division depuis Daba : 43 chars, 4 canons et plus de 100 véhicules en état de marche ainsi que 1 000 prisonniers sont perdus pour Rommel, 11 autres chars abandonnés sont découverts plus au sud[573]. Preuve de la lenteur des opérations menées par les Britanniques, la poursuite ne reprend que le soir et s'arrête à la nuit tombée. Il semblerait que ni Montgomery ni Lumsden n'aient su que les unités chargées de la poursuite n'avançaient plus[574]. Ce genre de manquement est typique de l'état d'esprit de l'encadrement et des lacunes des méthodes de combat alors en vigueur dans l'armée britannique.

Ce jour-là, les blindés alliés n'atteindront donc pas Fouka – objectif assigné à la 2nd New-Zealand Division, qui progresse à travers le désert mais en essayant d'effectuer un mouvement d'enveloppement plus profond que celui de la 10th Armoured Division. Celle-ci ne cesse d'accumuler les retards : défaillance dans le contrôle de la circulation, éléments italiens en retraite qu'il faut disperser et, finalement, un champ de mines factice établi par les Britanniques eux-mêmes pour couvrir leur retraite de l'été précédent ! Pourtant, les Néo-Zélandais ne sont plus alors qu'à quelques kilomètres de l'escarpement de Fouka. Le bouillant général Freyberg réussit cependant à détruire ou capturer 7 Panzer et des centaines de soldats germano-italiens.

La 7th Armoured Division est retardée à son tour par les colonnes néo-zélandaises et ce faux champ de mines[575]. Il semblerait que des tempêtes de sable aient en outre considérablement gêné les opérations devant Fouka[576]. Lorsque, le 6 novembre, les Britanniques occupent enfin Fouka et Maaten Baggush, 25 kilomètres plus à l'ouest, le gros de l'armée de Rommel, dont les resapés retraitent avec discipline, s'est déjà enfui. Le butin est donc des plus limités : 500 prisonniers[577], 16 Panzer[578]. Rommel est dans une situation particulièrement précaire et on peut raisonnablement imaginer, même chez les vétérans des campagnes de 1941-1942, l'impact de la défaite et de la retraite sous un ciel totalement maîtrisé par l'ennemi.

Le succès du repli de Rommel s'explique en partie par le talent de ses unités d'arrière-gardes sous le couvert desquelles il retraite. C'est le cas du Sonderverband 288, rattaché à la 90. Leichte-Division. Un de ses officiers raconte : « Nous devions constituer l'arrière-garde de Rommel […]. Pour se replier, l'unité spéciale appliquait toujours la méthode de saute-mouton. Nous avions toujours un bataillon en position défensive pour couvrir la retraite. Sa mission accomplie, il attelait les pièces et décrochait. Nous

atteignîmes ainsi Mersa Matrouh le 6 novembre. » Cinq ou six canons antichars par compagnie sont alors disposés aux points les plus sensibles entre les casemates à l'abri des barbelés et des champs de mines utilisés par les Britanniques en juin. Le décrochage de Mersa Matrouh, effectué de nuit, n'est pas sans difficulté, notamment lorsqu'il s'agit de trouver un couloir dans les champs de mines[579].

Monty consent à employer la 1st Armoured Division, qui subit une attaque de Stukas, dans un nouveau mouvement de contournement en profondeur par le désert. Encore faut-il impulser aux subordonnés l'énergie nécessaire à la manœuvre. La division doit rattraper l'ennemi et lui couper la route à Mersa Matrouh. Les défaillances du ravitaillement en carburant compromettent le succès de l'entreprise, et Rommel s'en sort de justesse[580]. Le 6 novembre, il retraite donc à l'ouest de Mersa Matrouh où les opérations retardatrices de la 90. Leichte ont été pugnaces et efficaces[581].

Contrairement aux atermoiements des Britanniques, Rommel n'hésite pas à demander à ses unités d'effectuer des mouvements nocturnes. Il faut dire que la survie de son armée dépend de sa célérité. Si certaines formations italiennes sont laissées à leur sort, il s'agit moins d'un réflexe patriotique que d'une nécessité absolue de sauver ce qui peut l'être encore. Au premier jour de repli, avant le funeste contrordre de Hitler le 3 novembre, Rommel avait mis un point d'honneur à évacuer en premier lieu les unités non motorisées et de logistique, mis à part les formations italiennes engagées dans le secteur sud.

Le 6 novembre, alors que les troupes de Rommel manquent de tout, les ateliers et les stocks établis de longue date dans le port de Mersa Matrouh doivent être rapidement détruits faute de pouvoir être évacués avant l'arrivée des Britanniques. Ce jour-là, Rommel reçoit malgré tout une excellente nouvelle : 2 500 tonnes de carburant sont arrivées à Benghazi[582]. Reste à le faire parvenir aux unités combattantes : la Desert Air Force est omniprésente et la Luftwaffe n'est alors plus en mesure de reprendre l'ascendant. Les dépôts d'essence qui jalonnent le parcours des colonnes en retraite permettent néanmoins la poursuite du mouvement. Qui plus est, les pluies diluviennes qui s'abattent sur le désert occidental compliquent davantage la tâche des poursuivants – une aide providentielle pour les hommes de Rommel. Engluées dans un sable devenu boueux, les colonnes britanniques sont stoppées les unes après les autres. Les terrains d'aviation

récemment capturés à El-Daba sont rendus inutilisables. Pour Montgomery, comme pour Churchill, il est impossible de détruire l'armée de Rommel à cause de la pluie qui s'abat sur le champ de bataille[583]. Or, la Panzerarmee est également handicapée par ces intempéries : seule la route côtière est utilisable, ce qui provoque immédiatement des embouteillages et des ralentissements.

Il semble pourtant que, faute d'allant, la 8th Army laisse échapper de belles opportunités. La 21. Panzer, presque immobilisée, est ainsi attaquée par 60 chars britanniques mais les vétérans de l'Afrikakorps parviennent à repousser l'assaut. Ce genre de déconvenues n'est pas de nature à encourager Monty ou ses hommes à la témérité, ces derniers se montrant incapables d'asséner le coup de grâce à un adversaire aux abois. Les pertes des Britanniques sont lourdes, d'autant qu'ils sont encore assaillis par le Kampfgruppe Voss, qui surgit sur leurs arrières, en provenance de Fouka où il menait une action de retardement[584]. Le lendemain, 7 novembre, Rommel a la surprise de voir surgir du désert le général Ramcke et 600 de ses parachutistes, qui ont semé les Britanniques et capturé à l'occasion les véhicules nécessaires à leur retraite vers l'ouest. Tout renfort, à plus forte raison de ces troupes d'élite, est le bienvenu. D'autres s'en sortent individuellement. Heinz Werner Schmidt se replie avec le Sonderverband 288 et dépasse Sidi Barrani de nuit, quand plusieurs véhicules manquent de verser sur la piste sablonneuse devenue presque impraticable par endroits. Le ciel s'illumine soudain sous l'effet de fusées éclairantes. Attaque aérienne. « Nous nous mîmes à foncer comme des fous au milieu du tonnerre et des éclairs. À chaque instant, nous nous jetions à terre et attendions sans broncher. Mieux valait faire vite. […] Ce fut une nuit de cauchemar pour l'Afrikakorps[585]. »

Devant les escarpements d'Halfaya et de Solloum, les colonnes en retraite de la Panzerarmee s'étirent sur une quarantaine de kilomètres et le risque de congestion est certain. L'écoulement des colonnes est fortement ralenti par les incessantes attaques aériennes alliées. Rommel demande un effort de la FLAK dans ce secteur. Puis, le trafic, réglé de main de maître par des officiers intervenant aux points clés, reprend. Si Mussolini prescrit de résister coûte que coûte sur la frontière égypto-libyenne, Rommel sait pertinemment qu'il n'en a pas les moyens. En raison des difficultés insurmontables de ravitaillement, il refuse l'aide de la division Pistoia et dirige la division Giovanni Fascisti depuis Siwa directement sur Mersa el-

Brega[586]. Cavallero, puis Hitler, lui demandent de mettre en défense la zone d'El-Agheila : la Spezia, bientôt rejointe par la Giovanni Fascisti, s'y trouve déjà et on compte y expédier la division blindée Centauro, depuis Tripoli[587].

Tandis que la 90. Leichte assure l'arrière-garde dans la plaine, les restes de l'Afrikakorps et du 20e corps blindé italien assurent la sécurité du flanc sud afin de tenir à distance les Anglais du sommet de l'escarpement[588]. L'embouteillage des cols étant finalement surmonté plus rapidement que prévu, Rommel peut envisager le repli de l'Afrikakorps et de la 90. Leichte. La défense des unités désormais positionnées sur le front de Solloum est toutefois bien ténue : 7 500 combattants, 21 chars, 124 canons allemands et quelques canons italiens[589]. Face à la faible pression exercée par son adversaire, la Panzerarmee échappe une nouvelle fois à la destruction.

La conquête de la Cyrénaïque, théâtre de nombreux affrontements, ne présente aucune difficulté pour Montgomery. Les forces de l'Axe ont en effet parfaitement conscience qu'il serait vain de s'opposer sur ce terrain aux forces nettement plus puissantes de la 8th Army, et ce, d'autant plus qu'une nouvelle menace pointe depuis la Tunisie. Les Néo-Zélandais, appuyés par la 4th Armoured Brigade, s'emparent du col d'Halfaya dans la nuit du 10 au 11 novembre, infligeant par la même occasion une sévère correction aux Italiens de la Pistoia. Le fameux col change de mains pour la dernière fois du conflit. S'ils battent en retraite, les Germano-Italiens espèrent sauver une partie des 10 000 à 12 000 tonnes de matériel entreposées à Tobrouk avant d'évacuer la place. Mais, au lieu d'expédier à Rommel du carburant qui lui fait tellement défaut, le haut commandement lui fait parvenir 1 100 hommes mal équipés, ce qui ne fait qu'aggraver ses difficultés de transport[590]. Le 10 novembre, un rapport d'ULTRA, suite au décryptage d'un message Enigma, informe Monty que la 21. Panzer n'a plus que 11 chars en état de combattre et la 15. Panzer plus aucun. Il apprend aussi que Rommel ne dispose plus que de l'équivalent de quatre à cinq jours d'essence[591]. Paradoxalement, Montgomery n'accroît pas la pression ni n'use de vitesse face à un ennemi si affaibli : ses troupes ne doivent pas encore dépasser Capuzzo sur la frontière égypto-libyenne.

Il faut parfois détruire le matériel qu'on ne peut évacuer. À quelques kilomètres de Bardia, les quatre Panzer de l'*Oberfeldwebel* Greif sont à court de munitions et les réservoirs sont à sec. Les larmes aux yeux, les tankistes voient s'embraser leurs montures d'acier sur lesquelles ils ont tant

combattu. Greif et ses hommes, tapis dans une grotte sur la plage, sont dénoncés aux Sud-Africains par des autochtones. Ayant faussé compagnie à ses gardiens, l'*Obergefreiter* Hadamscheck, perdu dans le désert, est ramassé, inconscient, par l'équipage d'une Jeep anglaise. Lorsqu'il revient à lui, il tue ses deux sauveurs mais la Jeep heurte une mine et se retourne. Capturé à nouveau, il est condamné à mort dans un premier temps pour assassinat, et finalement enchaîné comme un prisonnier de droit commun[592].

Le 12, les Britanniques s'emparent de Gambut et d'El-Adem. Le lendemain, Tobrouk, où 12 000 tonnes de ravitaillement sont entreposées, est à nouveau conquise par la 8th Army. La prise de cette modeste ville est tout un symbole. L'honneur de l'événement est réservé aux vétérans de la 7th Armoured Division et à la 132nd Infantry Brigade. Le port est encombré de 101 épaves de navires coulés par les forces de l'Axe[593]. Le passage des colonnes en retraite de Rommel à travers les champs de mines de Tobrouk et de Gazala sous le feu de la Desert Air Force s'est avéré particulièrement délicat. Dans le désert, plus qu'ailleurs, les troupes terrestres soumises à des attaques aériennes se trouvent particulièrement démunies et un nouvel embouteillage les menace, mais les tentatives de débordement anglaises échouent une nouvelle fois[594].

Rommel envisage de concentrer ses troupes au pied du djebel Akhdar, entre Derna et Cyrène, afin d'opérer l'évacuation de son armée par voies aérienne et maritime. Ses supérieurs de l'OKW refusent et lui ordonnent d'établir de nouvelles positions défensives à Mersa el-Brega. Rommel estime pour sa part qu'aucune position n'est tenable en Afrique du Nord à l'est de Gabès, dans le Sud tunisien. Il s'en faut de peu que les formations allemandes ne soient totalement annihilées faute de carburant, d'autant que des tankers lèvent l'ancre dans le port de Benghazi de peur de tomber aux mains des Anglais – 86 bateaux y sont coulés pour bloquer la rade[595].

De son côté, Monty impute l'échec de l'encerclement aux pluies diluviennes qui embourbent ses troupes qui coupent à travers le désert en direction d'Agedabia[596]. Des milliers de blessés et de malades de la Panzerarmee sont évacués par mer depuis le port de Derna avant l'arrivée de la 8th Army[597]. Le 20 novembre, la 7th Armoured Division entre dans Benghazi, tandis que d'autres éléments de cette même division ont entamé la poursuite par le désert et s'emparent de Mechili[598]. La menace d'enveloppement par le désert, comme en 1941, plane sur les forces de l'Axe en retraite et Rommel est contraint de se replier encore plus à l'ouest

et d'évacuer le djebel Akhdar. Mais une grande partie du ravitaillement en essence stocké à Benghazi n'a pu être évacuée vers l'arrière, car les Italiens ont déjà détruit la ligne de chemin de fer et les routes empruntées par les troupes en retraite sont encombrées. Les navires ravitailleurs italiens quittent Benghazi sans décharger leurs cargaisons. Des stocks de munitions sont aussi détruits à Barce. Le chemin du repli est jalonné d'aérodromes en ruine, truffés de pièges et jonchés de carcasses d'avions et d'appareils laissés à l'abandon, faute d'avoir été réparés et évacués à temps. Près de 1 000 avions ennemis sont abandonnés entre El-Alamein et Tripoli, sans compter les appareils détruits au sol ou en combat aérien[599].

Le mouvement d'enveloppement anglais via Msus est cependant contrecarré par l'action conjuguée de la 90. Leichte, de troupes de reconnaissance et de la pluie. « Deux jours de pluies torrentielles nous valurent un court répit à Agedabia avant que l'adversaire ne reprît le contact[600]. » À Agedabia, la 90. Leichte forme toujours l'arrière-garde. Schmidt établit des positions défensives dans un secteur accidenté et sablonneux. La découverte d'un stock de vivres abandonné redonne espoir aux combattants fourbus de l'Afrikakorps. « Nous avions du chocolat et des cigarettes à profusion. Je ne rationnais plus les hommes. À quoi bon ? Où serions-nous demain ?… Nous enfouîmes profondément nos canons et nos mitrailleuses en prenant soin d'éparpiller les déblais ; nous installâmes nos mortiers dans un lit d'oued, à proximité des cuisines ; puis nous camouflâmes tous les emplacements de combat à l'aide d'épineux. » Le guetteur annonce soudain : « Chars ennemis en vue… au nord-est ! » Schmidt a tôt fait de le rejoindre dans son trou et ordonne : « Aux pièces… Chars au nord-est ! » La FLAK ouvre le feu sur les chasseurs anglais qui soutiennent la formation blindée britannique. Face à ce spectacle saisissant et angoissant, les hommes de Schmidt gardent leur calme et leur sang-froid. Les obus de l'artillerie de l'Afrikakorps sifflent au-dessus de leur tête avant de s'abattre sur les rangs adverses. Schmidt observe dans son binoculaire le chef de l'unité anglaise agiter son stick pour donner l'ordre d'attaque. Les puissants Sherman s'avancent vers les positions allemandes, apparemment invulnérables, jusqu'à ce qu'une pièce antichar frappe un blindé de flanc et l'incendie. Le duel s'éternise deux heures avant que les Anglais ne rompent le combat ! Il faut encore se replier[601], la position allemande n'est plus tenable.

Montgomery ne veut pas connaître les mêmes déconvenues que Wavell et Auchinleck avant lui, obligés de concéder le terrain gagné à la suite d'une contre-offensive irrésistible de Rommel. À la différence que les Alliés ont désormais débarqué en Afrique du Nord française et menacent dangereusement les arrières de Rommel, qui n'a ni les moyens ni la volonté de procéder à une nouvelle offensive vers l'est, en direction de l'Égypte[602].

MERSA EL-BREGA

Le 24 novembre, Rommel, qui est de nouveau placé sous le commandement de Bastico depuis deux jours[603], s'arrête donc à Mersa el-Brega, conformément aux instructions reçues. Le premier contingent de l'armée y est parvenu dès le 13. La Panzerarmee a réalisé un repli de 1 200 kilomètres. Face à une telle adversité, Hitler puis Mussolini considèrent cet exploit comme un chef-d'œuvre remarquable, ce qui n'empêche pas les dictateurs, dans un premier temps, de refuser l'idée de tout nouveau repli vers l'ouest. Des positions défensives sont établies sur 170 kilomètres sur la ligne Mersa el-Brega-El-Agheila-oasis de Marada.

La position de Mersa el-Brega se prête particulièrement bien à la défensive puisqu'à quelques kilomètres au sud de la mer s'étend un lac salé, infranchissable. Au-delà, le flanc droit des positions est ouvert mais l'attaquer nécessiterait un large contournement par le désert, par endroits difficilement praticable. Pourtant, Rommel est déterminé à ne pas demeurer bien longtemps à Mersa el-Brega. Ce même 24 novembre, il tente de convaincre ses supérieurs d'ordonner un nouveau repli vers l'ouest. Il propose à Kesselring, Cavallero et Bastico d'établir de nouvelles positions à Homs ou Bouerat. Les Italiens ne veulent rien entendre et ne conçoivent pas de renoncer à la plus grande partie de la Tripolitaine, l'unique colonie encore en leur possession. Politiquement, Mussolini ne peut se permettre de fragiliser sa situation par un nouveau désastre en Afrique. Contre l'avis de Rommel, qui estime impossible d'espérer tenir la ligne de front dans l'état actuel de ses forces, le Duce ordonne de tenir coûte que coûte sur les lignes actuelles[604].

N'obtenant pas gain de cause et estimant avec justesse que Montgomery ne va pas se lancer à l'assaut de ses positions dans l'immédiat, Rommel s'envole le 28 novembre pour Rastenburg, en Prusse-Orientale, pour obtenir l'appui du Führer. Ce dernier, préoccupé par la situation à

Stalingrad, que les Soviétiques viennent d'encercler, est abasourdi par la présence de Rommel qui surgit à l'improviste après avoir quitté l'Afrique sans en référer à ses supérieurs. Lorsque Rommel aborde la question de l'abandon de l'Afrique, Hitler entre dans un accès de rage. Il le met à la porte avant de le rattraper et de lui présenter des excuses. Rommel a le mérite d'avoir exposé son point de vue et juge que Hitler n'accepte pas de voir la réalité de la situation. Habitué à être le favori du Führer, il en subit pour la première fois la colère et se sent désavoué[605]. Avec malice, Goering lui fait remarquer que, s'il prétend ne pas avoir eu assez de carburant pour manœuvrer efficacement à El-Alamein, il semblerait que, maintenant, il découvre qu'il en a suffisamment pour faire retraite[606]. C'est oublier un peu vite que Rommel n'a presque plus de Panzer et que, par conséquent, ses besoins en essence sont moindres. En outre, la consommation est plus importante au cours d'une progression au combat, qui nécessite d'approcher l'ennemi en zigzag, qu'au cours d'une retraite en ligne droite. À Rome, lors du voyage de retour, Rommel propose à Kesselring de réaliser la jonction entre ses forces et celles de Tunisie afin de frapper en force les troupes américaines. Ce plan est jugé déraisonnable.

LA PANZERARMEE

Au moment où Rommel établit ses troupes sur la ligne de Mersa el-Brega, les deux divisions blindées de l'Afrikakorps n'alignent plus que 35 Panzer, 12 canons antichars, 14 pièces de campagne et 16 engins de reconnaissance. Le 20e corps italien est réduit à 30 chars et 20 automitrailleuses[607]. Et tout espoir de renforts substantiels semble illusoire. Dès le 15 novembre, un message Enigma décrypté apprend aux Anglais que les bataillons de remplacement à destination de la Panzerarmee Afrika et les avions de transport qui assurent son ravitaillement en essence sont désormais détournés vers la tête de pont alliée de Tunisie[608]. Les Allemands ne sont plus en mesure de constituer une réserve mobile à même de contrecarrer une offensive adverse. Des centaines de véhicules, à bout de souffle, nécessitent d'urgentes réparations et ne sont parvenus sur les nouvelles positions qu'en étant remorqués. Les effectifs manquent également pour tenir le front de façon efficace. Rommel exige, outre des munitions et du carburant, la livraison rapide de 50 Panzer ainsi que celle de canons antichars et de campagne, 4 000 tonnes d'essence et 4 000 tonnes

de munitions[609]. Le 28 novembre, au GQG de Rastenburg, Rommel affirme au Führer que seuls 5 000 des 15 000 combattants de l'Afrikakorps et de la 90. Leichte-Division possèdent encore leurs armes, ce qui a le don d'exacerber la colère du dictateur, qui accuse bien mal à propos ses soldats d'avoir abandonné leurs armes.

Les restes de la Panzerarmee, qui a perdu la quasi-intégralité des effectifs des divisions d'infanterie italiennes à El-Alamein, sont pourtant renforcés par diverses unités italiennes, dont la division blindée Centauro et les divisions Spezia et Pistoia, toutes trois absolument inexpérimentées. Loin de manquer de courage, les Italiens sont cependant défavorisés par un armement majoritairement obsolète. Rommel dispose également de la division Giovanni Fascisti. Bien que dévouée au Duce, ce type d'unité est loin d'avoir la ténacité et la combativité de certaines unités de la Waffen SS. Début décembre, l'Afrikakorps ne compte que 64 Panzer, dont à peine 11 opérationnels[610]. Quelques renforts ont été envoyés d'Italie puisqu'il compte dans ses rangs un nouveau modèle de Panzer III[611]. La division blindée Ariete, en partie reconstituée, et sa consœur la Centauro doivent épauler les Allemands pendant le repli de l'infanterie non motorisée jusqu'à Bouerat. Fidèles compagnons d'armes des Allemands, les divisions blindées italiennes sont un appui précieux. En soutien aérien, la Luftwaffe n'aligne plus que 85 avions à proximité du front[612]…

Le 2 décembre, c'est un Rommel déprimé qui est de retour en Libye[613]. Sans perdre un instant, il prépare le repli de ses troupes. À la réception du code « 333 », la Panzerarmee doit commencer le décrochage[614]. Les unités italiennes sont les premières à s'ébranler vers l'ouest, leur décrochage étant rendu plus délicat par l'absence de moyens motorisés suffisants. Rommel est furieux d'apprendre que ses alliés retraitent tous phares allumés et en chantant ! Un tel manque de professionnalisme pourrait avoir des conséquences désastreuses. Mais il n'en sera rien. Le 10 décembre, l'*Hauptmann* Genzow, envoyé par Kesselring, annonce à Rommel qu'il ne doit pas espérer être ravitaillé en essence avant huit à dix jours. Il sera alors trop tard et l'armée court le danger d'être surprise, à court de carburant, entre Mersa el-Brega et Bouerat[615].

LA 8TH ARMY

Monty est au Caire pendant que ses hommes se préparent à l'offensive sur Mersa el-Brega. La 7th Armoured Division aligne 164 chars[616], un total qui excède déjà largement le nombre de blindés que Rommel peut espérer opposer aux Britanniques. Mais la réputation de ce dernier et ses spectaculaires redressements de situation en 1941 et 1942 forcent le respect et suscitent la crainte de ses adversaires. Monty ne s'empresse donc pas d'attaquer. Le réel manque d'aptitude de ses unités à mener des combats mobiles, une certaine absence de confiance et, surtout, les difficultés logistiques inhérentes à une avancée de plus de 1 000 kilomètres l'incitent à la prudence. Qui plus est, à l'instar de la situation qui prévaut dans le camp germano-italien, une partie du matériel semble usée jusqu'à la corde. Apparemment, Montgomery ignore tout de la faiblesse des forces de Rommel : le 7 décembre, il déclare au correspondant l'Agence Reuter que son armée est opposée à un Afrikakorps réorganisé dans ses retranchements, sur un terrain particulièrement difficile[617].

En première ligne, le 30th British Corps du général Leese doit forcer les positions germano-italiennes de Mersa el-Brega. Le 10th British Corps du général Horrocks reste positionné autour de Benghazi dans le cas, pourtant peu probable, d'un retour offensif de Rommel. L'offensive est prévue pour le 17 décembre. Il reste à peine plus de deux semaines pour résoudre les difficultés logistiques. Méticuleux, Montgomery ne peut envisager de reprendre l'avance sans une confortable assise logistique – sage précaution dans ces immensités désertiques, d'autant que sa base d'Alexandrie est de plus en plus lointaine. Les ports de Tobrouk et de Benghazi sont remis en état de fonctionner ainsi que la voie ferrée côtière, rétablie jusqu'à Mersa Matrouh à la veille de l'attaque[618]. On a découvert sur son tracé, entre El-Alamein et Tobrouk, pas moins de 141 mines, 39 charges explosives et 280 démolitions et obstructions en tout genre[619].

Alors qu'il rentre du Caire, où il s'est octroyé une permission à un moment inopportun, Monty accélère les préparatifs de son offensive. Les mouvements des troupes italiennes ont été détectés. Monty entend détruire son adversaire sur ses positions. L'offensive britannique est avancée au 15 décembre. Mais, ce jour-là, l'Afrikakorps s'est déjà esquivé. Dans ses Mémoires, le maréchal Montgomery ose affirmer que « tout alla bien », ajoutant : « La lutte fut intense et confuse pendant toute la journée du 16 décembre, des prisonniers furent pris et repris des deux côtés[620]. » L'assaut lancé le long de la côte par les 7th Armoured et 51st Highland

Divisions et à travers le désert par la division néo-zélandaise, guidée par le LRDG, tombe ainsi quasiment dans le vide. Rommel critique sans ambages le manque de clairvoyance de Monty qui aurait dû comprendre que son adversaire allait refuser le combat. Il estime que la 8th Army aurait dû opérer son mouvement tournant avant le déclenchement du tir de barrage sur la zone côtière[621].

La pénurie d'essence entrave cependant les mouvements de Rommel et les Britanniques parviennent à le rejoindre à Mougtaa, défilé mis en défense par la 21. Panzer. La 2nd New-Zealand Division procède à un encerclement par le désert qui surprend l'ennemi en atteignant Merdouma. Freyberg est donc apparemment sur le point de briser tout espoir de repli par la route côtière. Rommel enrage d'être paralysé par le manque d'essence alors que la témérité de l'adversaire, voire son inconscience, lui offre l'occasion de lancer une contre-offensive efficace. En effet, alors que Montgomery bénéficie d'une supériorité écrasante, seule une petite partie de l'armée britannique est aux prises avec Rommel[622].

Ce 15 décembre, l'Ariete du général Cantaluppi est durement pressée par les Britanniques au sud-ouest d'El-Agheila. Une âpre lutte de dix heures s'engage alors. Bien que surclassés par les 80 blindés britanniques se ruant sur leurs positions, les Italiens tiennent l'adversaire en respect et lui infligent des pertes conséquentes : 22 chars et deux automitrailleuses. Rommel, pourtant avare de compliments à l'égard de ses alliés, écrit que « la résistance des Italiens fut digne des plus grands éloges[623] ». Après avoir évacué les positions de Mougtaa, il ordonne le repli sur Nofilia menacée par les avant-gardes anglaises, mais la 15. Panzer tombe en panne sèche au niveau de Merdouma. Ce même 15 décembre, la BBC et la radio du Caire annoncent que Rommel se trouve dans une bouteille à laquelle Monty va mettre un bouchon[624]. Il n'en sera rien. Le lendemain, l'Afrikakorps parvient à se sortir de cette situation désespérée en forçant un passage à travers l'avant-garde britannique. Les actions décisives menées par les rescapés d'El-Alamein sortent une nouvelle fois l'armée de Rommel d'une bien mauvaise passe.

Le 17 décembre, afin de se prémunir d'un nouveau débordement anglais par le sud qui le priverait de l'usage de la route côtière, Rommel décide d'étoffer son dispositif le long de la Via Balbia. Ayant reçu un peu d'essence, il frappe à nouveau : 22 chars anglais sont détruits au cours d'une contre-attaque[625]. La Panzerarmee semble toujours capable d'infliger

des revers à son adversaire. Les pertes de l'Axe du 13 au 17 décembre se limitent à 450 prisonniers, 18 chars et 25 canons[626].

Bastico et Rommel espèrent se replier sur la ligne Tarhouna-Homs, à quelques kilomètres de Tripoli, mais Mussolini s'y oppose d'abord, avant de leur permettre, le 31 décembre, de s'établir sur la ligne de Bouerat, puis au niveau du défilé d'Homs. Les tensions sont alors à leur comble entre Rommel et ses supérieurs en Italie, Kesselring et Cavallero. Ce dernier suggère ni plus ni moins de limoger le maréchal allemand et de le remplacer par un officier italien. Rommel reçoit pour directive du Duce de tenir de six semaines à deux mois avant d'évacuer Tripoli, et ce, afin de permettre le renforcement du front face à la tête de pont alliée en Tunisie[627]. Pour sa part, Monty commence son avance le 21 décembre, toujours avec lenteur.

EXPERT EN MATIÈRE DE REPLI

La retraite, le plus souvent une série de petits accrochages avec la puissante 8th Army, est menée de main de maître par Rommel. Ses indéniables talents de chef de guerre ne doivent cependant pas masquer le mérite de subordonnés particulièrement capables ni le bénéfice qu'il sait tirer d'une machine de guerre aussi efficace que la Wehrmacht. À l'instar du talentueux général Bülowius, responsable du génie au sein de la Panzerarmee. Tout au long des 2 500 kilomètres de la retraite d'El-Alamein vers la Tunisie, Bülowius manie avec grande dextérité et ingéniosité l'art de retarder les poursuivants. Ses sapeurs procèdent à la mise en place de champs de mines, alternant astucieusement vrais et faux, pour abuser l'ennemi. Nombre de maisons, de véhicules et le moindre matériel abandonné sont aussi piégés. Les pionniers allemands placent même des *booby traps* dans des palmiers. Les ponts sont détruits, les aérodromes rendus inutilisables et les routes systématiquement sabotées[628]. Les mines sont posées avec tant de professionnalisme qu'elles restent souvent invisibles. Des terrassiers arabes et des pionniers démolissent la route. Des mines sans détonateur et des boîtes de conserve sont disposées sur les premiers rangs. Les vraies mines sont plus loin. Les Allemands savent se montrer astucieux pour tromper l'ennemi : à Mersa el-Brega, les *Fallschirmjäger* du Kampfgruppe von der Heydte capturent un véhicule rempli de casques britanniques, qu'ils enterrent aussitôt dans un champ de mines, particulièrement sur sa bordure extérieure, pour leurrer les sapeurs

britanniques[629]. La propagande alliée prétend que les Allemands piègent également leurs morts, ce qui est inexact et va à l'encontre du respect des soldats de la Wehrmacht à l'égard de leurs camarades tués, dont ils s'efforcent le plus souvent de récupérer les cadavres[630]. La progression sur l'unique route bitumée, la Via Balbia, s'avère donc plutôt malaisée pour les Britanniques. La 8th Army doit en effet réparer bien des destructions. Des délais imposés par le déminage favorisent la retraite de l'armée de Rommel. Mille Britanniques sont tués ou blessés par ces engins de mort entre Benghazi et Tripoli[631]. Le général Leese, futur chef de la 8th Army en Italie, ne minore pas le succès des hommes de Bülowius : « Déblayer les mines sur 300 à 400 kilomètres de routes entre Agheila et Syrte coûta de lourdes pertes aux sapeurs du génie et exerça un puissant effet moral[632]. »

BOUERAT

Bouerat se situe à 320 kilomètres à l'est de Tripoli. L'*Oberst* Westphal, qui a troqué son poste au QG de la Panzerarmee pour le commandement temporaire de la 164. Leichte-Division, est chargé d'aménager la ligne de résistance avec ses hommes et les restes de la brigade Ramcke[633] avant l'arrivée de la Panzerarmee. Ses moyens sont limités : il ne reçoit que 3 600 Italiens et 5 000 pelles, peu de matériel et aucun carburant[634]. La position est consolidée avec soin, de sorte qu'un assaut frontal s'avérerait délicat et coûteux. De nombreux canons factices sont disposés de façon à leurrer l'adversaire[635]. Néanmoins, ainsi que Rommel le perçoit fort bien, les lignes sont exposées à un débordement par le désert sur le flanc droit. Or les forces motorisées germano-italiennes sont trop amoindries et disposent de réserves d'essence si minimes (d'autant que les voies d'approvisionnement subissent les raids du LRDG et du SAS), que toute bataille mobile les conduirait inexorablement à leur perte.

Monty, à son habitude, ne fait montre d'aucun empressement. La position ne peut tomber qu'à l'issue d'une puissante offensive lancée en bonne et due forme. Décidé à ne négliger en aucune manière les impératifs logistiques propres à garantir l'avance vers Tripoli, il réorganise ses lignes de communication. Début janvier 1943, une tempête perturbe le déchargement des approvisionnements et retarde les opérations[636]. L'attaque est prévue pour le 15 janvier[637]. Curieusement, dans ses Mémoires,

Montgomery présente cette pause comme un repos bien mérité octroyé à la 8th Army[638].

Devant Bouerat, Rommel dispose de 93 chars opérationnels (36 Panzer), ce qui demeure fort peu. Une partie des unités blindées allemandes est en effet en cours de reconstitution à Tunis et à Tripoli. Les effectifs de l'artillerie sont certes insuffisants mais moins préoccupants : 170 pièces d'artillerie et 176 canons antichars. Par ailleurs, la Panzerarmee possède encore 33 automitrailleuses[639]. À Bouerat, la 8th Army engage 450 chars. Rommel estime les effectifs britanniques à 650 chars, 360 pièces d'artillerie, 550 canons antichars et 200 automitrailleuses[640]. Monty juge qu'un minimum de quatre divisions est nécessaire pour forcer les positions ennemies, et deux autres divisions pour parer à toute éventualité. Il sait toutefois que les stocks accumulés pour cette offensive ne lui accordent que dix jours pour atteindre l'unique base logistique possible dans la région : Tripoli. Pour l'heure, le carrousel des camions de ravitaillement entre Tobrouk, Benghazi et le front, ainsi que les travaux de terrassement du génie permettent la constitution de stocks. Devant le déséquilibre des forces nettement en faveur de Monty, on peut penser que ces dix jours de ravitaillement suffiront pour s'emparer de Tripoli. Le 24 décembre, les unités de l'Afrikakorps fêtent Noël dans la mesure du possible. Heinz Werner Schmidt et ses hommes parviennent à faire un semblant de sapin avec un poteau et des brins d'épineux décorés de papier d'argent. On n'oublie pas les cadeaux : un sac de courrier du *Vaterland*[641] !

Surpris de ne pas voir Monty attaquer plus rapidement, Rommel décide de mettre à profit cette pause pour faire replier l'infanterie italienne sur Tarhouna. Le repli débute dès le 2 janvier avec 500 camions[642]. Le scénario de Mersa el-Brega semble donc se répéter. Le 15 janvier, après une préparation d'artillerie conséquente et un bombardement aérien, Monty lance Fire-Eater[643], la nouvelle offensive qui doit lui permettre de s'emparer enfin de Tripoli. Les 7th Armoured et 2nd New-Zealand Divisions opèrent un vaste mouvement par le sud pour envelopper l'aile droite de Rommel. L'Afrikakorps réagit promptement et contre-attaque magistralement tout en débutant sa phase de désengagement. Fidèle à sa réputation, la formation allemande inflige de lourdes pertes à ses adversaires : 52 chars britanniques sont incendiés. Cependant, les restrictions de carburant et la consommation de munitions ne permettent pas à Rommel de poursuivre plus longtemps l'engagement.

L'ensemble du dispositif de la Panzerarmee entame un repli ordonné vers de nouvelles lignes, 80 kilomètres plus à l'ouest. Mines et destructions diverses, notamment des routes permettant le passage des cols, comme au sud de Sedada, doivent contribuer à ralentir la progression de la 8th Army. Une tâche difficile alors que l'ennemi presse l'arrière-garde. Certains engins de la Panzerarmee sont mis hors de combat par leurs propres champs de mines. Le minage d'une route doit même être retardé pour permettre l'évacuation d'une colonne de la Centauro dont les réservoirs sont à sec, de sorte que 18 blindés sont pris en remorque. Ce faisant, les Allemands, en venant en aide à leurs alliés, sont à leur tour à court de carburant[644].

Cette ligne intermédiaire est rapidement évacuée : dès le 17 janvier, Rommel ordonne un nouveau repli jusqu'à la ligne Tarhouna-Homs, non sans difficulté. En soirée, une partie de la 15. Panzer est isolée et tombe dans une embuscade tendue par les Britanniques. Elle ne doit son salut qu'à l'ordre donné par Irkens, le chef de son régiment de Panzer, de foncer droit devant pour s'extirper de ce piège. La colonne est finalement sortie d'affaire avec le concours des pionniers et des troupes de reconnaissance qui dégagent un passage à travers un champ de mines[645].

Cette position de Tarhouna-Homs, bien que pourvue de nombreuses qualités défensives en raison du relief accidenté, mais peu fortifiée, n'est elle-même qu'une étape, car la retraite vers l'ouest reprend le 19. La trop grande faiblesse de ses forces et la menace du contournement de son flanc sud via Garian par un ennemi largement supérieur obligent en effet Rommel à envisager d'abandonner Tripoli. Les reconnaissances aériennes et des documents capturés indiquent sans équivoque qu'une importante force britannique traverse la région montagneuse située sur le flanc droit germano-italien[646]. Heinz Werner Schmidt raconte : « Bien que l'adversaire fût très supérieur en nombre, nous continuâmes à lui tenir tête, profitant des avantages du terrain, plus accidenté en cette région. À Tarhouna, Montgomery se vit opposer une résistance farouche de la part de nos éléments[647]. » Les forces motorisées, les restes de la 164. Leichte et de la brigade de parachutiste Ramcke, regroupés avec l'artillerie sous le commandement de l'Afrikakorps[648], établissent un écran de protection de Homs à Azizia, où la 15. Panzer tente de freiner l'avance des colonnes britanniques. Mais la pression exercée par la 8th Army augmente. Il est impératif de ralentir l'ennemi. Le port de la ville est donc saboté, et de précieux dépôts sont prématurément détruits. Mussolini et le Commando

Supremo s'opposent dans un premier temps à cette retraite qui leur paraît précipitée. Toutefois, l'absence de tout renfort condamne à terme l'armée de Rommel. Ce dernier résume alors simplement la situation : « Vous pouvez tenir Tripoli quelques jours de plus en sacrifiant l'armée, ou perdre Tripoli un peu plus tôt pour permettre à l'armée de se replier en Tunisie. Faites un choix[649]. »

Le 22 janvier, les troupes de Rommel commencent l'évacuation de la capitale de la Libye italienne. Le lendemain, trois mois jour pour jour après le déclenchement de son offensive à El-Alamein, la 8th Army effectue son entrée dans Tripoli[650]. Les Britanniques parviennent ainsi à s'assurer du seul grand port de Tripolitaine, indispensable à la logistique d'une armée progressant vers la Tunisie. Les soldats de Monty ont parcouru pas moins de 2 250 kilomètres depuis le commencement de la poursuite. Soucieux de ne pas voir son armée s'amollir ou succomber aux délices de Capoue, Montgomery interdit à ses soldats de loger dans la ville et montre lui-même l'exemple[651].

Force est de reconnaître que la progression de la 8th Army depuis El-Alamein est un chef-d'œuvre logistique : ce n'est pas un mince exploit de transporter jusqu'au cœur de la Tunisie 150 000 hommes, des milliers de véhicules et les ateliers de maintenance, de ravitaillement et les milliers d'articles composant les *impedimenta* de troupes en campagne. Prévoyance et énergie n'ont pas fait défaut au sein des états-majors d'Alexander et de Monty[652].

Tripoli tombée, Alexander envoie alors à Churchill un télégramme qui ne manque pas de style : « Général Alexander à Premier ministre. – Sir, les ordres que vous m'avez donnés le 15 août 1942 ont été exécutés. Les ennemis de Sa Majesté, ainsi que tout leur matériel, ont été complètement éliminés de l'Égypte, de la Cyrénaïque, de la Libye et de la Tripolitaine. J'attends vos nouvelles instructions[653]. » Le 4 février 1943, Churchill assiste en personne, non sans émotion, à la parade de la victoire à Tripoli, objet de tant de convoitises depuis deux années. Le défilé, dont la préparation n'est pas une sinécure pour les troupes, s'ouvre par la marche de 80 joueurs de cornemuses et de tambours[654]. Le Premier ministre s'adresse alors au personnel des états-majors : « Depuis votre victoire à El-Alamein, vous avez chaque soir planté vos tentes en vous rapprochant de vos foyers. Lorsque, plus tard, on vous demandera ce que vous avez fait pendant la Seconde Guerre mondiale, vous n'aurez qu'à dire : j'ai combattu avec

la 8th Army[655]. » Mais l'heure n'est pas à la satisfaction, la marche en avant doit se poursuivre. Pour cela, Monty a besoin de l'intégralité de son armée et ordonne au 10th British Corps de quitter Benghazi et de rejoindre le gros des troupes. La 8th Army entre en Tunisie début février.

L'ENTRÉE EN TUNISIE

La retraite depuis El-Alamein a été un solide test d'endurance et de discipline. Malgré des circonstances défavorables, la Panzerarmee germano-italienne est parvenue en Tunisie. Rommel franchit lui-même la frontière tuniso-libyenne le 26 janvier à 6 heures du matin et établit son poste de commandement à Ben Gardane. À midi, un message lui annonce qu'il est relevé de son commandement pour raison de santé. Toutefois, on lui laisse le loisir de choisir la date de l'abandon de ses fonctions[656]. Le lendemain, un dernier combat oppose la 8th Army à ses adversaires en Libye. Après quatre jours de lutte, la 90. Leichte-Division rompt le combat face à la 7th Armoured Division. La 15. Panzer, qui a également effectué une remarquable opération de retardement – elle revendique la destruction de 50 tanks pour la perte de 7 Panzer[657] –, se replie vers Ben Gardane.

La campagne de Tunisie commence pour les armées de Montgomery et de Rommel[658]. Les combats de janvier ont coûté 2 000 hommes à ce dernier, qui n'en a perçu en retour que 5 en remplacement[659] ! Dès le 13 janvier, précédant Rommel et son armée, la 21. Panzer-Division a déjà rejoint le front de Tunisie sous la menace que font planer les forces américaines sur Gabès. L'OKW avait d'abord demandé l'envoi de la 164. Leichte mais Rommel préfère dépêcher en Tunisie une division blindée[660]. Rééquipée, la prestigieuse unité peut alors opérer sous les ordres du général von Arnim sur le nouveau front de Tunisie ouvert par le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord française. Elle a laissé ses Panzer et un bataillon à la 15. Panzer et perçoit des engins qui viennent de débarquer. Elle incorpore aussi le Panzer-Abteilung 190, la première unité blindée allemande arrivée en Tunisie en novembre 1942, de sorte qu'elle retrouve une dotation honorable de 91 Panzer[661]. À son arrivée en Tunisie, les effectifs de la Panzerarmee germano-italienne sont de 30 000 combattants allemands et 50 000 Italiens. Rommel ne dispose plus que de 130 chars, dont seule la moitié est opérationnelle, 180 canons antichars et 1 400 mitrailleuses.

14.

UN NOUVEAU FRONT EN TUNISIE : LES VÉTÉRANS DE L'AFRIKAKORPS FACE AUX AMÉRICAINS

L'OPÉRATION TORCH ET L'OUVERTURE D'UN SECOND FRONT EN AFRIQUE DU NORD

Le 8 novembre 1942, l'opération Torch, le débarquement allié en Afrique du Nord, constitue un tournant majeur de la Seconde Guerre mondiale. Alors que Rommel entame sa longue retraite depuis El-Alamein, décision est prise d'ouvrir un nouveau front en Afrique du Nord. Estimant que la puissance de la Wehrmacht sur le continent européen rend trop hasardeuse toute offensive d'envergure en France à cette date, Winston Churchill a convaincu le président Roosevelt de la nécessité d'intervenir en Méditerranée. La victoire remportée par Rommel à Tobrouk et la menace que son avance en Égypte fait planer sur le Moyen-Orient pèsent dans la décision de Roosevelt de s'aligner sur les positions de Churchill. Les conséquences stratégiques de l'arrivée de Rommel en Égypte sont immenses : les États-Unis accordent désormais une importance immédiate à cette région du monde[662]. De fait, les stratèges du Pentagone, Marshall, le commandant en chef de l'US Army, et Eisenhower, un de ses principaux collaborateurs, bien qu'ils préconisent de frapper le Reich directement à travers la Manche, reconnaissent l'importance du théâtre des opérations du Moyen-Orient[663]. La conjoncture est dramatique pour les Alliés : la chute de Tobrouk et la bataille d'El-Alamein décident de l'opération Torch. Le commandement en est confié au général Eisenhower. Officier brillant, il se

distingue par ses compétences d'organisateur et de stratège, ainsi que par ses qualités humaines. Peu après Pearl Harbor, Marshall l'a appelé à ses côtés à Washington pour diriger la War Plans Division, un poste clé où sont définis et mis au point les grands axes stratégiques de la guerre.

Le plan Torch prévoit des débarquements anglo-américains au Maroc et en Algérie, à Casablanca, Oran et Alger. Une attaque simultanée sur Tunis et Bizerte est écartée en raison de la concentration des forces aériennes ennemies en Sicile et en Sardaigne. L'état-major allié craint qu'un débarquement en Tunisie n'occasionne des pertes navales sensibles. Certes, l'amiral Lumley Lyster, qui commande l'escadre de porte-avions affrétés pour Torch, suggère bien de préparer une force de 5 000 hommes sur Malte et de les transporter en Tunisie à bord de bombardiers préparés à cet effet à la première opportunité. Mais cette hypothèse est abandonnée de même que toute idée d'assaut direct en Tunisie, bien que la nécessité de s'emparer de Bizerte et de Tunis soit une évidence stratégique pour l'état-major allié. On estime cependant que la prise de contrôle de la Tunisie depuis la tête de pont assurée en Algérie ne doit pas poser de difficultés insurmontables. L'assaut de territoires dépendant de la France ne va cependant pas sans poser de sérieux problèmes politiques. Les instructions du gouvernement de Vichy concernant l'Afrique du Nord sont claires : « Se défendre contre un adversaire d'où qu'il vienne[664] ! » De tels ordres augurent de débarquements difficiles pour les forces alliées. Le général Noguès, résident général au Maroc, fidèle au Maréchal, entend bien y obéir. De fait, le 8 novembre, les débarquements alliés doivent faire face à une défense résolue des forces françaises. Les combats ne prennent fin que le 10 novembre.

Le bilan humain de Torch est tragique puisque se sont affrontées des armées qui vont finalement faire cause commune contre l'Axe. Les Alliés ont 550 tués et disparus, 70 avions abattus, une centaine de petits bâtiments détruits et un certain nombre de grands navires endommagés. Les Français ont perdu 1 500 morts, des milliers de blessés, 18 bâtiments de surface et 14 sous-marins. Comme en Syrie et à Madagascar, l'impéritie des hauts responsables civils et militaires français est ici encore mise en exergue et dénote, contrairement à un de Gaulle ou un Leclerc, leur étroitesse de vue et leur incapacité à saisir le sens des événements. Alors que les combats font rage pendant plusieurs jours face aux Alliés, l'armée d'Afrique porte la lourde responsabilité de ne pas s'opposer militairement le 9 novembre à l'arrivée des premiers contingents allemands puis italiens en Tunisie. Le

11 novembre, en France, la zone libre est envahie. Les parachutistes anglais attendent de connaître le lieu de leur intervention : la prise d'un aérodrome à Djidjelli si les Français s'opposent aux débarquements de Torch ; un atterrissage sur le terrain d'aviation de Bizerte dans le cas contraire[665]. Ce sera Djidjelli… La confusion est à son comble dans les rangs français, particulièrement jusqu'à l'armistice du 10 novembre au Maroc et en Algérie. Le témoignage de l'amiral Derrien, commandant de la base navale de Bizerte, exprime le profond désarroi qui s'empare alors des autorités civiles et militaires françaises en ces heures tragiques : « Le 8 novembre, nous combattons tout le monde. Le 9 novembre, nous combattons les Allemands. Le 10 novembre, nous ne combattons personne. Le 10 novembre, midi, nous combattons les Allemands. Le 11 novembre, nous ne combattons personne. » Ces lignes, écrites à chaud, illustrent bien l'ambiguïté des positions françaises[666].

L'opération Torch a réussi, mais les Alliés sont à 600 kilomètres de Tunis. Hitler confie la tête de pont de Tunisie au maréchal Kesselring. Ce choix judicieux va s'avérer désastreux pour les Alliés, car Kesselring ne manque ni d'énergie ni de talent. La réaction de Hitler et de Kesselring est prompte et permet l'établissement d'une solide tête de pont en Tunisie où se déploie le XC. AK (Armee-Korps), confié au général Nehring, l'ancien commandant de l'Afrikakorps blessé à Alam Halfa en août 1942 et qui rentre de convalescence. Sensiblement renforcé, le XC. AK devient rapidement la 5. Panzerarmee placée sous le commandement du général von Arnim, Nehring étant finalement jugé trop pessimiste. Arnim, officier hautain et typiquement prussien, est un spécialiste des Panzer qui a successivement commandé une division puis un corps d'armée blindé sur le front de l'Est. Le 17 novembre, les Américains tirent leur première salve d'artillerie contre la Wehrmacht vers Medjez el-Bab, sans avoir aperçu un seul Allemand[667]. Fin novembre-début décembre 1942, après une avance prometteuse vers Tunis et alors que Rommel et son armée sont encore à Mersa el-Brega, les premières tentatives des Alliés pour s'emparer de la Tunisie se soldent par de coûteux échecs. Contre toute attente, ils doivent se préparer à mener une campagne difficile : il leur apparaît d'emblée que la route menant à Tunis sera plus longue qu'escompté.

Il faut dire que l'effort de guerre de l'Axe est conséquent. Un flot de matériel, de combattants et de troupes auxiliaires germano-italiens se

déverse en Tunisie alors que les unités destinées à l'origine à renforcer Rommel sont détournées vers cette nouvelle menace. En novembre 1942, 70 000 soldats germano-italiens sont convoyés en Tunisie par mer ou par voie des airs en l'espace de trois semaines. En tout, l'Axe expédie sur le nouveau front tunisien pas moins de 175 000 hommes et 550 blindés (dont 254 Panzer) entre novembre 1942 et janvier 1943. Les moyens aériens engagés par la Luftwaffe et, dans une moindre mesure, par la Regia Aeronautica sont également importants. Comme en Égypte et en Libye, la logistique est le talon d'Achille des forces de l'Axe. Ravitailler ces forces implique évidemment d'emprunter les voies maritime ou aérienne. L'issue de la bataille qui se déroule sur mer est étroitement liée à celle des opérations en Tunisie. En janvier 1943, un quart du ravitaillement à destination des forces de l'Axe en Tunisie est envoyé par le fond. Le ravitaillement de la Tunisie coûte *in fine* aux Italiens 243 navires de transport, 242 autres bateaux étant par ailleurs endommagés.

Alors que le Führer a toujours envoyé des renforts à Rommel avec parcimonie, la revue des unités destinées à Arnim paraît étonnante. Pour ce qui concerne les effectifs allemands, cette nouvelle armée finit par aligner la 10. Panzer-Division, la 21. Panzer-Division (cédée par Rommel), la division von Broich/von Manteuffel (amalgame d'unités allemandes et italiennes dont le régiment de Fallschirmjäger Barenthin), la division « Herman Goering » (certaines de ses composantes demeurent en Sicile ; mais elle inclut des Panzer et les premières unités de Fallschirmjäger envoyées en Tunisie), la 334. Infanterie Division (formée à l'automne 1942, elle comprend un régiment de chasseurs alpins), la 999. Leichte-Afrika Division (unité pénale dont les membres se voient offrir une chance de se réhabiliter), les 501. puis 504. Schwere Panzer-Abteilungen alignant les 31 premiers Tiger engagés contre les Alliés (chars lourds très supérieurs aux Sherman), le Werfer-Regiment 71 doté de Nebelwerfer (lance-fusées multitubes) et la 20. Luftwaffe-FLAK-Division. En effet, devant l'impérieuse nécessité d'assurer la protection des ports et des unités face à l'aviation alliée, les pièces de FLAK sont engagées en nombre en Tunisie : pas moins de 24 batteries de FLAK lourde sont expédiées à la 5. Panzerarmee, soit 96 canons de 88 mm en théorie. Deux nouveaux antichars promis à une brillante carrière font leurs premières : le Pak 40 (l'un des meilleurs canons antichars du conflit en 80 exemplaires selon les sources anglaises[668]) et le FLAK 41 (25 sont en ligne en mars 1943). Arrivés dès

novembre 1942 en Tunisie, les Italiens comptent plusieurs unités au sein de la 5. Panzerarmee en janvier 1943 : 10e régiment de Bersaglieri, 1er bataillon de parachutistes, brigade navale San Marco, division d'infanterie Superga, 50° Brigata Speciale, groupe de reconnaissance blindé Lodi, colonne Lequio de la division Aosta, 15e bataillon de chars, artillerie et automoteurs Semovente en provenance des divisions Superga et Centauro… Ces deux dernières forment le 30e corps du général Sogno.

Hitler, pour qui toute idée de repli est inconcevable, doit bientôt faire face au désastre qui s'abat sur la Wehrmacht à Stalingrad (où la 6. Armee est encerclée fin novembre 1942), mais il refuse de céder le moindre terrain aux Alliés en Méditerranée. En dehors de considérations politiques, mais pour des raisons stratégiques, il lui faut retarder autant que possible un débarquement allié sur le continent européen. De ce point de vue, la campagne de Tunisie est un relatif succès. Si Hitler est critiqué pour n'avoir pas envoyé à Rommel devant El-Alamein, ou mieux dès 1941, ne serait-ce qu'une partie des renforts expédiés finalement en Tunisie alors que la défaite semble inévitable, c'est faire peu de cas des difficultés logistiques accrues que cela aurait engendré sur une route maritime menacée par Malte. La tête de pont de Tunisie, qui suppose un trajet en mer beaucoup plus court, a de surcroît le mérite d'être sous la couverture des escadrilles déployées en Sicile. Par ailleurs, l'intervention allemande en Tunisie est facilitée parce qu'on considère qu'un débarquement en France étant peu probable dans l'immédiat (les Américains sont déployés), il n'est pas nécessaire d'y laisser des forces importantes.

Hitler réagit en fait selon les mêmes motifs qui l'avaient poussé à une première intervention en Afrique en 1941 : il est inconcevable que le IIIe Reich concède le contrôle des côtes africaines aux Alliés en raison des menaces que cela fait peser sur le flanc sud de l'Europe, en particulier sur l'Italie. Hitler doit absolument prévenir l'éventuel effondrement de cette dernière. La décision de combattre l'ennemi en Afrique plutôt que de mettre en défense l'intégralité des côtes méditerranéennes de l'Europe fait donc sens[669]. Si les forces de l'Axe parviennent à contenir les Alliés et à garder une tête de pont en Tunisie, ils réussiront à conserver le contrôle de la Méditerranée centrale. Le détroit de Sicile entre leurs mains, Hitler et Mussolini pourraient tenir hors de portée des Alliés les plages du Sud de

l'Europe. C'est ce qui explique la campagne de Tunisie et les sacrifices consentis alors que la situation est dramatique en Union soviétique[670]. Comme en 1941, Hitler ne combat pas en Méditerranée pour gagner mais plutôt pour ne pas perdre.

Les forces de l'Axe sont donc solidement implantées en Tunisie. Elles ont su contrer avec célérité les Alliés. Il reste une inconnue de taille : Rommel et son armée parviendront-ils à rallier à temps la 5. Panzerarmee et les forces de l'Axe auront-elles la capacité de maintenir à long terme leur tête de pont en Tunisie ?

Kesselring doit s'assurer du Sud de la Tunisie afin de permettre la liaison avec les forces de l'Axe encore présentes en Libye. À l'extrême sud du front tunisien, les parachutistes américains du 509th Parachute Infantry Regiment commandés par le colonel Raff s'emparent de Gafsa le 17 novembre après avoir été largués en Algérie, près de Youks-les-Bains, dans les environs de Tébessa. L'occupation de Gafsa est primordiale car elle permet de tenir les montagnes qui dominent la région de Gabès, où Rommel espère ramener son armée en retraite et établir une ligne défensive. Toutefois, un mouvement en pince de colonnes blindées italiennes oblige les Américains à se replier sur Fériana. Sousse, Sfax et Gabès sont occupées par les Allemands. Gabès est pris par 300 Fallschirmjäger renforcés ensuite par deux bataillons italiens en provenance de Tripoli. N'osant pas intervenir, les Français abandonnent la position à l'ennemi avant que les parachutistes américains du colonel Raff ne puissent menacer cette localité essentielle aux lignes de communication adverses. Le 22 novembre, Sbeïtla est prise à son tour par des blindés allemands. Les Italiens chargés de défendre ce carrefour sont toutefois repoussés par les parachutistes américains, plus chanceux que devant Gabès[671]. Kesselring, qui doit impérativement garder le gros de ses forces pour assurer la défense de Tunis et de Bizerte, est donc parvenu à contrôler les points névralgiques dans le secteur sud. Les communications avec la Libye et la Panzerarmee en retraite sont donc assurées. Le 3 décembre, l'Agence Reuter annonce pourtant, de façon erronée, que des forces américaines et françaises ont atteint la côte entre Sfax et Gabès[672].

Cette tête de pont germano-italienne est le point de départ d'une difficile campagne qui va opposer la Wehrmacht et les forces italiennes aux alliés occidentaux en Tunisie. Résolu à tenir l'Afrique à tout prix, Hitler

condamne un million d’hommes de part et d’autre à six mois d’une terrible confrontation en Tunisie.

UN NOUVEAU CHAMP DE BATAILLE[673]

Le terrain sur lequel vont se dérouler les affrontements de la campagne de Tunisie est sensiblement différent du désert égyptien et libyen. La densité de population y est plus importante. Le relief, très montagneux, est couvert d’une végétation de type méditerranéen. Les champs et les vergers, notamment d’oliviers, ne sont pas rares. Avec le printemps, les fleurs tapissent le sol. En certains endroits, ce sont des broussailles qui, atteignant parfois la poitrine, entravent la marche. Ces caractéristiques expliquent en partie la configuration des premiers combats.

La vallée de la Medjerda présente un relief très contrasté puisqu’elle peut se réduire à une gorge très étroite ou bien atteindre une vingtaine de kilomètres de large. C’est dans cette vallée que se situe l’important carrefour routier de Medjez el-Bab. Le sol crayeux se transforme rapidement en boue épaisse après la pluie. Les vallées sont souvent parcourues d’oueds (ou wadis) asséchés, ces lits de rivière constituant autant d’obstacles à la progression des véhicules ; après la pluie, ils peuvent se muer en de furieux torrents emportant tout sur leur passage. Ces oueds, ainsi que les dépressions, offrent l’avantage évident de pouvoir s’y dissimuler en cas de combat, ou d’en faire des zones d’interdiction en les prenant sous un tir en enfilade pré-ajusté.

Les pistes sont rapidement défoncées et les rares routes convergent inévitablement vers d’étroits défilés. La rareté des routes n’est pas sans répercussions tactiques importantes. Il est impossible aux formations motorisées de se déployer à travers champs lorsque le sol est détrempé par la pluie, sous peine de voir nombre de véhicules s’enliser. Cela facilite en revanche grandement la tâche des défenseurs, puisque les axes d’attaque sont quasiment obligés. Les ponts ne sont en outre pas toujours adaptés aux engins militaires lourds et peuvent être minés très facilement.

Le climat est méditerranéen, mis à part sur les marches désertiques du Sud du pays où il est beaucoup plus aride. L’hiver y est très pluvieux. Au cours de la campagne, les pluies ont persisté de façon inhabituelle jusqu’au mois d’avril. Les combattants ont donc dû subir la pluie, la boue et le froid

au cours de cet hiver 1942-1943, facteurs qui aggravent considérablement la misère du soldat.

À l'extrême nord du front tunisien, le relief est dominé par des collines relativement élevées. Nombreuses seront les éminences âprement disputées qui constitueront les pivots de systèmes défensifs. Pour l'assaillant, négliger les hauteurs peut s'avérer fatal, une évidence que nombre de vétérans de la guerre du désert germano-italiens et britanniques ont oublié après le relief infiniment plat du désert égyptien et libyen. Les unités légères, et surtout les troupes françaises, peu motorisées mais disposant de bêtes de bât en grand nombre, sont beaucoup plus à l'aise dans un relief si montagneux.

La plaine de Tunis s'étend au sud et au sud-est de la vallée de la Medjerda. Un peu plus au sud, le relief tunisien est marqué par deux dorsales montagneuses. De modestes massifs alternent avec des reliefs tabulaires bordés de falaises. La dorsale orientale s'étire de Pichon à Maknassy avant d'obliquer vers le sud-est pour atteindre les lacs salés. À l'est, la trouée qu'offre la petite plaine côtière qui fait suite est fermée par la ligne « Mareth », zone de fortifications édifiées par les Français pour se prémunir de toute agression en provenance de la Libye italienne. À l'ouest de cette dorsale, une seconde dorsale plus élevée, la dorsale occidentale, s'étend du nord au sud du djebel Zaghouan à Fériana. Les dorsales ne peuvent être franchies qu'en de rares passages : les cols de Djeloula, la passe de Pichon, celle de Fondouk, le col du Faïd et celui de Maknassy. Ces quelques passes muletières et les cols sont facilement défendables et un assaut pour s'en rendre maître ne peut que s'avérer coûteux. La topographie favorise donc le défenseur établi en Tunisie.

Au sud-est, la plaine de Kairouan, large d'une vingtaine de kilomètres, et sa route principale représentent une voie de communication essentielle et aisée entre le Nord et le Sud du pays. Pour pouvoir l'emprunter, il est impératif de contrôler les cols de la dorsale orientale. En direction du nord, à partir de Sousse et de Sfax, le terrain est largement recouvert d'oliveraies. À l'inverse, le désert domine au sud de cette ligne. Comme en Libye et en Égypte, ce n'est pas une immense étendue de sable (les ergs) que beaucoup imaginent : on y rencontre au contraire de nombreux plateaux, le paysage désolé est ponctué de rochers ou couvert de caillasse. Quelques reliefs plus ou moins remarquables, souvent d'importance cruciale au combat, rompent la monotonie des lieux. Les lacs salés, à Mersa el-Brega en Libye ou près de Gabès en Tunisie, sont de vastes étendues planes absolument impropres

pour les véhicules, formant ainsi des barrières infranchissables avec lesquelles les chefs de guerre doivent compter.

LE COL DU FAÏD : L'AFRIKAKORPS BOUSCULE LES FRANÇAIS[674]

Arnim est conscient que les succès remportés en novembre et décembre ne suffisent pas à assurer la tête de pont de la 5. Panzerarmee. Celle-ci manque en effet singulièrement de profondeur stratégique et il serait judicieux de s'emparer de plusieurs cols et sommets des montagnes tunisiennes. Les Allemands contrôlent déjà les cols du nord, notamment les positions de Jefna et de *« Longstop Hill ».* Arnim envisage un temps de mener une puissante attaque pour reprendre Medjez el-Bab, mais les intempéries de janvier et la menace qui pèse sur son flanc sud, où les liaisons avec l'armée de Rommel en retraite sont mal assurées, l'amènent à se raviser. Il décide donc de frapper dans le Sud-Ouest de la Tunisie, dans un secteur défendu par les Français, à la jonction avec le 5th Corps britannique, espérant ainsi repousser loin en arrière la ligne de front. En raison de l'insuffisance en moyens antichars des troupes françaises, le Kampfgruppe Weber bouscule les unités qui lui font face dès le 18 janvier, premier jour de l'offensive Eilbote I. Une contre-attaque blindée américaine le 22 janvier est difficilement repoussée par le Kampfgruppe Lüder, doté de Tiger. Les Allemands, qui ne déplorent la perte que de 5 Panzer, revendiquent 4 000 prisonniers et 24 chars, 52 canons et 228 véhicules détruits ou capturés. L'offensive Weber a atteint ses objectifs : agrandir la tête de pont germano-italienne et contrôler d'importantes crêtes montagneuses. Sans les difficultés rencontrées en matière de ravitaillement et de communication radio, nul doute que Weber aurait fait mieux encore. Il est évident, à la lumière des derniers affrontements, que si l'armée française ne manque pas de courage, il est devenu impératif de renouveler son matériel frappé d'obsolescence. Son rééquipement complet dans les plus brefs délais est donc la condition du maintien en ligne, à un niveau opérationnel acceptable, des soldats français. Ce 27 janvier, l'armée française a déjà perdu 4 880 tués et blessés et 3 509 disparus depuis le début de la campagne de Tunisie. Le 28 janvier, une attaque germano-italienne échoue face à la 36th Brigade dans le secteur de Pont-du-Fahs.

Pour parfaire leur opération, il reste aux Allemands à s'emparer du col du Faïd, ce sera l'opération Eilbote II. Le 30 janvier, la 21. Panzerdivision, que Rommel a dépêchée en Tunisie pour rejoindre la 5. Panzerarmee, lance une attaque ayant pour objectif les cols du Faïd et du Rebaou, qui commandent plusieurs axes stratégiques. En effet, depuis le col du Faïd, les Alliés sont en mesure de menacer Sfax et la route côtière et, partant, les liaisons entre la 5. Panzerarmee d'Arnim et la 1. Deutsche-Italienische Panzerarmee de Rommel. L'offensive est menée par le Kampfgruppe Pfeifer qui fixe les unités françaises par un assaut frontal tandis que le Kampfgruppe Grün esquisse un enveloppement par le flanc sud. Le 2e régiment de tirailleurs algériens est débordé en dépit de l'intervention de l'USAAF. Les défenseurs parviennent néanmoins à tenir tout au long de la journée. Mais, selon le plan prévu par Arnim, les Allemands prennent les Français à revers le lendemain, 31 janvier, et s'emparent du col du Faïd en début d'après-midi.

Les dispositions prises par les Alliés prévoient que les Américains soutiendront les Français du général Welwert avec le CCA (Combat Command A : un groupement tactique de division blindée américaine) de McQuillin. Alors que Welwert ne voit venir aucun soutien ce 30 janvier, il va trouver McQuillin qui ne reçoit en fait que tardivement de ses supérieurs l'ordre de venir en aide aux Français au col du Faïd sans pour autant affaiblir les défenses à Sbeïtla et au nord-ouest de celle-ci. N'envoyant d'abord qu'une faible reconnaissance, les Américains sont pris à parti par la Luftwaffe et remettent leur intervention au lendemain. Les contre-attaques américaines, mal coordonnées, échouent toutes face aux vétérans de l'Afrikakorps. L'intervention du CCA, soit 100 chars, 18 canons, 12 Tanks Destroyers et 1 000 fantassins[675], ne permet pas de rétablir la situation. Pour son premier combat, une compagnie blindée lance une attaque frontale et donne ainsi tout droit dans le piège antichar ennemi[676]. Ce même jour, le CCC de Starck quitte Gafsa vers Faïd avant d'être détourné sur Maknassy, car Fredendall – le chef du IInd US Corps – pense alors que tout se déroule au mieux à Faïd. Or une intervention de la force conjuguée de ces deux unités américaines aurait peut-être pu changer la donne. Pendant ce temps, les Allemands poursuivent leurs succès. Le 1er février, le col de Rebaou, qui double la passe du Faïd au sud, tombe à son tour. L'offensive de l'Axe a atteint son but : tous les cols de la dorsale sont entre les mains des troupes

germano-italiennes. Les Américains subissent 210 pertes et les Français ont 904 tués et disparus[677]. Ces attaques sont la preuve de l'incapacité des troupes françaises à se défendre efficacement contre les Panzer. Giraud est furieux de la lenteur et du manque de punch de la contre-attaque américaine, piètrement menée à ses yeux[678]. La 1st US Infantry Division, « Big Red One », est donc envoyée en soutien du XIXe corps de Koeltz.

Les Allemands relèvent que les Français ont défendu leurs positions avec acharnement et qu'une excellente impression militaire se dégage des prisonniers. En revanche, les Américains sont jugés sans expérience et très mal encadrés. Gerhard Weidelener, tankiste d'une compagnie de la 15. Panzer temporairement rattachée à la 21. Panzer, note dans son journal de bord : « On pouvait remarquer qu'il [le soldat américain] ne comprenait pas grand-chose sur la manière de mener une guerre[679]. » Ils font aussi preuve d'amateurisme et envoient des messages radio en clair[680]. Abondant en ce sens, Anderson, en accord avec Eisenhower, enjoint Fredendall d'arrêter toute offensive, jugeant les troupes américaines par trop inexpérimentées et impressionnables[681]. Qui plus est, l'attitude de Fredendall, qui lance des opérations sur Sened et Maknassy tandis que les Français se font étriller, laisse Eisenhower dubitatif quant à ses qualités de commandement[682].

LE PLAN DE ROMMEL

L'arrivée en Tunisie, sur la ligne « Mareth », de la Panzerarmee germano-italienne modifie les données de la campagne. La tête de pont de l'Axe est certes étroite, mais les Germano-Italiens peuvent désormais combiner leurs forces pour lancer une offensive où ils le désirent sur l'ensemble du front tandis que la 8th Army et la 1st Army demeurent encore séparées, l'ennemi étant entre les deux. Rommel, enfin parvenu en Tunisie, met au point un plan ambitieux visant à contraindre les forces alliées à se retirer en Algérie après, espère-t-il, leur avoir infligé une sérieuse défaite. Le 4 février, il soumet son plan à Kesselring, à Arnim et aux Italiens. Il est déterminé à frapper l'extrémité sud du front tunisien avant que Monty n'ait concentré ses forces face à la ligne « Mareth » pour ensuite se retourner contre la 8th Army. Mettant à profit les lignes de communication intérieures dont bénéficient les forces de l'Axe, Rommel propose donc de lancer une attaque conjointe des deux armées germano-italiennes, et avant tout parer à la menace de coupure des communications entre ses deux armées. Devant la

lenteur de la 8th Army et la nécessité dans laquelle elle se trouve de reconstituer ses stocks, il estime qu'il bénéficie d'un délai suffisant pour lancer une offensive d'envergure[683]. Il suggère une attaque par Gafsa et Sbeïtla en direction de Tébessa, en Algérie, qui supprimerait la menace que font peser les Américains sur les arrières de la Panzerarmee Afrika et permettrait d'envisager une exploitation décisive vers Bône. Son idée est d'infliger des pertes aux Alliés tout en s'assurant de meilleures positions défensives. Il sera plus ambitieux après les succès initiaux de son offensive[684]. Kesserling, qui espère redorer le blason de la Wehrmacht alors que la 6. Armee de Paulus vient de succomber à Stalingrad[685], partage son avis et transmet la proposition de Rommel au Commando Supremo qui accepte l'opération. Il n'est pas impossible qu'il ait lui-même conçu la manœuvre attribuée au seul Rommel[686]. Toutefois, les Italiens et Arnim estiment que l'objectif majeur doit être la destruction des forces alliées et non la conquête de nouveaux territoires. Ils pensent en effet que les forces de l'Axe en Tunisie ne disposent ni des munitions ni du carburant nécessaires pour entreprendre l'offensive préconisée par Rommel.

Il reste à régler le problème du commandement. Kesselring souhaite confier la direction des opérations à Rommel, qui est de toute façon le seul maréchal en Afrique, mais le Commando Supremo est réticent, jugeant la retraite du Renard du désert à travers la Libye un peu trop précipitée et faite au détriment des intérêts italiens. Il est donc décidé, bien maladroitement, que les deux commandants d'armées mèneront leurs opérations indépendamment tout en coordonnant leurs actions. La 5. Panzerarmee doit frapper en premier à partir du col du Faïd avec les 10. et 21. Panzer-Divisionen (202 Panzer), placées sous le commandement du général Ziegler. L'opération est baptisée Frühlingswind (Vent de printemps). Deux jours plus tard, c'est au tour d'un Kampfgruppe de l'Afrikakorps, organisé autour d'unités de la 15. Panzer-Division, la 1. Luftwaffe Jäger Brigade (l'ancienne brigade Ramcke) et de la 164. Leichte-Division ainsi que d'unités de la Centauro, soit 49 chars, dont 26 Panzer, commandés par le général von Liebenstein, d'attaquer un peu plus au sud, dans le cadre de l'opération Morgenluft (Air du matin).

Les Allemands ont devant eux le IInd US Corps du général Fredendall, démesurément étiré sur 150 kilomètres de front. Eisenhower voulait faire monter en ligne les 1st, 9th et 34th US Infantry Divisions tout en gardant la 1st US Armored Division en réserve, mais les revers subis par les Français

en janvier ont provoqué une dispersion des forces américaines utilisées pour corseter les troupes françaises trop faibles pour assumer correctement la défense de la partie centrale du front tunisien[687]. Fredendall a négligé de constituer une réserve tactique suffisante et maintient de nombreuses unités en première ligne, avec l'idée de pouvoir ainsi lancer des attaques locales de faible envergure. Inquiet de ces dispositions, Eisenhower enjoint Anderson et Fredendall de regrouper la 1st Armored Division en arrière du front afin de disposer d'une réserve. Mais l'offensive allemande survient avant la mise en œuvre de cette disposition[688]. Une dernière inspection d'Eisenhower dans le secteur de Kasserine et de Sidi Bou Zid, le 13 février, la veille de l'attaque allemande, inquiète le général, consterné par le manque de professionnalisme de ses hommes et les lacunes de leur système défensif. Toutefois, conformément aux usages de l'armée américaine, il ne se permet pas d'intervenir dans la répartition locale des troupes d'un subordonné auquel a été confiée une mission[689]. En outre, lui-même manque d'expérience en tant qu'officier de terrain. S'attendant à une attaque, les Américains de la 1st Armored Division du général Ward (285 chars[690]) fortifient Sidi Bou Zid et ses flancs, les djebels Lessouda et Ksaira, occupés par des bataillons de la 34th US ID. Ces bataillons, appuyés par des blindés, doivent ralentir l'ennemi suffisamment longtemps pour permettre une contre-attaque des blindés américains. Leurs positions sont pourtant vulnérables car assez faciles à isoler. Fredendall dispose en outre de la division de marche de Constantine du général Welwert et de quelques autres unités américaines.

Anderson, concentré sur sa future offensive en direction de Tunis, s'inquiète des capacités de ses forces dans les secteurs central et méridional en raison des piètres performances des unités américaines et de l'équipement par trop désuet des Français. Il donne l'ordre à Koeltz et à Fredendall de préparer des plans de repli sur la dorsale occidentale en cas d'offensive ennemie d'envergure[691]. Les unités cantonnées dans le secteur de Sidi Bou Zid pensent que le principal effort ennemi se portera vers le col de Fondouk – à tort, ce projet du général von Arnim a finalement été décliné par le Commando Supremo[692]. Mockler-Ferryman, à la tête du renseignement allié, commet une erreur de taille qui lui coûtera son poste.

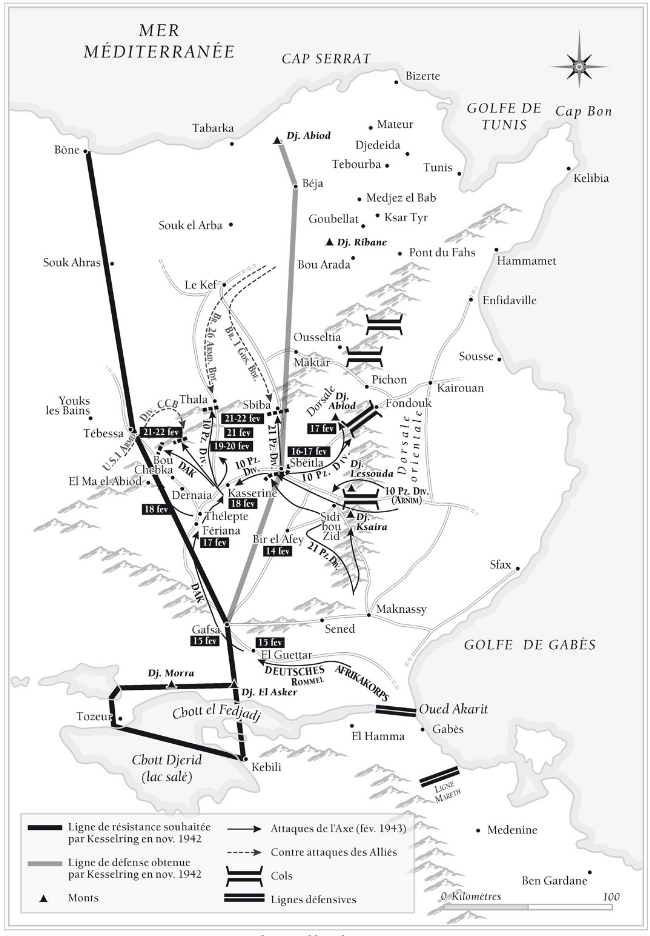
Enfin, la personnalité même du chef du IInd US Corps pose problème. En effet, Fredendall occupe un poste que Ward convoitait et estimait mériter, ce qui augure mal de la suite des relations entre les deux hommes.

Bien que le premier ait la réputation d'être un officier résolu et efficace, force est de constater qu'il n'est pas en mesure d'inspirer confiance ni de diriger avec efficacité un corps d'armée alors qu'il s'enterre à distance du front dans un complexe souterrain édifié aux alentours de Tébessa par le génie au détriment de travaux autrement plus importants en première ligne. Qui plus est, Fredendall use dans ses messages d'un jargon difficile à interpréter et ponctué d'apophtegmes agressifs. Pis encore, l'homme ne sait pas déléguer, ce qui a déjà conduit aux déconvenues des Français au cours de la seconde semaine de janvier 1943. Il s'implique beaucoup dans le dispositif de la 1st US Armored, au grand dam de Ward, d'autant que ce dernier doit déjà composer avec Robinett et son CCB qui se comporte quasiment en unité indépendante. C'est donc avec un tel personnage aux commandes que s'abat sur le IInd US Corps l'offensive allemande.

L'AFRIKAKORPS FRAPPE LES AMÉRICAINS

Le 12 février 1943 marque le deuxième anniversaire de l'arrivée de Rommel sur le sol africain : pour fêter l'événement, la fanfare du régiment blindé de la 15. Panzer joue *Panzer Lied*, hymne des Panzer, en l'honneur du *Feldmarschall*[693]. L'offensive Frühlingswind est déclenchée deux jours plus tard[694]. Une tempête de sable opportune aide les Allemands à dissimuler leur progression vers les lignes américaines et leur assure la surprise tactique. La 10. Panzer-Division attaque au nord du djebel Lessouda, dont les défenses sont vite réduites. La 21. Panzer-Division (renforcée par une compagnie de chars de la 15. Panzer) attaque pour sa part depuis le sud, esquissant ainsi une manœuvre d'enveloppement. Le CCA en réserve à Sidi Bou Zid, intervient alors vers le djebel Lessouda mais, pris à partie par les Panzer, dont des Tiger, et des pièces 88 mm, les Américains commandés par le lieutenant-colonel Hightower enregistrent la perte de 44 chars, 59 blindés et 26 canons. Seuls 7 chars moyens américains sur les trois compagnies engagées ont échappé au carnage. Les Allemands, soutenus par une Luftwaffe très présente, ne déplorent que des pertes très légères. À titre d'exemple, la 8e compagnie du Panzer-Regiment 8, disposant de 35 véhicules, ne compte aucune perte humaine ou matérielle et revendique la destruction de 24 Sherman[695]. Arnim et Ziegler, qui dirige l'opération, restent sourds aux recommandations de Rommel qui préconise une exploitation vers Sbeïtla la nuit même. Les deux officiers ont déjà en tête un

futur redéploiement vers Pichon et non la poursuite des opérations plus avant vers l’ouest.



8. La bataille de Kasserine

Le lendemain, Fredendall lance le CCC de Starck en contre-attaque dans le secteur du djebel Hamra pour dégager les GI isolés sur les djebels Lessouda et Ksaira et reprendre Sidi Bou Zid. Sous-estimant les effectifs ennemis et pensant affronter 60 Panzer, les Américains considèrent que l’engagement du seul CCC, rejoint par le 2nd Battalion du 1st Armored Regiment du colonel Alger (54 chars), suffira pour emporter la décision. Les Sherman se déploient comme à la manœuvre : l’infanterie sur half-tracks en second échelon et l’artillerie et les Tanks Destroyers sur les flancs. La belle ordonnance des troupes américaines ne va pas faire long feu. La progression est quelque peu désorganisée par les nombreux oueds qu’il faut franchir[696]. Pilonnés par l’artillerie et les Stukas, qui ne causent que peu de dégâts mais ralentissent l’avance et sèment la confusion, les fantassins et les tankistes américains se trouvent rapidement en très mauvaise posture quand apparaissent les Panzer de la 10. Panzer au nord et ceux de la 21. Panzer au

sud – les pièces antichars allemandes ont laissé avancer les tanks américains sans ouvrir le feu. Le piège est imparable. « J’ai donné le meilleur ordre de ma vie […]. Les Américains ne pouvaient pas repérer nos blindés avec le soleil. Cela a tourné au désastre pour l’ennemi quand j’ai ordonné d’ouvrir le feu à volonté à une distance de 500 mètres », se souvient l’*Hauptmann* Rohr, le commandant du 1er bataillon du Panzer-Regiment 5[697]. L’infanterie doit fuir en toute hâte pour échapper à l’encerclement. En outre, des 88 mm astucieusement dissimulés dans un champ d’oliviers surprennent les Américains. Assaillis de toutes parts, les blindés sont la proie d’un carnage : seuls 4 Sherman en réchappent sur les 66 engagés ; 130 autres véhicules et 9 canons automoteurs sont également détruits d’après les estimations de la 1st US Armored Division[698].

Les fantassins américains de la 34th US Infantry Division sont laissés à leur sort dans les djebels Lessouda et Ksaira. Ils n’ont d’autre alternative que de se rendre ou de tenter la fuite vers l’ouest à travers les lignes allemandes. Le *Major* Moore et 300 hommes sur les 650 encerclés au djebel Lessouda y parviennent. En revanche, 1 400 hommes sont pris avec le colonel Drake dans le djebel Ksaira et à Garet Hadid. C’est sur ce désastre total que la journée du 15 février s’achève pour l’armée américaine qui a laissé 1 600 prisonniers, une centaine de chars, 57 half-tracks et 29 pièces d’artillerie. Les Allemands ont quant à eux perdu 13 Panzer et 15 canons. Maîtres du terrain, ils peuvent récupérer leur matériel endommagé et faire main basse sur les engins adverses abandonnés. Les Américains ont en l’occurrence témoigné de piètres qualités militaires : négligeant préparation et reconnaissance, ils ont attaqué sans coordination et sans imagination.

Suite à ce désastre, Ike décide de se replier sur la dorsale occidentale, ce qui suppose l’abandon de Sbeïtla, Gafsa et Thélepte. Par ailleurs, le commandement allié comprend que les Allemands lancent une offensive d’envergure dans le secteur de Sidi Bou Zid. Anderson ordonne donc un retrait général sur la grande dorsale et envoie le CCB du colonel Robinett soutenir Ward. Le CCB est alors la seule unité pleinement opérationnelle. Anderson décide aussi de réduire le secteur de Fredendall en demandant à Koeltz de descendre vers le sud. Enfin, des unités britanniques prennent position à Sbiba et Thala. Le plan d’Anderson prévoit d’axer la défense sur Sbeïtla, Fériana, puis Kasserine, dans le but de disposer de meilleures positions défensives : il n’a en effet pas encore assez de réserves pour engager l’ennemi. Il sait aussi que le temps joue pour lui : à terme, Arnim et

Rommel manqueront de ravitaillement pour prolonger les opérations et Montgomery frappera à son tour dans le dos des assaillants.

Ziegler n'attaque pourtant pas Sbeïtla après le succès remporté sur la 1st Armored Division et refuse d'avancer de nuit, comme le souhaite Rommel[699]. « Les Américains n'avaient encore aucun entraînement au combat, écrit Rommel. C'était le moment ou jamais de leur donner un sérieux complexe d'infériorité[700]. » Le manque d'allant de Ziegler empêche les Allemands d'exploiter leur succès. Par ailleurs, Arnim craint que le plan de Rommel ne les expose à une contre-attaque en force. La journée du 16 février est ainsi perdue par les forces de l'Axe. Ce répit permet aux Américains de renforcer leurs positions autour de la petite ville. Deux colonnes allemandes subissent la perte de 8 Panzer au cours d'une embuscade montée par l'arrière-garde du CCA de McQuillin. Ziegler arrive devant Sbeïtla au crépuscule du 16 février. Avec quelques Panzer, les Allemands décident de tester les défenses américaines. Dans l'obscurité, des obus tombent sur le QG et des unités du CCA en train de faire le plein. Les « bleus » de l'armée américaine sont pris de panique, d'autant que la déflagration qui accompagne la destruction de la station de pompage de l'aqueduc de Sfax est prise à tort comme le signe d'une attaque imminente. McQuillin commet alors une erreur désastreuse : il décide de transférer ses véhicules de commandement à l'ouest de la ville. Croyant à une évacuation, de jeunes soldats très nerveux se débandent et fuient vers l'ouest avec leurs véhicules ! Alors que le matériel encombre les routes, c'est revolver au poing que les officiers parviennent à rétablir le calme. Le 17 février, l'attaque commence. La défense américaine est adroitement menée par le CCB de Robinett, qui a opportunément renforcé les restes du CCA attaqué par la 21. Panzer d'Hildebrandt (69 Panzer)[701]. Camouflés et opérant à défilement de tourelle dans un oued, les Sherman et l'artillerie retardent les Panzer pendant toute la journée, couvrant le repli vers l'ouest, non sans subir des pertes, dont au moins 27 blindés[702]. Sbeïtla est abandonnée par Ward en fin de journée. Les CCA et CCC se replient sur Tébessa où ils sont rejoints le lendemain par le CCB, finalement repositionné en arrière de la passe de Kasserine, sur la route de Thala. En quatre jours, la 1st US Armored Division a perdu 2 500 soldats (essentiellement du CCA), 112 chars moyens, 10 Tanks Destroyers, 21 Howitzers et 280 autres véhicules[703]. En deux jours, les 14 et 15 février, la 34th US ID aurait perdu 3 000 hommes[704].

Liebenstein, de son côté, déclenche « Morgenluft ». Le 15 février, il s’empare de Gafsa, abandonnée sans combat sur l’ordre de Fredendall – qui suit ainsi les instructions d’Eisenhower –, puis de Fériana, où les Américains perdent au combat une douzaine de blindés et quelques canons, et enfin de Thélepte le 17. Ce même jour, Liebenstein, blessé, est remplacé par le colonel Bülowius. À Gafsa, Rommel et ses hommes sont accueillis favorablement par la population arabe, très remontée contre les Américains qui ont causé la mort de civils lorsque des habitations se sont effondrées après la destruction des dépôts de l’US Army[705]. Au sud-ouest, l’unité de protection de Rommel, sa Kampfstaffel, s’empare d’une quantité considérable de wagons chargés de phosphates ainsi que de précieuses réserves de carburant à Metlaoui. À Thélepte, 34 appareils alliés sont détruits avant l’évacuation de la base. Curieusement, dans son livre *Croisade en Europe*, Eisenhower ne semble pas considérer les pertes de l’aviation à Thélepte comme particulièrement sensibles[706]. Les soldats de l’Afrikakorps mettent la main sur 50 tonnes de carburant et de lubrifiants, une aubaine. Trois mille cinq cents soldats alliés retraitent vers l’ouest. Une compagnie américaine, ignorant l’ordre de repli, perd 75 hommes et ses 12 Tanks Destroyers[707]. Rommel se prend alors à rêver à nouveau d’une offensive en profondeur qui prendrait la 1st Army à revers. Le 17 février, il entre donc dans Fériana et Thélepte tandis que Ziegler prend Sbeïtla. Toutefois, une partie des effectifs engagés par Rommel doit reprendre la route du sud et rejoindre la ligne « Mareth ». Le Kampfgruppe de l’Afrikakorps progresse alors vers Kasserine où il rencontre les avant-gardes de la 21. Panzer-Division, mais Arnim rechigne à coopérer avec Rommel. Ce même 17 février, il envoie la 10. Panzer-Division au nord, vers Pichon et Fondouk, dans une vaine tentative pour prendre de vitesse le 19e corps français en retraite tandis que la 21. Panzer-Division demeure seule à Sbeïtla.

Une victoire décisive semble à portée de main[708]. L’inquiétude est de plus en plus vive dans le camp allié. Rommel est alors au niveau de la 21. Panzer, mais 80 kilomètres plus à l’ouest, très près des lignes de communication alliées. Dans l’autre camp, quand il arrive à Tébessa, Alexander est consterné par le spectacle qui l’attend : les Américains s’apprêtent à se replier et commencent à détruire leurs dépôts de vivres et de munitions. C’est précisément là que veut frapper Rommel : contre les

Américains et les lignes de ravitaillement alliées. Les Allemands pourraient alors espérer prendre Bône. Un tel succès obligerait les Alliés à un retrait total de Tunisie et différerait d'au moins trois mois toute contre-offensive d'Eisenhower. Arnim, soucieux de conserver la 10. Panzer, s'élève contre ce plan certes audacieux mais prometteur. Le 19 février toutefois, les directives du Commando Supremo tombent. Les Italiens refusent le plan et ordonnent au contraire à Rommel de mener une action offensive réduite sur Le Kef. Ce dernier enrage du manque de clairvoyance de ses supérieurs – « Incroyable et désastreuse myopie ! Tout notre plan est à l'eau[709] » – qui lui ordonnent de frapper bien trop près des réserves alliées. Arnim est également furieux, car il doit finalement céder à Rommel les 10. et 21. Panzer et fixer les forces alliées dans le secteur de Pont-du-Fahs afin de faciliter la manœuvre de Rommel. Arnim ne consent à mettre la 10. Panzer-Division en mouvement vers le sud que le 20 février sur ordre exprès de Kesselring. Un temps précieux a été perdu. Sans avertir Kesserling, Arnim garde en outre une partie de la 10. Panzer et tous les Tiger, une initiative déplorable qui va peser lourd sur l'offensive de Rommel. Ce dernier peut cependant reprendre l'offensive, baptisée Sturmflut. Il dispose des 21. et 10. Panzer, du Kampfgruppe de l'Afrikakorps et de la division blindée italienne Centauro. Avec ces effectifs et à la lumière des récents engagements, tous les espoirs sont encore permis. Pour atteindre Le Kef, deux possibilités s'offrent à lui : passer par Sbiba ou forcer la passe de Kasserine. Il décide d'engager le groupe de combat de l'Afrikakorps sur Kasserine pendant que la 21. Panzer se lancera sur Sbiba. La 10. Panzer reste maintenue en deuxième échelon à Sbeïtla, prête à intervenir selon l'évolution de la situation. Pour leurrer l'ennemi sur ses intentions réelles, Rommel engage en outre la Centauro renforcée par des unités allemandes en direction de Tébessa depuis Gafsa[710].

Le 19 février, Rommel attaque la passe de Kasserine[711], défendue par le lieutenant-colonel Moore avec le 26th Infantry Regiment du colonel Stark et des troupes du génie (1 450 hommes). Retranchées dans la vallée et sur les hauteurs, ces troupes sont renforcées par quelques blindés et quatre batteries d'artillerie. En retrait des positions américaines, la route de Thala est protégée par une avant-garde britannique commandée par le lieutenant-colonel Gore, soit 11 chars, des antichars et quelques pièces d'artillerie. Le reste de la 26th brigade blindée britannique du colonel Dunphie prend

position à Thala. Les mines sont nombreuses mais disposées à la hâte et souvent mal dissimulées.

La pluie et la précision des tirs de l'artillerie américaine empêchent l'attaque des Panzergrenadiere et des troupes de reconnaissance du colonel Menton de déboucher même si la panique gagne les hommes du génie de Moore. Cinq Panzer sont endommagés. Les vétérans de l'Afrikakorps se déploient dans la vallée et, dès le premier assaut, prennent le contrôle de l'importante hauteur située en avant de la passe. En sous-estimant sans doute leurs adversaires, ils négligent les sommets où les Américains ont établi leurs observatoires d'artillerie. Les combattants du Panzergrenadier-Regiment Afrika (ex-Sonderverband 288), commandés par les lieutenants Schmidt et Buchholz, parviennent à réaliser des infiltrations à travers le dispositif américain[712] et à s'emparer de quelques hauteurs à l'est de la passe avec deux compagnies. Rommel décide de forcer la passe avec la 10. Panzer-Division, mais celle-ci n'a pas encore été libérée par Arnim, d'où un nouveau contretemps alors que la rapidité d'exécution est indispensable face à un adversaire qui ne cesse de se renforcer devant Tébessa, Thala et Sbiba. De son côté, Stark voit son dispositif se renforcer et prendre de la profondeur, notamment en direction de Thala où se positionnent des blindés britanniques au cas où les défenses de Kasserine viendraient à céder. Ses hommes, épuisés, sont cependant à la limite de leur capacité de résistance.

Le 20 février, le Kampfgruppe de l'Afrikakorps, employant pour la première fois des lance-fusées Nebelwerfer, s'empare enfin du col de Kasserine en fin d'après-midi non sans le soutien efficace des Bersaglieri. Cette nouvelle arme répand la consternation parmi les Alliés. Les unités américaines sont encerclées sur le djebel Semmama et leurs véhicules sont capturés intacts. Neuf cents soldats alliés sont faits prisonniers, les survivants retraitant en désordre. Les Britanniques de la Gore Force, positionnés en retrait des Américains, offrent une résistance héroïque mais désespérée. L'unité est anéantie, de même que quatre blindés américains, non sans avoir retardé les Allemands[713]. De l'autre côté du col, une colonne américaine est également détruite par les Allemands. « L'équipement américain était prodigieux. J'avais le sentiment de beaucoup apprendre en fait d'organisation. Un point me frappa particulièrement : la standardisation des véhicules et des pièces détachées[714]. » On comprend aisément cette note envieuse d'un Rommel dont les troupes doivent se motoriser en grande

partie grâce au butin pris à l'ennemi, et palier les innombrables problèmes dus à la diversité des modèles de véhicules allemands ou provenant des pays conquis. Si le matériel capturé dans la passe de Kasserine est conséquent, les deux journées perdues pour s'emparer de ce col ont des répercussions préjudiciables puisque Tébessa et Thala sont désormais solidement défendues.

À l'heure où la Stark Force lâche la passe de Kasserine, d'autres unités alliées renforcent Tébessa, à savoir les Rangers, la 1st US Infantry Division, les CCA et le CCB de la 1st US Armored Division et une unité de reconnaissance britannique, le Derbyshire Yeomanry. En outre, la Welwert Force verrouille la passe de Dernaïa entre Fériana et Tébessa, et la Bowen Force couvre le flanc sud du dispositif américain. Les autres objectifs visés par Rommel sont aussi renforcés par Anderson puisqu'à Thala et Sbiba d'autres forces prennent position. Le 19e régiment du génie de l'armée américaine, qui a tenu un rôle essentiel dans la défense de la passe de Kasserine, s'est acquitté de sa mission au prix de 11 morts, 28 blessés et 89 disparus[715]. Eisenhower ne semble guère conscient de l'exploit puisqu'il présente la prise de la passe comme une promenade militaire pour les Allemands : « Les blindés ennemis renversèrent les défenses dressées en toute hâte à l'entrée du col[716]. »

Rommel poursuit sur deux axes : vers Tébessa et Thala, d'une part, devant Sbiba d'autre part où la 21. Panzer-Division reste engagée. Il apparaît clairement que la concentration de ses unités sur un seul axe lui aurait permis de s'emparer de Tébessa, portant par là même un coup sévère aux Alliés et retardant d'autant leur contre-offensive, bien que cela n'eût pas été de nature à bouleverser l'issue finale de la campagne. Il reste que tout retard dans la réduction de la tête de pont de Tunisie n'est pas sans conséquences sur l'ensemble du cours de la guerre. Rommel a de toute façon reçu l'ordre de se porter prioritairement vers Le Kef, quoique Kesselring soit prêt à faire fi des instructions du Commando Supremo si une opportunité survient du côté de Tébessa. Il faut dire que la rivière Hatab est gonflée par les pluies et que l'unique pont a été détruit par les Américains en retraite. En conséquence, les vainqueurs de la passe de Kasserine sont divisés en deux éléments : la 10. Panzer-Division au nord et la Centauro et le Kampfgruppe de l'Afrikakorps au sud. La traversée du col de Kasserine est par ailleurs très lente – une nouvelle perte de temps pour Rommel[717].

Le lendemain, la division Centauro, qui atteint le col de Bou Chebka, est stoppée par le CCB de Robinett dans sa tentative vers Tébessa sur laquelle convergent les renforts alliés. Les troupes de l'Afrikakorps et les Italiens, qui ont une nouvelle fois négligé les hauteurs, ne peuvent s'en rendre maîtres et subissent les feux de l'artillerie américaine. Le 2nd Battalion du 13th Armored Regiment de Gardiner tient l'ennemi en respect, comme à Sbeïtla, en positionnant ses chars à défilement de tourelle dans un oued ; mortiers et canons automoteurs sont dissimulés dans les champs de cactus alentours. Le 22 février, en dépit de débuts prometteurs, de la combativité du 5e régiment de Bersaglieri depuis le début de l'opération et de la capture de plusieurs batteries américaines, le Kampfgruppe de l'Afrikakorps est définitivement bloqué dans la passe du djebel Hamra. L'Afrikakorps perd 7 Panzer : un premier char allemand est victime d'une nouvelle arme américaine qui fera florès : le bazooka. Les Américains ont perdu 12 blindés et 4 pièces de 105 mm automotrices[718]. En fait, les troupes de Bülowius, égarées, ont frappé par erreur Bou Chebka et non le djebel Hamra. Ce faisant, elles ont pris au dépourvu les défenseurs anglo-franco-américains qui attendaient l'ennemi au sud. Ce succès allemand est de courte durée. Les troupes italiennes ont également particulièrement souffert au cours de cette vaine tentative vers Tébessa[719].

Pendant ce temps, le 21 février, un Kampfgruppe de la 10. Panzer-Division, réduit à 30 Panzer et 20 canons automoteurs, se dirige vers Thala[720]. Fidèle à lui-même, Rommel déplore la lenteur de la manœuvre. Toutefois, la 10. Panzer repousse la 26th Armoured Brigade anglaise de Dunphie. Le soir, abusant les Britanniques en faisant précéder leur colonne par un char Valentine capturé, les Allemands entrent dans les positions défensives de Thala. Il s'ensuit une mêlée confuse de trois heures. Quand ils se retirent, les Allemands ont capturé 700 Britanniques et détruit 38 chars et 28 canons contre 15 Panzer touchés. Le maréchal Rommel et le général von Broich pensent que Thala est fortement défendue. Or c'est une attaque suicidaire des dix derniers chars Valentine de Dunphie qui est lancée. Les chefs allemands sont certains que les Alliés s'apprêtent à déclencher une attaque. En fait, Thala est virtuellement dépourvue de défenseurs, mais le bluff a réussi. Rommel a perdu la matinée du 22 février alors qu'une poussée résolue pouvait encore permettre d'emporter la décision tout en infligeant de sérieuses pertes à l'artillerie adverse.

Effectivement, des renforts arrivent : 40 blindés et, surtout, de nombreuses batteries d'artillerie américaines. Après une chevauchée de 1 200 kilomètres, la presque totalité des canons et Howitzers du général LeRoy Irwin, chef de l'artillerie de la 9th US ID, sont en position. L'absence de réserves, la concentration de l'artillerie dans le secteur (près de 80 pièces) et l'intervention de l'aviation alliée rendent toute nouvelle tentative impossible. La mauvaise volonté d'Arnim, qui refuse d'assister Rommel en lui faisant parvenir ses Tiger, prétextant qu'ils sont en réparation, compromet davantage les chances de ce dernier[721].

Une des raisons de l'échec tient en la dispersion de ses efforts. Pendant que la 10. Panzer tente de s'emparer de Thala, la 21. Panzer est engagée en direction de Sbiba. Ces vétérans de l'Afrikakorps reprennent l'offensive le 19 février, en même temps que l'attaque sur le col de Kasserine. Une douzaine de Panzer sont victimes des tirs efficaces des défenses alliées[722]. La passe de Sbiba s'avère donc beaucoup mieux défendue que prévu. La localité commande la route vers Le Kef, c'est pourquoi Anderson y concentre le 18th US Infantry Regiment de la 1st US ID, plusieurs bataillons de la 34th US ID, la 1st Guards Brigade et diverses unités britanniques. Les Alliés se défendent donc à trois contre un. La première attaque allemande est repoussée par les Britanniques et toutes les tentatives suivantes pour s'emparer des collines sont tenues en échec. Et les renforts ne cessent d'affluer, dont 77 chars qui rejoignent le front ou sont en cours de transfert[723]. Les vétérans de la guerre du désert, plus à l'aise dans la guerre de mouvement, ont fait preuve d'un manque criant de bon sens tactique en négligeant les hauteurs qui commandent le terrain. Les retards imposés par la frilosité d'Arnim et de Ziegler ont achevé de paralyser la fougue retrouvée de Rommel face à un adversaire beaucoup plus réactif et pugnace. Les craintes du contournement de leurs lignes par Thala et la pression exercée au nord par la 5. Panzerarmee du général von Arnim poussent cependant les défenseurs de Sbiba à abandonner la place pour effectuer leur repli sur Rohia dans la nuit du 22 au 23 février. Pourtant, les Allemands ne s'empareront pas de Sbiba[724].

Aussi, alors que le général Harmon, chef de la 2nd Armored Division basée au Maroc, est envoyé auprès de Fredendall au plus fort de la crise, Rommel, à contrecœur, ordonne le repli. Montgomery s'attribuera le mérite de cette décision. Mais si les démonstrations de la 8th Army causent sans

nul doute du souci au Renard du désert, c’est l’impossibilité de forcer les verrous établis devant Tébessa, Thala et Sbiba qui explique avant tout l’arrêt de l’offensive. D’ailleurs, la décision de Rommel est prise avant que Montgomery ne se décide à manœuvrer. Ses troupes sont épuisées, et la boue et la couverture nuageuse causent encore des difficultés[725]. Les Alliés sont parvenus à combler la brèche initialement créée en rameutant des renforts conséquents, désormais positionnés sur un terrain particulièrement favorable à la défense.

Les Américains reprennent possession du col de Kasserine dès le 26 février. La poursuite est trop timide au goût de Harmon, car l’avance alliée n’est retardée que par les mines et les destructions. Il est certain que la défaite de Kasserine est due au manque d’expérience des Américains. En visite sur le front de Kasserine en février, Eisenhower inspecte les positions d’un jeune lieutenant qui déclare qu’il va poser les mines le lendemain. Et le général de lui faire remarquer que lorsque les Allemands occupent une position, ils posent les mines immédiatement et mettent en place des sentinelles et des détachements de couverture.

Le commandement défaillant de Fredendall entre également en ligne de compte. Eisenhower décide de le remplacer par le général Patton à la tête du IInd US Corps. Patton est un des meilleurs généraux de l’US Army. Pendant le premier conflit mondial, il s’est distingué à la tête de la première unité blindée américaine engagée au feu. Très cultivé et parlant couramment le français, mais usant d’un langage de charretier quand il s’adresse à la troupe, c’est un homme à la personnalité fort complexe. Il a présidé au débarquement américain au Maroc dans le cadre de l’opération Torch. Avec sa nomination au IInd US Corps, il va enfin pouvoir se retrouver au cœur de l’action. (Harmon, avec tact et correction, a décliné l’offre d’Eisenhower d’accéder au commandement du IInd US Corps, estimant qu’on pourrait penser qu’il a suggéré de relever Fredendall par pure ambition[726].) Un choix judicieux car Patton saura redonner confiance aux troupes américaines. Patton lui-même écrit que ses compétences en matière de blindés expliquent en partie son affectation. Ike entend accepter sa part de responsabilité dans la défaite et n’impute pas tous les torts à Fredendall. Mais le IInd US Corps a besoin d’une nouvelle impulsion et de retrouver un esprit combatif, ce qui convient parfaitement à Patton, qui impose, en outre, une discipline des plus strictes. « Son état-major [Fredendall] m’a fait mauvaise impression. Tenue et discipline laissent à désirer. […] J’ai donné des ordres concernant la

tenue et la discipline ; cela n'avait jamais été fait. C'est une absurdité de croire que des soldats que l'on n'arrive pas à obliger à porter l'uniforme réglementaire pourront être facilement envoyés à l'assaut[727]. » Le port de la cravate et surtout du casque en toutes circonstances, même à l'arrière, ne sont que quelques-unes des mesures visant à inculquer l'esprit combatif et la discipline qui font défaut. Si certains correspondants de guerre estiment que ces méthodes ne sont ni américaines ni démocratiques, elles sont efficaces et le général parvient à forger un outil de combat efficace[728]. Ike précise à Patton que toute critique vis-à-vis des Britanniques est absolument proscrite. Il préconise d'unifier toutes les forces terrestres au sein du 18th Army Group, chaque secteur étant confié à des unités de même nationalité afin de prévenir tout risque de confusion.

Le bilan matériel et humain de la bataille de Kasserine[729] est largement en faveur des Allemands. Les Américains ont perdu au moins 6 500 hommes, peut-être entre 7 000 et 8 500 hommes, 183 chars, 208 pièces d'artillerie et Tanks Destroyers ainsi que des centaines de véhicules. Les pertes britanniques et françaises ne sont pas négligeables : 4 000 Britanniques auraient ainsi été perdus au cours de la bataille, ce qui est conséquent pour le seul secteur sud du front de la 1st British Army[730]. Les pertes en blindés sont également lourdes pour les Britanniques : environ 100 chars. Cette bataille est la preuve de l'habileté tactique de la Wehrmacht et de la valeur de ses vétérans : des soldats qui ont effectué une difficile retraite de plus de 2 500 kilomètres depuis El-Alamein sont parvenus à infliger des pertes sensibles à l'US Army. Une fois n'est pas coutume, la Wehrmacht a bénéficié d'un soutien important de la Luftwaffe. Les Allemands enregistrent de leur côté la perte d'un millier d'hommes (201 tués), 14 canons et 20 chars définitivement détruits. Étant restés maîtres du terrain, ils ont eu l'opportunité de récupérer les engins endommagés et découvrent avec stupéfaction la qualité et l'abondance du matériel américain. Rommel lui-même est pleinement conscient de la puissance potentielle de l'armée américaine et en reconnaît la souplesse tactique ainsi que l'habileté de sa réaction après le premier choc.

Il faut cependant remarquer que les directives du Commando Supremo et la mauvaise volonté d'Arnim, qui a conservé d'importantes réserves de Panzer en dehors des combats, ont empêché les forces de l'Axe de remporter une victoire décisive. Stratégiquement, le bilan est par

conséquent plus mitigé. On constate que ces succès sont sans lendemain. Certes, les gains territoriaux ne peuvent être maintenus, mais le revers essuyé par les Américains retarde les préparatifs de leurs opérations. Les pertes doivent être comblées et le front réorganisé. Maintenant, le temps est compté pour Rommel et son Afrikakorps, qui ne peuvent raisonnablement espérer prolonger indéfiniment leur présence face à leurs adversaires.

MÉDENINE : LA DERNIÈRE BATAILLE DE ROMMEL EN AFRIQUE[731]

Pendant ce temps, dans le Sud tunisien, la 8th Army de Monty se fait à nouveau menaçante. Le 20 février, agissant pour soulager quelque peu les Américains bousculés à Kasserine, elle affronte l'arrière-garde de la 1re armée italienne (1a Armata), ex-Panzerarmee germano-italienne, en l'occurrence la 15. Panzer-Division, réduite à 20 chars. La division parvient cependant à se replier derrière la ligne « Mareth » après s'être acquittée de sa mission retardatrice.

Rommel est donc contraint d'attaquer à Médenine et rassemble pour cela les 10., 15. et 21. PZD, soit à peine 140 chars, appuyés par 200 canons et 10 000 fantassins. Il considère que l'offensive d'Arnim dans le Nord de la Tunisie – Ochsenkopf – a retardé de quelques jours le redéploiement des divisions de Panzer, sans compter que nombre de blindés ont été immobilisés au nord pour prendre part à cette offensive. En fait, de nombreuses unités des formations qui seront engagées sont encore dans le secteur de Kasserine. Ce délai est mis à profit par Monty pour renforcer ses défenses[732]. Les forces de l'Axe ont sans doute manqué l'opportunité d'attaquer dans des conditions plus favorables puisque, alors, la 8th Army ne dispose pas de toutes ses unités en première ligne. De toute façon, le Renard du désert n'est plus animé de la flamme qui l'a porté de succès en succès en France en 1940 ou en Libye. Le 28 février, renonçant à son plan qui préconisait une action en force de deux des trois divisions de Panzer de l'Afrikakorps le long de la côte, il laisse le soin de préparer l'offensive à Messe et à Ziegler, ancien second d'Arnim à la 5. Panzerarmee puis chef de l'Afrikakorps depuis la mi-janvier 1943. Contrarié par l'opposition de ses subordonnés à son plan, Rommel ne prendra plus part à l'élaboration de l'attaque. Une reconnaissance menée le 3 mars a révélé que les défenses étaient solides dans ce secteur. Par ailleurs, un assaut près de la route côtière

suppose d'ouvrir au préalable des passages pour les Panzer à travers les propres champs de mines de l'Axe. Montgomery, qui pense justement que Rommel va tenter de forcer le front au nord, a en effet eu le temps de mettre en place un redoutable dispositif défensif. La 51st Highland est retranchée derrière le wadi Zessar, obstacle naturel renforcé par pas moins de 70 000 mines et couvert par plus d'une centaine de pièces antichars et 80 chars. De nombreux renforts gagnent la ligne de front[733]. Prévenu par Ultra de l'offensive imminente de Rommel, Montgomery n'est donc pas pris au dépourvu et la 8th Army attend son adversaire de pied ferme, derrière un rideau antichar conséquent[734] : les Britanniques ont réuni une masse impressionnante de 400 chars, 350 pièces d'artillerie et 460 antichars, dont les nouveaux canons de 17 livres, qui seront les seuls – en Normandie en 1944 – à pouvoir détruire à distance les Tiger. Une fois n'est pas coutume, des canons antiaériens lourds sont déployés dans un rôle antichar, à l'image de l'emploi des 88 de la FLAK depuis des années[735].

Le 6 mars, Rommel lance l'opération Capri. Il ne supervise que de très loin la bataille. Le plan retenu est celui du général Messe : un assaut est lancé sur la route vers Zemlet el-Lebene par la colonne Bari (90. Leichte-Division, des groupes de combat des divisions Spezia et Trieste et de l'artillerie, des Nebelwerfer notamment, dont la dotation en munitions est des plus minimes[736]). Pour sa part, l'Afrikakorps (y compris des Fallschirmjäger et des fantassins de la 164. Leichte[737]) se concentre au sud, devant le Tadjera Khir, et la 10. Panzer-Division a pour mission d'attaquer encore plus au sud, à travers la montagne, avec Métameur pour objectif[738]. La veille de l'offensive, Ziegler, qui a participé à son élaboration, est remplacé au pied levé par le général Cramer. Une décision surprenante à la veille d'une telle confrontation.

Face aux Allemands, les 51th Highland, 2nd New-Zealand et 7th Armoured Division s'apprêtent à soutenir le choc sur de puissantes positions. Les trois Panzer-Divisionen partent à l'assaut dans le brouillard, sans reconnaissance suffisante du dispositif adverse, et se trouvent soudainement confrontées à un mur de feu infranchissable. Trente mille obus seront tirés ce jour-là par les batteries du 30th British Corps. Hermann Frömbgen, chef de char à la 21. Panzer-Division, rapporte :

> Tôt le matin du 6 mars, la puissante colonne de chars se dirige vers le haut plateau à l'ouest de Médenine. Le groupe d'attaque se déploie sur un large front en sortant du terrain

> montagneux à Matmata. […] Nous avons déjà parcouru 10 à 15 kilomètres sans que le moindre coup n'ait été tiré. […] Mais, quand nous nous sommes rapprochés à environ 1 000 mètres du terrain plat hors de Métameur, l'enfer se déchaîna. L'ennemi nous frappe avec l'artillerie d'une manière que nous n'avions encore jamais connue. Soudain, les chasseurs-bombardiers firent leur apparition. Ils voletaient au-dessus du champ de bataille à basse altitude et causèrent toute sorte de dommages dans nos rangs. Leurs roquettes faisaient un bruit sourd sur l'acier et le tordaient comme du papier[739].

Comme à Kasserine, les Nebelwerfer sont mis à contribution. Mais les positions britanniques sont solides : protégées par des champs de mines, elles bénéficient aussi d'un relief propice à la défense. En outre, la DCA britannique s'avère particulièrement efficace pour contrer les assauts des Stukas.

L'assaut de la 10. Panzer tourne court après que cinq chars ont été détruits coup sur coup. Au centre, les 15. et 21. Panzer sont beaucoup plus menaçantes. Si les Panzergrenadiere doivent se terrer en raison de l'impressionnant déluge de feu qui disperse leurs rangs, les Panzer poursuivent, mais seuls[740]. Cette journée sera celle des antichars britanniques. Non seulement l'Afrikakorps ne perce pas, mais il accuse de lourdes pertes en chars. Privé du soutien de l'artillerie, des Panzergrenadiere et des Stukas, Irkens, qui commande les chars de la 15. Panzer, tente de balayer lui-même l'artillerie ennemie en poursuivant l'avance. Ce faisant, il concentre sur lui les tirs des antichars britanniques habilement dissimulés qui conjuguent leurs feux à ceux de l'artillerie. Les observateurs d'artillerie allemands se révèlent incapables de mener à bien leur tâche. Peu avant midi, l'action de la Desert Air Force s'ajoute aux tourments subis par l'Afrikakorps, et 7 Panzer de la 15. Panzer succombent à des attaques aériennes[741]. Une seconde tentative qui s'appuie davantage sur l'infanterie et l'artillerie est lancée, mais elle ne parvient pas plus à ses fins. De même, la Luftwaffe n'arrive pas non plus à faire plier la résistance de la 8th Army. Plus tard dans l'après-midi, un rapport erroné annonce que la 10. Panzer a pénétré les lignes adverses. En fait, les trois divisions de Panzer sont stoppées par la puissance de feu d'un adversaire admirablement retranché. Neutralisé par l'artillerie adverse, le QG de la 21. Panzer n'est même plus en mesure de coordonner les éléments de son unité. Après trois assauts infructueux, Rommel décide de mettre fin à l'offensive. Débutée à 6 heures du matin, l'opération Capri s'achève dès 17 heures sur un échec cinglant. La Wehrmacht a perdu 640 hommes et entre 44 et 56 Panzer au

cours de cette ultime attaque. Les pertes britanniques sont de 130 hommes, 32 canons antichars et 6 tanks incendiés[742].

Certains, aveuglés par le mythe de l'invincibilité de l'Afrikakorps, n'ont pas accepté l'idée que Rommel ait été battu si nettement sans qu'il y ait eu trahison. À la suite de cet échec cuisant, Rommel quitte l'Afrique par avion le 9 mars. La veille, il a fait ses adieux à Ziegler et à Bayerlein dans un petit village des monts Matmata. Il se rend d'abord à Rome. « Je compris bientôt que les Italiens ne s'attendaient nullement à me voir retourner en Afrique et qu'ils étaient convaincus que le Führer allait vite m'envoyer en convalescence. C'était loin d'être mon intention. J'espérais encore faire accepter mes plans et conserver quelque temps le poste de commandement de tout le groupe d'armées[743]. » Arrivé au QG de Hitler à Vinnitsa, en Ukraine, Rommel, un temps remotivé par sa nouvelle décoration – Hitler ajoute les brillants à sa croix de fer – et ses entretiens avec le Führer, reçoit l'ordre de prendre quelques mois de congé[744]. Il ne retournera pas sur le théâtre des opérations nord-africain qui a fait sa gloire. Il cède son commandement au général von Arnim, le général von Vaerst étant pour sa part placé à la tête de la 5. Panzerarmee. Désormais, les forces germano-italiennes vont subir les assauts des Alliés jusqu'à la défaite finale. Les Alliés n'apprennent le départ de Rommel que le 18 mars et, afin de ne pas trahir l'existence d'Ultra, nul officier supérieur n'en est informé avant le 24 avril.

L'opération Capri est la dernière offensive de l'Axe en Afrique du Nord. Les Alliés auront désormais l'initiative jusqu'à la fin des opérations. Le général britannique Alexander devient le commandant en chef des forces terrestres alliées en Afrique du Nord et prend ainsi la tête du 18th Army Group, comprenant les 1st et 8th British Armies, le IInd US Corps et le 19e corps français. Entre le 10 et le 15 mars, les deux camps se préparent pour la prochaine confrontation. Au sud, le général Messe doit faire face à l'attaque imminente de la 8th Army.

15.

LA FIN DE L'AFRIKAKORPS

LA LIGNE « MARETH »[745]

Les forces de l'Axe se retrouvent dans une situation délicate après l'échec stratégique de la bataille de Kasserine. Mais, sur le front de la 1re armée italienne, elles ont la possibilité de se défendre sur des positions solides s'articulant sur la ligne « Mareth ». Rommel voulait cependant établir la ligne d'arrêt plus au nord, au niveau de l'oued Akarit, une position encore plus facile à défendre car l'espace de manœuvre se limite à 20 kilomètres entre la mer et les chotts, ces lacs salés infranchissables par les blindés. Si Hitler consent finalement au repli d'un certain nombre d'unités, notamment italiennes, le Commando Supremo impose à Rommel puis à Messe, qui refuse les ordres de ce dernier, de combattre sur la ligne « Mareth » afin de bénéficier des défenses édifiées par les Français dans les années 1930. Cette ligne de fortifications, abusivement surnommée « la ligne Maginot du désert », s'étend de la mer aux monts Matmata et ne comporte en fait qu'un nombre limité de casemates et de points d'appui bétonnés – on ne compte en effet que 81 bunkers. Le dispositif est donc modeste et de faible profondeur, d'autant plus que la commission d'armistice italienne a exigé la destruction de certains obstacles. Par ailleurs, un assaillant peut déborder la ligne par le sud. En outre, la ligne de bunkers se situe en retrait de hauteurs essentielles aux observateurs d'artillerie. Leur contrôle permet également d'interdire à l'ennemi de disposer d'une perspective d'ensemble du dispositif défensif. Des troupes doivent donc être également affectées à la défense de ces hauteurs. L'oued Zigzaou et les marais salants constituent d'appréciables obstacles antichars,

bien que loin d'être insurmontables pour des unités entraînées. Les Italiens ne ménagent cependant pas leurs efforts pour renforcer le dispositif défensif existant. Au mois de mars, 1 923 kilomètres de fossés antichars ont été achevés, 6 kilomètres d'aménagements des rives des oueds sur les 7 prévus ont été exécutés, 58 kilomètres de barbelés ont été mis en place et 50 autres kilomètres sont en cours d'achèvement, 27 000 mines antichars et 18 200 mines antipersonnel ont été posées. La ligne « Mareth » est devenue un dispositif défensif nettement plus conséquent et ne peut plus être enlevée qu'à la suite d'un véritable assaut. Lorsque la 8th Army arrive face aux positions germano-italiennes, ses lignes d'approvisionnement sont particulièrement étirées, le port de Tripoli n'étant rouvert au trafic que le 1er février.

Le 15 février, Monty s'empare de Médenine. Après avoir repoussé l'ultime offensive de Rommel, il se prépare à l'assaut de la ligne « Mareth ». L'opération est baptisée Pugilist Gallop et s'appuie sur un soutien conséquent de la Desert Air Force de Broadhurst, qui préconise l'utilisation tactique de ses forces aériennes en soutien direct des forces terrestres plutôt que des opérations d'interdiction sur les voies de communication et les arrières de l'ennemi. Le plan prévoit une attaque frontale du 30th Corps de Leese en vue d'aménager une brèche pour une exploitation des blindés du 10th Corps d'Horrocks. Pendant ce temps, le corps d'armée de Freyberg effectuera un vaste mouvement d'enveloppement en direction d'El-Hamma afin de prendre Messe à revers. Freyberg sera guidé par une patrouille du LRDG et par un groupe de volontaires de la DCA servant des FLAK de 88 mm capturées[746]. Ce plan présente une certaine prise de risque puisque, si le 30th Corps reste bloqué, les forces de l'Axe pourraient contre-attaquer un Freyberg demeuré isolé. Une reconnaissance sur le flanc gauche où doit précisément évoluer Feyberg est menée par la Force L de Leclerc. Celle-ci a fort à faire face à des éléments de la 21. Panzer qui sont finalement balayés par les Français avec le concours efficace et salvateur de la Desert Air Force.

Les forces en présence sont à l'avantage de Montgomery[747]. La mise en service du port de Tripoli lui permet enfin d'engager toutes ses forces pour la première fois depuis El-Alamein[748]. Si, en Tunisie, 260 000 soldats alliés[749] (120 000 Britanniques, 50 000 Français et 90 000 Américains) relèvent de la 1st Army[750], la 8th Army dispose pour sa part de 160 000 hommes, 750 chars, 700 pièces d'artillerie et 1 000 canons antichars. Elle bénéficie en

outre d'une nette supériorité aérienne puisque la Desert Air Force aligne 800 avions face à seulement 120 appareils de l'Axe. Pour défendre la ligne « Mareth », l'armée de Messe aligne 85 000 hommes et 640 canons. L'Axe dispose de 221 tanks : l'Afrikakorps (au sud-ouest de Sousse et de Gabès) compte 94 Panzer, la 1re armée italienne 56 chars, et la 5. Panzerarmee 71 (dont 8 Tiger)[751].

PUGILIST GALLOP EST UN ÉCHEC[752]

Bien que, dans ses Mémoires, Monty prétende que l'opération n'est lancée que le 20 mars dans la soirée et que les combats des jours précédents ne visaient qu'à leurrer l'adversaire, l'offensive commence véritablement le 16 mars[753]. La préparation d'artillerie britannique débute ce jour-là à 20 h 30, et s'avère inefficace. L'assaut de l'infanterie débute à 23 heures. La 50th ID et la 201th Guards Brigade se ruent sur les positions de la division Giovanni Fascisti du général Sozzani et de la 90. Leichte-Division du général von Sponeck. Après un tir de barrage de 24 000 obus[754], les rives de l'oued Zigzaou sont franchies à l'aide de fascines et d'échelles, dans la plus pure tradition médiévale. Quelques têtes de pont sont établies mais au prix de lourdes pertes, notamment en raison de la densité des champs de mines. Malgré le sacrifice de 38 officiers et 500 hommes, il est impossible de progresser. Le 17 à l'aube, la bataille gagne les secteurs des divisions Spezia du général Pizzolato et Trieste du général La Ferla. C'est un nouvel échec pour les Britanniques : le front de la ligne « Mareth » reste solide. La pluie stoppe les opérations le 19 mars mais, dans la nuit, la 50th ID renouvelle ses assauts, soutenue par les chars Valentine de la 23rd Armoured Brigade. L'attaque est menée contre la division Giovanni Fascisti. Elle est soutenue par 300 pièces tirant plus de 36 000 obus[755]. Nouvel échec : les Valentine ne peuvent franchir le fossé antichar.

Dans la journée du 21, le génie du 30th Corps, bien que soumis aux tirs venant des monts Matmata, parvient à ménager des passages pour les blindés ; 42 chars gagnent la tête de pont avant qu'un effondrement des berges ne bloque le passage. Sa puissance de feu ainsi considérablement renforcée, la 50th ID écrase le 8e bataillon de Bersaglieri. C'est sans compter sur Messe qui dépêche la 15. Panzer-Division, laquelle parvient à résorber la tête de pont de l'oued Zigzaou avec l'appui de la 90. Leichte et

des quelques parachutistes de l'ancienne brigade Ramcke. L'Afrikakorps est toujours aussi pugnace et l'échec de Montgomery est complet.

Pendant que le 30th Corps est tenu en échec sur la ligne « Mareth », Freyberg enclenche sa manœuvre de contournement. La Force L de Leclerc et la 2nd New-Zealand Division (soit 27 000 hommes, 151 chars et 284 canons antichars et d'artillerie) s'avancent dans la trouée d'El-Hamma, au nord des monts Matmata. Là, elles se heurtent au groupement saharien du général Mannerini, qui reçoit le renfort de la 164. Leichte-Division de von Liebenstein, contraignant ainsi la division Pistoia à étirer ses positions sur la ligne « Mareth » pour occuper le secteur allemand. Le 21 mars, la passe de Tebaga (qui commande le passage par la trouée d'El-Hamma), couverte par 18 000 mines et divers retranchements – dont les restes du *limes* romain –, tombe entre les mains des Néo-Zélandais, après une intervention décisive de la 8th Armoured Brigade. En réaction, Messe renforce le secteur d'El-Hamma en déplaçant la 21. Panzer-Division (77 Panzer) qui stoppe Freyberg alors que celui-ci vient d'écraser les unités sahariennes ; 23 Panzer sont détruits pour 29 tanks[756], mais les Allemands ont stoppé leurs adversaires. Le 23 mars, il semble que la manœuvre de Freyberg a elle aussi échoué. Monty va pourtant réagir en portant tout le poids de son offensive dans ce secteur.

PATTON FACE À L'AFRIKAKORPS[757]

Pendant ce temps, les Américains du IInd US Corps de Patton sont loin d'être inactifs et procèdent à des attaques coordonnées à celles des Britanniques, à la demande exprès d'Alexander, en vue de s'emparer de Maknassy. C'est l'opération Wop. Peu confiant dans les capacités des soldats américains, Alexander confine le IInd US Corps à un rôle de soutien au bénéfice de la 8th British Army, au grand dam de Patton qui réclame des objectifs plus ambitieux pour ses troupes. Alexander préfère procéder par étapes, espérant que chacune d'elles apportera son lot d'expérience aux troupes américaines, tout en rehaussant leur moral. Patton dispose à ce moment-là de 88 473 hommes[758], tenant un front de 100 kilomètres entre Sbeïtla et Bou Chebka. En dépit de la pluie qui transforme le terrain en un océan de boue[759], la 1st US ID du général Allen et la 1st US Armored Division de Ward s'emparent de Gafsa en repoussant sans difficulté les unités de reconnaissance adverses et poursuivent leur avance vers El-

Guettar, où est positionnée la division blindée Centauro du général Calvi di Bergolo (soit 7 000 hommes).

Le 21 mars, un raid effectué par 500 Rangers et 70 servants de mortiers menés par le colonel Darby prend à revers la position italienne établie sur le défilé au sud-est d'El-Guettar – laquelle commande toute progression en direction de Gabès. Au petit matin, les Rangers chargent à la baïonnette sous le couvert des tirs de mortiers. L'ennemi est totalement pris par surprise. Au même moment, la 1st US ID lance une attaque frontale. Plus de 1 000 prisonniers sont capturés à la suite de cet assaut mené au clairon : la route entre El-Guettar et Gabès est donc ouverte[760]. Le lendemain, une première contre-attaque ennemie échoue à cause de l'artillerie et des attaques aériennes alliées.

Tandis que la 1st US ID avance au-delà d'El-Guettar, où elle va bientôt être sérieusement contre-attaquée, la 1st US Armored Division attaque plus au nord en direction de Maknassy. Le 21 mars, Ward, à la tête de 20 000 hommes et de 227 tanks[761], s'empare de Sened, à mi-chemin entre Gafsa et Maknassy, et de ses 542 défenseurs. Le 22 mars, les Américains sont repoussés à l'est de Maknassy au djebel Naemia, hâtivement mis en défense par une poignée de combattants germano-italiens renforcés par 80 soldats d'élite de l'Afrikakorps, anciens de la garde personnelle de Rommel. Patton veut absolument réaliser la percée, pour ensuite lancer deux colonnes dans des raids, le premier contre l'aérodrome de Mazzouna, et le second sur la route côtière[762]. Le 23 mars, la colline n'est toujours pas prise et le djebel voisin est reconquis en partie par les Germano-Italiens. Le nouvel assaut américain échoue : 3 000 GI sont tenus en échec par 270 Italiens et 80 Allemands appuyés par une unique pièce de 88 mm. Les défenseurs sont rapidement renforcés par environ 25 Panzer, de l'artillerie lourde et trois bataillons de fantassins allemands[763]. Ward, envoyé en première ligne par Patton, est blessé en menant ses hommes à l'attaque. Le 25 mars, un nouvel assaut est repoussé de justesse. Début avril, les pertes de la 1st US Armored Division depuis la reprise de Sened atteignent 1 685 hommes ainsi que 40 chars détruits[764]. Le 5 avril, Ward est remplacé par le général Harmon.

Entre-temps, Arnim envoie la 10. Panzer-Division renforcer la Centauro. Montgomery, préparant un nouvel assaut qu'il espère décisif, fait alors appel à Patton pour qu'il intervienne à nouveau dans la région de Gabès. Le 23 mars, les Allemands devancent les deux chefs en lançant la

10. Panzer-Division (57 Panzer et autant d'engins blindés[765]) contre la 1st US ID à El-Guettar. Les premiers succès allemands laissent craindre un instant une répétition de la défaite de Kasserine : deux bataillons d'artillerie et de nombreuses unités d'infanterie sont bousculés par les Panzer. C'est alors que le cours de la bataille tourne à l'avantage des Américains. Les Panzer s'engouffrent en effet dans un champ de mines couvert par les feux de l'artillerie et des Tanks Destroyers ; 38 blindés allemands sont touchés[766], la moitié étant récupérée par la suite. Les Américains perdent de leur côté 31 Tanks Destroyers, parmi lesquels 9 nouveaux M10, dont c'est le baptême du feu avant son utilisation massive en Europe, ainsi que 12 pièces d'artillerie.

Alexander félicite Patton pour la prestation de ses hommes et lui demande de lancer une nouvelle attaque depuis El-Guettar en direction de Gabès le 28 mars pour soulager Monty. Toutefois, la 10. Panzer-Division et la Centauro mettent à profit le terrain du djebel Berda, parcouru d'oueds, scarifié de canyons et de crêtes, pour ériger de solides défenses, particulièrement sur la colline 365, hérissée de tranchées, de nids de mitrailleuses et alignant pas moins de 10 antichars. Les Américains, qui ne disposent d'aucune carte détaillée du secteur, attaquent donc dans une zone désolée très propice à la défense. Le chef d'état-major de la Centauro décrit ainsi la bataille : « Notre artillerie et nos champs de mines ont stoppé à plusieurs reprises les attaques réitérées de centaines de chars ennemis, trois fois plus nombreux que les nôtres. Le second jour, avec deux Semoventi et 14 chars, nous avons même mené une contre-attaque surprise sur le flanc d'une importante formation blindée. » Trois divisions d'infanterie américaines (1st, 9th et 34th) sont engagées avec la 1st US Armored Division. Les Américains échouent à percer, d'autant que les positions antichars de la 21. Panzer-Division, qui a rejoint le secteur, détruisent 15 blindés américains en quelques minutes. Vingt-deux chars et Tanks Destroyers sont perdus en vain en trois jours d'attaques infructueuses opérées par la Task Force Benson, groupe de combat constitué pour l'occasion autour de la 1st US Armored Division[767]. L'Afrikakorps est encore trop coriace pour les GI.

Les pertes dans les rangs de l'infanterie américaine sont également conséquentes. La 9th US ID, dont c'est le premier véritable engagement, appuyée pourtant par 140 canons, a subi tous les revers d'une unité de

« bleus » : un bataillon s’égare dans les lignes allemandes et y laisse 215 prisonniers. Le terrain rocheux ne favorise pas la mise en place des lignes téléphoniques, et les véhicules chenillés et l’intensité des tirs ont tôt fait de sectionner nombre de câbles. Le manque de couvert oblige les unités de transmissions à s’installer dans des camions, position particulièrement exposée. On peut bien sûr recourir à des estafettes, mais il faut deux hommes dans chaque Jeep car il faut observer le ciel dans la crainte des nombreux appareils ennemis.

Les raids aériens de la Luftwaffe parachèvent l’échec de la tentative américaine. Le 31 mars, Patton, qui fulmine de rage devant l’absence de progrès, note dans ses carnets : « Téléphoné à Ward de monter une attaque et d’admettre jusqu’à 25 % de pertes. Nos hommes, et en particulier la 1st Armored Division, ne veulent pas se battre. C’est écœurant… Je sais que c’est dur en admettant un tel taux de pertes mais il le faut. On ne gagne les guerres qu’en tuant et, le plus tôt nous commencerons à tuer, le mieux ce sera[768]. » Quoique en difficulté sur le front tunisien, la Luftwaffe parvient à obtenir localement la supériorité dans le secteur du IInd US Corps. Alors que Patton, furieux de l’incapacité des forces aériennes à couvrir ses troupes au sol, s’entretient à Gafsa avec Tedder et Spaatz, deux des principaux responsables de l’aviation alliée en Tunisie, trois chasseurs ennemis bombardent le bâtiment où ils sont réunis. Patton ne pouvait espérer meilleur argument pour sa démonstration. « Si je pouvais trouver les fils de pute qui pilotent ces avions, lance-t-il, j’enverrais une médaille à chacun d’entre eux[769]. » Patton doit suspendre l’attaque, elle ne pourra reprendre qu’au départ des Allemands après la percée de Montgomery à l’oued Akarit. Les Américains ont pourtant employé de gros moyens et leur infanterie ne manque pas d’allant. Par exemple, à la 9th US ID, 1 million de cartouches a été consommé devant El-Guettar. En moins d’une semaine, l’unité a subi 1 812 pertes. Des dizaines de milliers d’obus d’artillerie et de mortier sont tombés de part et d’autre[770], la 9th US ID expédiant 47 000 obus d’artillerie et 20 000 de mortier sur l’ennemi. Les Américains ont perdu 6 000 hommes, dont 845 tués, en trois semaines[771]. À n’en pas douter, ce fut un combat particulièrement acharné. Ces vingt-deux jours de combat sous le commandement de Patton ont malgré tout permis à l’armée américaine de reprendre confiance et de retrouver un esprit offensif.

LA LIGNE « MARETH » EST CONTOURNÉE

Pendant que Patton attaque vers Maknassy et repousse au sud les Allemands à El-Guettar, Monty prépare et lance une nouvelle offensive pour défaire la 1re armée italienne sur la ligne « Mareth ». L'effort principal se porte au nord, dans le secteur du corps néo-zélandais. Au sud-est de ce dernier, à proximité de la ligne « Mareth », la 4th Indian Division attaque à travers le terrain escarpé de Matmata dans l'espoir d'isoler par enveloppement les défenseurs de la ligne « Mareth ». La 1st Armoured Division et ses 160 chars viennent donc renforcer Freyberg. Baptisée Supercharge II, en écho à la victoire d'El-Alamein, l'offensive est déclenchée le 26 mars. Un feu roulant sur le défilé très encaissé et un pilonnage systématique des centres téléphoniques doivent paralyser l'ennemi et anéantir ses défenses de la trouée de Tébaga à El-Hamma. Après une tempête de sable qui gêne momentanément les opérations aériennes, la Desert Air Force revient à l'assaut. Son intervention s'avère cruciale. Cette tempête favorise néanmoins Freyberg, car le vent souffle en direction des lignes germano-italiennes[772]. Les attaquants ont massé 40 000 soldats et 250 à 300 chars[773]. La 21. Panzer-Division n'en aligne que 70 ; la 15. Panzer-Division est encore en réserve, prête à intervenir soit vers la ligne « Mareth », soit sur la trouée de Tébaga[774].

À 16 heures, les Néo-Zélandais sortent de leurs tranchées et partent à l'assaut, balayant les points d'appui allemands, suivis par les chars de la 8th Armoured Brigade ; 2 500 Allemands sont capturés. Les Britanniques enregistrent 600 pertes au cours de ce combat. La nuit, la 1st Armoured Division intervient à son tour dans la bataille et attaque en masse compacte, chose jusqu'alors inhabituelle dans les rangs des unités blindées britanniques. La 21. Panzer est sérieusement malmenée. La route de Gabès est donc ouverte. L'unité arrive cependant devant l'oasis d'El-Hamma, où les Allemands ont établi de nouvelles positions en toute hâte. L'intervention de la 15. Panzer, pourtant réduite à 30 chars opérationnels, ainsi que des antichars permettent d'endiguer le flot britannique pour deux jours, un délai suffisant aux Italiens pour évacuer les positions de la ligne « Mareth » et se rétablir sur l'oued Akarit.

Pendant deux jours, les Britanniques ne peuvent exploiter leur succès initial et ils traversent sans combattre les positions de la ligne « Mareth » en cette fin mars. Messe a perdu 5 000 Italiens et 1 000 Allemands, 60 chars et 31 batteries d'artillerie. La victoire britannique est inachevée, et constitue même un demi-échec pour Monty, qui n'est pas parvenu à encercler l'armée

adverse. L'Afrikakorps, désormais commandé par Hans Cramer, a encore prouvé ses qualités tactiques. Le 30th Corps de Leese a perdu près de 2 000 hommes[775]. Si l'attaque frontale s'est soldée par un fiasco – bien que le QG de Montgomery ait annoncé, le 24 mars, que la ligne « Mareth » avait été percée après trois jours de combat[776] –, et si l'attaque de Freyberg a été lancée trop tardivement, l'improvisation de Supercharge II et sa rapide exécution prouvent la souplesse d'esprit de Monty.

En dépit de l'omniprésence de l'aviation alliée et de la perte de nombreuses pièces d'artillerie, la 1re armée italienne parvient à se repositionner sur l'oued Akarit, à l'endroit même où Rommel et Messe souhaitaient combattre au lieu de fortifier la ligne « Mareth ». Le sillon de l'oued s'étire sur 11 kilomètres et le front à tenir se réduit à 20 kilomètres au plus. Une position plus facile à défendre car impossible à contourner du fait de la côte à l'est et du chott El-Fedjaj, un lac salé marécageux, à l'ouest.

LE REPLI VERS LA DERNIÈRE REDOUTE DANS LE NORD TUNISIEN

L'oued Akarit représente une position formidable. Aussi Monty prend-il Messe de court en lançant la 8th Army à l'assaut dès la nuit du 5 au 6 avril. La supériorité matérielle britannique est telle que la bataille est de toute façon sans espoir pour Messe, qui ne cherche pas à s'accrocher au terrain. Monty aligne 400 canons et 462 chars contre 200 et 25, d'après certaines estimations[777]. Les Britanniques procèdent à une remarquable attaque de nuit en relief montagneux. L'exploit de la 4th Indian Division, la première à percer, demeure sans lendemain, à la grande fureur de son chef, le général Tuker. Toute la journée, les combats font rage sur l'ensemble de la ligne de front ; 82 000 obus d'artillerie s'abattent sur les défenseurs de l'Axe qui tentent vaille que vaille d'endiguer l'assaut avec des fortunes diverses. Quand, le lendemain, les Alliés reprennent leur progression, c'est pour découvrir que la 1re armée italienne a rompu le contact pour se retirer en bon ordre en direction d'Enfidaville, 240 kilomètres plus au nord. Le décrochage n'a pas été chose aisée. Plus de 5 300 Italiens sont capturés ainsi que 125 Allemands[778], mais les Britanniques ont enregistré de lourdes pertes – 32 chars et entre 1 200 et 2 600 tués et blessés[779] – sans parvenir à empêcher l'ennemi de leur échapper à nouveau. Depuis le 17 mars, ils ont cependant capturé près de 13 000 Germano-Italiens. À la faveur d'une

action retardatrice des 88 mm de la 19. FLAK-Division et surtout des 15. Panzer et 90. Leichte-Divisionen, qui ont mené d'efficaces contre-attaques, les troupes de l'Axe ont encore réalisé un remarquable repli sans que les Américains, menaçant le flanc droit de Messe, aient été eux aussi en mesure de s'y opposer.

En raison du succès remporté par Montgomery sur l'oued Akarit, les troupes qui font face au IInd US Corps sont contraintes de se replier à leur tour, sous peine de voir leur retraite coupée par la 8th Army. C'est au cours de ce mouvement de repli qu'est grièvement blessé l'*Oberstleutnant* von Stauffenberg, alors Ia (chef du bureau « Opérations ») à la 10. Panzer-Division, qui entrera dans la postérité à la suite de l'attentat perpétré contre Hitler le 20 juillet 1944. Dans la soirée du 7 avril, les patrouilles américaines et anglaises font leur jonction sur la route Gafsa-Gabès. Alexander ordonne aux Américains de faire halte et de ne pas foncer vers la côte, au prétexte de ne pas interférer avec les opérations de la 8th Army. Patton est furieux : on n'hésite pas à demander le sacrifice de ses GI lorsque Monty est en difficulté, et finalement, la gloire de la victoire revient à ce dernier quand tout se passe bien[780]. Ce même 7 avril, un assaut de la 1st Army au col de Fondouk commence à ouvrir le passage vers Kairouan depuis l'ouest. Dans le Nord de la Tunisie, les Alliés maintiennent la pression sur leurs adversaires.

Le 10 avril, les troupes de Montgomery sont à Sfax. À cette occasion, Monty réclame une forteresse volante B-17 et dix hommes d'équipage pour son usage personnel, à la suite d'un pari avec Bedell-Smith, le chef d'état-major d'Eisenhower. En février 1942, Monty avait en effet affirmé à Bedell-Smith que la 8th Army serait en mesure d'atteindre Sfax avant le 15 avril. Si cela était, répondit Bedell-Smith, Monty serait en droit de demander ce qu'il désire au commandant suprême. Deux mois plus tard, il est en mesure de réclamer ce qu'il estime être son dû. Ike, furieux, accepte de répondre à la requête incongrue de son subordonné[781].

Le lendemain, la 8th Army et la 1st Army opèrent leur jonction à Kairouan. Les deux armées vont désormais pouvoir agir de concert. Les Français et les Américains reprennent la dorsale orientale au nord de Pichon, mais les combats sont âpres. La bataille d'Ousselat se solde ainsi par plus de 1 000 pertes pour les Germano-Italiens, dont 550 tués, une proportion énorme qui dénote bien que la lutte a été acharnée. Cette

résistance déterminée a cependant atteint son but : les troupes de l'Axe engagées dans le Sud tunisien sont parvenues à se désengager et à retraiter de près de 250 kilomètres jusqu'au niveau d'Enfidaville[782]. Il apparaît clairement que cette supériorité tactique met à mal les forces alliées malgré leur supériorité numérique et matérielle, leur ravitaillement et le soutien d'une aviation maîtrisant désormais l'espace aérien[783].

ULTIMES COMBATS[784]

La guerre en Afrique du Nord touche à sa fin. À la mi-avril, le front de l'Axe représente un arc de cercle de 130 kilomètres de long d'Enfidaville sur la côte au nord-ouest de Bizerte, tenu par des unités très affaiblies. Cette ligne est toutefois relativement facile à défendre et Alexander doit préparer une attaque interalliée en règle, l'opération Vulcan. Le Heeres-Gruppe Afrika regroupe 175 000 soldats germano-italiens début mai, dont deux tiers de combattants. Les unités blindées n'alignent pas plus d'une centaine de chars. Les forces de l'Axe ne disposent plus que de 300 canons, dont certains ont le tube usé, tandis que le sable et les difficultés de maintenance immobilisent de nombreux véhicules. La situation logistique est catastrophique. La Tunisie est soumise en effet à un véritable blocus naval à partir de Malte et de l'Algérie. Il n'est plus possible d'envisager une éventuelle évacuation vers la Sicile. Au mois d'avril, les forces aériennes alliées déclenchent l'opération Flax qui vise à couper le pont aérien établi par la Luftwaffe et la Regia Aeronautica entre la Sicile et la Tunisie : 432 appareils de l'Axe sont abattus pour seulement 35 avions alliés perdus. À la fin du mois d'avril, Arnim ne reçoit plus que 5 à 6 % du minimum de ravitaillement requis pour son armée. Les réserves en carburant sont si ténues qu'aucune opération n'est envisageable.

En face, les forces alliées s'élèvent alors à 500 000 hommes, dont 300 000 combattants, et 1 400 chars. La supériorité numérique alliée est donc écrasante. Eisenhower et Alexander décident que le rôle principal sera confié à la 1st Army, qui se voit allouer pas moins de 343 000 obus[785], tandis que la 8th Army, déjà couverte de gloire depuis El-Alamein, doit percer les positions ennemies d'Enfidaville, où le relief montagneux assure un avantage certain aux défenseurs.

Monty, ne doutant pas un instant qu'il va percer, part le premier à l'attaque le 19 avril, mais la défense, dès le début des opérations, s'avère

solide. Les hauteurs et le relief accidenté font des lignes germano-italiennes de formidables positions, compensant la faiblesse de l'artillerie de Messe. Même si les fortifications entreprises par le Lehrabteilung germano-arabe sont inachevées, qu'à peine 15 chars de la 15. Panzer et quelques canons automoteurs sont en soutien et que le ravitaillement manque, le moral et la volonté de se battre semblent encore intacts[786]. Pour gonfler les effectifs (les divisions alignent à peine plus de 20 bataillons d'infanterie, soit un peu plus de deux divisions britanniques), des bataillons *ad hoc* sont formés avec des hommes des services et de l'aviation. En dépit de la supériorité apparente de ses forces, il faut trois jours à Montgomery pour s'emparer de Takrouna, un des points forts du dispositif de Messe, au prix de fortes pertes (plus de 1 000 hommes) pour les Néo-Zélandais qui doivent affronter la Giovanni Fascisti et les derniers parachutistes de la Folgore qui n'hésitent pas à mener des contre-attaques. Les Gurkhas usent du kukri, leur poignard courbe, et les Rajputs, à court de munitions, sont contraints de lancer des pierres contre l'ennemi en pleine nuit. La 8th Army tente alors de percer dans le secteur côtier avec la 50th ID, mais la lutte est âpre, et attaques et contre-attaques se succèdent. Le 29 avril, la 56th ID tout juste arrivée d'Irak s'y casse les dents et reflue en désordre : la concentration de tirs de l'artillerie de la 1re armée italienne stoppe l'offensive de Monty, qui, à sa grande déception, se voit cantonner à un rôle de fixation.

Le 21 avril, la veille de l'offensive principale par la 1st Army d'Anderson, les Britanniques doivent encore faire face à une attaque surprise des forces de l'Axe dans le secteur de Medjez el-Bab. Baptisée Fliederblüte, l'attaque est menée en chantant par les fantassins et les parachutistes de la division « Hermann Goering » appuyée par des Panzer. Elle fait long feu et coûte de précieuses réserves à Arnim – 33 Panzer détruits et 450 soldats allemands capturés. La 1st Army s'élance le 22 avril, trois jours après la 8th Army. Elle perd 162 tanks, 24 canons, 67 véhicules et 23 avions, d'après les Allemands[787], ainsi que 3 500 hommes, dont pas moins de 900 tués. Beaucoup de compagnies sont réduites à deux douzaines de soldats. La Luftwaffe est d'ailleurs très active : les 24 avril, une quinzaine de tanks alliés sont victimes d'attaques aériennes[788]. Dans le camp adverse, on ne compte plus que 69 Panzer en état de combattre, regroupés au sein du Kampfgruppe Irkens. De même, les blindés italiens sont désormais tous placés sous le commandement du major Piscelli de la Centauro[789]. Les 28-29 avril, l'Afrikakorps mène sa dernière attaque en

direction du djebel Bou Aoukaz, qu'il reprend aux Britanniques. Bradley déclenche lui aussi son offensive 24 avril et les Français attaquent à leur tour le 25. Cette offensive généralisée de plus de 20 divisions alliées contre un ennemi affaibli se heurte cependant à la défense résolue des troupes germano-italiennes.

À la fin du mois d'avril, Alexander sent que les opérations piétinent. Le 30, il rend visite à Monty qui accepte de transférer plusieurs unités au profit de la 1st Army, dont la célèbre 7th Armoured Division. La fin est proche. La situation des forces de l'Axe, privées de ravitaillement, est désespérée. La lutte n'est plus qu'un entêtement courageux mais sanglant, désormais dépourvu d'utilité tactique ou stratégique.

Le 3 mai, des opérations préliminaires à l'assaut final, l'opération Strike, permettent aux Américains de s'emparer de Mateur. Le lendemain, les Français fixent les dernières réserves d'Arnim en attaquant le djebel Zaghouan. L'opération Strike, qui prévoit un puissant assaut dans le secteur central du front afin de couper en deux la tête de pont ennemie, commence par des bombardements aériens massifs. À 3 heures du matin, le 4 mai, l'infanterie britannique s'élance sous le couvert d'un soutien d'artillerie impressionnant de 650 pièces, qui pulvérise les lignes adverses et ouvre le passage aux deux divisions d'assaut. Chaque canon et obusier britannique peut compter sur un approvisionnement de 350 coups chacun contre 25 à 30 dans le camp adverse. La 4th ID, appuyée par 30 Churchill, perce le front en accusant la perte de seulement 137 hommes, capturant par la même occasion son premier Nebelwerfer. À 7 h 30, les divisions blindées, en l'occurrence les 6th et 7th Armoured Divisions, s'ébranlent à leur tour. Horrocks dispose de 400 chars. L'Afrikakorps se sacrifie dans un héroïque combat retardateur, perdant 14 Panzer pour 23 tanks de leur vieil adversaire, la 7th Armoured Division, et cause un début de panique dans les rangs de l'infanterie britannique qui abandonne 16 blindés et canons[790]. Arnim ordonne à ses deux armées de se replier : la 5. Panzerarmee vers Bizerte et la 1re armée italienne vers la péninsule du cap Bon. La percée est certes lente mais sonne la fin pour l'Axe. Le 7 mai, les Alliés reprennent l'offensive sur l'ensemble du front. Ce jour-là, ils effectuent enfin leur entrée triomphale à Bizerte et à Tunis, accueillis par une foule de Français en liesse. Bradley, dans un geste politique, laisse l'honneur de pénétrer les premiers à Bizerte aux Français du corps franc d'Afrique. À Tunis, autre

symbole, ce sont les vétérans de la 7th Armoured Division, en l'occurrence le 11th Hussars, unité de reconnaissance britannique engagée en Afrique du Nord depuis les premiers combats d'août 1940, qui entrent dans la ville.

Après une résistance sporadique pendant quelques jours, les redditions se succèdent. Koeltz reçoit celle de la 21. Panzer-Division, qui fut la première unité de l'Afrikakorps à fouler le sol africain deux années auparavant. La 6th Armoured Division tente de couper la retraite des hommes de Messe vers le cap Bon, mais elle se heurte deux jours durant à la vigoureuse défense de l'unité de reconnaissance Lodi et du Gruppe Franz près d'Hammam Lif, défendu par des Panzer, des Nebelwerfer et plus d'une trentaine de canons. Le 8 mai, Alexander annonce à Churchill que tout s'est déroulé mieux qu'il ne l'avait espéré[791]. Certaines unités persistent cependant à combattre jusqu'à la dernière extrémité. La fin en Afrique paraissant imminente, Guderian suggère que les tankistes soient rapatriés par avion, afin de ne pas perdre des hommes expérimentés. Hitler refuse catégoriquement. Neuf mille blessés échappent malgré tout à la captivité, mais seuls quelque 700 hommes valides s'enfuient par la mer. Le 9 mai, alors que leur chef, le général von Vaerst, prétend se battre « jusqu'au dernier », les restes de la 5. Panzerarmee capitulent devant Bradley.

Karl Halverscheidt, alors adjudant du général Borowietz, le commandant de la 15. Panzer-Division, se souvient : « Pendant la reddition, il n'y eut aucun incident. Finalement, nous conversions et plaisantions, faisant circuler des bouteilles de vin et de liqueur. Pourquoi nous battions-nous seulement quelques heures auparavant[792] ? » Au même moment, d'autres, comme Wilhelm Hagios, sont prêts à lutter jusqu'au bout et à se sacrifier mais en sont dissuadés par leurs officiers. Certains échappent à la captivité par un étonnant concours de circonstances. Parmi eux, Heinz Werner Schmidt. Fin avril, sa demande d'autorisation pour se marier formulée un an auparavant a été acceptée : il bénéficie ainsi d'une permission exceptionnelle à prendre immédiatement, et il s'envole pour l'Europe *in extremis*[793].

Le 11 mai, le bulletin d'information de l'OKW annonce qu'une division de FLAK a détruit 37 tanks alliés avec ses derniers obus. Ce même jour, le général von Arnim se rend aux Indiens du général Tuker. La 1re armée italienne ne tarde pas à succomber à son tour. Le 12 mai, Anderson demande les cartes des champs de mines et de ne pas détruire le matériel.

La 90. Leichte ne donnera pourtant pas l'occasion à ses vainqueurs de ramener un souvenir très prisé, des jumelles, car celles-ci sont systématiquement brisées.

La reddition de l'Afrikakorps, le corps qui plus que tout autre a marqué la campagne d'Afrique du Nord, représente tout un symbole. Son dernier chef, le général Cramer, envoie un dernier message à l'OKW : « Munitions épuisées. Armes et équipements détruits. Conformément aux ordres reçus, l'Afrikakorps a combattu jusqu'à la limite de ses forces. Le Deutsches Afrikakorps revivra. Heia Safari ! » La chaîne de commandement est irrémédiablement brisée et il est impossible d'offrir un front cohérent en raison de la fragmentation des forces qui n'ont pas encore effectué leur reddition[794]. Les soldats allemands, particulièrement ceux de l'Afrikakorps, partent en captivité avec le sentiment de ne pas avoir été vaincus sur le champ de bataille mais à cause de l'effondrement de la logistique. Le 13 mai, Messe, tout juste promu à la dignité de maréchal par Mussolini, se rend à son tour à la 2nd New-Zealand Division du général Freyberg, estimant plus honorable d'être capturé par la célèbre 8th Army[795]. C'est la fin de l'Afrikakorps.

Le 13 mai 1943, en début d'après-midi, le Premier ministre Winston Churchill reçoit du général Alexander un message concis, comme à son habitude : « Monsieur le Premier ministre, il est de mon devoir de vous rendre compte que la campagne de Tunisie est terminée. Toute résistance ennemie a cessé. Nous sommes maîtres des rivages d'Afrique du Nord[796]. »

16.

CONSÉQUENCE INATTENDUE DES VICTOIRES DE L'AFRIKAKORPS

LA CAMPAGNE DE TUNISIE : UNE VICTOIRE MAJEURE DES ALLIÉS

20 mai 1943. Les rues de Tunis sont envahies par une foule en liesse. Les combats ont cessé depuis une semaine sur le sol nord-africain. L'heure est à la parade pour les vainqueurs. Sur l'estrade principale, à la place d'honneur, le général Eisenhower, le maître d'œuvre de cette retentissante victoire. Conscient du coût humain de toute entreprise guerrière, l'homme n'a guère le goût de ces réjouissances après le cessez-le-feu. Conscient aussi du caractère particulier de cette guerre, il lui apparaît clairement qu'elle oppose les démocraties aux forces de l'Axe, puissances du mal, bafouant les droits humains les plus élémentaires. C'est pourquoi il se refuse à recevoir Arnim à Alger. Il refusera ainsi de s'adresser à tout général allemand jusqu'à la conclusion des hostilités, à Reims, en 1945. Pour l'heure, ce qui l'intéresse, ce sont les autres généraux allemands, ceux qui n'ont pas encore été faits prisonniers[797].

En tête de cortège défile une armée à la fierté retrouvée : l'armée d'Afrique, issue d'une France humiliée en 1940, qui rejoint enfin les FFL de De Gaulle aux côtés des Alliés. Ils sont tous là : les Français de métropole, les légionnaires, les zouaves, les spahis, les goumiers et les tirailleurs marocains et algériens. Splendides dans leurs uniformes, ces hommes sont, avec justice, l'objet des applaudissements les plus appuyés de la foule enjouée qui apprécie le spectacle. Moins flamboyants et plus discrets avec leurs chaussures caoutchoutées, des GI défilent à leur tour au

son de la musique de l'US Army. Patton, en connaisseur, apprécie la tenue des troupes mais déplore l'aspect de ses compatriotes : « En dépit de leur belle apparence physique, nos hommes manquent d'allure dans les revues. Je pense qu'ils ne sont pas suffisamment fiers d'être soldats et qu'il nous faut y remédier[798]. » Ils sont suivis par une imposante démonstration des forces britanniques des 1st et 8th Armies menées par les régiments écossais défilant admirablement aux accents des cornemuses.

La victoire célébrée ce jour-là est une des plus éclatantes que les Alliés aient remportées au cours du conflit. Complète, car les armées adverses sont intégralement annihilées. Décisive, puisqu'en ce printemps 1943, le cours de la guerre tourne en faveur des Alliés après les victoires d'El-Alamein, de Stalingrad et de Guadalcanal. Ce succès, remporté sur les rivages africains, a commencé en Égypte, à El-Alamein, et sur les côtes d'Afrique du Nord, avec le lancement de l'opération Torch. L'Axe est définitivement chassé des rivages nord-africains, un continent est libéré des forces de l'Axe – la victoire en Afrique constitue le premier jalon qui mène à la victoire finale. Et ce sont ces mêmes hommes qui seront les libérateurs de l'Europe.

Le bilan humain de la campagne est éloquent. Les Allemands auraient eu 8 500 tués et les Italiens 3 700 au cours de la campagne de Tunisie. Alexander annonce qu'il y a plus de 150 000 prisonniers. Il réajuste ensuite son estimation pour la porter à 250 000 et demande alors à Churchill de « sonner les cloches[799] ». En fait, le chiffre le plus probable se situe autour de 170 000 hommes capturés au cours de la phase finale des combats, ce qui correspond au nombre des rationnaires du Heeres-Gruppe Afrika en mai 1943 ; 225 000 sont finalement internés dans des camps prévus pour en accueillir 70 000. Les 55 000 à 75 000 hommes de différence étant, à n'en pas douter, des prisonniers capturés avant mai 1943. En effet, dès le 3 mai, alors que les redditions en masse n'ont pas encore eu lieu, Churchill écrit à Staline que 40 000 Germano-Italiens ont été capturés depuis le début de la campagne de Tunisie et que 200 000 autres sont encerclés. Il semblerait que le nombre de prisonniers non blessés atteigne 238 000 en date du 25 mai. L'US Official History mentionne le chiffre de 275 000[800]. Aux 8 500 Allemands et 3 700 Italiens tués s'ajoutent 23 000 blessés. Les pertes totales de l'Axe en Tunisie seraient donc de 300 000 hommes.

Pour prix de cette victoire, les Alliés ont perdu environ 75 000 hommes : 11 000 tués, 40 500 blessés et 24 000 disparus[801]. Les Britanniques ont le plus souffert, avec 38 000 pertes, dont 6 200 tués et

10 600 prisonniers et disparus[802]. On dénombre 19 400 pertes chez les Français, dont de 2 100 à 4 500 tués[803]. À cela s'ajoutent 18 221 Américains (plus un millier pour Torch), dont 2 700 tués et 6 500 disparus.

Au regard des pertes, les dictateurs allemand et italien ont-ils commis une erreur en s'évertuant à maintenir leurs armées sur le sol africain ? Ce faisant, Hitler a provoqué une catastrophe d'une tout autre ampleur en renforçant ses troupes en Afrique du Nord. La défaite finale de l'Axe en Afrique a en effet affaibli considérablement les capacités de défense des armées germano-italiennes en Europe méditerranéenne. Pour ne s'en tenir qu'aux Allemands, le nombre de prisonniers est supérieur à celui de Stalingrad. Les conséquences de la défaite de Tunisie sont également plus graves pour l'Axe que celles de cette grande défaite en Russie, d'ailleurs bien moins significative que celle de Moscou en 1941 qui a marqué l'échec de Barbarossa. La défaite en Afrique signe la perte de nombreuses unités d'élite dont le prestigieux Afrikakorps : au total, 11 divisions allemandes en comptant deux divisions de FLAK, 3 divisions de Panzer, 3 divisions motorisées, l'équivalent de trois régiments de Fallschirmjäger, 2 unités de Tiger… Le nombre de chars perdus – environ 1 200 en six mois depuis El-Alamein – et d'avions abattus dépasse les pertes subies à Stalingrad ; 2 422 avions de la Luftwaffe sont perdus en Méditerranée de novembre 1942 à mai 1943, dont de nombreux bombardiers et avions de transport pilotés par des équipages des écoles de formation au pilotage de bombardiers. Ces pertes sont irremplaçables[804]. Quatre cents appareils ont été redéployés de la Russie vers la Méditerranée dès le mois de novembre 1942 : c'est le quart du potentiel aérien allemand qui est concentré dans la région, contre 1/12 un an et demi plus tôt. Le 10 novembre, le Fliegerkorps II compte 445 avions de combat et 673 appareils de transport. Début décembre, la Luftwaffe aligne 502 avions de transport[805], et ce, alors même que Stalingrad, qui vient d'être encerclée, doit également être ravitaillée par un pont aérien. De surcroît, les Alliés ont remporté cette victoire pour un coût humain relativement faible alors que l'Armée rouge est saignée à blanc par sa victoire de Stalingrad. Qui plus est, les Anglo-Saxons ne subissent aucun coup d'arrêt consécutif à ce grand succès, au contraire des Soviétiques qui essuient un revers cuisant à Kharkov en mars 1943 après celui déjà subi face au saillant de Rjev en novembre-décembre 1942, Staline et Joukov considérant pourtant cette dernière opération plus importante que

l’encerclement de Stalingrad opéré à la même date. Pour vaincre les nazis, les Soviétiques ont besoin d’un second front. Celui-ci est ouvert en Afrique en 1942.

N’étant pas parvenu à détruire la Panzerarmee Afrika en Égypte ni à une conclusion rapide en Tunisie, les Alliés ont en fait remporté une victoire encore plus spectaculaire en raison de l’afflux en pure perte de renforts germano-italiens en Afrique. Si, au regard des objectifs alliés initiaux, la bataille aurait dû être achevée en Tunisie pour Noël 1942, l’échec initial se transforme en une victoire éclatante et absolue.

PERSPECTIVES STRATÉGIQUES DE LA GUERRE EN AFRIQUE DU NORD

Certes, dans l’esprit de Hitler, de Staline ou de Roosevelt, la guerre au Moyen-Orient et en Méditerranée représente bien un théâtre des opérations secondaire. Mais faut-il pour autant adopter ce point de vue ? L’appréciation erronée de l’importance de la partie qui s’y joue est peut-être une des erreurs majeures du Führer au cours du conflit. Dans l’incapacité d’envahir les îles Britanniques, puis face à l’enlisement à l’Est, la seule alternative stratégique viable du Reich semble être en effet d’intervenir au Moyen-Orient. Dans l’optique des Britanniques ou des Italiens qui y consacrent une part essentielle de leur effort de guerre, ce front n’a rien de secondaire. Si vaincre en Afrique n’apporte pas la victoire finale aux Alliés, y être défait aurait eu de graves répercussions, ne serait-ce qu’en allongeant la durée de la guerre. Il se peut même que la perte de l’Égypte et du Moyen-Orient aurait eu des conséquences stratégiques et politiques catastrophiques. Hitler, après la prise de Tobrouk en 1942, comme avant lui Churchill en février 1941 après l’anéantissement de la 10e armée italienne en Libye, manque l’opportunité de prendre un avantage décisif en Afrique. D’après les chiffres donnés par Churchill, certes à prendre avec précaution, la guerre en Afrique du Nord et en Afrique orientale a coûté des pertes considérables aux forces de l’Axe : 975 000 hommes, dont 200 000 Allemands, 7 600 avions, 2 550 chars, 6 200 canons, 70 000 véhicules motorisés et pas moins de 624 navires, la plupart coulés par la RAF et la Royal Navy dans leur lutte contre les lignes de ravitaillement de l’armée de Rommel. L’armée allemande a 18 600 tués et 3 400 disparus au cours de la guerre du désert, les Italiens enregistrant pour leur part 13 700 tués et 8 800 disparus. Les

pertes britanniques en Afrique et au Moyen-Orient sont estimées à 220 000 hommes. Si on y ajoute les tués et disparus américains et français, plus de 80 000 hommes sont morts du fait des rêves impériaux du Duce.[806].

Au départ simple force d'appoint envoyée pour éviter l'effondrement italien au début de 1941, l'Afrikakorps va finalement absorber une part non négligeable de la puissance militaire allemande et de son effort de guerre. Début 1942, si on ne compte plus que 142 Panzer opérationnels sur la totalité du front de l'Est, le seul Afrikakorps en aligne 139 le 19 janvier. Or Hitler n'hésite pourtant pas à renforcer considérablement l'Afrikakorps qui compte 409 Panzer quatre mois plus tard. Huit cent cinquante-neuf Panzer III auraient été employés en Afrique de 1941 à 1943, soit 22 % de la production de ce modèle de blindé jusqu'au début de 1943 (3 795), une proportion considérable si on considère que cette campagne n'a concerné pour l'essentiel que deux divisions de Panzer, soit 10 % de l'arme blindée allemande. Les impératifs logistiques de la guerre dans le désert nécessitent par ailleurs une dotation accrue des unités du train. L'OKH finira par faire valoir à un Rommel qui exige toujours plus de moyens qu'il dispose d'1/12 des moyens motorisés de l'armée alors qu'il ne commande qu'1/78 de ses effectifs[807] et que la guerre à l'Est accapare la majeure partie de l'effort de guerre du Reich à ce moment-là.

Dans cette aventure africaine, l'Italie a de son côté perdu l'élite d'une armée aux capacités déjà fort réduites à la déclaration de guerre. En outre, sa marine marchande est exsangue, sa marine de guerre cantonnée dans ses ports faute de mazout et son aviation laminée. La position politique de Mussolini s'en trouve donc considérablement affaiblie. Avec la chute de la Tunisie, la fin de l'Italie fasciste se rapproche.

Hitler a désormais perdu l'initiative stratégique en Méditerranée. Mais l'a-t-il jamais possédée ? Ses forces passent à la défensive sur tous les fronts, exceptés les U-Boote dans l'Atlantique. Toutes les troupes germano-italiennes impliquées dans la campagne nord-africaine sont autant d'unités qui n'ont pu être employées sur d'autres théâtres d'opérations et leur perte va provoquer une pénurie d'effectifs au moment d'assurer l'inviolabilité de la « forteresse Europe » au sud. Rommel lui-même plaide en vain auprès de Hitler pour que son armée soit préservée et évacuée en Italie, afin d'y poursuivre la lutte. Conscient de l'impasse de la guerre en Afrique, il accueille avec consternation la fin de non-recevoir que Hitler lui oppose,

qui signifie le sacrifice de nombreuses troupes d'élite qui feront défaut au Reich lors des campagnes suivantes. La résistance acharnée des forces de l'Axe en Tunisie durant six mois retarde cependant les opérations amphibies alliées. Ce répit autorise même une offensive sur Koursk en Union soviétique et le début de la mise en défense du Sud de l'Europe. Sans cela, il est possible que l'Italie eût été envahie dès le début de l'été 1943.

La chute de l'Italie apparaît dès lors inévitable : un premier maillon de l'Axe est sur le point de rompre. Le contrôle de la Méditerranée signifie que les Alliés sont en mesure de menacer leurs adversaires n'importe où, des Balkans au Sud de la France. Il permet également la réouverture de la voie maritime via le canal de Suez, évitant ainsi le long trajet par le cap de Bonne-Espérance. Les liaisons avec l'Inde sont rendues plus rapides et moins dangereuses ; de même avec l'Iran où transite le matériel cédé à l'URSS dans le cadre de la loi Prêt-Bail, un soutien indispensable à l'effort de guerre soviétique.

La conférence de Casablanca[808] qui réunit Churchill et Roosevelt à partir du 14 janvier 1943 pendant la campagne de Tunisie est l'occasion pour les Alliés de préciser leurs buts de guerre. Les États-Unis et le Royaume-Uni sont fermement décidés à mener la lutte jusqu'à la reddition inconditionnelle de l'Axe. L'expression a fait couler beaucoup d'encre. La déclaration aurait, selon certains, contribué à prolonger la guerre en stimulant la détermination de l'ennemi. C'est à l'occasion d'une conférence de presse, le 24 janvier, que Roosevelt affirme qu'il souhaite combattre jusqu'à la reddition inconditionnelle de tous les ennemis des Alliés. Surpris, Churchill n'a d'autre choix que d'abonder dans le même sens. L'expression, inspirée de Grant, serait le fruit d'une improvisation de Roosevelt, ce qui paraît douteux. L'inhumanité et la vengeance ne sont pourtant pas au programme, proclame Churchill le 30 juin 1943. Le 24 décembre 1943, Roosevelt renchérit : il n'est pas dans les intentions des Nations unies de réduire les Allemands à la servitude. Le Premier ministre anglais ne dit pas autre chose devant les députés de la Chambre des communes le 22 février 1944. Les Alliés ne seront en revanche tenus par aucune obligation au moment de la reddition. Il n'y aura pas d'échappatoire politique pour les nazis et leurs alliés, pas de négociations, pas de traité de paix dûment discuté entre les parties en présence. Les vaincus devront s'en remettre aux vainqueurs, à l'image de la *bonna fide* romaine des temps antiques. Churchill pense que cela est préférable à une liste des intentions concrètes

des Alliés à l'égard de l'Allemagne, intentions qui n'auraient que renforcé l'esprit de résistance.

LA GUERRE EN AFRIQUE ET L'ARMÉE FRANÇAISE RENAISSANTE

La campagne de Tunisie et le développement des opérations en Méditerranée en 1943 marquent également le retour de la France dans la guerre avec une armée aux effectifs de plus en plus importants[809], en dépit du manque criant de matériel moderne en novembre 1942. Quoique indigné d'avoir été tenu à l'écart par les Alliés, de Gaulle exprime néanmoins sa satisfaction lorsqu'il apprend la nouvelle de l'opération Torch. Cela signifie, d'une part, que les Américains rejoignent un théâtre d'opérations où opèrent déjà les FFL et les Britanniques et, d'autre part, cela ouvre la perspective à la France de reconstituer son armée pour combattre l'ennemi. Churchill et son ministre des Affaires étrangères, Anthony Eden, prennent soin de préciser à leur interlocuteur que le choix de ne pas impliquer la France libre n'a été qu'une décision purement américaine[810]. Le 7 novembre 1942 au soir, à la veille du débarquement, de Gaulle consent cependant à lire à la radio un message adressé « aux chefs, soldats, marins, aviateurs, fonctionnaires d'Afrique du Nord » : « Levez-vous ! Aidez nos alliés ! Joignez-vous à eux sans réserve ! Ne vous souciez pas des noms ni des formules ! Allons ! Voici le grand moment. Voici l'heure du bon sens et du courage… Français d'Afrique du Nord, que par vous nous rentrions en ligne d'un bout à l'autre de la Méditerranée, et voilà la guerre gagnée grâce à la France[811] ! » On admire le caractère francocentriste de la rhétorique gaullienne. Quoi qu'il en soit, le général de Gaulle voit juste : c'est le moment pour la France de reprendre les hostilités en force aux côtés des Alliés.

L'époque héroïque des premières unités FFL est révolue avec l'entrée en lice contre l'occupant allemand de l'armée d'Afrique. Le 11 novembre 1942, les forces françaises d'Afrique du Nord, commandées par le général Juin, se rangent aux côtés des Alliés. De 7 000 hommes sur le front tunisien à la fin novembre, les forces françaises passent à 75 000 à la fin de la campagne. Combattent également le corps franc d'Afrique ainsi que des bataillons de tabors marocains. Le corps franc d'Afrique est créé par le général de Monsabert sur ordre du général Giraud. Il s'agit de mettre sur

pied un corps de volontaires destiné à participer aux combats de Tunisie. Les lois de Vichy sont toujours en vigueur en Afrique du Nord, même après le débarquement allié. Cette unité est donc composée de Français partisans de la France combattante, d'étrangers et d'indigènes nord-africains soucieux de ne pas servir dans l'ex-armée de Vichy. La participation des forces aériennes françaises est marginale[812]. En ce qui concerne la marine, le pitoyable sabordage de la flotte à Toulon et les pertes lors de l'affrontement contre les Alliés au cours de l'opération Torch ne laissent qu'un nombre limité d'unités à la disposition de la France, d'autant plus que les navires de l'amiral Godefroy désarmés à Alexandrie ne rejoignent les rangs alliés qu'à l'issue de la campagne de Tunisie. De plus, comme l'attestent les propos de Churchill, « à Dakar, le gouverneur général de Vichy Boisson accepte l'ordre de cessez-le-feu de Darlan le 23 novembre mais les unités navales refusent de rejoindre les Alliés. C'est seulement après la conquête de l'Afrique du Nord que le cuirassé *Richelieu* et trois croiseurs rallient notre cause[813] ».

La France dispose désormais d'une armée à la mesure de ses ambitions de nation belligérante et d'alliée des puissances anglo-saxonnes. Cependant, la fusion de l'armée d'Afrique et des FFL est des plus délicates. Lors du défilé de la victoire à Tunis le 20 mai, les deux composantes de l'armée française ne défilent pas côte à côte. Les hommes de Leclerc paradent en effet avec les troupes britanniques. La séparation perdure jusque dans la mort puisque les cimetières militaires sont distincts. Français libres et Français de l'ancienne armée de Vichy ne reposent pas ensemble sur cette terre africaine où ils sont morts pour une cause commune. Les Américains s'agacent de ces rivalités franco-françaises et seul l'accord finalement trouvé entre de Gaulle et Giraud permet à l'armée française de bénéficier de l'aide américaine. La conférence d'Anfa est ainsi le théâtre de la fameuse poignée de main entre les deux hommes. Sur l'insistance de Roosevelt et de Churchill et devant les responsabilités qui lui échoient en ces heures cruciales, de Gaulle, d'abord réticent, a fini par se rendre à Casablanca. Ses premiers mots à Giraud sont emplis du souci gaullien de l'indépendance française : « Eh quoi ?, je vous ai, par quatre fois, proposé de nous voir et c'est dans cette enceinte de fil de fer, au milieu des étrangers, qu'il me faut vous rencontrer ? Ne sentez-vous pas ce que cela a d'odieux au point de vue national ? »

Les Alliés ont rééquipé en partie les troupes françaises pour lutter contre l'ennemi en Tunisie. Giraud obtient beaucoup plus du président Roosevelt : l'armement et l'équipement de 10 divisions et de leurs unités de soutien, soit 400 000 hommes, avec du matériel moderne américain. Ce sont ces divisions qui participeront à la lutte en Europe, d'abord en Italie, puis en France et en Allemagne. L'intérêt pour les Américains est évident : de nouveaux alliés rejoignent leurs rangs et cela permettra d'envoyer au front des Français motivés de préférence à leurs compatriotes, sachant que la montée en puissance de l'armée, de la marine et de l'aviation américaines pour mener la lutte par-delà deux océans exige des effectifs considérables. Finalement, ce sont 8 divisions qui composent cette nouvelle armée française. Parallèlement, d'autres unités, issues des FFL, resteront équipées par les Britanniques et dépendront de leur armée (SAS et commandos).

Pendant que la lutte se poursuit en Tunisie, la 5th US Army aide les Français dans la réorganisation de leur armée. Un programme d'instruction est mis au point par les Américains afin de leur assurer une bonne connaissance du matériel et un entraînement efficace. Une mission militaire française est envoyée aux États-Unis et nombre de manuels sont traduits à leur intention. En avril 1943, le premier convoi de matériel en provenance des États-Unis accoste enfin en Afrique du Nord. La France va bientôt disposer d'un corps expéditionnaire qui va se couvrir de gloire en Italie avant de participer à la libération à partir de la Provence dans le cadre de l'armée de Lattre.

L'AFRIKAKORPS : PREMIER ADVERSAIRE ALLEMAND DE L'US ARMY

La dernière conséquence importante de l'affrontement entre les Alliés et l'Afrikakorps est l'expérience acquise par l'armée américaine[814]. Ce n'est pas le moindre paradoxe de Rommel et de l'Afrikakorps que d'avoir contribué à aguerrir leurs adversaires avant que ces derniers ne participent à la confrontation majeure de la guerre à l'Ouest, à savoir le débarquement en Normandie et la campagne qui s'ensuit. L'ouverture d'un second front en France de façon prématurée, en 1942 ou 1943, aurait inévitablement mené au désastre. L'Atlantique est encore infesté de U-Boote et le débarquement aurait eu lieu sous la menace d'une Luftwaffe encore puissante. Les handicaps de l'US Army auraient été nombreux : une armée encore

inexpérimentée, trop peu de péniches de débarquement, des stocks insuffisants faute d'expérience, un matériel non adapté voire obsolète et des officiers parfois incompétents. C'est en Tunisie que l'US Army apprend à se battre. C'est en Méditerranée, lors des débarquements Torch en Afrique, Husky en Sicile, Avalanche et Shingle en Italie que les Alliés apprennent à rude école les rudiments des opérations amphibies et aéroportées d'envergure.

Eisenhower dispose maintenant de quatre divisions expérimentées. Comme dans les autres armées, on étudie les affrontements avec l'ennemi, ses propres défaillances, ce qui a fonctionné ainsi que les forces et faiblesses de l'ennemi. Rommel en est conscient dès le désastre subi par les Américains à Kasserine en février 1943. Et la reprise en main par Patton et les derniers combats de la campagne démontrent une évolution notable de ses capacités militaires et une grande capacité à tirer profit des engagements passés.

Certes, l'apprentissage de la guerre s'avère douloureux. L'US Army ne s'est pas montrée à son avantage à plusieurs reprises au cours de cette campagne. L'ampleur des difficultés rencontrées démontre l'impérieuse nécessité d'affiner l'outil de combat. Il est à cet égard heureux que les Américains aient pu affronter les Allemands en Tunisie pour réformer leur armée avant de les combattre en France. Peut-on imaginer un Kasserine dans le Cotentin ? Les problèmes de coopération entre forces terrestres et aériennes apparaissent avec acuité en Tunisie. Or, cette coopération sera une des clés du succès en Normandie l'année suivante. La réorganisation des forces aériennes en 1943 est une étape cruciale dans la préparation d'Overlord. Matériel, doctrine et commandement subissent ainsi le test du terrain avant la campagne décisive en Europe : si la doctrine, notamment le rôle des différents types d'unités, n'est pas remise en cause, il importe d'assurer sa mise en application ; et le matériel qui n'a pas fait ses preuves est écarté. Le M4 Sherman, bien que vulnérable, s'avère être un engin remportant tous les suffrages, surtout au regard des autres engins du parc blindé allié. En revanche, le M3 Lee/Grant est définitivement mis de côté pour la guerre en Europe. Le char léger M3 Stuart reste dans l'ordre de bataille, mais il est évident que son engagement se limitera désormais aux opérations de reconnaissance et d'exploitation : sa carrière de char de combat est terminée, en Europe du moins. Sans l'expérience acquise en Tunisie, les Armored Divisions débarquant en France en 1942 ou 1943

auraient été dotées en partie de ce matériel dépassé. Le même constat s'impose en ce qui concerne le Tank Destroyer. La majeure partie des Tanks Destroyers engagés en Tunisie sont encore des half-tracks et les camions armés d'une pièce antichar sont bien trop faiblement blindés et armés pour remplir efficacement ce rôle. Ces blindés sont peu à peu retirés des tableaux d'effectifs. On imagine le désastre si l'US Army avait débarqué en Normandie avec de tels engins.

De surcroît, la campagne permet de reconnaître la valeur d'officiers appelés à jouer un rôle crucial dans la libération de l'Europe, tels Bradley et Patton, et d'écarter les incompétents, comme Fredendall. Les Alliés ont aussi compris l'impérieuse nécessité d'un commandement unique assurant une réelle coordination entre les différentes composantes des forces alliées. À ce propos, Eisenhower, s'il n'est pas un tacticien hors pair, semble en revanche être bien qualifié pour diriger les forces armées de la coalition anglo-saxonne. Il se révèle l'homme de la situation pour assurer le commandement suprême des forces alliées. Ses qualités de diplomate s'avèrent tout à fait indispendables pour concilier les tempéraments britannique et américain. À la lumière des premières opérations à Tébourba et à Kasserine, il apparaît clairement que les styles de commandement, la doctrine tactique, l'organisation et le matériel utilisé ne permettent que difficilement un mélange d'unités américaines et britanniques aux niveaux du corps ou de la division[815]. Comme le souhaitait déjà Pershing en 1917, les unités américaines combattront donc sous un commandement indépendant.

Au-delà des considérations d'expérience en matière tactique et opérationnelle, la campagne de Tunisie est également décisive pour les États-Unis. Désormais, leur poids dans la coalition alliée est prédominant et leur puissance ira croissante. Cette réalité est difficile à admettre pour les Britanniques, et plus particulièrement pour leur Premier ministre, Winston Churchill[816]. Ce dernier le ressent douloureusement lors de l'importante conférence de Casablanca.

CINQUIÈME PARTIE

LA POSTÉRITÉ DE L’AFRIKAKORPS

17.

La guerre sans haine : mythe ou réalité ?

Des soldats de la Wehrmacht comme les autres

Qui sont donc ces hommes qui se sont battus pendant plus de deux ans dans le désert d'Afrique du Nord ? Des soldats qui n'ont fait qu'obéir à leur devoir, loin des barbaries nazies, ou bien des nazis convaincus ? De toute évidence, l'Afrikakorps se veut le reflet de la société allemande de l'époque prise dans toute sa diversité. Cela implique nécessairement qu'il ait compté dans ses rangs nombre de sympathisants ou d'adhérents à l'idéologie nationale-socialiste. Lorsque Hellmuth Frey aménage son abri dans le désert en juillet 1941, il ne manque pas de fixer près de son miroir une photographie du Führer tirée du *Völklischer Beobachter* : on a connu des pin-up plus affriolantes[817]. Ce n'est d'ailleurs pas sans mépris qu'il considère ses alliés. L'homme semble avoir assimilé et faites siennes les théories raciales des nazis : jugeant la réaction d'un groupe d'Italiens qui ne songent à rien d'autre qu'à prier dans leur embarcation de sauvetage après un naufrage, il ne peut s'empêcher d'écrire dans son journal : « Mentalité d'une race du Sud[818] ! » Pour les nazis, les Britanniques ne sont pas très éloignés de la race aryenne. Frey en est également convaincu. À propos de prisonniers britanniques, il écrit : « C'est dommage que nous devions nous battre contre ces hommes. Quand nos hommes se tiennent près d'eux, on ne remarque aucune différence. C'est la même race[819] ! » Lorsqu'une critique fuse à l'encontre d'un dignitaire nazi, les soldats de Rommel ne demeurent pas inertes. Schmidt se souvient avoir ri de l'enthousiasme d'un prisonnier anglais en Tunisie qui lui affirme que, bientôt, les Alliés vont remporter la victoire en Tunisie. Lorsque l'Anglais demande ensuite aux Allemands qui l'entourent si Goebbels leur plaît, un médecin se tourne vers Schmidt :

« Qu’est-ce que je lui réponds ? » Schmidt ne répond rien[820]. D’autres sont plus réactifs. Le sergent Eric Watts, de l’artillerie australienne, est le témoin d’une altercation entre un Australien et un officier allemand prisonnier. « Pourquoi ne vous rendez-vous pas compte que le cours de la guerre s’est renversé, vous ne le réalisez donc pas ? Hitler vous a mené en bateau. » L’officier allemand bondit, écumant de rage, et apostrophe son interlocuteur : « Si c’est ce que vous pensez à propos de Hitler, je vais vous dire ceci : j’ai été éduqué à Eton et j’ai entendu votre roi bégayer pendant son discours de couronnement[821]. » La foi en l’Allemagne et en la victoire finale est inébranlable chez ces soldats qui ont connu les triomphes des premières années de la guerre. Lorsqu’il se retrouve perdu à pied aux confins du désert et qu’il sent sa fin proche, la seule pensée qui vient à l’esprit d’Otto Henning est : « Je ne participerai pas à la parade de la victoire à Berlin[822]. » Les tracts et les brochures rédigées en arabe à l’intention des populations d’Afrique du Nord et du Moyen-Orient contiennent de nombreuses références à l’idéologie nazie et à son principal ennemi : « le juif ». Un de ces tracts proclame ainsi que cette guerre est une guerre des Juifs pour établir un État juif en Palestine. Force est de constater que la Luftwaffe prête son concours au largage de ces tracts, dont la distribution est aussi assurée par des unités de propagande qui accompagnent Rommel ainsi que par des diplomates allemands en Tunisie[823].

On compte également des opposants au régime nazi. C’est le cas du général von Esebeck, chef temporaire de la 15. Panzer-Division, qui sera arrêté après l’attentat du 20 juillet 1944 et terminera la guerre dans un camp de concentration[824]. Hoesslin, officier d’ordonnance de l’Afrikakorps avant d’être versé dans une unité de reconnaissance, rejoint lui aussi les conjurés du 20 juillet. Arrêté, il est pendu en octobre 1944 – il avait 29 ans[825]. Ravenstein, le commandant de la 21. Panzer-Division et antinazi convaincu, considère Hitler comme un criminel[826], ce qui ne l’empêche pas de remplir son devoir de soldat, allant jusqu’à organiser une tentative d’évasion en pleine mer.

Une grande partie des officiers supérieurs servant en Afrique ont également combattu en Russie, soit avant, soit après leur séjour dans le désert. Dans ce cas, il est impossible qu’ils n’aient pas été confrontés à la brutalité de la guerre à l’Est et qu’ils n’aient pas été témoins ou acteurs des crimes qui y ont été perpétrés. Stumme, successeur éphémère de Rommel à

la tête de la Panzerarmee Afrika, Crüwell, Nehring, Thoma, Bayerlein et Cramer, qui furent tous chefs de l'Afrikakorps, viennent du front russe. Olbrich et Streich, relevés de leur commandement par Rommel après leur échec devant Tobrouk en avril 1941, partent pour le front de l'Est. Le premier trouve la mort dans le Caucase, le second, décidément peu chanceux, est limogé par Guderian[827].

Le cas de Berndt est particulier. C'est un nazi de la première heure : il a rejoint le NSDAP en 1923 à l'âge de 18 ans. Membre du ministère de la Propagande, il reçoit un grade dans la SS qu'il conserve en service aux côtés de Rommel en Afrique où il fait office de représentant de Goebbels. Sa présence est des plus précieuses au Renard du désert car il lui permet de court-circuiter la chaîne de commandement. Berndt saura également influencer certains dignitaires nazis en faveur de Rommel, alors que ce dernier est en conflit avec de nombreux officiers supérieurs du haut commandement[828]. On compte aussi auprès de Rommel une unité de renseignements responsable de la rédaction de tracts de propagande en arabe. Deux spécialistes des affaires arabes, le docteur Hernmann et le docteur Winkler, opèrent en tant qu'officiers de renseignements. À la tête de cette unité se trouve Konstantin von Neurath, le fils de l'ancien ministre des Affaires étrangères[829]. L'exemple le plus abouti d'officier de l'Afrikakorps pétri de convictions nazies est indubitablement Maximilian von Herff. Après avoir servi en Libye au sein de la 15. Panzer-Division, dont il assure un temps le commandement, il rentre à Berlin au cours de l'été 1941. Il demande alors à rejoindre la Waffen SS, dont il deviendra général[830]. Comme lui, certains ne peuvent guère se targuer d'avoir été les apôtres de la guerre sans haine : Gustav Craseman, un autre ancien commandant de la 15. Panzer-Division, sera condamné à dix ans de prison pour avoir exécuté 162 Italiens dans les marais de Fucecchio alors qu'il commandait la 26. Panzer-Division sur le front italien. Hans-Georg Hildebrandt, qui commandait la 21. Panzer-Division est lui aussi impliqué dans ces crimes perpétrés contre les partisans en Italie[831]. Enfin, l'ancien commandant de la 90. Leichte-Division, Johan Mickl, prendra la tête de la 392e division d'infanterie croate face aux partisans de Tito, dans une guerre inexpiable au cours de laquelle son unité combattra impitoyablement ses adversaires.

On ne sera donc pas surpris des clichés réalisés en Afrique par des reporters de guerre allemands ou encore de ces images des actualités nazies où l'accent est mis sur les prisonniers de couleur : troupes coloniales

françaises capturées à Bir Hakeim, Maoris de Nouvelle-Zélande, Indiens et Noirs d'Afrique du Sud. Rommel lui-même ne dissimule pas son mépris pour ces derniers, dans un but de propagande selon Desmond Young[832]. Ces prisonniers français font « une très mauvaise impression » à Hellmuth Frey : « Des Noirs, des Bruns et des Blancs de la Légion étrangère[833]. » Les troupes allemandes combattant en Afrique sont en fin de compte semblables aux autres unités de la Wehrmacht, c'est-à-dire l'armée de Hitler, une armée qui a participé activement aux crimes du régime nazi. Dès lors, était-ce bien *La Guerre sans haine* – titre donné aux carnets de Rommel édités par les soins de Sir Basil Liddell Hart ?

LE MYTHE D'UNE GUERRE CHEVALERESQUE

Le souvenir qu'un soldat a d'une guerre est fort variable. On imagine sans mal qu'un Britannique qui a servi entre 1940-1942 au quartier général du Caire, selon des horaires de bureau et jouissant du confort et des aménités d'une métropole bien moins affectée par la guerre que Londres, n'a pas le même ressenti qu'un soldat de la 8th Army ou de l'Afrikakorps confronté à la dure réalité de la guerre en première ligne. Différente encore est l'expérience – parfois apparentée à l'aventure – de ceux qui opèrent aux confins des immensités désertiques, à l'instar des raiders du LRDG. En tout état de cause, on a souvent décrit la guerre du désert comme une guerre chevaleresque. De fait, la reddition est très rarement refusée sur ce théâtre des opérations et les prisonniers sont traités avec égard[834]. Les hommes du rang de l'Axe capturés par les Britanniques assument des tâches manuelles au profit de leurs vainqueurs, activités pour lesquels les Italiens semblent plus coopératifs que les Allemands, souvent arrogants et toujours confiants en la victoire finale du Reich. Emblématique est l'exemple d'Heinz Werner Schmidt et de son prisonnier américain, à Kasserine, conversant sur nombre de sujets sans la moindre animosité de part et d'autre[835]. Dans les deux camps, on distribue de l'eau et de la nourriture aux nouveaux prisonniers et les premiers soins sont vite donnés aux blessés. En plus d'une occasion, les soldats de l'Afrikakorps ont su retenir leurs tirs pour laisser des brancardiers britanniques s'occuper de blessés. Le 3 août 1941, à Tobrouk, les deux camps s'accordent pour observer une trêve afin de permettre aux ambulances de pénétrer dans le *no man's land* pour prendre soin des blessés et ramasser les morts[836], lesquels sont parfois enterrés côte à côte, à même le

sable[837]. Il n'est pas rare, en Afrique, que les blessés des deux camps reçoivent l'attention du personnel médical adverse[838]. L'infirmier James Kelly a soigné des blessés allemands et britanniques avec des médecins allemands. Son hôpital de campagne reçoit même la visite de Rommel en personne, une histoire qui rappelle l'anecdote rapportée par Jean-Marie Fitère lorsqu'il met en scène le Renard du désert passant de blessé en blessé dans un hôpital anglais dans lequel il aurait pu être capturé[839].

La guerre du désert fut-elle donc une guerre chevaleresque ? C'est du moins ce qu'ont ressenti les Britanniques qui estiment que la Wehrmacht, qui s'est rendue coupable de nombreuses exactions en Europe, a mené en Afrique une guerre « correcte », selon les conventions. Jean-Marie Fitère va jusqu'à affirmer, en parlant des combattants des deux camps, qu'entre « ces hommes jeunes, durs et courageux, un étrange courant de sympathie va passer[840]. » Des historiens ont avancé comme explication peu convaincante que ce respect entre adversaires était avant tout lié à leur commune expérience d'un environnement profondément hostile : le désert. Certes, les conditions de vie et de combat en Libye et en Égypte sont particulièrement éprouvantes, mais sont-elles plus pénibles que celles endurées par les soldats qui s'affrontent au même moment dans la jungle birmane ou dans l'hiver russe ? Pourtant, en Birmanie et en Union soviétique, on serait bien en peine de trouver une marque d'estime ou de respect née entre les adversaires de leur lutte commune contre les éléments. La haine a fait des affrontements entre Japonais et Alliés ou entre forces de l'Axe et Soviétiques une lutte sans merci. En Afrique du Nord, on est loin d'une guerre qui a pour but l'anéantissement de l'adversaire.

Certaines anecdotes concernant le front africain paraissent pour autant surréalistes. Si elles ne sont pas forgées de toutes pièces, il convient de ne pas les généraliser. À Tobrouk, assiégeants et assiégés se seraient entendus pour respecter une trêve entre 6 et 8 heures puis entre 20 et 22 heures, ces moments d'accalmie permettant d'assurer le ravitaillement. Un nouveau venu, non averti de ces arrangements, aurait ouvert le feu sur les camions de ravitaillement allemands, provoquant l'ire des soldats de l'Afrikakorps qui auraient manifesté leur mécontentement en frappant leurs gamelles à l'image de détenus en révolte[841]. À Tobrouk toujours, les soldats Platzbecker et Lorenz observent pour leur part des soldats ennemis jouer une partie de football à portée de tir, mais personne n'interrompt le match[842]. Plus surprenant encore, et à prendre avec précaution, cette histoire qui raconte

les rencontres entre unités de reconnaissance des deux camps sur la frontière égypto-libyenne au cours de l'été 1941. Tous les jours, le matin, le midi et à nouveau en fin de journée, la patrouille de l'*Oberleutnant* Müller effectue sa reconnaissance dans le même secteur et y rencontre toujours les mêmes automitrailleuses britanniques. Au *« Good morning, boys ! »* de Müller répond un *« Guten Morgen, Jungens ! »* du Britannique[843]. Une sorte de gentleman's agreement vécu pareillement à Tobrouk par le sergent Bolzano, qui entend soudain une voix l'interpeller dans la nuit en anglais et lui demander ce qu'il fait là. Répondant qu'il pose des mines, le Britannique lui rétorque que lui et ses hommes font de même. Aucun coup de feu ne vient troubler la tâche dangereuse de ces soldats du génie[844].

Les officiers supérieurs ne manquent pas d'entretenir cet esprit chevaleresque. À El-Alamein, Montgomery invite Thoma, le chef de l'Afrikakorps récemment capturé, à dîner avec lui. L'année précédente, Ravenstein, reçu par Auchinleck au Caire, a la délicatesse d'écrire un message de félicitations au *Major-General* Campbell pour l'obtention de sa Victoria Cross suite à son action à Sidi Rezegh où, précisément, il a eu à affronter sa 21. Panzer-Division[845]. On attend de l'adversaire qu'il adopte un certain comportement. Des Britanniques semblent confondus par ces Allemands qui, selon eux, ne respectent pas les règles. « Dans le désert, on ne se bat pas la nuit. On n'attaque pas un ennemi endormi : ce ne serait pas *gentlemanlike*[846] », autrement dit convenable, digne d'un gentleman. C'est ainsi qu'un tankiste britannique reprochera aux Allemands d'utiliser leurs pièces de 88 mm contre les tanks. La guerre peut d'ailleurs être perçue comme semblable à un sport. À l'annonce de l'entrée en guerre, des officiers britanniques vont jusqu'à porter un toast[847] ! Au combat, on verra des soldats, notamment des Australiens, saluer par une acclamation un coup au but réussi[848].

EXACTIONS ENTRE SOLDATS

Toutefois, il convient de ne pas embellir la réalité : Rommel sert les desseins d'un État criminel et la guerre du désert signifie avant tout la mort de milliers de combattants et des témoignages d'assassinats de blessés et de prisonniers existent. Des rumeurs courent dans les rangs italiens suivant lesquelles les Australiens et les Néo-Zélandais n'hésitent pas à achever les blessés ou à exécuter ceux qui se constituent prisonniers[849]. Arborer une

croix rouge n'est pas toujours gage de sûreté. Si le personnel médical n'est pas systématiquement pris pour cible, comme le font les Japonais par exemple, les combats en Afrique ne sont pas exempts de bavures déplorables. En novembre 1942, l'hôpital de la 21. Panzer-Division d'El-Daba, en Égypte, est bombardé par les Britanniques. À Tobrouk, un dénommé Derrick, soldat dans l'armée australienne, observe ainsi les Germano-Italiens ouvrir le feu sur des hommes du service de santé occupés à enterrer les morts et à secourir des blessés[850]. Au cours de la bataille d'El-Alamein, le *Captain* Ian English aide à installer un groupe de blessés sur une Jeep et une chenillette Bren Carrier arborant une croix rouge mais ces engins sont pris pour cible par des Stukas[851]. Rommel se plaint lui aussi du non-respect de la croix rouge par les Britanniques. En septembre 1941, constatant que ces derniers s'en prennent systématiquement aux hôpitaux de campagne pourtant clairement identifiables, il se demande si Goering ne pourrait pas opérer des représailles[852]. Cependant, certaines pratiques pourraient justifier que les ambulances soient prises pour cibles. À El-Alamein, un rapport australien indique que les Allemands les utilisent pour transporter des munitions et des soldats[853]. En 1942, en Tunisie, au cours des combats pour *« Longstop Hill »,* les Allemands ouvrent eux-mêmes le feu sur des ambulances. Pour ajouter, s'il est possible, à l'ignominie de ce forfait, ce crime a lieu le jour de Noël[854].

Le fanatisme de certains nazis peut expliquer bien des crimes. Cependant, bien que citoyens de nations démocratiques pour lesquelles la supériorité d'une race n'est en aucun cas un dogme officiel, les Alliés ne sont pas exempts de considérations racistes à l'occasion. Un rapport australien indique que les membres de la division Bologna viennent de la région de Naples et précise que « les Napolitains n'ont pas l'âme de guerriers ». On rappelle qu'ils « ont craqué dans toutes les batailles auxquelles ils ont participé. "Vous pouvez vêtir les Napolitains de la façon que vous désirez, aurait dit Napoléon, ils s'enfuiront de la même manière." » Le soldat Butler, un Australien qui sert en Afrique du Nord, estimait avant guerre la race australienne supérieure à toute autre dans un rapport de 1 à 5. Après avoir combattu les Italiens, il pense que ses supputations sont désormais fondées[855]. Les préjugés et le mépris des Britanniques à l'endroit des Italiens sont assez généralisés. Par dérision, considérés comme des lâches, les Italiens sont appelés les *« Musso's Braves ».* On les juge sales et leur goût pour les pâtes est source de railleries

et à l'origine de bien des surnoms : *« Signor Spaghetti », « Spag », « Macaronis »…* De façon caractéristique, les Britanniques répugnent à admettre qu'ils aient pu subir un revers devant les Italiens et imputent leurs échecs aux seuls Allemands[856]. Rien de surprenant dès lors qu'après El-Alamein, Churchill lui-même parle d'une victoire « sur les Allemands » dans son discours prononcé le 10 novembre 1942 au banquet donné à la *Mansion House* de Londres[857]. Il ne faut toutefois pas y voir une marque de haine, à l'instar de ce que les nazis éprouvent pour les supposées « races inférieures », mais plutôt du mépris. Ces aspects de la réalité ne sont pas de nature à faire de la guerre du désert un combat seulement chevaleresque.

Des faits plus graves sont avérés. Pendant l'opération Battleaxe, cinq Matilda sont victimes des champs de mines d'Halfaya. Les équipages évacuent leurs engins en flammes et tentent de sortir du champ de mines en marchant bras levés sur les traces laissées par leurs chars jusqu'aux lignes britanniques. Des cibles faciles pour les hommes du pasteur Bach. Mitcham prétend qu'en Afrique il n'était pas correct d'ouvrir le feu sur des hommes pris dans un champ de mines, attitude qu'il suppose spécifique à ce théâtre des opérations[858]. Il sera permis d'en douter. À la guerre, il s'agit avant tout de survie. Les exemples de tankistes massacrés à la mitrailleuse en cherchant à quitter leur engin ne manquent pas. Quant aux champs de mines, ils sont évidemment conçus pour causer le plus de dommages et de difficultés à l'ennemi.

Un certain Jones, combattant australien à Tobrouk, reconnaît qu'il regrette de devoir tirer sur un ennemi qui a baissé son caleçon, mais d'autres ont moins de scrupules[859]. À Tobrouk toujours, des patrouilles australiennes reçoivent explicitement l'ordre de ne pas faire de prisonniers et, pis, d'achever les blessés italiens à la baïonnette[860]. Bob Wainwright, qui y a combattu, se souvient d'un Australien ne sachant que faire d'un blessé allemand pris dans les barbelés et hurlant de douleur, jusqu'à ce que quelqu'un lui suggère de le tuer d'un coup de baïonnette[861].

Pendant la bataille d'Alam Halfa, le *Corporal* Wilmhuest, de la 44th Infantry Division, affirme avoir été le témoin du massacre d'équipages de la Luftwaffe par des soldats d'origine polonaise alors qu'ils étaient suspendus à leurs parachutes[862]. Un drame similaire survient quelques semaines avant la seconde bataille d'El-Alamein. Le 2 octobre 1942, deux aviateurs italiens, le capitaine Livio Ceccotti et le lieutenant Bevilacqua,

sont contraints d'abandonner leurs appareils en flammes et sautent en parachute. Ceccotti, qui a lui-même abattu deux appareils ennemis avant que son chasseur ne soit touché, est alors tué par des tirs en provenance du sol ainsi que par des avions de chasse australiens. Bevilacqua parvient à se diriger vers la mer et échappe à la mort[863]. Les Maoris, indigènes de Nouvelle-Zélande, sont suspectés de crimes. Henning rapporte que leurs pratiques sont peu chevaleresques, mais reconnaît qu'ils n'ont pas leur pareil pour mener un assaut nocturne[864]. Rommel en personne se plaint des exactions des Néo-Zélandais au *Brigadier* Clifton après la capture de ce dernier[865].

CONFRONTATIONS AVEC LES CIVILS

Face à ces inévitables excès, qui ne semblent cependant pas avoir été la règle en Afrique, quel fut le sort des civils ? La plupart des livres traitant de la guerre du désert rappellent à l'envi que cette guerre s'est livrée dans un environnement dépourvu de grandes villes et que, par conséquent, les populations civiles n'ont guère subi les dures lois de la guerre. Cependant, Le Caire, Port-Saïd, Alexandrie, Benghazi et Tobrouk ont été bombardées à plusieurs reprises, de même que la Tunisie, très peuplée, dont les agglomérations ont subi des dommages sérieux. On ne peut que conjecturer de ce qu'il serait advenu si l'Afrikakorps avait surgi dans les rues des grandes métropoles égyptiennes ou du Proche-Orient. Quant aux Alliés, loin de l'image du libérateur qui se bat pour la démocratie et la dignité humaine, force est de constater que des crimes commis sur des civils leur sont imputables. Rien de surprenant à cela : comme toute société civile dont elle est issue, une armée compte invariablement dans ses rangs une proportion d'individus à la morale douteuse.

En Libye, les nombreux colons italiens vont souffrir de la présence des soldats de la Western Desert Force puis de la 8th Army lors des deux conquêtes de la ville de Benghazi en février puis décembre 1941. Des témoignages, notamment celui de Caterina Cortesani, alors membre de la Croix-Rouge italienne, rapportent qu'au cours de la première occupation, les Italiens – essentiellement des vieillards, des femmes et des enfants – et les Arabes de Benghazi et des villages alentours sont victimes d'exactions, de vexations et de destructions : musées, maisons, boutiques, bureaux sont pillés ou détruits. Le cimetière ne semble pas avoir été épargné non plus.

Les malades et les blessés des hôpitaux ont été molestés, frappés, parfois abattus. Certains civils auraient été abattus gratuitement et des femmes violées. La propagande fasciste ne manque pas d'amplifier les méfaits dont certains Australiens se sont rendus coupables. Si les faits ont naturellement été amplifiés, ils n'en sont pas moins bien réels.

La seconde occupation britannique est brève, puisqu'elle ne dure que du 24 décembre 1941 au 29 janvier 1942, mais elle est violente. Polonais, Néo-Zélandais, Indiens, Australiens et Libyens de la Libyan Arab Force agissent comme en février 1941, mais commettent davantage d'assassinats : entre 42 et 52 selon les sources[866]. Benghazi n'est pas la seule localité à souffrir. En 1940, Derna est le théâtre d'excès de la part d'Arabes puis de soldats australiens. La discipline se relâche sans que la Military Police ne réprime les débordements, à l'exaspération du général Mackay qui entre dans la ville le 31 janvier 1941[867]. Tout cela n'empêche pas Charles Squire, un ancien de la 8th Army, d'affirmer : « Nous combattîmes selon les règles de la guerre. les batailles n'eurent pas de répercussions sur les civils, les femmes et les enfants[868]. »

Les rencontres avec les indigènes sont moins rares pendant la campagne de Tunisie qu'au cours de la guerre du désert. Dans le désert, elles mènent toujours à du troc : on échange du thé britannique contre des œufs par exemple. Face aux Français et aux Britanniques, qui représentent les puissances coloniales, les Arabes sont plutôt pro-Allemands et dans une moindre mesure pro-Italiens. Henning se souvient que les Arabes étaient sympathiques avec les Allemands. Pour se faire comprendre, il tente d'ailleurs de leur parler un peu en français[869].

Il faut dire que l'attitude dédaigneuse à l'égard des Égyptiens et des Arabes d'Afrique du Nord de la part de nombre de soldats alliés, particulièrement des soldats du rang et des sous-officiers, est pour beaucoup dans cet état de fait, nonobstant la défiance ressentie à l'égard de l'occupant. On retrouve des sentiments analogues chez les populations indigènes de Libye et d'Afrique du Nord française envers les Italiens et les Français. Les relations entre les civils égyptiens et les soldats britanniques sont, sauf rares exceptions, confinées à la sphère économique et marchande. Certains soldats anglais tolèrent mal les pratiques des Égyptiens et leur éternelle insistance à vendre un souvenir ou réclamer un bakchich et ont en permanence à l'esprit la crainte de se faire voler leur portefeuille ou, pis, leur arme. Dans l'ensemble, un gouffre infranchissable sépare les Égyptiens

des Britanniques dans ces années 1940[870]. En revanche, les relations semblent meilleures avec les Arabes de Libye, si on en juge par le superbe accueil réservé à la 7th British Armoured Division lors de son entrée à Tripoli[871]. Il faut dire qu'en Libye les colons sont les Italiens. Des colonies françaises d'Afrique du Nord, Patton écrit à sa femme : « Les Arabes sont tous pour nous, tant que nous sommes vainqueurs[872]. » À la suite de la prise de Fériana, le capitaine allemand Heinz Werner Schmidt partage cette opinion :

> Le reste du bataillon s'empresse de mettre pied à terre […]. Des nuées d'Arabes, hommes, femmes, enfants, jaillirent des habitations, hurlant et gesticulant à qui mieux mieux pour simuler leur joie de nous accueillir en vainqueurs, en attendant les suivants. Leur caïd dut reconnaître en moi le responsable de l'unité. Il se précipita dans ma direction, les bras grands ouverts, et, dans son charabia, m'inonda de paroles de bienvenue. Je l'écoutai, la main sur mon pistolet automatique, prêt à toute éventualité. Il essaya de m'attraper les doigts pour les embrasser. Écœuré, je le repoussai brusquement. Mais il revint à la charge, à genoux et me baisa les chaussures. J'aurais parié que quelques instants plus tôt les Américains avaient eu droit aux mêmes démonstrations d'amitié. Ces gens-là ne savaient que faire pour nous être agréables. Ils nous indiquèrent les endroits minés, nous précisèrent que des éléments d'artillerie américains venaient de décrocher, et nous avertirent qu'un certain nombre de chars lourds se trouvaient encore à l'autre bout du village[873].

Schmidt n'a donc aucune confiance en eux ; pourtant, ils lui fourniront de précieux renseignements.

Ces « gens-là », pour reprendre son expression, sont avant tout de pauvres villageois pris dans une guerre qui ne les concerne pas et qui désirent avant tout se prémunir des ravages qu'elle provoque. On ressent également le poids des préjugés au ton de Schmidt. Patton, pourtant cultivé (il lit d'ailleurs le Coran sur le navire qui l'emmène en Afrique), n'est pas différent lorsqu'il écrit ces lignes dans son journal le 7 décembre : « Encore une illusion d'enfant qui s'en va. Le tableau de la fuite en Égypte montrait Marie sur l'âne et Joseph marchant à ses côtés. Ici, vous pouvez voir le même spectacle biblique n'importe où, à ceci près que c'est l'homme qui est sur l'âne et la femme qui est à pied[874]… »

Les troupes alliées ont de nombreuses occasions d'être au contact des populations nord-africaines. Néanmoins, nombre de soldats deviennent de plus en plus durs à leur égard, en partie en raison de l'âpreté des combats. La vue d'autochtones vêtus d'effets alliés pris sur les cadavres provoque aussi la fureur de certains. Les Allemands éprouvent le même sentiment : « Nous passâmes près du cadavre d'un Noir américain. Étendu à même la route, l'homme était nu. Les Arabes – ce ne pouvait être qu'eux – l'avaient

complètement dépouillé[875]. » Les exactions racistes demeurent limitées et ne concernent somme toute qu'un petit nombre de soldats, bien qu'elles soient parfois d'une gravité extrême. Des Américains abattent ainsi des Arabes uniquement pour les voir tomber en ouvrant le feu sur eux comme à l'exercice. Certains tirent sur des chameaux pour provoquer la chute de ceux qui sont juchés dessus. D'autres encore effrayent les enfants en tirant à leurs pieds. Certains civils, soupçonnés d'intelligence avec les Allemands, sont livrés aux Français ou sommairement abattus après avoir creusé leur propre tombe. Si certains méfaits sont sévèrement punis, d'autres ne font l'objet d'aucune poursuite judiciaire. L'état-major du général Giraud demande à Eisenhower de surveiller ses troupes devant la multiplication des cas de viols de femmes arabes[876].

Dans le camp adverse, la propagande allemande s'emploie à établir des relations les plus amicales avec les populations arabes[877]. Il est vrai que les Allemands bénéficient du fait de ne pas être les ressortissants d'une puissance coloniale. Les Fallschirmjäger du général Barenthin auraient eu une attitude particulièrement amicale envers les Tunisiens. Des volontaires arabes rejoignent les parachutistes et servent comme soldats et agents de liaison. Ce phénomène est cependant marginal. On peut d'ailleurs se demander si le haut commandement allemand, et notamment les généraux von Arnim et Ziegler envoyés en Tunisie pour diriger la tête de pont, ne se berce pas d'illusions en imaginant qu'une offensive lancée vers l'ouest en direction de l'Algérie bénéficiera d'une révolte des Arabes en faveur des Allemands. Toutefois, dès l'arrivée des premiers Allemands en Tunisie, des Arabes les auraient accueillis en affirmant : « Allemands et Arabes, kif-kif ! » Chaque soldat de la Wehrmacht aurait en outre été porteur d'une lettre de Hitler, rédigée en allemand et en français : « Nous venons en Tunisie en amis. Nous nous considérons comme des hôtes, non comme des conquérants. Nous comprenons et respectons votre religion. Nous respecterons vos femmes. »

LA QUESTION DES PRISONNIERS

On l'a vu, en Afrique, les marques de respect entre soldats ennemis sont plus manifestes bien que les trêves pour le ramassage des blessés et le traitement des prisonniers ne soient pas différents de ce qui aura cours en Italie ou en Normandie, où cependant des exécutions de prisonniers,

notamment l'assassinat de Canadiens par des SS, seront parfois à déplorer. Mais la norme est le respect des lois de la guerre. Celle-ci, comme l'a bien exprimé le général nordiste Sherman pendant la guerre de Sécession, n'est certes pas un concours de popularité. Mais on peut en atténuer la brutalité par des mesures humanitaires à l'endroit des blessés, des prisonniers et des populations en détresse. Plus qu'une spécificité de la guerre du désert, il s'agit plutôt d'un aspect caractéristique de la guerre menée sur les fronts de l'Ouest et de Méditerranée, entre forces de l'Axe et Alliés occidentaux. Ce n'est pas que la guerre y soit exempte de brutalité et de barbarie, mais, dans le désert, comme à l'Ouest ou en Méditerranée, le respect de l'adversaire ne se limite pas à la seule reconnaissance de ses capacités militaires – comme à l'Est par exemple –, mais se traduit dans les faits par le traitement réservé à l'ennemi.

Le sort réservé aux prisonniers est révélateur de la façon dont l'adversaire est perçu. Les soldats allemands n'hésitent pas à offrir de l'eau, cette denrée si précieuse et si rare dans le désert, et des cigarettes. La Wehrmacht a failli prendre des mesures de rétorsion quand a été apprise la pratique britannique de refuser de donner à boire aux prisonniers avant qu'ils n'aient parlé, mettant ainsi à profit l'état de choc dans lequel ils se trouvent encore pour leur soutirer des renseignements. Devant le risque de représailles, le gouvernement anglais fit marche arrière[878]. La situation des Britanniques est d'ailleurs plus délicate quand ils tombent entre les mains des Italiens, car ceux-ci sont beaucoup moins respectueux et leurs mesures d'hygiène laissent parfois à désirer. Cet état n'est pas tant dû à la volonté des Italiens qu'à leur mauvaise organisation et un manque de moyens, deux maux endémiques dans cette armée.

Toutefois, être prisonnier des Allemands n'est pas pour autant une sinécure : au camp de prisonnier *Feldpost 12545* à Tripoli, il faut travailler dur et la nourriture est insuffisante[879]. De nombreux témoignages concordent pour souligner le fait que les prisonniers sont généralement bien traités, même si, parlant d'un médecin évadé, Hellmuth Frey rapporte « des soldats de bas étage lui ont fait les poches : argent, portefeuille, tout a disparu[880] ». Ted Smith fut impressionné par l'attitude très correcte des soldats de l'Afrikakorps à son égard après sa capture[881]. Un rapport du quartier général de la 9th Australian Division avance que les soldats italiens ont un moral plutôt bas et que beaucoup seraient prêts à se constituer prisonniers en ayant l'assurance qu'ils seront bien traités. On organise alors le largage de tracts

indiquant le mot de passe à l'attention de ceux qui veulent se rendre : *« V per Vittori*[882]*. »*

Certains prisonniers arrivent à s'échapper mais ils restent une exception, car bon nombre sont tout simplement trop fatigués pour tenter leur chance, sans parler des dangers de la fuite et du désert. Il reste qu'un certain nombre de soldats, dont d'héroïques commandos du LRDG et du SAS, ont préféré échapper à la capture en réussissant l'exploit de parcourir parfois des centaines de kilomètres dans le désert sans eau ou presque. De tels hommes au tempérament si fort et si hardi restent toutefois des exceptions. Le général Messervy, commandant de la 7th Armoured Division, est lui-même capturé le 27 mai 1942 au tout début de la bataille de Gazala. Ayant eu la présence d'esprit de prendre la peine d'enlever ses insignes de rang, il reste incognito parmi les prisonniers. Il ne s'avoue pas pour autant définitivement vaincu et, à la première occasion, il s'échappe avec plusieurs de ses hommes.

L'acte de reddition est un moment délicat : que va faire l'ennemi ? Va-t-il céder à la vengeance, à la rage et l'excitation du combat ? À Tobrouk, le 22 juin 1942, alors que Klopper a décidé la reddition de la place, l'Afrikakorps menace d'exterminer les Cameron Highlanders jusqu'au dernier s'ils ne rendent pas les armes[883]. Par ailleurs, celui qui voit s'approcher des hommes prêts à se rendre doit être méfiant : est-ce un piège ? Un soldat italien est ainsi abattu sans autre forme de procès par un Australien qui vide son chargeur sur le cadavre. Il faut dire que cet Italien venait tout juste d'abattre le commandant de compagnie de l'Australien avant de jeter immédiatement son arme en arborant un sourire qui n'était pas de mise[884]. Même acte de représailles de la part d'un Australien qui jette une grenade sur un groupe de captifs italiens pour se venger de la perte d'un de ses compagnons[885].

Les Australiens sont également méfiants à l'endroit des Allemands : « Les Allemands n'acceptent pas qu'il y ait des règles de la guerre. Il faut donc s'attendre à toute forme de tricherie qui pourrait leur être utile pour atteindre leur but. Une patrouille du 2/43 Bn opérant dans le secteur du wadi Belgassen s'est ainsi fait tirer dessus par un ennemi qui avait rendu les armes. Trois ennemis ont été tués à la mitrailleuse, deux se sont rendus et, s'avançant, ont ouvert le feu sur les Australiens, en touchant un à l'estomac. Les deux ennemis ont été tués[886]. » À El-Alamein, ils repoussent par des tirs

des Allemands qui se dirigent vers leurs lignes les mains en l'air[887]. Au cours des combats pour Tell el-Eisa, le 22 juillet 1942, une section australienne regarde, horrifiée, certains de ses blessés se faire assassiner alors qu'ils tentent de se rendre. Dès lors, les hommes de cette section décident de ne pas faire de quartiers un mois durant. Les adversaires qui ont le malheur d'être capturés sont abattus ou tués d'un coup de baïonnette[888]. Dès la première retraite britannique en Cyrénaïque, en mars-avril 1941, on rapporte, d'après les informations d'un prisonnier italien, que des Allemands ont capturé deux soldats indiens puis les ont laissés partir en courant et les ont abattus[889]. De même, les raiders du LRDG, qui ne peuvent pas toujours s'embarrasser de prisonniers, ont apparemment abattu 7 prisonniers italiens lors d'un raid sur Tobrouk (opération Agreement en septembre 1942). Ayant survécu à ce crime de guerre, les soldats Esposito et Serafini purent donner leurs témoignages[890].

D'abord traités en francs-tireurs puisque, selon la Wehrmacht, la France a signé l'armistice, les courageux défenseurs de Bir Hakeim capturés seront considérés comme des combattants. De Gaulle menace les Allemands de représailles sur les ondes de la BBC : « Si l'armée allemande se déshonorait au point de tuer des soldats français faits prisonniers en combattant pour leur patrie, le général de Gaulle fait connaître qu'à son profond regret il se verrait obligé d'infliger le même sort aux prisonniers allemands tombés aux mains de ses troupes[891]. » Ils seront finalement considérés comme des prisonniers de guerre. Toutefois, parmi les légionnaires prisonniers se trouvent des soldats d'origine juive ou allemande qui ne peuvent qu'être inquiets du sort qui leur est réservé. Il semblerait qu'ils aient vécu un internement normal. L'éloignement relatif de ce théâtre d'opérations laisse à Rommel une certaine latitude vis-à-vis de Berlin, ce qui a indubitablement son importance. Ainsi, le Renard du désert refuse l'ordre de Hitler du 18 octobre 1942 qui, prétextant du non-respect des conventions de Genève par les commandos alliés (qui seraient par ailleurs recrutés parmi les criminels), enjoint de passer par les armes les commandos ennemis capturés en dehors d'opérations d'envergure menées « au cours d'hostilités normales[892] ». Westphal rapporte que Rommel a fait brûler le message dès sa réception[893]. Les commandos chargés d'assassiner Rommel à Beda Littoria en novembre 1941 seront également bien traités. En revanche, les lois de la guerre reconnaissent la possibilité de passer par les armes tout ennemi capturé portant des effets de l'armée adverse. En novembre 1942, un soldat

anglais dénommé Alexander – considéré par erreur comme le neveu du commandant en chef au Moyen-Orient – est capturé coiffé d'une casquette de l'Afrikakorps. Cependant, Rommel ordonne qu'il soit traité comme tout autre prisonnier.

SOLDATS DE L'AFRIKAKORPS AUX ÉTATS-UNIS : DES PRISONNIERS PAS COMME LES AUTRES

L'internement des prisonniers de l'Afrikakorps est riche d'enseignements. Les Allemands capturés en Afrique en juin-juillet 1941 gardent un excellent moral : ils pensent que la guerre avec l'Union soviétique sera vite terminée et que des renforts seront bientôt envoyés pour la conquête de l'Égypte. Les soldats de l'Afrikakorps prisonniers qui défilent au Caire au pied de la citadelle de Saladin songent probablement que bientôt ce seront leurs camarades qui paraderont victorieusement en Égypte tandis que les Britanniques seront détenus derrière les barbelés. À l'issue de la campagne de Tunisie, c'est l'ensemble de l'Afrikakorps qui connaît l'humiliante épreuve de la captivité. Les prisonniers allemands dépassent alors la centaine de milliers. Les anciens soldats de Rommel ne s'avouent pas surclassés militairement par leurs adversaires pour autant. Vaerst, dernier commandant de la 15. Panzer-Division, dira que « le soldat allemand est parti en captivité avec l'idée de ne pas avoir été vaincu sur le champ de bataille mais d'avoir été la victime de l'effondrement de la logistique[894] ». Comme chez leurs camarades capturés en 1941 et 1942, le moral demeure intact. Les lettres envoyées en 1944 témoignent encore de leur foi en Hitler et en la victoire finale[895]. *L'Atlantic Monthly* rapporte les propos d'un détenu allemand commentant le traitement réservé aux prisonniers aux États-Unis : « Quand l'Allemagne gagnera la guerre, ça fera au moins un bon point pour vous[896]. »

Alan Moorehead, le fameux journaliste australien, est lui-même le témoin d'un épisode révélateur de l'attitude des prisonniers de l'Afrikakorps[897]. Au cours de l'été 1942, il embarque à Suez à bord du *Zola*, ancien navire de croisière luxueux transformé en transport de troupes pour les besoins du conflit. Des prisonniers détenus à bord fomentent une mutinerie au cours du trajet qui les emmène vers Durban, en Afrique du Sud. Parmi les mutins, on compte Ravenstein, ancien commandant de la 21. Panzer et premier général allemand fait prisonnier au cours du conflit, ainsi

que le pasteur Bach, le héros d'Halfaya. Ils espèrent prendre le contrôle du navire pour ensuite cingler vers Singapour, alors aux mains des Japonais. Mais la mutinerie tourne court. Arrogance : s'il est un mot pour qualifier le caractère des soldats allemands captif dans les descriptions qu'en donnent les Alliés, c'est bien celui-là. Ils gardent souvent un port hautin et raillent leurs vainqueurs. Un prisonnier allemand en Tunisie juge que « l'armée britannique n'est pas bonne ». N'en revenant sans doute pas de tant d'outrecuidance de la part d'un adversaire vaincu, le soldat anglais lui rétorque immédiatement : « Et qui t'a mis dans cette fichue bétaillère[898] ? »

Des nazis convaincus ? On pourrait le croire. Les actualités filmées américaines de mai 1943 montrent l'arrivée dans leur camp d'internement des principaux généraux allemands capturés en Tunisie. Dès l'entrée dans le baraquement, un des anciens cadres des forces de l'Axe en Afrique met un point d'honneur à fixer une photographie de Hitler sur le mur. *« Adolf, the pin-up boy »* commente le journaliste américain, car il est encore possible de plaisanter sur le personnage dans les informations alliées. Même si les photographies de l'époque nous montrent que ce sont les portraits de jeunes femmes, à l'instar de Rita Hayworth, qui sont épinglés sur les murs des baraquements, reste qu'une autre réalité existe dans les camps de prisonniers allemands : le national-socialisme y a toujours cours. En une occasion, lorsque des prisonniers sont chargés de poser du gazon à proximité du bureau du commandant du camp, ils le sèment de telle sorte qu'une immense croix gammée surgisse de la pelouse dès les premières pluies[899]…

Dès qu'un prisonnier ose remettre en cause Hitler et ses séides ou, pis, collabore avec les Alliés, il risque la mort. Alfons Heilmann, un ancien de l'Afrikakorps, se souvient d'un prisonnier qui avait indiqué aux gardiens les emplacements de la FLAK à Hambourg. À l'appel suivant, il était absent : les autres prisonniers l'avaient éliminé[900]. Ce problème se pose avec acuité aux États-Unis. L'emprise des nazis sur les autres détenus au sein des camps est telle qu'on en viendra à parler d'une véritable Lagergestapo, la Gestapo des camps[901], faisant régner la terreur parmi ceux qui se montreraient trop tièdes vis-à-vis du régime. « La discipline allemande s'est recréée tout de suite, avec ses ordres, ses cris, ses hurlements. Le côté politique de l'affaire a très vite occupé le premier rang, avec des nazis fanatiques », se souvient Carl Amery[902]. Des cours de justice spéciales, les *Femegericht* ou « tribunaux Kangourou » (on « saute » le jugement, qui est

expéditif), sont improvisées[903]. En 1944, le *New York Times* se fait l'écho des sévices et des assassinats qui endeuillent les camps : « Les organisations nazies, Gestapo incluse, sont actives dans les camps de prisonniers américains et ont déjà exécuté cinq prisonniers non conformistes » ; « Werner Dreschler, prisonnier de guerre allemand, a été découvert pendu aujourd'hui au camp d'internement de Papago[904] ».

Qui sont donc les hommes qui ont imposé un « ordre nazi » dans les camps ? « Tous de l'Afrikakorps[905] », ou, en tout état de cause, une forte proportion d'anciens combattants de la guerre du désert. De la guerre, ces hommes n'ont pour ainsi dire connu que les heures de gloire des victoires de la Wehrmacht de 1939 à 1942. Aussi, lorsque les soldats allemands capturés en Normandie sont à leur tour internés aux États-Unis, ils sont confrontés à l'incrédulité et à l'hostilité des anciens de l'Afrikakorps. Ces derniers les accueillent sous les quolibets, les accusent de lâcheté et n'admettent pas la perspective de la défaite. Ils les affublent d'un surnom qui a valeur d'insulte à leurs yeux : ce sont les « Normandistes ». Heinrich Severloh, qui a survécu miraculeusement à l'enfer d'Omaha Beach, décrit sa stupéfaction devant l'attitude de ces soldats qui lui apparaissent être des fanatiques : « Ils nous ont fait sentir tout de suite qu'on était des hommes de seconde classe, un tas de rien du tout sans tenue, sans courage, que si on était là c'est parce qu'on ne s'était pas battu. Et dans ce camp tout était stupéfiant : la discipline, les types de l'Afrikakorps qui affichaient tous les matins des bulletins de victoire, les communiqués officiels allemands, imaginez l'effet que ça nous faisait, à nous ! On croyait devenir fous[906]. » Arrivés les premiers, les prisonniers de l'Afrikakorps ont établi un cadre et un système auxquels tout nouvel arrivant doit se conformer.

Comment les Américains réagissent-ils donc ? Ils désirent que l'ordre règne dans les camps. Et l'ordre est l'affaire des détenus eux-mêmes. En 1945 cependant, 7 prisonniers condamnés à la peine capitale pour meurtre sont exécutés[907]. Les autorités américaines procèdent également à la séparation entre nazis et antinazis au sein des camps[908]. La seconde catégorie n'est pas la plus nombreuse. Comment en être surpris ? Ces jeunes gens ont connu la *Hitlerjugend,* l'*Arbeitsfront* puis la Wehrmacht. Comme le résume Werner Baecker, un ancien de l'Afrikakorps, le national-socialisme a bercé leur jeunesse : « Un gars de 20 ans ne viendra pas dire : “Je suis anti-nazi.” On ne savait même pas ce que ça pouvait vouloir dire être antinazi. On avait été élevé comme ça, et ensuite nous étions devenus soldats… On n'a jamais

rien connu d'autre. Voilà[909]. » Toutefois, on autorise les prisonniers à lire *Mein Kampf* [910]. Les journaux des camps sont d'ailleurs nazis pour la plupart : 33 sur 43, avec 7 neutres et seulement 3 antinazis, selon une étude effectuée en mars 1945[911].

Bien plus, conformément à la convention de Genève, l'US Army impose le salut nazi dans l'enceinte des camps lorsque celui-ci devient officiel au sein de la Wehrmacht à la suite de l'attentat manqué de l'*Oberst* von Stauffenberg contre Hitler le 20 juillet 1944. On nage alors en pleine aberration si on en juge par le témoignage du *Major* Tilman Kiwe, qui appartenait à l'Afrikakorps : il se fait réprimander par le commandant américain de son camp pour ne pas l'avoir salué, lui, son supérieur, comme il sied en Allemagne. Et l'Américain d'exiger en outre un impeccable *« Heil Hitler »*[912]… Les Américains entendent pourtant inculquer les rudiments de la démocratie à leurs prisonniers. Mais certains détenus se plaignent que les traducteurs soient des Juifs, réfugiés aux États-Unis depuis les années 1930[913] ! Comble de la mauvaise foi, certains prisonniers allemands, qui ont pourtant vécu et servi au sein du régime nazi, s'offusquent même du racisme et de la ségrégation qui frappent les Noirs aux États-Unis[914]. Un prisonnier allemand va jusqu'à écrire dans son journal qu'il a « rencontré plus d'antisémitisme en Amérique qu'en Allemagne[915] ».

Ces accommodements de l'administration américaine avec l'idéologie nazie cessent enfin avec la capitulation allemande en mai 1945 : saluts hitlériens, croix gammées et autres manifestations de nature national-socialiste sont prohibés[916]. Tout risque de représailles sur les prisonniers américains détenus par les Allemands a en effet disparu tandis que la libération des camps de concentration dévoile aux Alliés l'idéologie nazie sous ses aspects les plus immondes et les plus effroyables.

SS ET GESTAPO EN AFRIQUE

« Dieu merci, nous n'avions pas de division SS au désert !, a dit le général Bayerlein, Dieu sait ce qui serait alors arrivé ; la guerre aurait été toute différente à ce point de vue[917] ! » Fritz Bayerlein voudrait-il nous faire croire que la Wehrmacht était une armée comme les autres et que les crimes du IIIe Reich ne sont imputables qu'aux SS ? L'historiographie récente a démontré l'implication de la Wehrmacht dans les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité commis par le régime nazi[918]. Dès septembre 1941,

la Geheime Feldpolizei, la police secrète, dispose d'une antenne en Afrique pour des missions de contre-espionnage et de renseignements ainsi que pour les tâches de maintien de la discipline en collaboration avec la Feldgendarmerie[919].

Certes, en Libye ou en Égypte, nulle trace de la sauvagerie dont a fait preuve l'armée allemande en Union soviétique. L'Allemagne n'y opère en aucune façon une guerre idéologique d'anéantissement. Néanmoins, la situation aurait changé en cas de conquête de l'Égypte et de la Palestine où le sort de 700 000 Juifs dépendait de l'issue de la guerre du désert[920].

La menace qui plane sur les Juifs vivant au Moyen-Orient est en effet bien réelle. Leur extermination aurait sans aucun doute été réalisée par une unité analogue aux Einsatzgruppen qui sévissent alors en Union soviétique. Un des principaux exécutants de la Solution finale atterrit ainsi à Tobrouk en avance sur son Einsatzkommando de 24 membres le 20 juillet 1942. Il s'agit du SS Walter Rauff. Ce sinistre personnage doit « recevoir de la part de Rommel les instructions nécessaires à l'intervention de ce Kommando[921] ». L'unité devra être rattachée à la Panzerarmee Afrika mais recevra ses ordres de la SiPo (la police de sécurité) et du SD (le Sicherheitsdienst ou service de sécurité)[922]. Rauff ne pourra rencontrer Rommel, dont rien ne permet d'affirmer qu'il a pu approuver la mission. Si le rôle de Hadj Amin al-Husseini, grand mufti de Jérusalem, alors réfugié en Allemagne, ne peut être ici établi, ce dernier a en revanche eu des contacts avec Himmler qui lui a promis son soutien pour traiter la question juive à l'issue du conflit[923].

Rauff réapparaît en Tunisie le 24 novembre 1942 avec 13 de ses séides. Il préconise ni plus ni moins l'établissement d'un camp de concentration à Sfax. De fait, les conditions de vie des Juifs vivants dans la tête de pont de l'Axe entre novembre 1942 et mai 1943 – 85 000 personnes dont 5 000 de nationalité italienne – sont particulièrement pénibles. Considérés comme otages, ils doivent porter une étoile de David de grande dimension dans le dos. Ils sont aussi contraints d'effectuer des travaux de fortification au profit de la Wehrmacht sans être payés ni nourris en retour. L'Einsatzkommando de Rauff opère de concert avec la SiPo et le SD et gagne en puissance, regroupant une centaine d'hommes dont 16 Allemands qui ont servi dans la Légion étrangère. La communauté juive étant dans l'impossibilité d'organiser les unités de travail dans les délais fixés par Rauff, celui-ci ordonne à ses hommes de faire irruption dans la principale

synagogue de Tunis et d'y procéder à l'arrestation de tous les Juifs présents. Ils sont envoyés dans un camp, à Cheylus, à 65 kilomètres au sud de Tunis – un jeune handicapé est froidement assassiné durant le trajet. Poursuivant ses arrestations, Rauff obtient finalement de la communauté juive et de son chef, Moishe Borgel, l'organisation des unités de travail[924]. Environ 5 000 jeunes Juifs sont embrigadés[925].

Rauff voit toutefois ses projets contrecarrés par l'administration française et par les Italiens. Ce n'est qu'en mars 1943 que les Français de Tunisie sont contraints de contribuer au travail forcé pour l'armée allemande. Les Italiens s'insurgent contre les traitements infligés aux Juifs et insistent pour que leurs ressortissants soient exemptés de travaux forcés. De même en Libye où, à Tripoli comme ailleurs, les Juifs – d'ailleurs non recensés comme tels – ne sont pas isolés des autres communautés. Et bien qu'une loi du 28 juin 1942 porte sur les citoyens libyens de race juive – complétant ainsi les lois antisémites italiennes de 1938 –, ils ne sont pas l'objet d'une politique d'extermination[926]. Les permissionnaires de l'Afrikakorps ne cachent d'ailleurs pas leur dégoût à l'endroit des Juifs qui continuent à commercer librement[927]. En Tunisie, les difficultés de transport empêchent la déportation des Juifs sur le continent. Rauff s'en remet donc à son imagination : il exige notamment un tribut exorbitant sous le prétexte fallacieux que la « juiverie internationale » est responsable des raids aériens au-dessus de Tunis[928].

La Gestapo prend pourtant soin de déporter 81 personnes de nationalité française à bord d'avions de transport Junker 52 en avril 1943. Les arrestations se sont en effet multipliées dans les rangs de la résistance : les réseaux Béranger-Mounier, Dick Jones, Bazangour, Air-Tunisie sont démantelés. Le 1er avril 1943, un premier groupe embarque pour l'Italie de l'aérodrome de Ben Arous et de l'emplacement du champ de courses de Tunis à Kasar Saïd. Les détenus menottés sont attachés aux sièges. Treize femmes partent à leur tour de Tunis le 3 avril. Le lendemain, Mme Granger, ses 4 enfants et son beau-frère sont arrêtés. Renée Granger, qui décédera en déportation, est la fille du général Giraud, alors chef des forces armées françaises combattant aux côtés des Alliés en Tunisie. Les derniers départs de Tunisie ont lieu le 24 avril puis dans la nuit du 28 au 29 avril. Pour beaucoup de ces détenus, la suite, tragique, sera les camps de concentration de Ravensbrück pour les femmes et de Sachsenhausen pour les hommes. Un cas particulier concerne 9 soldats des FFL capturés le 6 avril sur la côte

est de la Tunisie, près du cap Bon. Envoyés depuis Malte pour un raid de sabotage et de renseignements – mission Bear –, ces hommes sont détenus à la prison de la Kasbah à Tunis avant d’être évacués par voie aérienne vers Naples. Bien que soldats d’une unité régulière, ils subissent peut-être les conséquences de l’ordre infamant de Hitler concernant les commandos. S’ils ne sont pas passés par les armes, ils ne sont pas non plus dirigés vers un *Oflag* ou un *Stalag* comme tout prisonnier de guerre, mais déportés le 9 juillet 1943 au camp de concentration de Dachau. L’horreur concentrationnaire nazie n’a donc pas épargné le continent africain[929].

18.

La légende de Rommel et de l'Afrikakorps

Propagande nazie et origine du mythe de Rommel

Rommel et ses hommes connaissent leur heure de gloire après la prise de Tobrouk et la fulgurante avancée jusqu'à El-Alamein qui s'ensuit. Le nom de Rommel est devenu plus fameux que celui de n'importe quel autre chef de guerre allemand au cours de la Seconde Guerre mondiale. Et, au travers de la renommée de cet officier, est célébrée celle de ses hommes, plus particulièrement celle de l'Afrikakorps, unité plus légendaire encore que la 8th Army. Rommel et Afrikakorps sont des noms indéfectiblement liés l'un à l'autre au regard de l'Histoire. On a parlé de guerre chevaleresque et civilisée, pour autant que la guerre laisse une place à la civilité. Elle résulte en partie de l'exemplarité d'un chef : le maréchal Rommel, auquel on ne peut imputer aucun crime de guerre en Afrique du Nord, et de l'attitude suivie par une armée disciplinée. Adulé par ses hommes, allemands comme italiens, Rommel est aussi, fait exceptionnel en temps de guerre, l'objet du plus grand respect, voire de l'admiration de ses adversaires. À tel point que le général Auchinleck a senti la nécessité de diffuser le message suivant en 1942 :

> À tous les commandants et chefs d'état-major ; de la part du quartier général des troupes anglaises en Égypte et des Forces du Moyen-Orient.
>
> Le fait que notre ami Rommel soit devenu, pour nos troupes, une sorte de magicien ou de croquemitaine présente un danger sérieux. Elles parlent beaucoup trop de lui. Bien qu'il soit incontestablement très énergique et valable, ce n'est nullement un surhomme. Même s'il était un surhomme, il serait extrêmement regrettable que nos troupes le dotent de pouvoirs surnaturels.
>
> Je désire que vous contribuiez, par tous les moyens en votre pouvoir, à bannir l'idée que Rommel représente plus que n'importe quel général allemand. Il est particulièrement important

que nous ne parlions jamais de Rommel lorsque nous évoquons notre ennemi en Libye. Nous devons nous référer « aux Allemands, aux Puissances de l'Axe, à l'ennemi » et cesser de nous hypnotiser sur Rommel. Veillez, je vous prie, à ce que cet ordre soit immédiatement exécuté à tous les échelons. Tous les chefs doivent comprendre qu'il s'agit, ici, d'un point de vue psychologique de la plus haute importance.

Général C.J. Auchinleck

Commandant en chef des Forces du Moyen-Orient.

Plus tard, prétendant pouvoir lire dans les pensées de son adversaire de cette façon, Monty accrochera un portrait du Renard du désert dans sa caravane. L'admiration de la 8th Army envers le chef adverse a donc pris des proportions considérables. Churchill lui-même reconnaît devant la Chambre des communes que cet officier est indubitablement un grand général, hommage insigne au cours de cette guerre. Hitler y décèle une faiblesse dans le caractère du Premier ministre : « Il est dangereux de mettre tant l'accent sur un adversaire capable comme l'a fait Churchill dans le cas de Rommel. Un nom commence de cette manière à acquérir soudainement une signification qui est égale en valeur à plusieurs divisions[930]. » En décembre 1941, l'ambassadeur américain au Caire ne cache pas non plus son admiration à l'issue de l'opération Crusader : il câble à Washington un rapport dans lequel une attaque de l'Afrikakorps est présentée comme un chef-d'œuvre[931]. Le mois suivant, le 23 janvier, l'Agence Press n'hésite pas à écrire qu'« on doit admettre que le général Rommel montre encore une fois dans cette bataille toutes les qualités de chef de guerre ». La presse internationale s'intéresse de près à ce général, au grand plaisir de ce dernier[932]. Au sein de la troupe, une nouvelle expression apparaît pour signifier une victoire remportée avec l'art de la guerre de mouvement : « Faire un Rommel[933]. » Au sein de l'Afrikakorps, les soldats entonnent *Unser Rommel,* « Notre Rommel ». Les paroles de cette chanson, empreintes de national-socialisme, sont à la gloire de l'unité et de son chef : « Nous sommes le Deutsches Afrikakorps/ Les troupes audacieuses du Führer […]. En avant, en avant/ En avant avec notre Rommel. » L'aura de leur général perdure chez ces hommes, même en captivité. Aussi l'*Oberleutnant* Werner Wappler s'insurge-t-il après avoir vu *Les Cinq Secrets du désert* réalisé en 1943 par Billy Wilder avec Erich von Stroheim dans le rôle de Rommel : « C'était un Rommel qui n'avait jamais existé, Rommel n'aurait jamais lancé sa cravache dans la figure d'une femme[934]. »

De fait, Rommel acquiert une notoriété internationale en raison de sa carrière en Afrique du Nord. Dès 1941, l'homme, ambitieux, entend profiter

de l’opportunité du commandement de l’Afrikakorps pour atteindre la gloire militaire. Il surestime l’importance de son rôle et l’intérêt que Hitler accorde au théâtre des opérations d’Afrique du Nord. Pourtant, en février 1941, l’Afrikakorps est la seule formation de la Heer à être engagée au front. Rommel a tout de suite bénéficié des attentions de la propagande du docteur Goebbels. Berndt, envoyé par le ministère, est attaché comme aide de camp au quartier général de Rommel et saura le mettre en valeur. Rommel goûte avec un plaisir non dissimulé le rôle de star des actualités filmées et prend la pose devant les photographes et les cameramen. La propagande s’empare de l’image exotique de l’Afrique du Nord où semblent se réitérer les exploits de la *Blitzkrieg* au cours de cette campagne qui symbolise l’expansion de l’influence nazie sur un nouveau continent. Les Allemands se remémorent alors les aventures et les faits d’armes des troupes coloniales allemandes avant et pendant la Première Guerre mondiale[935]. Les images de la *Deustche Wochenschau*, les actualités cinématographiques hebdomadaires, ainsi que les communiqués enthousiastes aux accents oniriques des reporters de guerre dépeignent Rommel en général valeureux, proche de ses hommes, n’hésitant pas à s’exposer en première ligne – ce qui est souvent le cas[936]. Depuis 1939, la victoire est allemande. Aussi masque-t-on les revers de l’Afrikakorps – devant Tobrouk ou encore le repli consécutif à l’opération Crusader. On donne une image déformée de la réalité : Rommel s’est avancé de plus de 1 000 kilomètres depuis Tripoli[937] ! On se garde bien d’expliquer que la majeure partie du chemin s’est faite sans opposition et que, dans le désert, tout gain de terrain, aussi appréciable soit-il en apparence, n’a d’intérêt que dans la mesure où la logistique peut suivre et que les forces adverses sont anéanties. Goebbels crée le mythe de Rommel, général exemplaire, héros de l’Allemagne nationale-socialiste. Début 1942, le ministre de la Propagande ne manque pas d’exploiter les succès remportés par Rommel pour détourner l’attention de la population allemande de la difficile situation de la Wehrmacht sur le front de l’Est à l’issue de la bataille de Moscou. Le dérivatif africain est astucieux et atteint un paroxysme au cours de l’été 1942 avec la chute de Tobrouk[938] et la chevauchée jusqu’à El-Alamein alors même que l’armée allemande renoue également avec le succès en Russie[939].

La célèbre biographie du maréchal écrite par le Britannique Desmond Young date de 1950, soit cinq ans à peine après la fin de la guerre.

Entreprendre un ouvrage si élogieux envers un ennemi si peu de temps après le conflit est remarquable, d'autant plus que Young obtient un prologue de Claude Auchinleck, l'ancien adversaire de Rommel. Le livre donne lieu à un film (*The Desert Fox* de Henry Hathaway en 1951) dans lequel Young endosse son propre rôle tandis que James Mason prête ses traits à un Erwin Rommel chevaleresque, conspirateur et victime. Certes, le personnage n'est pas sans ambiguïté. Aux biographies dithyrambiques d'après guerre ont succédé des études portant un regard plus nuancé sur l'homme. Le travail le plus abouti en langue française est incontestablement le livre de Benoît Lemay, *Erwin Rommel,* résultat de recherches sérieuses sur l'aspect politique du personnage. Général préféré d'un des plus grands criminels de l'Histoire, ses victoires spectaculaires, mais sans lendemain, ont favorisé l'entreprise criminelle des nazis. Hitler lui-même affirme le 29 septembre 1942 à Goebbels que Rommel « est solide d'un point de vue idéologique. Non seulement il est proche de nous les nationaux-socialistes, mais il est un national-socialiste[940] ». Goebbels ne voit pas les choses autrement[941].

Le fait qu'il n'ait pas participé aux crimes du régime, qu'il ait respecté la convention de Genève, souhaité mettre un terme au conflit en dépit de son allégeance au Führer et enfin qu'il soit suicidé sur ordre de Hitler, ont incontestablement contribué à forger cette image unique. C'est une chance de ne pas avoir eu à servir sur le front de l'Est. Cette réputation favorable rejaillit sur ses hommes. Combattant avec professionnalisme, tactiquement supérieurs à leurs adversaires, les soldats de l'Afrikakorps jouissent de la réputation d'une troupe d'élite. L'Afrikakorps l'a en effet presque toujours emporté sur ses adversaires de la 8th Army.

LE MYTHE DE L'AFRIKAKORPS PERDURE

Les hommes qui composent l'Afrikakorps ont clairement conscience de connaître une expérience unique au sein de la Wehrmacht. Ils sont les Afrikakämpfer, ceux qui combattent en Afrique. L'esprit de corps les soude, le charisme de leur général les porte. De février à avril 1941, ils constituent la seule force terrestre allemande à combattre l'ennemi et restent longtemps le point focal de la propagande nazie. Leur insigne, la bande de bras *« Afrikakorps »*, souligne l'appartenance à cette unité qui fait exception. Lorsque, le 15 janvier 1943, Hitler ordonne la création de la nouvelle bande

de bras *« Afrika »,* cette dernière n'est plus l'apanage des seules formations allemandes à avoir participé à la guerre du désert depuis février 1941. Elle devient un insigne commémoratif de la campagne d'Afrique, que les troupes allemandes ayant combattu au moins quatre mois en Afrique peuvent arborer. Cela inclut l'ensemble des formations de la 5. Panzerarmee de Arnim débarquées en Tunisie, portant vareuse tropicale certes, mais qui ne font pas historiquement partie de l'Afrikakorps[942]. Ce n'est pas sans fierté que les anciens d'Afrique arboreront cet insigne sur les autres théâtres d'opérations. En Italie, les 15. et 90. Panzergrenadiere-Divisionen sont créées en remplacement des 15. Panzer-Division et 90. Leichte-Division anéanties en Tunisie. Elles ne comptent que bien peu d'anciens d'Afrique. En Normandie, une nouvelle 21. Panzer-Division affrontera ses anciens adversaires. Cette formation comptera dans ses rangs 2 000 anciens de l'Afrikakorps. Certains clichés nous montrent des combattants portant encore – sans doute avec quelque motif de fierté – leur tenue tropicale, dont la fameuse casquette à visière longue[943].

Pour autant, l'Afrikakorps n'aurait pu rivaliser avec ses adversaires sans le concours de son allié. Loin d'être de simples figurants, les Italiens fournissent les gros bataillons de la Panzerarmee de Rommel et engagent des unités en Tunisie (particulièrement dans le Sud) dès le mois de novembre 1942. Perpétuellement dénigrée par la propagande alliée, notamment britannique, dans le dessein de provoquer une rupture au sein de l'Axe, l'armée italienne est jugée inférieure aux forces alliées à tous les points de vue. Contrairement à une idée reçue, le soldat italien a fait preuve de combativité et de professionnalisme. Patton lui-même affirme qu'en combat défensif, le soldat italien se bat efficacement[944]. Les soldats italiens vouent également une admiration sans borne à Rommel[945], qu'ils considèrent comme leur véritable chef. Le lieutenant Paolo Colacicchi rapporte qu'une unité de Bersaglieri avait adopté le surnom de *« Rommeletti »,* c'est-à-dire les petits Rommel. Certains vont même jusqu'à l'appeler *« Santa Rommel*[946] *».*

L'épopée de la guerre du désert restera pourtant à tout jamais celle de l'Afrikakorps, devenue légendaire dans l'histoire militaire. Son aura perdure dans l'institution militaire : les écoles qui forment les cadres des armées du monde entier doivent sans nul doute se pencher avec intérêt sur les tactiques et les ruses du Renard du désert. L'historien Christian Destremeau se souvient de sa stupeur lorsque, appelé, il assiste à Saumur à

un défilé des sous-officiers de l'École interarmes au rythme des chansons de l'Afrikakorps[947].

Le mythe vit toujours à travers les écrits des témoins et des historiens. Il se transmet aussi entre générations. Dans les années 1980, le dessinateur Dupuis édite chez Castermann une série de bandes dessinées historiques retraçant la Seconde Guerre mondiale. *Afrikakorps* est sans doute un des meilleurs opus. Rommel et ses hommes y sont dépeints de manière hagiographique et le côté romanesque de la guerre du désert est évoqué à travers les aventures du LRDG. Pendant des décennies, l'épopée africaine et plus particulièrement l'Afrikakorps ont occupé – et occupent encore de nos jours – une place importante dans les jeux vidéo, dans les *wargames* et autres jeux de stratégie ainsi que dans les rayons de maquettes et de soldats, des figurines Airfix aux mannequins Action-Joe, où les soldats de Rommel tiennent une place de choix.

Le cinéma véhicule de semblables images. On observe toutefois une différence de préséance de taille. Ce sont les Britanniques (*Les Rats du désert* de Robert Wise en 1953, *Les Diables du désert* de Guy Green en 1958, *Tobrouk, commando pour l'enfer* d'Arthur Hiller en 1966, *Enfants de salauds* d'André de Toth en 1968), les Italiens (*La Bataille d'El-Alamein* de Gigio Ferroni en 1969, *El-Alamein* d'Enzo Monteleone en 2002), voire les Américains (*Au-delà de la gloire* de Samuel Fuller en 1980) qui y sont à l'honneur. Étrangement, le soldat de l'Afrikakorps n'apparaît plus que dans des rôles secondaires ou de faire-valoir. L'image idéalisée de la guerre du désert n'est pourtant jamais loin. Comment ne pas être séduit par le personnage de l'officier de l'Afrikakorps, l'*Hauptmann* von Stegel, campé par Hardy Krüger dans *Un taxi pour Tobrouk*, célèbre film de Denis de La Patellière sorti en 1961 ? Le sort que partage Stegel avec ses gardiens français, avec lesquels il fraternise finalement, reflète l'image de cette guerre sans haine vécue par tant d'anciens combattants d'Afrique. Au-delà des ouvrages historiques et des fictions du grand écran, comme leurs anciens adversaires, les vétérans de l'Afrikakorps perpétuent eux aussi le souvenir d'une aventure devenue légendaire.

Épilogue

Le champ de bataille d'El-Alamein aujourd'hui

El-Alamein : la guerre du désert à son paroxysme… Nulle part ailleurs n'a été conservé avec autant d'attention le souvenir de la campagne d'Afrique du Nord. Maintenant que la paix est revenue sur le champ de bataille d'Alamein, parcourir le site permet de se faire une idée plus précise des combats. Le visiteur peut aisément imaginer le tumulte et le fracas de l'affrontement, et son esprit de se porter vers les hommes qui ont souffert et sont morts en ce lieu désormais gravé dans les mémoires. La petite station ferroviaire isolée dans le désert s'est muée en une petite ville de 5 000 habitants facilement accessible par la route côtière depuis Alexandrie.

Comme toujours, les lieux les plus émouvants sur un champ de bataille sont les cimetières militaires, où reposent les combattants tombés au cours des affrontements. Le cimetière de la 8th Army est le plus impressionnant des mémoriaux d'El-Alamein : 7 367 soldats y sont inhumés, 815 tombes contiennent des restes non identifiés, 102 soldats non britanniques ou n'appartenant pas au Commonwealth sont enterrés avec leurs frères d'armes. À 3 kilomètres du cimetière britannique se dresse l'imposant cimetière allemand affectant l'allure d'un château médiéval. L'aire centrale du mausolée est entourée d'arcades qui forment autant de niches au sein desquelles sont disposés des sarcophages portant les noms des défunts, à raison d'un sarcophage pour chaque région d'Allemagne. Les cendres des 4 280 soldats allemands reposent au centre de la cour, dans un caveau commun. Ce lieu de souvenir est l'œuvre de l'association *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge* qui prend en charge l'aménagement et

l'entretien des nombreux cimetières militaires allemands dispersés de part le monde. Cette association a aussi pour vocation d'honorer la mémoire des victimes de guerre et de préserver la paix entre les peuples. Cinq kilomètres plus loin se dresse le mémorial dédié aux Italiens tombés au cours de la bataille. D'innombrables niches contiennent les restes de 4 634 soldats italiens dont les noms ornent les parois. Une immense croix surplombe l'aire centrale de l'édifice.

À proximité du cimetière britannique, sur la crête côtière, a été édifié le musée de la bataille d'El-Alamein. Ce musée, perdu dans une petite bourgade du désert occidental égyptien, est incontestablement une réussite et une remarquable œuvre de mémoire. Il perpétue le souvenir d'une époque tragique et des sacrifices consentis.

NOTES

Notes du prologue

1. Erwin Rommel, *La Guerre sans haine*, carnets présentés par B. Liddell Hart, traduits par J. Mordal, C. Delavaud, H. Daussy, R. Jouan, Paris, Le Livre contemporain, 1960, p. 126.

2. Martin Kitchen, *Rommel's Desert War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 54.

3. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 125-127.

4. Benoît Lemay, *Erwin Rommel*, Paris, Perrin, p. 110-111.

Notes du chapitre 1

5. Franz Kurowski, *Das Afrikakorps. Erwin Rommel and the Germans in North Africa, 1941-43*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2010, p. 2.

6. Voir à ce propos Cédric Mas, « Opération Félix », in *Ligne de Front*, n° 26, 2010.

7. Christian Destremau, *Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Perrin, p. 164.

8. *Ibid.*, p. 11-41.

9. Voir à ce propos *ibid*. et Jeffrey Herf, *Nazi Propaganda for the Arab World*, Yale University Press, 2009.

10. Kriegtagebuch der Wehrmacht, cité par Vincent Arbarétier, Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée, Paris, Economica, 2009, p. 30-31.

11. C. Mas (dir.), « Dossier spécial : la guerre en Afrique », in *Histomag*, n° 73, 2011, p. 10.

12. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 1.

13. C. Mas, « Dossier spécial : la guerre en Afrique », art. cité, p. 10.

14. Ibid.

15. V. Arbarétier, Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée, op. cit., p. 32.

16. *Ibid.*, p. 4.

17. C. Mas, « Dossier spécial : la guerre en Afrique », art. cité, p. 11.

18. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 32.

19. *Ibid.*, p. 4.

20. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 5.

21. François de Lannoy, *Afrikakorps. La campagne de Libye-Égypte, 1941-1943*, Bayeux, Heimdal, 2002, p. 46.

22. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 49.

23. *Ibid.*, p. 41.

24. *Ibid*.

25. *Ibid.*, p. 43.

26. *Ibid.*, p. 45.

Notes du chapitre 2

27. Victoria Schofield, *Wavell. Soldier & Statesman*, Londres, John Murray, 2006, p. 171.

28. *Ibid.*, p. 173.

29. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 45.

30. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. I, *The Early Successes against Italy (to may 1941)* [1954], Naval & Military Press, 2004, p. 315.

31. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 14-17.

32. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit*., p. 43.

33. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 126.

34. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. II, *The Germans come to the help of their Ally (1941)* [1956], Naval & Military Press, 2004, p. 47.

35. Bernd Hartmann, *Panzer in the Sands. The History of Panzer-Regiment 5*, vol. I, *1935-41*, Stackpole Books, 2010, p. 182.

36. Janusz Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa, 1941-1943*, Atglen, Schiffer Publishing Ltd., 1992, p. 38.

37. KTB des OKW, 11 mars.

38. *Ibid.,* 19 mars.

39. HQ 9th Australian Division, AWM 52, 1/5/20, mars 1941.

40. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 190-191.

41. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 108-109.

42. Samuel W. Mitcham, *Rommel's Desert Commanders. The Men Who Served the Desert Fox, North Afrika, 1941-42*, Stackpole Books, 2007, p. 16.

43. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 201-202.

44. *Ibid.*, p. 205.

45. *KTB des OKW*, 18 février 1941

46. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 206.

47. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit*., p. 44.

48. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. II, *op. cit*., p. 53.

49. Jean-Marie Fitère, *Panzers en Afrique. Rommel et l'Afrikakorps*, Paris, Presses de la Cité, 1980, p. 36-37.

50. Dal McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, Airlife Publishing Ltd., 1993, p. 42.

51. Pier Paolo Battistelli, *Afrikakorps soldier 1941-43*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., « Warrior » n° 149, 2010, p. 10-15.

52. D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit*., p. 54-55.

53. Otto Henning, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps. 1941-1943. Ein 17-jähriger Kriegsfreiwilliger in der Aufklärungs-Kompanie (mot.) 580*, Flechsig Verlag, 2006, p. 15-36.

54. D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit*., p. 34.

55. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 21.

56. Arthur Swinson, *Les Raiders, patrouilleurs du désert*, traduit de l'anglais par Émile Wanty, Paris, Marabout, 1971, p. 25-41.

57. *KTB des OKW*, 21 mars 1941.

58. Hans-Albrecht Schraepler, *Mon père, l'aide de camp du général Rommel*, Toulouse, Privat, 2007, p. 92.

59. J.-M. Fitère, *Panzers en Afrique*, *op. cit*., p. 38.

60. P. P. Batttistelli, *Afrikakorps soldier 1941-43*, *op. cit*., p. 20.

61. O. Henning, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps*, *op. cit*., p. 71.

62. Hellmuth Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, Brienna Verlag, 2010, p. 21.

63. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 17-20.

64. *KTB des OKW*, 18 et 21 février 1941.

65. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 21.

Notes du chapitre 3

66. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 49.

67. *Cf.* notamment Niall Barr, *Pendulum of War. The Three Battles of El-Alamein*, Londres, Pimlico, 2005, p. 6-10.

68. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 92.

69. J. Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa*, *op. cit*., p. 62.

70. Alfred Toppe, *Desert Warfare : German Experience in World War II*, Historical Division, European Command, 1952, *cf.* http://usacac.army.mil/cac2/cgsc/carl/resources/csi/Toppe/toppe.asp

71. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit*., p. 24.

72. *Ibid.*, p. 62.

73. Pier Paolo Battistelli, *Rommel's Afrikakorps, Tobruk to El-Alamein*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., coll. « Battle Orders » n° 20, 2006, p. 73.

74. Hans von Luck, *Panzer Commander. The Memoirs of Colonel Hans von Luck*, New York, Praeger Publishers, 1989, p. 89.

75. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit*., p. 31.

76. Adrian Gilbert, *The Imperial War Museum Book of The Desert War, 1940-1942*, Londres, Sidgwick and Jackson, 1992, p. 34-35 ; Cecil Ernest Lucas Phillips, *El-Alamein, bataille de soldats*, traduit de l'anglais par Albert Vullie, Paris, Plon, 1963, p. 17-18.

77. Wolf Heckmann, *Rommel's War in Africa*, New York, Doubleday, 1981, p. 126.

78. D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit*., p. 110-113.

79. P. P. Battistelli, *Afrikakorps soldier 1941-43*, *op. cit*., p. 37.

80. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit*., p. 31.

81. Roger James Bender et Richard D. Law, *Uniforms, Organization and History of the Afrikakorps*, San Jose, R. James Bender Publishing, 1973, p. 177.

82. C.E. Lucas Phillips, *El-Alamein, bataille de soldats*, *op. cit*., p. 14-15.

83. O. Henning, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps*, *op. cit*., p. 61.

84. A. Gilbert, *The Imperial War Museum Book of The Desert War*, *op. cit*., p. 35-37 ; C.E. Lucas Phillips, *El-Alamein, bataille de soldats*, *op. cit*., p. 18.

Notes du chapitre 4

85. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 20.

86. *HQ 9th Austr, AWM* 52, 1/5/20, mars 1941.

87. Ibid.

88. *Ibid.,* 19 mars 1941.

89. *Ibid.*, mars 1941.

90. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 22.

91. Kriegstagebuch des OKW, 18 mars 1941.

92. Ibid.

93. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 116-117.

94. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », dans *Batailles & Blindés*, hors-série, n° 6, 2007, p. 10.

95. V. Schofield, *Wavell. Soldier & Statesman*, *op. cit*., p. 182.

96. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 10.

97. Heinz Werner Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, traduit de l'anglais par Claude Renault, Paris, Presses de la Cité, 1968, p. 25-33.

98. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 10-11.

99. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 118.

100. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 132-133.

101. Barrie Pitt, *The Crucible of War. Wavell's Command* [1980], Londres, Cassell and Co., 2001 p. 254.

102. George Forty, *Afrikakorps at War*, New York, Scribner, 1978, 2 vol., vol. I, *The Road to Alexandria*, p. 21.

103. NA RG 242 T84/274, cité par B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 120.

104. *HQ 9th Austr, AWM* 52, 1/5/20, 23 mars 1941.

105. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 119.

106. A. Toppe, *Desert Warfare*, *op. cit*.

107. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 135-136.

108. B. Pitt, *The Crucible of War. Wavell's Command*, *op. cit*., p. 258.

109. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 134.

110. B. Pitt, *The Crucible of War. Wavell's Command*, *op. cit*., p. 259.

111. *Ibid*., p. 256-257.

112. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 208

113. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 143.

114. *Ibid*., p. 135.

115. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 210.

116. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 19.

117. *Ibid.*, p. 17-19.

118. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 41.

119. 20th Brigade, 9th Austr, AWM 52, 8/2/20, avril 1941.

120. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 256.

121. *Ibid.*, p. 134.

122. *HQ 9th Austr, AWM* 52, 1/5/20, 24 mars 1941.

123. *HQ 9th Austr, AWM* 52, 1/5/20, mars 1941.

124. 20th Brigade, 9th Austr, AWM 52, 8/2/20, avril 1941.

125. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 26 et suiv.

126. *20th Brigade, 9th Austr, AWM* 52, 8/2/52, avril 1941 et C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 29.

127. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 208.

128. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 140.

129. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 32-34.

130. D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit*., p. 25.

131. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit*., p. 42-43.

132. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 203.

133. G. Forty, *Afrikakorps at War*, *op. cit.*, vol. I, p. 105-109.

Notes du chapitre 5

134. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 129.

135. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 214.

136. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 46.

137. *Ibid.*, p. 45-46.

138. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 44.

139. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 47.

140. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 216.

141. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 48.

142. *AWM* 52.

143. Olbrich, cité par B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 215.

144. Journal de bord du lieutenant Joachim Schorm du *Panzer-Regiment* 5, *AWM* 52, 1/5/20.

145. Olbrich, cité par B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 215 ; rapport d'Olbrich dans *AWM* 52, 1/5/20.

146. Journal de bord du lieutenant Joachim Schorm du *Panzer-Regiment* 5, *AWM* 52, 1/5/20.

147. *AWM* 52, 1/5/20, 12 avril 1941.

148. Frank Harrison, *Tobruk. The Birth of a Legend*, Londres, Cassell Military Paperbacks, 1996, p. 62.

149. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 218.

150. F. Harrison, *Tobruk. The Birth of a Legend*, *op. cit*., p. 63.

151. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 47.

152. *AWM* 52.

153. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 148.

154. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 82.

155. *AWM* 52.

156. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 49.

157. *AWM* 52.

158. *AWM* 52, 1/5/20, avril 1941.

159. *AWM* 52.

160. F. Harrison, *Tobruk. The Birth of a Legend*, *op. cit*., p. 75-76.

161. *AWM* 52.

162. Ibid.

163. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 153.

164. *AWM* 52, 1/5/20, août 1941.

165. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 153.

166. Ibid.

167. *AWM* 52.

168. F. Harrison, *Tobruk. The Birth of a Legend*, *op. cit*., p. 91-92.

169. *AWM* 52, 1/5/20, août 1941.

170. D'après Joachim Schorm, *AWM* et C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 55.

171. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 59.

172. D'après Joachim Schorm, *AWM* 52, 1/5/20.

173. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 154.

174. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 59.

175. F. Harrison, *Tobruk. The Birth of a Legend*, *op. cit.*, p. 104 ; directive n° 35457/4 Ref *GeKados* 2.5.41.

176. Michael McKernan, *The Strength of a Nation. Six Years of Australians Fighting for the Nation and Defending the Homefront in WWII*, Sydney, Allen & Unwin, 2006 p. 165.

177. *AWM* 52, 1/5/20, avril 1941.

178. *AWM* 52, 1/5/20, 4 mai 1941.

179. *AWM* 52, 1/5/20, 6 mai 1941.

180. *AWM* 52, 1/5/20, juin 1941.

181. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 157.

182. J.-M. Fitère, *Panzers en Afrique*, *op. cit*., p. 81.

183. Robin Neillands, *Eighth Army. The Triumphant Desert Army That Held the Axis at Bay from North Africa to the Alps, 1939-45*, New York, The Overlook Press, 2004, p. 49.

Notes du chapitre 6

184. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 44.

185. *Ibid.*, p. 36-37.

186. *Ibid.*, p. 62 et C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 60.

187. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 63.

188. Kevin Fish, *Panzer-Regiment 8 in World War II. Poland, France, North Africa*, Atglen, Schiffer Publishing Ltd., 2008, p. 77.

189. *AWM*, avril 1941.

190. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. II, *op. cit*., p. 162.

191. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 79.

192. *Ibid*., p. 80.

193. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. II, *op. cit*., p. 163.

194. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 156.

195. B. Pitt, *The Crucible of War. Wavell's Command*, *op. cit*., p. 297.

196. AWM 52, 1/5/20, *Intelligence Summary* n° 232.

197. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 161.

198. AWM 52, 1/5/20, *Intelligence Summary* n° 232.

199. Ibid.

200. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 224.

201. *Ibid.*, p. 226.

202. B. Pitt, *The Crucible of War. Wavell's Command*, *op. cit*., p. 308.

203. AWM 52, 1/5/20, *Intelligence Summary* n° 232.

204. Ibid.

205. J. Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa*, *op. cit.*, p. 57-59.

206. *Ibid*., p. 69 ; *cf.* surtout Cédric Mas, « Les canons du "Renard du désert", 2e partie », dans *Batailles & Blindés*, n° 32, 2009, p. 45.

207. *AWM* 52, 1/5/20, juin à septembre 1941.

208. Barton Maughan, *Australia in the War of 1939-1945*, 5 Series, 22 vol., Australian War Memorial, 1952-1977 ; Series 1, « Army », vol. III, *Tobruk and El-Alamein*, 1966, p. 295.

209. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 154.

210. AWM 52, 1/5/20, Appendix A, 9 Aust Div Intelligence Summary n° 193.

211. B. Maughan, *Australia in the War of 1939-1945*, vol. III, *op. cit*., p. 294.

212. Ibid.

213. *Ibid*., p. 304.

214. M. McKernan, *The Strength of a Nation*, *op. cit*., p. 175-179.

215. F. Harrison, *Tobruk. The Birth of a Legend*, *op. cit*., p. 157.

216. *Ibid*., p. 338.

217. D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit*., p. 20-21.

218. A. Gilbert, *The Imperial War Museum Book of The Desert War*, *op. cit*., p. 35.

219. G. Forty, *Afrikakorps at War*, vol. II, *The Long Road Back*, New York, Scribner, 1978, p. 35.

220. O. Henning, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps*, *op. cit*., p. 65.

221. H.-A. Schraepler, *Mon père, l'aide de camp du général Rommel*, *op. cit*., p. 251.

222. Sur *Lili Marleen*, *cf*. G. Forty, *Afrikakorps at War*, *op. cit*., vol. II, p. 34 et suiv.

223. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 69.

224. Stephen Bungay, *Alamein*, Londres, Aurum Press Ltd., 2002, p. 68.

225. B. Pitt, *The Crucible of War. Wavell's Command*, *op. cit*., p. 287.

226. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 162-163.

227. *Ibid.*, p. 168.

228. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 101.

229. D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit*., p. 154.

230. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. I, p. 231.

231. O. Henning, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 77.

232. *AWM* 52, 1/5/20 ; P. P. Battistelli, *Rommel's Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 52-53 ; Paddy Griffith, *World War Two Desert Tactics*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., « Elite », n° 162, 2008, p. 34.

233. B. Pitt, *The Crucible of War. Wavell's Command*, *op. cit*., p. 287.

234. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 176.

235. BAMA RH2/63I 2.7.41.

236. BAMA RH2/630 *OKH* 24.7.41.

Notes du chapitre 7

237. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *British Fortunes reach their Lowest Ebb (September 1941 to September 1942)* [1960], Naval & Military Press, 2004, p. 5.

238. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 102.

239. J. Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa*, *op. cit*., p. 90.

240. H.W. Wynter (dir.), *Special Forces in the Desert War, 1940-1943*, Londres, The National Archives, 2001, p. 76-80.

241. Yves Buffetaut, « Bir Hakeim », dans *Militaria Magazine*, hors-série n° 6, 1992, p. 86.

242. F. Harrison, *Tobruk. The Birth of a Legend*, *op. cit*., p. 163.

243. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 96.

244. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit.*, p. 10.

245. *Ibid*., p. 22.

246. *Ibid*., p. 6.

247. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 149.

248. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit.*, p. 6.

249. *Ibid.*

250. R. Neillands, *Eighth Army*, *op. cit.*, p. 97.

251. F. Harrison, *Tobruk. The Birth of a Legend*, *op. cit.*, p. 191.

252. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit.*, p. 15.

253. Virginia Cowles, *Échec à Rommel*, traduit de l'anglais par Lola Roche, Paris, Plon, 1962, p. 33-43.

254. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 99.

255. *Ibid.*, p. 100-104.

256. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command* [1980], Londres, Cassell and Co., 2001, p. 46.

257. H.-A. Schraepler, *Mon père, l'aide de camp du général Rommel*, *op. cit*., p. 263.

258. *Ibid*., p. 264.

259. BAMA RH/19/VIII/10.

260. Lire à ce propos David Zambon, « Bir el-Gobi, la bataille vue par les Italiens », dans *Batailles & Blindés*, n° 48, 2012.

261. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit.*, p. 51 ; C. Mas, « Afrika Korps, tome 1, 1941 », dans *Batailles & Blindés*, hors-série n° 6, p. 89.

262. R. Neillands, *Eighth Army*, *op. cit.*, p. 67.

263. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 105.

264. Julian Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, Londres, Ebury Press, 2011, p. 95.

265. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 187.

266. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 105.

267. B. Pitt, The Crucible of War. Auchinleck's Command, op. cit., p. 60.

268. J.-M. Fitère, *Panzers en Afrique*, *op. cit.*, p. 158.

269. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 106.

270. J.-M. Fitère, *Panzers en Afrique*, *op. cit.*, p. 155-156.

271. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 107.

272. C. Mas, « Afrika Korps tome 1, 1941 », art. cité, p. 91.

273. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 46.

274. R. Neillands, *Eighth Army*, *op. cit.*, p. 80.

275. F. Harrison, *Tobruk. The Birth of a Legend*, *op. cit*., p. 212-217.

276. *Ibid*., p. 238.

277. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 110.

278. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit*., p. 94.

279. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 108.

280. *Ibid*., p. 111.

281. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit*., p. 153-155.

282. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 115-116.

283. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 160.

284. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit*., p. 157-159.

285. R. Neillands, *Eighth Army*, *op. cit.*, p. 77.

286. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 160-161.

287. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 186-192.

288. H.-A. Schraepler, *Mon père, l'aide de camp du général Rommel*, *op. cit*., p. 264.

289. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 63.

290. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 117.

291. R. Neillands, *Eighth Army*, *op. cit.*, p. 86.

292. J. Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa*, *op. cit*., p. 92.

293. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 167.

294. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit.*, p. 121-122 ; Desmond Young, *Rommel*, traduit de l'anglais par George Adam, Paris, Fayard, 1962, p. 125-126.

295. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 116.

296. Philip Warner, *Auchinleck, the Lonely Soldier*, Londres, Cassell & Co., p. 103.

297. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 105 et p. 148.

298. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 75.

299. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 173.

300. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 79.

301. *Ibid*., p. 79-84.

302. *Ibid*., p. 74 et p. 85-87.

303. *Ibid*., p. 82.

304. *Ibid*., p. 87.

305. *Ibid*., p. 79.

306. G. Forty, *Afrikakorps at War*, *op. cit*., vol. I, p. 159.

307. A. Swinson, *Les Raiders…*, *op. cit.*, p. 60-67.

308. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit.*, p. 136.

309. *Ibid.*, p. 127-128.

310. C. Mas, « Le siège de Bardia-Halfaya, tournant de la guerre en Afrique ? », dans *Batailles & Blindés*, n° 25, 2008, p. 58.

311. P. P. Battistelli, *Rommel's Afrikakorps*, *op. cit*., p. 83.

312. O. Henning, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps*, *op. cit*., p. 65.

313. P. P. Battistelli, *Rommel's Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 83.

314. Voir à ce sujet C. Mas, « Le siège de Bardia-Halfaya… », art. cité.

315. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 78.

316. S. W. Mitcham, *Rommel's Desert Commanders*, *op. cit*., p. 66-67.

317. C. Mas, Le siège de Bardia-Halfaya… », art. cité, p. 58.

318. *Ibid*., p. 58.

319. *Ibid*., p. 64.

320. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 180.

321. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 129-130.

322. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 108.

323. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 136-137.

324. R. Neillands, *Eighth Army*, *op. cit.*, p. 99.

325. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 121.

326. R. Neillands, *Eighth Army*, *op. cit*., p. 100. PRO WO 208261, War Office Weekly Intelligence Summaries, vol. VI.

327. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit*., p. 175.

328. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit.*, p. 139 ; C. Mas, « Afrika Korps, tome 2, 1942. De Tobrouk à El-Alamein », dans *Batailles & Blindés*, hors-série n° 8, 2008, p. 12.

329. BAMA *KTB Anlage* 19 E 14/02/1942.

330. C. Mas, « Afrika Korps, tome 2, 1942. De Tobrouk à El-Alamein », art. cité, p. 8.

331. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 184.

332. P. P. Battistelli, *Rommel's Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 65.

333. J. Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa*, *op. cit.*, p. 96.

334. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 131-132.

335. *Ibid.*, p. 135.

336. *KTB OKW*, vol. II, I 25-26-27/01/1942.

337. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 151-152.

338. *KTB OKW,* vol. II, I 30/01/1942.

339. R. Neillands, *Eighth Army*, *op. cit.*, p. 101.

340. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 145.

341. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 192.

342. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 150.

343. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 216.

344. *KTB Anlage* 19 E 14/02/1942.

Notes du chapitre 8

345. Aldo Cocchia, *La Difesa del Traffico con l'Africa Settentrionale*, Rome, Ufficio Storico Della Marina Militare, vol. VII, 1962, p. 20-21.

346. Alois Schlee, *Unter der glühenden Sonne Afrikas. Soldaten des Afrika-Feldzuges 1941 bis 1943 in unbekannten Bildern*, Flechsig Verlag, 2008, p. 17.

347. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 95.

348. *AWM*, août 1941.

349. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. I, *op. cit.*, p. 119 et vol. II, *op. cit.*, p. 43 et suiv.

350. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 155.

351. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 198 ; C. Mas, « Opération Herkules/C3 », dans *Ligne de Front*, n° 26, 2010, p. 34 et suiv.

352. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 198-201 et V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit*., p. 171 et suiv.

353. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 179.

354. *Ibid.*, p. 184.

355. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 209.

356. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit*., p. 191 et suiv.

357. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 214 ; V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit*., p. 196-197.

358. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 154.

359. C. Mas, « Afrika Korps, tome II, 1942 », art. cité, p. 24.

360. S. W. Mitcham, *Rommel's Desert Commanders*, *op. cit*., p. 76-77.

361. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 206.

362. *Ibid*., p. 207.

363. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit*., p. 137.

364. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 215.

365. *Ibid.*, p. 199.

366. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 140.

367. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 203.

368. Tim Moreman, *Desert Rats, the British 8th Army in North Africa, 1941-43*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., « Battle Orders », n° 28, 2007, p. 17-21 et 34-35.

369. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 201.

370. R. Neillands, *Eighth Army*, *op. cit.*, p. 92.

371. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 198.

372. Corelli Barnett, *Les Généraux du désert*, traduit de l'anglais par René Jouan, Paris, Le Livre contemporain, 1960, p. 132-133.

373. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit*., p. 243.

374. C. Barnett, *Les Généraux du désert*, *op. cit*., p. 145.

375. O. Henning, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 80-81.

376. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 223.

377. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 181.

378. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit*., p. 138.

379. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 224.

380. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 178.

381. *Ibid*., p. 181.

382. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit*., p. 248.

383. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 159.

384. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, vol. II, *1942-45*, Stackpole Books, 2011, p. 15.

385. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 185.

386. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 230.

387. *Ibid*., p. 232-233.

388. C. Barnett, *Les Généraux du désert*, *op. cit*., p. 152-153.

389. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 146-148.

390. Y. Buffetaut, « Bir Hakeim », dans *Militaria Magazine*, hors-série n° 6, 1992, p. 144-150 ; Erwan Bergot, *Bir Hakeim*, Paris, Presses de la Cité, 1989 ; D. Laurent et C. Mas, « Bir Hakeim », dans *Histomag 44*, n° 73, 2011, p. 31 et suiv.

391. R. Neillands, *Eighth Army*, *op. cit.*, p. 108.

392. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit*., p. 257.

393. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 238-239.

394. *Ibid*., p. 244.

395. *Ibid*., p. 241.

396. Ibid.

397. Allan Converse, *Armies of Empire. The 9th Australian and 50th British Divisions in Battle 1939-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 113.

398. C. Barnett, *Les Généraux du désert*, *op. cit*., p. 163.

399. Playfair I.S.O. *et alii, The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit.*, p. 197.

400. *Ibid.*, p. 253.

401. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 239.

402. C. Mas, « Afrika Korps, tome 2, 1942. De Tobrouk à El-Alamein », art. cité, p. 60.

403. *Ibid.*, p. 61.

404. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit*., p. 167.

405. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 207.

406. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 154.

407. *Ibid.*, p. 154-155.

408. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 208.

409. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 245.

410. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 299-330.

Notes du chapitre 9

411. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit*., p. 211-212.

412. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit.*, p. 285.

413. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 38.

414. Ibid.

415. Peter Bates, *Dance of War : Story of the Battle of Egypt*, Londres, Leo Cooper, 1992, p. 10.

416. AUC/967.

417. AUC/968.

418. Playfair I.S.O. et alii, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 334.

419. P. Bates, *Dance of War*, *op. cit.*, p. 63.

420. Artemis Cooper, *Cairo in the War, 1939-1945*, Londres, Hamish Hamilton Ltd., 1989, p. 115 et p. 136.

421. *Ibid*., p. 113.

422. AUC/954.

423. AUC/959.

424. P. Bates, *Dance of War*, *op. cit.*, p. 64.

425. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 337.

426. Philip Warner, *Alamein*, Londres, Kimber, 1979, p. 189-191.

427. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 334.

428. Barker A.J., *The First Iraq War-1914-1918 : Britain's Mesopotamian Campaign*.

429. Ch. Destremau, *Le Moyen-Orient…*, *op. cit.*, p. 238.

430. AUC/961.

431. Ch. Destremau, *Le Moyen-Orient…*, *op. cit.*, p. 340.

432. *Ibid*., p. 334-335.

433. AUC/954 et AUC/946.

434. Ch. Destremau, *Le Moyen-Orient…*, *op. cit.*, p. 241.

435. *Ibid*., p. 267.

436. A. Cooper, *Cairo in the War*, *op. cit*., p. 194.

437. P. Bates, *Dance of War*, *op. cit.*, p. 15.

438. Gilbert Sinoué, *Le Colonel et l'enfant-roi*, Paris, JC Lattès, 2006, p. 45.

439. J. Herf, *Nazi Propaganda for the Arab World*, *op. cit.*, p. 112-128.

440. Ch. Destremau, *Le Moyen-Orient…*, *op. cit.*, p. 267.

441. *Ibid*., p. 268.

442. A. Cooper, *Cairo in the War*, *op. cit*., p. 196.

443. J. Piekalkiewicz, *Der Wüstenkrieg in Afrika, 1940-1943*, Augsbourg, Bechtermünz Verlag, 1989, p. 180-181.

444. Ch. Destremau, *Le Moyen-Orient…*, *op. cit.*, p. 270.

445. A. Cooper, *Cairo in the War*, *op. cit.*, p. 195 ; Ch. Destremau, *Le Moyen-Orient…*, *op. cit.*, p. 264.

446. A. Cooper, *Cairo in the War*, *op. cit*., p. 197.

447. *Ibid*.

448. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 70.

Notes du chapitre 10

449. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 71 et suiv.

450. *Ibid*., p. 43-45.

451. A. Converse, *Armies of Empire*, *op. cit.*, p. 109.

452. J. Piekalkiewicz, Der Wüstenkrieg in Afrika, op. cit., p. 179.

453. P. Bates, *Dance of War*, *op. cit.*, p. 67.

454. A. Cooper, *Cairo in the War*, *op. cit*., p. 195.

455. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 39.

456. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit*., p. 284.

457. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 258.

458. Pour les chiffres concernant les blindés, *cf.* N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 39-40.

459. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 372.

460. A. Gilbert, *The Imperial War Museum Book of The Desert War*, *op. cit*., p. 116-120 ; N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 64 ; T. Moreman, *Desert Rats, the British 8th Army in North Africa*, *op. cit*., p. 16.

461. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 35-37.

462. AUC/976.

463. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit.*, p. 286-293 ; N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 69-82 ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, Paris, Histoire et Collections, 1995, p. 36-40 ; François de Lannoy, « El-Alamein », dans *Historica*, n° 85, Bayeux, Heimdal, 2005, p. 6-8 ; K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit.*, p. 34-35.1

464. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit.*, p. 286-287.

465. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 69.

466. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 340.

467. P. Bates, *Dance of War*, *op. cit.*, p. 85.

468. Cité par Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 40.

469. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit.*, p. 293-298 ; N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 83-93 ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 41-44 ; F. de Lannoy, « El-Alamein », art. cité, p. 8-10 ; K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit.*, p. 35-40.

470. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 224.

471. P. Bates, *Dance of War*, *op. cit.*, p. 113.

472. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit*., p. 304-305 ; N. Barr, Pendulum of War, op. cit., p. 99-100 ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit*., p. 45-47.

473. Jonathan Fennel, *Combat and Morale in the North African Campaign, The Eighth Army and the Path to El-Alamein*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 163.

474. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit*., p. 307-310 ; N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 105-146, qui est la source principale ici ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit*., p. 47-60 ; K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit*., p. 41-43.

475. Adrian Stewart, *Eighth Army's Greatest Victories, Alam Halfa to Tunis, 1942-1943*, Londres, Leo Cooper, 1999, p. 29.

476. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 105-115 ; J. Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa*, *op. cit.*, p. 154-160.

477. S. Bungay, *Alamein*, *op. cit.*, p. 37.

478. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 118-138 ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit*., p. 56-60.

479. P. Bates, *Dance of War*, *op. cit.*, p. 164.

480. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit*., p. 60-65.

481. Chiffres cités dans N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 116-117.

482. Charles Messenger, *The Unknown Alamein*, Londres, Ian Allan Publishing, 1982, p. 61.

483. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit.*, p. 314-320 ; N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 151-169 ; . Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 67-69 ; C. Mas, « Afrika Korps, tome 2, 1942 », p. 98-100.

484. Cité par Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 71.

485. P. Bates, *Dance of War*, *op. cit.*, p. 205.

486. B. Pitt, *The Crucible of War. Auchinleck's Command*, *op. cit*., p. 322-323 ; N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 175-184.

487. C. Messenger, *The Unknown Alamein*, *op. cit*., p. 59.

488. BAMA RH/19/VIII/23.

489. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 184 et suiv. pour l'essentiel des informations qui suivent ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 76-81.

490. C. Barnett, *Les Généraux du désert*, *op. cit.*, p. 237.

491. C. Messenger, *The Unknown Alamein*, *op. cit.*, p. 61 ; Cédric Mas, *La Bataille d'El-Alamein*, Bayeux, Heimdal et Regi Arm, 2012, p. 22.

492. C. Messenger, *The Unknown Alamein*, *op. cit*., p. 61.

Notes du chapitre 11

493. Reginald William Thompson, *La Légende de Montgomery*, traduit de l'anglais par René Jouan, Paris, Presses de la Cité, 1967, p. 47-71 ; C. Barnett, *Les Généraux du désert*, *op. cit.*, p. 239-250 ; N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 185-210.

494. P. Warner, *Auchinleck, the Lonely Soldier*, *op. cit*., p. 165.

495. Harold Alexander, *Mémoires (1940-1945)*, traduit de l'anglais par René Jouan, Paris, Plon, 1963, p. 31-32.

496. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories*, *op. cit*, p. 36-37 et p. 60-61.

497. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *The Destruction of the Axis Forces in Africa* [1966], Naval & Military Press, 2004, p. 4.

498. H. Alexander, *Mémoires (1940-1945)*, *op. cit.*, p. 28.

499. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 205.

500. Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, 84-85 ; P. P. Battistelli, *Rommel's Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 87 ; K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit.*, p. 45-47 ; John Strawson, *El-Alamein, Desert Victory*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1981, p. 55-56 et p. 63.

501. BAMA RH/19/VIII/26.

502. Ibid.

503. BAMA RH/119/VIII/26.

504. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit*., p. 293.

505. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories*, *op. cit.*, p. 51.

506. Chiffres donnés par P. P. Battistelli, *Rommel's Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 56.

507. J. Fennel, *Combat and Morale in the North African Campaign*, *op. cit.*, p. 22.

508. *Ibid.*, p. 42-44.

509. *Ibid.*, p. 169.

510. *Ibid.*, p. 194.

511. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit*., p. 371.

512. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 224-234 ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit*., p. 36-40 ; K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit*., p. 48-55.

513. J.-M. Fitère, *Panzers en Afrique*, *op. cit.*, p. 257.

514. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 234-237 ; K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit.*, p. 48 et 55.

515. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 235-252 ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 36-40 ; K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit.*, p. 48 et p. 55-59.

516. J. Fennel, *Combat and Morale in the North African Campaign*, *op. cit.*, p. 83.

517. G. Forty, *Afrikakorps at War*, *op. cit*., vol. I, p. 30-31.

518. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 294.

519. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit*., p. 188.

520. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit.*, p. 386-387.

521. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories*, *op. cit*, p. 71.

522. S. Bungay, *Alamein*, *op. cit.*, p. 63.

Notes du chapitre 12

523. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit*., p. 30.

524. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit*., p. 276.

525. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 277 ; S. Bungay, *Alamein*, *op. cit.*, p. 158 et note 46 p. 256.

526. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 270.

527. Pour tous ces chiffres, *cf.* Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit.*, p. 30 et K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit.*, p. 61.

528. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 274-278.

529. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 36.

530. A. Converse, *Armies of Empire*, *op. cit.*, p. 130.

531. Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 101 ; F. de Lannoy, *Afrikakorps. La campagne de Libye-Égypte*, *op. cit.*, p. 52-56.

532. J. Fennel, *Combat and Morale in the North Africain Campaign*, *op. cit.,* p. 81.

533. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit.*, p. 190.

534. F. de Lannoy, *Afrikakorps. La campagne de Libye-Égypte*, *op. cit.*, p. 53.

535. *Ibid*., p. 54-56.

536. A. Swinson, *Les Raiders…*, *op. cit.*, p. 134-169.

537. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 269.

538. *Ibid*., p. 307-331 ; Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 37-42.

539. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 309-310.

540. G. Forty, *Afrikakorps at War*, *op. cit*., vol. II, p. 71-72.

541. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 332 et suiv. ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 112-113 ; K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit.*, p. 71-74.

542. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 282-283.

543. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 334-350 ; K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit.*, p. 72-74.

544. F. de Lannoy, *Afrikakorps. La campagne de Libye-Égypte*, *op. cit.*, p. 93-94.

545. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 352-359 ; K. Ford, *El-Alamein 1942*, *op. cit.*, p. 74-77.

546. Pour ces chiffres, *cf.* Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 116.

547. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 338.

548. *Ibid*., p. 354-357.

549. *Ibid*., p. 356.

550. *Ibid*., p. 349.

551. *Ibid.*, p. 360-382 ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 120-122 ; Ford K., *El-Alamein*, *op. cit*., p. 79-82 ; F. de Lannoy, *Afrikakorps. La campagne de Libye-Égypte*, *op. cit*., p. 104-105.

552. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 370-372 et p. 383-398 ; Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 66-75.

553. H. Alexander, *Mémoires (1940-1945)*, *op. cit.*, p. 44.

554. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 301.

555. *Ibid*., p. 303.

556. D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit.*, p. 127 ; C. Mas, *La Bataille d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 88 et suiv.

557. N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 401-405 ; Y. Buffetaut, *Les Batailles d'El-Alamein*, *op. cit.*, p. 147-157.

558. J. Strawson, *El-Alamein, Desert Victory*, *op. cit.*, p. 18-20 et 164-174. Pour l'essentiel des chiffres donnés, *cf.* N. Barr, *Pendulum of War*, *op. cit.*, p. 306.

559. P. P. Battistelli, *Rommel's Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 83.

560. R. W. Thompson, *La Légende de Montgomery*, *op. cit.*, p. 158-189.

561. R. McMillan, *Montgomery et ses hommes*, texte de présentation sur la partie interne de la jaquette.

562. *Ibid.*, p. 156.

563. R. W. Thompson, *La Légende de Montgomery*, *op. cit*., p. 81 ; C. Barnett, *Les Généraux du désert*, *op. cit.*, p. 124.

564. *Crusader. Eighth Army Weekly*, n° 37, vol. 3, 11 janvier 1943.1

Notes du chapitre 13

565. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 255 ; R. W. Thompson, *La Légende de Montgomery*, *op. cit.*, p. 162.

566. J. Piekalkiewicz, *Der Wüstenkrieg in Afrika*, *op. cit.*, p. 223.

567. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories op. cit*, p. 129.

568. *Ibid.*, p. 115.

569. J. Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa*, *op. cit.*, p. 198.

570. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 317.

571. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories op. cit*, p. 119.

572. B. Pitt, *The Crucible of War. Montgomery and El-Alamein* [1982], Londres, Cassell and Co., 2001, p. 226.

573. *Ibid*., p. 226.

574. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories op. cit*, p. 119.

575. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 87.

576. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 318.

577. B. Pitt, *The Crucible of War. Montgomery and El-Alamein*, *op. cit.*, p. 230.

578. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 90.

579. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 254-258.

580. Basil Liddell Hart, *Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, traduit de l'anglais par J.-P. Constantin, Paris, Fayard, 1973, p. 311 ; E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 319.

581. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories op. cit*, p. 126.

582. B. Pitt, *The Crucible of War. Montgomery and El-Alamein*, *op. cit.*, p. 232.

583. Winston Churchill, *The Second World War*, vol. IV, Londres, Cassell, 1951, p. 538.

584. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 320-321.

585. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 259-260.

586. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 327-328.

587. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 93-94.

588. B. Pitt, *The Crucible of War. Montgomery and El-Alamein*, *op. cit.*, p. 234-235.

589. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 328.

590. *Ibid.*, p. 330.

591. J. Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa*, *op. cit.*, p. 199.

592. J.-M. Fitère, *Panzers en Afrique*, *op. cit.*, p. 266-267.

593. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 103.

594. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 330-331.

595. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 103.

596. Bernard Montgomery, *Mémoires*, traduit de l'anglais par Jean R. Weiland, Paris, Plon, 1958, p. 191.

597. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit.*, p. 329.

598. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 257.

599. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 222 et 238.

600. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 265.

601. *Ibid*., p. 265-268.

602. R. W. Thompson, *La Légende de Montgomery*, *op. cit.*, p. 164-165.

603. F. Kurowski, *Das Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 199.

604. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 258.

605. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 299-301.

606. J. Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa*, *op. cit.*, p. 199.

607. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 257.

608. J. Piekalkiewicz, *Rommel and The Secret War in North Africa*, *op. cit.*, p. 199.

609. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 344.

610. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 258.

611. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 211.

612. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 222.

613. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 258.

614. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 402.

615. BAMA RH/19/VIII/31.

616. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 257.

617. J. Piekalkiewicz, *Der Wüstenkrieg in Afrika*, *op. cit.*, p. 234.

618. B. Pitt, *The Crucible of War. Montgomery and El-Alamein*, *op. cit.*, p. 244-245.

619. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 102.

620. B. Montgomery, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 136.

621. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 353.

622. *Ibid*., p. 354.

623. *Ibid*., p. 353.

624. C. Barnett, *Les Généraux du désert*, *op. cit.*, p. 303.

625. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 355.

626. Playfair I.S.O., *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 226.

627. *Ibid.*, p. 226-230.

628. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 259.

629. Edgar Alcidi, *Fallschrimjäger Brigade-Ramcke in North-Africa*, Atglen, Schiffer Publishing Ltd., 2009, p. 121-122.

630. D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit.*, p. 127.

631. David Rolf, *Bloody Road to Tunis*, Barnsley, Greenhill Books, 2001, p. 114.

632. C. Barnett, *Les Généraux du désert*, *op. cit.*, p. 303.

633. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 212.

634. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 402.

635. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 360.

636. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 233.

637. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 259.

638. B. Montgomery, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 137.

639. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 363.

640. *Ibid*.

641. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 273.

642. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 413.

643. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories*, *op. cit.*, p. 142.

644. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 221.

645. *Ibid.*, p. 222-223.

646. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 310.

647. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 275.

648. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 235.

649. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 367.

650. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 260.

651. B. Montgomery, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 144-145.

652. R. W. Thompson, *La Légende de Montgomery*, *op. cit.*, p. 169.

653. *Ibid.*, p. 185.

654. D. Rolf, *Bloody Road to Tunis*, *op. cit.*, p. 113.

655. B. Montgomery, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 145-146.

656. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 368-369.

657. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 225-226.

658. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 260.

659. Rick Atkinson, *An Army at Dawn*, New York, Henry Holt & Company, 2002, p. 320.

660. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 414.

661. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 216 et 225.

Notes du chapitre 14

662. C. Destremau, *Le Moyen-Orient…*, *op. cit.*, p. 232-234 et p. 241.

663. Mark Perry, *Partners in Command : George Marshall and Dwight Eisenhower in War and Peace*, London, Penguin Books, 2007, p. 74.

664. Jacques Belle, *L'Opération Torch et la Tunisie*, Paris, Economica, 2011, p. 42.

665. Niall Cherry, *Tunisian Tales. The 1st Parachute Brigade in North Africa 1942-1943*, Solihull, Hellion & Compagny Ltd., 2011, p. 81.

666. V. Arbarétier, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 263 ; Armand Léoni et Marcel Spivak, *Les Forces françaises dans la lutte contre l'Axe en Afrique, la campagne de Tunisie 1942-1943*, Vincennes, Château de Vincennes, 1985, p. 73 et suiv.

667. Charles Whiting, *Disaster at Kasserine, Ike and the 1st US Army in North Africa 1943*, Barnsley, Pen & Swor Books Ltd., 2003, p. 71-74.

668. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 499.

669. D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit.*, p. 128.

670. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 274.

671. B. Liddell Hart, *Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, *op. cit.*, p. 341.

672. J. Piekalkiewicz, *Der Wüstenkrieg in Afrika*, *op. cit.*, p. 233.

673. C. E. Lucas Philipps, *El-Alamein, bataille de soldats*, *op. cit.*, p. 13-22 ; A. Gilbert, *The Imperial War Museum Book of The Desert War*, *op. cit.*, p. 29-42 ; D. Rolf, *Bloody Road to Tunis*, *op. cit.*, p. 32-33 ; Thomas André, « La Campagne de Tunisie, 1943 », dans *Les Grandes Batailles de l'Histoire* n° 25, 1993, p. 24-25 ; A. Leoni et M. Spivak, *Les Forces françaises dans la lutte contre l'Axe en Afrique…*, *op. cit.*, p. 52.

674. A. Leoni et M. Spivak, *Les Forces françaises dans la lutte contre l'Axe en Afrique…*, *op. cit.*, p. 217-226.

675. Martin Blumenson, *La Passe de Kasserine*, traduit de l'anglais par Bernard Cras, Paris, Presses de la cité, 1968, p. 100.

676. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 310-311.

677. *Ibid.*, p. 311.

678. M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, *op. cit.*, p. 111.

679. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 226.

680. A. Leoni et M. Spivak, *Les Forces françaises dans la lutte contre l'Axe en Afrique…*, *op. cit.*, p. 225.

681. M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, *op. cit.*, p. 111-112.

682. *Ibid.*, p. 111.

683. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 375.

684. Mas C., « Tunisie, l'école de guerre de l'armée américaine », dans *Batailles et Blindés* n° 34, p. 59 et suiv.

685. Steven Zaloga, *Kasserine*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., coll. « Campaign », n° 152, 2006, p. 34.

686. J. Belle, *L'Opération Torch et la Tunisie*, *op. cit.*, p. 172-173.

687. Dwight D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, traduit de l'anglais par Paule de Beaumont, Paris, Robert Laffont, 1949, p. 158-159.

688. S. Zaloga, *Kasserine*, *op. cit.*, p. 29.

689. D. D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 176 et suiv.

690. S. Zaloga, *Kasserine*, *op. cit.*, p. 26.

691. M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, *op. cit.*, p. 115-116.

692. S. Zaloga, *Kasserine*, *op. cit.*, p. 35-37.

693. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 227.

694. S. Zaloga, *Kasserine*, *op. cit.*, p. 39-51 ; M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, *op. cit.*, p. 138-211.

695. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 230.

696. C. Mas, « Tunisie, l'école de guerre de l'armée américaine », art. cité, p. 60 ; C. Whiting, *Disaster at Kasserine, op. cit.*, p. 142 et suiv.

697. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. II, p. 120.

698. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 230.

699. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 376.

700. *Ibid.*, p. 377.

701. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. II, p. 25.

702. C.Mas, « Tunisie, l'école de guerre de l'armée américaine », art. cité, p. 62.

703. D. Rolf, *Bloody Road to Tunis*, *op. cit.*, p. 133.

704. C. Whiting, *Disaster at Kasserine*, *op. cit.*, p. 142.

705. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 377.

706. D. D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 179.

707. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 348-349 ; S. Zaloga, *Kasserine*, *op. cit.*, p. 52.

708. S. Zaloga, *Kasserine*, *op. cit.*, p. 52-53.

709. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 379.

710. Cédric Mas, « La campagne de Tunisie », dans *Batailles et Blindés* n° 33, 2009, p. 52.

711. S. Zaloga, *Kasserine*, *op. cit.*, p. 54-62 ; M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, *op. cit.*, p. 232-244 et p. 247-256.

712. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 289-302.

713. C. Whiting, *Disaster at Kasserine*, *op. cit.*, p. 164-167.

714. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 384.

715. M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, *op. cit.*, p. 253.

716. D. D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 179.

717. C. Mas, « Tunisie : l'école de guerre de l'armée américaine », art. cité, p. 64.

718. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 236.

719. Cédric Mas, « La Campagne de Tunisie », art. cité, p. 54.

720. S. Zaloga, *Kasserine*, *op. cit.*, p. 63-65 ; M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, *op. cit.*, p. 268-271, p. 274-276 et p. 281-284.

721. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 385.

722. M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, *op. cit.*, p. 245.

723. *Ibid.*, p. 273.

724. S. Zaloga, *Kasserine*, *op. cit.*, p. 65.

725. M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, *op. cit.*, p. 286.

726. *Ibid.*, p. 297.

727. Georges S. Patton, *Carnets secrets*, traduit de l'anglais par Marti Bluemson, Paris, Plon, 1975, p. 144.

728. C. Whiting, *Disaster at Kasserine*, *op. cit.*, p. 189.

729. M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, *op. cit.*, p. 303-304.

730. C. Whiting, *Disaster at Kasserine*, *op. cit.*, p. XIII.

731. T. André, « La campagne de Tunisie, 1943 », art. cité, p. 53.

732. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 391.

733. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories*, *op. cit.*, p. 154.

734. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 325.

735. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 325.

736. *Ibid.*, p. 324 et p. 500-501.

737. *Ibid.*, p. 324.

738. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 391.

739. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. II, p. 126.

740. A A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories*, *op. cit.*, p. 158.

741. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 243.

742. *Ibid*., p. 244.

743. E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 395-396.

744. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 328-329.

Notes du chapitre 15

745. T. André, « La campagne de Tunisie, 1943 », art. cité, p. 51 ; E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, p. 369 ; Jean Cotrez, « La ligne Mareth », dans *Histomag 44*, n° 73, 2011, p. 75.

746. D. Rolf, *Bloody Road to Tunis*, *op. cit.*, p. 170.

747. T. André, « La campagne de Tunisie, 1943 », art. cité, p. 54.

748. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories*, *op. cit.*, p. 163.

749. T. André, « La campagne de Tunisie, 1943 », p. 54.

750. D. Rolf, *Bloody Road to Tunis*, *op. cit.*, p. 166.

751. *Ibid.*, p. 177.

752. T. André, « La campagne de Tunisie, 1943 », art. cité, p. 54-55.

753. B. Montgomery, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 150-151.

754. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 422.

755. *Ibid.*, p. 423.

756. B. Hartmann, *Panzer in the Sands*, *op. cit.*, vol. II, p. 129-130.

757. T. André, « La campagne de Tunisie, 1943 », art. cité, p. 56-57.

758. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 431.

759. G.S. Patton, *Carnets secrets*, *op. cit.*, p. 150-152.

760. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 436-437.

761. *Ibid.*, p. 444.

762. Jean-Paul Pallud, « The Battle of El-Guettar », dans *After the Battle*, n° 144, p. 13.

763. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 447 ; J.-P. Pallud, « The Battle of El-Guettar », art. cité, p. 13.

764. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 451.

765. *Ibid.*, p. 439.

766. J.-P. Pallud, « The Battle of El-Guettar », art. cité, p. 16.

767. *Ibid.*, p. 18.

768. G. S. Patton, *Carnets secrets*, *op. cit.*, p. 157.

769. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 460.

770. *Ibid.*, p. 458.

771. *Ibid.*, p. 462.

772. B. Montgomery, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 153.

773. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 427.

774. D. Rolf, *Bloody Road to Tunis*, *op. cit.*, p. 185.

775. *Ibid.*, p. 189.

776. J. Piekalkiewicz, *Der Wüstenkrieg in Afrika*, *op. cit.*, p. 259.

777. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 367.

778. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 251.

779. T. Moreman, *Desert Rats, the British 8th Army in North Africa*, *op. cit.*, p. 88.

780. G.S. Patton, *Carnets secrets*, *op. cit.*, p. 162.

781. B. Montgomery, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 154.

782. A. Leoni et M. Spivak, *Les forces françaises dans la lutte…*, *op. cit.*, p. 258.

783. C. Mas, « La campagne de Tunisie », art. cité, p. 62.

784. T. André, « La campagne de Tunisie, 1943 », art. cité, p. 61-62.

785. D. Rolf, *Bloody Road to Tunis*, *op. cit.*, p. 233.

786. *Ibid.*, p. 221.

787. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 255.

788. Playfair I.S.O., *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 440.

789. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 256.

790. *Ibid*., p. 258.

791. W. Churchill, *The Second World War*, *op. cit.*, p. 693.

792. K. Fish, *Panzer-Regiment 8 in WWII*, *op. cit.*, p. 259.

793. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 343-344.

794. D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit.*, p. 131.

795. A. Stewart, *Eighty Army's Greatest Victories*, *op. cit.*, p. 202.

796. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 459.

Notes du chapitre 16

797. D. D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 193-194.

798. G. S. Patton, *Carnets secrets*, *op. cit.*, p. 187.

799. W. Churchill, *The Second World War*, *op. cit.*, p. 697 et 698.

800. D. Rolf, *Bloody Road to Tunis*, *op. cit.*, p. 289.

801. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. IV, *op. cit.*, p. 460.

802. *Ibid.*

803. A. Leoni et M. Spivak, *Les forces françaises dans la lutte…*, *op. cit.*, p. 351 ; R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 536.

804. J. Belle, *L'Opération Torch et la Tunisie*, *op. cit.*, p. 185.

805. Christian-Jacques Ehrengardt, « La campagne de Tunisie », dans *Aéro Journal*, n° 12, p. 34.

806. J. Piekalkiewicz, *Der Wüstenkrieg in Afrika*, *op. cit.*, p. 282.

807. P. P. Battistelli, *Rommel's Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 16.

808. W. Churchill, *The Second World War*, *op. cit.*, p. 604 et suiv.

809. J. Belle, *L'Opération Torch et la Tunisie*, *op. cit.*, p. 213 et suiv ; P. Gaujac, « Décembre 1942, l'armée française d'Afrique se range aux côtés des Alliés », dans *Militaria Magazine*, n° 116, 1995, p. 43-50 ; Dominique Lormier, « L'épopée de l'Armée d'Afrique », dans *Ligne de Front*, hors-série, n° 8, 2009, p. 34.

810. Charles de Gaulle, *Mémoires de Guerre*, t. II, Paris, Plon, 1962, p. 49.

811. *Ibid.*, p. 51.

812. C.-J. Ehrengardt, « La campagne de Tunisie », art. cité, p. 40-45.

813. W. Churchill, *The Second World War*, *op. cit.*, p. 561.

814. T. J. Camp, *Tankers in Tunisia, Armored Replacement Training Center*, [1943], s.l., University Press of Pacific, 2003.

815. S. Zaloga, *Kasserine*, *op. cit.*, p. 91.

816. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 537-538.

Notes du chapitre 17

817. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit.*, p. 62.

818. *Ibid.*, p. 47.

819. *Ibid*., p. 252.

820. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 324.

821. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit.*, p. 238.

822. O. Henning, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 156.

823. J. Herf, *Nazi Propaganda for the Arab World*, *op. cit.*, p. 10-13.

824. S. W. Mitcham, *Rommel's Desert Commanders*, *op. cit.*, p. 34.

825. *Ibid.*, p. 127-128.

826. *Ibid*., p. 39.

827. *Ibid*., p. 20-21.

828. *Ibid*., p. 104.

829. J. Herf, *Nazi Propaganda for the Arab World*, *op. cit.*, p. 78 ; S. Bungay, *Alamein*, *op. cit.*, p. 113.

830. S. W. Mitcham, *Rommel's Desert Commanders*, *op. cit.*, p. 173.

831. *Ibid*., p. 179.

832. D. Young, *Rommel*, *op. cit.*, p. 166.

833. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit.*, p. 259.

834. A. Gilbert, *The Imperial War Museum Book of The Desert War*, *op. cit.*, p. 121-128.

835. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 295-300.

836. Mark Johnston, *Fighting the Enemy. Australian soldiers and their adversaries in World War II,* Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 43.

837. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit.*, p. 32.

838. J.-M. Fitère, *Panzers en Afrique*, *op. cit.*, p. 177.

839. *Ibid*., p. 173-174 ; J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit.*, p. 128.

840. J.-M. Fitère, *Panzers en Afrique*, *op. cit.*, p. 123.

841. *Ibid*., p. 81.

842. *Ibid*., p. 80.

843. *Ibid*., p. 123.

844. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit.*, p. 88.

845. D. Young, *Rommel*, *op. cit.*, p. 179-180.

846. J.-M. Fitère, *Panzers en Afrique*, *op. cit.*, p. 69.

847. A. Converse, *Armies of Empire*, *op. cit.*, 31.

848. *Ibid*., p. 78 ; J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit.*, p. 46.

849. M. Johnston, *Fighting the Enemy…*, *op. cit.*, p. 25.

850. *Ibid.*, p. 33.

851. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit.*, p. 234.

852. BAMA RH19/VIII/5 1.10.1941.

853. *AWM 54, 526/6/1, Intelligence Summary* 16/07/1942 d'après M. Johnston, p. 33.

854. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit.*, p. 276.

855. Johnston M., *Fighting the Enemy…*, *op. cit.*, p. 15.

856. *Ibid.*, p. 10-14.

857. S. Bungay, *Alamein*, *op. cit.*, p. 199.

858. S. W. Mitcham, *Rommel's Desert Commanders*, *op. cit.*, p. 60-61.

859. A. Converse, *Armies of Empire*, *op. cit.*, p. 78.

860. *Ibid*., p. 79.

861. A. Gilbert, *The Imperial War Museum Book of The Desert War*, *op. cit.*, p. 23.

862. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit.*, p. 174.

863. Christopher Shores et Hans Ring, *Fighters over the Desert,* New-York, ARCO Publishing, 1969, p. 182.

864. O. Henning, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 151.

865. D. Young, *Rommel*, *op. cit.*, p. 176.

866. Angelo Del Boca, *Gli italiani in Libia. Dal fascismo a Gheddafi*, Laterza, Bari, 1991, p. 312-316.

867. Kenneth Macksey, *Beda Fomm, the Classic Victory*, Broadway, Ballantine Books, 1971, p. 127-129.

868. Cité par B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 242.

869. O. Henning, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 218.

870. A. Cooper, *Cairo in the War*, *op. cit.*, p. 116-117.

871. George Forty, *Desert Rats at War*, vol. I, *North Africa*, Londres, Ian Allan Publishing, 1975, p. 176.

872. G. S. Patton, *Carnets secrets*, *op. cit.*, p. 120.

873. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 283.

874. G.S. Patton, *Carnets secrets*, *op. cit.*, p. 115.

875. H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*, p. 283.

876. R. Atkinson, *An Army at Dawn*, *op. cit.*, p. 462-463.

877. *Cf.* J. Herf, *Nazi Propaganda for the Arab World*, *op. cit.*, et Ch. Destremau, *Le Moyen-Orient…*, *op. cit.*

878. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit.*, p. 251-253.

879. A.E. Field, *Appendix I, Prisonners of the Germans and Italians*, dans B. Maughan, *Australia in the War of 1939-1945*, vol. III, *op. cit.*, p. 760-763.

880. H. Frey, *Für Rommels Panzer durch die Wüste*, *op. cit.*, p. 264-265.

881. R. Neillands, *Eighty Army*, *op. cit.*, p. 117.

882. *AWM, HQ 9* 25/07/1941.

883. Playfair I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. III, *op. cit.*, p. 273.

884. B. Pitt, *The Crucible of War. Wavell's Command*, *op. cit.*, p. 139-140.

885. M. Johnston, *Fighting the Enemy…*, *op. cit.*, p. 17.

886. *AWM*. [une réf. plus précise?]

887. A. Converse, *Armies of Empire*, *op. cit.*, p. 79.

888. M. Johnston, *Fighting the Enemy…*, *op. cit.*, p. 39.

889. *AWM,* 52, 1/5/20, septembre 1941.

890. Tullio Marcon, « Scacco matto a Tobruk », dans *Storia Militare,* n° 79, avril 2000.

891. J.-M. Fitère, *Panzers en Afrique*, *op. cit.*, p. 227.

892. D. Young, *Rommel*, *op. cit.*, p. 171-172.

893. *Ibid*., p. 172.

894. D. Rolf, *Bloody Road to Tunis*, *op. cit.*, p. 275.

895. Daniel Costelle, *Les Prisonniers, 380 000 soldats de Hitler aux USA,* Paris, Flammarion, 1975, p. 178 et suiv.

896. *Ibid.*, p. 28.

897. Alan Moorehead*, The Desert War,* London, Hamish Hamilton, 1944, p. 427 et suiv.

898. D. Rolf, *Bloody Road to Tunis*, *op. cit.*, p. 282.

899. D. Costelle, *Les Prisonniers, 380 000 soldats de Hitler aux USA*, *op. cit.*, p. 135-136.

900. *Ibid.*, p. 22-23.

901. *Ibid.*, p. 5 et p. 37 et suiv. Hans Dittler, *Odysee II*, Pzorheim, 1983, p. 524.

902. *Ibid.*, p. 30.

903. *Ibid.*, p. 50.

904. *Ibid.*, p. 40.

905. *Ibid.*, p. 36.

906. *Ibid.*, p. 44-49.

907. *Ibid.*, p. 64-65 et Klein H., « Across the desert with Rommel's Afrikakorps », dans *World War II Magazine,* n° 20, 2005.

908. D. Costelle, *Les Prisonniers, 380 000 soldats de Hitler aux USA*, *op. cit.*, p. 68 et suiv.

909. *Ibid.*, p. 81.

910. *Ibid.*, p. 142.

911. *Ibid.*, p. 217.

912. *Ibid.*, p. 88-89.

913. Amy C. Hudnall, *An Historical Analysis of the Psychological Trauma Suffered by German Prisoners of War Held in the United States During World War II*, Boone, Appalachian State University, 2001.

914. D. Costelle, *Les Prisonniers, 380 000 soldats de Hitler aux USA*, *op. cit.*, p. 116.

915. *Ibid.*, p. 197.

916. H. Dittler, *Odysee II*, *op. cit*., p. 530.

917. D. Young, *Rommel*, *op. cit.*, p. 166.

918. Voir à ce propos Wolfram Wette, *Les Crimes de la Wehrmacht*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Perrin, 2009.

919. R. J. Bender et R. D. Law, *Uniforms, Organization and History of the Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 147.

920. J. Herf, *Nazi Propaganda for the Arab World*, *op. cit.*, p. 7.

921. Ch. Destremau, *Le Moyen-Orient…*, *op. cit.*, p. 244-246.

922. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 278.

923. *Ibid*., p. 277.

924. *Ibid*., p. 368-371.

925. J. Herf, *Nazi Propaganda for the Arab World*, *op. cit.*, p. 89.

926. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 368-369.

927. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 241.

928. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 370-371.

929. Collectif, *Le Livre-Mémorial des Déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution, 1940-1945,* t. I, Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Paris, Tirésias, 2004, p. 862-863.

Notes du chapitre 18

930. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 256.

931. *Ibid.*, p. 212.

932. *Ibid*, p. 223-226.

933. S. Bungay, *Alamein*, *op. cit.*, p. 39.

934. D. Costelle, *Les Prisonniers, 380 000 soldats de Hitler aux USA*, *op. cit.*, p. 137.

935. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 149-151.

936. *Ibid.*, p. 171 ; les exemples abondent dans E. Rommel, *La Guerre sans haine*, *op. cit.*, ou encore H.W. Schmidt, *Avec Rommel dans le désert*, *op. cit.*

937. B. Lemay, *Erwin Rommel*, *op. cit.*, p. 153.

938. *Ibid*., p. 247 et suiv.

939. *Ibid.*, p. 222 et suiv.

940. *Ibid*., p. 279.

941. M. Kitchen, *Rommel's Desert War*, *op. cit.*, p. 319.

942. R. J. Bender et R. D. Law, *Uniforms, Organization and History of the Afrikakorps*, *op. cit.*, p. 196-200 ; D. McGuirk, *Rommel's Army in Africa*, *op. cit.*, p. 154-156.

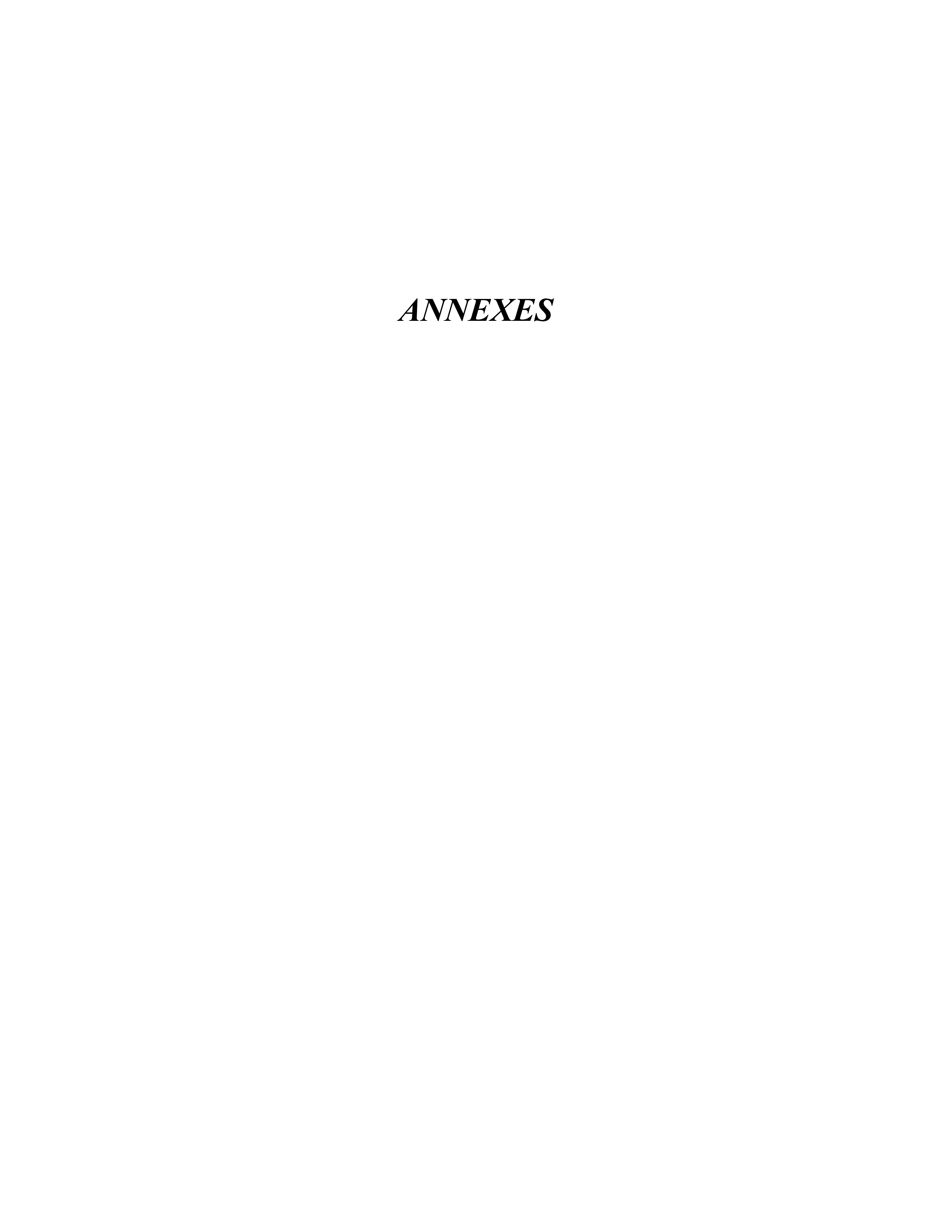
943. Éric Lefèvre, *Normandie 44. Les Panzers,* Bayeux, Éditions Heimdal, 1978, p. 70.

944. G. S. Patton, *Carnets secrets*, *op. cit.*, p. 156.

945. D. Young, *Rommel*, *op. cit.*, p. 161.

946. J. Thompson, *Forgotten Voices. Desert Victory*, *op. cit.*, p. 353.

947. Ch. Destremau, *Le Moyen-Orient…*, *op. cit.*, p. 8.



ANNEXES

Annexe I

Commandants de l'Afrikakorps, du Panzergruppe Afrika et de la Panzerarmee Afrika

Afrikakorps
Erwin Rommel (19 février-15 août 1941)
Ferdinand Schaal (15 août-1er septembre 1941)
Philipp Müller-Gebhard (1er-15 septembre 1941)
Ludwig Crüwell (15 septembre 1941-8 mars 1942)
Walter Nehring (9 mars-31 août 1942)
Fritz Bayerlein (31 août-1er septembre 1942)
Gustav von Vaerst (1er-2 septembre 1942)
Wilhelm Ritter von Thoma (2 septembre-4 novembre 1942)
Fritz Bayerlein (4-13 novembre 1942)
Gustav Fehn (13 novembre 1942-16 janvier 1943)
Kurt Freiherr von Liebenstein (16 janvier-17 février 1943)
Hans Cramer (28 février-13 mai 1943)

Panzergruppe puis Panzerarmee Afrika
Erwin Rommel (15 août 1941-22 septembre 1942)
Georg Stumme (22 septembre-24 octobre 1942)
Wilhelm Ritter von Thoma (24-25 octobre 1942)
Erwin Rommel (25 octobre 1942-23 février 1943)
Giovanni Messe (23 février-13 mai 1943)

Annexe II

Organisation de la 5. Leichte-division (février 1941)

Panzer-Regiment 5
1./Panzerjäger-Abteilung (mot.) 39
Panzerjäger-Abteilung (mot.) 39
Pionier-Bataillon (mot.) 39
Maschinengewehr-Bataillon (mot.) 2
Maschinengewehr-Bataillon (mot.) 8
I./Artillerie-Regiment (mot.) 75
Flak-Abteilung (mot.) 606 et I./Flak-Regiment 33 (mot.)
Aufklärungs-Stab 2 et Aufklärungs-Stab (mot.) 3
Feldsprech-Kompanie/Nachrichten-abteilung « Libyen »
Nachschustab z.b.V. (mot.) 668
Nachschub-Bataillon (mot.) 532 et Nachschub-Bataillon (mot.) 533
3./Nachschub-Bataillon (mot.) 39
Grosse Wasserkolonne (mot.) 641
Grosse Wasserkolonne (mot.) 645
Wasserkolonne (mot.) 797
Wasserkolonne (mot.) 801
Wasserkolonne (mot.) 803
Wasserkolonne (mot.) 822
Filterkolonne (mot.) 800
Filterkolonne (mot.) 804
Reifenstaffel (mot.) 13 et Reifenstaffel (mot.) 210
Kraftwagenwerkstatt-Kompanie (mot.) 122

Kraftwagenwerkstatt-Kompanie (mot.) 129
1./Sanitäts-Kompanie (mot.) 83
4./Kriegslazarett (mot.) 572
Krankenkraftwagen-Zug (mot.) 631
Krankenkraftwagen-Zug (mot.) 633
Bäckerei-Kompanie (mot.) 531
Feldgendarmerie-Trupp (mot.) 309
Feldpostamt z.b.V. (mot.) 735

Annexe III

Ordre de bataille de l'axe-opération Battleaxe (juin 1941)

Deutsches Afrikakorps : Generalleutnant *Erwin Rommel*

Troupes de corps : deux régiments d'artillerie italienne à Bardia ainsi que le Flak-Regiment 33 et le I./Flak-Regiment 18

15. Panzer-Division : Generalleutnant *W.Neumann-Silkow*

Panzer-Regiment 8

Schützen-Regiment (mot.) 104

Kradschützen-Battaillon 15

6. Oasen-Kompanie

Artillerie-Regiment 33

Aufklärungs-Abteilung 33

Panzerjäger-Abteiliung 33

Flak Batterie (en provenance des unités de FLAK citées ci-dessus)

5. Leichte-Division : Generalleutnant *von Ravenstein*

Panzer-Regiment 5

Aufklärungs-Abteilung 3

(la plupart des autres formations de la division ne participent pas à la bataille)

Division Trento

3 bataillons d’infanterie (61° et 62° Regimenti di Fanteria) et 1 régiment d’artillerie (2° Reggimento Artigliera Celere) dans le secteur Solloum-Musaid-Capuzzo

Annexe IV

Ordre de bataille de l'axe-opération Crusader (novembre 1941)

Commandante Superiore : *General d'Armata* Ettore Bastico
Panzergruppe Afrika : *Generalleutnant* Erwin Rommel
Deutsches Afrikakorps : *Generalleutnant* Ludwig Crüwell

15. Panzer-Division : Generalleutant *W. Neumann-Silkow*
Panzer-Regiment 8
15. Schützen-Brigade
Aufklärungs-Abteilung 33
Artillerie-Regiment 33
Panzerjäger-Abteilung 33
Pionier-Bataillon 33

21. Panzer-Division : Generalleutnant *J. von Ravenstein*
Panzer-Regiment 5
Schützen-Regiment 104
Aufklärungs-Abteilung 3
Artillerie-Regiment 155
Panzerjäger-Abteilung 39
Pionier-Bataillon 200

Division z.b.V. Afrika : Generalleutnant *Max Sümmermann*
Schützen-Regiment 155

Afrika Regiment 361

11. (IG)/Schützen Regiment 104 (temporairement)

I./Schützen Regiment 104 (temporairement)

III./IR 347

III./IR 255

Bataillon z.b.V. 300 « Oasen »

Panzerjäger Abteilung 605 (équipés de Panzerjäger I) Pionier-Bataillon 900

Artillerie Regiment 155 (temporairement rattaché en vue de l'assaut sur Tobrouk)

Artillerie-Abteilung 361

Aufklärungs-Kompanie (mot.) 580

Divisione Savona : *Generale di Divisione* de Giorgis

15° et 16° Reggimenti Fanteria, 12° Reggimento Artigliera

Corpo d'Armata XXI : Generale di Corpo d'Armata *Enea Navarini*

Divisione Bologna : Generale di Divisione *Gloria*

39° et 40° Reggimenti Fanteria, 205° Reggimento Artigliera

Divisione Trento : Generale di Divisione *Stampioni*

62° et 62° Reggimenti Fanteria, 7° Bersaglieri, 46° Reggimento Artigliera

Divisione Pavia : Generale di Divisione *Franceschini*

27° et 28° Reggimenti Fanteria, 26° Reggimento Artigliera

Divisione Brescia : Generale di Divisione *Zambon*

19° et 20° Reggimenti Fanteria, 55° Reggimento Artigliera

ArKo (Artillerie-Kommando) 104 : Generalmajor Böttscher

Corpo d'Armata di Manovra XX : Generale di Corpo d'Armata *Gastone Gambara*

Troupes de corps : unités d'artillerie moyenne et lourde et unité de reconnaissance RECAM (Reparto Esplorati delo Corpo d'Armata)

Divisione Corazzatta Ariete : Generale di Divisione *Balotta*

132° Reggimento di Fanteria Carrista

8° Bersaglieri

132° Reggimento Artigliera

Divisione Motorizzata Trieste : Generale di Divisione *Piazzoni*
65° Reggimento di Fanteria Motorizzata
66° Reggimento di Fanteria Motorizzata
9° Bersaglieri

Annexe V

Ordre de bataille de l'axe-opération Venezia (mai 1942)

Commandante Superiore : *General d'Armata* Ettore Bastico
Panzerarmee Afrika : *General der Panzertruppen* Erwin Rommel
Deutsches Afrikakorps : *Generalleutnant* Walther Nehring

15. Panzer-Division : Generalleutant *Gustav von Vaerst*
Panzer-Regiment 8
Schützen-Regiment 115
Aufklärungs-Abteilung 33
Artillerie-Regiment 33
Panzerjäger-Abteilung 33
Pionier-Bataillon 33

21. Panzer-Division : Generalmajor *Georg von Bismarck*
Panzer-Regiment 5
Schützen-Regiment 104
Aufklärungs-Abteilung 3
Artillerie-Regiment 155
Panzerjäger-Abteilung 39
Pionier-Bataillon 200

90. Leichte-Infanterie Division : Generamajor *Ulrich Kleeman*
Infanterie-Regiment (mot.) 200

Infanterie-Regiment (mot.) 155
Infanterie-Regiment Afrika (mot.) 361
Sonderverband 288
schwere Art. Infanteriegeschütz-Kompanie 707
schwere Art. Infanteriegeschütz-Kompanie 708
Afrika Artillerie-Regiment 361
Heeres Kusten Art Abt 528
Heeres Kusten Art Abt 533
Panzerjäger-Abteilung (mot.) 190
Panzerjäger-Abteilung (mot.) 605
Pionier-Kompanie 900
Aufklärungs-Kompanie (mot.) 580

Corpo d'Armata di Manovra XX : Generale di Corpo d'Armata *Ettore Baldassare*

Troupes de corps : unités d'artillerie moyenne et lourde et unité de reconnaissance RECAM (Reparto Esplorati delo Corpo d'Armata)

Divisione Corazzatta Ariete : Generale di Divisione *de Stefanis*
132° Reggimento Carri M
323° Reggimento Carri
8° Bersaglieri
132° Reggimento Artigliera Mottorizzato

Divisione Motorizzata Trieste : Generale di Divisione *Azzi*
65° Reggimento di Fanteria Motorizzata
66° Reggimento di Fanteria Motorizzata
9° Bersaglieri
21° Reggimento Artigliera Mottorizzat

Gruppe Crüwell : General der Panzertruppen *Ludwig Crüwell*

Corpo d'Armata X : General di Corpo d'Armata Benevenuto Gioda
Divisione Brescia : Generale di Divisione *Lombardi*
19° et 20° Reggimenti Fanteria, 55° Reggimento Artigliera
Divisione Pavia : Generale di Divisione *Franceschini*

27° et 28° Reggimenti Fanteria, 26° Reggimento Artigliera

Corpo d'Armata XXI : Generale di Corpo d'Armata Enea Navarini
Divisione Sabratha : Generale di Divisione *Soldarelli*
85° et 86° Reggimenti Fanteria, 42° Reggimento Artigliera
Divisione Trento : Generale di Divisione *Getti*
62° et 62° Reggimenti Fanteria, 7° Bersaglieri, 46° Reggimento Artigliera

Armee-Artillerie

Gruppe Hecker : Oberst *Hecker*
Battaglione Marco 3. « Tobruk », Reggimento « San Marco »
778. Pionier Landungsboot Kompanie
13. Kompanie/ Brandenburg z.b.V. 800
Unités du génie

Annexe VI

Ordre de bataille de l'axe-opération Lightfoot (octobre 1942)

Panzerarmee Afrika : *Generalfeldmarschall* Erwin Rommel
Deutsches Afrikakorps *: Generalleutnant* Wilhelm Ritter von Thoma

15. Panzer-Division : Generalleutant Gustav von Vaerst
Panzer-Regiment 8
Panzergrenadier-Regiment 115
Aufklärung-Abteilung 33
Artillerie-Regiment 33
Panzerjäger-Abteilung 33
Pionier-Bataillon 33

21. Panzer-Division : Generalmajor *Heinz von Randow*
Panzer-Regiment 5
Panzergrenadier-Regiment 104
Artillerie-Regiment 155
Panzerjäger-Abteilung 39
Pionier-Bataillon 200

90. Leichte-Afrika Division : Generalmajor *Graf von Sponeck*
Panzergrenadier Regiment 155
Panzergrenadier Regiment 200
Panzergrenadier Regiment 361

Panzerjäger-Abteilung (mot.) 90
Artillerie-Regiment (mot.) 190
Pionier-Bataillon (mot.) 190

164. Leichte-Afrika Division : Generalmajor Carl-Hans Lungerhausen
Panzergrenadier Regiment 125
Panzergrenadier Regiment 382
Panzergrenadier Regiment 200
Flak-Abteilung (mot.) 609
Aufklärungs-Kompanie (mot.) 220
Artillerie-Regiment (mot.) 220
Panzerpionier-Bataillon (mot.) 220

Fallschirmjäger Brigade Ramcke : Generalmajor Hermann-Benhard Ramcke
Kampfgruppen Kroh, von der Heydte, Burkhardt et Hübner
II./Fallschirmjäger-Artillerie Regiment 7
2./ Fallschirmjäger-Panzerjäger-Abteilung 7
2./ Fallschirmjäger-Pionier-Bataillon

Panzerarmee Afrika Kampfstaffel
Aufklärungs-Abteilung 3 à l'oasis de Siwa
19. Flak-Division : Generalleutnant Burchard
66., 102. et 135. Flak-Regimenten
Artillerie : Generalmajor Krause
Artillerie-Regiment 221., 612. et 617. Flak-Regimenten

Corpo d'Armata di Manovra XX : Generale di Corpo d'Armata De Stefanis
Divisione Corazzatta Ariete : Generale di Divisione Arena
132° Reggimento di Fanteria Carrista
8° Bersaglieri
III Gruppo Squadroni « Nizza Cavalleria »
132° Reggimento Artigliera
Divisione Corazzatta Littorio : Generale di Divisione Bitossi
133° Reggimento di Fanteria Carrista
12° Bersaglieri

III Gruppo Squadroni « Lanceri de Novaria »
132° Reggimento Artigliera
Divisione Motorizzata Trieste : Generale di Divisione La Ferla
65° Reggimento di Fanteria Motorizzata
66° Reggimento di Fanteria Motorizzata
8° Battaglione Bersaglieri
11° Battaglione Corazzato

Corpo d'Armata X : Generale di Divisione Nebba (Frattini jusqu'au 26 octobre)
9° Regimento Bersaglieri
8° et 16° Gruppi d'Artigliera
Divisione Brescia : Generale di Divisione Brunetti
19° et 20° Reggimenti Fanteria, 55° Regimento Artigliera
Divisione Pavia : Generale di Divisione Scattaglia
27° et 28° Reggimenti Fanteria, 26° Regimento Artigliera
Divisione Folgore : Generale di Divisione Frattini
186° et 187° Reggimenti Paracadutisti, 185° Regimento Artigliera, Raggrupamento « Ruspoli »

Corpo d'Armata XXI : Generale di Corpo d'Armata Navarini (Gloria jusqu'au 26 octobre)
7° Regimento Bersaglieri
8° Gruppo d'Artigliera d'Armata et 24° Gruppi d'Artigliera
Divisione Bologna : Generale di Divisione Gloria
39° et 40° Reggimenti Fanteria, 205° Regimento Artigliera
Divisione Trento : Generale di Divisione Masina
60° et 62° Reggimenti Fanteria, 46° Regimento Artigliera

Annexe VII

Effectifs en hommes engagés en Afrique du Nord, 1940-1943

Allemands (Afrikakorps, Panzergruppe Afrika puis Panzerarmee Afrika)
Mars 1941 : 14 500
Juin 1941 (opération Battleaxe) : 33 500
Août 1941 : 46 000
Novembre 1941 (opération Crusader) : 38 000
Janvier 1942 : 31 000
Mai 1942 (bataille de Gazala) : 43 000
Août 1942 : 57 000
Octobre 1942 (opération Lightfoot) : 52 000
Mars 1943 (ligne « Mareth » et sud tunisien) : 50 000

Italiens (Libye, Égypte puis Sud de la Tunisie)
Août 1940 : 200 000
Novembre 1941 (opération Crusader) : 54 000
Mai 1942 (bataille de Gazala) :
Octobre 1942 (opération Lightfoot) : 50 000
Mars 1943 (ligne « Mareth » et Sud tunisien) : 35 000

Axe (Tunisie)
Mi-décembre 1942 : 49 412 hommes, dont 15 412 Italiens, en Tunisie
Novembre 1942-mai 1943 : un peu plus de 300 000 Germano-Italiens combattent en Tunisie, Allemands pour les 2/3.

Britanniques (Western Desert Force puis 8th Army)

Août 1940 : 82 500 dans les unités combattantes au Moyen-Orient et en Afrique de l'Est

Décembre 1940 : 36 000 au sein de la Western Desert Force

Juin 1941 : 370 000 au Moyen-Orient et en Afrique de l'Est

Avril-août 1941 : environ 30 000 à Tobrouk

Octobre 1941-mars 1942 : en moyenne 127 000 soldats alliés dans ou aux alentours de la capitale égyptienne

Novembre 1941 : 750 000 de la Libye à l'Irak

Novembre 1941 (opération Crusader) : 100 000 (sans compter plus de 20 000 à Tobrouk)

Janvier 1942 : 88 000

Mai 1942 (bataille de Gazala) : 126 000

Début juillet 1942 : entre 40 000 et 50 000 sur la ligne d'El-Alamein

Octobre 1942 (opération Lightfoot) : 210 000

Mars 1942 (ligne « Mareth ») : 160 000

Campagne de Tunisie : environ 230 000

Britanniques (1st Army)

1er décembre 1942 : 100 000, dont 20 000 sur la ligne de front

Janvier 1943 : 120 000

Mai 1943 : 500 000 alliés dont 300 000 combattants en Tunisie

Américains

1er décembre 1942 : 145 000, dont 12 000 sur la ligne de front

Mars 1943 : 100 000 du 2nd US Corps en Tunisie et 295 000 au Maroc et en Algérie

Mai 1943 : 467 000 en Afrique du Nord

Français

Mai 1942 : 3 700 hommes à Bir Hakeim

Novembre 1942 : 7 000 en Tunisie

Janvier 1943 : 3 500 FFL dans la colonne Leclerc

Février 1943 : 40 000 en Tunisie

Avril 1943 : 75 000 en Tunisie

Annexe VIII

Effectifs en Panzer de l'Afrikakorps

Nombre de Panzer expédiés en Afrique du Nord
Panzer I : de 25 à 29
Panzer II : de 122 à 174
Panzer III : de 809 à 867
Panzer IV : de 331 à 405
Panzer VI « Tiger » : 31
Befhelspanzer I et III : 32
Panzerjäger I : 27
Panzerjäger 38 (t) 7.5 cm Pak 40 « Marder III » : 9
Panzerjäger 38 (t) 7.62 cm Pak 36 « Marder III » : 66
Sturmgeschütze III : 9
7.62cmF.K.(r) auf gp. Selbstfahrlafette (SdKfz 6/3) : 9
7.5 cm Kanonen L/41 auf 5t (HKP 902) : 2
15 cm sIG auf Pz. II « Bison » : 12
15 cm auf Lorraine Schlepper (f) : 30
Borward BIV : 20
Borgward Sdkfz 302 « Goliath » : 24
Total : de 1 392 à 1 428 Panzer, 162 perdus au cours du transfert

Panzer opérationnels lors de l'entrée en lice des Panzer-Divisionen

155 Pzpour la 5. Leichte / 21. Panzer en février 1941 (25 Pz I, 45 Pz II, 61 Pz III, 17 Pz IV, 7 BefehlPz ; 13 autres Pz perdus dans l'incendie du cargo Leverkusen)

146 Pz pour la 15. Panzer en avril-mai 1941 (45 Pz II, 71 Pz III, 20 Pz IV, 10 BefhelPz)

122 Pz pour la 10. Panzer en novembre-décembre 1942 (19 Pz II, 89 Pz III, 8 Pz IV, 6 BefehlPz ; 33 autres Pz ont coulé en route)

Renforts en Panzer expédiés à l'Afrikakorps

33 Pz en 1941 avant Battleaxe

14 Pz pendant l'été 1941 après Battleaxe

7 Pz le 4 novembre 1941

45 Pz arrivés et autant de coulés à la mi-décembre 1941

258 Pz expédiés entre janvier et mai 1942 (avant la bataille de Gazala)

106 Pz expédiés entre juin et août 1942

210 Pz envoyés en remplacement pour l'Afrikakorps et la 5. Panzerarmee entre le 1er novembre 1942 et le 1er mai 1943

Pendant toute la campagne, 149 Panzer sont coulés par les Alliés en route et 13 sont incendiés dans un accident.

Effectifs en Panzer de l'Afrikakorps

155 Pz en mars 1941

25 Pz opérationnels le 11 avril 1941

96 Pz (+Pz I et BefehlPz) à la 5. Leichte le 16 juin 1941

244 Pz pour Crusader le 18 novembre 1941, soit 133 Pz pour la 15. Panzer et 111 Pz pour la 21. Panzer

150 Pz le 23 novembre 1941 au matin

Moins de 20 Pz le 1er décembre 1941

84 Pz le 17 janvier 1942

332 Pz pour la bataille de Gazala le 28 mai 1942 (+ 77 Pz en réserve)

Environ 100 Pz le 12 juin 1942

54 Pz à El-Alamein le 2 juillet 1942

75 Pz à El-Alamein le 27 juillet 1942

238 Pz pour Alam Halfa le 30 août 1942

242 Pz au début de la deuxième bataille d'El-Alamein le 23 octobre 1942

37 Pz sur 112 de la 15. Panzer dès le 25 octobre au soir

53 Pz sur 130 de la 21. Panzer dès le 27 octobre au soir
71 Pz au soir du 27 octobre 1942
35 Pz au soir du 2 novembre 1942
47 Pz le 4 novembre 1942
64 Pz le 2 décembre 1942

Formations et engins blindés allemands en Afrique du Nord autres que les régiments de chars des 10., 15. et 21. Panzer-Divisionen

71 Pz du Pz Abt 190, initialement destinés à la 90. Leichte, débarquent en Tunisie en novembre 1942 (7 Pz II, 52 Pz III, 10 Pz IV, 2 BefehlPz)

45 Pz du schweres Panzer-Abteilung 501 en Tunisie (20 Tiger I, 25 Pz III N)

30 Pz du schweres Panzer-abteilung 504 en Tunisie (11 Tiger I, 19 Pz III N)

10 Pz du 3/Panzer-Regiment Herman Goering en Tunisie (2 Pz III Lang, 8 Pz IV F2)

6 Sturmgeschütze Auf F8 présents au sein de la Sturmgeschutz-Batterie de la 10. Panzer-Division

3 Sturmgeschütze C/D du Sonderverband 288 à partir du printemps 1942

66 Marder III sont perçus en juillet-novembre 1942 par les bataillons antichars 33 et 39 des 15. et 21. Panzer

27 Panzerjäger I du Panzerjäger-Abteilung 605 à partir de mars 1941

9 canons automoteurs Dora 7,62 cm FK 296 (r) versés à la 90. Leichte-Division au sein du Panzer-Abteilung 605 blindés alliés de prise : notamment 7 aux 15. et 21. Panzer en août 1941, 14 au sein de la Kampfstaffel de protection de Rommel au moment de Gazala, 7 le 17 juillet 1942, 10 le 4 novembre 1942.

Annexe IX

Pertes comparées en blindés dans les combats menés par l'Afrikakorps

Pertes comparées tanks/Panzer et chars italiens[1]

Battleaxe : 101 tanks perdus contre 12 Panzer

Crusader : le 30th Corps ne compte plus que 44 chars le 23 novembre contre 477 le 18. Environ 800 tanks finalement détruits pour 340 pour l'Axe.

Gazala : 115 à 170 tanks détruits le 5 juin au cours de l'opération Aberdeen.

Perte de plus de 120 tanks à *Knightsbridge* le 12 juin.

1 188 tanks perdus au total contre environ 500 chars de l'Axe.

Alamein I : 120 à 140 chars perdus le 22 juillet contre 3 Panzer.

200 tanks détruits au total en juillet.

Alam Halfa : 67 tanks détruits contre 49 chars de l'Axe.

Alamein II : 245 tanks détruits les deux premiers jours contre 101 chars de l'Axe.1. En comptant les engins tombés en panne.

75 tanks des 94 de la 9th Armoured Brigade détruits au cours de Supercharge.

Au final, entre 500 et 600 tanks détruits contre 450 à 520 chars germano-italiens perdus, dont 75 abandonnés pendant la retraite.

Kasserine : plus de 300 tanks et automoteurs alliés contre 20 Panzer définitivement détruits et de nombrux endommagés.

Médenine : entre 1 et 6 tanks détruits pour 40 à 56 Panzer.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Les Britanniques se sentent particulièrement concernés par la guerre du désert. Les ouvrages sur l'Afrikakorps de R. James et R.D. Law, G. Forty et D. McGuirk sont des références en la matière. Après le dithyrambique *Desert War* d'Alan Moorehead, l'histoire officielle britannique, dirigée par I.S.O. Playfair, *The Crucible of War* de B. Pitt puis *Rommel's Desert War* de M. Kitchen, fournissent d'excellentes synthèses documentées de la campagne. Les récits des témoins, comme P. Bates avec *Dance of War*, se sont ajoutés à l'historiographie abondante sur le sujet. Celle-ci ne cesse d'être renouvelée à la lumière de nouveaux éléments. En travaillant sur des sources peu exploitées, J. Fennell apporte un nouvel éclairage sur certains aspects de la campagne avec *Combat and Morale in the North African Campaign*, de même que N. Cherry dont l'ouvrage, *Tunisian Tales*, porte sur l'engagement peu étudié des parachutistes britanniques en Afrique. Des études américaines portant sur la guerre en Méditerranée abordent aussi l'engagement en Afrique, parfois sous un angle original : ainsi *With Utmost Spirit. Allied Operations in the Mediterranean, 1942-1945* de B.B. Tomblin traite de l'aspect naval des opérations.

Côté allemand, citons *Avec Rommel dans le désert* de H.W. Schmidt et l'excellent *Mon père, aide de camp de Rommel* de H.-A. Schraepler. Certaines études, à l'instar des recherches de B. Hartmann sur le *Panzer-Regiment 5* sont riches et pertinentes mais demeurent sans équivalent en français.

La connaissance de la guerre du désert et son écriture chez les historiens français restent trop fragmentaires et il s'agit, de surcroît, d'une histoire franco-française. Passées la bataille de Bir Hakeim, l'opération Torch et l'épopée de Leclerc, la guerre en Afrique du Nord ne semble pas avoir

retenu l'attention des historiens nationaux alors même que la bibliographie de langue anglaise sur la question est abondante et ne cesse de renouveler l'état de la question, tout ce que ce livre propose de faire. Quelques ouvrages en langue française font exception et se distinguent cependant par leur qualité : citons les hors-séries *« Afrikakorps »* de *Batailles & Blindés* de Cédric Mas (2006 et 2008) – le meilleur travail en langue française sur le sujet – ou encore *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée* de V. Arbarétier et *L'Opération Torch et la Tunisie* de J. Belle. L'album *Afrikakorps* de François de Lannoy aux éditions Heimdal offre un résumé intéressant accompagné d'une iconographie abondante.

Nombre de livres trop anciens sont devenus insuffisants ou s'avèrent parfois erronés. Ils sont cependant pour beaucoup dans la légende. *Panzer en Afrique* de Jean-Marie Fitère, le dernier ouvrage en français traitant de l'intégralité de l'épopée africaine de l'*Afrikakorps*, date déjà de trois décennies. Ce livre est certes rempli d'anecdotes intéressantes, mais pèche par ses erreurs et approximations. Le célébrissime *Afrikakorps* de Paul Carell, ancien SS du service de propagande, doit également être lu avec le recul nécessaire mais constitue certainement un des ouvrages ayant largement contribué au mythe avec *La Guerre sans haine,* les carnets de Rommel présentés par Sir Basil Liddell Hart. Ces deux livres, partiaux et soucieux de présenter une « guerre propre », ont toutefois bénéficié des témoignages de vétérans de la guerre du désert, notamment de Fritz Bayerlein. Parfois, l'ouvrage sombre dans le lyrisme et conjugue erreurs factuelles et inventions diverses. C'est aussi le cas de *L'Afrikakorps* d'Erwan Bergot.

Archives

Les archives de l'Afrikakorps, du Panzergruppe et de la Panzerarmee Afrika sont consultables à la section militaire des Bundesarchiv de Fribourg-en-Brisgau (BA-MA, Bundesarchiv-Militärarchiv) ainsi que dans les archives américaines (NARA, National Archives and Records Administration). Les archives britanniques sont à Kew (National Archives) et à l'Imperial War Museum (IWM) qui détient également les journaux de marche des forces allemandes engagées en Afrique. Les archives australiennes (AWM, Australian War Memorial) contiennent

des éléments intéressants sur l'Afrikakorps (site internet : www.awm.gov.au/). Les messages reçus et envoyés par Claude Auchinleck (référence : GB 133 AUC) sont conservés à l'université de Manchester (John Rylands University Library) et sont consultables sur Internet (http://archives.li.man.ac.uk/ead/search). *Crusader. Eighth Army Weekly*, le journal de la 8th Army distribué aux troupes pendant la guerre, fournit également des détails intéressants.

Ouvrages

AGAR-HAMILTON John August Ion et TURNER Leonard Charles Frederick, *Crisis in the Desert, May-July 1942*, Oxford, Oxford University Press, 1952.

–, *The Sidi Rezegh Battles of 1941*, Oxford, Oxford University Press, 1957.

ALCIDI Edgar, *Fallschirmjäger Brigade Ramcke in North Africa 1942-1943,* Atglen, Schiffer Publishing Ltd., 2009.

ALEXANDER Harold, *Mémoires (1940-1945)*, traduit de l'anglais par René Jouan, Paris, Plon, 1963.

ATKINSON Rick, *An Army at Dawn*, New York, Henry Holt & Company, 2002.

ARBARÉTIER Vincent, *Rommel et la stratégie de l'Axe en Méditerranée*, Paris, Economica, 2009.

BARNETT Corelli, *Les Généraux du désert*, traduit de l'anglais par René Jouan, Paris, Le Livre contemporain, 1960.

BARR Niall, *Pendulum of War. The Three Battles of El-Alamein*, Londres, Pimlico, 2005.

BATES Peter, *Dance of War : Story of the Battle of Egypt*, Londres, Leo Cooper, 1992.

BATTISTELLI Pier Paolo, *Rommel's Afrikakorps, Tobruk to El-Alamein*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., coll. « Battle Orders » n° 20, 2006.

–, *Afrikakorps soldier 1941-43*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., coll. « Warrior » n° 149, 2010.

BELLE Jacques, *L'Opération Torch et la Tunisie. De Casablanca à Tunis et au-delà, novembre 1942-septembre 1943*, Paris, Economica, 2011.

BENDER Roger James et LAW Richard D., *Uniforms, Organization and History of the Afrikakorps*, San Jose, R. James Bender Publishing, 1973.

BERGOT Erwan, *Bir Hakeim*, Paris, Presses de la Cité, 1989.
BLUMENSON Martin, *La Passe de Kasserine*, traduit de l'anglais par Bernard Cras, Paris, Presses de la Cité, 1968.
BUNGAY Stephen, *Alamein*, Londres, Aurum Press Ltd., 2002.
BUFFETAUT Yves, *Les Batailles d'El-Alamein*, Paris, Histoire et Collections, 1995.
CAMP T. J., *Tankers in Tunisia*, *Armored Replacement Training Center* [1943], s.l., University Press of Pacific, 2003.
CARVER Michael, *Et ce fût Alamein*, traduit de l'anglais par René Jouan, Paris, Presses de la Cité, 1963.
CHERRY Niall, *Tunisian Tales. The 1st Parachute Brigade in North Africa 1942-43,* Solihull, Helion & Company Ltd., 2011.
CHURCHILL Winston, *The Second World War*, vol. IV, Londres, Cassell, 1951.
COCCHIA Aldo, *La Difesa del Traffico con l'Africa Settentrionale*, Rome, Ufficio Storico Della Marina Militare, vol. VII, 1962.
COLLECTIF, *Al Alamein revisited,* Le Caire, The American University in Cairo Press, 2000.
COLLECTIF, *Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution, 1940-1945*, t. 1, Fondation pour la Mémoire de la déportation, Paris, Tirésias, 2004.
COCKLE Tom, *Armor of the deutsches Afrikakorps*, Hong Kong, Concord Publications Company, 2000.
CONVERSE Allan, *Armies of Empire. The 9th Australian and 50th British Divisions in Battle 1939-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.
COOPER Artemis, *Cairo in the War, 1939-1945*, Londres, Hamish Hamilton Ltd., 1989.
COSTELLE Daniel, *Les Prisonniers. 380 000 soldats de Hitler aux USA*, Paris, Flammarion, 1975.
COWLES Virginia, *Échec à Rommel*, traduit de l'anglais par Lola Roche, Paris, Plon, 1962.
DEL BOCA Angelo, *Gli italiani in Libia. Dal fascismo a Gheddafi,* Laterza, Bari, 1991.
DESTREMAU Christian, *Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2011.

DITTLER Hans, *Odysee II. Ein Stück erlebte Wirklichkeit 1939 bis 1946*, Pforzheim, 1983.

EDWARD Jill (dir.), *El-Alamein and the Struggle for North Africa*, Le Caire, The American University in Cairo Press, 2012.

EISENHOWER Dwight D., *Croisade en Europe*, traduit de l'anglais par Paule de Beaumont, Paris, Robert Laffont, 1949.

FENNEL Jonathan, *Combat and Morale in the North African Campaign. The Eighth Army and the Path to El-Alamein*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

FISH Kevin, *Panzer-Regiment 8 in World War II. Poland, France, North Africa*, Atglen, Schiffer Publishing Ltd., 2008.

FITÈRE Jean-Marie, *Panzers en Afrique. Rommel et l'Afrikakorps*, Paris, Presses de la Cité, 1980.

FORD Ken, *El-Alamein 1942. The Turning of the Tide*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., « Campaign », n° 158, 2005.

–, *Operation Crusader 1941. Rommel in retreat*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., « Campaign », n° 220, 2010.

FORTY George, *Desert Rats at War*, vol. I, *North Africa*, Londres, Ian Allan Publishing, 1975 ; vol. II, *Europe*, Londres, Ian Allan Publishing, 1997.

–, *Afrikakorps at War*, volume I, *The Road to Alexandria* ; volume II, *The Long Road Back*, New York, Scribner, 1978.

FREY Hellmuth, *Für Rommels Panzer durch die Wüste. Als Divisionsnachschubführer beim Deutschen Afrikakorps*, Brienna Verlag, 2010.

GALE Iain, *Alamein : the Turning Point of World War Two*, New York, HarperCollins Publishers Ltd., 2010.

GAULLE Charles de, *Mémoires de Guerre*, t. II, Paris, Plon, 1956.

GILBERT Adrian et IWM, *The Imperial War Museum Book of The Desert War, 1940-1942*, Londres, Sidgwick and Jackson, 1992.

GRIFFITH Paddy, *World War Two Desert Tactics*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., « Elite », n° 162, 2008.

HARRISON Frank, *Tobruk. The Birth of a Legend*, Londres, Cassell Military Paperbacks, 1996.

HARTMANN Bernd, *Panzers in the Sand. The History of Panzer-Regiment 5*, vol. I, *1935-41*, Stackpole Books, 2010 ; vol. II, *1942-45*, Stackpole Books, 2011.

HECKMANN Wolf, *Rommel's War in Africa*, New York, Doubleday, 1981.

HENNING Otto, *Als Panzerschütze beim Deutschen Afrikakorps. 1941-1943. Ein 17-jähriger Kriegsfreiwilliger in der Aufklärungs-Kompanie (mot.) 580*, Flechsig Verlag, 2006.

HERF Jeffrey, *Nazi Propaganda for the Arab World*, Yale University Press, 2009.

HOFFMANN Peter, *Stauffenberg. Une histoire de famille, 1905-1944*, traduit de l'anglais par Anne-Hélène Kerbiriou, Laval, Les Presses de l'université Laval, 2010.

HUDNALL Amy C., *An Historical Analysis of the Psychological Trauma Suffered by German Prisoners of War Held in the United States During World War II*, Boone, Appalachian State University, 2001.

JOHNSTON Mark, *Fighting the Enemy. Australian soldiers and their adversaries in World War II,* Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

JOWETT Philipp, *The Italian Army 1940-45 (2) Africa 1940-43,* Oxford, Osprey Publishing Ltd., coll. « Men At Arms » n° 349, 2001.

KITCHEN Martin, *Rommel's Desert War, Waging World War II in North Africa, 1941-1943*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

KUROWSKI Franz, *Das Afrikakorps. Erwin Rommel and the Germans in North Africa, 1941-43*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2010.

LANNOY François de, *Afrikakorps. La campagne de Libye-Égypte, 1941-1943*, Bayeux, Heimdal, 2002.

LATIMER John, *Tobruk 1941. Rommel's opening move*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., coll. « Campaign », n° 80, 2001.

LEFEVRE Éric, *Normandie 44. Les Panzers*, Bayeux, Heimdal 1978.

LEMAY Benoît, *Erwin Rommel*, Paris, Perrin, 2009.

LEONI Armand et SPIVAK Marcel, *Les Forces françaises dans la lutte contre l'Axe en Afrique 2. La campagne de Tunisie 1942-1943*, Vincennes, Château de Vincennes, 1985.

LEVINE Alan J., *The War against Rommel Supply Lines, 1942-42*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2008.

LIDDELL HART Basil, *Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, traduit de l'anglais par Jean-Paul Constantin, Paris, Fayard, 1973.

LUCAS PHILLIPS Cecil Ernest, *El-Alamein, bataille de soldats*, traduit de l'anglais par Albert Vullie, Paris, Plon, 1963.

LUCK Hans von, *Panzer Commander. The Memoirs of Colonel Hans von Luck*, New York, Praeger Publishers, 1989.

MACKSEY Kenneth, *Beda Fomm, the Classic Victory,* Broadway, Ballantine Books, 1971.

MAS Cédric, *La Bataille d'El-Alamein*, Bayeux, Heimdal et Regi Arm, 2012.

MAUGHAN Barton, *Australia in the War of 1939-1945*, 5 Series, 22 vol., Australian War Memorial, 1952-1977 ; Series 1, « Army », volume III, *Tobruk and El-Alamein*, Australian War Memorial, 1966.

MCGUIRK Dal, *Rommel's Army in Africa*, Airlife Publishing Ltd., 1993.

MCKERNAN Michael, *The Strength of a Nation. Six Years of Australians Fighting for the Nation and Defending the Homefront in WWII*, Sydney, Allen & Unwin, 2006.

MCMILLAN Richard, *Montgomery et ses hommes. Histoire de la 8e Armée en Afrique,* Bruxelles, Office de Publicité, S.C., 1944.

MESSENGER Charles, *The Unknown Alamein*, Londres, Ian Allan Publishing, 1982.

MITCHAM Samuel W., *Rommel's Desert Commanders. The Men Who Served the Desert Fox, North Afrika, 1941-42*, Stackpole Books, 2007.

MOLLO Andrew, *Les Forces Armées de la dernière guerre*, traduit et adapté par François Vauvillier, Paris, Atlas, 1981.

MONÉ Thierry, *Les Spahis du 1er Marocain*, Panazol, Lavauzelle, 1998.

MONTGOMERY Bernard, *Mémoires*, traduit de l'anglais par Jean R. Weiland, Paris, Plon, 1958.

MOOREHEAD Alan, *The Desert War*, Londres, Hamish Hamilton, 1944.

MORDAL Jacques, *Bir Hakeim*, Paris, Le Livre contemporain, 1951.

MOREMAN Tim, *Desert Rats, the British 8th Army in North Africa, 1941-43*, Oxford, Osprey Publishing Ltd, « Battle Orders », n° 28, 2007.

–, *Desert Rats 1940-43. British and Commonwealth troops in North Africa*, Oxford, Osprey Publishing Ltd, « Warrior », n° 160, 2011.

NAFZIGER George F., *The Afrikakorps : An organizational history 1941-1943*, Leavenworth, Combined Arms Research Library (CARL), coll. « Nafziger Collection », 2001.

NEILLANDS Robin, *Eighth Army. The Triumphant Desert Army That Held the Axis at Bay from North Africa to the Alps, 1939-45*, New York, The Overlook Press, 2004.

PATTON George S., *Carnets secrets*, traduit de l'anglais par Martin Bluemson, Paris, Plon, 1975.

PERRET Bryan, *British Tanks in North Africa 1940-42*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., coll. « Vanguard », n° 23, 1981.
PERRY Mark, *Partners in Command : George Marshall and Dwight Eisenhower in War and Peace*, Londres, Penguin Books, 2007.
PIEKALKIEWICZ Janusz, *Rommel and The Secret War in North Africa, 1941-1943*, Atglen, Schiffer Publishing Ltd., 1992.
–, *Der Wüstenkrieg in Afrika, 1940-1943*, Augsbourg, Bechtermünz Verlag, 1989.
PITT Barrie, *The Crucible of War. Wavell's Command* [1980], Londres, Cassell and Co., 2001.
–, *The Crucible of War. Auchinleck's command*, [1980], Londres, Cassell and Co, 2001.
–, *The Crucible of War. Montgomery and El-Alamein* [1982], Londres, Cassell and Co., 2001.
PLAYFAIR I.S.O. *et alii*, *The Mediterranean and Middle East*, vol. I, *The Early Successes against Italy (to may 1941)*, [1954], Naval & Military Press, 2004 ; vol. II, *The Germans come to the help of their Ally (1941)* [1956], Naval & Military Press, 2004 ; vol. III, *British Fortunes reach their Lowest Ebb (September 1941 to September 1942)* [1960], Naval & Military Press, 2004 ; vol. IV, *The Destruction of the Axis Forces in Africa* [1966], Naval & Military Press, 2004.
POPPLE Trevor, « Desert Victory, viewing notes », dans *After the Battle*, 1986.
PORCH Douglas, *The Path to Victory : the Mediterranean Theater in World War II*, New York, Farrar, Straus and Giroux Inc., 2004.
REES Peter, *Desert Boys. Australians at War from Beershelba to Tébruk and El Alamain*, Sydney, Allen & Unwin, 2011.
ROLF David, *Bloody Road to Tunis*, Barnsley, Greenhill Books, 2001.
ROMMEL Erwin, *La Guerre sans haine*, Carnets présentés par Basil Liddell-Hart, avant-propos de Manfred Rommel, traduits par Jacques Mordal, Collin Delavaud, Henri Daussy, René Jouan, Paris, Le Livre contemporain, 1960.
SADLER John, *El-Alamein 1942, the Story of the Battle in the Words of the Soldiers*, Stroud, Amberley Publishing, 2010.
SCHLEE Alois, *Unter der glühenden Sonne Afrikas. Soldaten des Afrika-Feldzuges 1941 bis 1943 in unbekannten Bildern*, Flechsig Verlag, 2008.

SCHMIDT Heinz Werner, *Avec Rommel dans le désert*, traduit de l'anglais par Claude Renault, Presses de la Cité, 1968.
SCHOFIELD Victoria, *Wavell. Soldier & Statesman*, Londres, John Murray, 2006.
SCHRAEPLER Hans-Albrecht, *Mon père, l'aide de camp du général Rommel*, Toulouse, Privat, 2007.
SCHRAMM Percy *et alii*, *Kriegstagebuch des OKW 1940 bis 1945*, Weltbild, 2005, tomes 1 et 2.
SHORES Christopher et RING Hans, *Fighters over the Desert*, New York, ARCO Publishing, 1969.
SINOUÉ Gilbert, *Le Colonel et l'enfant-roi*, Paris, JC Lattès, 2006.
STEWART Adrian, *Eighth Army's Greatest Victories. Alam Halfa to Tunis, 1942-1943*, Londres, Leo Cooper, 1999.
–, *The Campaigns of Alexander of Tunis. 1940-1945*, Barnsley, Pen & Sword, 2008.
STRAWSON John, *El-Alamein, Desert Victory*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1981.
SWINSON Arthur, *Les Raiders, patrouilleurs du désert*, traduit de l'anglais par Émile Wanty, Paris, Marabout, 1971.
THOMPSON Julian, *Forgotten Voices. Desert Victory*, Londres, Ebury Press, 2011.
THOMPSON Reginald William, *La Légende de Montgomery*, traduit de l'anglais par René Jouan, Paris, Presses de la Cité, 1967.
TOMBLIN Barbara B., *With Utmost Spirit. Allied Naval Operations in the Mediterranean, 1942-1945*, Lexington, University Press of Kentucky, 2004.
TOPPE Alfred, *Desert Warfare : German Experience in World War II*, Historical Division, European Command, 1952.
WARNER Philip, *Alamein*, Londres, Kimber, 1979.
–, *Auchinleck, the Lonely Soldier*, Londres, Cassell and Co., 2001.
WATSON Bruce Allen, *Exit Rommel. The Tunisian Campaign, 1942-43*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 1999.
WETTE Wolfram, *Les Crimes de la Wehrmacht*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Perrin, 2009.
WHITING Charles, *Disaster at Kasserine, Ike and the 1st US Army in North Africa 1943*, Barnsley, Pen & Sword Books Ltd., 2003.

WILLIAMSON Gordon, *Afrikakorps 1941.43,* Oxford, Osprey Publishing Ltd., coll. « Elite », n° 34, 1991.

WYNTER H.W. (dir.), *Special Forces in the Desert War, 1940-1943*, Londres, The National Archives, 2001.

YOUNG Desmond, *Rommel*, traduit de l'anglais par George Adam, Paris, Fayard, 1962.

ZALOGA Steven, *Kasserine*, Oxford, Osprey Publishing Ltd., coll. « Campaign » n° 152, 2006.

ARTICLES

ANDERSON Thomas et TIRONE Laurent, article sur le Tiger I, dans *Batailles & Blindés*, n° 26, 2008.

ANDRÉ Thomas, « La campagne de Tunisie, 1943 », dans *Les Grandes Batailles de l'Histoire*, n° 25, 1993.

BUFFETAUT Yves, « Tobrouk », dans *Militaria Magazine*, hors-série n° 3, 1991.

–, « Bir Hakeim », dans *Militaria Magazine*, hors-série n° 6, 1992.

–, « Kasserine », dans *Militaria Magazine*, hors-série n° 25, 1997.

–, « La Ligne Mareth », dans *Militaria Magazine*, hors-série n° 28, 1998.

–, « Rommel en Libye, 1941. Tripoli, Benghazi, Tobrouk », dans *Militaria Magazine*, hors-série n° 81, 2011.

EHRENGARDT Christian-Jacques, « La campagne de Tunisie », dans *Aéro Journal*, n° 12, 2009.

GAUJAC Paul, « Décembre 1942, l'armée française d'Afrique se range aux côtés des Alliés », dans *Militaria Magazine*, n° 116, 1995.

KLEIN Hans, « Across the Desert with Rommel's *Afrikakorps* », dans *World War II Magazine*, n° 20, 2005.

LANNOY François de, « El-Alamein », dans *Historica*, n° 85, Bayeux, Heimdal, 2005.

–, « Victoire dans le désert », dans *Historica*, n° 86, Bayeux, Heimdal, 2005.

LORMIER Dominique, « L'épopée de l'armée d'Afrique », dans *Ligne de Front*, hors-série, n° 8, 2009.

MARCON Tullio, « Scacco matto a Tobruk », dans *Storia Militare*, n° 79, avril 2000.

MAS Cédric, « Le siège de Bardia-Halfaya, tournant de la guerre en Afrique ? », dans *Batailles & Blindés*, n° 25, 2008.

–, « Tunisie, école de guerre de l'armée américaine », dans *Batailles & Blindés*, n° 34, 2010.

–, « La Campagne de Tunisie », dans *Batailles & Blindés*, n° 33, 2009.

–, (sous la direction), « Dossier spécial : la guerre en Afrique », dans *Histomag*, n° 73, 2011.

–, « Afrikakorps, t. 1, 1941 », dans *Batailles & Blindés*, hors-série n° 6, 2007.

–, « Afrikakorps, t. 2, 1942. De Tobrouk à El-Alamein », dans *Batailles & Blindés*, hors-série n° 8, 2008.

–, « Opération Félix », in *Ligne de Front*, n° 26, 2010.

PALLUD Jean-Paul, « The Battle of El-Guettar », dans *After the Battle*, n° 144, 2009.

RONDEAU Benoît, « Les divisions blindées dans la guerre du désert, 1940-1943 », dans *2e Guerre mondiale Magazine*, n° 37, 2010.

–, « La campagne de Tunisie. La fin de l'Axe en Afrique », dans *2e Guerre mondiale Magazine,* Thématique n° 24, 2011.

–, « Les tactiques dans la guerre du désert », dans *Champs de Bataille Seconde Guerre Mondiale*, n° 18, 2012.

–, « Les Mythes d'El-Alamein », dans *Champs de bataille Seconde Guerre mondiale*, n° 20, 2012.

–, « La 90. Leichte-Afrika Division. Une division atypique », dans *Champs de bataille Seconde Guerre mondiale*, n° 22, 2013.

SEGRETAIN Franck, « Qaret El Himeimat, les Français libres dans la bataille d'El-Alamein », dans *Ligne de front*, n° 8, 2008.

ZAMBON David, « Bir el-Gobi, la bataille vue par les Italiens », dans *Batailles & Blindés*, n° 48, 2012.

SITES INTERNET :

http://www.awm.gov.au/
http://nzetc.victoria.ac.nz/tm/scholarly/tei-corpus-WH2.html
http://archive.org/details/kriegstagebuchde01jacorich : KTB de l'OKW
http://www.deutsches-afrikakorps.de
http://afrikakorps.forumcrea.com/
http://afrikakorps.roomforum.com/

http://usacac.army.mil
http://www.sovavtoprom.fr/
http://www.39-45.org

Remerciements

Mes remerciements vont en premier lieu à Claude Quétel, sans lequel ce projet n’aurait pu aboutir, ni même voir le jour. Claude n’a pas épargné sa peine pour relire mes notes et proposer des ajouts et corrections. Ma dette envers Vincent Jamet est également immense. La qualité de sa relecture du manuscrit et ses suggestions se sont avérées indispensables pour améliorer le texte final. Je tiens également à remercier Xavier de Bartillat, mon éditeur, qui m’a fait confiance et m’a permis de réaliser ce livre que je souhaitais écrire depuis fort longtemps.

Je souhaite également remercier Sadime, mon épouse, qui s’est montrée enthousiaste pour cet ouvrage depuis le début. Elle n’a cessé de me prodiguer des encouragements et a accepté de m’accompagner sur l’ancien champ de bataille sous le soleil torride de l’été égyptien. Merci enfin à Dawem, mon petit garçon, dont la naissance coïncida avec la première mouture de mon manuscrit.

Merci à tous ceux qui ont permis que la passion d’une vie se concrétise en cet ouvrage.

Index des noms de personnes

Index des noms de lieux

Du même auteur

(collectif), *Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution, 1940-1945,* Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Éditions Tirésias, 2004.

1914-1918. La Grande Guerre au Moyen-Orient, Éditions Espace Publication, Beyrouth, 2009.

(sous la direction de Claude Quétel), *Dictionnaire du Débarquement,* Éditions Ouest-France, 2011.

La légende de l'Afrikakorps et du maréchal Erwin Rommel est née dans le désert libyen. Pendant trois années, de 1941 à 1943, cette force d'élite se bat en Afrique du Nord, où elle acquiert une renommée considérable. Son chef charismatique devient l'objet d'un véritable culte, que met en scène la propagande nazie. Il faut dire que Rommel suscite alors le respect aussi bien de ses soldats que de ses adversaires.

Benoît Rondeau retrace, pour la première fois, l'épopée de l'Afrikakorps. À la lumière des recherches les plus récentes, il interroge aussi le mythe de la « guerre sans haine ».

Créé en 1941 pour venir en aide aux soldats de Mussolini en Libye, l'Afrikakorps est placé sous le commandement d'Erwin Rommel. Rapidement organisées, les troupes s'adaptent au désert et attaquent les Anglais. Avec ruse et habileté, le « Renard du désert » mène son armée de victoires en victoires (Gazala, Bir Hakeim et la prise de Tobrouk) jusqu'aux portes d'Alexandrie, avant de combattre la 8e armée de Montgomery à El-Alamein. La célèbre bataille est le véritable tournant de la guerre du désert. Malmenée, confrontée à de multiples difficultés, l'armée de Rommel entame alors une incroyable retraite.

Benoît Rondeau fut chercheur à la Fondation pour la mémoire de la déportation. Il est l'auteur de La Grande Guerre au Moyen-Orient *(2009) et co-auteur du* Dictionnaire du Débarquement *(2011). Il collabore à la revue* 2e Guerre Mondiale Magazine.

9 791021 000940

Couverture : Erwin Rommel sur le front de Tunisie, mars 1943. © LAPI/Roger-Viollet
ISBN : 979-10-210-0094-0
Imprimé en France
03.2013
www.tallandier.com